



HAL
open science

Nouvelles productions culturelles en Serbie et la réinvention de la mémoire

Ana Basta

► **To cite this version:**

Ana Basta. Nouvelles productions culturelles en Serbie et la réinvention de la mémoire. Sociologie. Université de Lyon, 2021. Français. NNT : 2021LYSE2013 . tel-03358720

HAL Id: tel-03358720

<https://theses.hal.science/tel-03358720>

Submitted on 29 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



N° d'ordre NNT : 2021LYSE2013

THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

Opérée au sein de

L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

École Doctorale : ED 483

Sciences sociales

Discipline : Anthropologie

Soutenue publiquement le 26 janvier 2021, par :

Ana BASTA

Nouvelles productions culturelles en Serbie et réinvention de la mémoire.

Devant le jury composé de :

Boris PETRIC, Directeur de recherche, CNRS, Président

Catherine GAUTHIER, Professeure des universités, Université de Bordeaux, Rapporteur

Slobodan NAUMOVIC, Professeur des universités, Université de Belgrade, Rapporteur

Jean-François GOSSIAUX, Directeur d'études, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Examinateur

Tiphaine DURIEZ, Maîtresse de conférences, Université Lumière Lyon 2, Examinatrice

Catherine LUTARD, Chargée de cours HDR, Université Paris 1, Examinatrice

Martin SOARES, Maître de conférences, Université Lumière Lyon 2, Examinateur

Dejan DIMITRIJEVIC, Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2, Directeur de thèse

Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification](#) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

Université Lumière Lyon 2

ED 483 Sciences Sociales

UFR Anthropologie, Sociologie et Science politique

Anthropologie

LADEC

Nouvelles productions culturelles en Serbie et réinvention de la mémoire

Ana BASTA

Anthropologie

Sous la direction de M. Dejan DIMITRIJEVIC, anthropologue, Professeur,
Université Lumière Lyon 2

Présentée et soutenue publiquement le 26 Janvier 2021

Composition du jury :

Mme GAUTHIER Claudine, anthropologue, Professeur, Université de Bordeaux (rapporteur)

M. GOSSIAUX Jean-François, anthropologue, Directeur d'études, EHESS

Mme DURIEZ Tiphaine, anthropologue, Maîtresse de conférences, Université Lumière Lyon 2

Mme LUTARD Catherine, sociologue, HDR, Dynamiques Européennes, CNRS

M. NAUMOVIC Slobodan, anthropologue, Professeur, Université de Belgrade (rapporteur)

M. PETRIC Boris, anthropologue, Directeur de recherches, Centre Norbert Elias, CNRS

M. SOARES Martin, anthropologue, Maître de conférences, Université Lumière Lyon 2

Nouvelles productions culturelles en Serbie et réinvention de la mémoire

Remerciements

La réalisation de cette thèse a été possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner toute ma gratitude.

En premier lieu, je remercie M. Dejan Dimitrijevic, professeur à l'Université Lumière Lyon 2. En tant que directeur de thèse, il m'a guidée dans mon travail, m'a encouragée plus d'une fois pour continuer mes recherches et m'a aidée à trouver les solutions pour avancer tout au long des années passées. Je le remercie aussi pour l'aide qu'il m'a fournie, les connaissances qu'il a su me transmettre, sa patience et sa bienveillance. Je tiens aussi à remercier M. Tuffik Ftaita et Jean Yves Boursier, mes professeurs de Master 2 de l'Université de Côte d'Azur pour leur disponibilité et la qualité de leurs conseils. Je remercie la Commission Européenne et le programme de bourse BASILEUS qui ont financé mon séjour et mes études doctorales à l'Université de Nice.

J'aimerais aussi adresser mes remerciements les plus sincères au corps professoral et administratif de l'Université Lumière Lyon 2 qui ont eu l'amabilité de répondre à mes questions et de me fournir les explications nécessaires à travers ma scolarisation. Je désire aussi remercier les professeurs de l'Université Côte d'Azur qui m'ont fourni les outils nécessaires à la réussite de mes études universitaires. Je remercie en particulier Madame Virginie Oddo, responsable des relations des échanges universitaires de l'Université Nice Sophia Antipolis pour son amitié et sa compréhension. Je tiens à remercier spécialement les professeurs de l'Université de Belgrade, M. Ivan Ribic et M. Slobodan Naumovic pour les réponses précises et les conseils précieux sur les études identitaires.

Je souhaite aussi exprimer ma gratitude à toute l'équipe scientifique et administrative du Musée de la Yougoslavie qui a largement contribué à mes recherches de terrain. Un grand merci à Madame Ana Panic, curatrice du musée et M. Ivan Duda de l'Université de Pula pour les échanges fructueux.

Je voudrais exprimer ma reconnaissance envers mes amis et mes collègues de Lyon et de Nice qui m'ont apporté leur soutien moral et intellectuel tout au long de ma démarche. Merci à Hadrien, Iva, Savo, Jovana, Jelica, Isidora pour leurs encouragements. Je suis très reconnaissante de l'aide de Nathalie et Daniel Ravier, Laurence Peyraud et Julia Inard

D'Argence qui se sont partagé la lecture du manuscrit. Je remercie en particulier Adrien Baudon pour son amour, son encouragement et sa patience pour les relectures innombrables de tous mes textes écrits.

Un grand merci à ma mère, mon père et ma sœur Tanja pour leur amour, leurs conseils, leur patience ainsi que leur soutien inconditionnel pendant toutes ces longues années que j'ai vécues loin de ma famille.

This research has been funded with support from the European Commission. This publication reflects the views only of the author, and the Commission cannot be held responsible for any use which may be made of the information contained therein

TABLE DES MATIÈRES

Nouvelles productions culturelles en Serbie et réinvention de la mémoire	3
Remerciements	5
Résumé et les mots clés	11
Abstract and keywords	13
Introduction	15
Explication du développement de la thèse et méthodologie de travail	21
Méthodologie de travail	23
Programme de travail et la problématique	27
L'ex-Yougoslavie en quelques dates	33
CHAPITRE I	35
Difficulté de la mise en récit de l'histoire yougoslave	37
1.1. Cadre historique : de la création de la Yougoslavie à son déclin.....	41
1.1.1. La première Yougoslavie	43
1.1.2. La deuxième Yougoslavie	45
1.1.3. La crise yougoslave et les confrontations armées	49
1.1.4. La troisième Yougoslavie.....	53
1.2. Les Balkans comme la poudrière de l'Europe	55
1.2.1. Les limites des Balkans	58
1.2.2. De « l'aire culturelle » des Balkans et son habitant <i>homo balkanicus</i>	62
1.2.3. Le côté sombre de la culture dans les Balkans	76
1.3. La quête de l'identité yougoslave	81
1.3.1. L'identité yougoslave, existe-t-elle réellement ?	83
1.3.1.1. L'identité nationale en Yougoslavie.....	86
1.3.1.2. Double citoyenneté yougoslave.....	88
1.3.2. Qui est Yougoslave ?.....	92
1.3.3. La construction du mythe de Tito	94
1.3.3.1. Le culte de Tito à travers la culture populaire	97

Conclusion du premier chapitre.....	137
CHAPITRE II.....	141
Les productions culturelles serbes pendant la crise yougoslave	143
2.1. L’Ethnie, la nation et le nationalisme dans le contexte yougoslave	147
2.1.1. Les groupes ethniques en ex-Yougoslavie	148
2.1.1.1. De l’ethnisation du pouvoir et du pouvoir ethnique	150
2.1.2. La nation et le nationalisme	152
2.1.3. La nation - un produit artificiel ?	159
2.2. Yougoslavie - la capitale européenne de la guerre.....	163
2.2.1. Un avenir sombre en perspective et une culture prémonitoire.....	165
2.2.2. Les guerres yougoslaves dans le cinéma et la musique serbes.....	180
2.2.1.1. Les cris guerriers de la musique patriotique.....	181
2.2.2.2. Les guerres yougoslaves à travers l’œil de la caméra	191
2.2.2.3. L’art contre la guerre.....	225
2.3. Les générations perdues.....	235
2.3.1. Les égarés dans le cinéma et le théâtre	238
2.3.2. Les romans de la douleur	257
2.4.La Yougoslavie- le pays trahi	261
2.4.1. L’idylle yougoslave sous une loupe artistique	263
2.4.2. Qu’est-ce qu’il reste de l’utopie yougoslave.....	269
Conclusion du deuxième chapitre.....	285
CHAPITRE III.....	289
La Yougoslavie : entre mémoire et oubli	291
3.1. Devoir de mémoire ou droit à l’oubli.....	295
3.1.1. La mémoire collective dominante en Serbie	297
3.1.2. La société serbe touchée par l’amnésie collective	302
3.1.3. Un passé aux couleurs du bonheur	304

3.2. Le Musée de la Yougoslavie dans la perspective historique	307
3.2.1. Rôle du musée dans la conservation du patrimoine	308
3.2.2. Les balades à travers le Musée de la Yougoslavie	314
3.2.2.1. La Yougoslavie du début à la fin.....	319
3.2.2.2. Le personnage de Tito et la construction d'un mythe	320
3.2.2.3. La Yougoslavie onirique	326
3.2.2.4. La Yougoslavie- le pays où ils ont vécu la meilleure période de leur vie	336
3.3. Les visages multiples de la Yougoslavie.....	351
3.3.1. La dolce vita yougoslave.....	351
3.3.2. Le Musée d'Art Contemporain de Belgrade	359
3.4. La Yougoslavie réinventée par les artistes	369
3.4.1. Dans la recherche d'un pays perdu	370
3.4.2. Qui suis-je ? A qui j'appartiens ?	377
3.4.3. L'utopie construite de rêves et de béton.....	386
3.4.4. Le récit historique à travers les films documentaires	396
Conclusion du troisième chapitre.....	407
CHAPITRE IV	411
Mélancolie, regret, nostalgie.....	413
4.1. La Yougoslavie - entre l'utopie et la tyrannie.....	417
4.1.1. Yougo-nostalgie et titostalgie.....	418
4.1.2. Cyber-Yougoslavie.....	428
4.1.3. Yougo-tourisme.....	433
4.1.4. Les monuments du retour au futur	441
4.1.5. La restauration au nom de Tito	445
4.2. Nostalgie du « bon vieux temps ».....	457
4.2.1. Le chagrin du camarade Tito.....	458
4.2.2. Les biographies de Josip Broz Tito et les livres sur sa vie privée.....	462
4.2.3. De quoi la Yougoslavie est-elle le nom ?	475
4.2.4. Le sentiment doux-amer de la nostalgie.....	503
4.2.5. Reviens Tito, nous te pardonnons tout	521

4.3. Josip Broz Tito, est-il encore présent en Serbie en 2019 ?.....	537
Conclusion du quatrième chapitre	543
Conclusion générale	545
La culture entre l'idéal politique et la critique réaliste.....	548
La frustration nationale plus forte que l'unification fraternelle	551
La culture comme l'accélérateur du changement politico-social.....	554
L'art de la douleur	555
Les observations tirées des productions culturelles	556
<i>La guerre comme mode de vie</i>	556
<i>Une nouvelle normalité</i>	558
<i>L'héritage yougoslave</i>	559
La yougo-nostalgie comme choix politique	561
Index des interlocuteurs.....	567
Glossaire des noms propres	571
Bibliographie.....	591

Résumé et les mots clés

Cette thèse traite la reconstruction de la mémoire collective en Serbie. Elle propose plus particulièrement la lecture du passé conflictuel à travers les productions culturelles. En utilisant une approche interdisciplinaire, des théories anthropologiques et des recherches ethnographiques, ce manuscrit examine l'héritage yougoslave qui influence le présent et l'avenir du peuple serbe. Expliquer et interpréter l'histoire nationale est un travail acharné, et il est encore plus difficile si cette nation n'existe plus. C'est le cas des peuples yougoslaves qui ont été regroupés sous une et même identité. Est-il possible d'avoir une seule et unique histoire yougoslave qui aurait satisfait tous les peuples yougoslaves ? Comment interpréter l'histoire quand elle est en contradiction avec l'expérience personnelle des témoins du passé ?

Le travail de terrain effectué au Musée de l'histoire yougoslave dépeint la position des autorités officielles et politiques par rapport à la mémoire collective. Les musées sont des acteurs importants dans la mémorisation du passé, mais leurs interprétations sont souvent disharmoniques. Ma thèse propose une nouvelle manière de contextualiser le passé serbe. Ainsi, ce manuscrit analyse des produits culturels qui offrent une autre dimension de la compréhension du passé. Les images du passé socialiste yougoslave et les conséquences de la guerre fratricide sont encore prédominantes dans les discours actuels, tant officiels que quotidiens.

Mots clés : production culturelle, héritage, patrimoine, socialisme, culture de la mémoire, histoire yougoslave, guerre yougoslave, post-socialisme, identité

Abstract and keywords

This thesis uses an interdisciplinary approach, combining anthropological theories and ethnographic research, to examine how the period of Yugoslav socialism influences the present and the future of the Serbian people. Yugoslavs have lived together in the common country for decades under familiar national and cultural identity, but with many different histories. It is challenging to explain and interpret the history of a nation, in particular if the said nation no longer exists. The Yugoslav nation has existed for only 80 years, but its identity lives on and influences the present. Is there only one Yugoslav history and, if so, who gets to write it down? How to interpret the history and heritage of past times when they are contradicted by the personal experience of witnesses of that past?

The fieldwork conducted in the Museum of Yugoslav History in Belgrade illustrates that the Yugoslav past has been portrayed and mediated by official authorities. Museums are important actors in memorizing processes and shaping the cultural memory of communities, but sometimes they are confusing and disharmonic. Museums preserve testimonies of past times and values of those times for the future, and as such play a crucial role in shaping the cultural memory of a nation. However, the Museum of Yugoslav History is incomplete and lacks the colorful description of many dimensions of the Yugoslav heritage. This thesis proposes a new contextualization of conditions in which the Serbian society remembers the past. It presents another expression of the past through an analysis of the missing cultural products and offers additional dimensions to the comprehension of the past. Images of the Yugoslav socialist past and the consequences of the fratricide war are still dominant in the present, official and everyday discourses. An analysis of books, exhibitions, theater plays, movies, and songs offer a new interpretation of history, often closer to the personal stories, and opens new perspectives on the Yugoslav past, heritage, and expectation of the future.

Keywords: cultural production, heritage, socialist past, culture of memory, Yugoslav history, Yugoslav war, post-socialism, identity.

Introduction

Dans les Balkans et en particulier dans l'espace de l'ex-Yougoslavie, les frontières officielles ne recoupent pas les limites des groupes nationaux. Dans cette région, les états sont apparus après les groupes ethniques et nationaux. Ce contexte a produit un mélange des notions de citoyenneté et de nationalité, et a fait naître la notion de minorité nationale avec des droits spécifiques. La création d'un état regroupant toutes ces nations a réussi à calmer les aspirations politiques nationalistes et les sentiments patriotiques sous la bannière du yougoslavisme, et de la lutte antifasciste. Même dans cette lutte commune, différents groupes armés se sont opposés. Les Oustachis croates et partiellement musulmans, les Tchetsniks dominants serbes, les partisans multiethniques et communistes se sont confrontés dans les jeux politiques de collaboration et de résistance. L'ambition de ce travail est de montrer dans quelle mesure cette histoire antagoniste est au cœur des enjeux politiques et identitaires qui touchent la Serbie d'aujourd'hui.

Les questions sur les interactions entre politique, histoire, culture, art et identités dans l'espace post-yougoslave sont les sujets qui me passionnaient depuis le début de ma scolarisation, et encore plus depuis que je vis à l'étranger. En intégrant les études universitaires en France, je me suis sentie obligée d'expliquer mes origines dans la vie quotidienne. Souvent, la Serbie n'était pas référencée dans les institutions publiques. Donc, par obligation, je me présentais comme yougoslave. Je justifiais régulièrement mon accent, je résumais le passé national serbe et expliquais les pratiques religieuses orthodoxes. Je dessinais les frontières serbes, récapitulais les événements majeurs, discutais des impacts de guerres yougoslaves et des différences linguistiques des langues balkaniques. Cette quête personnelle m'a amenée vers la recherche scientifique et ethnographique de la période yougoslave. Les manuels historiques ne répondaient pas à toutes mes questions et les institutions qui traitent cette période historique sont rares. En plus, en discutant avec mes parents, mes grands-parents, mes voisins, mes professeurs et mes amis, je me suis rendu compte que cette période yougoslave n'était ni intégralement mauvaise, ni absolument idyllique.

Cette thèse analyse la représentation changeante de l'expérience de la Yougoslavie socialiste et s'appuie sur les matériaux de la nouvelle production culturelle et artistique en Serbie. Ce travail se penche aussi sur la disparition des thèmes unifiants le milieu culturel ainsi que sur la résurrection de la Yougoslavie sous le déguisement de la nostalgie. Il explore en même temps la définition d'identité yougoslave et d'identité balkanique en général ainsi que leur héritage qui influence la société serbe d'aujourd'hui. Quelle est l'importance de la Yougoslavie trente ans après sa dissolution et pourquoi en parlons-nous encore ?

Pour cette large analyse historique, j'ai choisi de dépasser les limites du récit historique classique et de rentrer dans le domaine artistique et culturel. Au croisement de l'art, de la culture, des productions culturelles, une nouvelle perspective nous offre une analyse alternative du passé serbe. C'est pourquoi cette thèse explore les productions culturelles depuis la crise yougoslave jusqu'à nos jours, qui ont influencé la mémoire collective. J'ai essayé d'examiner si la société serbe a réussi à surmonter le conflit armé de haute intensité, les violences politiques et les recompositions identitaires et si les Serbes sont enfin prêts à débiter une nouvelle période.

La tâche d'étudier les productions culturelles était ambitieuse et complexe, car d'abord, il fallait faire une sélection et ensuite trouver d'autres travaux qui s'intéressaient à ce sujet. La Yougoslavie est un sujet surexploité dans les sciences humaines, mais les productions culturelles serbes n'étaient pas le centre de ces recherches. Les historiennes Dubravka Stojanović¹, Branka Prpa² et les historiens serbe Predrag Marković³ et croate Dejan Jović⁴, essaient de donner une vision de l'histoire yougoslave révisée et épurée des influences communistes. Ivan Čolović⁵, l'anthropologue serbe, s'est intéressé à *la culture de la terreur dans les Balkans* en décrivant l'influence nationaliste dans les productions de la culture

¹ Stojanovic, D. (2017). *Populisme the serbian way*, Pešćanik, Belgrade;

Stojanovic, D. (2010). *Ulje na vodi* [De l'huile sur l'eau], Biblioteka XX vek, Belgrade ;

² Prpa, B. (2018). *Srpski intelektualci I Jugoslavija 1918-1929* [Les intellectuels serbes et la Yougoslavie 1918-1929], Clio, Belgrade ;

³ Markovic, P. (1996). *Beograd izmedju Isotka i Zapada 194-1965* [Belgrade entre l'Est et l'Ouest, 194-1965], Službeni list, Belgrade ; Markovic, P. (2015). *Knjiga Tito :Kratka biografija* [Livre Tito: La brève biographie], Muzej istorije Jugoslavije, Beograd ;

⁴ Jovic, D. (2003). *Jugoslavija - zemlja koja je odumrla* [La Yougoslavie, pays qui disparaissait], Prometej, Zagreb ;

⁵ Colovic, I. (2008). *Balkan - teror kulture* [Les Balkans- la culture de la terreur], Biblioteka XX vek, Belgrade ;

Colovic, I. (2013). *Bordel ratnika* [Le bordel de guerrier], Biblioteka XX vek, Belgrade ;

populaire et l'héroïsation des criminels de guerre. L'ethnologue slovène Bozidar Jezenik⁶ s'est tourné vers la naissance des sentiments nostalgiques du temps yougoslave, et Mitija Velikonja⁷ sur la *titostalgie*, la nostalgie du président Josip Broz Tito. L'historien croate Vjekoslav Perica⁸ se concentre sur le côté idyllique de la Yougoslavie et essaie d'expliquer la construction du mythe yougoslave. Le sociologue Todor Kuljić⁹ explore la mémoire collective des yougoslaves, tandis que Jovo Bakic¹⁰ examine la destruction de la Yougoslavie et l'influence des forces extérieures. L'historien de l'art Branislav Dimitrijević¹¹, souligne l'importance de l'art yougoslave des années 1960, tandis que les historiens Igor Duda¹², Radina Vučetić¹³ et l'anthropologue Ildiko Erdei¹⁴ discutent de l'influence du capitalisme sur le développement culturel en Yougoslavie socialiste. Heureusement, l'importance de la musique a été examinée par Sabrina Ramet qui a étudié la scène rock yougoslave dans les années 1980. Pavle Levi¹⁵ a analysé la désintégration yougoslave à travers la production cinématographique et Sanja Lazarević Radak¹⁶ a suivi son exemple en étudiant l'influence du contexte politique sur la création cinématographique.

Mais, en réalité, la majorité des travaux innombrables sur le sujet de l'ex-Yougoslavie négligent la dimension culturelle de la lecture historique. Ces œuvres portent sur la désintégration du pays, son éclatement violent, la brutalité de la guerre, les recompositions identitaires et politiques, et parfois la dimension symbolique et métaphorique des conflits

⁶ Jezenik B. (2008). *Divlja Evropa :Balkan u ocima putnika sa Zapada* [Europe sauvage : Les Balkans dans les yeux des voyageurs occidentaux], Biblioteka XX vek, Belgrade

⁷ Velikonja, M. (2017). *Nacini secanja na Jugoslaviju, in Jugoslavija u istorijskoj perspektivi* [Les modalités de la mémoire de la Yougoslavie dans *Yougoslavie dans la perspective historique*], Helsinski odbor za ljudska prava u Srbiji, Belgrade

Velikonja, M. (2010). *Titostalgija* [Titostalgie], Biblioteka XX vek, Belgrade

⁸ Perica, V. (2006) *Balkanski idoli* [Les idéaux balkaniques], Biblioteka XX vek, Belgrade

⁹ Kuljic T. (2011). *Sećanje na titoizam: između diktata i otpora* [Rappel du temps titiste: entre la dictature et la résistance], Cigoja, Belgrade

Kuljic, T. (2006). *Kultura sećanja* [La culture de la mémoire], Cigoja, Belgrade

¹⁰ Bakic, J. (2011). *Jugoslavija: razaranje i njegovi tumači* [Yougoslavie: la destruction et ses interprètes], Sluzbeni glasnik, Belgrade

¹¹ Dimitrijevic, B. (2016). *Potrošeni socijalizam: kultura, konsumerizam i društvena imaginacija u Jugoslaviji (1950-1974)* [Le socialisme consommé: la culture, le consumérisme et l'imagination sociale en Yougoslavie (1950-1974)], Fabrika knjiga, Belgrade

¹² Duda, I. (2015). *Danas kada postajem pionir. Djetinjstvo i ideologija jugoslavenskoga socijalizma* [Aujourd'hui quand je deviens pionnier. L'enfance et l'idéologique dans le socialisme yougoslave], Srednja Evropa, Zagreb

¹³ Vucetic, R. (2012). *Koka-kola socijalizam: amerikanizacija jugoslovenske popularne kulture šezdesetih godina XX veka* [Coca-Cola socialisme, l'américanisation de la pop-culture yougoslave dans les années 1960 du XX^{ème} siècle], Sluzbeni glasnik, Belgrade

¹⁴ Erdei, I. (2018). *Cekajući Ikeu: od tačkica do ikeizacije* [En attendant IKEA], Evoluta, Belgrade

¹⁵ Levi, P. (2009). *Raspad Jugoslavije na filmu* [La dissolution de la Yougoslavie dans le cinéma], Biblioteka XX vek, Belgrade

¹⁶ Lazarevic Radak S. (2016). *Film i politički kontekst: o jugoslovenskom i srpskom filmu* [Film and political context: reflections on Yugoslav and Serbian film], Mali nemo, Pancevo

yougoslaves (voir Remet, P. S. (2002). *Balkan babel: the disintegration of Yugoslavia from the death of Tito to the fall of Milošević*; Blank, J.S. (1995). *Yugoslavia's wars: the problem from hell*; Woodward, L.S. (1995). *Balkan Tragedy: Chaos and Dissolution after the Cold War*). D'un côté, ces ouvrages critiquent les structures politiques et militaires de l'époque yougoslave, ils étudient le contrôle des médias par les autorités politiques, et les changements économiques. Ces auteurs insistent sur des officiels du régime ou des responsables religieux, des écrivains, des journalistes qui ont encouragé la haine multiethnique (voir encore Hartmann, F. (2002). *Milosevic, la diagonale du fou* ; Chomsky, N. (2018). *Yugoslavia : Peace, War, and Dissolution*).

Ce sur quoi j'ai réglé la focale dans mon travail, ce sont les changements politiques, la transformation des valeurs, la montée des nationalismes et les résistances aux régimes agressifs à travers les productions culturelles. Donc, je me suis tournée vers les cinéastes, les écrivains, les acteurs et les chanteurs qui examinent la fin de la Yougoslavie et les confrontations armées. Certains ont aussi pressenti l'effondrement du régime socialiste, et donc, nous nous demanderons si les experts ont pu prévoir la destruction du pays juste en observant la montée de nationalisme pendant les matchs de football et de basketball, en écoutant les paroles des chansons ou en lisant les propos des historiens nationalistes.

Donc, à travers ce manuscrit, je tente de décrypter ce qui lie la sphère culturelle et artistique et le contexte politique. Je cherche à décrire la société serbe et son histoire à l'aide de différents ouvrages. L'expérience de la guerre a profondément bouleversé tout l'espace post-yougoslave, mais je me demande si la société serbe est prête à sortir de la période de guerre et à se diriger vers un avenir meilleur. Je mets l'importance sur les productions culturelles qui sont le reflet d'une société. A travers ces œuvres, nous nous rendons compte des problématiques qui pèsent dans toute la société post-yougoslave : la décomposition et la recomposition identitaire, la violence d'idéologie nationaliste et la difficulté de la mise en récit historique du passé yougoslave.

Quand Howard Becker définit l'art, il dit aussi que « parler de l'art, c'est une façon particulière de parler de la société et des mécanismes sociaux en général » (Becker, 2010 :58). Dans cette perspective, la dimension culturelle offre une nouvelle piste permettant la déclinaison de l'espace yougoslave dans toutes ces spécificités. Elle porte aussi les valeurs, les symboles et les imaginaires, les antagonismes et les contradictions qui caractérisent la société serbe.

Une fois ces fondations théoriques posées, je vais détailler les problématiques principales que je développerai tout au long de ce travail, la question de la difficulté de la mise en récit historique du passé yougoslave, la question identitaire et le rôle de la guerre dans la construction de la société serbe.

D'abord, qu'est-ce que l'identité ? Comment définir sa propre identité et avec qui ou quoi nous nous identifions ? L'identité peut être collective ou individuelle, locale ou nationale. Elle s'identifie avant tout par rapport à une altérité. C'est un rapport à l'autre qui nous définit, une différence entre je et nous, nous et eux. Les critères d'identifications sont différents et peuvent être subjectifs et objectifs. L'appartenance nationale est un critère important dans les Balkans où cette croyance subjective détermine les membres d'un groupe qui partagent les mêmes caractéristiques. L'héritage ottoman a aussi influencé la définition des communautés nationales sur ce territoire qui sont définies par la religion. C'est pourquoi la confession est vue comme facteur d'identification nationale, car les Serbes ont gardé leur religion orthodoxe à travers les siècles et l'oppression turque. Donc, l'orthodoxie a encore plus renforcé les sentiments d'appartenance à la nationalité serbe. Ensuite, l'appartenance nationale est aussi marquée par la langue commune, mais aussi le partage des mythes et des légendes ainsi que le sentiment du partage d'un même destin. A cela se rajoute différents symboles comme des figures historiques, un drapeau, un hymne, une mémoire collective. Dans le cas yougoslave, c'est la lutte antifasciste qui a regroupé les nations diverses dans un seul et même pays. Comme Mettew McCulloch le dit, l'identité yougoslave est contradictoire et elle se retrouve « *crossroads of nowhere and everywhere* » (au croisement du nulle part et du partout).¹⁷ Ainsi je vais essayer de montrer le contexte socio-politique et historique de la Yougoslavie socialiste et comment cette période est repensée à travers les productions culturelles serbes.

Quant à la difficulté de la mise en récit du passé yougoslave, elle est marquée par la réécriture de l'histoire yougoslave par les conquérants. D'abord, les partisans communistes ont supprimé l'importance du mouvement tchetnik royaliste dans la lutte antifasciste. Ensuite, le basculement du régime yougoslave de dictature communiste staliniste vers l'autoritarisme socialiste yougoslave a encore une fois changé le récit historique en gommant les dissidents politiques et les soutiens pro-soviétiques réels ou supposés. Après la crise yougoslave, chacune des républiques issues du pays commun a essayé de restaurer le passé nationaliste en

¹⁷Citation de M.McCulloch, introduction pour livre de Pavle Levi, Levi: Pavle, *Disintegration in Frames: Aesthetics and Ideology in the Yugoslav and Post-Yugoslav Cinema*, titre de l'article: *Identity beyond Boundaries?* <https://www.h-net.org/reviews/showrev.php?id=14805>

remontant aux mythes nationaux lointains. A cette époque, la réinterprétation de l'histoire yougoslave était colorée par le nationalisme, l'intolérance, la haine ethnique, en nommant la Yougoslavie comme prison des peuples. Donc, la mise en récit de l'histoire yougoslave n'est pas facile étant donné qu'elle est complexe et chargée d'antagonismes. C'est pourquoi je propose la lecture de l'histoire yougoslave à travers le prisme artistique où l'importance du *yougoslavisme* est omniprésente. Dans ce cas, l'identité yougoslave est un choix personnel avant d'être une question politique ou socioéconomique. Nous allons voir par la suite si l'interprétation artistique et les souvenirs intimes d'une période historique sont aussi crédibles que l'histoire officielle. Le récit du passé yougoslave a souvent été changé, remplacé, manipulé, à tel point que nous nous demandons si la machine d'Orwell qui détruisait les souvenirs et l'histoire n'a pas été inventée en Yougoslavie. Les souvenirs recueillis dans cette étude représentent un récit arbitraire, personnel et complètement subjectif qui, encore une fois, confirme toute la complexité de la question yougoslave. Cette mosaïque compliquée ne se résume pas seulement au contexte historique, aux choix politiques ou à l'espace culturel, mais elle implique aussi toutes les émotions, les espoirs, les peurs et les besoins de la population ex-yougoslave.

Enfin, la guerre est un événement qui a profondément façonné la construction de la société serbe. Après la fin des conflits militaires, la population se retrouve face à la reconstruction identitaire au moment où chaque individu se confronte aux conséquences des conflits. Les confrontations armées brutalisent une société et ses effets sont présents à long terme. Après la période de guerre, une société doit se reconstruire, se réorganiser politiquement et économiquement. Dans cette perspective, le phénomène de la sortie de guerre apparaît comme un processus dynamique qui insère les changements dans la réalité d'après-guerre. Cette transition de la guerre vers la paix peut parfois être longue, et dans le cas yougoslave elle paraît parfois éternelle. Je me demande si la société serbe est prête à se confronter à son passé traumatisant des années 1990 et à se réconcilier avec les voisins et avancer vers une nouvelle période de paix. Pourtant, en lisant les lignes suivantes nous comprenons que ces conflits remontent à encore plus loin, jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale. La sortie de guerre est lente, pénible et trompeuse et même quatre-vingts ans plus tard, la société serbe reste coincée par les effets de cette guerre.

Explication du développement de la thèse et méthodologie de travail

L'objet principal de ce travail est de mettre en valeur la dimension culturelle de l'histoire commune yougoslave qui n'est pas une piste assez exportée dans l'espace post-yougoslave. A travers mes fondements théoriques, j'ai souligné que la culture est un fait social total qui décrit une société et les transformations auxquelles elle a succombé. La culture et l'art se sont aussi impliqués dans la mécanique socio-politique, aux côtés d'autres acteurs politiques, avant, pendant et après la guerre. C'est ainsi que la culture est devenue un espace de la violence politique. Heureusement, les opposants au régime autoritaire se sont aussi exprimés à travers la production culturelle. Puis, les changements démocratiques des années 2000 ont introduit d'autres transformations de la société que nous remarquons dans la production artistique. Cette rupture avec les pratiques nationalistes et la voie démocratique en Serbie, ont aussi marqué la culture qui est le premier facteur social à examiner sur le passé yougoslave.

Ce travail sera divisé en quatre chapitres suivant un ordre chronologique. Le premier chapitre donne le contexte historique et politique depuis la création de l'idée du yougoslavisme jusqu'à sa fin. Il définira aussi l'importance de la dimension culturelle et artistique dans la construction identitaire dans l'époque socialiste. Le deuxième chapitre est un suivi chronologique du récit historique à travers la production culturelle depuis la fin des années 1980 jusqu'à 2000. Ce chapitre explore les notions de nation, d'ethnie et de nationalisme. Dans le troisième chapitre, nous interrogeons le rôle des musées et des expositions artistiques dans la construction du récit historique après les changements démocratiques. Enfin, le quatrième chapitre explore la naissance et le déclin du phénomène de yougo-nostalgie pendant une période de 10 ans.

Le premier chapitre sert à définir le contexte historique et à délimiter la période d'avant la mort de Josip Broz Tito. Les trois autres chapitres traitent de la période après la mort du président Tito et forment trois unités thématiques au cours desquelles les mêmes problèmes identitaires seront mis en question. A travers ces trois chapitres, nous reconnaissons le besoin de la société serbe d'un récit cohérent de l'histoire commune yougoslave. Ces chapitres étudient la possibilité pour les Serbes d'être prêts à se confronter à leur passé et finalement à se projeter vers l'avenir.

La première partie de ce travail retrace l'histoire de la Yougoslavie afin qu'on puisse facilement délimiter l'espace, la période et le contexte dans lesquels la société s'est retrouvée. Le premier chapitre présente le cadre historique où s'explique la création puis le déclin de la République fédérative socialiste de Yougoslavie ainsi que les enjeux politiques et sociaux qui ont marqué cette période. J'ai trouvé les fondements théoriques dans les travaux de Maurice Halbwachs et de Pierre Nora, mais aussi dans les œuvres de Jean Arnault Dérens, Jean-François Gossiaux, Robert M. Hayden, Thierry Mudry qui ont exploré l'espace des Balkans, ainsi que dans les œuvres des historiens d'origine balkanique comme Jovo Bakic et Slavoljub Djukic. Ce chapitre explore aussi la difficulté de la position des Balkans dans l'histoire européenne ainsi que les préjugés présents encore aujourd'hui parmi la population serbe. Ensuite, pour introduire l'importance des productions culturelles dans la construction de l'identité nationale, j'ai énuméré quelques exemples de la période socialiste titiste. L'identité balkanique, serbe et yougoslave s'entrecroisent et à travers les exemples de la culture populaire, nous essayons de souligner l'importance de la dimension culturelle de l'histoire.

Le deuxième chapitre explore les enjeux de la crise yougoslave ainsi que les problèmes de la période post-yougoslave qui ont, encore une fois, façonné les attitudes de la population. A travers les réponses de mes interlocuteurs, nous allons examiner l'impact des stéréotypes balkaniques et yougoslaves dans leurs opinions et leurs souvenirs. Avant d'introduire la production culturelle issue de la crise yougoslave, nous allons examiner l'importance de l'identité ethnique, nationale et religieuse qui facilitent la compréhension des tensions d'après-guerre. J'ai exploité les théories et les œuvres de Maria Todorova, Vjekoslav Perica, Ivan Čolović, Todor Kuljić, et particulièrement celles de Slobodan Naumović et Igor Štiks qui se sont concentrés sur la définition de l'identité yougoslave. La production culturelle de cette époque a fortement marqué les esprits de la génération postsocialiste et reste actuelle de nos jours.

Dans le troisième chapitre de ma thèse, j'explore l'importance de la création artistique dans la construction de la mémoire collective. Nous examinerons aussi la position du Musée de la Yougoslavie de sa création jusqu'à aujourd'hui en tenant compte des théories de la nouvelle muséologie et du patrimoine. Nous nous demandons : quel est le rôle du Musée de la Yougoslavie dans la création de l'identité du pays ? J'examine les explications de Todor Kuljić sur la culture de la mémoire ainsi que celles de Pontalis sur le temps de l'oubli. Marc Augé propose ses thèses sur *l'art de l'oubli* qui parfois est intentionnel, d'autres fois intuitif.

Le dernier chapitre exprime la nostalgie et le souvenir du « bon vieux temps » en s'appuyant sur les travaux de Svetlana Boym dans son livre *Le futur de la nostalgie* et celui de l'ethnologue Mitja Velikonja et son œuvre originale intitulée *Titostalgie*, un néologisme qui évoque la nostalgie de la période yougoslave sous le régime du Maréchal Josip Broz Tito. Dans le dernier chapitre, la problématique est consacrée à l'existence omniprésente de l'identité yougoslave. Ce chapitre examine les autres productions culturelles telles que les pièces de théâtre, la musique, la littérature qui traitent de la période socialiste yougoslave. Ce chapitre explique le développement d'une culture proprement yougoslave, la rupture des liens communs et comment ces relations ne se sont pas complètement effacées. L'espace culture post-yougoslave développe de nouvelles thématiques souvent nationalistes, mais reformule aussi de vieux sujets et réveille l'intérêt pour le yougoslavisme.

Méthodologie de travail

La méthodologie utilisée dans ce travail est la méthodologie ethnographique. J'ai effectué des recherches de terrain à Belgrade, la capitale serbe, au sein du Musée de la Yougoslavie pendant plusieurs mois. J'ai observé et participé au travail quotidien de la conservatrice du musée Madame Ana Panic. J'ai mené quatre entretiens avec la responsable des relations publiques du musée Madame Katarina Zivanovic ainsi qu'avec un des auteurs de l'exposition, le professeur Igor Duda qui m'a raconté lors de deux entretiens ses motivations dans la réalisation de l'exposition en question. J'ai assisté à plusieurs expositions et projets ainsi qu'aux conférences et ateliers organisés pour le public tout en rédigeant mon journal et en prenant des notes. Ensuite, j'ai recueilli des informations en lisant de nombreux livres d'auteurs serbes traitant surtout du sujet de la Yougoslavie. J'ai également collecté une somme importante d'informations en étudiant la musique, les pièces de théâtre et les films sur la Yougoslavie et j'y ai découvert le phénomène de la *yougo-nostalgie*. En conduisant des entretiens avec mes interlocuteurs, nous avons parlé de la Yougoslavie, des sentiments que ce pays évoque, de leurs souvenirs et de leurs impressions après avoir visité le Musée de la Yougoslavie.

Les problématiques que j'ai présentées proviennent des analyses qualitatives. Dans ce cadre, j'ai recueilli les expériences de mes interlocuteurs pendant plus d'une cinquantaine

d'entretiens. Le profil des interviewés est très diversifié car j'ai voulu couvrir un large éventail de personnes de tout âge qui ont eu différentes expériences avec la période yougoslave. Ce sont des pionniers âgés, des étudiants, des religieux et des athées, des conservateurs du musée, des émigrés, des chômeurs. Mes entretiens ont été semi-directifs, et pour la plupart, des entretiens libres lorsqu'il s'agissait de restituer un récit bibliographique, des souvenirs d'enfance, etc. En discutant avec mes interlocuteurs, j'ai réussi à faire une sélection des productions culturelles et j'ai donc choisi celles qui les ont le plus influencés. J'ai examiné les paroles d'une quarantaine de chansons serbes et yougoslaves. J'ai vu une vingtaine de films et deux séries télévisées qui traitent de l'histoire yougoslave ainsi qu'une dizaine de pièces dans les théâtres belgradois pendant la période 2013-2018. J'ai consulté au moins une centaine de livres, textes et articles scientifiques qui traitent de la période yougoslave. J'ai aussi lu des livres qui séduisent les lecteurs par le sentiment nostalgique du temps titiste. J'ai également visité trois cafés (*Republika, Marshall*), un restaurant *SFRJ* et un hôtel *Republik*, qui attirent leurs clients par un retour vers le passé yougoslave. J'ai ensuite assisté aux tables rondes sur le sujet de l'héritage yougoslave ou la production artistique de l'époque socialiste, ainsi qu'à huit expositions dans le Musée de l'histoire yougoslave, et une exposition privée tel que *Zamisli život*.

Les entretiens que j'ai eus, ont duré près d'une heure en moyenne, mais il m'arrivait de passer la journée avec certains interlocuteurs en visitant un site ou une exposition. Ces entretiens constituent un axe central de mon recueil quantitatif d'informations et de processus de réflexion. Tout ce travail a été effectué entre 2013 et 2018, mais j'ai continué à suivre régulièrement les nouvelles et j'ai gardé le contact avec la majorité de mes interlocuteurs. La difficulté de mon travail était de savoir quand mettre fin au recueil de données et commencer l'analyse profonde du matériel. Une autre difficulté était l'objectivité, car j'écris sur la société dont je suis issue. Mais, j'ai essayé d'en faire un atout dans cette longue recherche.

Je suis Serbe, j'ai vécu jusqu'à récemment à Belgrade. J'étais privilégiée sur le terrain de recherche car je parlais déjà la langue locale qui est ma langue maternelle, l'accès aux informations qui m'intéressaient n'était donc pas difficile. Je connaissais aussi le milieu belgradois. Des artistes et des journalistes m'ont conseillé et m'ont donné les informations volontiers. Un rapport de confiance s'est vite établi entre mes interlocuteurs et moi, la plupart acceptant de partager leur point de vue avec moi. Certains étaient un peu méfiants car j'écris ma thèse en français et ils s'inquiétaient de ce que les étrangers allaient penser de notre pays. La difficulté que j'ai rencontrée résidait dans le comportement réservé des acteurs autour du

Musée de la Yougoslavie, qui ne voulaient pas s'exprimer par rapport aux questions posées sur les autorités politiques actuelles. Il ne faut pas non plus perdre de vue que les personnes observées peuvent modifier leurs comportements en présence d'un observateur, ce qui a été le cas avec les visiteurs que j'ai accompagnés dans le Musée lors de l'exposition.

Mes interlocuteurs sont des serbes de tous les âges (entre 22 et 60 ans), que je connaissais déjà ou que j'ai connus lors de mes recherches de terrain. Ce sont mes amis et leurs parents ou cousins, mes voisins et leurs amis, ainsi que cinq visiteurs du Musée de la Yougoslavie avec lesquels j'ai mené plusieurs entretiens après notre première rencontre. J'ai aussi fait des interviews avec la conservatrice du musée, son assistant et la chargée des relations publiques du musée.

Jelena (32 ans) est mon amie, une guide touristique, née à Belgrade et qui aime présenter notre pays aux étrangers. Elle visite les galeries et les musées de la capitale, elle écoute de la musique rock *ex-yougoslave* et visite la *Maison des Fleurs* où Tito est enterré mais le cache à sa mère qui est anti-communiste.

Aleksandra (64 ans) est la mère de Jelena, Belgradoise, elle travaille dans la BU de l'Université de Belgrade. Elle est une des rares serbes qui ne glorifie pas le temps yougoslave titiste car les autorités communistes ont confisqué leur maison familiale et l'ont distribuée avec des autres familles venant de la campagne. Cette forme de nationalisation du bien dont le slogan était « fraternité » a obligé son père à partager ce qu'il a gagné avec ses compatriotes. Aleksandra a vécu la majorité de sa vie dans une chambre qu'elle a partagée avec trois membres de sa famille alors que le reste de la maison a été mis à la disposition de trois autres familles. Elle n'a jamais oublié la rigueur du régime communiste.

Dragan (63 ans) est un ami de mes parents. Il est aussi Belgradois, ingénieur de formation qui à chaque élection rajoute sur son bulletin le nom de Tito sur son bulletin et le choisit comme son président à vie. Né d'une mère serbe et d'un père croate, athée, il rend hommage au président Tito et visite le Musée de la Yougoslavie chaque 25 Mai.

Miki (64 ans) est le meilleur ami de Dragan, Belgradois, gardien de site, d'origine albanaise, il est aussi ouvertement yougoslave et rappelle qu'il a eu son appartement grâce à la politique socialiste de l'époque. Après des périodes de chômage, il travaille comme agent de sécurité la nuit.

Branka (61 ans) est une voisine, jeune retraitée et ancienne secrétaire, aussi Belgradoise, de parents serbes mais nés en Bosnie qui ont déménagé à Belgrade dans leur recherche de travail. C'est une enfant de partisans et membres du parti communiste. Elle se dit encore yougoslave, fière d'avoir vécu dans une période paisible. Chaque année elle évoque à nouveau son regret pour le passé. Nous nous croisons souvent au Musée de la Yougoslavie. Elle y amène ses enfants, ses amis, ses neveux.

Sanja (63 ans) est une autre voisine, née à Belgrade et vendeuse de profession. C'est une serbe fière, de confession orthodoxe, pratiquante. Elle vit seule et regrette le temps de sa jeunesse.

Iva (37 ans) est une mère de deux enfants que j'ai croisée avec ses enfants au Musée de la Yougoslavie. Elle ramène ses enfants voir les flambeaux de la jeunesse¹⁸ de l'époque titiste et les prend en photo devant le monument de Tito. Son père sera fier d'elle. Lui est aussi un yougo-nostalgique. Elle est cadre à la mairie de Belgrade.

Petar (34 ans) est technicien en préparation de produits chimiques, il est venu le même weekend que moi au Musée de la Yougoslavie pour voir l'exposition sur la vie quotidienne des yougoslaves. Il dit que la meilleure musique a été créée pendant cette période et qu'aujourd'hui il assiste aux soirées de la musique *ex-yu rock* au moins une fois par semaine.

Željko (37 ans) est arrivé au musée avec son meilleur ami. Ils sont de passage à Belgrade. Il travaille en Russie comme cuisinier depuis 10 ans. Il est chef de cuisine, respecté par les Russes car, comme il le dit, ils partagent la même religion et la même histoire communiste.

Goran (35 ans) le meilleur copain de Željko, vient d'aménager récemment à Belgrade à la recherche d'un meilleur avenir. Depuis notre rencontre, il a quitté la capitale pour travailler à l'étranger (en Slovaquie et en Allemagne) comme saisonnier dans le bâtiment. *Haustori* et *Azra*, sont ses groupes de rock favoris qui datent de la période yougoslave, et il dit qu'il ne va jamais oublier le sentiment de communauté qu'il a ressenti pendant le concert de *Bjelo dugme* en 2001. « On était de nouveau yougoslaves pendant ce court moment de trois heures », dit-il.

Aca (24 ans) étudiant en Ecole d'ingénieurs, n'a pas connu la Yougoslavie car il est né 16 ans après la mort de Josip Broz, mais il dit que l'histoire de ce bon vieux temps le suit partout. Il n'a connu que les périodes de crises, et dès qu'il aura son diplôme, il compte quitter le pays.

¹⁸ La *stafeta* ou l flambeau de la jeunesse est en effet une vieille tradition folklorique yougoslave qui était instaurée dès la libération de la Yougoslavie, en 1945. Durant tout le mois de mai, ce flambeau passait de main en main au cours d'une longue course ou marche qui traversait toutes les républiques fédérales. Le parcours de la course était différent chaque année, mais tous les années le flambeau arrivait finalement à Belgrade, le 25 mai, jour d'anniversaire du Maréchal Tito

Marko (26 ans) étudiant en économie, assiste régulièrement aux fêtes organisées pour célébrer la période turbulente des années 1990 en glorifiant la musique et le style vestimentaire de cette époque. Il aime regarder les films serbes « *bien qu'il y ait trop de violence* ».

Natalija (24 ans) est aussi étudiante en économie, meilleure copine de Marko, elle suit de près les nouveautés en informatique et espère que la jeunesse serbe va se réveiller afin de se mobiliser davantage sur la question de l'éducation. Elle a aimé le livre de Marko Vidojković *Merci pour rien !* où la Yougoslavie n'a jamais cessé d'exister.

Les fondements théoriques importants sont les théories de Hobsbawm sur les traditions inventées, puis les hypothèses de Dejan Dimitrijević sur la phénoménologie de la sortie de guerre, mais aussi les opinions de Slobodan Naumović, Igor Stiks, Jean-François Gossiaux, Ivan Čolović, Mitija Velikonja et Maria Todorova sur l'identité balkanique et yougoslave. J'ai aussi exploré les œuvres des sciences du patrimoine et de muséologie car leur compréhension était indispensable lors de mes recherches. L'utilisation des fonds historiques était aussi nécessaire, car j'ai eu besoin d'un appui scientifique permettant d'encadrer mon travail et de préciser le contexte afin de mieux faire comprendre le phénomène de sortie de guerre.

Programme de travail et la problématique

Dans ce travail, j'essaie de faire l'inventaire des difficultés pour restituer l'histoire de la Yougoslavie dans toute sa complexité contemporaine. Y-a-t-il plusieurs variantes vraisemblables pour une même période historique ? La société yougoslave, et plus précisément, la société serbe, est-elle en mesure de faire un récit du passé proche ? Peut-on écrire l'histoire de la Yougoslavie ?

Le Musée de la Yougoslavie est une institution qui essaie d'interpréter cette histoire, mais cette interprétation n'est pas acceptée par tous les visiteurs. Dans quelle mesure les témoins actuels influencent-ils la construction du récit historique ? Pourquoi le musée de l'histoire yougoslave, n'est-il pas capable de faire un récit du passé yougoslave qui satisferait tout public ? Est-il possible de créer une mosaïque à l'aide des fragments des différents récits pour en tirer une seule vérité historique ?

J'ai axé mes recherches sur la période de la République fédérative socialiste de Yougoslavie appelée la Yougoslavie titiste avec à sa tête le Maréchal Josip Broz Tito (soit de 1945 à 1980). Ensuite, je me suis concentrée sur la Yougoslavie socialiste, la vie sociale et culturelle de l'époque ainsi que sur les représentations artistiques et historiques récentes qui traitent de cette période de l'histoire. Le Musée de la Yougoslavie est une production culturelle parfaite pour examiner le rôle de la guerre dans la construction identitaire. D'abord c'est un établissement créé à la gloire du Maréchal Tito. C'est un musée qui porte encore le nom d'un pays qui n'existe plus depuis vingt ans et qui produit et vend des souvenirs de la période yougoslave. Les expositions proposées par le musée explorent la Yougoslavie royaliste, la Yougoslavie titiste et la Yougoslavie post-confliktuelle. Ce musée est-il en capacité de faire un récit consensuel du passé yougoslave ? Est-il possible de créer une mosaïque à l'aide des fragments de différents récits recueillis à travers les territoires de l'ex-Yougoslavie. Chaque république issue de la Yougoslavie a produit son histoire officielle, mais y a-t-il une version commune et exhaustive ? Lorsque nous rajoutons à cela les histoires intimes et les différentes anecdotes des habitants, nous obtenons divers récits historiques. Chaque individu possède une histoire unique enrichie par les fantasmes, les rêveries et les espérances. Ils vivent dans des sociétés différentes, ils ne partagent pas tous les mêmes conditions de vie. Mais, ils ont tous partagé la même période historique en vivant dans le même pays. La majorité de ces individus comparent leurs souvenirs et points de vue avec ceux donnés par l'état et présentés dans les établissements publics.

Existe-il un seul récit historique universel ou bien les interprétations sont tellement diverses que les réconcilier seraient une utopie ? Est-ce que ce récit universel est présenté dans le musée ou doit-on le chercher ailleurs ? Mais, qui sont ces acteurs qui donnent des interprétations au sein du Musée de la Yougoslavie : des conservateurs, des experts dans ce domaine, l'influence du public sur des sujets précis, ou bien des artistes ? Nous chercherons la réponse dans les représentations artistiques et dans les fantasmes qui sont purement subjectifs, mais qui reflètent des événements vécus dans cette période étudiée.

Le terme « interpréter » est à définir et la signification de ce verbe selon le Larousse est : *chercher à rendre un texte, un auteur intelligible, les expliquer, les commenter, attribuer à quelque chose un sens, donner à des propos, à un événement, à un acte telle signification, les comprendre en fonction de sa vision personnelle.* Cela veut dire que quelqu'un en a déjà défini le sens mais lequel et pourquoi ? Des conservateurs, des responsables du musée, le

gouvernement ou bien tous ensemble ont fait une interprétation en fonction de leurs sensibilités et de leurs préférences ?

Après les guerres yougoslaves, l'Europe et les chercheurs étrangers ont tenté d'introduire l'esprit de la tolérance et de la paix dans le récit post-yougoslave. Les experts occidentaux voulaient reproduire une histoire unique de la Yougoslavie titiste, celle qui serait acceptée par tous et qui serait désormais enseignée dans les écoles. Un nouveau projet d'écriture sur l'histoire yougoslave a vu le jour en 2017. Il a été réalisé par la *Fondation d'Helsinki pour les droits de l'homme en Serbie* sous la direction de Sonja Biserko. La proclamation d'indépendance du Kosovo en 2008 est le point final du démembrement de la Yougoslavie commencé il y a plus de deux décennies et les auteurs de cet ouvrage n'hésitent pas à souligner l'importance du rôle de l'UE dans cette affaire. Comme Biserko l'écrit dans l'édition de sa publication « *l'UE avait un rôle important depuis le début de la crise yougoslave, d'abord, les acteurs internationaux ont trouvé la solution avec le début de la guerre, ensuite avec la définition des critères nécessaires pour l'indépendance des pays héritiers, puis ils ont envoyé l'aide humanitaire pendant la période des conflits. Ensuite, l'UE a imposé un traité de paix, a aidé les interventions armées en Bosnie et au Kosovo pour finir avec la promesse de la perspective européenne pour tous les pays héritiers.* » (Biserko, 2017 :9)

L'auteur continue d'honorer le succès des autorités européennes qui, après les guerres, ont organisé des commissions particulières afin de recueillir les témoignages et les preuves sur le nombre de victimes dans les différents camps. Pourtant, elle avoue qu'il manque le contexte et la chronologie des origines et des motifs qui ont conduit aux conflits armés. Cela mettrait à jour les causes et les conséquences des guerres yougoslaves sachant que la majorité de la population des pays ex-yougoslaves ne connaît pas les raisons de la dissolution de la Yougoslavie. Aujourd'hui, les souvenirs collectifs sont déjà bien construits, chargés d'émotions et d'impressions intimes permettant à chaque peuple de dénoncer la culpabilité de l'autre dans ce calvaire yougoslave. L'intolérance ethnique et nationale est encore présente, surtout entre les jeunes générations. L'état de confusion et de méfiance freine la réconciliation de la région, et Biserko trouve que « la normalisation des relations entre pays se trouve dans la vérité historique » (Biserko, 2017 :10). Elle souligne que la réconciliation restera « l'héritage des générations post-confliktuelles » qui devront être capables de trouver des solutions objectives. Pourtant, dans le projet en question, elle offre une édition qui a recueilli les recherches d'historiens, des historiens du patrimoine, des sociologues, des économistes,

des culturologues, des politologues qui pourraient servir de fil conducteur dans l'écriture de l'histoire yougoslave universelle (Biseko, 2017 :9-12). L'ouvrage porte le titre de *Yougoslavie dans la perspective historique* et montre divers points de vue sur les causes et les conséquences de la crise yougoslave à partir de notes rédigées par des personnes issues des différentes républiques indépendantes.

Ces conflits armés des années 1990 ont donné naissance aux 6 républiques indépendantes suivantes: la Slovénie, la Bosnie-Herzégovine, la Croatie, la Macédoine, la Serbie et le Monténégro. Chacun de ces pays propose sa propre interprétation du passé et sa propre version officielle de l'histoire. En plus, chaque citoyen possède aussi ses propres souvenirs et a une interprétation personnelle des événements passés. Ensuite, les interprétations artistiques nous présentent une autre dimension de l'histoire yougoslave et les messages portés par certains provoquent des débats conflictuels et intenses. Finalement ce sont les historiens qui construisent l'histoire et dans ce cas-là, il n'est pas rare qu'ils soient influencés par les politiques nationalistes de leurs pays d'origine. On pourrait dire que l'écriture du récit yougoslave ressemble à un dialogue de sourds. Chacun travaille à ce qui le préoccupe, s'accordant sur certaines données et divergeant sur d'autres.

D'un côté, les récits donnés par des témoins encore vivants sont des preuves fiables bien que la création d'une mémoire collective puisse être influencée par la politique courante, le sentiment de nostalgie et l'oubli. D'un autre côté, Pontalis souligne que « se rappeler de quelque chose c'est aussi changer les souvenirs, notre sentiment intime du temps » (Pontalis 1997:48), donc, est-ce que ces témoins ressuscitent un autre temps, une seconde histoire, celle plus convenable, plus désirée ou souhaitée ? Ayant comme fil conducteur l'œuvre majeure de Jacques Le Goff et Pierre Nora, *Faire de l'histoire*, le phénomène de la construction de l'histoire impose la question : Qui sont les créateurs de l'histoire ? Est-ce que les historiens eux-mêmes sont prêts à recréer une autre histoire à partir des fragments des événements passés et des interrogations qui resurgissent ?

Les souvenirs, nous appartiennent-ils ou sont-ils modifiables et inconstants ? Comment définir la limite entre l'histoire et la fiction ou forment-ils un couple complice ? La Serbie est un pays reconnu pour ces faits historiques plus ou moins modifiés par les enjeux politiques, un pays qui a retrouvé ses fondements dans les mythes héroïques et les mythologies slaves et dont le peuple est influencé par les sentiments de patriotisme, nationalisme et souvent d'ethnocentrisme. Il existe aussi une autre Serbie, celle créée par les artistes serbes et ex-yougoslaves qui proposent leur point de vue. Enfin, la troisième Serbie qui rassemble les

histoires personnelles de ses citoyens où se mélangent leurs peurs, leurs envies, leurs désirs, leurs souvenirs et leurs espoirs. Faut-il associer tous ces points de vue pour obtenir un panorama général ou bien avant de les associer, devrions-nous dissocier les liens déjà instaurés ? Finalement, la vérité réside peut-être dans ce mélange de différentes perspectives, dans le croisement de l'oubli et de la mémoire et dans le refus de la totalité ...

Le Musée de la Yougoslavie est une institution qui essaie de donner une interprétation de la Yougoslavie, mais cette interprétation n'est pas acceptée par tout le public. Chaque musée fait son interprétation et parfois gomme une partie du passé. Les expositions sont des éléments issus du passé, des détails isolés de leur réalité de sorte qu'ils deviennent des témoins et des documents de cette époque-là. Ce musée tente de trouver le compromis entre la nostalgie de la génération titiste et l'histoire yougoslave monarchiste. Le but n'est pas facile à atteindre, vu que le musée est construit pour représenter le Maréchal Josip Broz Tito et la Yougoslavie titiste. En même temps que s'est construite l'idéologie yougoslave s'est édifié le culte du président Tito et de sa personnalité unique et idéale, qui est toujours d'actualité, présent dans l'esprit des gens. Le Maréchal Tito était un diplomate de grande renommée derrière lequel se cachait un passé méconnu et secret, qui dirigeait avec un charisme indiscutable.

Le problème de positionnement du Musée de la Yougoslavie est dû aux témoins du passé encore vivants aujourd'hui. Ce sont des souvenirs et des opinions que le musée ne peut pas négliger et qui sont introduits timidement dans ces salles d'exposition. La question reste : le musée, peut-il conserver son rôle didactique afin d'instruire les visiteurs, sans offenser les anciens visiteurs qui viennent s'émerveiller devant le Maréchal Tito afin d'éveiller leurs souvenirs de jeunesse ? Il faut ouvrir le musée et les expositions aux publics étrangers et aux jeunes générations, mais c'est un problème qui freine le développement du concept de musée. Il cherche à s'éloigner de la voie nostalgique des vieilles générations et donc à se tourner vers le passé yougoslave monarchiste. Cependant, est-il possible d'ignorer le désir des visiteurs qui ont besoin de se ressourcer dans cette institution représentant un sanctuaire pour les pionniers âgés ?

Raconter l'histoire d'une même période devient difficile car il n'est pas rare que ceux qui ont vécu un même événement en gardent un souvenir à la fois différent et semblable. Comment mettre en valeur chaque point de vue et peut-on faire un tri ? En choisissant une perspective, est-ce que nous ignorons les autres ou est-ce plutôt une question de négligence intentionnelle ? Finalement, je me permets de poser la question de Marc Augé : « Entendons-nous jamais la voix des autres ? » (Augé 1998 :74). Finalement cette question va me suivre

tout au long de ce travail et je vais essayer d'associer tous ces points de vue, historiques, artistiques, individuels, objectifs et subjectifs afin d'obtenir un patchwork yougoslave. Il se peut que la beauté et la vérité réside dans ce mélange de différentes perspectives, dans le croisement de l'oubli et de la mémoire, dans la rencontre de l'art, de la culture, des souvenirs, et de l'histoire.

L'ex-Yougoslavie en quelques dates

1918 - Création du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, qui devient en 1929 le royaume de Yougoslavie.

1934 – Assassinat du roi Alexandre I^{er} de Yougoslavie à Marseille

1941 - Invasion par les forces de l'Axe.

1945 - Fondation de la République populaire fédérative de Yougoslavie, qui comprend les républiques de Bosnie-Herzégovine, de Croatie, de Macédoine, du Monténégro, de Serbie, de Slovénie, ainsi que le Kosovo et la Voïvodine qui possèdent le statut de région autonome. Après l'adoption d'une nouvelle Constitution en 1946, Josip Broz Tito devient Premier ministre fédéral et chef du Parti communiste.

1961 – Première conférence et la création du mouvement des Non-Alignés à Belgrade

1980 - Mort de Josip Broz Tito.

1990 - Premières élections libres en Slovénie. Le parti communiste perd le pouvoir dans cette République.

1992 – Les Républiques de Croatie, de Bosnie-Herzégovine et de Macédoine proclament leur indépendance.

1992 – La Serbie et le Monténégro forment la République fédérale de Yougoslavie gouvernée par le président Slobodan Milošević qui exerçait un pouvoir autoritaire.

1992-1995 – La Yougoslavie est placée sous embargo de l'ONU à la suite du conflit avec la Bosnie.

1998 - La Yougoslavie est placée de nouveau sous embargo des États-Unis, de l'ONU et de l'UE à la suite des confrontations serbo-albanaises au Kosovo.

1999 – Bombardement de la Yougoslavie par l'OTAN.

2000 – Le régime dictatorial de Slobodan Milošević s'effondre le 5 octobre 2000 à la suite de révolutions démocratiques. Vojislav Koštunica remporte les élections et devient le président de la république.

2003 - La République de Yougoslavie est renommée en une Communauté d'États Serbie et Monténégro. Le nom de Yougoslavie disparaît comme conséquence de la démocratisation du

pays et de son rapprochement à l'UE. Ce changement signe l'abandon définitif du terme de Yougoslavie.

2006 – Indépendance du Monténégro.

2008 – Proclamation de l'indépendance du Kosovo.

CHAPITRE I

Difficulté de la mise en récit de l'histoire yougoslave

Ecrire l'histoire, est-ce que cela veut dire se rappeler de l'ordre, retourner vers le passé ou restaurer ce qu'on avait oublié ? Est-ce que l'histoire se construit à partir des restes du passé ou bien un historien la reconstruit-il à partir du présent ? Les souvenirs, nous appartiennent-ils de façon immuable ou sont-ils changeables et inconstants ? Comment reconnaître les limites où finit l'histoire et où commence la fiction ? Souvent nous rencontrons des récits du passé, dits historiques, qui visent à rapporter de manière cohérente une dimension de l'histoire. C'est sur ce modèle historiographique que se constituent les récits historiques à évocation politique. Ces récits utilisent des arguments politiques et sont développés de manière cohérente et rationnelle. Le récit historique relatant le passé prend une autre forme lorsqu'il est le fait de sentiments, expériences personnelles et émotions et non contraint à la rationalité des événements politiques. Dans ce second cas les écrits restent très subjectifs.

Des essais de rédaction de l'histoire yougoslave ont été nombreux, mais il est difficile de confirmer leur importance car aucune œuvre n'a traité l'ensemble de la période yougoslave de 1818 à 1991. Il faut souligner qu'après la Seconde Guerre mondiale, sont apparus plusieurs ouvrages : *L'histoire de la Yougoslavie*, 1973 de Ivan Bozic, Sima Cirkovic, Milorad Ekmečić, Vladimir Dedijer, ensuite *L'histoire de la République socialiste fédérative de la Yougoslavie*, 1985 de Dusan Bilandzic, puis *L'histoire de la Yougoslavie* 1988, de Branko Petranovic et finalement *La création de la Yougoslavie*, 1989 de Milorad Ekmečić. Il est à noter que trois de ces livres ont été publiés après la mort du président Josip Broz Tito. Ces ouvrages ont bouclé une période de l'histoire yougoslave mais ne génèrent pas de perspectives globales, car ils sont trop souvent influencés par la nationalité des auteurs. Des tentatives d'écriture d'ouvrages collectifs n'ont pas été fructueuses comme par exemple *Istorija naroda Jugoslavije* [Histoire des peuples de la Yougoslavie] i *Istorija Komunističke partije Jugoslavije / Saveza komunista Jugoslavije* [Histoire du parti communiste yougoslave/

de la Ligue des communistes yougoslaves]¹⁹ bien que de nombreux historiens s'y soient engagés. Donc, écrire une œuvre historiographique n'était pas si simple et ce n'est pas plus facile maintenant étant donné que ce pays n'existe plus. Les ouvrages sur lesquels je vais fonder mon travail sont des publications plus récentes telles que : *L'histoire de la Yougoslavie au 20^e siècle* de Marie-Janine Calic publiée en 2014 et *Yougoslavie, pays qui disparaissait* de Dejan Jović et qui date de 2003. On dit qu'il est nécessaire de s'éloigner émotionnellement de la Yougoslavie et d'en parler une fois que ce pays a disparu des cartes historiques et géographiques. Le démembrement de la Yougoslavie intrigue aujourd'hui de nombreux historiens. En effet, les confrontations sont arrivées de manière brutale et inattendue ce qui fait que la disparition de ce pays a surpris tout le monde, même la population yougoslave.

Je suis née en République fédérative socialiste de Yougoslavie (RFSY), j'ai grandi en République socialiste de Yougoslavie, j'ai eu mon baccalauréat en Serbie et Monténégro, mon diplôme universitaire en Serbie. Aujourd'hui, à seulement 32 ans, j'ai donc vécu dans 4 pays sans jamais déménager de Belgrade, la capitale de tous ces pays. Je suis Serbe. Ma mère est aussi née à Belgrade, et elle a la double nationalité : serbe et bosniaque. Elle a hérité de la nationalité bosniaque par son père. Mon grand-père maternel était Croate née en Bosnie. Ainsi, ma mère a été baptisée dans une cathédrale et elle est de confession catholique. Elle a aussi demandé la nationalité croate dans les années 2000, elle lui a été refusée car « elle n'était pas élevée dans l'esprit croate et catholique ». En effet, après la période turbulente des guerres yougoslaves, de nombreux Serbes ont demandé le passeport croate en s'appuyant sur les origines de leur famille. Le passeport croate ouvrait facilement les frontières vers les pays européens tout en évitant les procédures du régime des visas touristiques. L'appartenance à la nationalité croate ou slovène facilitait les voyages internationaux et créait une possibilité de s'exiler dans les pays occidentaux. La revendication identitaire peut offrir des stratégies. Donc, ma mère était bosniaque selon le lien de naissance de son père. De l'autre côté, mon père est un Serbe né en Croatie et il a réussi à se procurer son passeport croate. Ma sœur, mineure au moment de la procédure, a hérité de la nationalité croate de notre père, contrairement à moi qui, majeure, n'ai pas eu droit à cet « héritage identitaire ». Mon père a déménagé en 1957 à Belgrade avec toute sa famille à cause de « la mauvaise expérience pendant la Seconde Guerre mondiale avec les oustachis croates ». Donc, ma mère est

¹⁹ Source Perovic L. (2013). *O iskustvu pisanja istorije jugoslovenske ideje i jugoslovenske države* [De l'expérience de l'écriture de l'histoire de l'idée yougoslave et de l'état yougoslave] in Calic Gasic, Babic, 2013 :1

Bosniaque catholique née en Serbie, mon père est Serbe né en Croatie, et ma sœur est Serbe de nationalité croate née à Belgrade. Moi, je suis seulement Serbe. Je suis aussi orthodoxe, car « tous les Serbes sont orthodoxes ». Mon père et ma sœur sont citoyens de l'Union Européenne tandis que ma mère et moi sommes des ressortissants des pays du tiers-monde. Mes parents se déclarent même aujourd'hui de nationalité yougoslave. Moi, je suis Serbe car c'est la seule nationalité que j'ai connue depuis ma naissance. Lors de mes voyages hors de l'Europe, à la question d'où je viens, je réponds- d'ex-Yougoslavie car nombreux sont ceux qui connaissent la Yougoslavie mais qui ne connaissent pas la Serbie d'aujourd'hui. La Yougoslavie était connue dans le monde entier, soit grâce au passé glorieux, soit en raison de l'extravagance du Maréchal Tito, soit à cause des guerres entre frères. Depuis que j'ai déménagé en France, la majorité de mes amis sont arrivés de pays ex-yougoslaves, et nous parlons entre nous « notre langue ». Les Français nous posent beaucoup de questions sur la langue commune et les différences de nos origines. Mario, un ami croate m'a répondu un jour : « Ce n'est pas nous qui avons fait la guerre, ce sont les soldats et les politiciens. »

Qui sommes-nous ? Qui suis-je ? Quelle est notre identité ? Est-ce que ma famille avec ces origines complexes est une exception ou plutôt une règle en Serbie ?

J'ai intégré cette partie biographique afin de souligner mon intérêt personnel pour la recherche d'une définition de l'identité yougoslave. J'ai l'avantage d'avoir vécu en Serbie ce qui m'a facilité l'accès aux productions culturelles et recherches sur le terrain. J'ai aussi essayé d'introduire les antagonismes qui montreront de plus près la complexité de la région d'ex-Yougoslavie. En Yougoslavie, et plus précisément en Serbie, tout est conflictuel. Jadis, la population partageait une même et unique identité, mais les guerres récentes ont fait éclater cette unité. Cependant, de nos jours, des efforts sont faits pour que ces populations se rassemblent à nouveau. Comme par exemple le Festival littéraire *Krokodil* où les écrivains de l'espace ex-Yougoslavie se réunissent pendant quatre jours. Un autre exemple plein d'humanité est le rassemblement des populations croates, serbes et bosniaques lors des grandes inondations en 2014 où tous s'entraidaient. Pourtant, les problèmes du passé ne s'effacent pas, les guerres ne sont pas gommées, mais les liens entre les pays yougoslaves perdurent. Durant les guerres, les frontières étaient toujours franchissables et les populations n'hésitaient pas à se rendre d'un pays à l'autre à la recherche d'une vie meilleure, d'un emploi, ou pour revoir famille et amis. La vaste étendue de la région de l'ex-Yougoslavie rend les rencontres plus difficiles, mais pas impossibles, car une sorte d'alliance commune a toujours existé.

Afin de mieux comprendre la complexité de la question yougoslave, il faudrait remonter dans le temps et mentionner les faits historiques, décliner le contexte et bien préciser la période traitée dans ce mémoire. Dans la première partie de ce chapitre, nous allons décrypter les obstacles qui empêchent la création du récit historique de la Yougoslavie. Afin d'expliquer les enjeux socio-politiques, mais aussi historiques de la problématique, je vais faire un bref retour historique et chronologique sur l'idée yougoslave dès sa naissance jusqu'à son déclin. Puis, nous allons traiter la notion de balkanisation le rôle de l'origine balkanique comme un facteur important de la conception de l'identité yougoslave. Dès que nous commençons à discuter des origines, la question des ethnies est liée à la construction identitaire de ce pays multiculturel et le concept de nation est une notion qui intéresse les experts serbes et internationaux. Nous allons finir la première partie de ce chapitre avec la question de la montée du nationalisme en Serbie.

La deuxième partie du chapitre traite du stigmatisme des origines balkaniques qui positionne cette population aux portes de l'Europe et à l'opposé de la modernité. Le stéréotype des « pays balkaniques, pays volcaniques » marque lourdement l'identité collective et touche à l'orgueil national. Dans ce contexte « l'homme balkanique » se définit par rapport à « l'homme européen ».

La troisième partie est réservée à la quête identitaire de la population yougoslave. Il faudra d'abord expliquer le concept complexe de nationalité et nation en Yougoslavie, ainsi que l'importance de l'identification avec la nationalité yougoslave. Un des éléments unificateurs de la fédération yougoslave est la lutte antifasciste pendant la Seconde Guerre mondiale sous la direction du président Josip Broz Tito. Dans cette partie, nous allons aussi examiner l'influence de l'idéologie communiste sur la production culturelle qui a envahi la population. Le slogan « la fraternité et l'unité » a été à un tel point exploité que certains experts développent la théorie de « la religion civile ». Il paraît que dans les années 1970 et 1980 les Yougoslaves étaient plus que jamais unis sous la forme yougoslave. Mais, quand Tito est décédé en 1980 ce fut le début du déclin yougoslave avec pour apogée des guerres sanglantes. Pourtant, ce que nous allons aussi explorer dans cette partie de la thèse est le cas des frontières yougoslaves qui n'étaient jamais complètement fermées à la population yougoslave. Les livres, les films, la musique, tous créés dans la même langue, aiguisaient l'intérêt de la population ex-yougoslave et traversaient les frontières clandestinement.

1.1. Cadre historique : de la création de la Yougoslavie à son déclin

Le mot « Yougoslavie » signifie « pays des Slaves du Sud ». Cet ancien pays de l'Europe du Sud-Est a existé sous différentes formes entre 1918 et 2003²⁰. La création de l'idée yougoslave tire ses origines de la période des Lumières et de la création de nouveaux pays souverains. Son idéal comprenait le progrès, la raison, la science et le développement ainsi que l'union culturelle et linguistique y compris la perception politique des citoyens. (Calic, Gasic, et Babic 2013 :122). De nombreux intellectuels et citoyens pensaient que la réalisation de la Yougoslavie était la matérialisation d'un rêve qui aujourd'hui nous paraît utopique.

La Yougoslavie a connu trois régimes politiques différents au XX^{ème} siècle. Le premier régime fut une monarchie fondée le 1^{er} décembre 1918 après la Grande Guerre et son souverain était Pierre 1^{er} de Serbie (Petar I Karađorđević). Le premier nom de ce pays était Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, puis il fut rebaptisé en 1929 Royaume de Yougoslavie. Le Royaume de Yougoslavie a existé jusqu'à la capitulation d'avril 1941, puis à la fin de Seconde Guerre mondiale, la Seconde Yougoslavie est née. Donc, depuis le 29 novembre 1945, la République fédérale populaire de Yougoslavie a été dirigée par le parti communiste. Finalement, en 1963 elle change de nom pour celui définitif de « République fédérative socialiste de Yougoslavie » toujours sous la direction du Maréchal Josip Broz Tito. Celle-ci a survécu jusqu'en 1992 quand les quatre républiques yougoslaves ont proclamé la sécession.²¹ Enfin le troisième régime yougoslave fut formé pendant les guerres civiles yougoslaves et il comprenait la Serbie, le Kosovo et le Monténégro. La « Yougoslavie » est officiellement morte en 2003 quand le pays a changé de nom pour celui de Communauté d'États Serbie et Monténégro, tout en conservant le même territoire.

²⁰ Pour plus voir Jovic, (2003), *Jugoslavija -drzava koja je odumirala* [Yougoslavie- pays qui disparaissait]

²¹ Idem

La Yougoslavie n'est ni le premier ni le dernier pays qui a cessé d'exister au cours du XX^{ème} siècle. Il faudrait mentionner que l'Empire Ottoman, l'Empire Austro-hongrois, la Tchécoslovaquie, L'URSS etc. ont disparu lors le XX^{ème} siècle, mais aucun n'a montré autant d'antagonismes que la Yougoslavie lors de son déclin. Il paraît que la Yougoslavie était un laboratoire, la Yougo-laboratoire²², dans lequel des expériences ont été menées par les politiciens dont le résultat final fut la naissance des différentes unions nationales et ethniques, de pays si semblables et, pourtant si différents. L'élément fondateur de la création des pays issus de la Yougoslavie reste toujours le même : la guerre. La guerre a évolué jusqu'au mythe fondateur de la création d'un nouvel état yougoslave. Ainsi, après 50 ans, la guerre reste la raison principale de la création des pays croate, serbe et bosniaque.

Cependant, la Yougoslavie ne peut être expliquée qu'à travers son avènement et sa fin tragique car elle a existé pendant soixante-dix ans sous différentes formes, mais toujours avec les mêmes nations. Si nous remontons plus loin dans le passé jusqu'au début du XX^{ème} siècle, la région qui deviendra la Yougoslavie regroupait douze millions d'habitants dont la majorité était les Slaves du sud de confessions catholique, orthodoxe et musulmane. Il y avait aussi des minorités ethniques et religieuses : les Turcs, les Albanais, les Allemands, les Hongrois, les juifs, les Roms, les Valaques etc. (voir Calic, Gasic, and Babic 2013:26). A travers cette région, le mélange ethnoreligieux était omniprésent en raison de nombreuses migrations provoquées par les guerres, la pauvreté, les influences politiques des empires ottomans et austro-hongrois. Donc, cette mosaïque ethnique, religieuse, culturelle, linguistique et traditionnelle dure depuis au moins un siècle. La création des nations modernes qui a commencé en Europe à la fin de XVIII^{ème} siècle a aussi influencé les Balkans, mais elle fut longue et improbable dans ce territoire. Il faut souligner que malgré les différences confessionnelles et culturelles, les Slaves du sud se sentaient proches et semblables vu qu'ils habitaient tous sous la domination austro-hongroise ou turque. C'est pourquoi les intellectuels ont commencé à proclamer l'unification nationale avec comme base, la ressemblance culturelle (Calic, Gasic, and Babic 2013:27). Différents groupes ont commencé à se former au sein de cette région, surtout en fonction de la région de naissance ou de la langue maternelle, comme par exemple le slovène et le serbo-croate. En revanche, dans les régions où la population parlait la même langue, la différence se manifestait par rapport à la religion, ce qui était le cas en Bosnie où tous parlaient la même langue mais se différenciaient en tant

²² Titre de l'article d'écrivain Vladimir Arsenijevic dans Arsenijevic, V. Colovic, I., (2009). *Jugolaboratorija* [Yougolaboratoire], Biblioteka XX vek, Belgrade

qu'orthodoxes, catholiques et musulmans. Il est nécessaire de dire que les institutions ecclésiastiques autant orthodoxe que catholique, étaient un facteur majeur de l'identification et de l'intégration serbe et surtout croate. Ce fait n'est pas si étonnant lorsqu'on sait que l'église orthodoxe serbe, qui date du 12^e siècle, veillait et protégeait la tradition nationale et étatique serbe lors de la domination ottomane d'où l'identité orthodoxe et serbe comme signe d'unité. A la fin de XIX^{ème} siècle, le géographe serbe Vladimir Karic a dit : « le serbe tient beaucoup à ce qu'on nomme christianisme et plus particulièrement orthodoxie et sa confession sera l'orthodoxie serbe. Ce phénomène a pris tellement d'ampleur que chaque serbe, où qu'il soit, est orthodoxe et doit être orthodoxe» (Calic, Gasic, and Babic 2013:29). Donc, les Serbes, les Croates et les Musulmans bosniaques ont commencé à se différencier par rapport à leurs confessions malgré leurs points communs tels que les bases linguistiques et la proximité géographique. La religion prenait de plus en plus d'importance dans la construction de leur identification nationale et l'ethnie était le point final de toutes leurs différences.

1.1.1. La première Yougoslavie

Après le congrès de Berlin en 1878, la Serbie et le Monténégro deviennent des pays indépendants et depuis, « la base de la politique extérieure serbe se reflète dans le désir de regrouper tous les territoires où habitent des Serbes» (Calic, Gasic, and Babic 2013:60). Avant la Grande Guerre, la Serbie a déjà perdu beaucoup de soldats dans la Première et la Seconde Guerre balkanique. Les combats étaient menés pour se libérer des ottomans et pour établir finalement ses frontières au sud et à l'est du pays. Ensuite, la Première Guerre mondiale a détruit presque entièrement le pays, anéanti la monarchie, éradiqué un tiers de la population et radicalisé la politique serbe. Pourtant, la Première Guerre mondiale a uni les peuples de la région balkanique et la notion *des Slaves du sud* est née comme l'idée de l'unification des différentes ethnies vivant sur le même territoire. Désormais l'idée de l'intégration serbe deviendra l'idée de l'unification des yougoslaves. En septembre 1914, le gouvernement serbe a fait une annonce officielle ayant pour but « la création d'un état fort des Slaves du sud-ouest dans lequel tous les Croates, Serbes et Slovènes seront unis. » (Calic, Gasic, and Babic 2013 :94). À partir de cette date, les autorités politiques ainsi que les

diplomates et les intellectuels ont cherché à construire la nation et l'identité yougoslave. L'armée combattait au nom des slaves du sud sur les champs de bataille et la diplomatie luttait pour la construction et la reconnaissance de cette nouvelle nation. L'idée yougoslave a été finalement officialisée le 20 juillet 1917 par la Déclaration de Corfou. Puis, après la Guerre 1914-18, cette idée a été matérialisée sous le nom de *La monarchie des Serbes, Croates et Slovènes* le 1^{er} décembre 1918 avec comme monarque le prince Alexandre Karađorđević (voir: Calic, Gasic, and Babic 2013:96). La victoire d'après-guerre, le renouveau du pays, la libération du joug impérial et la sortie de la marginalisation ont marqué le début d'un enthousiasme grandissant. C'est pourquoi la Yougoslavie était comme un symbole d'une vie meilleure, de paix et de liberté. La naissance de la Première Yougoslavie en 1918 était celle d'un nouvel espoir parmi la population dans ces territoires. Pourtant, les différences entre les couches sociales et les croyances religieuses n'étaient pas gommées.

*« Celui qui passe des nuits, éveillé dans son lit à Sarajevo, pourra entendre les voix de la nuit de cette ville. A deux heures du matin, les cloches de la cathédrale catholique sonnent d'une manière lourde et certaine. Après un peu plus d'une minute, soixante-quinze secondes précisément, j'ai compté, les cloches de l'église orthodoxe annoncent ses deux heures du matin, plus doucement mais énergétiquement. Un instant après, la tour de l'horloge de la mosquée de Beg, bat d'une voix enrouée et en plus elle annonce onze heures, les heures fantômes, les heures turques selon les zones horaires de coins lointains du monde. C'est ainsi que même pendant la nuit, quand tout est endormi, dans la surdité de la nuit, les horaires éveillent la différence qui surveille les hommes endormis. Et cette différence, parfois visible et franche, parfois voilée et maligne, est toujours semblable à la haine, parfois elle est la haine. »*²³

Cette citation d'une lettre de Sarajevo rédigée par l'écrivain serbe Ivo Andric témoigne d'un partage profond parmi les habitants de la région yougoslave qui n'arrivent pas à fonctionner ensemble comme ces horloges qui n'arrivent pas à se synchroniser. Ce pays a changé son nom en Royaume de Yougoslavie en 1929 gouverné par la famille Karađorđević. La monarchie yougoslave a réussi à se maintenir jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale. Le royaume fut envahi par les Allemands en avril 1941 et le régime a capitulé douze jours après. Pendant l'occupation, les communistes ont commencé à changer le système politique. Les communistes étaient les combattants les plus nombreux contre les Allemands et comptaient

²³ Ivo Andric, Les lettres de 1920 en *Les enfants*, 1965 :171, citation selon Dedijer :2014 :355, traductions par A.B.

prendre le pouvoir après la guerre et transformer la Yougoslavie en un pays égalitaire où l'on entendrait la voix des ouvriers.

1.1.2. La deuxième Yougoslavie

Le parti communiste yougoslave a pris ses marques sur l'exemple soviétique et en 1944 la nouvelle Constitution de la République fédérative de la Yougoslavie a été proclamée. Cet acte déclarait cinq *narod* [nations] constitutionnelles: les Serbes, les Croates, les Slovènes, les Macédoniens et les Monténégrins (voir Calic, Gasic, and Babic 2013:225). Marie-Janine Calic souligne dans son ouvrage sur la Yougoslavie que « ce pays n'était pas homogène, et même les républiques ne l'étaient pas, car par exemple, en Croatie, il y avait 78% de croates ou en Macédoine il y avait 66% de macédoniens » (Calic, Gasic, and Babic 2013 :225). Les habitants de la Bosnie-Herzégovine, couramment appelés *Bosanci* [Bosniaques] ne se reconnaissaient ni comme Serbes ni comme Croates. Ils ont été reconnus tardivement comme *narod* car ils ne pouvaient pas se déclarer en tant que tels avant 1968. Donc, les Musulmans sont devenus la sixième nation dans la Fédération. Tant que la Yougoslavie était politiquement et socialement stable, l'homogénéité ne posait pas beaucoup de problèmes.



Figure 1 La carte de la Yougoslavie 1956-1991, source Mudry, 2004, page 264

Jean-François Gossiaux démasque ce « jeu de la mixité » yougoslave dans ses études sur la nomenclature utilisée dans les recensements. Il conclut que ceux qui se sont sentis comme yougoslaves sont les premières victimes de l'éclatement du pays (voir l'article Gossiaux J-F., (2002), La fin des Yougoslaves ou l'ethnicité toujours recommencée, *Anthropologie et Sociétés* 26 (1), 53-68, Université Laval). Il trouve que le démembrement de la Yougoslavie a d'abord été « un échec théorique » qui se lisait à travers les recensements des yougoslaves. Ce fiasco selon Gossiaux, est vu « dans le destin d'une catégorie statistique spécifique et minoritaire, figurant paradoxalement sous l'appellation de « yougoslaves » (Gossiaux, 2002 :53). Selon lui, la case des yougoslaves a été cochée principalement par les enfants des couples mixtes refusant « d'opter pour la nationalité de l'un ou de l'autre parent » (Gossiaux, 2002 :58).

Jean-François Gossiaux explique que la Yougoslavie est à la fois « une fédération de républiques et une fédération de peuples ou de nations : le serbo-croate *narod* peut être traduit par l'un ou l'autre terme, sans qu'il y ait de stricte coïncidence entre peuple et république » (Gossiaux, 2002 :55). Donc, on peut ainsi être serbe sans être ressortissant de la république de Serbie, mais on peut toujours choisir d'être juste yougoslave. Donc, dans la Fédération, la nationalité était un choix. Et le fait que le nombre de yougoslaves augmentait, aurait pu être vu comme « une manifestation de l'hyper-loyauté » à l'égard de l'état, et le signe que les nationalités de base avaient de moins en moins d'importance. Gossiaux se demande si cette catégorie de yougoslaves « semble menaçante à long terme pour l'existence même des différentes appartenances nationales. » (Gossiaux, 2002 :59). Il explore deux hypothèses : l'accroissement du nombre de mariages mixtes qui sous-entend « un phénomène démographique » ou bien « un mouvement profond et probablement irréversible de la société, qui tend à son unification » (Gossiaux, 2002 :59). L'auteur continue en expliquant que les « grandes nations ont pour la plupart un territoire qui apparaît comme le leur » (Gossiaux, 2002 :57). C'est le cas des Musulmans de Bosnie, car « avant que les Musulmans ne soient reconnus comme *narod*, les ressortissants de la république de Bosnie avaient ainsi pu exprimer en grand nombre leur refus d'être considérés comme Croates ou Serbes, en répondant à la question sur leur appartenance nationale : « Yougoslave » ou « musulman » (avec un *m* minuscule). En 1971, les résultats du recensement pour la Bosnie donnent 40 % de

Musulmans (En 1961, 25 % s'étaient déclarés musulmans de confession.) » (Gossiaux, 2002 :58).

Donc, cette « supranationalité » se confond avec la citoyenneté et l'appartenance étatique et provoque l'hésitation des autorités yougoslaves. Gossiaux conclut que les recensements montrent « des rapports de forces », qu'ils « anticipent les changements politiques » voire « annoncent et provoquent » la réaction politique. Il termine son analyse en constatant que la Yougoslavie a implosé, car « les nationalismes rivaux » se sont tournés vers le « (re) territorialisme des nations » (Gossiaux, 2002 :60).

Le but du gouvernement yougoslave était que les frontières des républiques lient les peuples et non les séparent tout en suivant la devise yougoslave *Bratstvo i Jedinstvo* [Fraternité et Unité]. Les autorités communistes souhaitaient le développement de la multiethnicité et de la multiculturalité ce qui facilitait la transition du régime communiste vers le « socialisme réel » yougoslave. Il paraît que ce besoin et cette exigence de la multiethnicité ont seulement camouflé le nationalisme et ont apaisé les tensions ethniques sous l'autorité du maréchal Tito malgré l'enthousiasme d'après-guerre. Cet enthousiasme a été canalisé par la reconstruction du pays yougoslave sous le slogan *Nema odmora dok traje obnova* [Pas de congé pendant la reconstruction]. Le gouvernement proclamait l'égalité nationale, religieuse et ethnique, mais les pratiques religieuses ont presque été bannies, plus ou moins délicatement. La foi générait un sentiment de doute car il était considéré que la religion abêtissait les gens et que les prêtres étaient les ennemis des communistes. D'ailleurs les identités nationales se basent, le plus souvent, sur la différence confessionnelle, et en Yougoslavie les sentiments nationaux restaient protégés par le pouvoir politique, mais étaient rarement encouragés. Les autorités ont pris certaines mesures plutôt subtiles comme la création de fêtes civiles et profanes le même jour que les fêtes religieuses. Aussi, sont apparus d'autres événements, manifestations, excursions scolaires, matchs de football etc. le même jour que le Ramadan, la fête de l'Hanouka ou bien Pâques. Ainsi les Yougoslaves ont commencé à fêter le Jour de l'An le jour de Noël, le 1^{er} mai ou le Jour de l'anniversaire de Tito au moment de la fête de Pâques.

Le régime communiste yougoslave gagnait en autonomie en bâtissant un courant hybride et finalement, en 1948, le leader yougoslave a tourné le dos au régime staliniste. Notamment, Tito manifestait trop d'indépendance, il aurait été influencé par la politique occidentale et par conséquent il a été « excommunié » du mouvement communiste international. Sur le plan économique, il s'écartait du modèle soviétique pour pratiquer l'autogestion. À partir de ce moment-là, la Yougoslavie s'est lancée dans la recherche d'une troisième voie, celle entre les

valeurs occidentales et le régime soviétique. Petit à petit, par l'autogestion, le communisme yougoslave traçait une voie originale pour mener au socialisme et les communistes et supporters stalinistes ont été persécutés et enfermés dans des prisons. Le projet de socialisme titiste a essayé de lier la démocratie, le pluralisme, le développement économique aux idéaux de l'égalité et du partage social. Comme cette idée de troisième voie a séduit d'autres pays du Tiers monde, le président Tito, le président égyptien Nasser et le leader indien Nehru ont fondé en collaboration le *Mouvement des Non-Alignés* en 1956 à Brioni (voir : Vuckovic, 1977 :248). La société yougoslave a continué son chemin vers l'industrialisation, la population a quitté la campagne pour s'installer dans les villes, les usines sont devenues de plus en plus nombreuses, le pays se rétablissait peu à peu après la guerre. En même temps, la Yougoslavie est devenue officiellement la République fédérative socialiste de Yougoslavie en 1963 et le processus de décentralisation et de fédération des républiques a abouti. Les nations étaient en pleine transformation, et finalement, après les Serbes, les Slovènes, les Croates, les Monténégrins et les Macédoniens, en 1968 une sixième nation est née, les Musulmans (voir Calic, Gasic, and Babic, 2013 :298). Désormais, les Musulmans avec un M majuscule est le terme qui désigne une nation et, les musulmans avec un M minuscule évoque les fidèles de l'islam.²⁴

Ensuite une nouvelle constitution a été publiée selon laquelle le Maréchal Tito devenait président à vie. Ses qualités de leader charismatique ont permis un bon fonctionnement de la Yougoslavie dans les années 1970. A travers l'Europe, la crise économique s'est répandue et afin de couvrir toutes les difficultés économiques, le gouvernement yougoslave a fait appel aux prêts internationaux. Paradoxalement, à cette époque-là, la Yougoslavie a construit de nombreux hôtels, des stades, des autoroutes, des bibliothèques etc. et les Républiques ont continué à dépenser l'argent sans rembourser leurs prêts. C'est pourquoi le pays a commencé à imprimer de l'argent sans limites (voir Calic, Gasic, and Babic 2013:315). Pourtant, les années 1970 ont été les meilleures années, une période dorée dans l'histoire yougoslave où l'éducation et la santé étaient gratuites, l'achat de voitures familiales et d'appartements, accessibles à la majorité de la population. Le président Tito régna jusqu'à sa mort en 1980 et il était considéré comme « *un monarque communiste* » (Doder et Branson :1987 :122) à cause de villas, domaines, châteaux, yachts, aux voitures de luxe et aux collections qu'il possédait,

²⁴ Le M majuscule distingue le *narod* de la religion. Ainsi, les Albanais de Kosovo peuvent être musulmans, mais ne sont pas Musulmans (voir Gossiaux, 2002 :55-58)

mais aussi à cause de son attitude royaliste et de son hédonisme sans mesures. À la mort de Tito, la vie en Yougoslavie s'est arrêtée, les Yougoslaves étaient en larmes. La journaliste Gordana, racontant ses souvenirs à l'auteur Calic, lui dit : « Je me rappelle cette journée, les gens se sentaient perdus. Certains pleuraient, c'était comme si nous devions désormais nous occuper de tout car le père de la nation était mort. Que se passera-t-il maintenant que Tito n'est plus là » (Calic, Gasic, and Babic, 2013 :327). Il fut honoré par des funérailles nationales, les plus grandes dans l'histoire du monde, auxquelles assistèrent de nombreux représentants politiques, présidents, rois et princes. Il y avait 209 délégations de 128 pays, ce qui était un cas particulier dans le monde (Calic, Gasic, and Babic, 2013 : 328). La deuxième Yougoslavie résista toutefois jusqu'en 1991 puis ce fut le début des guerres yougoslaves.

1.1.3. La crise yougoslave et les confrontations armées

Après la mort de Josip Broz, la Yougoslavie socialiste plongea dans une crise économique, politique et sociale, le taux de chômage augmenta, le gouffre entre les riches et les plus pauvres s'élargit. Dans les républiques yougoslaves le nationalisme ressuscita, auparavant étouffé par l'héroïsme guerrier communiste. Il n'était pas rare d'entendre « que c'est la faute de Tito de ne pas avoir eu un héritier à la tête de la Yougoslavie et qu'en fait sa plus grande erreur a été de mourir » (Calic, Gasic et Babic :2013 :381). Ainsi, dans la dernière décennie de l'existence de la Yougoslavie socialiste, la réponse aux conflits ethniques et religieux fut la naissance du nationalisme. En Serbie, c'était le Parti Socialiste serbe (*Socijalistička partija Srbije- SPS*) de Slobodan Milošević qui menait la politique nationaliste, en Croatie, le président de la république Franjo Tuđman guidait l'Union démocratique croate (*Hrvatska demokratska zajednica- HDZ*), et en Bosnie, le président du Parti d'action démocratique (*Stranka demokratske akcije- SDA*), Alija Izebegović, donnait des discours nationalistes. Xavier Bougarel annonce que « l'étude des résultats électoraux révèle un vote particulièrement homogène en faveur des partis nationalistes dans les communes et les régions économiquement sous-développées et ethniquement homogènes, dans la population rurale ou néo-urbaine, dans les catégories socioprofessionnelles inférieures et peu scolarisées » (Bougarel, 1996 :49). Bougarel a limité ses études au territoire bosniaque, le

vote nationaliste dans ce pays ressemblant beaucoup aux votes en Serbie et en Croatie. Bougarel explique que le succès de ces partis nationalistes se fonde sur le discours anticommuniste. « Les dirigeants des partis nationalistes ont à la fois, tout intérêt à faire monter les tensions interethniques et à se présenter comme les seules personnes capables de les contenir, la mobilisation des autres communautés venant alors justifier celle de sa propre communauté » (Bougarel, 1996 :50). En plus, le désir de contrôler les entreprises, les banques, les écoles, la police municipale a été un enjeu important pour la lutte politique à toutes les échelles du pouvoir. Comme Bougarel le souligne, ce changement de pouvoir a conduit à « une paralysie progressive des institutions et des services publics, à un véritable démantèlement de l'appareil d'État, et s'est accompagné d'une criminalisation croissante de la vie économique et politique (népotisme, corruption, privatisations sauvages, etc.) (Bougarel, 1996 :50). Cet universitaire explique en une phrase les raisons des confrontations yougoslaves : « les clefs du conflit se situent dans l'évolution des configurations politiques entre et au sein même des communautés plutôt que dans la progression ou le recul de l'une ou l'autre armée » (Bougarel, 1996 :12).

Certains diraient que la haine et le nationalisme étaient en fait la soif du pouvoir politique des autorités dans les républiques yougoslaves car ils voulaient tous régner. En 1989, Milošević, président de la Serbie, aspirait au nationalisme serbe et c'est ainsi qu'il neutralisa les alternatives démocratiques dans le pays. En septembre 1986, un quotidien serbe a publié les fragments du Mémorandum secret écrit par les intellectuels serbes qui déploraient le triste destin des serbes en Yougoslavie. Les Serbes, présentés comme les victimes de la politique yougoslave, étaient discriminés et exploités par les autres nations du pays. En décrivant la situation difficile des serbes au Kosovo, il était souligné dans ce document : le besoin de réunir les Serbes de toutes les républiques sous un seul toit (voir plus dans Calic :2013 :334-342). Les autorités politiques croates, bosniaques et slovènes n'ont pas apprécié l'appel à l'intégration serbe et à partir de ce moment-là, les républiques ont commencé à parler de désintégration et d'indépendance. La crise économique et l'incompétence politique ont exacerbé les conflits entre nations et entre ethnies. Les gens avaient perdu confiance dans le gouvernement yougoslave, le sujet de toutes les conversations était la crise, l'incertitude et le chômage. « Tu es jeune, sans boulot, tu es bien éduqué et diplômé de l'université et tu te sens sous-estimé, tu es créatif et tu as des idées sans pouvoir les réaliser, tu attends et tu espères... » (Mihailovic, 1990 :371). Les idées socialistes et communistes sont écrasées, et la population se tourne vers la religion. Vu la déception du concept socialiste, la pauvreté et la

recherche d'identité, les Yougoslaves ont redonné un sens à leur vie par la religion, autour de laquelle ils se sont de nouveau regroupés. La recherche identitaire et la nouvelle orientation politique ont réveillé le désir de se différencier, ce que l'on retrouve dans les constructions historiques nationalistes et dans les clichés sur les différences entre les nations yougoslaves. En même temps, a commencé la déconstruction du mythe du personnage de Tito, et les côtés sombres du président yougoslave ont été publiés ; le système socialiste et communiste a été critiqué. Les mythes politiques ont émergé, séduisant la population telle que la Bataille des Merles²⁵. On parlait de plus en plus du camp d'extermination de Jasenovac²⁶, on discutait du passé mais c'était véritablement le présent obscur de la Yougoslavie qui était dans les pensées. Les confrontations entre nations augmentaient lors des matches de football²⁷, la propagande politique envahissait l'espace public, la tolérance disparaissait et la désintégration du pays yougoslave s'accroissait. Les autorités serbes voulaient introduire des changements constitutionnels selon lesquels la majorité qualifiée prendrait les décisions tandis que les autorités slovènes préféraient le régime « de la fédération asymétrique où chacune des républiques pourrait choisir sa façon d'être intégrée dans la fédération yougoslave » (Cohen, 1999 :55 ; voir plus dans Cohen L. (1995). *Broken Bonds*, Westview Press, Boulder). Finalement, les parlements slovène et ensuite croate ont voté pour l'indépendance en juin 1991 ce qui a conduit le pays à des guerres fratricides. La Yougoslavie était un pays hétérogène et les républiques nouvellement créées exigeaient des états nationaux homogènes. La migration de la population était alors prévisible. Comme les Croates et les Slovènes demandaient l'indépendance, les Serbes vivant en Croatie et en Bosnie exigeaient aussi la leur. Finalement, en janvier 1992 la République serbe de Bosnie fut créée sur le territoire de la Bosnie-Herzégovine. En mars 1992, le gouvernement bosniaque a organisé un référendum pour l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine. Les Serbes vivant en Bosnie l'ont boycotté en avril 1992, et la Bosnie a proclamé son indépendance. Cela a plongé la Bosnie dans une guerre pendant quatre ans car l'armée yougoslave avait bloqué la ville de Sarajevo et le conflit a duré 44 mois. (Calic, Gasic, and Babic, 2013 :390)²⁸

²⁵ *Kosovski boj* [La Bataille sur le champ de Merles] est une bataille médiévale entre l'armée serbe et turque où le prince serbe s'opposait à l'Empire ottoman, c'est l'échec militaire et national élevé au niveau de mythe national où les combattants sont devenus des héros serbes

²⁶ Camps d'extermination de *Jasenovac* a été fondé en Croatie créé par le régime Oustachis dans l'Etat indépendant de Croatie pendant la Seconde Guerre Mondiale où les victimes étaient des Serbes, des juifs, des Roms

²⁷ Voir Colovic, I. Le football, les hooligans et la guerre dans Popov, N. (1998). *Radiographie d'un nationalisme*, Les Éditions de l'Atelier, Paris

²⁸ voir plus Kadijevic, V. (2010). *Protiv udar: Moje vidjenje raspada Jugoslavije* [Contre coup: Mon point de vue sur la désintégration de la Yougoslavie], Filip Visnjic, Belgrade;

La sociologue Vesna Pešić constate que la crise guerrière et dans ce cas, serbe, a plusieurs foyers : « la position de la Serbie selon la Constitution de 1974, la menace ethnique et la coalition antidémocratique » (Pesic dans Popov, 1998 :30). Elle explique que le système institutionnel de l'année 1974 « instaura la « nativisation » de toutes les nations au sein de leur territoire ou de leur république » et la Serbie restait frustrée car en 1974 la constitution « plaçait les républiques et les provinces quasiment à égalité sur leurs droits et leurs obligations » (Pesic dans Popov, 1998 :31). Donc, l'état serbe a été obligé de « refouler le paternalisme de la grande nation » en acceptant la souveraineté des provinces autonomes. (Pesic dans Popov, 1998 :29). La deuxième raison de la frustration serbe viendrait des manifestations albanaises au Kosovo que Pešić définit comme « le détonateur de la crise » (Pesic dans Popov, 1998 :31). Elle souligne que la sécession possible du Kosovo et le désir des Albanais de constituer leur république indépendante « créait les conditions nécessaires à une réaction nationaliste défensive de la part de la Serbie » (Pesic dans Popov, 1998 :31). Surtout que le Kosovo est « le berceau de la culture serbe » et depuis est utilisé comme le symbole « de la conscience nationale, de souveraineté, de l'histoire et de la mythologie serbe » ((Pesic dans Popov, 1998 :31). Slobodan Naumović indique aussi plusieurs raisons pour l'apparition des sentiments nationalistes en Yougoslavie, et plus précisément, en Serbie. Il souligne qu'avant tout « la rhétorique nationaliste a offert un podium naturel pour l'expression des sentiments anti-communistes, surtout dans un pays où les communistes ont bâti le socialisme en chassant les nationalistes » serbes, croates, slovènes ou les séparatistes albanais (Naumovic, 2009 :61). Une autre cause de la naissance du nationalisme serbe est « la spécificité du modèle fédéral yougoslave reflétée dans la Constitution de 1974 qui prétendait empêcher le développement de la domination serbe ». A partir de ce moment-là, les régions autonomes du Kosovo et de Voïvodine avaient les mêmes droits que les républiques yougoslaves, ce qui a créé une frustration en Serbie. En plus, l'insurrection albanaise en 1981 où les Albanais kosovars exigeaient leur indépendance étatique, a été cruellement écrasée. (Naumovic, 2009 :61-62). La troisième raison de la domination des sentiments nationalistes est l'inégalité du développement économique dans la Fédération ainsi que la distribution disproportionnée du pouvoir entre les républiques. Dans ce contexte, chaque république se sentait négligée ou dominée injustement par les leaders communistes d'une autre république fédérale. Et finalement à partir des années 1980 un groupe d'intellectuels s'est chargé de trouver des « alternatives à la solution de la crise yougoslave et la question serbe ». En Serbie,

cette solution est offerte dans le texte du fameux Mémorandum qui propose des solutions démocratiques et réformatrices pour donner plus de pouvoir à la population serbe qui était délaissée par les communistes (Naumovic, 2009 :63).

La guerre a montré toute la brutalité du monde moderne : la vengeance sévère, le nettoyage ethnique, la déportation et la liquidation de ceux qui n'étaient pas de la même ethnie ni de la même religion. La cour internationale de la Haye a été fondée par l'ONU en 1993 pour condamner les crimes de guerres en Yougoslavie (voir Woodward, 1995 : 141-143). Les accords de Dayton ont eu lieu le 21 novembre 1995 et ont mis fin aux confrontations militaires en Yougoslavie. Selon certains experts, 100 000 personnes ont perdu la vie pendant cette période tragique et plus de deux millions de personnes ont été expulsées de leurs maisons. (Calic, Gasic, and Babic, 2013 :403) La justice internationale, représentée par le Tribunal Pénal International (TPI) se chargea de juger les criminels de guerre de l'ex-Yougoslavie. Le retour à la paix suppose l'identification et le châtement des coupables individuels, seul moyen de rendre justice aux victimes et de désarmer les haines collectives. Partout, spontanément, la majorité de l'opinion publique locale tend à considérer les criminels présumés comme des héros nationaux (voir plus Gossiaux, 2002 ; Garde, 2010).

1.1.4. La troisième Yougoslavie

La troisième Yougoslavie est née après les guerres yougoslaves en 1991 dont le président était Slobodan Milošević. La Serbie, le Monténégro, la région de Voïvodine et le Kosovo ont été englobés sous le nom de troisième Yougoslavie. Pendant la deuxième partie des années 1990, la Yougoslavie a vécu une période difficile sous les sanctions européennes, les inflations et les crises économiques et dans la reconstruction d'après-guerre. Au début de l'année 1999 la Yougoslavie a été bombardée par les forces de l'OTAN pendant 76 jours sous prétexte de protéger les Albanais du Kosovo. Finalement, après le bombardement et les manifestations révolutionnaires d'octobre 2000, le président Milošević a perdu le pouvoir et il a été conduit à la Cour de la Haye. Après une décennie de déchirements et d'affrontements, La Yougoslavie a finalement vu sa fin quand le pays a changé de nom pour l'Union de Serbie-Monténégro en 2003. Puis le Monténégro a proclamé son indépendance en 2006 et ce qui reste de la Yougoslavie porte aujourd'hui le nom de la République de Serbie.

La chronologie de l'état yougoslave est une partie nécessaire de ce mémoire pour comprendre que l'idée yougoslave ne s'est pas conçue en un jour et que ce pays a existé pendant presque un siècle. De plus, la complexité de la question identitaire se retrouve aussi dans les formes sous lesquelles la Yougoslavie existait : une monarchie qui réunissait les populations slaves, une fédération de pays presque indépendants, une république communiste et ensuite socialiste. Étonnamment, c'est la période socialiste sous le régime de Josip Broz Tito qui intrigue le plus les experts à travers le monde.

Le passé yougoslave hante la population balkanique et parfois la réunification des nations refait surface. Une autre question sombre du passé est le qualificatif balkanique souvent contesté. Les Serbes ou les Yougoslaves en général n'arrivaient pas à se débarrasser de ce côté terne d'antieuropéanisme sauvage et guerrier.

1.2. Les Balkans comme la poudrière de l'Europe

« Certes, comme la pauvreté, les Balkans nous suivront partout. »²⁹

Avant de décortiquer ce qu'est l'identité yougoslave et de savoir si elle existe véritablement, nous allons d'abord résumer ce que sont les Balkans, voir pourquoi la population serbe et yougoslave se résume souvent à l'identité balkanique.

Les Balkans apparaissent comme une région européenne proche et lointaine à la fois, comme « une autre Europe », une région touristique exotique à quelques pas de Paris et Rome. D'un point de vue géographique, la péninsule des Balkans se trouve au cœur de l'Europe, mais d'un point de vue politique, la majorité des pays balkaniques attend encore devant les portes de l'UE.

Les Balkans pèsent lourd sur les épaules des serbes et ex-Yougoslaves en général. Dans le livre de Bozidar Jezernik, *Europe sauvage* (Jezernik, 2007) les habitants de cette région qui « vivent dans la poussière et la crasse », sont décrits comme des hommes passifs, paresseux, opportunistes, douteux et superstitieux. D'un autre côté, les Serbes assument la part balkanique dans leur identité et ils restent fatalistes, marqués par leur destin infortuné. Les paroles les plus connues qui décrivent cette fatalité malheureuse sont :

Mi smo ljudi cigani

Nous sommes des gens tsiganes,

sudbinom prokleti

Maudits par notre sort,

uvijek neko oko nas

il y a toujours quelqu'un autour de nous,

dođe pa nam prijeti

Qui nous menace,

Balkane, Balkane, Balkane moj

Balkans, Balkans, mes Balkans,

budi mi silan i dobro mi stoj

Soyez forts et restez debout.

(Azra, *Balkan*, [les Balkans], 1979)

²⁹ Citation de Conrad Berovici, cité par Todorova, 2006 :348

C'est souvent un motif qui se répète dans les discussions politiques courantes, une force inconnue, ou plutôt un pouvoir occidental, un étranger qui vient dans les Balkans pour régler ses comptes. Le même discours est entendu pour la destruction de la Yougoslavie par les pays occidentaux qui ont dessiné les frontières du pays, qui ont semé les graines de la guerre dans le pays, qui ont réveillé la haine entre les Yougoslaves.

En discutant avec Željko, mon interlocuteur rencontré au Musée de la Yougoslavie, il me dit en regardant le carte de l'ex-fédération :

« On avait un beau pays, mais l'Occident n'a pas voulu un pays slave si fort au milieu de l'Europe. Et aujourd'hui, quand je dis que je suis Serbe, les Russes me disent que je suis Européen, et en Europe les gens me prennent pour un sauvage. »

Son meilleur ami Goran continue :

« C'est vrai, quand j'ai visité l'Italie et la France, ils me prenaient pour un barbare qui habite loin de la civilisation. Je me suis tellement énervé quand j'ai visité un musée en Italie qu'ils m'ont demandé si je venais d'Europe, et j'ai répondu affirmativement, mais la réceptionniste ne trouvait pas la Serbie sur une carte des pays européens. Pour eux, l'Europe c'est l'Union Européenne, ils ne voient pas plus loin que l'Italie ou l'Allemagne. »

Dans la même discussion Goran ajoute : *« pourtant, quand ils viennent visiter Belgrade, ils s'éclatent et ils n'arrêtent pas de sortir la nuit. C'est ça l'âme balkanique, on sait s'amuser, boire, se faire des amis, payer des verres. On est chaleureux ici, pas en Europe. »*

Voyant que Goran se fâche quand les Italiens ou les Français ne le prennent pas pour un des leurs, j'ai remarqué aussi que lui-même, se différencie. Il souligne l'héritage balkanique, quelqu'un de généreux, de cordial, gaillard mais aussi trop gaspilleur, et quand il va dans ces pays-là, il part donc en Europe, car l'Europe et les Balkans restent différents même de nos jours.

Les Balkans comprennent les pays suivant la Slovénie, la Croatie, la Bosnie-Herzégovine, la Serbie, le Monténégro, la Macédoine, l'Albanie, la Bulgarie, la Roumanie et la Grèce. Aujourd'hui les pays des Balkans se résument à la notion de région des Balkans du sud-est, y compris les républiques d'ex-Yougoslavie, l'Albanie et la Bulgarie. Les images et les souvenirs des guerres de Bosnie et de Croatie ainsi que le statut particulier du Kosovo ont profondément influencé les opinions occidentales. Comme Dérens le dit dans son ouvrage

Comprendre les Balkans (Déréns, Greslin, 2007 :7) « l'homme aime bien savoir dans l'histoire qui sont les bons et qui sont les méchants » et apparemment les pays d'ex-Yougoslavie sont les méchants. Il explique que les processus de formation identitaire et nationale sont fragiles car ils sont encore en construction. En effet, « l'assimilation et la différenciation des peuples sont globalement plus récents dans les Balkans qu'en Europe occidentale » (Déréns, Greslin, 2007 :9). Depuis la fin des guerres yougoslaves, ces pays ont changé de frontières, de régimes politiques et d'échelles de valeurs, mais ils n'ont pas réussi à redéfinir leur stratégie de développement. Pour une meilleure compréhension, il faudrait expliquer où commencent et où s'arrêtent les Balkans au niveau géographique, puis historique et culturel.



Figure 2 La carte des pays balkaniques, source Garde, 2010, page 5

1.2.1. Les limites des Balkans

La péninsule balkanique s'enfonce au sud-est de l'Europe et est bordée par différentes mers : la mer Adriatique et Ionienne à l'ouest, la mer Egée et de Marmara au sud, la mer Noire à l'est. Au nord, rien ne sépare cet espace continental du reste de l'Europe. Ancel résume les Balkans sous un seul mot : des montagnes.

« Les Balkans, ce sont des montagnes : ce mot turc évoque parfaitement le paysage de la péninsule. Nulle part, sauf sur les vastes plaines du Nord ouvertes vers « l'autre Europe », l'œil vagabonde sur des plâtitudes infinies ; de tous côtés la hauteur, blanche ou verte, aiguë ou douce, rectiligne ou moutonnée, profile sa barre chauve, sa cime boisée ; sur la mer même le rocher offre son repère. D'Ithaque à l'Athos, de l'Olympe au Lovtchen, de mont en mont l'histoire se déroule. » (Ancel, 1992 :13). Pendant un demi-millénaire, presque toute la péninsule balkanique a été soumise à la domination d'une puissance extérieure, notamment de l'Empire ottoman, qui l'a profondément marquée dans sa vie matérielle et culturelle. L'héritage historique de cette période est l'instabilité politique et le retard économique. Les régions les plus actives sont celles qui sont tournées vers l'extérieur : au nord vers l'Europe et au sud vers la mer. Ce sont aussi les parties de la péninsule qui, dans l'histoire, ont échappé aux oppressions : le Nord-Ouest a échappé à l'Empire ottoman tandis que la Grèce a réussi à échapper au communisme. Comme le dit Paul Garde, « Les Balkans sont ainsi une région centrifuge. » Selon lui le Nord et le Sud communiquent facilement avec l'extérieur, l'un par terre, l'autre par mer, mais « le cœur de la péninsule, en revanche, et surtout sa partie occidentale, difficilement accessible, est replié sur lui-même. » (Garde, 2010 :21) Comme la Serbie se trouve au centre de la péninsule et au carrefour de toutes les communications intérieures et extérieures, il n'est pas étonnant que ses rapports avec les pays voisins soient toujours problématiques. Les Balkans sont divisés par une fracture religieuse et culturelle d'où les antagonismes et les immenses rivalités qui y sont nés et qui ont démantelé la Yougoslavie à la fin de XX^{ème} siècle. Les populations des Balkans peuvent être classées selon divers critères, en particulier linguistiques et religieux. L'habitant de ces régions se caractérise avant tout par le sentiment très fort d'appartenance à un groupe humain, à une ethnie. Cette appartenance ne coïncide en aucune façon avec la localisation dans un état, elle est purement culturelle, subjective et souvent déterminée par la langue parlée dans ce groupe.

Etant donné que je viens de Serbie et des Balkans, je suis obligée d'être à la fois l'objet de mes recherches et celle qui les conduit, je recueille les savoirs et les expériences sur mon sujet

de recherche et j'ai la responsabilité et le privilège de présenter plusieurs facettes à propos des Balkans. Depuis longtemps et pour un certain nombre, les Balkans représentent le provincialisme différent de l'Europe du « monde civilisé » dû aux conséquences destructrices du nationalisme ethnique qui a dévasté la région au XX^{ème} siècle. Pourtant, on peut penser que l'homme a la capacité de se développer, de progresser, de construire et reconstruire ; les Balkans devraient avoir la faculté de pouvoir se justifier aux yeux des Occidentaux. Les Balkans ont été depuis toujours le pont entre l'Est et l'Ouest, l'Empire romain occidental et oriental, l'empire austro-hongrois et l'empire ottoman, entre l'islam et le christianisme et leur histoire est due à leur position géopolitique non négligeable.

L'usage du terme « Balkans » se définit au cours de XIX^{ème} siècle avec une charge idéologique pesante. Selon Dérens, le mot « Balkans » désigne une montagne en Bulgarie et en Serbie (*la Stara planina*) et ensuite on y introduit l'expression de péninsule balkanique pour désigner cette région qui était encore sous possession ottomane et qui s'appelait communément la « Turquie d'Europe ». Coincés entre les puissantes influences de l'Autriche-Hongrie, la Russie et l'Empire Ottoman, les pays des Balkans deviennent le lieu de complexité nationale et de conflits armés. Après les guerres yougoslaves, ils sont synonymes d'éclatement et de morcellement d'où l'apparition du terme « balkanisation » (voir Latinka Perovic dans Popov, 1998 :41-43). Ainsi, le terme « Balkans » est une notion idéologique avant d'être géographique. Maria Todorova dans son ouvrage essentiel *Imagining the Balkans* cite le comte Hermann Keyserling qui écrivait au début du XX^{ème} siècle : « Si les Balkans n'existaient pas, il faudrait les inventer » car ces pays sont à tels points paradoxaux qu'ils paraissent irréels. D'un côté, la tradition, la famille et l'héritage culturel et historique sont les paramètres qui définissent les Balkans, et de l'autre côté la nature intolérante et violente du guerrier marque le tempérament des ressortissants balkaniques. On entend souvent parler de « fatalité de la violence », de « haines ancestrales », d'« ennemis centenaires » et autres clichés qui n'aident pas à éclaircir la réalité. Dans l'histoire, le phénomène de la « ghettoïsation des Balkans »³⁰ était omniprésent et accepté dans le monde entier. Les Balkans représentent la banlieue européenne, où les héritages byzantins et orientaux se mélangent aux influences russes, l'empire austro-hongrois s'oppose à l'empire ottoman et le christianisme croise l'islam. Maria Todorova définit le balkanisme comme « le discours qui englobe les opinions, les attitudes envers les Balkans et les actions entreprises dans sa direction » (Todorova 2006:6). Ce terme est utilisé péjorativement pour tous les

³⁰ Todorova, M., (2006)., *Imaginarni Balkan* [Les Balkans imaginaires], *Biblioteka XX vek*, Belgrade

événements injurieux de cette région bien définie géographiquement et historiquement tandis que le terme balkanisation décrit un démembrement absurde (Todorova 2006).

Maria Todorova est préoccupée par la question des Balkans et des identités balkaniques. Son œuvre majeure, *Les Balkans imaginaires*, est un ouvrage dans lequel j'ai puisé mes fondements théoriques. Pour définir une entité, nous nous appuyons sur les frontières, une notion très discutée dans les Balkans. Si on change de repères, les frontières peuvent être ethniques, nationales, géographiques, historiques, traditionnelles, religieuses. Dans les Balkans, les frontières sont fragiles et vulnérables car il n'y a pas de coupure nette entre deux ou plusieurs entités. Ce que Todorova suggère est l'introduction du patrimoine ou de l'héritage culturel et historique comme point de départ des recherches car chaque région est un produit complexe construit sur de nombreuses périodes historiques, sur la tradition et sur le patrimoine. (Todorova, 2006) Aucune vision n'est plus vraisemblable qu'une autre, elle montre seulement un autre point de vue. Il paraît que la population des Balkans est soumise, mais a-t-elle le droit de parler d'elle-même ? Dans les Balkans, la notion d'infériorité est très souvent liée aux domaines de l'économie, de la culture et de la politique ce qui conduit au sentiment de sous-estimation ou au contraire au narcissisme national et culturel. L'Europe est synonyme de progrès, d'ordre, d'idées radicales. L'Ouest est un idéal à atteindre et le point de repère pour les pays de l'Est. Dans ce prisme, les pays des Balkans sont différents, exotiques, étranges, souvent décrits par les syntagmes « pays balkaniques, pays volcaniques », « bourreaux barbares », « baril de poudre » (Todorova, 2006 :254). Les gens des Balkans se sentent isolés et stigmatisés ce qui nous ramène à la construction des stéréotypes et de la peur. Todorova a nommé « *balkanisme* » ce discours particulier et la position négative envers les Balkans, en se référant à l'orientalisme de Saïd. Le balkanisme est « une des plus anciennes images, forme et schéma ou *formes mentales* qui contribuent à la publication des informations sur les Balkans et plus particulièrement dans les médias, le journalisme, la politique et la littérature » (Todorova 2010 :8). Selon elle, le balkanisme est une catégorie historique qui comprend tous les stéréotypes et préjugés écrits qui ont stigmatisé cette région. À l'origine, les Balkans étaient un endroit mystérieux qui attirait des voyageurs. Cette région séduit les rêveurs qui sont à la recherche de l'étranger et du bon sauvage, d'exotisme et de différence. Puis à travers le temps, les Balkans deviennent le synonyme de sauvagerie et d'agressivité. Afin d'embellir leur propre image ou de se justifier, les pays balkaniques nient souvent l'image positive des pays occidentaux. C'est pourquoi les autorités politiques de la période post-titiste voient l'Europe et les pays occidentaux comme la négation de la vertu et de la

tradition. Selon certains mythes, l'Europe a fauté dès le début en perdant l'essentiel, ses origines, lorsqu'elle était sur le chemin du progrès. L'académicien serbe R.P. Nogo écrit que « les Européens sont des touristes dans leur histoire. »³¹

Comme le dit Lee Blessing, « l'histoire est en fait la géographie à travers le temps³² » et dans le cas des Balkans, le toponyme géographique a prêté son nom aux termes géopolitiques *balkanisme* et *balkanisation*. Selon Edward Saïd et son œuvre *Orientalisme*³³, le balkanisme est véritablement une forme de postcolonialisme issu du socialisme qui régnait dans cette région. Le mot le plus important dérivé du toponyme « Balkans » est notamment le mot « *balkanisation* » créé à la fin de XIX^{ème} siècle. Les Balkans ont longtemps été partagés entre deux empires et quand ces empires ont vu leur déclin, il est apparu de petits royaumes indépendants. Ce phénomène insolite reçut le nom de balkanisation (Garde :2010 :146-151). Le problème n'était pas l'émergence de ces nouveaux petits États, mais plutôt l'instabilité de leurs frontières, l'héritage de l'antagonisme de l'empire ottoman ainsi que leurs prétentions vis-à-vis de la rivalité entre les grandes puissances. Garde souligne que « derrière chaque pion balkanique, il y avait un ou plusieurs joueurs européens » (Garde 2010:149). Les Balkans avaient de nouveau une connotation politique et non un sens géographique. A l'époque de la création de la notion de balkanisation, il n'y avait pas de connotation péjorative. Au fur et mesure du temps, ce mot sous-entendait le démembrement des unités géographiques, politiques et la création de nouveaux états selon des critères nationaux. Aujourd'hui, ce terme fait partie des injures du dictionnaire politique. Le verbe « se balkaniser » sous-entend le processus de la fragmentation nationale des unités politiques et géographiques en plusieurs pays mineurs (voir Todorova, 2006 : 96 -98). Pour certains « la balkanisation est la peur d'un futur apocalyptique » (Todorova, 2006 :99) dans une région où les races sont mélangées, où la population est pauvre, mal éduquée, où les économies sont faibles. La population alors agitée provoque des querelles avec des voisins. D'autres sentiments omniprésents dans les Balkans sont l'anti-américanisme et l'anti-occidentalisme qui se répandent partout dans la région. La méfiance envers l'Europe et l'Occident et la confiance envers la Russie marquent la position bipolaire de la région. Cependant, certains diraient que les intérêts multipolaires parcourent ce carrefour balkanique en y rajoutant l'actuelle influence chinoise.

³¹ Citation selon Colovic, 1997 : 54

³² Lee Blessing, A Walk in the Woods, citation selon Todorova, 2006 : 21 : "History is geography over the time"

³³ Saïd E. (1987), *Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris

1.2.2. De « l'aire culturelle » des Balkans et son habitant *homo balkanicus*³⁴

La « question balkanique » commence à se poser d'abord timidement après les Guerres balkaniques 1912-1913 et après 1980 cette question va ressurgir avec les tensions yougoslaves. La question de l'identité envahit les sciences humaines et le discours identitaire gangrène la problématique balkanique. L'intérêt scientifique et politique se concentre sur le rapport « local et global », « étranger et européen », « la séparation et l'unification » qui vont encore plus nourrir les thèses du « choc des civilisations » et de « la fin de l'histoire ». Les confrontations armées en Yougoslavie renforcent les préjugés sur la tendance guerrière des peuples des Balkans. Leurs habitants, dans ce contexte précis, ont été confrontés à leur histoire ottomane, à l'idéologie communiste et aux conséquences de la période post-soviétique qui les a amenés à l'intolérance ethnique. Dans ces circonstances, le peuple balkanique est obligé de s'interroger sur son identité et doit essayer d'améliorer sa réputation. Comment le stigmatisme de balkanisme a influencé la population de cette région ? Quel est l'héritage de cette cohabitation conflictuelle ? Qu'est-ce que *l'homo balkanique* ?

Les caractéristiques communes des peuples balkaniques proviennent des conditions sociales et naturelles. Ils partagent les mêmes spécificités géographiques, le même climat et les mêmes habitudes agricoles, le vivre-ensemble traditionnel. Dans les Balkans, les schémas démographiques et commerciaux se ressemblent, l'infrastructure est rarement de qualité et les codes familiaux se ressemblent. Les habitants embrassent les mêmes « formes de vie » ainsi que l'héritage culturel tels que les mythes, les contes, les rites, les blagues et les motifs folkloriques. Le culturologue bulgare rajoute que « toute la région partage le cadre micro-social commun formé par les origines ottomanes et byzantines et par l'absence d'aristocratie chrétienne » (Kiossev, 2002 :181). Les peuples des Balkans vivent dans de petits états, l'église en tant qu'institution a une position spécifique. (Kiossev, 2002 : 181). Kiossev explique ce partage parfois ambigu :

³⁴ L'expression lancée par l'historien roumain Victor Papacostea désignant « une aire culturelle » fondée sur un « vivre-ensemble » et une expérience historique partagée. Cette désignation provocatrice jugée positive par certains et négative par d'autres, suppose l'existence d'une mentalité, d'un comportement et d'une culture particuliers qui sont souvent à l'opposé de l'héritage européen (voir M.Todorova, (2006), *Imagining the Balkans* ; Couroucli, M., Marinov, T. (2015), *Balkan heritage*)

« Every Bulgarian, Greek, or Serb who has spent a long time elsewhere in Europe knows that if he or she craves a dear old “manja” (meal), he had best go to a Greek restaurant or a Turkish shop. The Bulgarian might order his meals in the Greek restaurant using unfamiliar names – tatsiki, suviaki, giros – but the taste will be much like that of tarator and shish-kebab, whilst the sarmi and musaka stand a good chance of being just like my mother’s sarmi and musaka. The Turkish shop will sell white brine cheese, vine leaves, khalva, kashkaval, and boza, as well as the beloved gherkins – real sour ones, unlike the sterilized insipidness they sell in German, French, or Czech supermarkets. Kebabcheta (cevapcici in Serbia and in Macedonia) are obviously a common Balkan phenomenon as are “sljivovica” (“slivova” in Bulgaria, “cuika” in Romania) and sturdy grape brandy (“loza” in Serbia, “lozova” in Macedonia, “grozdanka” in Bulgaria), to say nothing of shopska salad and emblematic spices like mint, savory, basil, et cetera, which set the overall profile of the Balkan taste. » (Kiossev, 2002 :182)

Mis à part la ressemblance des pratiques culinaires, Kiossev ajoute le sentiment que ressent chaque personne des Balkans en voyageant, ce moment où nous rencontrons quelqu’un et où on se dit : « il a une tête de chez nous » ou « elle doit être des Balkans ». Nous reconnaissons nos propres mouvements, la manière de marcher quand une personne monte ou descend du métro, le moment où elle traverse la rue, prend un avion, s’adresse à des inconnus, s’assoit à table, mange ou parle et rit à voix haute. Kiossev nomme cet instant « a-ha expérience d’identification », parfois joyeuse, parfois honteuse. Mais, cette expérience fait naître ce sentiment d’appartenance qui parfois peut se développer dans « des stratégies contre-culturelles » populaire. L’universitaire bulgare propose les films d’Emir Kusturica comme exemple de cette stratégie « contre-culturelle » qui séduit le public local, mais encore plus les étrangers (Kiossev, 2002 : 184). Donc, les tavernes sombres, la musique tzigane, la danse orientale, les hommes machos et les femmes énigmatiques créent un autre personnage balkanique arrogant, fier et à la fois envoutant.

Selon Hudson, « les lieux sont des entités complexes qui réunissaient les objets matériels, les hommes et toutes sortes de relations humaines de manière à ce qu’ils soient dans le processus constant de la création » (Hudson, 2006.:627). Cette définition nous conduit à la conclusion qu’un endroit s’enrichit des émotions et du vécu des gens y résidant. Ces émotions sont représentées dans l’art et dans les productions culturelles : livres, peintures, films, musique, pièces de théâtre. Ces productions génèrent une symbolique particulière qui marque les endroits décrits tout en créant *genius loci*, « l’esprit du lieu » (voir plus Robert Tally, 2017³⁵ ; Christian Norberg-Schulz et Odile Seyler, 1997). Il s’agit d’un lieu qui donne aux hommes

³⁵ Tally, R. (2017). *The Routledge handbook of literature and space*, Routledge, New York

leur « prise existentielle »³⁶ et qui aide à la construction de l'identité nationale, ethnique, régionale. Le cinéma et la musique participent à cette construction émotionnelle de l'identité (voir Lily Kong, 1995 ; Michelle Duffy, 2000 ; Ray Hudson, 2006).

Dans le cas des Balkans, la musique est un domaine très riche qui traite des Balkans tout en essayant de décrire ses caractéristiques spécifiques. Ces chansons ont été créées dans un contexte particulier et leurs paroles nous donnent un point de vue différent de celui des scientifiques. Il est subjectif, émotionnel et partagé par ses interlocuteurs et fans. Selon Cvitanović (Cvitanovic, 2009:321) « la musique note rapidement les changements sociaux et c'est pourquoi le processus de la création et le chemin de l'auteur à l'interlocuteur est plus court, ce qui le rend plus actuel ». Il souligne que même le son d'un instrument typique pourrait évoquer des sentiments particuliers parmi les gens (par exemple la cornemuse en Ecosse). En ayant entendu et brièvement analysé des chansons serbes, croates et bosniaques, on remarquera que les chanteurs ont trouvé l'inspiration dans les Balkans. Dans ces chansons, je me suis plus particulièrement intéressée à la description de la *population balkanique, l'origine balkanique, le destin, la guerre et l'âme et le cœur balkanique*. Elles décrivent l'atmosphère belliqueuse, la pauvreté, la séparation, la passion et la beauté, la fierté tout en résumant les clichés balkaniques. Pourtant, hormis ces stéréotypes négatifs, il y a du positif comme la beauté exotique des femmes ou le charme envoûtant des hommes des Balkans.

Dans un premier temps je vais citer des exemples qui évoquent la guerre, l'incertitude, les frontières artificielles et le pessimisme dans cette région :

<i>Balkanski kasapin svečano otvara</i>	Boucher des Balkans ouvre officiellement,
<i>Otvara novu klanicu</i>	Ouvre son nouvel abattoir.

(Riblja corba, *Mesera Papak* [Boucherie Pied fourchu])

Le sort maudit, le destin triste, sont souvent des sujets de chansons qui ont marqué la vie des habitants de cette région.

<i>Rođeni smo na Balkanu</i>	Nous sommes nés dans les Balkans,
<i>Ovde stvari često stanu</i>	Ici les choses s'arrêtent souvent,

³⁶ Norberg-Schulz, C., Seyler, O. (1997). *Genius loci: paysage, ambiance, architecture*, P.Mardraga, Sprimont

(Regina, *Na Balkanu*, [Dans les Balkans])

*Gde god krenem put me vodi
Na ovaj Balkan južno od sreće*

Où que j'aïlle mon chemin m'amène,
Vers ces Balkans « au sud du bonheur ».

(Neverne bebe, *Balkan, juzno od sreće* [Balkans, au sud du Bonheur])

L'image des Balkans y est sombre et dépressive, la guerre et les conflits sont constants dans la région.

*Ovo je ovde Balkan
zemlja iz sna
izmedju mocnih sila
dobra i zla
Tu svako moze biti
dusman i brat
svakih pedeset leta
izbija rat*

Ici, ce sont les Balkans,
La terre des rêves,
Parmi les forces puissantes,
Du bien et du mal,
Ici chacun peut être
Ennemi et frère,
Tous les cinquante ans,
Éclate une guerre.

*Ovu su zemlju pravili
i ratnici i pesnici
i razliciti Bogovi
Ovo je ovde Balkan
mirisni cvet
totalno nerazumljiv
za ceo svet*

Ce pays a été construit,
Par des soldats et par des poètes,
Et par de différents Dieux,
Ici, ce sont les Balkans,
La fleur aromatique,
Complètement incompréhensible,
Pour le reste du monde.

(Bajaga, *Ovo je Balkan*, [Ce sont les Balkans])

Balkan krajem jednog veka
Svako pleme crta granicu
Svi bi hteli svoju stranicu

Ce sont les Balkans à la fin d'un XX^{ème} siècle,
Chaque tribu dessine sa frontière,
Tous voudraient écrire leur propre page

(Đ. Balašević, *Requiem*)

Po Balkanu pala tama
drumovi su u žicama
svaka bašca granicama spartana

La nuit est tombée sur les Balkans,
Les chemins sont barrés par des fils barbelés,
Des frontières traversent tous les jardins.

(Đ. Balašević, *Sedam osmina* [Sept-huitièmes])

Ces paroles confirment cette pensée populaire et stéréotypée : le destin du sol maudit. Le terme « Balkans » viendrait de deux mots turcs signifiants *sang et miel* (Dérens, 2000 :12) et leurs habitants ne peuvent pas échapper à la « fatalité balkanique ». Cette expression désigne une histoire compliquée de la région dont les conséquences sont encore présentes.

Finalement, certains auteurs ont lancé un appel à l'aide, un espoir pour un futur plus clair, plus heureux et d'autres supplient pour l'arrêt des conflits armés et espèrent qu'il n'y aura plus de guerres dans les Balkans.

Nek' se doba preokrenu,
Nek' se zvezde uznemire,
Nek' se planine pokrenu,
Pa šta,
Vetri nek pomahnitaju,
Nek' se vulkani probude,
Samo rata da ne bude.

Que les temps changent,
Que les astres se dérèglent,
Que les montagnes bougent,
Peu importe,
Que le vent souffle,
Que les volcans se réveillent,
Pourvu qu'il n'y ait pas de guerre.

samo da rata ne bude,
ludila među ljudima
veliki nude zablude,
plaše nas raznim cudima

Pourvu qu'il n'y ait pas de guerre ;
Ni de folie entre les gens,
Les acteurs du monde nous offrent de faux espoirs,
Ils nous font peur avec diverses choses,

*i svakoj bajci naude,
samo da rata ne bude.*

Car ils nuisent au conte de fée,
Pourvu qu'il n'y ait pas de guerre.

(Đ.Balašević, *Samo da rata ne bude* [Pour vu qu'il n'y ait pas de guerre])

*Putuj Evropo,
nemoj više³⁷ čekati na nas.
Ne pitaj mnogo,
dospećeš i ti na rđav glas
Putuj planeto,
super smo se družili
Nama je lepo,
taman kako smo zaslužili*

Ô, Europe, continue ton chemin,
ne nous attend plus.
Ne pose pas trop de questions,
Cela ne te servira pas,
Ô, Planète, continue ton chemin,
on s'est bien amusé,
Pour nous tout va bien, nous avons juste,
ce que nous méritons.

(Đ.Balašević, *Putuj Evropo* [Continue l'Europe])

En analysant plus de cent chansons de l'ex-Yougoslavie qui font référence aux Balkans, Cvitanovic identifie quatre métaphores pour évoquer les Balkans : ils sont tantôt assimilés à une zone de guerre et de conflit, tantôt à un champ de jouissance, de passion et de fatalisme, tantôt présenté comme un homme primitif et agressif ou une belle femme résistante, tantôt à « l'autre » de l'Europe. Contrairement à une image sombre, cette culture populaire célèbre les Balkans tels qu'ils sont : « primitifs et orientaux, semi-ruraux, indécents, drôles, et chaleureux » (Kiossev 2002, 185). Dans ses travaux, Kiossev essaie de positionner les identités balkaniques fragmentées en énumérant leurs similitudes. Ces similitudes sont accompagnées par un sentiment d'appartenance et de reconnaissance entre les peuples balkaniques. Les exemples sont souvent l'humour, la cuisine, le style musical ou vestimentaire qui font leur art de vivre. Le type balkanique décrit dans la culture populaire s'éloigne des stigmates liés aux conflits et les transforme en consommation joyeuse de plaisirs interdits aux occidentaux (Kiossev, 2002 :184). Dans les Balkans, le goût de l'alcool, des plaisirs corporels et des vices offre aux occidentaux une tentation permanente qui les font franchir « les limites de la morale,

³⁷ Dans les paroles des chansons citées en serbe j'ai utilisé toutes les lettres spécifiques de la langue serbe (de l'alphabet Gaj) telles que : ć, ć, š, ž, dž et đ ce qui n'était pas le cas dans le corps du texte entièrement écrit en français où les noms propres d'origine serbo-croates ont été cités sans les symboles spécifiques à la langue serbe. Il faut aussi ajouter que la lettre đ peut être écrite de deux façons : đ ou dj dans les documents internationaux

de la honte, et du confort » (Kiossev, 2002 :185). Cet universitaire suggère qu'il existe de nombreuses variantes de rapprochement des peuples balkaniques et il les nomme « l'intimité obscure » culturelle (*the dark intimacy*). Selon lui, il s'agit « d'une sorte de régression volontaire vers une grande et scandaleuse communauté balkanique qui s'éloigne à la fois de l'Europe et des ennuyeuses patries officielles » (Kiossev, 2002 :185). Cvijević rajoute que « l'intimité balkanique se crée dans l'atmosphère chaleureuse de la musique, de l'alcool et de l'affection » (Cvitanovic, 2009 :322). Il souligne aussi que la musique *turbo-folk* utilise rarement des qualifications négatives des Balkans car elle « est la musique non-conflictuelle qui évite les sujets sérieux et lourds » (Cvitanovic, 2009 :327). Donc, les Balkans ne sont pas seulement vus comme un lieu de guerre et de pauvreté mais aussi comme un centre de jouissance. « Profitez » et « réjouissez-vous » sont les invitations qui éloignent les Balkans des images sombres de la poudrière de l'Europe.

Dans l'autre optique de l'analyse des clichés balkaniques, nous rencontrons une connotation plus légère : l'amour fatal, la passion, la beauté exotique. Ces stéréotypes se retrouvent très souvent dans les paroles des chansons de *turbo-folk*. C'est un courant de la musique populaire qui englobe les airs turcs et grecs avec des paroles faciles à retenir. La plupart du temps, ces chansons racontent des événements amoureux plus ou moins malheureux. Cette musique d'origine serbe s'est largement répandue dans les pays ex-yougoslaves, en Bulgarie et parfois même en Albanie.

Eric Gordy a étudié les changements de politiques culturelles en Yougoslavie et il souligne que le *turbo-folk*³⁸ est « un phénomène autochtone balkanique » (Gordy,1999) qui proclame le kitch, l'hédonisme, et le mauvais goût. Il est souvent décrit comme une échappatoire à la pauvreté et à l'isolement internationale de la Serbie dans les années 1990 (voir plus Gordy, 1999). Il va encore plus loin en décrivant le régime de Milošević comme la période où ce dernier marginalisait les médias indépendants tout en promouvant les médias officiels qui le soutenait. Le critique serbe Pera Luković a défini ce genre musical comme « le mixte

³⁸ Définition de ce genre musical est donnée par le musicien Rambo Amadeus, Aleksa Pušić de son vrai nom :

« *Le folk signifie le peuple, le turbo est un système d'injection de carburant sous pression dans le cylindre d'un moteur à combustion interne. Le turbo-folk fait carburer le peuple. Le but est de faire s'enflammer les plus bas instincts chez l'homo sapiens. La musique est le chouchou des Muses, elle est l'harmonie de tous les arts. Le turbo-folk n'est pas une musique, le turbo-folk est un favori des masses, une cacophonie des goûts et des odeurs* ». Traduction par A.B.

« *Folk je narod, turbo je sistem ubrizgavanja goriva pod pritiskom u cilindar motora sa unatrašnjim sagorevanje. Turbo folk je gorenje naroda.. Razbuktavanje najnižih strasti kod homo sapiensa. Muzika je miljenica svih muza, harmonija svih umjetnosti. Turbo folk nije muzika, turbo folk je miljenica masa, kakofonija svih ukusa i mirisa.* » citation selon Cvitanovic (2009 :323).

abominable des rythmes de la musique hip-hop et électronique, de la musique disco, du chant arabe et des variétés bosniaques ». ³⁹ Rambo Amadeus le qualifie comme « une cacophonie de tous les goûts et de toutes les odeurs ». Gordy rajoute que le *turbo-folk* séduit avec « sa culture d'hédoniste, son absence de goût et la jouissance exagérée » (Gordy, 1999 :22). Souvent décrit comme « la bande-son de la guerre et des transitions dans les Balkans »⁴⁰ (Buric, Dragas, 2002), ce genre musical qui combine accordéons, violons et trompettes avec le son des guitares et des claviers électroniques est couronné de textes simulant des fêtes enflammées. Bien sûr, ces paroles sont interprétées, de préférence, par des chanteuses séduisantes vêtues de mini-jupes et de tops moulants. La sexualité joue un rôle important dans cette machinerie et depuis 1980 le *turbo-folk* est devenu une affaire sérieuse. L'évènement qui a changé le monde du *turbo-folk* est le mariage en 1995 de la star folk Svetlana Ceca Veličković⁴¹ et du criminel de guerre Željko Razžnatović Arkan. Depuis, épaulée par son mari, Ceca envahit les écrans télé, les unes des revues, les pages des journaux, les émissions radio. Ses lèvres et ses seins siliconés, sa coiffure et son maquillage, ses vêtements de marque et son glamour dépassent le monde musical et deviennent le code de la société. Ce couple, la « princesse et le commandant », inspire de nouvelles valeurs à la société serbe et la recette de la richesse rapide. Les paroles des chansons offrent un divertissement, un monde neuf, beau et riche, un certain « rêve américain à la serbe ». Donc, cet univers folk possède son propre système esthétique, mais aussi un système éthique et un code moral qui se démarquent par la réussite sociale et économique.

Le *turbo-folk* n'est pas seulement un genre musical, mais aussi un mode de vie et une esthétique particulière. Cette dernière a été le sujet d'une exposition *(Est)hétique du nationalisme- design pour turbo folk*⁴² par l'artiste et architecte Bojan Kristofić. Il a choisi la conception des pochettes des disques vinyles du *turbo-folk* et *néo-folk* ⁴³. L'universitaire Snježana Milivojević, dans ses études des médias serbes, constate que « les contenus médiatiques consolident le fond mythologique d'une communauté en produisant des

³⁹ Citation selon Cvitanovic (2009 :323)

⁴⁰ Article de Courrier international, Buric A, Dragas A (2012), *Grandeur et décadence du turbo-folk*, <https://www.courrierinternational.com/article/2009/10/08/grandeur-et-decadence-du-turbo-folk>

⁴¹ Pour apprendre plus sur les chanteuses folks et les différents phénomènes que ce genre explore, voir le site : <https://scalar.usc.edu/works/turbofolk/index?path=celebrities>

⁴² Jeu de mot entre *Est, Esthétique et éthique*, Bojan Kristofic, *(Est)etika nacionalizma- dizajn za turbo folk*, Miker House, le 27 septembre 2014, Belgrade, voir plus dans l'article du *Slobodna Evropa*, <https://www.slobodnaevropa.org/a/estetika-nacionalizma-dizajn-za-turbofolk/26554992.html>

⁴³ Stetic-Dragicevic, (1994 :29) « la musique néo-folk est la nouvelle musique populaire folklorique qui est en effet la version syncrétique de plusieurs rythmes différents. » C'est un produit postmoderne qui mélange la tradition avec les influences modernes dont le représentant est Lepa Brena.

métaphores à utiliser dans les médias populaires. Pour une puissance totalitaire, la colonisation de l'espace médiatique est le raccourci le plus efficace de la vie quotidienne » (Milivojevic, 2002 : 230).⁴⁴ Dans le cas serbe, le *turbo-folk* est devenu l'arme puissante de l'idéologie nationaliste. En dirigeant le contenu de la Radiotélévision de Serbie (RTS), le parti politique de Milošević a premièrement fait entrer la rhétorique chauviniste, puis la propagande idéologique pour finir avec l'introduction des vedettes de la musique folk en promouvant un nouveau style de vie (Kronja :2004 :103). Ivana Kronja va encore plus loin dans son hypothèse en suggérant qu'une nouvelle « élite serbe a été formée pendant les années 1990 qui comprend : les politiciens du régime actuel, les profiteurs de guerre, les chefs des bandes criminelles convertis en « businessmen » et les vedettes glamour du *turbo-folk* avec une image très érotisée » (Kronja, 2004 :103). Les médias deviennent une agence de publicité des vedettes qui imposent leur style de vie et leurs valeurs perverses. Ces chanteuses envahissent les chaînes télévisées et les ondes de radio tels que *TV Pink*, *TV Palma* ou *Radio Kosava*. Les médias électroniques sont étroitement liés au parti du régime : Željko Mitrović, le PDG de *TV Pink* est le membre du parti politique de Mira Marković, l'épouse de Slobodan Milošević, et *Radio Kosava* est la propriété de Marija Milošević, la fille du couple souverain. Certains trouvent même que le nom *TV Pink*, créé en 1994, exploite cette image fautive du quotidien serbe et impose *la vie en rose* loin de la guerre. Cette chaîne n'émettait ni émissions d'information ni émissions politiques. Il s'agissait principalement d'émissions inspirées des MTV loin de la propagande nationaliste, mais qui façonnaient le jeune public. Eric Gordy considère le régime de Milošević comme la période de la destruction des alternatives politiques, médiatiques et culturelles : « l'histoire du changement de la scène musicale serbe pendant la guerre est en réalité l'histoire de la marginalisation des cultures populaires comme la culture rock et de la vulgarisation et de l'instrumentalisation des cultures marginales comme le criminel ou guerrier *chic* (warrior chic) » (Gordy, 1999 :23)⁴⁵. Le *turbo-folk*⁴⁶ s'identifie avec le régime politique de Milošević et est synonyme de l'idéologie nationaliste, de criminalité, de corruption et de manque de morale. Dans cette dualité de la réalité serbe, les citoyens étaient presque obligés de faire un choix entre le monde du noir ou du blanc. Celui

⁴⁴ Milivojević, S, (2002). Nacionalizacija svakidasnjice [La nationalisation du quotidien], in *Srpska strana rata* [La guerre vue du côté serbe], Samizdat B92, Belgrade ; citation par Kronja (2004 :103)

⁴⁵ Citation par Kronja (2004 :113)

⁴⁶ A voir une série documentaire *Sav taj folk* [All that folk], réalisé par Bojan Vuletic et Radovan Kupres et l'équipe de la télévision B92, 2004 : <https://www.youtube.com/watch?v=omq85bUP3Ek&list=PLj9amER5BmhiJMIVXQXKSJbmBhMR1JKSG&index=2>

qui supportait le régime nationaliste et regardait les chaînes télévisées endoctrinées était admirateur des chansons *turbo-folk* et souvent provenait des régions rurales, tandis que celui qui suivait les médias indépendants était un citoyen urbain d'orientation démocratique qui écoute de la musique pop-rock ou électro. Cette atmosphère troublante a pour résultat des clivages sociaux et culturels de la société serbe.

Pour conclure, le *turbo-folk* est un produit culturel qui a profondément influencé la société serbe ainsi que la création de l'identité culturelle serbe. L'universitaire Branislav Dimitrijevic certifie que ce *turbo-folk*, tellement démonisé, est allé plus loin et a réussi à influencer la culture populaire dans les autres pays fédérés en créant une « atmosphère culturelle commune yougoslave pendant les guerres »⁴⁷. Il cite l'exemple d'un commerçant au marché de Sarajevo qui vendait les cassettes de Ceca, l'épouse du plus grand criminel-guerrier serbe : « C'est Ceca et l'art ne connaît pas de frontières »⁴⁸. Paradoxalement, la culture de *turbo-folk* a réuni les peuples yougoslaves pendant la guerre et les réunit encore aujourd'hui.

Il est intéressant d'étudier les motifs balkaniques dans les chansons populaires. Encore une fois, le contraste entre l'Est primitif d'où est issue cette musique, et le rock ou la pop moderne occidentaux est évident. Souvent, ces chansons mettent en valeur les Balkans primitifs, orientaux, fêtards, jaloux et infiniment fiers. Par exemple, Seka Aleksić chante « que tout le monde nous entende faire la fête dans les Balkans » (Seka Aleksić, *Kafana na Balkanu*, [Le *kafana*⁴⁹ dans les Balkans]). Mile Kitić dans « *La maison de fous* » écrit « là où on fait la fête, là où on éprouve du chagrin, c'est là où Dieu a créé le *kafana* dans les Balkans », et Aca Lukas chante son amour et sa passion et que « son sang s'embrase comme les Balkans » (Aca Lukas, *Balkans express*).

Na Balkanu nema mira

Dans les Balkans il n'y a pas de paix,

Ni tisine, a ni sna

Ni de silence, ni de sommeil,

Na Balkanu lude noci

Dans les Balkans, les nuits sont folles,

lude cure, klubovi

Les filles sont folles, les boîtes de nuit aussi,

(Neda Ukraden, *Na Balkanu* [Dans les Balkans])

⁴⁷ Dimitrijevic, B, (2002). *Globalni turbo folk* [Le turbo folk global], l'article de l'hebdomadaire NIN, <http://www.nin.co.rs/2002-06/20/23770.html>

⁴⁸ Idem

⁴⁹ Bistrot, taverne, où il est possible de manger et boire, mais le plus important faire la fête, écouter de la musique et boire plein d'alcool jusqu'au petit matin

*Nigde ne postoji mesto
od Balkana bolje
brzo se živi brzo se troši
brzo se vozi zato ne koči
brzo se pije brzo se toči
brzo se ljubi ovde svake noci*

Il n'existe pas d'endroit,
Meilleur que les Balkans,
On vit à 100 à l'heure, on dépense vite,
On conduit vite sans s'arrêter,
On boit vite et on se sert vite,
On embrasse vite chaque nuit.

(Maja Marijana, *Na Balkanu* [Dans les Balkans])

Les Balkans sont amusants, ardents, fatals. Le cœur et les *poitrines balkaniques*⁵⁰ aiment le plus fort, les femmes sont séduisantes et les hommes irrésistibles. Les descriptions du *même sang* que les peuples balkaniques partagent sont aussi très courantes. Dans la culture populaire et dans les discours de la population l'on retrouve les désignations de « mentalité balkanique » et d'« espace balkanique » qui sont particuliers aux habitants. Dans le sens anthropologique nous pourrions voir les Balkans comme une aire culturelle, une notion si discutable, qui pénètre tous les produits culturels ici mentionnés.

*U nama na Balkanu
struji ista krv
sve nas često grize
jedan, jedan isti crv
na Balkanu*

En nous, dans les Balkans,
Coule le même sang,
Nous sommes souvent mordus,
Par un même virus,
Dans les Balkans.

*U nama na Balkanu
tinja isti žar
zalogaj, piće, žene
važna su nam stvar*

Dans les Balkans, nous sommes,
tous animés par la même flamme,
Des mets, des boissons, des femmes,
des choses importantes pour nous.

(Smak, *Na Balkanu* [Dans les Balkans])

⁵⁰ Cité de la chanson *Grudi balkanske*, Poslednja igra leptira

Il est certain qu'un parallèle évident existe entre les Balkans et les hommes balkaniques. L'homme balkanique devient une métaphore pour toutes les caractéristiques désavantageuses des Balkans : sauvage, primitif, ardent, agressif. Il concentre les qualités belliqueuses de cette région. Dans cette société patriarcale, les femmes sont passives, obéissantes mais extrêmement belles. Une nouvelle notion stéréotypée liée aux Balkans s'ouvre, un type particulier d'homo sapiens : *homo balkanicus*.⁵¹

Dans les discours sociopolitiques, culturels ainsi que dans les productions culturelles telles que le cinéma, le théâtre et la littérature, on remarque la notion d'*homo balkanicus*. Cette connotation est pour certains négative, pour d'autres valorisante. Le grand écrivain serbe Mesa Selimović décrit les Yougoslaves ainsi :

« Il s'agit de gens très intelligents. Ils ont hérité de l'oisiveté de l'Orient et du bien vivre de l'Occident. Ils ne sont jamais pressés parce que la vie passe trop vite, ils ne se soucient pas de voir ce qui arrivera le lendemain car tout est prédéfini et peu de choses dépendent d'eux-mêmes. Ils ne sont ensemble que dans les difficultés et c'est pourquoi ils n'aiment pas être souvent ensemble. Ils n'ont confiance en personne, et, ils croient à tout ce qu'on leur dit ; ce ne sont pas des héros, mais les menaces ne leur font pas peur ; pendant longtemps ils ne faisaient attention à rien, ce qui se passait autour d'eux leur était égal, et soudainement ils commencent à s'intéresser à tout, ils se mêlent des affaires des autres, ils changent tout ce qu'ils peuvent et de nouveau, tout à coup, ils redeviennent passifs et ils n'aiment pas se souvenir de tout ce qui est arrivé avant. Ils ont peur des changements car ils leur ont apporté que du mal, et ils se lassent très vite d'une même personne même si elle leur veut que du bien. C'est un peuple étrange : ils parlent dans le dos et ils te font la bise sur la joue, ils te détestent, ils se moquent de tes actes généreux, ils se rappellent de toi lors de tes faillites ; ils vivent pour espérer ou pour pleurer et souvent ils ne savent pas lequel de ces deux sentiments les guide dans leur vie. » (Tvrđava [La forteresse], 1970 :54)

Le paradoxe de la population yougoslave traverse ces phrases, mais la fierté nationale et régionale reste inchangeable parmi les peuples des Balkans. Nombreux sont ceux qui revendiquent un statut de supériorité et d'authenticité identitaires dans leurs recherches afin de se positionner dans un espace déjà défini de centre ou de périphérie de l'Europe. L'*Homo balkanicus* réunit certaines caractéristiques culturelles et une mentalité particulière. C'est un Européen primitif, un macho, fort, fier et intuitif, souvent têtu, brut. Il s'agit d'une figure masculine virile et dominatrice, qui connaît et valorise son histoire nationale et qui a grandi

⁵¹ Notion donnée par Svetlozav Igov, cité dans Todorova, 2006 :107)

dans une société patriarcale. L'*Homo balkanicus* est en fait l'alter ego de l'homme européen. Une des premières descriptions est donnée par le scientifique Jovan Cvijić au début du XX^{ème} siècle selon lequel il s'agit d'une personne « sociable, douée d'une vivacité d'esprit et vive imagination avec un fond mystique et un goût du mystérieux » (Cvijić, 1918 :295). L'homme balkanique est aussi accablé à cause de la « tristesse balkanique due à la longue domination turque ». (Cvijić, 1918 :294)

D'un autre côté, c'est également le phénomène d'un homme non civilisé, un produit d'une culture rurale et primitive qui n'a jamais appris à maîtriser ses émotions, ses instincts et n'atteindra donc jamais le niveau culturel d'un vrai européen. Les hommes balkaniques sont souvent décrits comme des nouveaux-riches, qui prétendent être nobles, éduqués, bien habillés, mais qui, sous leur carapace, restent guidés par des émotions primitives. Dans les années 1990, l'exemple de cet homme balkanique était vu à travers le prisme de la guerre. Les criminels et les profiteurs des conflits yougoslaves étaient devenus les héros de la nation. Ces guerriers, Arkan, Giška, Ljuba Zemunac, Beli, sont les hommes d'un passé criminel qui portaient fièrement leurs surnoms. Dans son livre *Le bordel du guerrier*, Ivan Čolović étudie ces bandits comme les protagonistes de nombreuses chansons, poèmes, histoires et articles de journaux. Ljuba Zemunac- Ljubomir Magaš connu comme « le mannequin de la mort » est un héros cruel, meurtrier, mais attentif et tendre avec sa famille au sein de laquelle il cultive l'image du *pater familias* (Colovic, 2007 :5-21). Il a été assassiné en 1986, détrôné par des gangsters plus jeunes. Đorđe Božović Giška et son *kum*⁵² Branislav Matić Beli sont également d'anciens prisonniers devenus des héros nationaux pendant les guerres yougoslaves. Giška a fondé sa propre milice *Srpska garda* qui défendait la question nationale serbe. Ils sont devenus des sauveurs et des justiciers qui encourageaient les jeunes yougoslaves à participer à la guerre et à sacrifier leur vie pour la patrie. Tous les deux ont perdu la vie en 1991. Željko Ražnjatović Arkan est aussi un guerrier qui a utilisé la rhétorique patriotique pour accentuer la haine interethnique tout en profitant des confrontations pour gagner des biens et de l'argent. Tous les *criminels-guerriers* étaient des hommes au physique très soigné, musclés, qui sillonnaient les rues de la capitale toujours bien habillés, conduisaient de belles voitures et possédaient de belles et grandes maisons. Les chanteuses de musique *turbo-folk* sont d'un

⁵² *Kum* est un mot pour le parrain - un témoin spécial à l'un de baptême, celui qui donne le nom au baptisé et se porte pour lui / elle devant Dieu. *Kum* définit aussi témoin de mariage, souvent le meilleur ami. C'est une relation importante dans la culture serbe qui est aussi honorée dans le proverbe : *Bog na nebu, kum na zemlji!* Qui signifie *Dieu dans le ciel, parrain sur Terre !* Les parrains sont très appréciés et bien respectés, car ils sont considérés comme des parents spirituels Il est considéré comme un grand péché d'offenser les parrains et de s'éloigner d'eux.

autre type d'*homo balkanicus*. Ceca Ražnjatović est certainement un exemple emblématique : une fille de milieu rural, à l'éducation modeste devenue riche en épousant un criminel de guerre -businessman connu. Elle est belle, séduisante, mystérieuse, érotique et chante des chansons d'amour. Elle est devenue Ceca nationale, puis Ceca internationale, et elle règne encore aujourd'hui dans le monde de la musique folklorique sous le nom de *Mère des Serbes*.

L'*homo balkanicus* est souvent décrit comme un héros national, historique et un personnage mythique. Dans la société serbe, ce sont Milos Obilić⁵³, le prince Lazar⁵⁴, Karageorges⁵⁵ et Marko Kraljević⁵⁶. Bojana Vukotić rajoute que ces personnages sont aussi « l'incarnation de l'idéalisme national du peuple serbe » (Vukotic, 70-71). Jovan Cvijić explique que Milos Obilic, Karageorges et le prince Lazar incarnent la lutte nationale, la force, la générosité et le sacrifice volontaire au nom de la patrie. D'un autre côté, Marko Kraljević est « attaché à la vie sans les idées spirituelles » ... « il est vrai qu'il parle et chante plus que les autres et il représente le savoir-vivre avec tous ses côtés positifs et négatifs, la vivacité, mais il est moins honoré que les trois autres héros » (citation selon Colovic, 2000 :80). Ivan Čolović souligne que « la *folklorisation* de la culture produit souvent des héros nationaux qui proviennent des portraits des héros médiévaux ou des personnages de la culture orale et mythique » (Colovic, 2000 :75-83). C'est ainsi que l'histoire nationale se transforme en littérature populaire et en mythologie.

Donc, d'un autre point de vue, l'*homo balkanicus* est *homo heroicus*⁵⁷, un héros ou un anti-héros qui protège ses origines, sa nation, sa langue et son histoire. Au début des guerres yougoslaves et au fil des années 1990, l'homme balkanique a été guerrier, meurtrier aveuglé par la haine et l'intolérance. Les Yougoslaves n'ont pas reconnu la fin de la guerre froide ni la chute du Mur de Berlin. Au lieu de l'unification, ils ont choisi la division. Plus que jamais, il semblait qu'il y avait deux Europes, une dirigée vers le futur et tournant le dos au passé et aux Balkans, l'autre vivant toujours dans le passé. La tragédie yougoslave a été qualifiée de conflit des civilisations orientales et occidentales au milieu de l'Europe. Cette théorie trouve son interprétation dans « Le choc des civilisations » de Samuel Huntington (Huntington,

⁵³ Le héros légendaire de la Bataille au Kosovo qui a tué le sultan ottoman Murat, le geste héroïque qui lui a coûté la vie

⁵⁴ Le prince de l'état serbe qui était à la tête de l'armée serbe à la Bataille de Kosovo

⁵⁵ Le premier chef de l'insurrection serbe en 1804, très doué sur le plan militaire, mais aussi diplomatique

⁵⁶ Le héros des chansons épiques serbes, un personnage fort, puissant et malin qui se rebellait contre les Turcs dans l'époque ottomane

⁵⁷ Titre d'un livre *Homo balkanicus comme homo heroicus* sortie en 1994 où des groupes de linguistiques et d'écrivains ont analysé les textes sur les héros nationaux serbes comme Karageorges, Jovan Cvijić etc.

1996)⁵⁸ et en même temps dans l'introduction de « La fin de l'histoire » de Francis Fukuyama (Fukuyama,1992)⁵⁹. Apparemment, la fatalité du destin yougoslave trouve ses origines dans sa position géopolitique car cette région est le carrefour de trois grandes civilisations : l'islam, le catholicisme et la civilisation byzantine orthodoxe. Selon Huntington, après l'affrontement entre nations au ^{XIX}^{ème} siècle et l'affrontement entre idéologies au ^{XX}^{ème} siècle, le ^{XXI}^{ème} siècle est celui du conflit entre les civilisations (Huntington, 2017 :43). Dušan Bjeléc et Obrad Savić dans leur œuvre *Balkans as Metaphor*,⁶⁰ décrivent cette région comme quelque chose entre le mythe et la tragédie et proposent la métaphore d'un désordre, un chaos, « une décharge des stéréotypes et des passions basses » pour définir les Balkans.⁶¹ Dans cette optique, les Balkans et les conflits yougoslaves ont fait peur aux experts internationaux car les civilisations musulmane et chrétienne, catholique et orthodoxe se sont affrontées dans la périphérie européenne.

1.2.3. Le côté sombre de la culture dans les Balkans

Nous avons déjà mentionné les préjugés sur les Balkans, perçus comme une région qui souffre du manque de culture. Les habitants de ces pays appartiennent à la culture européenne, mais la deuxième dimension barbare émerge et les entraîne vers les confrontations armées. Pourtant, l'histoire yougoslave a montré que les guerres étaient menées au nom de la culture. Les acteurs politiques, surtout influencés par l'agressivité de l'ethno-nationalisme, ont abusé de certaines spécificités culturelles et dégradé la notion de culture. Le mot « culture » suggère une activité humaine, ce qui est différent de la nature. La culture est aussi l'ensemble des caractéristiques communes à un groupe ou à une société, ses pratiques, son système de valeurs, ses croyances et traditions. Elle s'exprime aussi dans le domaine des arts et du savoir-faire. Dans les Balkans, au contraire, elle se caractérise par la violence, la terreur et la barbarie. Cette culture, à l'opposé de la culture cosmopolite, est

⁵⁸ La première fois le livre a été publié en 1996 et traduit en français en 1997, citation selon la version : Huntington S., (2017), *Le choc des civilisations*, Odile Jacob, Paris

⁵⁹ Le premier fois le livre a été publié en 1992, ici la citation selon la version : Fukuyama, F. (2012), *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Champs essais, Paris

⁶⁰ Bjeléc D. et Savić O., (2002), *Balkans as Metaphor*, MIT Press

⁶¹ Bjeléc, interview dans *Vreme*, numéro 602, juillet 2002

folklorique, primitive, mais authentique car elle provient d'un passé lointain (Colovic, 2008 :87). En plus, ce discours renforcé par les sentiments nationalistes exige une culture isolée, homogène et unique, meilleure que les autres. Tout au long des siècles la supériorité culturelle était menacée et il fallait défendre les vraies pratiques culturelles. Dans les Balkans, le folklore pénètre l'art, la culture et la politique. La politique s'introduit dans le monde artistique et culturel. Le sort malheureux des Balkans hante la production artistique et la culture n'arrive pas à atteindre le niveau mondial. Toutefois, certains continuent à prier pour le retour de la justice et de la paix dans la région balkanique.

A kad prode ova zima

i vrate se laste

neka raste sve što raste i treba da raste

neka stanu loše karme

sve u jednon danu

Bože, pravde

kad će biti opet na Balkanu ?

Et quand cet hiver sera passé,

Et quand les hirondelles reviendront,

Que tout repousse ce qui doit repousser,

Il faut que tout repousse,

Que le mauvais karma s'arrête,

En une journée,

Mon Dieu, y aura-t-il de nouveau,

La justice dans les Balkans ?

(Bajaga, *Januar*, [Janvier])

Pomiluj sve klince Balkana.

Nahrani nas, mir nam je hrana

Golubice, sa moga srca

Odlepršaj u svet...

Aie pitié de tous les gamins des Balkans,

Donne-nous à manger, la paix est notre nourriture,

Colombe, de mon cœur,

Envole-toi dans le monde.

Učini da i nama svane

I dodirom isceli rane

Godine zla da izblede

Što pre....

Fais venir la lumière chez nous,

Et guéris les plaies en les touchant.

Que les années mauvaises palissent,

Le plus tôt possible....

(Bajaga, *Golubice*, [Colombe])

La décennie qui a suivi la mort du maréchal Tito a réveillé les esprits balkaniques maléfiques et le fanatisme. Le nationalisme et la haine ont agité les milieux intellectuel et culturel. Depuis les années 1990, les films décrivent la tragédie yougoslave tout en adoptant une idéologie. Les écrivains insultent ouvertement les anciens compatriotes. La culture populaire et les médias aggravent la situation en choisissant leur côté, adressant des éloges aux criminels de guerre. Dans les émissions télévisées défilent des personnages tels que Željko Raznjatovic Arkan, chef de guerre serbe à la tête d'une armée paramilitaire. Baja Mali Knindza chante :

<i>Stan'te paše i ustaše</i>	Arrêtez-vous, les pachas ⁶² et les Oustachis,
<i>ne dirajte to je naše</i>	Ne touchez pas ce qui nous appartient,
<i>u nama je srce lavlje</i>	Nous avons un cœur de lion,
<i>mi branimo pravoslavlje</i>	Nous défendons la religion orthodoxe.

(Baja Mali Knindža, *Stant'te paše i ustaše*, [Arrêtez-vous les pachas et les oustachis])

Tandis que, de l'autre côté de la frontière Marko Perkovic Thompson, un chanteur croate répond :

<i>Čujte srpski dobrovoljci, ,</i>	Ecoutez-moi, les soldats serbes,
<i>bando, četnici,</i>	les bandits, les Tchetniks,
<i>stići će vas naša ruka i u Srbiji</i>	Nous nous vengerons même en Serbie.

(Thompson, *Bojnak Čavoglave*, [Le soldat de Cavoglava] ⁶³)

La propagande guerrière a ramené le discours nationaliste à la télévision, dans les journaux et dans la littérature yougoslave et a éloigné davantage les ex-compatriotes. Nous examinerons d'autres exemples de production culturelle pendant les guerres yougoslaves dans le deuxième chapitre, mais n'oublions pas que les hostilités interethniques dans les Balkans sont présentes

⁶² Dans l'Empire ottoman, pacha est un titre réservé aux gouverneurs des provinces, aux titulaires du grade de vizir ou d'autres grades de la hiérarchie civile et militaire

⁶³ Le village croate où ce chanteur est né et où il glorifie la lutte croate contre l'armée yougoslave

de nos jours. Cependant, les Balkans ne sont pas si différents des autres régions qui vivent des périodes difficiles et sont vulnérables. Malgré tout, certaines spécificités balkaniques subsistent et durent dans le temps tel que le rôle important de l'histoire ou la méfiance d'autrui. Cette méfiance est peut-être le résultat du sentiment de défaite politique et intellectuelle après les confrontations armées dans les Balkans depuis la Première guerre balkanique. La population balkanique se diversifie car aujourd'hui les Grecs, les Bulgares, les Roumains, les Croates et les Slovènes font partie de la communauté européenne. Certains d'entre eux nient leurs liens balkaniques en soulignant leurs caractéristiques latines, leur héritage austro-hongrois, leur lien avec l'antiquité. Pourtant, les habitants des autres pays ex-yougoslaves sont cyniques envers l'UE, indifférents aux jugements de la communauté internationale et restent otages des préjugés du monde entier.

La combinaison de l'héritage historique depuis la rivalité entre Rome et Byzance, de l'invasion turque, de la domination austro-hongroise, du culte de la nation importé de l'Europe occidentale, puis de l'influence du communisme et de la pratique politique russe a lentement façonné les sociétés, les habitudes, les coutumes, les mentalités et l'histoire dans son ensemble. La culture de chacun des peuples balkaniques est riche, leur fierté est omniprésente, l'attachement à leurs origines est fort, mais ils ont aussi de nombreuses valeurs en commun avec les européens. Les Balkans sont à l'image d'un grand carrefour, un point de rencontres et de confrontations, de différentes cultures, croyances, coutumes, langues et peuples et un point de confrontations nationales, religieuses et identitaires. C'est un espace chargé d'histoire où les habitants communiquent depuis des siècles. Cette communication est colorée « par la dialectique compliquée entre ce qui unit des peuples fondamentalement proches par leur histoire et leurs coutumes, et ce qui les distingue » (Dérens, 2000 :13).

1.3. La quête de l'identité yougoslave

*Comment peut-on être ce que l'on est ?*⁶⁴

Nous nous identifions par rapport à l'autre, nous définissons ce que nous sommes et nous changeons, alors nos critères changent aussi. L'identité est dynamique. Parfois nous essayons de maintenir notre propre estime, parfois nous voudrions corriger « nous-même », et nous désirons être mieux valorisés. Identifier signifie mettre dans une catégorie, se déterminer, en tant qu'individu, groupe, nation, société. Chaque société produit des catégories identitaires que ses membres vont adopter et un sentiment d'appartenance va les réunir. Ce sentiment d'appartenance selon Ferréol se résume comme « la conscience individuelle de partager une ou plusieurs identités collectives et donc d'appartenir à un ou plusieurs groupes de référence dont l'individu va intégrer un certain nombre de traits identitaires (valeurs, modèles, comportementaux et interprétatifs, emblèmes, imaginaires collectifs, savoir partager) » (Ferréol 2004:19). Un tel sentiment se construit par trois actions d'identification : identifier autrui, s'identifier à autrui, être identifié par autrui. Donc, ce processus d'identification est un « processus mutuel, dialogique » (Ferréol 2004:20), entre nous et l'autre et qui nous aide à nous auto-identifier.

En parlant des pays des Balkans et plus précisément des pays ex-yougoslaves, la question des frontières est souvent centrale : la frontière physique entre les pays ainsi que la frontière ethnique, linguistique et identitaire. Comme l'identité et l'altérité sont semblables et différentes à la fois, elles forment un couple complémentaire et leurs qualités se définissent dans leurs limites. Les frontières et les limites sont changeables et discutables, surtout dans les Balkans où cette question ouvre la boîte de Pandore. Rappelons-nous que la chute des deux grands empires a profondément bouleversé le quotidien des peuples balkaniques. Les frontières de l'Empire ottoman ont graduellement reculé en libérant la population des contraintes, et l'Empire austro-hongrois a délaissé de nouveaux territoires. Ces nouvelles frontières ont été un compromis plus ou moins malheureux entre les grandes puissances et les aspirations des peuples qui y vivaient. N'oublions pas qu'il s'agit des deux empires

⁶⁴ Paul Valéry, cité par Calic, Gasic and Babic, 2013 : 149

multiculturels et multiethniques où les populations ont subi la colonisation, la soumission, les migrations internes, le service militaire forcé, etc. Avant, le Danube marquait la frontière entre les peuples catholique et orthodoxe mais ensuite les changements de frontières dans les Balkans étaient si fréquents que les populations n'arrivaient pas à s'adapter. Les peuples balkaniques vivaient dans une dynamique particulière où la logique des frontières linéaires a été niée.

Ce point de passage et de croisement que sont les Balkans a vu naître beaucoup de luttes pour l'indépendance et le retour aux frontières historiques. Celles-ci se construisent, se déconstruisent, elles apparaissent et disparaissent, elles tremblent. Actuellement nous discutons plus sur des régions que sur des frontières. L'idée de la Grande Albanie qui aurait réuni le Kosovo à l'Albanie afin de construire un pays albanophone ou bien, de la Grande Serbie qui aurait rejoint la République des Serbes de Bosnie à la Serbie actuelle pour réunir tous les Serbes dans un seul pays est un sujet toujours présent dans les Balkans. Le désaccord entre la Macédoine et la Grèce sur l'usage du nom de l'ancienne région hellénisée est un débat du XX^{ème} siècle. En Voïvodine les autonomistes réclament aussi leur indépendance en se référant aux origines austro-hongroises. La Hongrie aussi, de son côté, revendique son droit sur cette région détachée de la Serbie. Toutes ces revendications pour des états indépendants sont mutuellement irréconciliables. Dans le cas de l'ex- Yougoslavie, il faut éviter le terme de l'« ex » dans les discours publics, mais plutôt parler de « la région » car la yougo-phobie est aussi présente dans cet espace conflictuel. Un autre terme utilisé dans le discours public, *les Balkans occidentaux*, désigne les pays balkaniques exclus de l'UE.

La Yougoslavie a été fondée sur deux concepts : la fédération des nations et l'expérience culturo-historique partagée. Pendant un moment il a semblé que le modèle yougoslave pourrait être un exemple de super-nation réussissant à surmonter le problème des différences religieuses, nationales, ethniques et économiques. Cependant, la Yougoslavie a trahi cet espoir de la création d'une sur-nation (voir plus Hobsbawm, 2004). Les Yougoslaves, que sont-ils devenus aujourd'hui ?

1.3.1. L'identité yougoslave, existe-t-elle réellement ?

- D'où viens-tu ?
- De Yougoslavie.
- Ce pays existe toujours ?
- Non, mais j'en viens quand même.⁶⁵

La question de l'identité est très actuelle et nombreux sont les sociologues et anthropologues qui en profitent afin d'expliquer les phénomènes sociaux d'aujourd'hui. Ce terme a une signification très large et a une application vague d'où la facilité avec laquelle la notion d'identité est utilisée quotidiennement. L'identité est souvent synonyme de subjectivité, de personnalité, d'originalité et désigne les traits de caractère d'un individu ou d'un groupe de personnes.

En revenant à l'étymologie grecque du mot, l'identité est un « caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe, qui fait son individualité, sa singularité »⁶⁶ C'est aussi un ensemble des traits d'un individu ou d'une communauté. Ces traits se réfèrent à une personne, à un groupe de personnes ou à une nation entière. L'identité regroupe toutes les manières dont ces individus ou groupes se définissent par eux-mêmes ou sont définis par autrui. D'autre part, l'identité est aussi la conscience que quelqu'un a de soi-même, qui l'aide à s'auto-identifier et à développer sa spécificité individuelle. L'idée de l'identité est souvent vue comme la quête de quelque chose qui nous est propre, une force intérieure cachée par l'influence du milieu. Cette notion est en rapport avec la dimension biologique de l'être humain, les traits innés individuels, l'aspect culturel et/ou territorial et la liberté de choix. Donc, l'identité veut dire unique, particulier, mais ce terme traduit également l'appartenance à un même groupe.

Quand je parle de ma propre identité, je ne suis pas seulement Ana Basta en tant qu'individu unique, mais je suis aussi membre de nombreux groupes et collectifs. Je fais partie du groupe des femmes, des Serbes, des étudiants, des Niçois, des ethnologues etc. Et je me détermine par rapport aux autres membres de ces groupes et davantage encore par rapport à ceux qui ne font pas partie de mon groupe. Le rattachement du « moi » au groupe, de l'individuel au

⁶⁵ Citation auteur inconnu, Lesic, Z. (1995), *Children of Atlantis: voices from the former Yugoslavia* [Les enfants de l'Atlantide: les voix de l'ex-Yougoslavie]

⁶⁶ Dictionnaire Larousse

collectif, est défini sous la notion d'identité culturelle. Le sentiment d'appartenance et l'envie d'autodéfinition détermine la quête identitaire. Donc, nous avons deux dimensions, l'une objective et l'autre subjective et il faut concilier le fait qu'on peut être un ou plusieurs êtres à la fois.

Rajoutons à ceci mon identité numérique ou informatique, celle de mon numéro de sécurité sociale, de mon passeport ou voire de mon adresse IP ou de mon identification Facebook. Les identités sont multiples et multidimensionnelles, parfois manipulées, abusées et même dangereuses et instables.

Ce qui nous intéresse dans ce travail est l'identité collective. Dans le contexte anthropologique, cette identité de groupe renvoie à l'idée d'identités construites, héritées ou reçues selon la tradition du groupe. La question se pose souvent : est-ce qu'on a la possibilité du choix de l'identité ou assumons-nous l'identité qu'autrui nous assigne ?

Suivant la logique sociologique, les groupes sociaux existent et chacun d'entre eux possède une identité à part entière. Cette identité de groupe se transmet à chacun des membres et façonne l'individu ce qui rend à l'identité personnelle le reflet de celle du groupe. Toute personne appartient à plusieurs groupes sociaux, donc elle reçoit des marqueurs de chaque groupe ce qui fait qu'un individu a plusieurs identités (voir plus Dortier (1998). *L'Individu dispersé et ses identités multiples*). Lévi-Strauss nous rappelle que « l'identité est une sorte de foyer virtuel auquel il nous est indispensable de nous référer pour expliquer un certain nombre de choses, mais sans qu'il n'ait jamais d'existence réelle » (Lévi-Strauss, 1977 :322). Si l'on rajoute la citation du célèbre logicien Gottlob Frege : « Puisque toute définition est une identité, l'identité elle-même ne saurait être définie » (Gottlob, 1894)⁶⁷, nous nous rendons compte de l'impossibilité de définir l'identité qui croise toutes les sciences humaines.

Selon Alain Caillé, un des pionniers de la défense de la conception plurielle de l'identité, tout acteur social relève de trois « zones d'appartenance »⁶⁸. La première est celle des « réseaux de sociabilité primaire » qui concerne la famille ou l'environnement du travail. La seconde zone est celle du « macro-sujet collectif » qui se réfère aux groupes religieux, ethniques, politiques auxquels l'individu appartient. La troisième zone est celle de « l'humanité entière » qui prend de plus en plus de visibilité dans l'ère de la mondialisation.

⁶⁷ Citation selon la définition de l'identité dans le *Dictionnaire de la philosophie* : (les dictionnaires *Universalis*).

⁶⁸ Citation de Dortier, J.F. « L'individu dispersé et ses identités multiples », in Jean-Claude Ruano-Borbalean (éd.), 1998, *L'identité*, Paris, Ed. Sciences Humaines, pp. 52-53.

La notion d'identité en sociologie étudie le rapport entre l'individuel et le collectif, entre un individu et un groupe auquel cet individu appartient. Mucchielli souligne que l'identité renvoie à une « interaction, une dialectique entre l'individuel et le social » (Mucchielli, 2002). Comme nous le savons, un individu est défini d'un côté par des traits d'ordre social et d'un autre côté par des caractéristiques personnelles. Les premiers forment l'identité sociale d'un individu et Mucchielli les définit comme « l'ensemble des critères qui permettent une définition sociale de l'individu ou du groupe, c'est-à-dire qui permettent de le situer dans la société » (Mucchielli, 2002 :127). Donc, chaque personne a plusieurs rôles au sein des groupes et ces rôles la définissent.

Dans la suite de ce travail, nous allons nous intéresser à ce groupe qui rassemble les membres des classes sociales, des communautés religieuses, des groupes ethniques et professionnels sous le nom de Yougoslaves. Cette identité a été construite à la fois par l'inclusion et l'exclusion de ces membres de sorte que chacun peut s'identifier à tel ou tel groupe en fonction de ces qualités et caractéristiques et des liens de solidarité ou d'appartenance. Les Yougoslaves ont partagé la même expérience de vie, ils ont eu des relations de voisinage, la même logique de construction de famille. Ce qui a réuni encore plus les Yougoslaves sous un même « toit » est le sentiment d'une lutte commune contre l'ennemi fasciste. Bien que l'idée de la Yougoslavie date de plus d'un siècle, l'identité collective et l'appartenance nationale yougoslave a été plus qu'encouragée par le gouvernement communiste du pays. En ajoutant la construction orchestrée du culte du président Tito, le mythe du père du pays, du sauveur de la nation, les Yougoslaves se sont réunis sous l'idée de la reconstruction d'une nouvelle infrastructure post-guerre. Il ne faut pas négliger la dimension de l'auto-investissement dans cette construction identitaire ainsi que l'importance de la solidarité et la satisfaction d'appartenance à un groupe. Les stéréotypes des peuples des Balkans étaient déjà présents lors de la construction de la Yougoslavie et la population les a adoptés, tant positifs que négatifs et les a surpassés. Dès lors, les Yougoslaves ont partagé un destin commun ce qui les a aidés à se sentir concernés par les succès de la nation entière. Parfois, les personnes s'identifient si fortement à un groupe qu'elles sont capables de rejeter les membres des autres groupes parce qu'elles les considèrent comme trop différents. C'est le cas en Yougoslavie. Dans le débat sur la création et construction du pays des slaves du sud, certaines personnes s'identifient comme yougoslaves et serbes, ou yougoslaves et croates, tandis que d'autres se sentent appartenir seulement à l'un des deux groupes. Certains perçoivent la Yougoslavie

comme une menace pendant que d'autres s'identifient aux membres les plus représentatifs de leur groupe : les héros nationaux, les politiciens, les écrivains, les fonctionnaires.

Avant d'aborder la question de l'identité nationale en Yougoslavie, il est nécessaire de comprendre que dans le langage anthropologique, la notion de l'identité est souvent plurielle et cette pluralité ouvre la possibilité de conflits. C'est pourquoi nous entendons souvent parler d'identité complexe et changeante. Parfois claires parfois floues certains les définissent comme « bricolées » en raison de leurs contradictions et antagonismes omniprésents.

1.3.1.1. L'identité nationale en Yougoslavie

L'appartenance confessionnelle en ex-Yougoslavie était le premier facteur identitaire. Les Yougoslaves peuvent être orthodoxes, catholiques, juifs ou musulmans. L'église serbe orthodoxe a été fondée en 1219 par Saint Sava (voir plus Batakovic, 2005 : 17-23) et son influence resta importante dans la région balkanique à travers les siècles. Désormais, son autorité s'exerce sur une catégorie de fidèles « les Serbes ». Donc, le pouvoir de l'église orthodoxe serbe n'englobe pas un territoire déterminé, mais tous les orthodoxes où qu'ils vivent tant qu'ils reconnaissent l'autorité du patriarcat serbe. C'est pourquoi l'identité serbe est d'abord une identité confessionnelle sur laquelle se fonde l'identité nationale. Comme l'affirme Dérens « il existe une adéquation totale entre identité serbe et affiliation à l'Eglise orthodoxe serbe, qui dépasse même le cadre de la pratique et de la croyance religieuse, pour devenir un marqueur culturel »(Dérens 2000:31). Ce marqueur culturel est hérité des ancêtres et la conservation de la religion est importante parmi toute la population balkanique, et très souvent ressentie comme le fondement de l'identité personnelle et collective. Pourtant, cela est vrai seulement dans la période moderne depuis l'époque de la création des nations. La modernité a ramené la simplification et l'uniformité car il était tout à fait possible de rencontrer des Serbes catholiques à Dubrovnik ou en Dalmatie. Selon Dusan Batakovic, une part importante de la population urbaine de Dubrovnik, mais aussi de Sibenik, Zadar, Split, s'affirmait comme serbe tout en étant de confession catholique romaine » (Batakovic, 2005 :216) et selon cet historien leur nombre était estimé à environ 100 000 au début du XX^{ème} siècle.

Bien sûr, « l'identité d'un peuple ne se réduit pas à une série de paramètres objectifs- la langue, la confession, la vie sur un territoire donné ». Le sentiment de former une communauté spécifique dépend largement du processus historique de formation des nations et des identités nationales. (Dérens, Gresin, 2007 :16). L'identité nationale se fonde aussi sur les mythes historiques et politiques. La Bataille du Champs des Merles au Kosovo a profondément influencé la mémoire collective serbe et la fierté nationale. Selon la légende, le prince Lazar aurait reçu la visite d'un ange à la veille de la bataille. L'ange l'aurait mis devant le choix suivant : gagner la bataille ou bien gagner le royaume des Cieux, gagner la royauté de ce monde, ou le royaume céleste. Le parallèle avec le choix du Christ à la veille de sa Passion est plus qu'évident. Par son choix christique, le prince Lazar a engagé tout le peuple serbe, dans la tradition véhiculée par l'église. En se sacrifiant pour la défense de la chrétienté, les Serbes auraient ainsi accepté et mérité leur dimension de « peuple céleste ». Ce mythe de la bataille de *Kosovo Polje* [Champs des Merles] a été très vite conçu, forgé et transmis par les poètes populaires et reste dans la tradition épique serbe. *Kosovo polje* est un lieu de mémoire majeur des Balkans qui est très présent dans l'esprit serbe.

Quant à l'idée yougoslave, elle pose plusieurs questions : cette unité nationale est-elle créée dans le désir d'une unification politique et étatique ? Cette union yougoslave cache-t-elle l'ancienne idée de la création d'une Grande Serbie et d'une résurrection de l'Empire médiéval de Dusan où les Serbes profiteraient du pouvoir ? Est-ce qu'une langue commune suffira pour le bon fonctionnement de l'unification yougoslave sous l'influence du romantisme allemand ? Afin de comprendre la citoyenneté et la nationalité en Yougoslavie, il est important de souligner l'importance des changements et bouleversements qui ont eu lieu dans ce pays. La crise yougoslave, sa désintégration, le fonctionnement des nouveaux gouvernements des pays héritiers, ainsi que le processus de leur intégration à l'UE ne peuvent pas être pleinement appréhendés sans la compréhension de leurs régimes de citoyenneté. N'oublions pas qu'il s'agit d'une région post-confliktuelle, qui fait l'objet de multiples processus de désintégration, de tentatives plus ou moins réussies de sécession et d'un grand nombre de l'arrangements politiques et territoriaux. Il s'agit également d'une région qui représente une enclave géographique, entourée par les États membres de l'UE. C'est pourquoi la question de la citoyenneté et de la nationalité en ex-Yougoslavie explique plus la réalité actuelle et les conséquences terribles de la désintégration de ce pays slave.

1.3.1.2. Double citoyenneté yougoslave

*Je suis Serbe de naissance pas de métier.*⁶⁹

Nous allons mettre de côté les enjeux religieux dans la définition de l'identité yougoslave pour tenter d'expliquer la notion de citoyenneté et de nation en Yougoslavie, qui influence encore aujourd'hui la vie quotidienne de la population. Suivant l'explication de Štiks et Shaw, et en adoptant la définition de Jane Jenson, le régime de la citoyenneté est décrit comme « les arrangements institutionnels, les règles qui façonnent les décisions politiques et pratiques ainsi que les limites de l'État. Ce sont aussi les définitions problématiques de la relation entre l'État et les citoyens » (Štiks, Shaw, 2012 :17). Jenson définit quatre dimensions du régime de la citoyenneté : les limites de la responsabilité de l'État ; les droits et les obligations acquis ; l'administration d'un État, y compris les institutions et les mécanismes qui facilitent l'admission à la citoyenneté ; finalement le sentiment d'appartenance. Par exemple, en définissant la citoyenneté Christian Joppke⁷⁰ souligne les différences entre le statut du citoyen et ses droits et son identité. Notons aussi l'importance des pratiques sociales et la participation politique qui sont aussi des qualités de la citoyenneté.

En général, la nationalité présente un lien entre l'état et un particulier qui sous-entend les droits garantis par l'état ainsi que les obligations de chaque ressortissant envers son pays. Cette relation a une notion juridique qui englobe les droits économiques, sociaux et humains, la deuxième notion est politique et se réfère à la vie politique active des citoyens. La troisième et dernière notion est émotionnelle où les individus ressentent une appartenance ethnique, une responsabilité citoyenne ou une fierté nationale.

En France, les notions de citoyenneté et de nationalité sont synonymes. Ce n'est pas le cas en Yougoslavie la nationalité désigne une appartenance ethnique. Cette appartenance ethnique n'est pas territoriale, chacun garde sa nationalité où qu'il vive. En revanche, la citoyenneté est une notion territoriale. On est serbe de nationalité grâce à la nationalité de nos parents, où qu'on vive, en Serbie ou dans un autre état fédéral. Donc, il est possible d'être serbe de naissance et avec une citoyenneté slovène car l'adresse du domicile est en Slovénie. Chacun conserve sa nationalité héritée de ces ancêtres, la citoyenneté repose sur le lieu de résidence. Un yougoslave possède donc, parfois trois identités nationales : il est yougoslave ce qui est sa

⁶⁹ Citation de chanteur Rambo Amadeus dans une émission télévisée, source YouTube

⁷⁰ Joppke, C. (2010). The Inevitable Lightning of Citizenship. *European Journal of Sociology*, 51(1), 9-32

citoyenneté fédérale, ensuite il possède la citoyenneté de sa république de résidence et enfin la nationalité de son groupe d'appartenance.

Depuis le démantèlement de la Yougoslavie en 1991 jusqu'à la déclaration d'indépendance de la République du Monténégro et la sécession du Kosovo, cinq nouveaux régimes de citoyenneté sont apparus et ont remplacé le régime yougoslave. Ce régime yougoslave a été créé sur deux niveaux : le niveau fédéral et le niveau républicain.

« La République fédérative a été une sorte de chantier institutionnel permanent » remarque Gossiaux (Gossiaux, 2002 :91), car après la première Constitution de 1946 suivie de réformes en 1953, encore deux Constitutions ont été promues : en 1963 et ensuite en 1974. Le but des réformes a été la décentralisation du pouvoir. Cependant, dès la première Constitution « la distinction des dimensions territoriale et nationalitaire du fédéralisme ». (Gossiaux, 2002 :92). Dès le début, toute la structure du système politique fédéral, a été fortement influencée par la conception austro-marxiste d'Otto Bauer⁷¹. Gossiaux nous rappelle que Bauer base son principe comme « le contre-pied de la proposition selon laquelle les frontières d'État doivent correspondre aux démarcations nationalitaires » (Gossiaux, 2002 :89). Son principe repose sur deux idées clés : déterritorialisation de la nationalité et recensement régulier de la population. Bauer ne voit « aucun lien logique, aucun lien de nécessité entre la nation et la notion de territoire » car selon lui « la nationalité est une affaire de choix, d'adhésion personnelle » (Gossiaux, 2002 :89). Le deuxième postulat de la conception austro-marxiste tel que le recensement donne au système « les degrés de liberté qui lui permettent de fonctionner » (Gossiaux, 1993). Cependant, les recensements qui ont été organisés tous les dix ans, offrent une liberté de choix entre « diverses appartenances nationales », mais aussi la possibilité de « récuser ce choix lui-même » (Gossiaux, 2002 :95). Gossiaux conclut que cette possibilité du choix enlève la rigidité de nationalité, mais la fragilise.

Cette constitution de 1946 pose une distinction fondamentale entre « peuple » ou « nation » désignés par le terme de « *narod* », et « nationalité » pour le terme de « *narodnosti* ». Les « *peuples* » sont « des peuples constitutifs de la Fédération yougoslave », qui disposent à ce titre de « foyers nationaux » dans une ou plusieurs républiques fédérées. Il y en a cinq : les Slovènes, les Croates, les Serbes, les Monténégrins et les Macédoniens. D'autres groupes, parfois même nombreux, constituent des « nationalités ». Comme par exemple, les Hongrois de Voïvodine ou les Albanais du Kosovo car la Hongrie et l'Albanie existent comme pays

⁷¹ Bauer, O. (1987). *La question des nationalités et la sociale-démocratie*, Paris-Montréal, Etudes et documentation internationales-Arcantère-Guérin

indépendants hors de la fédération yougoslave. Jean-François Gossiaux propose le terme de minorités pour définir les « *narodnosti* ». Cependant, le terme de minorité a été évité par le régime yougoslave. La notion du *narodnosti* a été aussi « étendue à des groupes ethniques sans référence extérieure, comme les Roms ou les Valaques (Gossiaux, 2002 :92). Donc, les *narodi* sont les peuples fondateurs de la Fédération et il était six y compris les Musulmans de Bosnie depuis 1971. Finalement la Constitution de 1964 définit la Yougoslavie comme « une communauté de nations et nationalités égales en droit dès 1968 » (Gossiaux, 2002 :93). Selon Gossiaux, le choix « Yougoslave », bien qu'il soit, en théorie, ouvert pour tout le monde, a été réservé au début aux ressortissants bosniaques, puis aux enfants des couples mixtes. C'est pourquoi cette supranationalité « yougoslave » est confondue avec l'appartenance étatique ou avec la citoyenneté, mais se trouve désormais au même niveau que les nationalités de base. (Gossiaux, 2002 :94-95).

En 1991, la Yougoslavie a été démembrée et remplacée par des républiques indépendantes. Le système parallèle de la citoyenneté fédérale et républicaine yougoslave a été remplacé par les nouveaux états qui ont introduit leur propre citoyenneté. Ils ont déterminé qui sont les « citoyens » des nouveaux états et qui a droit aux privilèges de la citoyenneté (droit à la résidence, droit à l'assistance sociale, droit de la propriété, droits politiques, etc.), ainsi qu'aux obligations (service militaire, etc.) (voir plus Štiks, Shaw, 2012 :12). Le système complexe des peuples constituants, nationalités et minorités de la Yougoslavie de Tito a été remplacé par un système tout aussi complexe et compliqué qui a continué à privilégier une communauté par rapport à une autre. Beaucoup de personnes vivant dans les états indépendants n'appartenaient pas à la nation dans laquelle ils résidaient ce qui a dégradé leur qualité de vie et leur statut de citoyen. Ils possédaient la citoyenneté yougoslave, puis la citoyenneté républicaine d'un nouveau pays arboraient donc une autre nationalité. Soudainement, ils n'avaient plus aucun droit dans ce pays de résidence où ils faisaient leur vie. Un croate vivant en Serbie ayant la nationalité croate, n'avait plus aucun droit en Serbie. Dès la disparition de la Yougoslavie, ce groupe de personnes a directement ressenti la dégradation de leur état civil. Štiks nous rappelle que les préférences ethniques ou d'autres éléments restrictifs ont été introduits dans le processus d'acquisition de la citoyenneté dans les nouveaux états. Cela a fondamentalement changé le statut juridique de nombreuses personnes et leurs droits politiques, sociaux et économiques ont été en danger. (Štiks, Shaw, 2012 :22)

« L'ingénierie ethnique » est le nom que Štiks donne à ce phénomène répandu. Dans le cadre de la création de nouveaux états indépendants, Štiks définit la nationalité comme « la pratique

intentionnelle du gouvernement qui utilise des moyens juridiques et des mesures administratives afin de créer une population ethnique homogène en faveur d'un groupe plus nombreux. (Stiks, Shaw, 2012 :23). L'ingénierie ethnique, qui a été appliquée dans tous les états successeurs était censée servir d'outil d'inclusion ou d'exclusion de la vie quotidienne et sociale. Son but était de créer de nouveaux ressortissants légitimes et de priver de toutes décisions politiques les membres d'autres groupes ethniques. (Stiks, Shaw, 2012 :24). Cette technique a souvent été suivie d'un nettoyage ethnique qui a radicalement changé la situation démographique de la Yougoslavie en la transformant en une mosaïque de territoires homogènes.

Štikš désigne le régime de la citoyenneté yougoslave par les mots « expérience » et « laboratoire de nationalité » (Stiks, Shaw, 2012 :35). Il dit que la Yougoslavie est un exemple où la nationalité officielle a servi d'outil à la fois pour l'intégration post-guerre, pour la construction d'une coopération multiculturelle dans les années 1960 et enfin a généré l'apparition de tensions entre les différentes nations au sein d'un même pays qui aboutira à l'ingénierie ethnique dans les républiques héritières (voir plus Stiks, 2012 : 35-75).

Les ex-yougoslaves soulignent souvent les ressemblances institutionnelles entre la Yougoslavie et l'Union Européenne comme la présidence tournante, la politique de parité, de consensus, la création de fonds qui financent et aident les pays sous-développés, le pouvoir central très faible et les rivalités économiques et ethnocentriques des états membres de l'union. » (Stiks, Shaw, 2012 :37). Pendant et après les guerres yougoslaves, les personnes qui ne trouvaient pas leur place dans les républiques nationales, formaient des groupes de yougoslaves qui revendiquaient leur nationalité fédérale et pour la plupart sont devenus des étrangers dans leurs propres pays du jour au lendemain.

Štikš n'exagère pas en disant que certains individus « devenaient morts au sens administratif » (Stiks, Shaw :2012 :55). C'est ainsi que les Yougoslaves qui n'habitaient pas dans leur pays natal ou d'origine, obtenaient le statut de migrant. Ils ont dû fuir leurs pays de résidence où ils n'avaient plus le droit de vivre à cause de leur nationalité différente, mais ils ne possédaient pas non plus la citoyenneté du pays où ils trouvaient refuge. En plus, leur pays d'origine et celui de leur résidence étaient très souvent des rivaux politiques ou guerriers. Hayden nous rappelle que dans le cas de la Yougoslavie, « les groupes imaginaires ont réussi à détruire un pays et une communauté qui existaient réellement » (Hayden, 2003 :76). Les voisins deviennent alors des rivaux, les compatriotes deviennent des ennemis.

1.3.2. Qui est Yougoslave ?

Certains experts soulignent que le yougoslavisme n'a jamais duré comme doctrine nationaliste car cette idée, qui n'a commencé qu'en 1929, s'est éteinte en 1934 avec l'assassinat du roi Alexandre à Marseille. Malgré son idée cosmopolite, le yougoslavisme n'a jamais réussi à supprimer les aspirations nationalistes dans le pays. Le yougoslavisme a existé sous une autre forme qui se fondait sur la proximité culturelle et linguistique des communautés et sur la coopération économique et industrielle. Au moment de la création de l'idée yougoslave, les nationalismes particuliers se sont développés. Le yougoslavisme et les nationalismes coexistaient et interagissaient. Il semble que le yougoslavisme servait à étouffer les nationalismes éveillés dans les républiques fédératives et il était plutôt conçu comme une idée utopiste ou une émotion que comme une appartenance nationale. En Yougoslavie les autorités politiques avaient pour but de protéger la population de la marginalisation des minorités ainsi que de la suprématie serbe ou croate. En plus, les différentes régions yougoslaves ont prospéré à l'aide du développement industriel de la fédération, de l'éducation et l'idéologie socialiste. Certains experts proposent d'étudier les yougoslavismes au pluriel comme « le réseau des programmes culturels qui rend la coopération internationale possible et qui repousse le destin nationaliste fataliste » (Jezernik, 2018 :16). B.Jezernik dans son livre « La Yougoslavie, le pays des rêves ⁷² » et J.Bakic dans son œuvre « Les idéologies yougoslaves entre le nationalisme serbe et croate »⁷³, chacun à sa propre manière, proposent plusieurs angles de vue : le yougoslavisme comme le nationalisme yougoslave, le yougoslavisme fédératif ou unitaire et le yougoslavisme comme réseau culturel et transnational.

La réponse à la question « qui est ou qui étaient les Yougoslaves ? » n'existe pas, car les études historiques, sociologiques, statistiques et démographiques ne sont pas nombreuses. Certes, un historien a analysé les données du recensement de l'année 1981 où le nombre de yougoslaves a été le plus élevé dans l'histoire. Neven Isailovic ⁷⁴ examine si les Yougoslaves étaient plus nombreux en ville ou à la campagne, de quelle république ils venaient, s'ils étaient d'un milieu religieux ou athée, nationaliste ou libéral. Ses conclusions sont que les Yougoslaves venaient plutôt d'un milieu urbain, et de petites bourgades. Selon lui les

⁷² Jezernik, B. (2018). *Jugoslavlja, zemlja snova* [Yougoslavie, pays des rêves], Biblioteka XX vek, Belgrade ;

⁷³ J. Bakic, J. (2003). *Ideologije jugoslovenstva između srpskog i hrvatskog nacionalizma* [L'idéologie du yougoslavisme entre le nationalisme serbe et croate], Belgrade

⁷⁴ Isailovic, N. (2011). Qui sont (étaient) les Yougoslaves, source : <https://pescanik.net/ko-su-bili-jugosloveni/>

yougoslaves s'exprimaient en serbo-croate et ils vivaient à Belgrade, en Voïvodine, en Slavonie, dans les régions multiethniques de Bosnie et des Bouches de Kotor. Ensuite, ils vivaient dans les régions multinationales et multiethniques car « plus les ethnies étaient nombreuses, plus il y a eu de yougoslaves » (Isailovic, 2011 :3). Il ajoute que les Yougoslaves sont « une collectivité dont l'identité se résume au même État et à une langue commune, et qui ignore la religion, la tradition et l'ethno-culture » (Isailovic, 2011 :4). Les Yougoslaves sont, parfois, « des membres d'une minorité ethnique qui ont choisi de s'assimiler à l'état et pas à la nation dans laquelle ils vivent » (Isailovic, 2011 :4). Il confirme aussi que « certains stéréotypes yougoslaves sont vrais, mais qu'il est difficile de le prouver »⁷⁵. Tels que « les enfants issus des mariages mixtes se déclarent comme yougoslaves », les membres de l'armée yougoslave ou les fonctionnaires du parti communiste sont aussi yougoslaves. Les Yougoslaves fidèles sont aussi ceux qui ont quitté la campagne pour la ville et ont profité de la société socialiste, souvent en quittant l'agriculture pour l'industrie et le milieu urbain.

Pour conclure, cet attachement pourrait être le besoin de sécurité, l'idéologie communiste, l'avancement dans la vie sociale grâce au parti communiste, l'esprit antifasciste, la peur de ce même régime, la foi dans l'unité et la fraternité, l'origine multiethnique. Après la chute yougoslave, la doctrine a disparu, l'union des nations fraternelles avec, mais nous dirons que le yougoslavisme a investi le champ de l'individu et du sentiment intime. Qui est Yougoslave aujourd'hui ? Certains disent que le Yougoslave d'aujourd'hui est un « ancien communiste », un « vieux pionnier », un « fidèle de la religion titiste », un « mélancolique nostalgique de sa jeunesse », un « enfant d'un couple mixte », un « jeune qui n'a jamais connue la vraie Yougoslavie ». Mais, nous reviendrons sur les Yougoslaves nostalgiques dans le dernier chapitre. La Yougoslavie a peut-être été tuée mais elle continue à vivre dans les cœurs, les souvenirs et les esprits de nombreuses personnes.

⁷⁵ Idem

1.3.3. La construction du mythe de Tito

Comme tous les pays, la Yougoslavie commença à créer des mythes fondateurs, et encouragea leur adoptions parmi la population. La partie essentielle de ces mythes trouvait ses fondements dans la culture populaire et dans la littérature. Les personnages historiques réveillaient les émotions de fierté nationale et héroïque. Bien sûr, le plus grand héros est Josip Broz Tito, et à partir de 1945 le régime communiste a commencé à construire le culte du personnage du Maréchal. Suivant toutes les règles de propagande, ce mythe de Tito se retrouvait dans les manifestations, les discours, est entré dans toutes les écoles, les entreprises et même dans chaque maison. Les Yougoslaves lui envoyaient des lettres, des cadeaux, ils chantaient en sa faveur, ils lui écrivaient des essais et des poèmes. Des villes portaient son prénom, des rues, des institutions scolaires, des places principales portaient fièrement le nom de Josip Broz Tito. Il était l'emblème d'une nouvelle Yougoslavie, la figure de proue de la nation.

La modernisation socialiste, l'éducation gratuite, les voyages peu chers, le développement de la pop-culture, la sécurité sociale gratuite ont presque effacé les différences entre les couches sociales en développant la conscience de l'union et de l'égalité. Pourtant, la différence ethnique avait une part importante dans le choix du partenaire de vie selon une enquête conduite en 1961. L'importance de cette diversité était plus courante à la campagne qu'en ville (selon Calic, Gasic and Babic, 2013 :265). Selon la même enquête, un certain nombre de personnes s'identifiait essentiellement comme citoyens de la Yougoslavie sans identité ethnique. Ces individus soulignaient leur éducation, les choix politiques comme origine de leur raisonnement, et d'autres disaient qu'ils étaient nés grâce à des mariages mixtes. (Calic, Gasic and Babic 2013 :266). Calic met en valeur des chiffres qui montrent que la sécularisation a été très rapide. En 1953 il y avait 12.6% d'athées en Yougoslavie, et en 1968 ils étaient 51% (Calic, Gasic and Babic 2013 :266).

La construction du culte de Tito a commencé pendant la Seconde Guerre mondiale dans le but d'approfondir l'idéologie communiste et d'élargir le pouvoir du maréchal. Pendant et juste après la guerre, ce mythe du grand Tito lui a servi pour se présenter comme un leader intelligent et brave. Il était représenté comme un génie qui a aidé à l'unification des pays du tiers-monde. Il était vu comme un chef d'état respecté à l'international et un des grands

acteurs de la politique globale. C'était une période où l'on parlait du charme du Maréchal, d'un bon-vivant qui passait ses vacances avec les acteurs hollywoodiens.

Le visuel a aussi été important dans la création du culte de Tito : ses portraits, ses peintures, son profil ont été irremplaçables dans la construction de son image. On pouvait voir des portraits du maréchal dans son uniforme, en soldat blessé, avec ses camarades de guerre, avec son chien ou en élégant costume blanc, en vainqueur sur son cheval blanc, etc.

Nous avons donc, cette image de Tito d'abord comme combattant, ensuite comme commandant communiste, puis d'un maréchal, devenu un symbole international d'égalité grâce aux Non-Alignés. Josip Broz est perçu comme un diplomate charismatique, un cinéphile, un bon vivant, un dandy mondial qui séduit les plus belles femmes. Au fur et à mesure que les années passent, la Yougoslavie s'ouvre de plus en plus vers les États-Unis et les pays occidentaux, et la renommée de Tito progresse : nous le voyons à la chasse, il photographie, il bricole, il réfléchit devant un livre, il regarde un film. On peut voir de nombreux reportages et de photographies de Tito qui se promène en Afrique, caressant un lion, jouant du piano ou aux échecs, faisant la cuisine ou blaguant avec Sophia Loren. Les célébrités du monde entier ont voulu l'avoir pour ami, et Josip Broz, comme un vrai manager marketing, a rencontré tous les acteurs, chanteurs, dirigeants des pays étrangers et a obéi à leurs caprices. Il ne serait pas étonnant qu'il ait eu une vie plus luxueuse que la majorité de ses invités.

Josip Broz a commencé comme simple combattant antifasciste, il est devenu le leader du parti communiste et le président à vie de la Yougoslavie. Il était considéré comme un superman car il a survécu à plusieurs attentats, mais aussi il restait gagnant dans toutes les situations politiques ou diplomatiques. Apprécié de tous, il était aussi aimé par de nombreuses femmes. Ses origines ont aussi éveillé l'attention des journalistes et des historiens en disant qu'il est « un comte russe », « un prince tchèque », « un espion soviétique » « un simple ouvrier slovène ensuite formé par les américains » etc. Ensuite, il est devenu Tito, maréchal immortel qui part en vacances en Asie, à Cuba, tout en restant un des camarades yougoslaves. Les habitants voyaient en lui leur avenir, songeaient à leur prospérité et à la réalisation de leurs rêves. Tito est devenu la fierté nationale des yougoslaves. Ses victoires et son succès ont été vus comme des réussites collectives qui appartenaient à tous les Yougoslaves. Certains disaient que le mythe de Tito avait aveuglé les Yougoslaves et qu'ils n'étaient plus capables de voir clairement la réalité.

Le régime titiste a travaillé dur afin de créer et promouvoir l'unification de la Yougoslavie au sein de toutes les républiques. Les fêtes nationales ont vu le jour, les compétitions nationales et fédérales ainsi que les actions bénévoles pour la nouvelle construction du pays ont attiré l'attention de la jeunesse. Le service militaire est devenu obligatoire et les habitants d'une république étaient envoyés dans les casernes d'une autre république fédérative. La célébration des fêtes religieuses était découragée, mais possible dans la sphère privée, et la laïcité s'est imposée. Pourtant, une nouvelle religion est née, la croyance dans la puissance du président Josip Broz Tito. Peu de temps après la fin de la guerre, la construction du mythe du culte du Maréchal Tito a été dirigée par les autorités. Il n'existait qu'un parti politique et le régime communiste était souvent caché sous les décisions socialistes. L'importance du personnage de Tito a conquis le quotidien et le régime politique yougoslave et son président sont rentrés dans la culture populaire.

Le terme « culture » a une signification large et floue dont les définitions sont nombreuses. Elles dépendent du contexte historique, philosophique ou social. Selon Raimond Williams, « la culture est un mode de vie ». ⁷⁶ Radina Vucetic dans son œuvre *Coca-cola socialisme* rappelle que « la culture ne résume pas seulement les résultats de l'action et la création humaine, mais elle regroupe aussi toutes les actions que l'homme subit pendant le processus de la création » (Vucetic, 2016 :39). Dans le contexte de ce chapitre, la culture est aussi le résultat des changements sociaux ainsi que l'outil de la manipulation politique. Par la suite, nous nous concentrerons sur les points où les diverses formes de culture rencontrent la politique et nous aborderons de plus près l'importance de la culture populaire dans la création de l'identité yougoslave. Le champ de la culture est très large : les films, la musique, les bande-dessinées, la radio, la télévision, le style vestimentaire, la culture de consommation etc. Dans les années qui ont suivi la rupture entre la Yougoslavie et la Russie soviétique, la culture américaine a largement modelé le goût de la population yougoslave. Elle regardait les westerns, écoutait les Beatles, buvait du Coca-Cola et portait des Levis (voir plus Vucetic, 2016). Le mélange entre la tradition communiste et le progressisme américain a étonné les experts et ils ne sont pas rares ceux qui posent la question : Qu'est ce qui naît de l'union des théories de Marx et du consumérisme défini par Coca-cola ?⁷⁷ Bien que le régime titiste dès son début ait été communiste, les autorités ont commencé, petit à petit, à accepter les

⁷⁶ Citation selon Vucetic, 2016 :38

⁷⁷ Citation selon Vucetic, 2016 : 41

nouveautés venues de l'Ouest. D'abord la musique rock and roll et le punk, ensuite les films hollywoodiens, puis les écrivains américains, les artistes avant-gardistes et finalement les marques commerciales. Cette pop culture envahissant la Yougoslavie, les politiciens ont vite compris que l'art et la production culturelle étaient aussi de la propagande politique. Les valeurs communistes et socialiste titistes commençaient à être valorisées à travers les films et les séries télévisées. Le président Tito devint le personnage principal de films yougoslaves et même Hollywood a consacré un film sur sa vie de guerrier. Le Maréchal Tito eut une gloire sans mesure, presque divine, et les autorités continuèrent à bâtir son culte. Tito et ses partisans étaient partout, ils apparaissaient dans le cinéma, dans les paroles de chansons populaires, dans les bandes-dessinées, dans les peintures d'artistes reconnus, etc. La culture populaire racontait l'histoire fournie par le régime communiste. Afin d'approcher l'importance de la production culturelle qui servait la propagande politique de l'époque nous allons énumérer quelques exemples.

1.3.3.1. Le culte de Tito à travers la culture populaire

Le système yougoslave a été influencé par le dogme communiste, contrôlé par les autorités politiques, mais il n'était pas aussi rigoureux dans le domaine culturel. Les échanges intellectuels et artistiques n'étaient pas rares et la production artistique était abondante. La Yougoslavie a suivi le monde dans l'expression culturelle, par exemple la comédie musicale *Hair*, les concerts de musique rock ; le surréalisme a continué son développement (depuis ses débuts dans les années 1920), le courant artistique du *pop'art* avait son public et le Musée d'Art Contemporain a ouvert ses portes. Ce processus du développement culturel n'était pas complet car l'interdiction de certaines œuvres l'ont terni. Les films des réalisateurs Zivojin Pavlovic, Dusan Makavejev, Zelimir Zilnik et Lazar Stojanovic ont été rejetés ou bannis par le régime titiste. Certains ont été proclamés comme œuvres antisoviétiques, anti-communistes qui critiquaient les autorités politiques au pouvoir. D'un autre côté, la Yougoslavie s'est ouverte plus que d'autres pays du bloc de l'est vers le monde. Les films de Petrovic (*J'ai même rencontré des tziganes heureux*, 1967) ou de Zilnik (*Travaux précoces*, 1969) ont gagné la Palme d'or et le prix de festival de Berlin. Le Festival du cinéma de Belgrade- FEST a été très apprécié à l'échelle européenne, et le BITEF, le festival international du théâtre à l'échelle mondiale. Rappelons-nous que l'art décrit son temps et qu'il est le produit de son

époque. Le régime socialiste yougoslave a aussi produit la culture populaire en alimentant son idéologique.

Les westerns ont été particulièrement appréciés. A partir de 1950 de nombreux films ont été réalisés glorifiant la victoire des partisans et la force magique de Tito. Il ne faut pas oublier l'idéologie communiste qui ressortait de chaque réalisation tout en rappelant au public les victoires de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agissait d'un produit culturel par excellence qui idéalisait le slogan *fraternité et unité* et dont les financements dépendaient directement du gouvernement. Quand on parle de cinématographie yougoslave, *le film partisan* est presque un genre qui rappelle le western américain. En général, ce sont des films historiques qui racontent les glorieuses batailles, le courage des partisans, la ruse des communistes, etc. Radina Vucetic dans son livre *Coca-cola socialisme* surnomme les héros de ces films *les cowboys à l'étoile à 5 branches*⁷⁸, rappelant le symbole yougoslave, l'étoile rouge à cinq branches. Le Maréchal Tito était un grand cinéphile admirant particulièrement les westerns et son acteur préféré était naturellement Gary Cooper. (Citation selon Vucetic, 2016 :127). Les titres de films yougoslaves portent les noms des champs de batailles tels que : *La bataille de la Neretva*, *La cinquième Offensive (Sutjeska)*, *Bosko Buha*, *L'opération Rosselsprung (Desant na Drvar)*, *Capitaine Leshi*, *La marche de l'Igman*, *La république d'Uzice*, *Kozara*, *La montagne Konjuh*, *Valter défend Sarajevo*. Comme dans les films américains, l'acteur principal était un militant clandestin, un héros de l'armée ou de la police, un malfaiteur sympathique qui conquérait le cœur de belles femmes et du public. L'iconographie ressemblait à celle de l'ouest sauvage : les rochers, le soleil qui aveugle les opposants, la poussière et la sueur.

Tableau 1 Liste des films yougoslaves qui soignent l'image de J.B.Tito et des partisans et des films de la vague noire yougoslave

1.	<i>Slavica</i>	Afrić Vjekosav, 1947	Le film se déroule en Dalmatie, juste avant le début de la Seconde Guerre mondiale. Slavica, une jeune fille de milieu modeste et son amoureux Marin, un pêcheur, se confrontent à leurs proches qui désapprouvent leur relation. Lorsqu'un soulèvement contre les
----	----------------	----------------------	--

⁷⁸ *Kauboji sa petokrakom* (Vucetic, 2016 :125)

			occupants italiens éclate, tous les deux rejoignent un groupe de partisans. Ils construisent un bateau de pêche neuf pour le remettre aux partisans. Dans une bataille maritime, Slavica meurt et leur navire désormais, porte son nom.
2.	<i>Život je naš</i> [La vie nous appartient]	Gustav Gavrin, 1948	Dans les premières années après la guerre, tous les Yougoslaves participent à la construction du pays. Participant à l'élaboration d'un tunnel pour la construction du chemin de fer, un jeune homme, Milan, est blessé. Les problèmes sont nombreux et pour achever les travaux à temps, Milan, toujours non guéri, s'est échappé de l'hôpital afin de faciliter le travail de ses collègues.
3.	<i>Besmrtna mladost</i> [La jeunesse immortelle]	Nanović Vojislav, 1948	Le film montre les événements dramatiques de l'activité clandestine des jeunes Belgradois qui s'opposent aux envahisseurs allemands et aux traîtres locaux.
4.	<i>Čudotvorni mač</i> [L'épée magique]	Nanović Vojislav, 1950	Le film traite de la période médiévale. Le vilain Bas-Celik terrorise la population, et seule l'épée magique peut le détruire. Un jeune homme, Nebojsa, qui, enfant, a déjà rencontré Bas Celik, se lance dans une quête dangereuse pour trouver cette épée.
5.	<i>Poslednji dan</i> [Le dernier jour]	Pogačić Vladimir, 1951	Un groupe d'anciens membres de la Gestapo participe à des activités d'espionnage sur le sol yougoslave, mécontents des nouvelles autorités. Les membres de l'agence secrète

			yougoslave <i>UDBA</i> , découvrent l'activité des espions et les emprisonnent.
6.	<i>Daleko je sunce</i> [Le soleil est loin]	Novaković Radoš, 1953	Le film interprète le livre <i>Loin est le soleil</i> de l'écrivain Dobrica Cosic. Il s'agit de l'odyssée d'une famille paysanne à travers les guerres du XX ^{ème} siècle.
7.	<i>Poslednji most</i> [Le dernier pont]	Kautner Helmunt, 1954	Helga, une infirmière allemande, a été capturée en Yougoslavie pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle a été forcée d'aider les combattants partisans blessés et mourants. Avec le temps, elle se rend compte de l'importance de la lutte partisane pour la libération et elle continue à les aider de plein gré. Elle perd la vie lors d'une opération, sur un pont, ce qui provoque un cessez-le-feu entre les ennemis.
8.	<i>Šolaja</i> [Comandant Shojala]	Nanović Vojislav, 1955	Le film raconte la vie du partisan Simo Solaja (1905-1942) devenu commandant du bataillon de Krajna et héros national. Il a rassemblé son bataillon et sa lutte, à l'origine, est tournée contre le régime oustachis en Croatie.
9.	<i>Ne okreći se, sine</i> [Ne te retourne pas, mon fils]	Branko Bauer, 1956	Le film est adapté du roman d'Arsen Diklic. Ingénieur et partisan clandestin Neven Novak s'échappe du train transportant des prisonniers à Jasenovac. Après cette évasion réussie, il tente de sauver son fils de l'orphelinat oustachi. Son fils est déjà endoctriné par l'idéologie fasciste. Lorsque Zoran découvre que son père est un ennemi du régime, il refuse de fuir avec lui en territoire partisan.

10.	<i>Jedini izlaz</i> [La seule issue]	Petrović Aleksandar, 1958	Un groupe de partisans s'apprête à détruire le dépôt de pétrole d'essence allemand installé dans la grotte de Postojina.
11.	<i>Campo Mamula</i> [Le camp Mamula]	Velimir Stojanović, 1959	Après la capitulation italienne, les prisonniers politiques de l'île de Mamula se sont retrouvés dans une situation encore pire car les Italiens ont été remplacés par les Allemands
12.	<i>Vlak bez voznog reda</i> [Les trains sans horaire précis]	Bulajić Veljko, 1959	En quittant des terres montagneuses et arides, les Yougoslaves sont en route pour la Voïvodine. Ils traversent une période difficile d'adaptation à un nouveau mode de vie. Ce changement est rempli de tristesse, du mal du pays, de peur et d'incertitude
13.	<i>Kapetan Lesi</i> [Capitaine Lechi]	Mitrović Žika, 1960	Ramiz Leshi est Albanais du Kosovo, mais aussi un capitaine partisan qui a pour tâche de liquider les séparatistes albanais.
14.	<i>Ljubav i moda</i> [L'amour et la mode]	Radičević Ljubimir, 1960	Un des premiers films qui représente la vie urbaine et moderne de la jeunesse yougoslave. Un groupe d'étudiants organise un programme de défilés de mode pour gagner un peu d'argent. Le personnage principal, Sonia, est devenu un symbole de féminité, d'intelligence et d'audace, surtout à Belgrade.
15.	<i>Sasha</i>	Ostojić Radenko, 1962	Ce film se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale. Les Allemands et leurs alliés terrorisent la zone occupée. Mais, presque tous les soirs, il y

			<p>a un Allemand tué et sur son corps se trouve un numéro ordinal et la signature Sasha. Un groupe de jeunes, désireux de rejoindre les partisans, vient à la rencontre de l'inconnu Sasha. Ces trois garçons commencent à soigner le partisan blessé et par vengeance tuent les soldats occupants.</p>
16.	<i>Kozara</i> [La bataille de Kozara]	Bulajić Veljko ,1962	<p>Le film est basé sur un événement historique, la bataille de <i>Kozara</i>. L'histoire suit un groupe de partisans qui doivent combattre les forces allemandes dans les forêts de <i>Kozara</i> en juin 1942. Peu nombreux et moins armés, les partisans sont en plus accablés par le grand nombre de civils blessés dont ils doivent s'occuper. Afin de se sauver, de nombreux petits groupes de combattants décident de se cacher dans des pirogues, espérant que les Allemands ne les verront pas.</p>
17.	<i>Desant na Drvar</i> [L'opération Rosselsprung]	Hadžić Fadil,1963	<p>Au début de 1944, Adolph Hitler ordonne à son général Rendulić de liquider Josip Broz Tito ainsi que le mouvement des partisans yougoslaves. L'attaque allemande était repoussée grâce au courage des combattants yougoslaves.</p>
18.	<i>Marš na Drinu</i> [La marche sur la Drina]	Mitrović Živorad,1964	<p>Le film est basé sur un événement historique, la bataille de Cer pendant la Première Guerre mondiale. La batterie de l'armée serbe, sans arrêt ni repos, rejoint la montagne Cer, monte au combat à un moment décisif</p>

			et rejette les troupes autrichiennes.
19.	<i>Nikoletina Bursać</i>	Bauer Branko, 1965	Nikoletina Bursać est un partisan robuste et courageux. Ce film, basé sur la nouvelle de Ćopić <i>Les Aventures de Nikoletina Bursać</i> , suit les combats de Nikoletina défendant son village natal contre les attaques allemandes.
20.	<i>Konjuh planinom</i> [La montagne Konjuh]	Hadžić Fadil, 1966	Ce film dessine les portraits de différents combattants d'un bataillon brave et rebelle de la Bosnie-Herzégovine
21.	<i>Krvava bajka</i> [Le conte de fée sanglant] ⁷⁹	Janković Branimir Tori, 1969	Ce film rend hommage aux victimes du massacre de Kragujevac où les soldats allemands ont tué toute une classe d'élèves avec leurs professeurs et le directeur de l'école. Ce film se réfère à un groupe de garçons, cireurs de chaussures de rue. Leur destin s'est tissé dans l'atmosphère de la ville sous l'occupation. À cette époque, des milliers de travailleurs ont refusé de travailler pour l'occupant, de sorte que toute la ville a été exposée à des représailles cruelles, à des persécutions, au harcèlement de citoyens innocents.
22.	<i>Bitka na Neretvi</i> [La Bataille de la Neretva]	Bulajić Veljko, 1969	Début de l'année 1943 pendant la Seconde Guerre mondiale, en Yougoslavie occupée, les partisans sont confrontés aux armées allemande et italienne. Afin de leur échapper, les partisans doivent traverser la rivière Neretva, mais les Tchetsniks, alliés aux occupants

⁷⁹ *Le conte de fée sanglant* est un poème de l'écrivaine Desanka Maksimovic, qui rend hommage aux jeunes vies brisées pendant le massacre de Kragujevac

			attendent de l'autre côté.
23.	<i>Valter brani Sarajevo</i> [Walter défend Sarajevo]	Krvavac Hajrudin, 1972	Walter, chef des partisans yougoslaves à Sarajevo, est un homme mystérieux qui représente un danger pour le succès allemand dans les Balkans.
24.	<i>Mirko et Slavko</i> [Mirko et Slavko]	Janković Branko Tori, 1973	En 1941 pendant la Seconde Guerre mondiale les soldats allemands sont passés par un petit village en Serbie centrale et ont tué tous les adultes. Seuls les enfants sont restés, ils ne savaient même pas ce qu'était la guerre. Les enfants s'organisent, parmi eux deux amis Mirko et Slavko, et se chargent des tâches quotidiennes. Mais ils commencent aussi à lutter contre l'ennemi allemand.
25.	<i>Sutjeska</i> [La Cinquième Offensive]	Delić Stipe, 1973	Le film suit les pas de la résistance partisane pendant la Seconde Guerre mondiale lors d'une Bataille sur la rivière Sutjeska. Les partisans, avec Josip Broz Tito à leur tête, combattent l'ennemi nazi et décident d'une nouvelle gouvernance communiste qui s'installera après la fin de l'occupation.
26.	<i>Otpisani</i> [les Sacrifiés]	Đorđević Aleksandar Aca, 1974	Le film suit les aventures de deux jeunes partisans, Tihi et Prle, qui luttent contre les soldats allemands à Belgrade, toujours sous l'occupation allemande. Il a été réalisé en raison de la grande popularité de la série télévisée du même nom
27.	<i>Boško Buha</i>	Bauer Branko, 1978	Bosko Buha est le plus jeune partisan et combattant yougoslave. Le film suit les événements de sa vie dont la guerre a interrompu l'enfance et l'insouciance

Films de la vague noire yougoslave

1.	<i>Parada</i> [La parade]	Makavejev Dušan, 1962	<p>Le film montre des scènes de la préparation du Défilé du 1er mai devant l'Assemblée de la Yougoslavie à Belgrade en 1962. Au lieu du défilé lui-même, on montre des gens ordinaires allongés, des paysans portant des moutons, tirant des cochons, apportant de l'eau-de-vie, puis des observateurs grim pant sur les toits, apportant des chaises, des ouvriers nettoyant des véhicules, des soldats s'entraînant pour le défilé.</p> <p>Ce film a été censuré à cause d'une scène où Josip Broz Tito descend de sa voiture et une diseuse de bonne aventure lui offre de lire le futur dans la paume de sa main pour un dinar.</p>
2.	<i>Čovek iz hrastove sume</i> [L'homme de la chênaie]	Popović Miodrag Mica, 1964	<p>Autrefois serviteur et berger, Maxime devient assassin pendant l'occupation. Il commet ces actes terrifiants au nom de vagues conceptions politiques, liées au régime et à l'idéologie.</p>
3.	<i>Jutro</i> [Le matin]	Đorđević Puniša, 1965	<p>Au lendemain de la déclaration de paix, les partisans ont commencé à régler leurs comptes avec leurs ennemis politiques. Bien que la guerre soit terminée, les assassinats ne s'arrêtent pas. Le héros du film perd progressivement ses illusions et il est déçu par la réalité de l'après-guerre. Les exécutions massives au nom de la Révolution dépeignent le goût amer de la victoire du point de vue d'un idéaliste qui croyait sincèrement à l'idéologie socialiste, à l'égalité et à la libération nationale.</p>
4.	<i>Čovek nije tica</i> [L'homme n'est pas un oiseau]	Makavejev Dušan, 1965	<p>Une histoire d'amour entre un expert plus âgé et respecté et une jeune coiffeuse. Il vient dans une ville industrielle pour diriger une usine et séjourne dans la maison</p>

			de la jeune fille.
5.	<i>Buđenje pacova</i> [Le réveil des rats]	Pavlović Živojin, 1967	Le film raconte la tentative ratée d'un solitaire pour changer sa vie. À la recherche d'un emploi et d'argent, il tombe amoureux d'une fille inconnue qui, selon lui, représente un tournant dans sa vie.
6.	<i>Kad budem mrtav i beo</i> [Quand je serai mort et blanc]	Pavlović Živojin, 1967	Janko Bugarski, alias Jimmy Barka, doit quitter sa ville avec sa petite amie Lilica car tous les deux sont au chômage. Sans emploi et dans l'incertitude ils voyagent à la recherche d'un travail. C'est alors que commence l'odyssée de Jimmy Barca. D'abord il perd son amoureuse, puis il commence à voler. Il rencontre une chanteuse de <i>kafana</i> , devient son amant et se met à chanter. Il chante très mal, mais cela ne le dérange pas. Il chante dans les foires et se rend à Belgrade pour un concours de jeunes chanteurs.
7.	<i>Ljuvana slučaj ili tragedija službenice PTT-a</i> [L'histoire amoureuse ou la tragédie d'une employée de la poste]	Makavejev Dušan, 1967	Une histoire d'amour commence entre une jeune employée de la poste et un jeune homme sérieux. Cependant, pendant son absence, la jeune fille s'éprend d'un collègue de travail très agressif et violent. Elle tombe enceinte. Quand le jeune homme rentre d'un voyage d'affaires, un conflit éclate entre les deux prétendants, qui se termine tragiquement.
8.	<i>Skupljači perja</i> [J'ai même rencontré des Tziganes heureux]	Petrović Aleksandar Sasa, 1967	Ce film suit la vie des Roms vivant dans un village au nord de la Voïvodine, mais le film traite de sujets beaucoup plus complexes tels que l'amour, les relations interethniques et sociales
9.	<i>Nevinost bez zaštite</i> [L'innocence sans]	Makavejev Dušan, 1968	C'est un film de collage composé d'un long métrage du même nom de l'année 1942

	protection]		réalisé par Dragoljub Aleksić, puis de séquences documentaires, de performances acrobatiques de Dragoljub Aleksić réalisées dans la période de 1929 à 1940, et de séquences documentaires des acteurs du film <i>Innocence sans protection</i> de 1942. Le collage contient également des images documentaires de Belgrade après le bombardement, de Milan Nedić ⁸⁰ et Dimitrij Ljotić ⁸¹ , ainsi que les funérailles du colonel Miloš Masalović (promu à titre posthume au grade de général de brigade). Le film a eu des problèmes avec les censeurs parce que l'acteur principal ressemblait à Josip Broz.
10.	<i>Rani radovi</i> [Les travaux précoces]	Žilnik Želimir, 1969	Ce film présente d'une manière allégorique l'histoire de jeunes participants à des manifestations étudiantes, en juin 1968 à Belgrade. Trois jeunes hommes et une fille s'opposent à la routine petite-bourgeoise de la vie quotidienne. Désireux de changer le monde, ils partent dans tous les coins de la Yougoslavie à la rencontre de la pauvreté, l'ignorance et la vulgarité
11.	<i>Misterije organizma</i> [Les mystères de l'organisme]	Makavejev Dušan, 1971	Une jeune et belle esthéticienne est tombée désespérément amoureuse du champion du monde de patinage artistique. Le film est un mélange de comédie d'humour noir, de science-fiction, de documentaire et d'essais philosophiques. Le sujet central du film est l'opposition entre la révolution sexuelle et l'idéologie communiste.
12.	<i>Plastični Isus</i> [Jésus]	Stojanović Lazar, 1971	Tom vient à Belgrade pour faire un film, mais il ne réussit pas

⁸⁰ Milan Nedić a été à la tête du gouvernement serbe (Gouvernement de Salut national), installé par les Allemands

⁸¹ Dimitrije Ljotić a été un homme politique yougoslave, fondateur du parti politique ZBOR d'inspiration fasciste et l'allié des occupants allemands

	plastique]		tout à fait. En chemin, il entre en contact avec plusieurs femmes, dont l'une, dans un accès de jalousie, le tue. Le film se fonde sur des images d'archives d'Oustachis, de Tchetniks, d'Adolf Hitler et de Tito, et compare ces régimes totalitaires. De plus, le film aborde des sujets tabous de l'époque tels que l'homosexualité et la promiscuité.
13.	<i>Uloga moje porodice u svjetskoj revoluciji</i> [Le rôle de ma famille dans la révolution mondiale]	Čengić Bahrudin, 1971	L'histoire de la révolution de 1945 et la libération bouleversent la vie quotidienne des citoyens. La révolution nationale provoque aussi une petite révolution intime et familiale. Une famille apprend de nouvelles chansons à réciter à la gloire de la lutte antifasciste et partisane et oublie plus tard les vieilles coutumes traditionnelles ou religieuses. Ce film est une parodie du système politique de l'ex-Yougoslavie. Il a été présenté au Festival du film à Pula de 1971, et n'a jamais été distribué après la première interdiction de projection.
14.	<i>I Bog stvori kafansku pevačicu</i> [Et Dieu crée la chanteuse de <i>kafana</i>] ⁸²	Živanovic Jovan, 1972	Dans l'atmosphère particulière de la taverne, un amour naît entre une belle chanteuse de taverne et un travailleur en bâtiment. Leur mariage marquera le début d'un drame cruel, les gens de leur entourage ne voulant pas oublier son passé accablant et son métier de chanteuse.

⁸² Le terme *kafana* désigne dans les langues slaves, une auberge, une taverne traditionnelle où l'on sert des boissons alcoolisées, des petits-fours et amuses-buches, et où on joue de la musique. C'est aussi un lieu du stéréotype social : un lieu où l'on trouve les personnes qui sont en marge de la société. C'est un endroit où les amants tristes se retrouvent pour noyer leur chagrin dans l'alcool, où les politiciens corrompus et les hommes d'affaires louches font des affaires, où les femmes au passé douteux égrainent les nuits.

Nous avons déjà dit que la production cinématographique yougoslave était très fructueuse et les chiffres le certifient : 81 films ont été réalisés de 1960 à 1969 (selon Vucetic, 2016 :136) et chacune de ces œuvres avait pour sujet principal la révolution des partisans. Les films des partisans ont adopté la forme des films d'action américains, ainsi le contenu politique et idéologique du socialisme yougoslave a bien été enveloppé dans la thématique du western.

Le cinéma n'était pas le seul moyen de propagande titiste, les bandes-dessinées sont aussi devenues très populaires dans les années 1970. Les BD sont aussi utilisées pour l'image des partisans vainqueur du mal allemand. *Yu strip* [BD yougoslave] a commencé à publier les bandes-dessinées des auteurs yougoslaves et la publication a duré 10 ans, de 1977 à 1987. Ces œuvres étaient populaires depuis les années 1960 jusqu'au début des guerres yougoslaves. Les clichés sont déjà connus : les partisans toujours intelligents, rusés et débrouillards défendent leurs pays contre l'ennemi. Il n'est pas rare que les bandes-dessinées soient des suites de films des partisans et donc, nous avons les BD : *Kapetan Lesi* [Capetain Lesi] (1960), *Valter brani Sarajevo* [Valter défend Sarajevo] (1970), *Balkan express* (1986). Il y a eu aussi des séries *Partizani* [Les Partisans] et la BD adorée par tous les Yougoslaves était *Mirko et Slavko* (1963⁸³), deux jeunes partisans de Serbie centrale. Elle représente un phénomène jamais vu ni avant ni après en Yougoslavie ; un film a été réalisé d'après cette œuvre. Le développement de l'action reste simple, stéréotypé et chargé idéologiquement. L'admiration de la population envers les partisans y est omniprésente.

Par la suite nous allons énumérer les chansons des partisans et les chansons qui honorent Josip Broz Tito. Ces chansons ont été au début traditionnelles, créées par des artistes inconnus pendant les fêtes nationales, en prison, dans les champs. Ensuite dans les années 1970, la majorité de ces œuvres ont été reprises par les chanteurs de la musique pop ou rock et elles ont connu une nouvelle popularité. Les unes étaient des chansons de la révolution, d'autres, celles de la révolte, d'autres encore sont devenues les hymnes yougoslaves non-officiels et nombreuses sont encore chantées aujourd'hui.

⁸³ Toutes les références sur les bandes-dessinées yougoslaves je les ai retrouvées sur le site de Zoran Stefanovic : https://www.rastko.rs/strip/60godina/60gstripa_03.html où le livre *60 godina stripa u Srbiji* [Soixante années de BD en Serbie] de Slobodan Ivkov est publié

Tableau 2 Liste des chansons qui soignent l'image de J.B.Tito et des partisans

1.	<i>Sa Ovčara i Kablara</i> [D'Ovcar à Kablar]	Saveta Jovanović (1 ^e version par Momir Pantelić en 1916 et puis la chanson a été changée pendant la Seconde Guerre Mondiale) ⁸⁴ , 1973	La bergère de la montagne Ovcar invite Tito et ses camarades à venir combattre dans son pays. Elle voudrait aussi devenir partisane et combattante dans les bataillons yougoslaves
2.	<i>Na Kordunu grob do groba</i> [A Kordon, les tombes les unes à côté des autres]	Desanka Đuić-Kačar, 1941	Une mère pleure la mort de son fils sur sa tombe. Le jeune soldat lui parle de l'au-delà et la console en soulignant fièrement qu'il a perdu sa vie pour la liberté de toute une nation
3.	<i>Oj Kozaro</i> [Ô, Kozaro]	Zekija Hodžić (par auteur inconnu en 1941), 1980	Les soldats de la région de Kozara connus comme braves et audacieux, chantent leur courage, leur jeunesse et leur fidélité envers Josip Broz
4.	<i>Padaj silo i nepravdo</i> [Que la force et l'injustice tombent]	Stole Arandelović, (Josip Smodlaka écrit en 1916) - devenue connue car chantée dans le film <i>Bataille sur la Neretva</i> en 1969	La chanson de la révolution inspirée par l'insurrection croate du 16 siècle, raconte la décision du peuple yougoslave de se révolter contre l'injustice et la soumission
5.	<i>Budi se istok i zapad</i> [L'Est et l'Ouest se réveille]	Čedomir Minderović en 1930, chantée par Kornij grupa en 1972	L'hymne antifasciste qui réveille le sentiment d'appartenance au régime communiste tout en soulignant ses devises principales : le travail, la fierté et la camaraderie
6.	<i>Lepo ti je druga Tita kolo</i> [Il est beau le kolo du camarade]	Artiste inconnu - fait partie de l'album <i>Vojvodina peva pesme o Titu</i> Voïvodine	Les jeunes partisans chantent leur fierté de combattre aux côtés du camarade Tito. Il est le symbole de la liberté et du

⁸⁴ Selon la revue *Sloboda* [La liberté], sortie le 10 novembre 2011

	Tito]	chante les chansons de Tito] en 1977	bonheur et il est le chef des pays serbe, croate, slovène et bosniaque réunis dans la lutte pour l'indépendance
7.	<i>Kad narodna vojska prođe</i> [Quand l'armée nationale est en marche]	Artiste inconnu- l'album <i>Pesme o Titu</i> [Chansons de Tito]1972	Une chanson antifasciste qui invite les combattants de tous âges à rejoindre l'armée yougoslave. Le refrain rappelle que là où l'armée arrive, le pays sera libéré
8.	<i>U tunelu u sred mraka</i> [Un tunnel dans l'obscurité]	Artiste inconnu, 1941	Chanson communiste qui glorifie le mouvement des travailleurs communistes. Dans cette version, la lumière au bout du tunnel est la lumière rouge de l'étoile à cinq branches qui apaise toute une nation
9.	<i>Po šumama i gorama</i> [Le Chant des partisans de l'Amour ou Par les monts et les forêts]	La mélodie de la chanson soviétique avec les paroles en serbo-croate, artiste inconnu, 1941	Utilisant la mélodie de la chanson soviétique de la Grande Guerre qui a été réactualisée par l'armée rouge en 1941, cette chanson est devenue populaire dans tous les pays communistes. Elle chante l'audace révolutionnaire devant l'ennemi plus fort et plus nombreux. Braves, courageux, fiers, les partisans ne craignent pas l'armée hostile et sont prêts à mourir pour leur patrie
10.	<i>Komadant Sava</i> [Commandant Sava]	Nena Ivošević, 1973 (écrit par Puniša Perović en 1943)	Le commandant Sava est un homme brave qui a guidé ses soldats dans la lutte contre l'ennemi dans les régions croate et bosniaque. Fort, courageux, déterminé, vu comme immortel, le commandant Sava a perdu sa vie dans la bataille de Sutjeska
11.	<i>Ide Tito preko Ramanije</i> [Tito passe à travers la Rumania]	Artiste inconnu, L'album <i>Pesme o Titu</i> [Chansons de Tito] 1972	Le commandant Tito traverse la montagne bosniaque Rumania et guide les bataillons des partisans afin de libérer leur pays

12.	<i>Konjuh planinom</i> [Par la montagne Konuh]	(écrit par Miloš Popović Đurin en 1941) chantée par Nena Ivošević, 1973	La chanson évoque l'enterrement d'un partisan par ses camarades. Ils posent son corps en silence en pleine forêt dans la montagne Konuh. Le dernier vers décrit le drapeau rouge communiste trempé du sang des partisans qui voltige au gré du vent
13.	<i>Nas dva brata oba ratujemo</i> [Deux frères à la guerre]	Artiste inconnu, 1940	L'histoire courante de familles qui ont perdu leurs maris, leurs pères, leurs frères et fils dans la guerre. Les deux frères partent au combat, quittent leur famille et consolent leur mère. Ils lui conseillent de plutôt être fière de leur courage que de verser des larmes
14.	<i>Heroj Tito, borac za slobodu</i> [Tito, le héros, combattant de la liberté]	Artiste inconnu, chanté par la chorale de JNA [L'armée nationale yougoslave], 1972	Le héros Tito guide toute la nation dans le combat pour la libération. Tito est l'emblème d'un meilleur avenir, symbole de la liberté, le soleil qui brille dans le noir
15.	<i>Bilećanka</i> [chanson de Bilece]	Zoran Predin, 1940	Cette chanson a été écrite par les prisonniers politique du camp de concentration de Bilece en Bosnie-Herzégovine. Ils chantaient fièrement l'idéologie communiste et invitaient à la révolution
16.	<i>Kraj Sutjeske hladne vode</i> [L'eau froide près de la Sutjeska]	Artiste inconnu, fait partie de l'album <i>Pesme o Titu</i> [Chansons de Tito], 1972	Encore une chanson qui glorifie le commandant Sava et ses bataillons pendant la bataille de Sujeska. Les partisans chantent leur courage et jurent au camarade Tito qu'ils se précipitent pour venir l'aider dans le combat antifasciste
17.	<i>Druže Tito, jagodo iz rose</i> [Camarade Tito, une fraise de la	Artiste inconnu, chantée par la chorale de JNA (L'armée nationale	Toute la nation est fière du camarade Tito et encore une fois il est l'emblème du courage, de la liberté, mais

	rosée]	yougoslave), 1972	aussi de la beauté et de la fierté
18.	<i>Zlatibore širi svoje grane</i> [Zlatibor, ouvre tes portes]	Artiste inconnu, Chanté par Yu grupa en 1981	Les partisans comme le mouvement de la résistance, étaient des clandestins et se cachaient dans les forêts et dans les montagnes. Dans cette chanson, la montagne Zlatibor accueille les partisans qui sont fiers de lutter à côté du camarade Tito
19.	<i>Uz Maršala Tita</i> [Avec le camarade Tito]	V. Nazor et Okar Danon, 1943	La chanson glorifie la lutte antifasciste et le fils héroïque du pays - Josip Broz Tito - qui protégera toute la nation yougoslave
20.	<i>Druže Tito, ljubičico bela</i> [Camarade Tito, la violette blanche]	Artiste inconnu	Cette chanson décrit l'amour envers le camarade Tito qui devient la fierté nationale et le symbole de la liberté
21.	<i>Reč Tita</i> [La parole de Tito]	Suncokreti, 1976	Un seul mot de Tito encourage les combattants yougoslaves et surtout les jeunes pionniers communistes. Ils sont fiers de leur pays de la liberté et de l'indépendance pour lesquelles ils ont combattu sous le drapeau rouge et en suivant le camarade Tito
22.	<i>Druže Tito, mi ti se kunemo</i> [Camarade Tito, nous te jurons]	Plusieurs artistes, écrit par D. Novkovic, 1977	La première version de cette chanson a été publiée en 1942 après la bataille de Kozara, ensuite elle a été réactualisée par les chanteurs de variétés yougoslaves. Les paroles : « Camarade Tito, nous te jurons que nous resterons sur le droit chemin » deviendront le slogan du parti communiste yougoslave
23.	<i>Titovim putem</i> [Sur le chemin de Tito]	Zdravko Čolić, 1977	Le chemin tracé par Tito est le chemin de la bonté et de la

			liberté. La lumière rouge de Tito et du parti guide la nation et protège le pays et ses richesses
24.	<i>Drugarice, posadimo cvijece</i> [Camarade, semons les fleurs]	Neda Ukrade, groupe Kamen na kamen, 1977	L'appel aux femmes yougoslaves à participer à la révolution et à accueillir et aider les soldats du maréchal Tito avec joie et fierté
25.	<i>Živi Tito</i> [Vive Tito]	Srebrna krila, 1977	Tito vivra pour toujours dans la mémoire des yougoslaves et dans leur esprit.
26.	<i>Posle Tita Tito</i> [Et après Tito, Tito!]	Spektar, 1977	Une chanson qui met en valeur la grandeur du maréchal Tito, la fierté de la nation, le fils héroïque, le père de la nation. Même après sa mort, les Yougoslaves choisiront Tito car il vivra pour toujours
27.	<i>Računajte na nas</i> [Comptez sur nous]	Đorđe Balašević, 1978	La chanson patriotique devenue l'hymne de la génération née dans les années 1950. La génération des pionniers qui n'ont pas combattu pendant la Seconde Guerre Mondiale, souligne qu'ils ressentent l'amour de la patrie et que les communistes peuvent compter sur eux
28.	<i>Informbiro</i> [Bureau d'information]	Bisera Valentanić, 1979	Tito est plus fort que l'acier, la justice est plus forte que la force et il vaut mieux mourir dans la lutte pour la liberté que de vivre comme un esclave. La chanson fait l'apologie de l'idéologie communiste, des actions communes de travail, de la reconstruction du pays après-guerre et utilise tous les slogans du parti communiste
29.	<i>Jugoslavijo, volim te</i> [Yougoslavie, je	Tereza Kesovija, 1980	Cette chanson patriotique chante la beauté du pays, de ses richesses naturelles et

	t'aime]		culturelles, pays de la liberté et de la bonté
30.	<i>Pesma o Titu</i> [Chanson sur Tito]	Teška industrija, 1980	L'amour pour Tito est éternel car c'est lui qui a guidé la nation yougoslave à travers les guerres jusqu'à la liberté. Il est le symbole de la joie, de la liberté et même de la foi
31.	<i>Dok zbori Tito</i> [Pendant que Tito parle]	Miladin Šobić, 1980	Tant que Tito parle, ordonne et guide la Yougoslavie, les habitants vont aimer davantage leur pays
32.	<i>Od Vardara do Triglava</i> [Du Vardar au Triglav]	Tereza Kesovija, 1980	Chanson emblématique qui chante l'amour du pays, la fierté nationale et les sentiments patriotiques.
33.	<i>Tito i prva proleterska</i> [Tito et la première brigade du prolétariat]	Oliver Dragojević, 1980	C'est grâce à Tito et à son armée que tout le monde a vu le courage de ce peuple balkanique
34.	<i>Moravo, mi smo uz Tita</i> [Moravo, nous sommes avec Tito]	YU grupa, 1980	L'auteur annonce à la rivière Morava que lui et ses camarades partent au combat à côté du maréchal Tito et qu'ils vont remporter la victoire
35.	<i>Mi smo ponos našeg druga Tita</i> [Nous sommes la fierté de notre camarade Tito]	Dragan Prelević, 1980	Les jeunes pionniers sont fiers de leur travail, de la reconstruction du pays post-guerre et de leur fidélité au régime communiste
36.	<i>Po Titu se vek poznaje</i> [On reconnaît ce siècle grâce à Tito]	Generacija 5, 1981	Un serment au camarade Tito et le serment que la jeunesse yougoslave restera sur le chemin du soleil, de la liberté et du courage, car la force du régime réside dans la jeunesse
37.	<i>Balada za starog</i> [Eloge pour le vieux]	Novi Fosili, 1981	Cette chanson glorifie le maréchal Tito. L'auteur chante son amour pour le chef du pays qui a libéré la patrie.
38.	<i>Tito je sa nama</i>	Dejan Petković, 1981	Après la mort de Tito, l'auteur

	[Tito est avec nous]		rappelle que Tito veille sur ses citoyens, qu'il surveille le développement du pays, et qu'en pensant à lui le pays se dirige vers le progrès
39.	<i>Tripit sam video Tita</i> [J'ai vu Tito trois fois]	Đorđe Balašević, 1981	La chanson la plus connue après le décès de Josip Broz. L'auteur raconte les souvenirs de sa rencontre avec Tito. La première fois quand il était encore enfant et qu'il assistait à l'arrivée du maréchal dans sa ville natale. La deuxième fois pendant un concert et la troisième fois après sa mort, Car l'image du président Tito se reflétait dans tout le pays : les usines, les routes, les villes libérés, la nature, à travers les visages des yougoslaves.
40.	<i>Srce mog naroda</i> [Le cœur de mon peuple]	Jadranka Stojanović, 1981	Le cœur de toute la nation yougoslave s'est synchronisé avec le cœur du président Tito et ils battent ensemble au rythme de la liberté et de la fierté.
41.	<i>Jugoslovenka</i> [La Yougslave]	Peđa the boy, 1984	La chanson glorifie la femme yougoslave toujours belle, soignée, intelligente et mystérieuse
42.	<i>Hej, Jugoslaveni</i> [Ô, les Yougoslaves !]	Doris Dragojević, 1985	La force des yougoslaves réside dans leur fraternité et leur amitié ; ils resteront unis pour l'éternité
43.	<i>Živela Jugoslavija</i> [Vive la Yougoslavie !]	Lepa Brena et Miroslav Ilić, 1985	La Yougoslavie est le pays de la mer bleue, des champs dorés, des forêts sauvages et d'un peuple courageux. C'est aussi le pays du maréchal Tito, de la fierté et de la liberté.
44.	<i>Digni svoju ruku družu</i> [Lève ta main,	Zlatko Pejaković, 1985	Eloge du régime communiste où l'ouvrier est invité à réagir, à lutter pour sa liberté, à faire des

	camarade]		choix car le pouvoir et la force appartiennent à tout le monde et c'est grâce au président Tito que l'ouvrier est enfin libre
45.	<i>Jugoslavijo na noge</i> [Yougoslavie, lève-toi]	Bjelo dugme, 1986	Appel pour le rapprochement des états yougoslaves et au respect de l'union. La Yougoslavie est vue comme la mère du peuple, l'épouse de la nation. En retour celle-ci est obligée de la protéger.
46.	<i>Jugoslovenka</i> [La Yougoslave]	Lepa Brena, 1989	La beauté féminine, la femme énigmatique et séduisante est comparée à la beauté et à la fierté nationale. Elle est attirante, splendide, envoûtante, intelligente, fière et douce comme la Yougoslavie.
47.	<i>Jugosloveni</i> [Les Yougoslaves]	Jugosleni, 1997	La fierté d'être yougoslave se reflète dans la capacité de boire, de manger, de faire la fête et de passer des nuits blanches. Être malin, séducteur, débrouillard sont aussi des caractéristiques appréciées.

Ana Hofman nous rappelle que la musique, les chants des partisans qui naissent après la Seconde Guerre mondiale étaient en effet des chants de guerre et des chansons du front. Ces chansons ont été chantées sur les places publiques des villes et villages libérés. Rapidement, ces musiques et ces chants se sont transformés en « culture de la célébration et de la commémoration » (Hofman, 2016 :36). Un des mythes principaux est la lutte antifasciste qui occupe une place centrale dans les chants des partisans. Les chants, le plus souvent chantés par des chorales, sont devenus l'élément indispensable dans la création de la nouvelle politique de mémoire en Yougoslavie et font partie des rites culturels yougoslaves. Avec le temps, la transformation de ces chansons et leur ritualisation ont neutralisé leur caractéristique d'origine : la spontanéité. (Hofman, 2016 :37). Elles ne faisaient plus uniquement partie des célébrations de l'idéologie communiste, mais se sont fondues dans la culture populaire. A partir des années 1960 et surtout des années 1970 les thèmes des chansons partisans ont été repris par les chanteurs et compositeurs modernes. Leur but, pourtant, n'a pas beaucoup changé, car même à travers la musique pop ou rock, cette musique guidait la jeunesse yougoslave vers l'idéologie communiste.

La production culturelle dans le monde de la musique était très abondante d'autant plus que les artistes avaient conçu beaucoup de chansons élogieuses en l'honneur de Josip Broz Tito durant sa vie. La majorité des chansons raconte le combat héroïque yougoslave pendant la Seconde Guerre mondiale. Le courage des soldats, les bataillons de braves, la clairvoyance du Maréchal Tito sont souvent évoqués. Une des chansons les plus connues est : *Druže Tito, ljubičice bela* [Camarade Tito, violette blanche] dont les paroles sont :

<i>Druže Tito, ljubičice bela,</i>	Camarade Tito, violette blanche,
<i>tebe voli omladina cela.</i>	Toute la jeunesse t'aime.
<i>Tebe voli i staro i mlado,</i>	Tu es aimé par les jeunes et par les anciens,
<i>druže Tito, ti narodno blago.</i>	Camarade Tito, tu es notre patrimoine national.

(*Druže Tito, ljubičice bela* [Camarade Tito, violette blanche])

Une autre sera *Drugarice posadimo cveće* [Camarades, semons des fleurs] chantée par Neda Ukraden, dont les paroles sont :

*Drugarice posadimo cveće gde se vojska
druga Tita kreće.*

Mes camarades, semons des fleurs où,
l'armée de Tito passe.

(Drugarice posadimo cveće [Camarades, semons des fleurs])

Celle-ci s'adresse aux femmes yougoslaves qui devraient être fières de leurs maris, frères et pères partis dans l'armée yougoslave et qui méritaient le respect du reste de la population. Les chansons, souvent très folkloriques, étaient diffusées et chantées pour l'anniversaire du Maréchal Tito le 25 mai. Certaines glorifient le côté socialiste du régime:

Tito je rekao davno

Tito a dit il y a longtemps :

Tvornice dajmo radnicima

Donnons des usines aux ouvriers,

Naš je rat tek završio slavno

Notre guerre vient de finir avec succès,

Al' pred nama sad borbe još ima

Mais nous avons d'autres luttes devant nous.

Tito je rekao borba

Tito a dit : le combat,

Za naše bolje sutra

pour un avenir meilleur,

Za slobodu, za mladost, za radost

pour la liberté, la jeunesse, la joie,

I za sunčana dječja jutra

et les matins ensoleillés des enfants.

Digni svoju ruku družo [Lève ta main, camarade]

L'une d'elle, *Družo Titio, mi ti se kunemo* [Camarade Tito, nous te jurons] existe encore aujourd'hui et elle est très appréciée par les anciens pionniers. Ses paroles expriment les serments de ses compatriotes.

*Druže Tito, mi ti se kunemo,
da sa pravog puta ne skrenemo*

Camarade Tito, nous te jurons,
Que nous ne sortirons pas du droit chemin

Ce refrain et la chanson de guerre ont été réactualisés dans la musique populaire des années 1980, chantées par plusieurs artistes et réinterprétées de nombreuses fois jusqu'à maintenant. Le refrain reste le même et le serment de la fidélité au président Tito est primordial.

*Godine su prosle pune muka.
Ginulo se za slobodu nijemo
Ili s pjesmom umesto jauka,
Druže Tito mi ti se kunemo.*

Les années douloureuses sont passées,
Pour la liberté nous mourions en silence,
En chantant au lieu de crier,
Camarade Tito, nous te jurons fidélité.

*Veselje se siri na sve strane,
sad slobodno po zemlji idemo.
Al velike pantićemo dane,
Druže Tito mi ti se kunemo.*

La joie se répand dans toutes les directions,
Maintenant nous marchons librement sur la terre,
Mais nous nous souviendrons des grands jours,
Camarade Tito, nous te jurons fidélité.

*Praznik silazi na ulice naše,
u oblake da letimo smjelo.
Nase pjesme svi neka se plaše,
Druže Tito mi ti se kunemo*

La fête descend dans nos rues,
Nous volons audacieusement dans les nuages,
Que nos chansons fassent peur à tout le monde,
Camarade Tito, nous te jurons fidélité

(*Druže Tito, mi ti se kunemo*, [Camarade Tito, nous te jurons fidélité])

Une autre chanson célèbre et fièrement chantée, *Uz maršala Tita* [Avec le maréchal Tito], a été désignée comme la chanson de l'armée, et sa mélodie reste encore aujourd'hui le symbole du régime communiste yougoslave.

*Uz maršala Tita, junačkoga sina,
nas neće ni pakao smest'!*

Avec le Maréchal Tito, le fils héroïque,
Même l'enfer ne nous arrêtera pas.

*Mi dižemo čelo,
Mi kročimo smjelo
i čvrsto stiskamo pest!*

Nous relevons la tête,
Nous marchons fièrement,
et serrons nos poings!

(*Uz Marsala Tita*, [Avec le Maréchal Tito])

Le pouvoir et la force physique du président communiste était aussi le sujet des chansons pop et rock. Sa force physique devenait la force commune de la nation yougoslave. Parfois il était comme Superman: *Druže Tito, jači od čelika*, «Camarade Tito, plus fort que l'acier» dans la chanson *Informbiro*⁸⁵ [Bureau d'information] ou «Tito fort comme le mur» dans la chanson

⁸⁵ *Informbiro* [Le Bureau d'information] est une continuation du Komintern soviétique stalinien qui a été fermé par force en 1943. Ce Bureau a été créé comme contrepoids au monde occidental et démocratique. Donc, le bloc socialiste a cherché les moyens de réunifier le monde communiste après l'effondrement du Komintern. L'Infombiro a duré une dizaine d'année (1947-1956) et existé parallèlement à la Guerre froide. Staline, Tito et Georgi Dimitriev ont proposé la création d'un corps à caractère informatif qui a été finalement créé en 1947 sous le nom *Komunistički informacioni biro* [Le bureau communiste d'information] avec son siège à Belgrade. Il s'agissait d'une association volontaire de partis communistes dans le but d'échanger des informations et de maintenir de bonnes relations. Rapidement Staline et Tito ont pris des positions opposées et conflictuelles, ce qui a mené à l'éloignement du Parti communiste yougoslave de mouvement international sous prétexte que Tito était un représentant des forces impérialistes et que sa tâche était de briser l'unité du Parti communiste yougoslave. La lutte entre le Parti communiste yougoslave et *Informbiro* a commencé et le régime communiste a tourné le dos aux pays soviétiques. Immédiatement les arrestations massives ont commencé, les communistes loyaux à Staline sont chassés, condamnés, tués et d'un autre côté, les socialistes fidèles à Tito et au régime yougoslaves sont chassés, sanctionnés, tués. Des milliers de personnes ont été assassinées. L'île de *Goli otok* était une prison pour les prisonniers politiques et son existence a été cachée au public. Les hostilités ont duré jusqu'en 1955 quand Tito et Khrushchev ont signé la Déclaration de Belgrade et ensuite la Déclaration de Moscou en 1956 et 1957. Voir Bilandzic, D.(1985). *Historija*

Vive Tito de Srebrna krila. Les éloges sur le Camarade Tito continuent d'être chantés et aimés depuis des décennies et les chansons valorisant l'appartenance à la fraternité et l'unité sont nombreuses, comme dans les vers suivants :

Tu es le symbole de notre liberté et de notre joie,

Tu es la plus belle fleur qui ne fanera jamais.

(*Lepo ti je druga Tito kolo* [Il est beau le kolo⁸⁶ du camarade Tito])

Živi Tito, rasti cvijet.

Mi smo s Titom i čitav svijet.

Živi Tito, i gori plam

Mi smo s Titom, on nije sam.

Vive Tito, notre belle fleur,

Nous sommes avec Tito ainsi que le monde entier,

Vive Tito et le flamme qui brûle,

Nous sommes avec Tito, il n'est pas seul.

(*Zivi Tito* [Vive Tito])

Sva moja ljubav

Pod ovim suncem

Je za Tita

Tout mon amour,

Sous le soleil,

est pour Tito.

I nikad ona

Na drugog

Da pređe neće.

Et cet amour,

ne sera jamais remplacé,

Jamais.

(*Pesma o Titu* [La chanson de Tito])

Socijalističke Federativne Republike Jugoslavije [L'histoire de la République socialiste fédérative de Yougoslavie - les procédures principales], Skolska knjiga, Zagreb

⁸⁶ La danse traditionnelle yougoslave

Le maréchal Tito est devenu la métaphore de la nation yougoslave. Dans les chansons il est assimilé au père de la nation. D'ailleurs, Jadranka Stojikovic chante : Le cœur de mon peuple bat en même temps que le cœur de Tito [*Le cœur de mon peuple*].

Certains artistes ont posé la question de ce qui se passerait après la mort de Tito, alors, Davorin Popovic et son groupe ont répondu : *C'est vrai qu'il n'y a qu'un Tito, mais Tito, c'est nous.*

Pitali nas neki ljudi

Certains nous ont demandé,

Sta ce biti posle Tita

qu'arrivera-t-il après Tito,

Svi smo rekli glasovito

Nous avons répondu haut et fort,

Posle Tita bice Tito

Et après Tito, Tito !

(*Posle Tita, bice Tito*, [Après Tito, il y aura Tito])

Vjekoslav Perica présente une hypothèse selon laquelle l'adoration de Tito, le titisme est en effet une sorte de religion civile. Cette religion était affirmée à travers le sport, la musique, les films et les autres productions culturelles. Au sujet de la musique, cet historien identifie deux motifs omniprésents : la mythologie partisane et l'idée panslave. Le mythe de l'héroïsme partisan réveille « l'identification émotionnelle et symbolique avec une nouvelle identité collective en Yougoslavie »⁸⁷ (Perica, 2018). Il continue en affirmant que l'endoctrinement de la jeunesse yougoslave s'est déroulé pendant les commémorations publiques, à travers le service militaire. Il se fait aussi à travers l'école où l'histoire des partisans était valorisée. Les livres, les romans et même les bandes-dessinées racontaient les aventures de ces héros antifascistes. Dans cette atmosphère, la Yougoslavie s'ouvre vers l'Occident et l'euphorie de la musique rock enchante les jeunes yougoslaves. La musique rock adopte les symboles de la lutte antifasciste et d'autres thèmes folkloriques qui ont aidé à « la légitimation du régime politique » (voir Peirca, 2018). Donc, le rock yougoslave a été vu comme un facteur d'intégration qui favorisait l'unité et la fraternité.

⁸⁷ Perica, V. (2018). *Racunajte na nas* [Comptez sur nous], <https://www.xxzmagazin.com/racunajte-na-nas-kroz-vene-nam-tece-krv-partizana>

Pourtant, ces chanteurs ne rendaient pas seulement le maréchal populaire, mais aussi l'amour de la patrie. Et les rockeurs n'étaient pas les seuls, le sentiment patriotique a gagné les autres artistes qui chantaient en l'honneur de la Yougoslavie. Elle est décrite comme le pays idéal dans lequel les habitants sont fiers de vivre, comme dans la chanson *Zivela Jugoslavija* [Vive la Yougoslavie] de 1985.

*Tu je rođen maršal Tito,
naše ime ponosito,
k'o heroja ceo svet ga zna,
blago zemlji što ga ima,
pamtiće se vekovima,
živela Jugoslavija*

Maréchal Tito est né ici,
Il est notre fierté,
Tout le monde sait que c'est un héros,
Il est bien heureux le pays qui en a,
On se souviendra de lui pendant des siècles,
Vive la Yougoslavie !

(*Zivela Jugoslavija* ,[Vive la Yougoslavie])

L'amour du pays a été chanté par divers artistes dans le domaine de la musique populaire et folklorique, et il est certain que ces chanteurs sont les plus grandes vedettes de la Yougoslavie. Il n'est pas rare qu'ils chantent encore aujourd'hui ces chansons glorifiant ce pays qui n'existe plus. A travers ces vers, la Yougoslavie est décrite comme un magnifique pays avec la mer la plus belle du monde, ses montagnes les plus grandes des Balkans, ses fleurs les plus parfumées d'Europe, son peuple le plus orgueilleux. La patrie est vue comme la mère, la terre mère qui protège ses enfants, ses habitants. Les chanteurs lui adressent souvent des paroles, lui posent des questions, la remercient d'être nés où ils sont nés, sous le ciel yougoslave. C'est le cas dans la chanson de Tereza Kesovija, *Volim te, Jugoslavijo* [Yougoslavie, je t'aime] de 1980 où la Yougoslavie est même nommée mère d'un peuple pour laquelle il est prêt à mourir.

Jugoslavijo, Jugoslavijo
Jugoslavijo, volim te.
Divna zemljo, Jugoslavijo,
zemljo moja slobodna.

Yougoslavie Yougoslavie
Yougoslavie, je t'aime.
Glorieux pays, la Yougoslavie,
Mon pays libre.

Jadran k'o zaljubljeni
dječak gleda u te.
Dok s' tvojih usana
se čuje pjesma juga.

La mer Adriatique comme,
Un garçon amoureux te regarde.
Alors que de tes lèvres,
On entend la chanson du sud.

Najljepše cvijeće uvijek
krasi tvoje pute.
U tvojoj kosi vijenac-
osam divnih boja, k'o duga.
Vjerujem u te, zemljo ponosna i gorda,
u tvoju djecu čista srca, čiste duše.

Les plus belles fleurs,
Décorent toujours tes voies.
Une guirlande est dans tes cheveux,
Huit belles couleurs, comme un arc en ciel.
Je crois en toi, mon pays fier et orgueilleux,
Et en tes enfants au cœur pur et à l'âme pure.

Na toplom krilu
tvojih planina i voda,
volimo istu zemlju,
istu majku, a to si ti.

Sur tes genoux chauds,
De tes montagnes et de ton eau,
Nous aimons le même pays,
La même mère, et c'est toi.

I svaki onaj pastir, s' proplanka i brijega

što ima samo

tvoje nebo i svoj ponos,

tvrđi od kamena,

što svugdje oko njega.

On ima srce, što je spremno

umrijet za te, majko.

Kad vidim Dubrovnik

i dotaknem mu zide,

ja ne znam zašto

suze naviru mi same.

Najljepši grad na svijetu

oči moje vide

i želim šapnut :

Hvala što sam rodila se ovdje.

Et tous les bergers,

Des champs et des collines,

Qui possèdent seulement,

Ton ciel et leur fierté,

Plus dure que la pierre,

Qui se trouve tout autour d'eux.

Il a un cœur qui est prêt,

À mourir pour toi, Mère.

Quand je vois Dubrovnik,

Et que je touche ses murs,

Je ne sais pas pourquoi,

Des larmes me viennent naturellement.

La plus belle ville au monde,

Mes yeux regardent,

Et je veux murmurer :

- Merci d'être née ici.

(Volim te, Jugoslavijo, [Yougoslavie, je t'aime])

L'hymne non-officiel de la Yougoslavie est certainement la chanson *Od Vardara do Triglava* [De Vardar à Triglav] chantée par plusieurs artistes et ensuite reprise plusieurs fois, qui glorifie la grandeur et la beauté de la patrie. Vardar est une rivière en Macédoine et Triglav est le sommet le plus haut de Slovénie et qui se trouve aujourd'hui sur le drapeau slovène. Donc, de Vardar à Triglav, il décrivait la taille du pays yougoslave et de ses frontières côté nord et sud. On remarquera facilement les adjectifs répétitifs qui décrivent la Yougoslavie : fière, belle, brillante, heureuse, libre et née dans les combats sanglants. Depuis sa création cette chanson a

été diffusée à la radio et elle fait même partie du programme de l'Orchestre de l'armée yougoslave. La mélodie est inspirée par le folklore de la Macédoine et le texte a été écrit de manière à le placer au-dessus des intérêts nationaux de chaque république. L'appartenance à une seule et même identité a été favorisée, et il n'est pas étonnant que même le président Tito a adoré cette chanson.

*Od Vardara pa do Triglava
od Djerdapa pa do Jadrana
kao niska sjajnog djerdana
svijetlim suncem obasjana
ponosito sred Balkana
Jugoslavijo, Jugoslavijo*

Du Vardar au Triglav,
Du Djerdap à l'Adriatique,
Comme un collier de perles brillantes,
Inondé de soleil étincelant,
Tu es fière dans les Balkans,
Ô Yougoslavie, ô Yougoslavie !

*Sirom sveta put me vodio
za sudbom sam svojom hodio
u srcu sam tebe nosio
uvek si mi draga bila
domovino moja mila
Jugoslavijo, Jugoslavijo
Volim tvoje reke i gore
tvoje sume, polja i more
volim tvoje ljude ponosne
i ratara i pastira
uz frulicu kad zasvira
Jugoslavijo, Jugoslavijo
Krv se mnoga zate prolila
borba te je nasa rodila
radnicka te ruka stvorila*

Le chemin m'a conduit à travers le monde,
J'ai suivi mon destin,
Je t'ai gardée dans mon cœur,
Tu m'a été toujours si chère
ma chère patrie
Ô Yougoslavie, ô Yougoslavie!
J'aime tes rivières et tes montagnes,
Tes forêts, tes champs et ta mer,
J'aime aussi tes gens fiers,
Et tes agriculteurs et tes bergers quand,
Ils jouent de la flûte,
Ô Yougoslavie, ô Yougoslavie !
Tant de sang a coulé au ton nom,
Tu es née de notre combat,
Les mains des ouvriers t'ont créée.

*zivi sretna u slobodi
ljubav nasa nek te vodi
Jugoslavijo, Jugoslavijo*

Pour une vie heureuse et libre,
Que notre amour te guidée,
Ô Yougoslavie, ô Yougoslavie !

(*Od Vardara do Triglava* , [Du Vardar au Triglav])

Un autre hymne non-officiel écrit dans les années 1980 est *Računajte na nas* [Comptez sur nous] par Đorđe Balašević. Il a porté le flambeau de la génération née au début des années 1950, en plein communisme yougoslave, mais à l'âge de l'adolescence, il est influencé par le rock anglais et américain. Balašević veut faire l'éloge du Maréchal Tito, il écrit en son honneur sans jamais parler des batailles militaires et des combats lointains. Cette musique a été vue d'un mauvais œil car les garçons prenaient des guitares, ils chantaient, ils écoutaient de la musique occidentale, et ils n'avaient aucun intérêt à continuer la lutte sur le champ de guerre. Ils avaient aussi de nouveaux combats afin de sauvegarder la paix et la sérénité dans le pays, et cet artiste criait fièrement : « Comptez sur nous »

*U ime svih nas
iz pedeset i neke
za zakletvu Titu
ja spevo sam stih.*

*Ne spominjem proslost i bitke daleke,
jer rođen sam tek posle njih.*

*Al' život pred nama
još bitaka skriva
i preti nam,
preti o duboki vir.*

*Ja znam da nas čeka
još sto ofanziva*

Au nom de nous tous,
Nés dans les années cinquante,
Au nom du serment à Tito,
J'ai rédigé ces vers.

Je ne mentionne ni le passé ni les batailles lointaines,
Parce que je suis né après.

Mais la vie devant nous,
Cache toujours des batailles,
Et nous menace,
Des tourbillons d'eau nous menacent.

Je suis conscient qu'il y aura
Encore de centaines d'offensives

*jer moramo čuvati mir.
Računajte na nas.*

Parce que nous devons maintenir la paix,
Comptez sur nous !

*Sumnjaju neki da nosi
nas pogrešan tok,
jer slušamo ploče i sviramo rok.*

Certains d'entre nous soupçonnent que,
nous soyons sur un mauvais chemin,
Parce que nous écoutons des vinyles et,
Que nous jouons du rock.

*Al' negde u nama
je bitaka plam
i kažem vam šta dobro znam:
Računajte na nas.*

Mais quelque part en nous,
Brûle la flamme des batailles.
Je vous dis ce que je connais bien :
Comptez sur nous !

*U nama je sudbina budućih dana
i neki se možda
plaše za nju.
Kroz vene nam protiče krv partizana
i mi znamo
za što smo tu.
Računajte na nas.*

Nous avons notre destin entre nos mains,
Et certains peuvent,
Avoir peur pour lui.
Le sang des partisans coule dans nos veines,
Et nous savons,
Pourquoi nous sommes là.
Comptez sur nous !

(Đ. Balašević, *Računajte na nas*, [Comptez sur nous])

Pendant, la crise du communisme yougoslave, les vedettes de la musique populaire tel que Lepa Brena et Zdravko Čolić ont publié des chansons en honneur du président Tito. En 1980, l'année de la mort du maréchal, Zdravko Čolić a chanté *Camarade Tito, nous te jurons*, tandis que Lepa Brena a chanté fièrement *Vive la Yougoslavie !* en 1984, à l'ouverture des Jeux olympiques d'hiver à Sarajevo. La chanteuse Fahreta Živojinović connue sous le nom de Lepa Brena était et est toujours la chanteuse la plus populaire en Yougoslavie et même au-delà des frontières, car elle était aimée en Bulgarie et aussi en Albanie. Parmi tous les musiciens de ce genre musical

nommé *folk musique* Lepa Brena est la plus aimée. Les tirages de ses albums sont énormes même au début de sa carrière, plus de 800 000 cassettes pour son deuxième album (Petkovic, 2011 :23). Elle remplissait les stades de football pendant ses concerts et, elle deviendra vite le symbole de la Yougoslavie. Ante Perković, qui a étudié l'importance de la musique yougoslave et son impact sur la société, a dit : « Brena est la première chanteuse de musique *folk* qui soit devenue une *pop star* et son succès était énorme dans les six républiques à la fois » (Perkovic, 2011 :44). Lepa Brena est synonyme de succès rapide, de réalisation de rêve de petite fille de la campagne. Elle luttait à sa propre manière, contre les normes patriarcales, traditionnelles et culturelles. Elle portait des mini-jupes dans les émissions télévisées, elle avait un style plutôt *rock and roll* en mettant des vestes en cuir ou en introduisant la guitare dans la musique traditionnelle. Dans les années 1980, le style musical de Brena était nommé *disco-folk* (Grujic, 2009 :77) car elle suivait les tendances globales en transformant ses chansons ainsi que son style vestimentaire. L'universitaire Milana Dragičević Štetić souligne que Lepa Brena représente « une belle paysanne qui ose adopter le style moderne et contemporain » (Dragicevic Stetic, 1994 :13). La chanteuse a évolué avec le temps et au cours des années 1970 et 1980 elle a adopté des styles différents. Brena était une jeune fille rigolote et naïve en mini-jupe et barrettes dans les cheveux, une sportive en baskets et raquette à la main, une adolescente avec des écouteurs sur les oreilles et un walkman autour de la taille, une femme fatale dans une petite robe noire avec une parure scintillante. Elle a vécu un vrai succès et a influencé la mode féminine yougoslave. Lepa Brena est devenue une icône de la jet-set yougoslave et a participé au développement d'une nouvelle élite. Cette élite se vantait de son succès en mettant en valeur sa richesse et son apparence. Lepa Brena a tourné des films, chanté en concert et dans les *kafana*, elle a réalisé les tournages de ses vidéos en Afrique ou en Asie en ramenant un peu d'exotisme sur les écrans télévisés. Elle a prêté son visage aux poupées fabriquées de style *Barbi*. Cette chanteuse était le précurseur des *popstars* à l'américaine.

Lepa Brena est un phénomène culturel à part, et il faudrait étudier les éléments visuels, son entrée en scène et sa gestuelle, son érotisme et les jeux avec les stéréotypes. Pourtant, comme l'historien Duda dit, « quand il s'agit de la sociologie de la culture pop, tout commence avec l'analyse des paroles » (Duda, 2005 :99).



Figure 3 *Lepa Brena, la chanson Jugoslovenka, screenshot, source : YouTube*

Avant de lire les paroles de sa chanson *Jugoslovenka*, il faut dire que Brena se déclare de nationalité yougoslave. Depuis le début de sa carrière, elle met en valeur ses origines transnationales yougoslaves et il n'est pas rare de retrouver dans les interviews actuels, son attachement à l'identité yougoslave même aujourd'hui. La chanson qu'elle a interprétée avec le chanteur Miroslav Ilic sous le nom *Vive la Yougoslavie !* est chargée d'émotions patriotiques. Pourtant, ce qui reste de sa vie publique, gravé dans les mémoires, est son interprétation de *Vive la Yougoslavie* en 1988 dans l'émission *Nedeljno popodne* [L'après-midi du dimanche] quand elle dit avant de chanter avec les larmes aux yeux :

« Dans la vie de tout le monde, celle des jeunes comme des adultes, il existe des amours différents, des amours petits et grands, des amourettes et de grands amours, ainsi que des amours passionnels. Certaines lettres jaunissent, certains journaux intimes disparaissent, cependant, il existe un amour qui reste jeune pour toujours, enfermé profondément dans nos cœurs, et c'est l'amour pour la patrie. »⁸⁸ .

Après ce discours soi-disant touchant, elle commence à chanter et à enchaîner les clichés déjà mentionnés : pays de la paix, le pays de Tito, pays courageux et, fier, notre mère. Vjekoslav

⁸⁸ Citation selon Pjerica, 2012 : 61 ;

Perica décrit cette musique comme le patriotisme- kitch⁸⁹ où le son de la nouvelle musique folk se mélange avec la douceur du pop, les guitares électriques du rock et les paroles patriotiques.

*Kad pogledam naše more
naše reke, naše gore
svu lepotu gde sam rođena
i sve što bi reći znala
u srcu sam zapisala
živela Jugoslavija*

Quand je regarde notre mer,
Nos rivières, nos montagnes,
Toute cette beauté où je suis née,
Et tout ce que je pourrais dire,
Je l'ai écrit dans mon cœur,
Vive la Yougoslavie !

*Zemljo mira, zemljo Tita
Zemljo hrabra, ponosita
Širom sveta o tebi se zna
Volimo te, naša mati
Nećemo te nikom dati
živela Jugoslavija*

Le pays de la paix, le pays de Tito,
Pays courageux, fier,
Tout le monde te connaît,
Nous t'aimons, notre Mère-patrie,
Nous ne te donnerons à personne
Vive la Yougoslavie !

*Tu je rođen Maršal Tito
Naše ime ponosito
k'o heroja ceo svet ga zna
Blago zemlji što ga ima
Pamtiće se vekovima
živela Jugoslavija*

Maréchal Tito est né ici,
Il est notre fierté,
Tout le monde sait que c'est un héros,
Il est bien heureux le pays qui en a,
On se souviendra de lui pendant des siècles,
Vive la Yougoslavie !

⁸⁹ Vjekoslav Perica, La révolution ardente de la musique punk <https://www.xxzmagazin.com/plamene-zore-zestoke-punk-revolucije>

Cependant, la chanson la plus populaire de Lepa Brena est Jugoslovenka [Yougoslave] où elle chante avec un chanteur Musulman et un autre croate. Symboliquement, elle a réuni les diversités nationales yougoslaves. Les paroles sont en fait des compliments en faveur de la jolie fille qui a séduit et charmé les chanteurs à tel point qu'ils lui posent les questions : « D'où vient-elle ? Qui est-elle ? Et grâce à qui est-elle si sublime ? ». Ces cheveux sont comme les champs de blé doré de Pannonie, ces yeux sont bleus comme la mer adriatique, elle est libre comme le soleil et d'un esprit séduisant et ardent du sud. Lepa Brena, cette fille magnifique de la chanson est la personnification du pays, elle incarne la Yougoslavie à elle-seule. Ses yeux sont bleus comme la mer Adriatique, ses cheveux blond doré comme les champs de blé serbes et sa beauté qui nous enchante est l'orgueil du pays. Quand elle chante, le cadreur fixe toujours la belle blonde en montrant ses longues jambes ou sa petite taille. Ensuite, la féminité séduisante des Balkans est mise en valeur par cet esprit mystérieux des Balkans. Les blés dorés représentent aussi la richesse et le développement économique du pays. L'âme bohème slave est une autre caractéristique omniprésente dans la description d'un ressortissant yougoslave. Enfin, n'oublions pas la mer Adriatique qui évoque la force fédératrice indéniable qui pourrait sauver les Yougoslaves même après le décès du père de la nation.

*Odakle si lijepa djevojko
Ko ti rodi oko plavetno
Ko ti dade kosu zlacanu
Ko te stvori tako vatrenu
Ko ti dade kosu zlacanu
Ko te stvori tako vatrenu*

D'où viens-tu, Belle jeune fille,
Qui a enfanté avec ces yeux bleus d'azur,
Qui t'a donné ces cheveux d'or,
Qui t'a fait si ardente,
Qui t'a donné ces cheveux d'or,
Qui t'a fait si ardente,

*Odakle si lijepa djevojko
Gdje si rasla cvijece proljetno
Gdje te grije sunce slobodno
Kada pleses tako zanosno
Gdje te grije sunce slobodno
Kada pleses tako zanosno*

D'où viens-tu, Belle jeune fille,
Où as-tu grandi, fleurs du printemps,
Où est-ce que le soleil libre te réchauffe,
Lorsque tu dances de façon si séduisante,
Où est-ce que le soleil libre te réchauffe,
Lorsque tu dances de façon si séduisante.

*Odakle si lijepa neznanko
Gdje si krala sunca bjelilo
Gdje si pila vino medeno
Kada ljubis tako sladjano
Gdje si pila vino medeno
Kada ljubis tako sladjano*

D'où viens-tu Belle inconnue,
Où as-tu volé cet éclat ensoleillé,
Où as-tu bu du vin sucré,
Lorsque tu embrasses si tendrement,
Où as-tu bu du vin sucré,
Lorsque tu embrasses si tendrement.

*Oci su mi more Jadransko
Kose su mi klasje Panonsko
Sestra mi je dusa Slovenska
Ja sam Jugoslovenka*

Mes yeux sont la mer Adriatique,
Mes cheveux sont les blés de Pannoni,
Ma sœur est l'âme slave,
Je suis Yougoslave.

(Jugoslovenka, [La Yougoslave], Lepa Brena)

Dans une de ses chansons de 1983 le chanteur tombe amoureux d'une fille, fière, belle, arrogante, une fille magnifique qui lui fait tourner la tête.

*Mislim na tebe, pričam o tebi
Jugoslovenka
Ti si tako tako lepa, tako ljupka i vesela
inteligentna prepotentna
ti si prava , Jugoslovenska*

Je pense à toi, je parle de toi,
La Yougoslave,
Tu es à la fois si belle, si jolie et si joyeuse,
Intelligente, arrogante,
Tu es vraie, la Yougoslave.

(Jugoslovenka, [La Yougoslave], Peđa the Boy)

Ensuite, vers la fin des années 1980, le groupe le plus populaire de Yougoslavie, Bjelo dugme a créé et interprété une chanson encore une fois intitulée Yougoslavie. Aujourd'hui, certains voient dans ces paroles un conseil ou plutôt un avertissement. Le refrain dit :

« Yougoslavie, lève-toi, chante, qu'ils t'écotent,
Celui qui n'écoute pas cette chanson, connaîtra la tempête ! »

L'auteur est inquiet pour le futur de son pays, de ses habitants, il lui murmure comme à une femme. La Yougoslavie est sa reine, sa tristesse, sa belle épouse, sa petite et pauvre patrie. Il l'a vue dans son meilleur et son pire état et il espère qu'elle aura de meilleurs jours dans le futur. C'est pourquoi l'auteur encourage la Yougoslavie à se remettre debout, sinon nous écouterons les tonnerres de la guerre. Faut-il souligner que certains ont vu dans ces mots clairvoyants la tempête de la guerre, car les Yougoslaves ne sont pas restés unis pour chanter, bien au contraire, chacun est parti de son côté.

Moje srce, moja kuća stara

Moja dunjo iz ormana

Moja nevjesto, moja lepotice

Moja sirota kraljice

Jugo, Jugice

Jugoslavijo na noge,

Pjevaj nek' te čuju,

Ko ne sluša pjesmu,

Slušace oluju!

Mon cœur, mon vieil ami,

Ma Douce, ma Précieuse,

Mon épouse, ma beauté,

Ma pauvre reine,

Ma chère Yougoslavie,

Yougoslavie, lève-toi,

Chante, qu'il t'écotent,

Celui qui n'écoute pas cette chanson,

Connaîtra la tempête !

(Bjelo dugme, *Jugoslavijo* [Yougoslavie])

Bregovic invite ses compatriotes à la réaction, au mouvement rebelle, aux manifestations pour sauver l'unité et l'intégrité du pays. Après les années belliqueuses, cette chanson a été interprétée comme la tempête de la guerre que les peuples yougoslaves n'ont pas pu éviter.

La musique a été un domaine culturel très important en Yougoslavie après la Seconde Guerre Mondiale et elle fut aussi un instrument de développement de l'identité nationale. Les festivals musicaux et les compétitions musicales furent nombreux. L'industrie musicale fut en plein développement jusqu'en 1980. La musique populaire était influencée par l'idéologie communiste et socialiste. Comme la population yougoslave parle ou au moins comprend la langue, les républiques se sont approprié ces chansons. Après les guerres yougoslaves, certains artistes se sont vu interdit de travailler dans les autres républiques, mais cette politique nationaliste a encouragé les ex-yougoslaves à échanger de nouveaux albums d'anciens chanteurs yougoslaves en toute illégalité. Aujourd'hui il paraît que la yougo-nostalgie réchauffe l'amour des anciens chanteurs yougoslaves qui chantent de nouveau leurs chansons de l'époque idyllique. Cela peut s'expliquer par le souvenir du « bon vieux temps » et des moments agréables lorsqu'on était jeune et insouciant. C'est pourquoi on parle de la musique ex-yougoslave devenue une partie de l'identité culturelle de toute la population de la région. La construction de cette identité est basée sur les ruines de la Yougoslavie et sur les souvenirs du « bon vieux temps », permettant la création de souvenirs communs parmi un public hétérogène uni à l'artiste par les mêmes émotions.

Les enfants de la génération des partisans, ceux nés en 1950 et 1960 étaient libérés de la guerre, de la crise économique, des mythologies ethniques et des dogmes religieux. Ils suivaient aussi les changements à l'échelle mondiale et les manifestations contre la guerre au Vietnam. La révolution de l'année 1968 a aussi touché la jeunesse yougoslave. Les jeunes se sont investis dans les domaines artistiques, culturels et sportifs. De cet esprit créatif et rebelle, une tendance pacifiste a vu le jour et c'est à travers les arts et la musique rock qu'elle a essayé d'influencer la population yougoslave. Les slogans patriotiques et partisans dans le rock yougoslave ont résisté jusqu'à la moitié des années 1980.

Conclusion du premier chapitre

Dans le premier chapitre de mon mémoire, nous avons parcouru la chronologie des événements historiques de la Yougoslavie. La construction de l'idée panslave ainsi que la création d'un pays qui regroupait les Slaves du sud, ont été un processus long et compliqué qui révèle la complexité de la région. Pour une meilleure compréhension des enjeux politiques et historiques de la question yougoslave, nous avons précisé le contexte socio-politique et historique qui situe le centre de notre étude dans la période titiste de la Yougoslavie. Avant de devenir un pays communiste et socialiste, la Yougoslavie était une monarchie. Elle est sortie de la Seconde Guerre mondiale comme une république populaire, pour devenir une république communiste, puis une fédération socialiste et enfin une république réunissant seulement la Serbie et le Monténégro. La fin de la Yougoslavie a commencé par le décès du président Tito qui a amené le pays à l'aube de guerres terrifiantes.

La mise par écrit de l'histoire yougoslave est le centre de la problématique de ma thèse et à travers ce premier chapitre, nous avons cité les difficultés de cette entreprise colossale. Après la désintégration de la Yougoslavie, chaque nouveau pays a cherché à se reconstruire et à oublier le passé obscur. Avant même d'accéder aux ténèbres de la crise yougoslave, il fallait mentionner l'héritage accablant des Balkans. D'après la fameuse phrase de Churchill qui disait que « les Balkans, produisent plus d'histoire qu'ils ne peuvent en consommer ? »⁹⁰, nous constatons les préjugés sur les peuples des Balkans prédestinés aux guerres. Les stéréotypes présents encore aujourd'hui, qui chagrinent les ex-Yougoslaves, décrivent la population balkanique comme des sauvages barbares aux antipodes des européens civilisés. Pour compenser ces défauts, ils renforcent leur côté sentimental et émotionnel, le *cœur balkanique* qui aime trop fort et souffre encore plus. Les Serbes, comme les peuples des Balkans, se lamentent de leur triste destin de bons sauvages européens, mais ils tirent aussi leurs forces de qualités comme la générosité et la gentillesse.

⁹⁰ Citation selon Dérens, article du monde diplomatique, *Le choc des mémoires au mépris de l'histoire* <https://www.monde-diplomatique.fr/2016/12/DERENS/56917>

Certes, l'héritage balkanique ne quittera jamais les Yougoslaves et la description des voisins toujours en querelle continue de les poursuivre même au XXI^{ème} siècle. Les frontières ethniques étaient une question accablante depuis des décennies et pendant la destruction de la Yougoslavie elle est devenue la question centrale. L'année 1990 a introduit une longue décennie de conflits armés douloureux en Yougoslavie dont le résultat a été l'apparition de six pays indépendants. La période du nationalisme a envahi l'espace ex-yougoslave et les années paisibles de la période titiste ont vite été oubliées. Mes interlocuteurs les plus jeunes citent souvent une phrase courante d'un film : « La pire chose qui puisse t'arriver dans ce pays, c'est de naître dans ce pays. »⁹¹. Le désespoir pénètre les attitudes de la jeunesse qui a connu la guerre et la crise économique.

Dans la recherche perpétuelle de l'identité, les Serbes et d'autres ex-yougoslaves ont traversé un long chemin. L'écrivain Teofil Pancic écrit : « Les pays, hélas, naissent et meurent et il est misérable cet homme qui se permet de changer son identité selon la naissance et la mort des pays. Une fois qu'un état crève, son contenu se supprime y compris l'identité de son peuple » (Panic, 2001 :76). Il paraît que seul le Maréchal Tito unissait des gens si différents qu'après sa mort la coexistence n'était plus envisageable. Cependant, moins de 10 ans après la guerre, la population ex-yougoslave se rappelle le régime titiste avec un petit sourire aux lèvres et des yeux pétillants.

Quelle est la solution pour les pays yougoslaves ? Se trouve-t-elle dans la réconciliation, la confrontation avec le passé ou la nostalgie ? Malgré le scepticisme et la méfiance, la population ex-yougoslave cherche encore à se définir. Ce même peuple qui a été violemment séparé et éloigné par les guerres dans un passé proche, tente de nouveau de se retrouver. Les problèmes du passé ne s'effacent pas, les antagonismes restent présents, les guerres ne sont pas gommées mais les liens parmi les pays yougoslaves sont toujours présents. L'étendue des régions de l'ex-Yougoslavie rendent les rencontres plus difficiles, mais pas impossibles, car une sorte d'alliance commune a toujours existé. Sous quelle forme cette rencontre va-t-elle se réaliser, nous ne le savons pas encore. Peut-être dans la coopération culturelle, ou dans des relations politiques et économiques plus resserrées ? A moins que les pays ex-yougoslaves ne soient destinés à se rejoindre une bonne fois pour toute au sein de l'Union Européenne ?

⁹¹ Film Natasha de Ljubisa Samardzic, 2001

Dans les années 1990, les secrets du régime socialiste ont été révélés. Tito n'était plus un dieu qui a sauvé les pays slaves, mais un dictateur rigoureux. Pancic souligne que la période socialiste yougoslave n'était pas idéale, mais plutôt chargée d'idéologie. « J'ai vécu le socialisme, alors je le sais, c'était mauvais. Il y avait trop d'idéologie par habitant, qui aurait-pu le supporter à long terme ? » (Pancic, 2001 :126). Les uns sont hostiles à l'intégration européenne comme Aleksandra qui dit :

« Je n'ai pas envie que la Serbie intègre l'UE. Nous avons déjà fait partie d'une fédération multiethnique et cela n'a pas marché. La Yougoslavie était une petite Union Européenne : une présidence tournante, l'égalité des nations, une monnaie commune. Tout était pareil, et regarde où cette fédération nous a amenés. Au bout du néant. »

D'autre, comme Dragan plaisante : *« La Croatie est rentrée en Europe en 2013, donc, l'UE ne durera pas longtemps. Là où les croates rentrent, ils détruisent tout. C'est comme le cas de la Yougoslavie. »* Quant à cette question être ou ne pas être yougoslave, nous avons suivi la piste de Bozidar Jazenik et ses hypothèses de yougoslavisme qui n'ont jamais réussi à s'imposer aux nationalismes particuliers dans les républiques fédératives. Pourtant, se sentir yougoslave est une émotion valable et le yougoslavisme est une partie de l'identité plurielle de la population qui vit dans la région.

Pendant la période yougoslave, la culture était vue comme un moyen de propagande, d'abord antifasciste, puis communiste et socialiste au sein de la société. La musique populaire, le cinéma, les séries, les livres, même les bandes-dessinées servaient à la gloire du maréchal Tito. Les manuels scolaires ont aussi promu le rôle primordial des partisans communistes et ainsi l'histoire officielle yougoslave était établie.

CHAPITRE II

Les productions culturelles serbes pendant la crise yougoslave

Nous remarquerons à travers ce chapitre que l'art et la culture ont un rôle important dans la création de l'identité nationale. L'art est le témoin d'une époque, la matérialisation de l'esprit national, et parfois il partage le même destin que la population d'où il provient. Dans le chapitre précédent nous avons exploré l'importance de l'expression artistique et culturelle dans la promotion du concept yougoslave. Cette idée de l'unification des slaves du sud a pénétré les productions culturelles et en même temps a séduit la population. La politique culturelle yougoslave, bien avant le régime titiste, a essayé de rapprocher les artistes de toutes les républiques et à faire connaître leurs œuvres. Le sculpteur croate Ivan Mestrovic a érigé plusieurs monuments emblématiques en Yougoslavie tout en promouvant l'unification yougoslave. Heureusement, la production artistique yougoslave a été très appréciée et même glorifiée à l'échelle mondiale et le régime communiste a continué à l'encourager. Les autorités politiques réfléchissant au rôle de l'art et de la culture ont conclu qu'ils permettaient l'endoctrinement de la population. Les premières années post-guerre ont été marquées par l'avènement du réalisme socialiste. L'art devait aider le public à mémoriser et glorifier les combats antifascistes de la Seconde Guerre mondiale. Les peintures, les œuvres littéraires et les monuments glorifiaient les soldats morts pour la patrie. Heureusement, très vite les artistes yougoslaves s'éloignent de l'idéologie du socio-réalisme et exigent la liberté dans leur créativité. Ce cri de liberté tombe au moment où le maréchal Tito s'éloigne de l'idéologie stalinienne. Cette liberté était quand même limitée par le régime yougoslave et le culte du président Tito. Par conséquent des artistes seront bannis, détestés, même arrêtés et leurs œuvres seront censurées et cachées des vues publiques. Certes, le modernisme a pénétré la création artistique yougoslave et a aidé à sa reconnaissance mondiale. Bogdan Bogdanovic, l'architecte qui a glorifié le yougoslavisme et incorporé une forte symbolique dans ses œuvres était un exemple du développement culturel et artistique en Yougoslavie. Quant à la production de la culture

populaire, elle a aussi servi à l'idée de l'intégration des peuples yougoslaves, ce que nous avons vu dans les exemples du cinéma ou de la musique populaire. L'art yougoslave a été étroitement lié à la temporalité de l'idée yougoslave. Les mouvements nationalistes ont aussi influencé l'art et la culture et petit à petit, cet espace commun yougoslave a été marginalisé et laissé dans l'oubli.

Nous articulerons ce chapitre autour de deux axes principaux. En premier lieu, comment la crise yougoslave était-elle vue dans le domaine artistique et culturel ? Comment la société serbe s'est-elle comportée pendant cette période difficile influencée par la montée de l'ethno-nationalisme ? A quel point les produits culturels des années 1990, mais aussi ceux qui décrivent cette période turbulente, ont-ils été le reflet de la réalité serbe ? La deuxième grande question est : l'année 2000 a-t-elle amené de vrais changements dans la société serbe et représente-t-elle une rupture avec la période précédente ? A travers la production culturelle nous allons voir comment la société serbe s'est transformée dans ce nouveau paysage politique.

La dernière décennie du XX^{ème} siècle était le début de la fin de la Yougoslavie. Le pays se désintègre, les anciennes animosités ressuscitent et les conflits entraînent le pays dans les guerres civiles. Les nouveaux états nationaux se forment et avec les nouveaux pays, de nouvelles frontières s'imposent s'établissent. Ce bouleversement impose l'aménagement de douanes, le changement des passeports, l'installation de monnaies nationales, mais aussi le changement de l'identité et de la mémoire commune. D. Stojanovic, une historienne serbe, nomme ce processus « la balkanisation de la mémoire historique »⁹². Selon elle, pour légitimer les nouvelles républiques, « la constitution d'une mémoire neuve et antagoniste ainsi que la production d'un ennemi qui jadis était notre voisin »⁹³ est nécessaire. En créant un nouveau passé, les autorités politiques se tournent vers le futur et le cadre éthique est libéré des remords et des regrets. Dans cette création des états nationaux et du renforcement des confrontations ethniques, l'histoire yougoslave est repoussée, niée, ignorée. Une nouvelle interprétation du passé est proposée par les historiens nationalistes qui suggèrent l'ancienneté et la tradition authentique de leur propre peuple. L'autre, le voisin d'en face, l'ancien compatriote yougoslave devient le malfaisant et

⁹² D. Stojanovic, l'article intitulé : *La balkanisation de la mémoire historique*, <https://pescanik.net/balkanizacija-istorijskog-secanja/>

⁹³ Idem

l'adversaire tandis qu'ils choisissent le rôle de victime et de proie innocente. Ce sentiment pénètre profondément toute la population et engendre agressivité et animosité. Le mythe fondateur de la *fraternité et l'unité* du yougoslavisme est brisé. Ce mythe, depuis la Seconde Guerre mondiale, unifiait les peuples yougoslaves malgré leurs origines et leurs confessions différentes. Il s'effondre et le discours de la « Yougoslavie comme la prison des peuples » s'instaure. Tous les succès du passé yougoslave sont gommés, l'intégration au sein d'un pays est vue comme forcée, la langue commune comme artificielle. Les nouveaux leaders ont préféré valoriser les conflits et les différences culturelles que les points communs entre les peuples yougoslaves. Finalement, la séparation physique et étatique des pays et les confrontations armées ont été jugées comme nécessaires et inévitables. La guerre est « l'état naturel des Balkans », résonne dans les discours politiques. Les rues changent de nom, les fêtes nationales disparaissent ou changent de date, les monuments sont saccagés, les maisons écrasées, les vies brisées. Les hostilités entre les Tchetsniks serbes et les Oustachis croates réapparaissent comme si la lutte antifasciste yougoslave n'avait jamais eu lieu. Est-ce que la société serbe et, en général, la société yougoslave n'est jamais sortie de ce discours guerrier de la Seconde Guerre Mondiale ?

La guerre est un événement de violence extrême qui dérange notre quotidien et après laquelle se déroule un réaménagement du monde qu'on connaissait jusqu'à présent. N'oublions pas que la paix et la guerre s'incarnent dans la même temporalité. En plus, la guerre peut se comprendre comme la séquence à la fois de clôture et d'ouverture. Une période prend fin, et la société s'achemine vers une nouvelle réalité. Une fois que les armes se sont tues, *la sortie de guerre* n'est pas acquise. C'est un processus qu'une société entreprend dans la direction d'un avenir heureux, un parcours que nous choisissons pour construire une nouvelle réalité plus paisible. Le processus de la sortie de guerre a trois dimensions. La première dimension a pour objectif de rendre compréhensible ce qui s'est passé, c'est une étape nécessaire pour la reconstruction. Il faut donner un sens au passé. La deuxième dimension est la construction des perspectives et de nouveaux horizons possibles composés de nos désirs, nos peurs, nos incertitudes, nos envies et nos rêves. Finalement, la troisième dimension consiste en la possibilité de structuration de ces champs et de leur concrétisation en une institution ou une échelle de valeurs toute neuves.

Dans le cas présent, nous dirons que la Serbie ainsi que les peuples yougoslaves se trouvent encore dans le processus de la sortie de guerre de la Seconde Guerre mondiale. Pendant cette

période, le légitime et l'illégitime, le bien et le mal, le pour et le contre s'entrecroisent et se mêlent. De plus, l'idéologie communiste et l'idée du yougoslavisme ont été imposées aux habitants de la région et les ont influencés pendant toute la période titiste. Finalement, au bout de cinquante ans, l'impensable et l'impossible intègrent la politique, la vie quotidienne, la culture, la mémoire. Au moment de la désintégration du pays commun, l'ancien système de pensée resurgit et réveille les anciens souvenirs de la guerre dans les esprits des survivants. Les ex-yougoslaves entrent en collision avec leur passé et le langage guerrier envahit tout le territoire. La compréhension du monde issu d'un conflit est équivalent à la durée de sensibilité que les survivants ont de cette période. Le phénomène de sortie de guerre est marqué par l'affaiblissement du discours guerrier et l'ouverture d'une nouvelle période paisible. Dans le cas yougoslave, la guerre des années 1990 a ravivé les traumatismes de la Seconde Guerre mondiale qu'ils n'avaient pas réussi à surmonter malgré la réconciliation ethnique pendant l'union yougoslave.

Dans ce chapitre, nous allons donc nous intéresser aux confrontations armées des années 1990 et à la dissolution de la Yougoslavie et comment elle était vue à travers les productions culturelles. Ce terrain ayant été exploité dans le passé par de nombreux sociologues, politicologues et anthropologues, nous les étudierons d'une manière bibliographique et ethnographique. La majorité des exemples ici présentés, ont été proposés par mes interlocuteurs et jugés comme indispensables pour la compréhension de l'évolution de l'expression artistique. Une partie de ce chapitre sera aussi consacrée aux artistes qui ont ressenti le danger de la guerre et ont essayé d'alerter leur public.

Ensuite, nous étudierons l'attitude du public de cette époque envers la Yougoslavie et l'histoire commune des peuples yougoslaves. A travers les exemples, nous chercherons les états d'âme de la jeune génération perdue dans cette tempête de guerre. Qui sont ces jeunes ? Sont-ils fâchés, désespérés, révoltés, vindicatifs, terrifiés ou endormis, apathiques et indifférents ? Comment vont-ils affronter le monde, leurs désirs et leurs craintes et construire un nouveau pays, une Serbie d'aujourd'hui ?

2.1. L'Ethnie, la nation et le nationalisme dans le contexte yougoslave

La notion d'ethnicité n'est univoque ni dans sa définition, ni dans ses utilisations qui apparaissent diverses et contradictoires. Selon le *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles* de Gille Ferréol et Guy Jucquois, « les ethnies ne présentent pas de caractères physiques autrement dit raciaux nettement identifiables, mais des différences culturelles (langue, religion, références à un autre pays que les États-Unis) » (Ferréol 2004:124). Gossiaux souligne que la notion d'*ethnie* a été introduite par Vacher de Lapouge en 1896 pour la distinguer de celle de race (Gossiaux 2002:6). Selon le dictionnaire Bailly⁹⁴ le mot *ethnie* désigne « toute classe d'êtres d'origine ou de condition commune » (selon Gossiaux 2002 :6). Donc l'ethnicité est souvent vue comme appartenance. Cependant, pour de nombreux auteurs l'ethnicité ne se confond nullement avec l'appartenance car « elle renvoie au processus d'identification à un groupe, à la conscience d'appartenance. » (Ferréol 2004 :124). Max Weber définit les groupes ethniques comme des « groupes humains qui nourrissent une croyance subjective à une communauté d'origine fondée sur des similitudes de l'habitat extérieur ou des mœurs, ou des deux, ou sur des souvenirs...de sorte que cette croyance devient importante...qu'une communauté de sang existe ou non objectivement. »⁹⁵ (Ferréol 2004:124) D'autres experts comme Dominique Schnapper disent que « l'ethnicité est un processus continu de dichotomisation entre 'nous' et les 'autres' dans lequel les individus utilisent des marqueurs pour se définir et définir leurs relations avec les autres » (Ferréol 2004:125). Selon elle les groupes ethniques ne sont pas perçus comme des groupes concrets, mais comme des types d'organisation identifiable par le maintien de leurs frontières. La notion d'ethnie est souvent utilisée dans les Balkans et particulièrement dans les républiques yougoslaves et comme la population de cette

⁹⁴ A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette, 1997

⁹⁵ Max Weber, *Economie et société*, 1921-1922, édition de 1971, page 416 ici cité par Ferréol, Jucquois, 2003 :124

région a des coutumes et des traditions similaires, ils ont commencé à développer la notion de *nous et les autres* pour se différencier.

2.1.1. Les groupes ethniques en ex-Yougoslavie

La minorité est une notion très souvent entendue dans les Balkans. Des minorités culturelles et ethniques sont présentes actuellement dans les régions frontalières. Elles existent depuis des siècles suite aux grandes migrations qui ont eu lieu depuis la fin de Moyen âge dans les Balkans. Les Albanais, les Allemands, les Hongrois, les Valaques, les Roumains, les Roms sont des groupes minoritaires présents en ex-Yougoslavie. Les minorités se manifestent comme « des créatures de science-fiction, des entités imprécises, inconnues jusqu'alors, qui semblent surgir des profondeurs anthropologiques pour réclamer la justice. » (Gossiaux 2002 :1). Les minorités demandent leurs droits et souvent elles s'inclinent face à la majorité d'un pays qui les prennent pour des aliénés. Elles sont connues sous le nom des « battus » et souffrent de cette infériorité. La majorité reste liée au pouvoir et celui-ci est matérialisé par l'Etat. A l'époque de la Yougoslavie, les peuples fondateurs yougoslaves étaient les plus nombreux et les minorités étaient en fait des groupes ethniques toujours en désaccord avec l'État. Suivant la pensée de Gossiaux, « le groupe ethnique apparaît ici comme porteur de valeur et comme acteur politique légitime : l'ethnicité est une principe de légitimité » (Gossiaux 2002: 2). Comme ces groupes ethniques vivent et coexistent depuis longtemps dans les Balkans, la question qui se pose est : pourquoi ces groupes se manifestent-ils à partir de l'existence des élections démocratiques en Yougoslavie et est-ce qu'ils étaient inconnus auparavant ? Il paraît qu'il suffit d'« affirmer ou plutôt de s'affirmer pour exister et pour avoir des droits... et que l'ethnicité est essentiellement un acte de parole » (Gossiaux 2002:2). A l'origine de l'ethnologie, l'ethnie était liée à la race et à la civilité. Dans les années 1930 un ethnographe soviétique, Shirokogoroff a publié un article intitulé « La théorie de l'Ethnos et sa place dans le système des Sciences anthropologiques » (Shirokogoroff, 1936) dans lequel il a réexaminé la notion de l'ethnie. Selon lui « le problème

essentiel de l'ethnographie et de l'anthropologie est celui de la fixation de l'unité dans laquelle s'élaborent simultanément la culture mentale et le type physique d'une population quelconque, ainsi que la transmission héréditaire de cette culture et de ce type. »(Shirokogoroff 1936:86). Nous constatons que Shirokogoroff mentionne la notion de *type physique* et pas celui de *race*. Il définit cette unité ethnique par cinq caractéristiques : la possession d'une langue commune, la compréhension réciproque, une identité culturelle, la conviction d'une origine commune et une coutume endogamique (voir Gossiaux, 2002). Donc, au début, un groupe ethnique a été lié à la notion de *tribu* et de *race*, ensuite à la notion de *type physique* qui va évoluer en *peuple*, et finalement pendant la période du communisme et du socialisme, le groupe ethnique se rapproche du terme de *nation*. L'ethnie se définit par un nombre limité de traits culturels préalablement définis et choisis. Mais qui choisit ces traits et selon quels critères objectifs ? Les groupes ethniques se définissent en se positionnant par rapport aux autres groupes et ils existent à travers leur coopération, leur interaction et leur interdépendance. Dans son œuvre *Ethnic groups and Boundaries* Barth pose la question des groupes ethniques et de l'organisation sociale. Selon lui les groupes ethniques « se définissent les uns par rapport aux autres par un ensemble de différences et de similarités culturelles. »(Gossiaux 2002:12) Il introduit la notion de *frontière* en disant que « la continuité et la pérennité des groupes ethniques reposent sur le maintien d'une frontière. » (Gossiaux 2002 :13) Ces frontières peuvent être physiques et culturelles, et elles sont limitées par certaines bornes et marqueurs.

Les êtres humains sont bien sûr capables de franchir le pas, passer la ligne et aller de l'autre côté, bien que les frontières soient maintenues. Dans certaines sociétés, ces limites sont rigides et solides, dans d'autres, fragiles et facilement franchissables. Il semble qu'en Yougoslavie socialiste, pendant un temps, ces frontières étaient souples et malgré le camouflage des tensions ethniques, tous les groupes ethniques se réunissaient sous la notion de nationalité yougoslave. A la fin du XX^{ème} siècle, les guerres yougoslaves ont montré que ces limites étaient beaucoup plus rigides qu'on ne le croyait.

2.1.1.1. De l'ethnisation du pouvoir et du pouvoir ethnique

Gossiaux introduit un nouveau phénomène dans son œuvre *Pouvoir ethnique dans les Balkans* et il s'agit de *l'ethnisation du pouvoir*. Ce phénomène n'est pas une spécificité balkanique car il se base sur la différence entre peuples autochtones et conquérants où une couche sociale est censée être un groupe social particulier. Ce groupe est isolé du reste de la population par une interdiction matrimoniale en raison de la religion, par le statut social et économique et très vite, cette différence devient une représentation idéologique du pouvoir. La structure même de l'Empire ottoman, conforme aux préceptes de l'islam, conduisait à classer les habitants selon leur confession religieuse. Pendant plusieurs siècles les musulmans ont été juridiquement et fiscalement privilégiés et ils étaient les seuls à pouvoir occuper les postes de commandement. D'un autre côté, l'empire des Habsbourg était catholique et moins tolérant envers les musulmans. Ces deux empires, qui se partagèrent la région jusqu'au XIX^{ème} siècle, relevaient tous deux d'une religion à prétentions universelles, l'islam pour l'un et le catholicisme pour l'autre. Les peuples balkaniques orthodoxes qui s'estiment seuls conservateurs de la tradition religieuse la plus ancienne et qui ont des églises nationales, étaient tous asservis. On comprend pourquoi la foi religieuse était pour eux liée intimement au désir d'émancipation. Garde conclut qu'« aujourd'hui encore le sentiment d'appartenance confessionnelle avec ou sans foi, est resté partie intégrante de leur conscience nationale. » (Garde :2010 :109)

Pourtant, « lorsque le temps des conquêtes s'achève, vient le temps de l'idéologie » (Gossiaux 2002:29) et c'est le moment où naît la vengeance des vaincus. La rancœur, le soupçon et la violence augmentent, l'intolérance et les conflits envahissent la population. Ce qui était à la fois le rapport historique des vainqueurs et vaincus devient le rapport structurel et social. En Yougoslavie, pendant des siècles, les turcs ont été du côté du pouvoir et ce pouvoir a été lié à la religion musulmane qui ramenait de nombreux avantages aux musulmans des Balkans. Ensuite, durant le socialisme, la différence entre les vainqueurs turcs et les autochtones slaves a été transformée en différence entre nations, tout en gardant la distinction religieuse comme marque d'identité. Les musulmans en Yougoslavie socialiste deviennent une nation à part, et dans les

Balkans, l'ethnisation du pouvoir va au-delà du pouvoir politique et idéologique et s'élève au niveau de la nationalité.

Iva, une jeune femme que j'ai croisée au musée, m'a raconté qu'elle avait amené son fils visiter la *Maison des Fleurs* et le tombeau de Tito. Son père a un énorme respect pour Tito et elle voulait montrer ce qu'était la Yougoslavie à son fils. Elle raconte : « *Je suis allée récemment à Zagreb pour rendre visite à la cousine de mon père. Mon fils m'a demandé de lui acheter le maillot de football du joueur Luka Modric. Les Croates sont forts, peut-être qu'ils vont gagner la coupe du monde, et mon fils adore ce footballeur. Mais je n'ai pas pu lui rapporter ce maillot. Il voulait le porter mais je n'ai pas envie qu'il ait des problèmes. Il y a 3 jours, dans la cour de l'école, il a dit que son joueur préféré était Modric, et les autres enfants, tous âgés de 9 ans, lui ont dit qu'il était serbe et qu'il ne pouvait pas avoir un Croate oustachi pour favori. Ils ne voulaient plus jouer avec lui.* »

Iva ajoute qu'elle essaie de bien éduquer ses enfants, mais il faut que tous les parents leur expliquent qu'il ne faut pas détester ce que nous ne connaissons pas.

Dans une autre conversation avec un groupe de jeunes, Natalija (24 ans) constate après avoir passé des vacances en Croatie, qu'« *elle ne pourrait pas sortir avec un croate, ils sont quand même différents. En plus ils sont beaucoup plus religieux que nous. Je n'ai pas envie de me marier dans une église catholique et eux, ils ont trop de rites religieux à respecter.* »

Dans une autre conversation avec Miki, cette fois un yougoslave âgé qui « *a profité de tous les avantages du régime yougoslave* », raconte son aventure quand il est allé rendre visite à un cousin au Kosovo. Son vrai nom est Ramadan Saitovic, né d'une mère bosniaque et d'un père albanais, mais tous les deux s'identifiaient comme yougoslaves et belgradois jusqu'à leur mort. Donc, Miki est allé aux obsèques de son oncle revenu à Pristina après 2000. A la frontière serbe ou bien la ligne administrative de la région du Kosovo, les douaniers lui demandent ses documents et voyant son prénom, lui dit disent « *Retourne chez toi, Shiptare* ⁹⁶ ». Il ne voulait pas en discuter et a continué vers la frontière kosovare. Là-bas, le douanier kosovar vérifie ses papiers et en voyant son prénom commence à lui parler en albanais. Quand il a compris que Miki

⁹⁶ Terme péjoratif que les Serbes utilisent pour les ressortissants albanais. Shiptaria veut dire Albanie en albanais.

ne parlait pas un mot d'albanais, il lui dit « Retourne chez toi, le Tchétnik ». Du coup, ce que Miki me dit :

« Pour les uns je suis de l'autre côté, pour les autres, je suis un ennemi de l'autre côté de la frontière. Je ne suis ni d'un côté ni de l'autre, je ne peux pas rester indécis, indépendant. Nous, on était des Yougoslaves, on parlait serbe à la maison, et on ne discutait jamais de religion ou des origines dans notre maison. Je suis Serbe, je suis Belgradois, je suis athée, et je n'ai pas envie de me justifier devant tout le monde. »

Donc, la religion représente le point de différence entre les nations, c'est la frontière ethnique des Balkans. L'ethnicité dans les Balkans est donc liée au sol, mais elle est liée aussi à la religion car on définit *les musulmans de Sandjak* comme une minorité ainsi que les *Serbes de Croatie* comme une minorité ethnique. Ce mot a été omniprésent pendant les guerres et les conflits yougoslaves et ce que Gossiaux souligne, c'est que l'adjectif ethnique a des significations extrêmes : « accolé à guerre, ethnique signifie la sauvagerie, la violence extrême, l'absence de règles et au bout du compte l'absurdité » (Gossiaux 2002:3). L'ethnicité a réussi à intégrer le paradoxe balkanique dans sa définition dont il faudrait se méfier. L'ethnique, est-ce synonyme de sauvage ? Les guerres yougoslaves ont été qualifiées de guerres ethniques et depuis, la connotation négative de l'ethnique désigne aussi la terreur politique et le régime anarchique. « L'ethnique, c'est les autres » (Gossiaux 2002:3) Pourtant, les autres vivent en Europe et font partie du continent européen, et ils forment une autre réalité que la réalité européenne démocratique. Les stéréotypes balkaniques envahissent les pays occidentaux avec horreur et créent un gouffre entre la Yougoslavie et les pays voisins. Désormais, on *parle des minorités à protéger et des identités à respecter* car elles sont toutes les deux en péril (voir plus Gossiaux, 2002). Il semble que la relation sur laquelle l'ethnicité se définit est celle de l'identité et de l'altérité, et qu'elle naît par le contact avec l'autre.

2.1.2. La nation et le nationalisme

Quant à la nation, est-ce un droit, un mérite, une volonté ou un choix prédestiné ?

C'est la Révolution française qui a introduit la notion de nation sur le plan politique et depuis, la nation apparaît comme « une conceptualisation juridique du peuple » (Gossiaux 2002:47). Une

des réponses connues à la question de ce qu'est la nation est donnée par Renan en 1882⁹⁷ « Une nation est une âme, un principe spirituel [...] l'aboutissement d'un long passé plein d'efforts, de sacrifices et de dévouements (Gossiaux, 2002 :47). Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent, avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire ensemble, voilà une condition essentielle d'un peuple » (cité selon Gossiaux, 2002 :47). Il identifie la nation au peuple, mais il souligne aussi l'expérience historique partagée ainsi que la croyance à une origine commune. La définition dite allemande de la nation se fonde sur le *droit du sang* car l'appartenance à la nation est héréditaire et indépendante du lieu de vie. Donc, on a en opposition deux définitions de la nation, la française du droit du sol et l'allemande du droit du sang. Pour continuer sur la définition de la nation, Weber la définit comme « un groupe ethnique doté d'une volonté politique », Mauss se demande « quel genre de société mérite le nom de nation », tandis que Smith conclut que « la nation procède de l'ethnie » (voir Gossiaux, 2002).

Donc, la France accrédite l'idée que les citoyens d'un même État constituent une « nation » c'est-à-dire une communauté homogène unie par un territoire, une langue, même si tous ne la parlent pas encore, et un fort sentiment de solidarité, ce « désir » de vivre ensemble » dont parlait Renan. En Allemagne, Fichte reprend cette notion alors qu'il n'y a pas d'état allemand. Pour lui la communauté linguistique et culturelle animée par le sentiment de solidarité représente une nation, tandis que l'état et un territoire limité par ses pouvoirs est un idéal à atteindre. Selon Gossiaux, la nation est en fait « l'ethnie dotée d'une volonté d'existence politique » (Gossiaux 2002:7) Ensuite, selon Anderson, la nation est « la communauté imaginaire qui est créée par une interaction particulière de la communication et du transport, il y existe diverses modalités de relations humaines horizontales parmi la population vivant dans des espaces limités et en plus ces relations s'appuient sur une nouvelle conception du temps. » (Anderson 2006 :8) Il observe la nation comme un phénomène, marqué par le trajet, qui voyage à travers une région en essayant de réunir la population qui partage une culture semblable. Garde souligne que « l'adoption d'un nom unique par chaque nation est un élément important de son identification » (Garde, 2010:109) car, finalement une communauté qui partage les mêmes origines, histoires et traditions

⁹⁷ Voir dans Qu'est-ce qu'une nation ? conférence prononcée le 11 mars 1882 à la Sorbonne

se regroupe finalement sous un seul nom. Ce nom est le signe de l'exclusivité et de la modernité qui certifie de la singularité de ce groupe.

L'idéal du peuple balkanique est un état indépendant, un état-nation occupant un territoire borné par des frontières regroupant un peuple parlant la même langue sous un nom unique. Notamment, le projet de la nation-état qui veut que tous les membres de la nation, de même ethnie soient réunis dans un seul état, mais certains souhaitent aussi que dans cet état il n'y ait personne d'autre. Or ce fantasme d'une population « ethniquement pure » est à l'opposé de la réalité héritée des empires, où les populations diverses étaient étroitement mêlées. En se formant, puis en s'agrandissant, les états balkaniques comportent des membres d'une autre nation mêlés à des minorités. Pourtant cette recherche de l'homogénéité a provoqué toutes sortes de pratiques, insidieuses ou violentes, qui aboutirent à ce qu'on appelle le « nettoyage ethnique ». Ici, encore une fois, nous sommes les témoins de la connotation négative de la notion *ethnique*. Revenons à la notion de la nation et rappelons que Gossiaux souligne que c'est dans l'histoire que chaque nation recherche une légitimité. (Gossiaux, 2002 :121). Quant aux républiques issues de la Yougoslavie, chacune des nations actuelles tend à réécrire son histoire en reconstruisant un passé mythique où aurait existé la même cohésion nationale qu'aujourd'hui. Elles tentent d'affirmer la continuité, entre les formations étatiques d'autrefois et celles d'aujourd'hui tout en privilégiant la période où l'état était le plus grand et le plus fort. Les arguments historiques sont mis en avant pour soutenir les prétentions des différents peuples sur les diverses régions. Il ne faut non seulement prouver que notre peuple est le plus nombreux dans ce territoire, mais il est nécessaire de prouver qu'il est « le plus ancien » et c'est pourquoi il possède des droits historiques sur cette région, ville, territoire.

Ces définitions anthropologiques nous ramènent aussi à la notion de nationalisme et d'ethno-nationalisme. Selon Gellner « le nationalisme se définit dans la tension pour établir une congruence entre la culture et la société politique dans l'effort pour que la culture soit dotée d'un seul toit politique. » (Gellner 1989 :69)

« Le nationalisme est la condition universelle de la modernité » disait Nairn et ce point de vue est omniprésent dans la majorité des théories du nationalisme (Nairn 1997:21). En opposition à la modernité et l'obsession des nouveautés et des changements, le nationalisme insiste sur le besoin d'origines et de traditions tout en cherchant la continuité historique et traditionnelle au

sein de sa culture. Quelques siècles après, la notion de nationalisme est vue dans son contexte négatif. C'est un terme omniprésent dans les critiques occidentales sur les politiques et les régimes non-européens qui deviennent synonymes d'intolérance, de tyrannie et antonymes de la démocratie. Concernant les pays des Balkans, ils sont déjà en retard dans le développement économique, politique et culturel par rapport aux pays occidentaux. Ils apparaissent comme vivant dans un monde à part et ne partageant pas la même période temporaire. Ainsi la notion de *pays du tiers monde* qui était réservée aux pays africains et sudaméricains sous-développés peut être appliquée aux pays balkaniques qui se trouvent au sein de l'Europe. L'anthropologue Akhil Gupta trouve que « dans les pays du tiers monde la compréhension du temps est utopique et elle est profondément influencée par ce sentiment d'infériorité et de retard historique, et la conscience d'un manque de qualité. Le point de vue sur le futur est aussi fondé sur ce sentiment de retard par rapport au monde et dans cette sorte de compétition entre les nations, *ils* sont toujours sur la ligne de départ alors que la course a déjà débuté. » (Gupta, 1997 :11)

Quant à la nation ou au peuple, ces deux mots désignent sous un autre angle, la même réalité, et se définit, selon la célèbre formule de Renan, déjà mentionnée, comme « le désir de vivre ensemble ». Dans le cadre balkanique, on peut dire qu'il est possible d'appeler nation ou peuple « toute ethnie ayant un minimum d'assise territoriale, à l'exclusion de celles qui sont trop peu nombreuses ou trop dispersées ». (Gossiaux 2002 : 71) Ainsi, la nationalité est en effet l'appartenance ethnique, tandis que l'appartenance à un état est le statut de citoyen. Sur le plan juridique, tous les pays balkaniques et particulièrement ex-yougoslaves reconnaissent cette différence. Le sentiment d'identité nationale est si fort qu'il continue d'être revendiqué par les ressortissants des peuples balkaniques vivant ailleurs, ce qui est le cas des émigrés ou exilés des guerres qui forment à présent la diaspora yougoslave.

En Yougoslavie, après la mort de Tito en 1980 les années ont été marquées par la montée du nationalisme chez les Serbes. Ceux-ci s'estiment négligés par la Fédération, et menacés dans les régions où ils étaient minoritaires, particulièrement au Kosovo peuplé à 80% d'Albanais, et où des troubles éclatèrent en 1981. A partir de 1987, le nouveau leader communiste Slobodan Milošević encourage et exalte ces sentiments. Il supprime en 1989 l'autonomie des deux provinces du Kosovo et de Voïvodine, et rompt de ce fait l'équilibre de la Fédération (voir Garde, 2010).

Hroch décrit un modèle particulier de la création des nations dans l'Europe de l'Est et dans l'Europe centrale surtout dans le cas des nations de petites tailles. Il souligne qu'il y a 3 phases dans le développement de la nation : la phase A ou la phase scientifique où l'élite intellectuelle explore la langue, la culture et l'histoire de son peuple. Ensuite, la phase B ou la phase de l'agitation nationale, les patriotes hormis les activistes de l'élite intellectuelle se mobilisent afin de réveiller la conscience nationale dans le groupe ethnique. Et enfin la phase C de ce processus comprend de nombreux courants nationaux qui construisent une nouvelle structure sociale tout en proclamant leurs nouveaux programmes politiques et sociaux (Hroch, 2000 :22-24)⁹⁸. Gellner affirme aussi que le nationalisme est en fait une sorte particulière de patriotisme. (Gellner, 1983 :138).

Certains experts définissent le nationalisme comme le lien entre l'ethnicité et l'état, car pour augmenter le pouvoir le nationalisme a besoin d'être institutionnalisé. Donc, en utilisant l'idée de John Jensen, le nationalisme est un lien entre la population et l'état qui devient de plus en plus fort à la fin du XVIII^{ème} et au XIX^{ème} siècle (Jensen, 1985 :78). Le nationalisme se transforme ensuite sous l'influence de la tradition et de l'histoire. Les experts disent que « la nation regarde vers l'État » et en revanche « le nationalisme est une idéologie construite par l'état ». Cependant, la construction des nations dont on a parlé précédemment n'explique pas le nationalisme. Ce qui est souvent le cas, comme l'exprime Gellner, le nationalisme est le résultat de conflits socio-ethniques dont le but est de promouvoir sa propre nation ou identité ethnique comme supérieure aux autres. La relation à l'autre est souvent au cœur de cette idéologie.

Suivant la pensée de Smith, dans les fondements du nationalisme se trouvent les bases culturelles qui comprennent : la création de la culture *haute* et littéraire dans une communauté qui en était dépourvue. Ensuite, la formation de la nation culturelle homogène, suivie par l'action d'appropriation d'un territoire interprété comme *la patrie* et si possible un territoire indépendant. Et enfin la transformation de l'ethnie passive en communauté politiquement active qui deviendra bientôt le sujet historique (voir Smith, 2010 :198). Ces fonds historiques sont recherchés pour un retour vers le passé et la découverte de l'ethnohistoire, mais ils peuvent être aussi inventés et fabriqués.

⁹⁸ Hroch, M. (2000). *Social Preconditions of National Revival in Europe*, Columbia University Press, New York

Le nationalisme influence la construction de l'identité nationale et encore plus la création de la nation ethnique. En Serbie la question du nationalisme serait souvent liée à la problématique d'ethnicité. L'ethnicité est vue comme l'autodéfinition et auto-identification d'une personne ainsi que la marque de fidélité à une idéologie, à une religion, à une origine. Ce terme se fonde sur le sentiment d'appartenance, de parenté, de l'expérience historique partagée, et très souvent sur le partage d'une même langue, d'une même religion, mêmes coutumes et d'un même territoire. En dévoilant l'histoire nationale et ethnique, les nations nouvelles adoptent les mythologies liées à ce groupe, à ce pays, territoire ou peuple. C'est pourquoi l'expression littéraire et poétique prend part à la construction de la nation et de l'idéologie nationaliste. Dans le cas de la Serbie, on se tourne vers la création de la « Serbie divine » tout en mettant en valeur des lieux de pèlerinage, des monastères, des monuments historiques, des lieux naturels qui deviendraient les lieux nationaux. Les Serbes recommencent à honorer des personnages héroïques du passé moyenâgeux ainsi que des victoires glorieuses. Dans ce retour vers le passé, la nation cherche la raison d'être, l'origine de son ethnicité, et encore l'authenticité de sa propre existence.

Dans cette recherche d'authenticité, la compétition s'engagea entre les différentes ethnies yougoslaves. Cette compétition s'est transformée en conflits pouvant aboutir à la guerre. Dans cette quête de la différence, de l'affirmation politique et nationale, des antagonismes sont nés et restent encore présents dans la région yougoslave. Quand on parle du nationalisme, on discute d'une certaine atemporalité car il est toujours actuel. Dans les Balkans, les mythes envahissent le quotidien et le nationalisme trouve ainsi ses fondements dans les mythologies d'un passé glorieux et dans les rêves d'un avenir idyllique.

Une des conséquences des dernières guerres yougoslaves est la différence linguistique parmi la population. Depuis la fin de la guerre on parle d'une nationalisation linguistique car ce qui était une seule langue, le serbo-croate, a donné naissance à quatre langues. En privilégiant ce qui distingue ces langues plutôt que ce qui les unit, on fait la différence entre le serbe, le croate, le bosniaque et le monténégrin. Ce phénomène a été nommé « nationalisme linguistique » par Štiks et ce terme englobe le démembrement de la langue serbo-croate renforcé par les conflits politiques et ethniques (voir Štiks, 2013).

Le choix de la politique nationaliste dépend de facteurs politiques, de luttes internes pour le pouvoir, de l'histoire et de la force militaire, mais aussi des « sentiments d'humiliation, de peur et de rancune » (Pesic dans Popov, 1998 :34). Vesna Pešić définit le nationalisme serbe des années 1990 comme « nationalisme de ressentiment » qui est décrit comme « extrême, maladif, irrationnel ou agressif afin de le différencier du nationalisme en tant que forme de politique dont le but est l'émancipation et la création d'un État indépendant » (Pesic dans Popov, 1998 :35). En un mot, « le nationalisme de ressentiment sous-entend une sorte d'identité nationale « névrotique » caractérisée par un sentiment de défaite (dû à la perte ou à la non-réalisation de l'État) ou de fierté blessée (car la nation est à la traîne des autres nations, et en particulier de l'Europe) » (Pesic dans Popov, 1998 :35). Donc, selon cette universitaire, les facteurs psychologiques et le sentiment d'infériorité par rapport à l'Europe ou à d'autres pays voisins jouent un rôle essentiel dans le développement du nationalisme serbe. Ce type de nationalisme représente « un facteur d'agressivité » et crée des « menaces extérieures » afin de mobiliser la population pour exprimer la vengeance de toutes les « défaites historiques, les traumatismes et les souffrances subies au cours des deux guerres mondiales » (Pesic dans Popov, 1998 :36). La frustration nationale du peuple serbe, comme d'ailleurs des autres peuples balkaniques, date de plusieurs siècles car ces peuples ont été soumis à une administration impériale. Ils ont appris à lutter pour leur liberté, leur langue, leur identité, et se sont habitués à se méfier les uns des autres. Ils ont aussi peur d'être dominés et ont développé ce sentiment d'infériorité. Finalement, les crimes commis pendant la Seconde Guerre mondiale ainsi que les massacres des collaborationnistes, les assassinats des ennemis de l'idéologie communiste, le génocide, le goulag yougoslave sont devenus un sujet important de propagande lors des conflits yougoslaves qui ont été justifiés comme « règlement de comptes de la Seconde Guerre mondiale jamais terminée » (Pesic dans Popov, 1998 :37). Nebojsa Popov épouse cette hypothèse en disant que « la synthèse de tous ces traumatismes a créé la *nation-victime* qui va se transformer en *nation-vengeresse* » (Popov, 1999 :93).

2.1.3. La nation - un produit artificiel ?

Le but du nationalisme est la création de l'identité collective et culturelle qui va façonner un nouveau monde. Cette identité nationale comprend une identité culturelle et politique spécifique qui détermine la création de la nation, du territoire qu'elle occupe et de la politique ethnique qui en est issue. Alors, il s'agit d'une doctrine culturelle qui utilise le langage symbolique afin de s'approprier une histoire, une tradition, une langue, des pratiques...

Souvent, la nation est montrée comme un organisme, un corps capable de grandir et s'élargir mais tout en gardant ses racines qui le fixent au sol. Ces racines sont en fait les morts, surtout les « morts pour la patrie », et c'est grâce à nos ancêtres qu'on est vivants et que nous habitons dans cette région (Colovic, 2000 : 35). Le discours nationaliste définissait la Serbie comme « un territoire où se trouvent toutes les tombes serbes ». Ces tombeaux donnent la réponse à la question des frontières d'un pays. Ces frontières sont d'une importance souvent démesurée dans la région de l'ex Yougoslavie. D'abord, elles sont naturelles, il s'agit souvent des chaînes de montagne, des fleuves, des rivières ou des lacs. Les frontières sont aussi ethniques, car elles divisent les ethnies et les nations. La notion de frontière est ici fondée sur les caractéristiques des nations modernes où elle est construite comme un personnage, un individu. Cet individu a son espace de vie, et il n'est pas rare que cet espace « ait été depuis toujours serbe ». Pourtant, il est intéressant de voir que même les frontières sont modifiables et souvent élargies sans penser qu'il est aussi possible de restreindre les limites pour qu'un autre pays ou ethnie s'agrandisse. C'est pourquoi la notion de la Serbie s'est étendue à « la Serbie céleste ». Il s'agit d'un pays sans limites, sans frontières qui englobe tous les Serbes vivant en Serbie, en diaspora, vivants et morts.

Quand on discute de nationalisme, principe politique qui tente de légitimer l'existence d'un État-nation, un autre terme apparaît souvent, celui de patriotisme. Il est utilisé dans le sens positif qui comprend l'amour inconditionnel du pays natal. La notion de « patriotisme » sous-entend souvent la responsabilité morale, le sentiment de fierté nationale et l'attitude héroïque. Appadurai définit le patriotisme « sur les bases de décision ferme des citoyens de mourir pour leur patrie » (Appadurai 1993:34). Pourtant, est-il possible de ressentir des sentiments

patriotiques sans plonger dans le nationalisme ? Le terme grec « patria » signifie « pays du père » où la notion du patriotisme tire son origine étymologique. Logiquement, à travers le temps, le pays du père, le pays natal est remplacé par la nation et le respect des constructions sociales dans lesquelles nous habitons. C.A.Bayly souligne que l'on retrouve du matériel historique et culturel dans le patriotisme qui servira ensuite pour la construction du nationalisme (Bayly, 1998:100). Le patriotisme semble être un sentiment ancien qui se réfère à l'ethnicité.

La valorisation du passé devient de plus en plus importante pour la construction de la nation. La population est classifiée, séparée, organisée, agrandie ou diminuée et les frontières changent. Leurs limites s'élargissent et le passé ancien devient une question étatique et politique, parfois pour se justifier ou légitimer les choix politiques. Comme le souligne Gellner, l'investissement dans l'éducation de la population est très important et les leaders politiques introduisent l'histoire et la mémoire collective qui façonne l'identité nationale (Gellner 2008:37). L'homogénéisation culturelle forme la nouvelle conscience nationale que Gellner nomme « nationalisme ». Il souligne que « le nationalisme n'est pas l'éveil d'une force ancienne, latente, dormante. C'est en effet la conséquence d'une nouvelle forme d'organisation sociale, basée sur des cultures profondément intériorisées et dépendantes de l'éducation publique tout en étant protégée par l'État » (Gellner 2008 :37). Gellner dit que le nationalisme est en réalité une nouvelle forme de la conscience collective, une façon de penser et ressentir l'appartenance différemment. Le nationalisme n'est pas forcément une idéologie, mais c'est un sentiment qu'on a appris à apprivoiser. Selon une hypothèse, il s'agit d'un sentiment éprouvé par le groupe discriminé économiquement qui se décide à demander son indépendance. Pourtant, ce n'était pas le cas des Croates ou des Slovènes en Yougoslavie. Ces nations vivaient, au contraire, dans des régions plus développées que le Kosovo ou la Macédoine. D'autres disent que le nationalisme est le résultat de la rivalité et de la compétition au sein d'un groupe. N'oublions pas que les conflits ethniques ne se gomment pas une fois que les différences économiques s'équilibrent.

Ethnicité et nationalisme sont souvent mis dans un même paquet, mais les théories récentes d'ethnicité différencient ces deux termes. Connor dit que l'« ethnicité est une étape du processus de la création d'une nation. » (Connor, 1994 :102). Le premier critère est celui du territoire et pour Michael Hecher « le territoire est suffisant pour distinguer les nations des groupes

ethniques » (Hechter, 2000:15). Selon Connor, les groupes ethniques peuvent être définis par les autres, la nation doit être auto-définie (Connor, 1994:103). Souvent, l'importance de primordialisme génère cette question d'ethnicité. Geertz montre la contradiction entre la société moderne caractérisée par le progrès, la culture civile, les réformes sociales, et les liens primordiaux définis par les liens du sang, la race, la langue, la région, la religion, la coutume. (Geertz, 1963).

Quand on mentionne la nationalité, on pense au sentiment d'appartenance et à la conscience collective du partage. C'est pourquoi les individus se sentent membres d'un groupe ou de plusieurs groupes et ils intègrent un certain nombre de traits identitaires tels que : les valeurs, les emblèmes, le savoir, l'imaginaire collectif. Le sentiment d'appartenance se construit à travers la position par rapport à autrui, mais aussi dans la reconnaissance de l'égalité entre les membres d'un groupe. Ce processus d'identification a donc deux directions, identification et autodéfinition, c'est-à-dire un dialogue entre nous et l'autre. Le nationalisme moderne concerne « des communautés de citoyens d'un État-nation territorialement défini qui partagent une expérience collective, non celle du contact face à face ou de la subordination commune à une personne royale, mais celle de la lecture de livres, de tracts, de journaux, et autres textes modernes (Habermas, 1989 ; Cahoun, 1992 ; Appadurai, 1993).

Selon ces auteurs, l'état-nation se développe à l'aide de l'imagination collective. Donc, les leaders politiques ont dû faire un effort afin de développer l'attachement aux nations et le rendre plus fort que la loyauté primordiale envers la région, la tribu, le sang...Ainsi se créent des nations pluriethniques, modernes, qui sont plus ouvertes, émancipées, tournées vers la vertu citoyenne et le développement industriel. Ces dirigeants ont-ils perçu que ces nations étaient fragiles ? Dans son désir de contrôle et de surveillance, l'état a segmenté des identités ethniques qui étaient auparavant fluides, négociables ou naissantes (voir plus Appadurai, 1993)

La survalorisation idéologique, nationale, identitaire est souvent présente dans la conscience serbe et dans les discours politiques et elle puise ses origines dans les mythes fondateurs des nations. Le plus grand mythe serbe est celui de juin 1389 où les armées du sultan ottoman Murad ont rencontré l'armée serbe sur le Champ des Merles au Kosovo. Le commandant de l'armée chrétienne était le prince serbe Lazar Hrebeljanovic. Il mourut ce jour-là, les soldats serbes furent tués et cette bataille devint un élément décisif de l'histoire du peuple

serbe. Selon la légende, les Serbes auraient été la seule résistance européenne et chrétienne aux envahisseurs turcs. De plus, le prince serbe, prévenu par un ange, aurait choisi la perte de son armée pour gagner « l'Empire céleste » pour les Serbes. Il devient un nouveau Christ, et Lazar ainsi que le peuple serbe ont renoncé à la victoire glorieuse mais temporelle pour gagner le ciel et l'éternité et devenir le « peuple céleste ». Dès lors, le Kosovo serait « la Jérusalem serbe », le prince Lazar serait un nouveau Christ, les Serbes seraient les plus anciens habitants de la région et les combattants seraient les défenseurs du christianisme contre la conquête musulmane.

Ce mythe du Kosovo, profondément ancré dans la conscience nationale, renforce chez les Serbes l'appartenance au sol, surtout à la « terre sacrée serbe ». La diversité colorée des Balkans a aidé à l'éveil de la conscience nationale. Les Serbes et d'autres populations prennent conscience d'eux-mêmes, se proclament différents les uns des autres. Cette naissance nationale a lieu au moment de la décomposition de l'Empire ottoman et l'Empire austro-hongrois, mais la question nationale des pays ex-yougoslaves reste actuelle de nos jours.

2.2. Yougoslavie - la capitale européenne de la guerre

Pendant des années, les Yougoslaves ont vénéré leur président à vie. Dans la décennie suivant le décès de Tito, la Yougoslavie sombra jusqu'à sa fin en 1990. C'est aussi la période qui dévoila le vrai visage du Maréchal : les prisons pour ses opposants, les ennuis des personnes qui n'étaient pas membres du parti communiste, la nationalisation des biens privés, etc. La Yougoslavie se déchire et sombre dans des guerres sanglantes, les voisins deviennent des ennemis, les frères s'entretuent, les parents divorcent à cause de l'appartenance religieuse et nationale. Les successeurs de Tito essaient de le dénigrer et chacun des présidents des nouvelles républiques renforcent le nationalisme dans son pays et la haine envers les pays limitrophes. On dirait que l'idée yougoslave est morte. Selon Joseph Krulic « La Yougoslavie disparaissait parce qu'il n'y avait pas, qu'il n'y avait jamais eu de société yougoslave, seulement des sociétés différentes, voire antagoniques, obligées de vivre dans un même cadre politique » (Krulic, 1993:150). Ce politiste français dit que la Yougoslavie n'était que la réalisation d'un « rêve de linguistes » (Krulic, 1993 :151). Cependant, Jean-François Gossiaux prouve que cette thèse n'est pas convaincante si nous prenons en considération « le contexte général dans lequel est né et a été internationalement reconnu le premier État yougoslave » (Gossiaux, 2002 :68). Il confirme que le nouveau royaume yougoslave s'inscrivait dans le cadre du principe des nationalités issu de la Première Guerre mondiale : une nationalité, un territoire, un état. Il continue en soulignant que selon les époques et le contexte, la naissance de la Yougoslavie peut apparaître « naturelle » et dotée d'une véritable identité nationalitaire. La construction de l'identité yougoslave a réellement réuni les désirs d'indépendance de deux pays slaves : la Serbie et la Croatie. Les intellectuels de ces deux pays partageaient le même rêve : ériger la langue populaire en langue écrite et codifiée. Étant donné que les deux langues en question partageaient les mêmes dialectes, la rencontre entre les deux était possible. Leurs désirs ont été réalisés officiellement par l'accord de Vienne en 1850 qui créait une langue commune le serbo-croate. (Gossiaux, 2002 :72). Gossiaux rappelle

que « le rêve des linguistes n'était pas sans rapport avec la réalité politique et sa réalisation s'inscrivait dans un contexte précis », celui de la révolution en Europe en 1848 qui a touché les terres slaves et l'Autriche-Hongrie. Donc, l'unification linguistique des Serbes et des Croates « s'inscrit dans la logique de leur fraternisation révolutionnaire ». Certes, les Croates manifestaient aussi une volonté d'indépendance hors de l'Empire des Habsbourg. Gossiaux souligne que le yougoslavisme est une idée « essentiellement austro-hongroise, au sens où ses promoteurs étaient des sujets de l'empire des Habsbourg agissant et réagissant dans le contexte de l'empire » (Gossiaux, 2002 :7). Selon lui, ce sont les Serbes de Voïvodine qui ont créé ce lien entre les Serbes de la Serbie et les Slaves austro-hongrois (comme Vuk Karadzic ou Ljudevit Gaj) et qui ont amené l'idée de nationalisme du XIX^{ème} siècle dans le jeune état serbe indépendant. Donc, de ce yougoslavisme austro-hongrois et de la Serbie ex-ottomane naît la Yougoslavie. Bien sûr, le désir de souveraineté et la langue commune n'étaient pas les seules caractéristiques du nationalisme yougoslave car les Yougoslaves partageaient aussi la culture populaire, les modes de vie, l'organisation familiale, les coutumes et les pratiques d'ordre juridique. Cet ensemble attestait de son unicité (Gossiaux, 2002 :76-79).

Comme le souligne mon interlocutrice Aleksandra : « *Si quelqu'un m'avait demandé avant les années 1990 de quelle nationalité j'étais, je n'aurais pas su quoi lui répondre. Parfois, je répondais yougoslave, parce que c'était la réponse la plus facile. Et aujourd'hui, je crois qu'il ne faut pas répondre à cette question car il s'agit d'un non-sens et d'une question vexante.* »

Certains artistes se sont mobilisés afin d'énoncer le délire d'une guerre tout en rappelant la ressemblance incontestable qui lie la population. Le chanteur Đorđe Balašević racontait pendant ses concerts dans les années 1990 : « Il semble qu'aujourd'hui nous vivons dans des pays différents, mais nous sommes tous nés dans un même pays. »⁹⁹

Le même auteur a souvent répété cette phrase sur la folie de la guerre : « De loin, à travers la cible du sniper, certains auraient vu des musulmans, des serbes ou des croates, mais moi, je me suis rapproché et je les ai bien vus, tête à tête, et croyez-moi, ce sont simplement des gens, rien de grave »¹⁰⁰ (Jordania :2011 :99).

⁹⁹ Citation d'un discours du chanteur Đ. Balašević pendant son concert en Croatie, source YouTube

¹⁰⁰ Citation de chanteur Đ. Balašević lors d'un concert, citation de son livre *Dodir svile* [Le toucher de la soie], 1996

2.2.1. Un avenir sombre en perspective et une culture prémonitoire

Certains artistes ont bien vu le danger de la guerre civile et ils ont déjà commencé à regretter la période du passé récent. Dans une chanson de Balašević, l'auteur rappelle que les différences sont mineures, que les Yougoslaves sont des compatriotes et font le même rêve qui reste apparemment inaccessible. Est-ce que la réalité était *too bad to be true* ? Les artistes étaient-ils guidés par un pressentiment inexplicable à l'image d'une impasse ?¹⁰¹

Les conflits naissent souvent là où existent des rivalités issues des ressemblances et c'est pourquoi nous nous reconnaissons dans les autres. Afin de rencontrer et comprendre l'autre, il faut dépasser les stéréotypes et comprendre les faits. Souvent, la quête de la recherche de la définition de l'identité provient du sentiment d'être mis à part. Dans le cas yougoslave, chaque nation se sentait marginalisée par rapport à la voisine. Dans ce mécontentement, l'égoïsme national apparaîtrait, les limites se construisent et les différences déterminent l'identité.

Svetom smo se rasipali

dans *ko đerdani*

nosili nas nebom cilimi

da li su to stvarno bili bolji dani

ili smo to bolji bili mi

nekad smo se bratimili po pogledu

sluteći da isto sanjamo

i Bogu je prosto bilo

krstimo se ili klanjamo

(*Sevdalinka*¹⁰², Đ.Balašević, 2000)

Nous nous sommes éparpillés,

De par monde, comme des perles,

Des tapis volants nous ont transportés,

Est-ce que c'était vraiment jours meilleurs,

Ou étions-nous, nous, meilleurs,

Jadis on échangeait des regards fraternels,

En pensant que l'on rêvait des mêmes choses,

Et même pour Dieu que l'on se prosterne,

Devant un croix ou un croissant de lune.

¹⁰¹ Citation de l'épisode des Surréalistes, afin de décrire l'absurdité qui arrive en Yougoslavie, *too bad to be true* au lieu de *too good to be true*

¹⁰² *Sevdalinka* est un genre traditionnel de musique folklorique de la Bosnie-Herzégovine, souvent les auteurs de ces chansons sont inconnus et elles font partie intégrante de la culture bosniaque, mais aussi se propage à travers les pays ex-yougoslaves. Les chansons sont chargées d'émotions et très souvent tristes

Dans une autre chanson, le même auteur se demande où sont les Yougoslaves qui juraient fidélité et il s'interroge sur le slogan de la fraternité et de l'unité qui ne sont peut-être que des mots. Il faut dire que cette question était souvent dans les têtes des ex-yougoslaves car presque tous mes interlocuteurs âgés de 50 ans et 60 ans se la sont posée. Et Sanja l'a dit clairement : « *Est-ce qu'on était naïfs en croyant à la Yougoslavie ? Peut-être, mais nous avons vraiment vécu une période glorieuse sous le régime de Tito.* »

*A gde smo mi, naivni
što smo se dizali
na "Hej, Sloveni"
kao da smo uz tu priču izmišljeni*

Et où en sommes-nous, nous, les naïfs,
Qui nous sommes levés en entendant,
« Ô, les Slaves ! »
Comme si nous avions été créés,
Par cette histoire.

(*Dodir svile*, [Le toucher de la soie], Đ..Balašević, 1988)

Des images comme la mosaïque, l'arc-en-ciel, le patchwork et d'autres versions de la complexité et de la diversité sont utilisées pour définir le cas yougoslave. Les similitudes dans les différences qui rassemblent ou les différences dans l'union qui séparent, c'est la question Hamletienne.

Calic rappelle que les peuples yougoslaves se sentaient proches intuitivement (Calic, Gasic and Babic 2013 :27) grâce au partage d'une langue similaire. Cette similitude a servi d'inspiration aux intellectuels de l'époque afin d'imaginer l'unification sous un seul état. Comme Calic le souligne, les langues locales connaissent le mot « *narod* » qui ne différencie pas l'ethnie d'une nation (Calic, Gasic and Babic 2013 :27). Ce terme était très utile pour les autorités yougoslaves. Tous ces groupes de population slave se déterminaient en relation avec les autres groupes qui les entouraient. Donc, les points de différence étaient : la langue, la religion, la couche sociale, l'origine ethnique. En Yougoslavie ce sont aussi des ressemblances.

Un groupe de jeunes acteurs en Bosnie a pressenti l'état fragile dans lequel les Yougoslaves coexistaient à la fin des années 1980 et ils ont tenté d'avertir leur public ainsi que la population

entière de la montée du nationalisme et des conséquences que cela engendrerait. L'émission télévisée *Top lista nadrealista*¹⁰³ [Top liste des surréalistes] est devenu populaire rapidement en Yougoslavie et ses blagues se racontent encore de nos jours.

Cette émission a gagné la sympathie des yougoslaves, aimée par toutes les générations. Nele Karajlic, Branko Djuric Djuro, Zenit Djozic sont les créateurs de la version du *Monty Python flying circus* yougoslave. Nous entendons souvent dire dans les Balkans que *la Bosnie est un pays de narrateurs*, et dans ce cas, la vie et la réalité imitent l'art bien que d'habitude ce soit l'inverse.

Il s'agit de satire politique et sociale dans laquelle les acteurs présentaient la période des années 1980 et le début de 1991 en Bosnie et en Yougoslavie. Tout a commencé quand Nele Karajlic et ses amis du groupe punk *Zabranjeno puzenje* [Interdiction de fumer] ont été invités à animer une émission à *Radio Sarajevo*. Jeunes, révoltés et très motivés, les jeunes hommes ont réalisé leur premier sketch en jouant une attaque terroriste et l'enlèvement de l'ancien présentateur de la radio. Ils ont alors lu leur manifeste dans lequel ils exigent plus d'espace médiatique pour les jeunes et pour le rock and roll. C'était en 1981 et déjà en 1984¹⁰⁴ les *Nadrealisti* ont déménagé à la télévision de Sarajevo. Le titre de l'émission a été hérité de l'ancien présentateur, bien qu'ils ne l'aient pas apprécié au début. Ils en ont été satisfaits plus tard et ils ont continué à développer leurs spectacles tout en gardant cette notion de surréalisme et parfois de non-sens (voir *Fin de la partie à Sarajevo*, 2013). Plus précisément, Nele Karajlic a inventé un nouveau courant artistique *novi primitivizam* [nouveau primitivisme]. Le *nouveau primitivisme* glorifie les anti-héros, montre des personnages de la campagne, des individus méconnus et marginalisés que l'on ignore dans la société bosniaque, comme les mineurs, les ouvriers, les femmes au foyer. Il s'agit d'une révolte artistique et musicale contre le système politique, d'une satire au travers de sketches humoristiques, ironiques et souvent absurdes. La première saison de 1984 traitait majoritairement le sujet du sport et des jeux olympiques d'hiver à Sarajevo. Ensuite, la deuxième saison, attendue avec impatience a été filmée après 4 ans de pause. En 1988 les *Surréalistes* étaient connus et aimés dans toute la Yougoslavie. Certains mots et phrases firent même partie de

¹⁰³ Source de la photographie <http://www.6yka.com/novost/99139/top-lista-nadrealista-5-stvari-koje-biste-trebali-znati>

¹⁰⁴ Toute factographie est prise dans le livre autobiographique de Nele Karajlic, *Fajront u Sarajevu* (Extension du feu à Sarajevo)

l'argot et ont été introduits dans le langage courant. La dernière saison a été diffusée en 1991 et le dernier épisode évoquait la fête de la Saint Sylvestre de 1992. Cette saison des *Surréalistes* envisagea possible la guerre yougoslave et annonçait les futurs conflits qui se réaliseraient au début de l'année 1992. Dans un interview, Branko Djurovic Djuro annonce : « *Nous étions la critique de notre société, mais les gens ne nous prennent au sérieux que maintenant, 30 ans après. C'est triste et rigolo en même temps. Il aurait fallu qu'ils nous écoutent et comprennent à l'époque, maintenant c'est trop tard.* »¹⁰⁵ Aujourd'hui les sketches des *Surréalistes* sont aimés dans toutes les républiques ex-yougoslaves et les scènes se racontent en rigolant. Pourtant, il n'est pas rare d'entendre que ce jeune groupe de créatifs a été clairvoyant. Hélas, rares sont ceux qui ont reconnu l'alarme qu'ils ont fait sonner dans leurs émissions. Dans les paragraphes suivants, nous allons énumérer plusieurs scènes racontant le quotidien yougoslave annonçant un futur obscur.

Dans un épisode, les personnages attendent quelque chose ou quelqu'un mais tout est flou, et ils répètent à mi-voix : « *Il arrive. Sahbaz arrive* ». Sahbaz est un nom propre inventé et imaginé ne représentant personne qui soit connu dans la vie politique ou publique yougoslave. Pourtant, lorsque quelqu'un annonce : « *Sahbaz arrive.* » ou « *Sahbaz se promène* », tout le monde a peur de cette personne calme et sereine. Chacun se lève, baisse la tête, regarde le sol en espérant que Sahbaz passera le plus vite possible. Personne ne savait qui il était, d'où il venait, ce qu'il faisait, pourtant on le craignait, sans savoir pourquoi. Zenit raconte : « On a eu envie de jouer avec un personnage imaginaire, un inconnu qui faisait peur à tout le monde, sans vraiment en connaître la raison. On a voulu provoquer le questionnement du public, sa curiosité. Rapidement tout le monde se demande « qui pourrait être Sahbaz ? ». Est-il le Premier Ministre ou le président, ou bien le chef de la police ? »¹⁰⁶ En effet, Sahbaz était tout, il était quelqu'un qui dirigeait, qui régnait, qui prenait seul les décisions et promulguait des lois. Certains disaient que l'on pouvait ressentir la crainte des yougoslaves, qu'il ne fallait pas dire du mal à propos du maréchal Tito après sa mort, ni faire partie de l'opposition politique, ni poser trop de questions.

¹⁰⁵ Interview sur le site de *AlJazeera Balkans*, <http://balkans.aljazeera.net/vijesti/branko-duric-sarajevo-me-boli-nazne-nacine>

¹⁰⁶ Le documentaire sur *Top lista nadrealista*, <https://www.youtube.com/watch?v=BrqD4OMQSFk>

Un de leurs sketches rencontre toujours, trente ans après sa création, un important succès. La thématique des beaux discours qui ne sont jamais suivis d'effet, dont parle ce sketch, est toujours d'actualité, tant en Serbie que lors de la création de la Yougoslavie. Cela se passe dans le monde de l'industrie : une nouvelle usine, innovante dans sa production, vient d'ouvrir en Bosnie. Cet établissement se spécialise dans la production de « rien ». Le PDG explique lors d'une interview :

« Pour produire rien dans cette usine, nous avons besoin de deux matières, la première est « il n'y a rien » que nous importons d'Allemagne que nous sommes dans l'obligation de payer 500 000 marks allemands par mètre cube. La deuxième matière que nous utilisons pour la production de rien est « où ce truc a disparu » que nous importons des Pays-Bas pour 200 000 marks, ce qui est un prix peu cher... Nous avons 7 000 employés. »¹⁰⁷

Ensuite les ouvriers arrivent et devant les lumières de la caméra ils font semblant de décharger des camions qui sont vides, d'apporter et de poser le chargement à l'intérieur du dépôt toujours en mimant. Aujourd'hui c'est une des vidéos les plus commentée sur YouTube. Les internautes bosniaques, macédoniens, croates se réunissent autour d'une même critique : le gouvernement complimente l'économie nationale tandis que certaines usines et certaines branches industrielles sont en faillite, d'autres menacées par la fermeture de leurs portes. Par conséquent, certains diraient qu'ils ne produisent véritablement rien.

Les Surréalistes ont été critiqués comme des jeunes qui ne respectaient plus la fraternité et l'unité de leur pays, qui se moquaient du président Tito et qui ne croyaient plus à l'idée yougoslave. Pourtant, selon Pavle Levi qui a étudié la désintégration yougoslave dans le cinéma, les *Surréalistes* ont su sauvegarder cet « idéal de fraternité et de l'unité, non pas sous la forme du dogme politique, mais comme l'unanimité dans la différence en s'opposant à l'abus politique, idéologique et socio-culturel » (Levi, 2009 :105). Leurs sketches sont libérés de l'idéologie, du passé et de la tradition, des systèmes politiques et culturels déjà prescrits et ils ont réussi à bouleverser le quotidien yougoslave. Les autorités politiques ont essayé de garder l'apparence de stabilité et de prospérité du pays et par conséquent ont étouffé toutes les contradictions. La critique du dogme socialiste par les surréalistes a été rapidement remplacée par la critique de

¹⁰⁷ Vidéo source YouTube, 20^e épisode, <https://www.youtube.com/watch?v=dnVJS6bFOc0>

l'ethno-nationalisme. Cette transition paradoxale de l'idéologie communiste vers l'idéologie nationaliste par les structures au pouvoir, a aussi envahi l'élite culturelle. La culture est désormais devenue la propagande qui exploite les mythes nationalistes. Les surréalistes nous offrent une nouvelle prospection de cette turbulence idéologique. Depuis le début de leur création ils adoptent ce courant *surréaliste*, et déforment le présent et la réalité. Ils aspirent à la liberté, mais avant tout soulignent l'absence de sens, le manque de forme, le dépassement de la réalité. En regardant leurs sketches aujourd'hui, nous nous demandons comment ils ont pressenti l'absurdité des conflits yougoslaves. Nous remarquerons que ces artistes exigeaient la remise en question de chaque individu en demandant pourquoi il était yougoslave. Est-ce que les Yougoslaves sont en effet surréalistes ?

L'entrée en guerre, pressentie par cette jeunesse créative, est présentée dans l'émission au cours de laquelle les spécialistes en linguistique ont décidé de diviser la langue serbo-croate en six langues différentes : le serbe, le croate, le bosniaque et le *herzégovin*, le *montégrin* et le *négrin* (les deux derniers sont dérivés de la langue monténégrine). Un spécialiste en linguistique est invité dans un talk-show pour expliquer la différence entre ces langues. Il prend comme exemple la différence dans la prononciation de la phrase « Je lis ». Donc en serbe on dit : « *Je lis* », en croate « *Je lis* », en bosniaque ça donne quelque chose de complètement différent « *Je lis* », etc. Ensuite, il montre comment des langues si diverses provoquent l'incompréhension. Ainsi en entrant dans une épicerie, une fille demande un thé, mais le vendeur ne parle pas la même langue. Heureusement, il consulte le dictionnaire serbo-bosniaque et trouve que le mot thé en serbe « *čaj* » donne « *čaj* » en bosniaque. L'absurdité de cette vidéo saute aux yeux, et, si cela était très amusant au début, après le démantèlement de la Yougoslavie lorsque les pays indépendants ont adopté leurs langues, le rire devint plus amer. Une autre vidéo réalisée quelques années plus tard montre la directrice d'une nouvelle école maternelle présentant une innovation. Il s'agit de la maternelle qui porte le nom des *Složna braća* [Des frères unanimes] où les élèves étudient dans une classe partagée, non par l'âge ou les compétences mais selon l'appartenance ethnique et nationale. Il y a des enfants serbes, croates et musulmans, éduqués séparément, tout en respectant la religion et l'identité nationale de chacun. Encore une fois, la fiction n'était pas loin de la réalité, car après la guerre en Bosnie, chaque ethnie a ses écoles, son programme scolaire et son manuel, son point de vue sur l'histoire ou la géographie. Chaque élève serbe,

bochniaque¹⁰⁸ ou croate apprenait dans sa propre langue maternelle. Selon la directrice, la maternelle a vu le jour grâce « au Ministère de l'éducation, de la culture et de l'ingénierie génétique » et le but premier est « d'éveiller chez les enfants l'appartenance ethnique et l'amour pour leur nationalité, ainsi que de leur apprendre à cohabiter avec des enfants d'autres origines ethniques ». Les autres élèves, « des Yougoslaves et les Roms vont à la maternelle en face. »¹⁰⁹

Un autre sketch de la vie quotidienne des yougoslaves traitait du problème « comment échapper à la convocation du service militaire obligatoire ». Partant d'une expérience vécue, l'équipe a montré l'inventivité des jeunes hommes qui n'ont pas envie de faire la guerre. D'abord, personne n'ouvrait la porte aux inconnus de peur de recevoir la convocation militaire. Ensuite, une fois étudiant, le jeune homme n'ayant pas l'obligation de faire la guerre, cela provoquait une hausse des étudiants inscrits dans toutes les universités yougoslaves. Leurs parents mentaient affirmant que leurs fils étaient absents, les femmes disaient que leurs maris étaient à l'étranger pour y gagner leur pain, les hommes s'inventaient des maladies et se procuraient de faux certificats médicaux. Selon l'Office de l'immigration européenne et américaine qui a fait un sondage en 1993, le nombre de jeunes hommes yougoslaves qui ont émigré à cause de la mobilisation forcée s'élève à 150 000 personnes.¹¹⁰ Dans ce sketch les journalistes ont filmé en caméra cachée la scène où l'on voit un journaliste faisant l'appel pour la mobilisation afin de voir la réaction des familles. Le premier jeune homme, qui a déjà commis l'erreur en ouvrant la porte à un inconnu, déclare être malade et incapable de faire le service militaire. Il sort deux blocs de béton et se frappe la tête contre ces deux blocs de toutes ses forces. Deuxième exemple, quand ce même reporter entre dans un immeuble afin de trouver d'autres recrues, les hommes commencent à s'enfuir par la fenêtre, par la terrasse, par leur garage, sautent du troisième étage et tous ensemble partent en courant. Le journaliste sort de cet immeuble complètement désespéré en déclarant qu'il n'y a personne, toutes les portes sont bien fermées. L'idée de cet épisode est décryptée par Zenit et dans le documentaire, il affirme que l'équipe voulait montrer que faire la

¹⁰⁸ Les Musulmans (reconnus comme peuple constitutif de la Yougoslavie depuis le recensement de 1971) deviennent des *Bochniaques* – Bošnjak en 1993. Ce terme sous-entend de l'appartenance ethnique, parfois idéologique, tant que le terme *Bosniaque*- Bosanac est réservé aux habitants de Bosnie-Herzégovine.

¹⁰⁹ Vidéo épisode 22, source YouTube, <https://www.youtube.com/watch?v=N91EpabuYAAQ>

¹¹⁰ Hebdomadaire Nin, <http://www.nin.co.rs/arhiva/2503/1.html>, 17/12/1997, numéro 2503

guerre n'a aucun sens et qu'il faudrait renoncer à y participer. Certains hommes recrutés de force sont désespérés et quelques-uns ont préféré se suicider au lieu de prendre les armes. C'était le cas de Miroslav Milenkovic qui s'est suicidé dans un lieu public car il ne voulait pas partir au combat ni faire la guerre avec les autres recrues. Celles-ci sont séparées en deux groupes : ceux qui vont partir aux combats et les autres qui ont refusé d'y participer et seront emprisonnés. Milenkovic a choisi la mort, plutôt que la prison ou la guerre. Dans un ouvrage *Tombeau pour Miroslav Milenkovic, les belgradois contre la guerre, le livre des épitaphes*, l'auteur Ivan Čolović résume : « Là où il faudrait opter entre l'accusation de trahison trouillardarde et les félicitations pour une tuerie héroïque, il n'y a pas de place pour l'homme. C'est ici que l'on trouve le sens du sacrifice de Miroslav. »¹¹¹ (Colovic, 2002 : 32)



Figure 4 *Top lista nadrealista, Les futurs recrues qui s'enfuient de leurs appartements pour éviter le service militaire, source YouTube*

¹¹¹ Citation selon l'article *Beton* sur <http://www.booksa.hr/kolumne/beton-kulturno-propagandni-komplet/beton-osveta-tihog-suseda>

Ce n'était pas le seul sketch à prévoir les événements tragiques. L'un des sketches principaux mettant en avant ces événements met en scène le présentateur Nele annonçant avec tristesse et inquiétude la fin de la période de la guerre et l'éclatement surprenant de la paix.

« Bonsoir, chers téléspectateurs. Malheureusement, toutes les nouvelles que nous avons reçues aujourd'hui montrent une seule et même situation dramatique et dangereuse qui est en train de s'étendre sur notre pays. Ce danger porte le nom de « paix ». La paix met en péril notre belle et harmonieuse guerre entre frères pour laquelle nous nous préparions depuis plus de vingt ans, notre chère guerre pour laquelle nous avons tous voté lors du premier suffrage démocratique de notre histoire. Des individus irresponsables, parfois même des groupes entiers, sont en train de déposer les armes si bien qu'ils menacent la population de notre pays en faisant naître un état paisible et pacifique. Qui aura du temps pour construire de nouveaux ponts et autoroutes ? Qui voudra aujourd'hui développer l'accès au gaz et au pétrole à un moment-où nous nous sommes habitués à faire la queue pour nous en procurer, à un moment-où nous faisons la queue avec tant de joie et patience ? »¹¹²

Ils ont même écrit le guide et le manuel du comportement pendant la période de paix :

« Mesdames, Messieurs, nous nous trouvons dans une situation dramatique, et nous n'avons pas beaucoup de temps car nous sommes en péril à cause de la paix. C'est pourquoi je vous transmets les instructions de comportement en période de paix. Tous nos citoyens devront faire les actions suivantes : se réveiller à six heures trente, faire des bisous à leurs enfants, et s'il est vraiment nécessaire, leur souhaiter le bonjour, ensuite, sans paniquer il faudra partir au boulot et travailler en harmonie avec les collègues. Ensuite il faut prendre le déjeuner et si vous voyez vos voisins ne les saluez pas, il est nécessaire de se comporter normalement comme dans la période de guerre. Malheureusement, le soir quand vous rentrez chez vous, il faudra ouvrir les fenêtres, allumer la lumière et écouter de la musique. »¹¹³

Dans un autre épisode, les artistes voulaient montrer l'absurdité de la guerre en informant les téléspectateurs de la guerre familiale dans un appartement de Sarajevo. Comme les partenaires ont des opinions divergentes, ils ont le droit de divorcer, mais ils continuent à vivre dans le même appartement. Le mari et un fils contrôlent une partie de l'appartement tandis que l'épouse et le deuxième fils contrôlent le reste de l'appartement. Un reporter de la chaîne télévisée bosniaque arrivant pour une visite se retrouve sur un champ de bataille.

¹¹² *Top lista nadrealista*, 20 épisode, source :

https://www.youtube.com/watch?v=MSR5b1Jxa6A&list=PLUY_zRWZxXKLPFa9cJhM54hcymb8p-v3i&index=18

¹¹³ https://www.youtube.com/watch?v=MSR5b1Jxa6A&list=PLUY_zRWZxXKLPFa9cJhM54hcymb8p-v3i&index=18

« Nous nous trouvons devant un gratte-ciel au 13, rue Dragiša Pleske. Comme vous pouvez le voir, les conséquences de cet évènement sont remarquables. Notre tâche pour ce soir est de venir sur le champ de bataille, jusqu'au front 325 où cohabitent la famille Popušić¹¹⁴. Il paraît que les escarmouches y sont des plus brutales. »¹¹⁵

Après être entrés dans l'appartement, les téléspectateurs peuvent voir la famille, le visage grimé et en tenue de guerre, réclamant leurs droits historiques pour certaines pièces de l'appartement. La mère dit qu' « elle a un droit historique sur la salle de bain car elle s'en est occupée pendant 20 ans. » Le fils montre à la caméra le plan d'attaque et les territoires pris dans la nuit, car ils ont réussi à rejoindre le garde-manger de la cuisine, ainsi qu'une partie du couloir.¹¹⁶ Ensuite, le père raconte au reporter que « C'est leur faute, cette guerre » tandis que la mère affirme : « Ce sont eux qui ont provoqué cette guerre. »



Figure 5 Top lista nadrealista, La guerre de la famille, screenshot, source : YouTube

¹¹⁴ Popušić comme nom familial est un jeu de mot. En argot *popušiti* ou on je *popušio* voudrait dire c'est fini, on est fichu

¹¹⁵https://www.youtube.com/watch?v=MSR5b1Jxa6A&list=PLUY_zRWZxXKLPFa9cJhM54hexmb8p-v3i&index=18

¹¹⁶ Idem

Ce reportage rappelle les histoires pendant et après les guerres yougoslaves où les autorités politiques s'accusaient les unes les autres en proclamant le droit historique aux territoires traditionnellement serbes ou croates, bosniaques ou slovènes.

Dans un documentaire de Benjamin Filipović, réalisateur et professeur de l'Académie du film de Sarajevo qui porte le nom *Eto, ba, Sahbaz* [Ben, voilà, Sahbaz] les anciens *Surréalistes* racontent comment, pourquoi et où ils ont filmé leurs émissions. Dans ce documentaire, on y découvre Zenit Dozić, Sejo Sexon et Benjamin Filipović le réalisateur lui-même, qui racontent la difficulté de s'intégrer dans la troisième saison de *Top-liste des surréalistes*. A un moment, Filipovic se trouve devant l'immeuble où ils ont tourné la scène de guerre en famille, et il dit qu'il était possible de filmer ces scènes dans n'importe quelle partie de Sarajevo car la réalité était encore pire que dans leur série. Srđan Velimirović raconte :

« La coïncidence du sketch que j'ai écrit est frappante, car l'adresse qu'on a donnée se trouve près de la place Trg heroja. En effet, pendant la guerre, cette place était le lieu central des conflits et tirs et dans l'un de ces gratte-ciels, il y a eu de vraies explosions et feux. Alors, pourquoi ce sketch a été filmé de cette manière ? D'abord, toutes les différences ethniques et la division nationale qu'on sentait dans la ville étaient remarquables, et j'ai eu envie de les transformer en un absurde extrême. Quelles sont les limites de ces divisions ? Je me suis dit que cela pourrait nous amener à la division d'une famille, le fondement principal de notre société. Donc cette famille avait deux camps, un dans le salon et le couloir, et l'autre dans la cuisine et la salle de bain, la mère contre le mari. L'idée était de montrer aux gens le non-sens de cette valorisation de la différence ethnique. Mais, évidemment, ils n'ont rien compris. »¹¹⁷

Ensuite, Zlatko Ivanišević Zjala nous ramène dans l'appartement où les scènes ont été tournées, un lieu réel de violents combats pendant les guerres yougoslaves. Zenit Djozic explique qu'ils ont déjà vu la guerre en Croatie, et ils ont ressenti qu'elle serait aussi apportée en Bosnie. Zenit annonce : « On a fait ce sketch pour montrer jusqu'à quel point cela pourrait nous influencer. Nous sommes une population qui se ressemble, disons aussi comme une famille qui serait divisée à cause de l'opinion politique. »¹¹⁸

¹¹⁷ Documentaire sur le *Top lista nadrelaista* <https://www.youtube.com/watch?v=BrqD4OMQSFk>

¹¹⁸ Idem

Certains disent que cette scène fait penser à la réalité advenue cinq ans plus tard. Il s'agit du village de Dobrinja, un endroit qui a été divisé par les accords de Dayton. La ligne de démarcation nouvellement créée sépare la Fédération de Bosnie de la partie qui appartient à la République serbe. Cette ligne traverse un jardin et même une maison, et lors de l'interview du propriétaire il a annoncé qu'une partie de la chambre à coucher, la salle de bain et une partie du couloir appartiennent à un pays, et la cuisine et le salon à un autre.¹¹⁹



Figure 6 Top lista nadrealista, le mur qui sépare la Yougoslavie et Sarajevo, il est écrit Sarajevo de l'Ouest et Sarajevo de l'Est, source YouTube

Les sketches les plus connus et les plus consultés sur le site de YouTube sont ceux du 14^e épisode de la deuxième saison où le présentateur des informations annonce la fin de la guerre en Yougoslavie. Par conséquent, le pays est divisé en deux, la nouvelle frontière traverse Sarajevo qui se trouve au milieu du pays et désormais cette ville est partagée en deux : *Sarajevo de l'Est* et *Sarajevo de l'Ouest*. Nele raconte dans une interview : « *Le mur de Berlin est tombé, l'Europe*

¹¹⁹ Blog d'un fan de la série, <http://tln.blogger.ba/>

est réunifiée, je me suis dit, il est temps de monter un nouveau mur et il n'y a pas de meilleur endroit que Sarajevo. »¹²⁰ Comme les tensions nationales et l'esprit guerrier envahissaient les Yougoslaves, la guerre en Croatie était en train de naître, en 1991, Nele et son équipe créent l'épisode du *Mur de Sarajevo*. Nele raconte comment il a choisi la date de fin de la future guerre yougoslave qui se termine avec deux pays : Yougoslavie de l'Est et Yougoslavie de l'Ouest. Karajlić explique : « *Nous étions en 1991 et je me suis dit, les guerres dans les Balkans durent 4 ans, alors nous serons en 1995, mon anniversaire est le 11 décembre alors nous avons choisi la date de mon anniversaire, c'est ainsi que nous sommes arrivés à la date de 12.11.1995. Nous nous sommes trompés de quelques jours car les Accords de Dayton ont été signés le 21 novembre 1995, date à laquelle les armes se sont tues* »¹²¹. Evidemment les Surréalistes présentaient les guerres yougoslaves et ils essayaient d'intervenir et d'alerter le public de l'absurdité de la guerre entre frères. Pourtant, en vain. Pendant l'envahissement serbe de la ville de Sarajevo qui a duré quatre ans, la ville était véritablement partagée par la rivière Miljacka et non par un mur, mais la symbolique reste forte. Cet épisode commence par les nouvelles informations transmises par Nele où en plus de la guerre qui a duré quatre ans, il annonce que désormais les langues croate et slovène seront aussi les langues officielles du pays. De plus, le système informatique ce jour-là est tombé en panne et les camions poubelles et leurs employés sont arrivés au même moment. Donc, de chaque côté du mur, les éboueurs ramassent les déchets et au lieu de les jeter dans le camion, ils les lancent de l'autre côté. La querelle naît. Le point culminant est le moment où une personne de chaque équipe monte sur le mur pour démontrer son pouvoir et sa force. Pourtant, ces gens se reconnaissent, jadis ils étaient des amis et des voisins. Ils s'invitent au bistrot pour prendre un verre et se raconter les nouvelles. Cependant, n'arrivant pas à se mettre d'accord pour savoir de quel côté du mur ils vont arroser la fin du travail, cela finit en bagarre. Ce sketch montre l'absurdité de la guerre civile et appelé à un retour à la conscience et à la lucidité. Les Yougoslaves ont ri en regardant ce film, ils le racontaient et le jouaient, mais personne n'a compris l'avertissement de ce groupe de jeunes artistes et à la fin de l'année 1991, les guerres yougoslaves ont éclaté.

¹²⁰ <https://www.youtube.com/watch?v=-Jx2dnH3YA4>

¹²¹ Interview avec journaliste Milomir Maric <https://www.youtube.com/watch?v=GYP665bJcHA>



Figure 7 *Top lista nadrealista*, le seul yougoslave ayant survécu à la guerre, bascule de l'autre côté du mur, Screenshot, source : YouTube

Un autre épisode montre comment l'Europe et les pays occidentaux voient la crise yougoslave. N'ayant pas su comment arrêter la guerre civile en Yougoslavie, l'Europe a opté pour la construction d'un mur géant qui isole ce pays des autres. Une fois que les conflits armés se sont éteints et qu'il ne reste plus qu'un seul survivant, la Yougoslavie est acceptée comme pays européen. Pourtant, lors de la cérémonie les conflits parmi les européens se dénouent et le pauvre yougoslave décide de rentrer dans les Balkans, car il s'y sent plus en sécurité. Dans la confusion, un Américain suit avec attention l'événement, il téléphone sans cesse et demande le silence sinon la guerre va continuer. Il paraît aussi que les *Surréalistes* n'étaient pas loin de la vérité, car après les guerres yougoslaves, la Croatie et la Slovénie sont rentrées dans l'UE tandis que les autres pays yougoslaves espèrent encore en devenir membre le plus vite possible. Cependant, depuis la crise économique mondiale et européenne, la population ex-yougoslave devient de plus en plus eurosceptique voire euro pessimiste.



Figure 8 *Top lista nadrealista*, la Yougoslavie séparé de l'Europe Unie, et à la fois séparée du reste du monde par le mur, le fil de fer barbelé et électrifié Screenshot, source : YouTube

Mon interlocuteur Željko m'a rappelé ce scénario des Surréalistes en disant : « Tu as vu les Surréalistes ? Voilà, ils ont tout prévu. Il nous manque la fin de cette histoire que nous, les Serbes, attendons depuis vingt ans – l'accès à l'UE. Et nous ne l'atteindrons jamais. Au moment où cela sera notre tour d'y rentrer, il n'y aura plus d'union. Peut-être qu'il vaut mieux rester de notre côté du mur. »

2.2.2. Les guerres yougoslaves dans le cinéma et la musique serbes

Dans cette section de mon travail, nous traiterons de l'importance de la musique dans la création de la propagande nationaliste en Serbie pendant les années 1990. Si la musique est considérée comme un phénomène culturel, elle est aussi importante comme moyen de communication. Cette communication est en effet un processus qui établit des relations significatives entre la musique et l'homme. Cet échange contribue à la formation de l'identité collective, nationale, individuelle. Cette interaction entre la musique et l'homme invite à la réflexion, au changement, à la manifestation et à la prise de conscience. La musique transmet une information et avec les connaissances qu'une personne possède, cela façonne la perception du monde. L'influence que la musique exerce sur la vie quotidienne de son public n'est pas négligeable et son importance est multiple. D'abord, l'artiste forge ses propres attitudes et significations dans les paroles de la chanson ce qui en fait un produit culturel. Parfois, le genre même de la musique porte sa propre symbolique ; par exemple le rock and roll dévoile ses propos militants, socio-économiques, écologiques, politiques. Le punk est vu comme la musique des rebelles qui sont prêts à changer le monde. Dans le cas de la Yougoslavie, le rock et le punk des années 1990 proclament la prise de conscience, le retour à la raison et à la paix. D'un autre côté la musique folk, traditionnelle était souvent vue comme le support du régime et d'un excès des sentiments nationaux. Mais son effet le plus important est l'interprétation par les personnes qui l'écoutent et l'apprécient. Ce moment marque le passage d'un espace sonore plein de significations à un espace sonore identitaire qui affecte la construction de l'identité personnelle et collective. Plus brièvement, la musique n'est pas une catégorie indépendante, elle dépend de son milieu, des circonstances historiques, du contexte politique et économique d'une société. C'est une catégorie socio-culturelle qui façonne les conceptions culturelles, idéologiques, politiques de la population. Elle peut confirmer les stéréotypes ou glorifier l'idéologie populaire. La musique est une notion fluide qui suit ou parfois anticipe les changements au sein de la société.

*Imam prijateljja
stanuje kod Napretka*

*ne znam kog je plemena
jer ne nosi ratne boje*

J'ai un ami

Je ne sais pas de quelle tribu il vient,

Qui habite à côté de Napredak

Car il ne porte pas de couleurs guerrières

(*Čejeni odlaze* [Les Cheyennes s'en vont], 1984, *Zabranjeno pušenje*)¹²²

L'auteur de ces paroles, Nele Karajlić, créateur de l'émission *La top-liste des surréalistes*, dont nous avons déjà parlé, a essayé d'imposer le pacifisme comme une valeur majeure à l'époque des tensions. Mais, lui et ses collègues musiciens du rock and roll yougoslave restaient marginalisés. Pendant les années 1990, la musique était utilisée comme un outil spécial de propagande de guerre qui endoctrinait davantage la population et justifiait les crimes de guerre. En plus d'être un moyen de communication, la musique a aussi un rôle de source de motivation et d'invitation à l'agression. La musique militaire depuis toujours a eu pour but de motiver et de mobiliser l'armée. Elle crée le sentiment d'une conscience modifiée où un individu est prêt à sacrifier son identité personnelle pour une identité collective.

2.2.1.1. Les cris guerriers de la musique patriotique

Pendant les guerres yougoslaves, la musique a servi à renforcer le moral des soldats serbes, mais aussi à aider la construction de nouvelles identités nationales. Les chants patriotiques produits par les musiciens plus ou moins connus à l'époque d'avant-guerre ont inspiré les gens ordinaires, les habitants des zones conflictuelles, à prendre les armes et à participer à la guerre. Une partie de ces chants ont été créés pendant la période des guerres yougoslaves, mais une autre partie a été produite plus tôt, pendant la période de la Première et la Seconde Guerre mondiale. Les critères pour l'analyse de ces chansons, comme dans la section suivante pour les films, sont leur popularité, leur présence aujourd'hui et leur évocation par mes interlocuteurs. Le fait que ces chansons perdurent jusqu'à nos jours certifie qu'elles ont pris part dans le processus de construction de la nouvelle identité nationale. Il semble que le processus de réconciliation post-

¹²²Les paroles de la chanson *Les Cheyennes s'en vont* qui racontent l'histoire tragique des tribus amérindiennes en voie de disparition. Le groupe *Zabranjeno pušenje* utilise le même motif des tribus fières, insoumis, mais qui s'entre-tuent

yougoslave est encore inaccessible, tout comme les éléments de la construction identitaire de la jeunesse, (voir Thomson, M. (1999). *Forging War: The Media in Serbia, Croatia & Bosnia-Herzegovina*, Luton, University of Luton Press).

Les chansons, en général, racontent l'évolution historique de la nation, ses victoires et ses défaites, son inspiration, sa fierté nationale et la lutte pour la liberté. Ces chansons ont supprimé la période yougoslave de l'histoire serbe et ont utilisé des chansons guerrières du début du siècle qui glorifiaient la nation. *Mars na Drinu* [La marche sur la Drina], *Marsirala, kralja Petra garda* [La garde du roi Pierre en marche], *Sprem 'te se, sprem 'te Cetnici* [Préparez-vous les Tchetniks], *Ko to kaze, ko to laze* [Qui parle, ment], *Igrale se delije* [Les vaillants dansaient].

Jelena, mon interlocutrice connaît seulement quelques chansons patriotiques dont *La marche sur la Drina* : « *J'ai appris cette chanson au lycée, notre professeur d'histoire a insisté pour que tous ses élèves apprennent les paroles de la chanson et au début de chaque cours d'histoire nous chantions la chanson tous ensemble. Elle a quelque chose de solennel, quand-même.* »

La marche sur la Drina est un chant guerrier et l'hymne à la victoire de l'armée serbe contre les troupes austro-hongroises dans la *Bataille de Cer* en août 1914. Elle a été composée par le musicien et compositeur Stanislav Benicki, mais pendant les années 1990, ses paroles ont été utilisées pour promouvoir l'idéologie nationaliste serbe.

U boj krenite junaci svi

Tous les héros, partent au combat,

Krente i ne žalte život svoj

Partez et ne regrettez pas votre vie,

Poj,poj, Drino,vodo hladna ti

Chante, chante, Drina, la rivière froide,

Pamti priče kad su padali

Et souvient-toi des circonstances quand ils sont tombés morts.

Pendant les guerres en Bosnie, les soldats serbes devaient traverser la rivière Drina, (la) frontière naturelle entre la Serbie et la Bosnie, et les combattants des armées yougoslaves se sont approprié ces paroles tout autant que les troupes serbes qui défendaient la liberté pendant la Grande guerre. Un autre chant militaire, en l'honneur du roi Pierre de Serbie, *Marsirala, kralja Petra garda* [La garde du roi Pierre en marche], a été célébré pendant les guerres yougoslaves en chantant le refrain :

*Boj se bije, bije,
zastava se vije
Za slobodu Srbije*

Nous faisons la guerre, la guerre,
Pour que le drapeau flotte,
pour la liberté de la Serbie.

(*Marširala, kralja Petra garda* [La garde du roi Pierre en marche])

Ce refrain a été adopté par les milices serbes car le discours serbe nationaliste voyait la Serbie comme un pays qui s'étendrait sur toute l'ex-Yougoslavie. La continuité avec l'histoire du mouvement royaliste tchetnik a été vite restaurée tout en ignorant l'idée du yougoslavisme. D'ailleurs, en Yougoslavie socialiste, le mouvement royaliste était contesté, sa lutte antifasciste niée, et les Tchetniks ont été décrits comme traîtres et collaborateurs perfides. L'intrigue, le mystère autour de cette chanson tiennent aussi à son origine, car nous n'avons pas assez de preuves. Certains disent que c'est un chant de guerre serbe qui date au moins de l'année 1925, tandis que d'autres soulignent son origine croate en affirmant qu'il était chanté depuis la fin du XIX^{ème} siècle en l'honneur du comte Jelacic. Une autre chanson populaire dont les extrémistes serbes ont profité est *Sprem'te se, sprem'te cetnici* [Préparez-vous, les Tchetniks].

*Sprem'te se sprem'te četnici,
Silna će borba da bude.*

Préparez-vous, Préparez-vous les Tchetniks,
À ce que cette bataille soit violente.

(*Sprem'te se, sprem'te cetnici* [Préparez-vous, les Tchetniks])

Encore une chanson qui glorifie les victoires de l'armée serbe royaliste dans les combats qui ont précédé les Guerres balkaniques. Dans la version des années 1990, le duc Jovan Babunski a été remplacé par Draža Mihailović. En fait, la propagande qui a influencé les patriotes serbes par le biais de la musique, a exploité le mouvement tchetnik et son leader Draža Mihajlović. Un autre personnage de la Seconde Guerre mondiale glorifié par les nationalistes est le *voivode* (le duc) et le *pop* (prêtre orthodoxe) Momcilo Đujić. Mihajlović a été arrêté par ses opposants, les partisans

et vu qu'il était aussi prétendant au trône, Josip Broz Tito l'a condamné à mort. *Le pop* Đujić a réussi à s'échapper et à émigrer aux États-Unis où il a continué à soutenir le mouvement tchetnik de l'autre côté de l'Atlantique.

<i>Ko to kaže, ko to laže, Srbija je mala,</i>	Qui parle, ment, que la Serbie est petite.
<i>Nije mala, nije mala, triput ratovala</i>	Elle n'est pas petite, elle a combattu trois fois,
<i>Dvanaeste, dvanaeste, Turke isterala,</i>	En 1912, elle a chassé les Turcs,
<i>Trinaeste, trinaeste, pred Bugare stala.</i>	En 1913, elle a affronté les Bulgares,
<i>Četrnaeste, četnaeste, Švaba udario,</i>	En 1914, Les Boches ont attaqué,
<i>Osamnaeste, osamnaeste, Srbin pobedio.</i>	En 1918, les Serbes ont gagné,
<i>Ko to kaže, ko to laže, Srbija je mala,</i>	Qui dit, ment, que la Serbie est petite,
<i>Nije mala, nije mala, uvek ratovala,</i>	Elle n'est pas petite, elle a toujours combattu,
<i>I opet će, i opet ce, robovati nece.</i>	Elle le fera encore, elle ne deviendra esclave,
	De personne.

(Ko to kaže, ko to laže [Qui parle, ment])

Selon l'ethnomusicologue serbe, Mirjana Drobac, nous ne connaissons pas l'année de l'origine de cette chanson mais les paroles ont été écrites par le maître d'école Mihajlo Zastavniković. Elle raconte toute l'histoire du XX^{ème} siècle de la nation serbe en seulement quelques vers. Cette chanson guerrière patriotique a servi de propagande et aussi d'arme psychologique pour les combattants serbes qui ont rajouté les vers : *I opet će i opet ce, ako bude sreće* [Elle combattrait de nouveau, si elle a cette chance].

La majorité de ces chansons m'ont été conseillées par mes jeunes interlocuteurs. En discutant avec les plus âgés, comme Dragan, Miki et Sanja, les yougo-nostalgiques, ceux-ci ne connaissent pas beaucoup de chansons sauf les titres des plus anciennes. D'un autre côté, Goran, Željko et Aca m'ont renseignée à ce sujet. Aca, 24 ans, souligne qu'il ne connaissait pas beaucoup de détails sur la fin yougoslave, ses parents ne voulaient pas en parler et ils ont commencé à regarder les vidéos sur YouTube et à lire des articles sur ce sujet. « *J'ai entendu quelques*

chansons au stade de foot quand j'ai assisté aux matchs. Nous avons souvent chanté Vidovdan ou Qui dit, ment. »

Le dernier exemple de l'abus de la propagande des années 1990 est la chanson *Igrale se delije* [Les vaillants dansaient] qui a été écrite par un poète et professeur serbe Milorad Petrović Seljancije. Il a été inspiré par l'esprit courageux et gaillard de la population serbe qui a gardé sa religion et ses coutumes pendant la domination turque. Ecrite dans l'esprit de la poésie folklorique serbe, souvent elle est suivie *de kolo*, la danse traditionnelle serbe.

*Igrale se delije,
Nasred zemlje Srbije.
Sitno kolo do kola,
Vilo se do Stambola*

Les vaillants dansent,
En plein cœur de la Serbie,
Les kolo s'enchaînent,
Et se développent jusqu'à Istanbul.

(*Igrale se delije* [Les vaillants dansaient])

Étant donné que les musulmans de Bosnie et même d'Albanie sont appelés péjorativement les Turcs¹²³, l'obstination et la braverie serbe dépeintes dans ce chant, sont vues comme une provocation ethnique (voir plus Atanovski, S. (2018). *Mapiranje stare Srbije* [Tracer de l'ancienne Serbie], XX vek). Nombreuses sont les chansons de la période de la Seconde Guerre mondiale qui glorifient les Tchetsniks dont nous ne connaissons ni l'origine ni l'auteur. Elles ont revu le jour pendant les guerres en Bosnie et en Croatie : *Oj vojvodo Sindjelicu* [Hé, voïvode Sindjelic], *Nad Kraljevom ziva vatra seva* [Au-dessus de Kraljevo, le feu éclate), *Na planini, na Jelici* [Sur la montagne de Jelica], *Istruli mi dunja u fioci* [Mon coing¹²⁴, il a moisit dans le tiroir], *Omladinci Ravnogorci* [Les jeunes de Ravna Gora] etc.

¹²³ Ce mot péjoratif actuel provient de la qualité de base positive de la période ottomane où les musulmans s'identifiaient aux Turcs et se disaient Turcs, ce qui était une manière de souligner leur position sociale dominante. Cela était le cas en Bosnie-Herzégovine comme dans le reste de l'Empire ottoman ;

¹²⁴ Dans la tradition serbe, le coing est un fruit estimé comme précieux grâce à sa belle couleur et à son parfum délicieux. Il est gardé dans le placard ou sur le meuble pendant des mois pour parfumer les pièces de la maison. Donc, dans cette chanson, le coing est le symbole d'un foyer, mais aussi d'une belle, jeune épouse et pendant la Seconde Guerre mondiale, quand les soldats partaient aux combats, les femmes restaient seules dans une maison privée d'homme

D'autres chansons populaires de l'époque nationaliste yougoslave ont été créées intentionnellement pour fêter le sixième centenaire de *la Bataille du Kosovo* en 1989. La première est la chanson *Kosovo* de la chanteuse Gordana Lazarevic.

*Kud god da krenem
tebi se vraćam ponovo
ko da mi otme
iz moje duše Kosovo ?*

Où que j'aïlle,
Je reviens vers toi.
Qui pourrait me voler,
Mon âme du Kosovo ?

(Vidovdan)

La chanteuse commence sa chanson en criant *Vidovdan* qui est en effet le refrain de cette chanson. La Vidovdan est une fête nationale serbe qui a lieu le 28 juin. C'est la date la plus importante dans le domaine politique, culturel et même religieux pour la population serbe. C'est la date de la *Bataille du Kosovo*. En 1389, le prince Lazar est à la tête de l'armée serbe pour combattre l'armée ottomane et protéger sa religion, sa tradition, son territoire. Le combat a lieu au Champs des Merles et les Serbes sont vaincus. La *Vidovdan* est un point où l'espace et le temps se croisent et s'entremêlent et c'est un point de transfert entre le passé et le futur. C'est un fait historique qui est devenu le plus grand mythe serbe.

Une autre chanson très populaire qui « donne la chair de poule » est aussi écrite pour honorer les héros du *Kosovo polje*. Elle est intitulée *Hriste, Bože* [Jésus, Dieu] de Ljubomir Simović pour accompagner le film de guerre *La bataille du Kosovo* en 1989. Pendant la guerre, cette chanson est devenue l'hymne de l'armée paramilitaire guidée par Željko Ražnjatović Arkan.

Branka est la première à m'avoir parlé de cette chanson car elle connaît les paroles par cœur. « *Chaque fois que j'entends cette chanson, j'ai la chair de poule. C'est toute la tristesse de notre peuple qui y est décrite. Je crois que c'est une vieille chanson qu'ils ont ensuite transformée dans les années 1990.* »

*Zbogom prvi nerođeni sine,
Zbogom ružo, zbogom ruzmarine.
Zbogom leto, jeseni i zimo,
Odlazimo da se ne vratimo*

Adieu, mon premier fils, qui n'est pas encore né,
Adieu ma rose¹²⁵, adieu le romarin,¹²⁶
Adieu l'été, l'automne et l'hiver,
Nous nous en allons et nous ne reviendrons pas.

(*Hriste, Bože* [Jésus, Dieu])

La chanson raconte le destin des héros kosovars, leur amour pour le pays et le désir de mourir pour la patrie. Dans les paroles citées ci-dessus, les soldats se séparent de leur famille, de leur épouse, de leur avenir, de leur vie. Ils savent qu'ils s'en vont vers la mort car l'ennemi était plus fort, mieux équipé et beaucoup plus nombreux. Ces paroles ont été détournées et les milices paramilitaires, les criminels de guerres, les profiteurs de guerres et les politiciens nationalistes les ont utilisées pour réveiller les sentiments patriotiques de la population. Ces paroles servaient à la mobilisation militaire et de motivation pour prendre les armes et se rapprocher de l'identité nationale idéalisée et vénérée. D'autres chansons de l'époque, *Oj Kosovo, Kosovo* [Ô Kosovo, Kosovo !] et *Kosovski božuri*¹²⁷ [Les pivoines du Kosovo], seront le sujet d'une autre recherche.

Les guerres yougoslaves ont fait naître un genre particulier de chansons patriotiques serbes. Baja Mali Knindža est le représentant de cette musique guerrière. Depuis le début de sa carrière, il a chanté l'appel au courage du peuple serbe prêt à défendre son honneur. Il résume tous « les éléments de base de la chanson patriotique : combats, histoire, victoire, patriotisme » (Ilic, 2017 :11)

Sa chanson la plus connue est *Pevaj Srbijo* [Chante la Serbie !] où il rappelle que les ancêtres serbes ont aussi combattu pour la liberté du pays et ont transmis leur courage et leur habileté guerrière aux jeunes générations.

¹²⁵ La rose-symbole d'une belle femme, l'épouse, l'amoureuse

¹²⁶ Le romarin- symbole de mariage selon la tradition serbe

¹²⁷ La pivoine de Kosovo est une fleur rare, emblématique pour la région du Kosovo. Cette fleur porte une symbolique très forte dans la mythologie serbe car « le sang serbe versé pendant le combat sur le Champs des Merles a fait fleurir des pivoines sauvages à la couleur du sang

Pevaj Srbijo, zemljo junaka

Chante la Serbie, le pays des héros,

Pevaj Srbijo, zemljo bitaka

Chante la Serbie, le pays des combats,

Silnije jače

Chante la Serbie, avec plus de force et de puissance.

Pevaj Srbijo [Chante la Serbie]

C'est Goran qui m'en a parlé le plus. Il m'explique :

« Je connais toutes les chansons. Je viens de Krajina. Ma famille, mes grands-parents, ils ont été chassés de notre maison familiale en 1993. Nous avons habité en Croatie pendant des décennies et mon père a déménagé en Serbie afin de trouver du travail, mais moi et ma sœur, nous sommes nés dans cette maison. Mes grands-parents sont restés en Croatie et j'ai passé toutes mes vacances avec eux. Ensuite, la guerre a éclaté, mon papa n'a pas voulu combattre, et mes grands-parents ont été obligés de s'enfuir. Ils se sont installés en Voïvodine, chez nous. Leur maison a été brûlée. Ils ont tout perdu. Ma grand-mère a réussi à ramener seulement quelques vieilles photographies. C'était terrible. Et moi, gamin, j'ai entendu toutes ces chansons à la radio et je les ai adorées. C'était ma petite vengeance contre les Croates quand je répétais ces paroles. Aujourd'hui, une fois par an nous avons des rencontres avec des Serbes exilés de Croatie, et nous chantons de nouveau toutes ces chansons. »

Ces autres chansons restent dans le même style de glorification des stéréotypes balkaniques en magnifiant la nation serbe : *Morem plovi jedna barka* [Un bateau navigue sur la mer], *Kad sam bio mali* [Quand j'étais petit] etc. Dans une autre chanson, *Ne volim te, Alija* [Je ne t'aime pas, Alija], il s'adresse directement au leader bosniaque Alija Izebegović qui a été présenté comme le seul coupable de la guerre en Bosnie. Dans la majorité de ses chansons, Baja invite directement au meurtre de musulmans. Par exemple la chanson *Srpski dobrovoljac* [Le volontaire serbe], est un appel aux jeunes hommes pour qu'ils se joignent à la guerre en tant que volontaires et qu'ils aident leurs frères en détresse. La haine est ressentie contre les bosniaques et les Croates avec la même intensité. Dans la chanson *Stante Paše i Ustaše* [Arrêtez- vous les pachas et les Oustachis], Bajo prévient les deux ennemis que les soldats serbes sont prêts à mourir pour

protéger leur patrie et surtout leur religion. Les guerres yougoslaves ont été vues comme une certaine guerre de religion où les Serbes, les Croates et les musulmans de Bosnie ont été obligés de défendre leur confession, et en plus à l'échelle mondiale.

Stante paše i ustaše

Arrêtez- vous les pachas et les Oustachis,

U nama je srce lavlje

Nous avons un cœur de lion,

Mi branimo pravoslavlje

Nous protégeons l'orthodoxie.

(*Stante paše i Ustaše* [Arrêtez- vous les pachas et les oustachis])

Dans la chanson suivante *Krajino krvava haljino* [Krajna, la robe ensanglantée], Bajo reste un patriote local, peignant le destin maudit de sa région de *Krajina*, une zone tampon entre deux pays, deux empires, deux religions. Historiquement *Vojna Krajina* était la zone tampon créée par les Habsbourg le long de la frontière avec l'empire ottoman. Pourtant, une même population vivait des deux côtés de la frontière, les Slaves du sud. Au fur et à mesure du temps passé les uns sont devenus catholiques, les autres musulmans, les troisièmes sont restés orthodoxes. Cette zone était aussi connue sous le nom de *Krajina bosniaque*. Puis, pendant la période yougoslave, la *Vojna Krajina* a été intégrée dans la république fédérative. Pendant la période de désintégration de la Yougoslavie les trois parties voient *Krajina* comme un morceau de leur territoire. Pendant quelques années y naît la *République Krajina serbe* en réponse à la sécession croate et à la migration des Serbes vivant en Croatie. La capitale était la ville de Knin (d'où le surnom de ce chanteur *Knindža*, celui qui vient de Knin, dérivé du nom des milices locales *knindže*, les soldats de Knin). La république du *Krajina bosniaque* a aussi vu le jour en 1991 jusqu'en 1992 et a choisi Banja Luka comme capitale. Aujourd'hui elle fait partie de la République des serbes (région fédérative de la Bosnie-Herzégovine). Pendant les conflits yougoslaves, les dirigeants de *Bosanka Krajina* ont voulu se joindre à la *Krajina serbe* pour faire un pays.

Opet granate, moj dragi brate
Topovi ječe, rane se leče,
ognjište moje svetinja to je

Voilà, de nouveau des grenades, mon cher frère,
Les canons gémissent, les blessures se soignent,
c'est mon foyer, mon sanctuaire

(Baja Mali Knindža, *Krajino krvava haljino* [*Krajna*, la robe ensanglantée])

Dans le même genre de musique Miro Semberac chante la chanson *Bosna suverena* [La Bosnie souveraine], dans laquelle il menace ouvertement les bosniaques et propose que « les mosquées s'envolent dans les nuages ».

Došlo vreme da se Srbi svete
Sve džamije u oblake lete
Nema ovde Ante, Azema i Tite
Da te opet od Srbina štite

Il est temps que les Serbes se vengent,
toutes les mosquées s'envolent dans les nuages,
Il n'y a plus ni Ante, ni Azem, ni Tito,¹²⁸
qui te protégeront des Serbes.

(Miro Semberac, *Bosna suverena* [La Bosnie souveraine])

Miro Semberac, Neđo Mitrović *Platiće za Vukovar* [Ils payeront pour Vukovar], Roki Vulović *Petsto godina* [Cinq cents ans] et Nikola Urošević Gedža, *Od Topole sve do Ravne gore* [De Topola jusqu'à Ravna gora] ont publié des albums entiers de chansons patriotiques et ont contribué à la propagande nationaliste. Leurs paroles ont aidé à la construction d'une nouvelle identité en Serbie et malheureusement elles sont encore chantées par les jeunes générations.

Enfin quelques chanteurs ont réussi à glorifier les criminels de guerre et leurs milices privées et paramilitaires. Roki Vulović a chanté en l'honneur des commandants Ljubiša Savić Mauzer et Branko Pantelić Panter. Il a publié une chanson *Panteri* [Les panthers] glorifiant les actes héroïques de la milice paramilitaire *les panthers* qui luttait pour la cause serbe. Un autre

¹²⁸ Ante Marković-président de la Yougoslavie, Azme Vlasi-politicien yougoslave d'origine albanaise et Josip Broz Tito- protecteur de l'idée yougoslave

commandant connu Željko Ražnatović Arkan, était à la tête de son armée privée appelée les *Tigres*. Personnage adoré et vénéré en Serbie dans la dernière décennie du XX^{ème} siècle, il était aussi un criminel expérimenté, un homme d'affaires, un manager de football et propriétaire d'un club de football, politicien et époux de la plus grande star de musique folk Ceca Ražnatović. Commandant de son armée paramilitaire, il a fait la guerre sur les territoires croate et bosniaque. Milo Bojić a publié une chanson *Hvala ti, Arkane* [Merci à toi, Arkan] et un artiste inconnu a chanté la chanson- l'hymne des *Tigres*. Les jeunes les perçoivent comme des héros, et Arkan et ses camarades de guerre ont réussi à créer leur propre mythe comme s'ils étaient les seuls vrais patriotes.

L'analyse des chansons réveille de vieux mythes, glorifie des batailles, victimise les Serbes, et manifeste avec euphorie la fierté nationale. Sans aucune métaphore ou euphémisme, ils parlent explicitement de crimes cruels et barbares au nom de la patrie. Mais ce qui est le plus problématique à propos de ces chansons, c'est qu'elles sont aujourd'hui très populaires, en particulier dans la diaspora et chez les jeunes. Ces paroles baignées de discours nationaliste continuent de façonner leurs points de vue et de renforcer la haine envers « l'autre ».

Les chants patriotiques serbes des années 1990 transmettaient la propagande et vulgarisaient l'idéologie nationaliste dans la population serbe. Ils incitaient à l'agression, invitaient aux combats, motivaient les hommes à faire la guerre et justifiaient leurs crimes. Les confrontations armées ont aussi inspiré la production cinématographique des années 1990.

2.2.2.2. Les guerres yougoslaves à travers l'œil de la caméra

Après la diminution de la production des films communistes, le genre du film de guerre revient au premier plan, dans les années 1990. Les guerres yougoslaves ont gravement influencé et changé les habitants yougoslaves et dans la production cinématographique de cette époque, ce sont les destins individuels et le calvaire des civils. Le cinéma serbe est fortement politisé, parfois sous la forme de propagande, parfois comme la critique de l'idéologie du pouvoir (voir Milutin Čolić, *Jugoslovenski ratni film*, [Le film de guerre yougoslave]. Depuis la période

socialiste, l'état investissait dans la production cinématographique et ce soutien financier a abouti par la création d'un genre particulier : le film yougoslave (voir Petar Volk, *Savremeni jugoslovenski film*, [Le film contemporain yougoslave], 1983). Depuis les années 1960, la « vague noire » cinématographique se développe comme avant-garde yougoslave.¹²⁹ (Sanja Lazarević Radak, 2016) Le leader communiste y est souvent critiqué et sa domination est mise en cause. La réalité socialiste n'est pas idéalisée et les problèmes d'un homme ordinaire sont mis en valeur. Une autre influence du cinéma serbe est le récit historique qui est aussi révisé à travers les années. Donc, à défaut d'avoir un futur incertain, les peuples yougoslaves sont hantés par un passé incertain. En plus, le sort du champ de bataille balkanique est souvent la thématique des films serbes. Le régime nationaliste a aussi profité de l'expression cinématographique, mais les films qui ont capté l'attention du public restent des films anti-guerre et anti-nationaliste. L'influence directe du président Milošević se voit lors de la création du film « *Le bataille du Kosovo* », le fameux mythe serbe présenté sous forme audio-visuelle qui glorifie la nation serbe. Pourtant, dans le chaos général qui régnait dans la dernière décennie du XX^{ème} siècle, de vrais œuvres cinématographiques ont vu le jour : *Les jolis villages, brûlent joliment* ; *The wounds* [Les blessures], *Underground* etc. Les films créés après l'année révolutionnaire de 2000 montrent la voie démocratique en Serbie, les conséquences des guerres yougoslaves, la période de crise et de pénurie. Certains réalisateurs soulignent l'état dans lequel une société se retrouve pendant cette période transitoire entre deux régimes. Quant aux films traitant des années 1990 et de la dégradation yougoslave, certains ont cherché les causes dans les conflits ethniques de la Seconde Guerre, d'autres traitent du destin infortuné des Balkans dont l'habitant est égaré et malheureux.

Tableau 3 Liste des films serbes sur la crise des années 1990

1.	<i>Dezeter</i> [Les déserteurs]	Živojin Pavlović, 1992	Un soldat de l'armée yougoslave décide de prendre une courte permission afin de se rendre à Belgrade pour se libérer des horreurs de la guerre. Maintenant
----	---------------------------------	------------------------	--

¹²⁹ Voir article Cinéma, témoin de toutes les crises, Le Monde diplomatique, <https://www.monde-diplomatique.fr/1988/12/KIEFFER/41380>

			refugié de Vukovar, il s'installe à Belgrade et rencontre l'un de ses meilleurs amis qui est devenu juge. Les héros du film semblent se battre contre les fantômes de la guerre tout en surmontant les tragédies de leur vie intime.
2.	<i>Dnevnik uvreda</i> [Le journal des insultes]	Zdravko Šotra, 1993	Le film suit Anna et Stefan, un couple marié depuis 20 ans, en temps de guerre. Leur quotidien consiste à vivre la misère, les sanctions, la pauvreté, le chômage. Ils essaient de préserver quelques fragments de ce qui était une belle vie pour eux. Leurs enfants sont partis à l'étranger à la recherche d'une vie meilleure, et Ana et Stefan s'efforcent de préserver leur dignité pendant la période des conflits
3.	<i>Kaži zašto me ostavi</i> [Dis-moi, pourquoi tu m'as quitté ?]	Oleg Novković, 1993	Appelé pour un entraînement militaire en 1991, un jeune homme se trouve dans une situation difficile lorsqu'il est envoyé sur le champ de bataille de Vukovar, où il passera les cinq prochains mois. De retour chez lui, il trouve sa ville changée et il perd lentement tout contact avec son entourage. Hanté par les fantômes de la guerre, il rencontre une fille qui a aussi survécu à toutes les horreurs de la guerre.
4.	<i>Vukovar jedna priča</i>	Boro Drašković, 1994	Ce film décrit la rupture violente de l'ex-Yougoslavie du point de

	[Vukovar, une histoire]		vue des Serbes, en utilisant comme métaphore l'histoire d'un couple mixte serbo-croate dans la ville déchirée par la guerre de Vukovar.
5.	<i>Tamna je noć</i> [La nuit est sombre]	Dragan Kresoja, 1995	Le film suit les étudiants à Belgrade en 1992 qui luttent contre le régime et s'opposent à la guerre yougoslave. Le film montre deux familles de Belgrade touchées par les bouleversements sociaux et la guerre civile.
6.	<i>Podzemlje</i> [Underground]	Emir Kusturica, 1995	Kusturica évoque l'histoire de l'ex-Yougoslavie de 1941 à 1995 à travers l'histoire de la vie de Crni et son meilleur ami Marko. L'histoire suit des familles cachées dans une cave souterraine pendant 30 ans, depuis l'occupation nazie de Belgrade. Ils croient que l'occupation allemande est toujours en vigueur et ils fabriquent des armes pour les communistes. Lors d'un mariage clandestin dans le souterrain, la cave s'écroule et la vérité éclate au grand jour.
7.	<i>Ubistvo s predumišljajem</i> [Le meurtre avec préméditation]	Gorčin Stojanović 1995	Ce film montre deux histoires d'amour en temps de guerre, séparées par une période de paix de cinquante ans. Les personnages tentent de s'adapter à de nouvelles circonstances d'après-guerre : Seconde Guerre mondiale et guerres yougoslaves des années 1990.

8.	<i>Urnebesna tragedija</i> [La tragédie burlesque]	Goran Marković, 1995	Un médecin décide de fermer une clinique psychiatrique afin de protester contre les conditions de vie inhumaines. Les médicaments manquent, les sanctions imposées influencent tous les aspects de la vie. Un des patients a l'intention de « se marier », le médecin, sous prétexte que tout le monde se rend au mariage, fait sortir ses patients dans la rue. En totale liberté, déshabitués aux règles, les patients font ce qu'ils veulent, ignorant le chaos qu'ils causent. Qui est fou, finalement, les patients, leurs médecins ou toute la société perdue dans les conditions de guerre.
9.	<i>Lepa sela lepo gore</i> [Les jolis villages, brûlent joliment]	Srđan Dragojević, 1995	La première scène montre un hôpital militaire de Belgrade abritant des blessés de guerre en Bosnie-Herzégovine. À l'intérieur, les soldats des deux camps se trouvent les uns à côtés des autres, impuissants, blessés, fragiles. L'histoire suit deux jeunes hommes, les meilleurs amis d'enfance : Halil, un musulman, et Milan, un Serbe. Ils ont grandi ensemble dans un village près d'un tunnel abandonné. Enfants, ils en avaient peur. Pendant la guerre en Bosnie ils se trouvent dans les camps opposés, les amis sont devenus ennemis. Milan est piégé dans ce tunnel avec ses

			camarades, et Halil l'attend à la sortie.
10.	<i>Balkanska pravila</i> [La règle des jeux balkanique]	Darko Bajić, 1997	Film policier sur les relations secrètes de la police yougoslave pendant 50 ans et comment elles ont changé dans le contexte de la guerre yougoslave. Le public se perd dans ce jeu de vérités et de mensonges où personne ne sait à qui et à quoi faire confiance
11.	<i>Bure baruta</i> [Le baril de poudre]	Goran Paskaljević, 1998	L'action se déroule à Belgrade, au milieu des années 1990. Le film montre des fragments des histoires de plusieurs personnages qui vivent une nuit d'enfer. Leurs vies ont changé pendant la crise yougoslave et ils ont été touchés, chacun de manière différente, par le tumulte de la guerre
12.	<i>Spasitelj</i> [Saveur]	Predrag Antonijević, 1998	Un soldat de la Légion étrangère s'engage comme mercenaire et lutte du côté serbe dans la guerre en Bosnie. Il est témoin de l'horreur de la guerre yougoslave. Après un échange de prisonniers, il prend la défense d'une fille serbe Vera, violée par un Musulman, qui se retrouve enceinte.
13.	<i>Nož</i> [Le couteau]	Miroslav Lekić, 1999	Le film lie les événements du passé à ceux de la période des guerres yougoslaves. L'histoire commence dans un village serbe, le jour de Noël en 1942 quand un groupe de musulmans massacre une famille serbe orthodoxe. Ces musulmans sont les amis et voisins de la famille serbe en

			<p>question. Un seul nouveau-né a survécu, le petit Ilija. Cet enfant est élevé par Rabija, une mère musulmane, et devient un jeune homme qui déteste et tue les Serbes. La même nuit, les Tchetsniks serbes se vengent des musulmans, et kidnappent le vrai fils de Rabija. Alors, les deux jeunes hommes, échangent leurs mères, leurs histoires et leurs destins. Ils se rencontrent dans les années 1990 et leur haine est encore plus nourrie par le contexte guerrier en Yougoslavie.</p>
14.	<i>Država mrtvih</i> [L'état des morts]	Živojin Pavlović, 1999	<p>En 1991, lorsque la Slovénie proclame la sécession, Jannez, un commandant slovène de l'armée yougoslave, et sa femme d'origine macédonienne, fêtent le mariage de leur fille à Sarajevo. Donc, leur gendre est bosniaque, et leur fils fréquente une fille serbe, une réfugiée de Croatie. Tous ensemble, ils quittent leur domicile slovène, et se rendent en Serbie où ils vivent en tant que réfugiés dans des centres d'hébergement collectif.</p>
15.	<i>Zemlja istine, ljubavi i slobode</i> [Le pays de la vérité, de l'amour et de la liberté]	Milutin Petrović, 2000	<p>Belgrade est sous les bombes de l'OTAN au printemps de 1999. Boris, le jeune monteur de la Radio-télévision serbe est miraculeusement le seul survivant du bombardement du siège de cette télévision. Il est hospitalisé dans le département</p>

			de psychiatrie, logé dans un abri atomique. Sous les lumières des bougies, Boris fantasme des films qu'il aurait aimé filmer. À la télévision, il a principalement édité les vidéos contribuant au régime de Milošević. Et il voit le bombardement comme le karma qui se venge de toute la population serbe.
16.	<i>Ničija zemlja</i> [No man's land]	Danis Tanović, 2001, Bosnie et Herzégovine	L'action du film se déroule sur le front de guerre en Bosnie-Herzégovine. Trois soldats se trouvent dans une zone tampon, entre les fusillades des deux camps. Pendant que deux soldats, un serbe et un bosniaque se disputent et s'accusent l'un l'autre pour le début de la guerre, le troisième, couché sur une mine, n'a le droit à aucun mouvement supplémentaire. Le film montre toute l'absurdité de la guerre en Bosnie et toute l'incompétence des forces internationales sur le terrain.
17.	<i>Ledina</i> [La lande]	Ljubiša Samardžić, 2003	Une jeune famille de musiciens s'installe dans un nouvel immeuble à Belgrade. Les voisins sont extrêmement antipathiques et inaccessibles. Très souvent, des conflits éclatent entre voisins et les nouveaux locataires empirent la situation. L'immeuble est la métaphore de la Yougoslavie où les habitants sont obligés de vivre ensemble et cette coexistence paraît insupportable.

18.	<i>Život je čudo</i> [La vie est un miracle]	Emir Kusturica, 2004	Le film suit Luka, un jeune ingénieur de Belgrade qui se rend en Bosnie avec sa famille. Il songe à construire une voie ferrée dans un petit village pour aider le développement touristique de la région. La guerre s'approche, mais Luka ne s'en rend pas compte et la guerre yougoslave influence sa vie familiale et amoureuse.
19.	<i>Turneja</i> [La tournée]	Goran Marković, 2008	En 1993, la période la plus sombre en Yougoslavie une troupe d'acteurs de Belgrade décide de partir en tournée. Aveuglée par les fausses informations diffusées à la télévision et dans les journaux serbes, et totalement ignorants de ce qui se passe dans le pays, ils partent en quête d'argent. C'est ainsi qu'ils se retrouvent au cœur de la guerre et flânent d'un front à l'autre.
20.	<i>Obični ljudi</i> [Des gens ordinaires]	Vladimir Perišić, 2009	A l'aube, un autobus dans lequel se trouvent sept soldats se dirige vers une direction inconnue. Ils sont jeunes, immatures, et inconscients de l'horreur de la guerre. Débarquées au milieu de nulle part, ils attendent quelque chose. Tout d'un coup, le bruit du bus qui approche dérange le silence. Le combat commence et les gens ordinaires deviennent des machines de guerre.
21.	<i>Neprijatelj</i> [L'ennemi]	Dejan Zečević, 2011	En 1995, dans une zone rurale quelque part en Bosnie, une

			petite unité militaire composée de démineurs se trouve près des ruines d'une usine où ils reçoivent la nouvelle des accords de Dayton. Gardant les sombres souvenirs de la guerre, ils trouvent un homme dans l'usine détruite. Est-il leur camarade ou leur ennemi ? La boîte de Pandore s'ouvre et les soldats s'effondrent les uns après les autres devant les yeux de cet acteur mystérieux.
22.	<i>Krugovi</i> [Les cercles]	Srdan Golubović, 2013	Cette histoire vraie a motivé le réalisateur pour travailler sur ce sujet d'amitié serbo-bosniaque. En 1993 pendant la guerre de Bosnie, un soldat serbe a sauvé un musulman qui était maltraité en pleine rue par trois combattants serbes. Devenu l'objet de leur haine et de leur vengeance, il a perdu la vie ce jour-ci. Dix ans après, nous suivons les destins de ces trois malfaiteurs et celui du père du soldat tué.

Ce tableau témoigne de la production cinématographique abondante et créative pendant ces années bouleversées de la décennie 1990, mais il montre aussi que le sujet des conflits yougoslaves a inspiré les artistes jusqu'à nos jours. La liste est encore très longue, mais je me suis concentrée sur la production serbe d'après-guerre et sur l'originalité de l'interprétation des événements en question. Le sujet de la décomposition de la Yougoslavie a aussi intéressé de nombreux experts, sociologues, cinéastes, critiques, politicologues qui ont analysé de nombreux

aspects de cette production. Dans cette section, j'adopte les analyses de Pavle Levi¹³⁰, Dina Iordanova¹³¹, Salvoj Žižek¹³², Dušan Bjelić¹³³, Sanja Lazarević Radak¹³⁴ qui ont décomposé les significations proposées par les réalisateurs. Les films mentionnés traitent du sujet de la guerre, mais aussi des traumatismes d'après-guerre, de la crise économique, politique et socio-culturelle qui l'a suivie, de la transition d'un régime à un autre et des émotions étouffées par la crainte. Ils sont marqués par les empreintes des déceptions, des rêves trahis en présentant de nouvelles rencontres et séparations à travers des histoires intimes. Ils traitent aussi de la relation entre l'orientalisme, la balkanisation, le postcolonialisme, les thèses omniprésentes dans l'analyse du sort malheureux de la Yougoslavie. La Yougoslavie socialiste était une utopie fondée sur des discours sur la fraternité, l'égalité, l'unité, le progrès et la stabilité économique. Certains de ces films mettent en question cette utopie socio-politique, tandis que d'autres continuent de les glorifier. En tout cas, le film serbe voit l'espace des Balkans et celui de la Yougoslavie, comme une géographie particulière. Le cinéma serbe met en valeurs des pratiques culturelles et symboliques qui reflètent l'importance de l'espace comme un produit concret, mais aussi comme un propos philosophique. Quand la Yougoslavie a physiquement disparu, elle est devenue un symbole. Dans les années 1990, l'idéal yougoslave était vu comme un médiateur entre deux mondes, l'Est et l'Ouest, mais aussi la cause qui a initié les confrontations ethniques. Ensuite, ces conflits ont éveillé les symboles du sort infortuné des Balkans, le baril de poudre, l'île maudite. Cette poudrière explose, l'exaltation de violence envahit toute la région, et cette haine se tourne vers autrui, vers le voisin d'à côté. Parfois cette haine se manifeste sous la forme de l'auto-agression et l'autodestruction. Ces films justifient l'existence du microcosme balkanique que Maria Todorova appelle les *Balkans imaginaires*. Ils désignent un ensemble de stéréotypes qui déterminent les limites des Balkans et établissent une frontière entre l'européen normal, efficace, moderne et le balkanique, traditionnel, sauvage, maudit, statique. Souvent, cet univers oriental est sale, chaotique, vicieux où les silhouettes corrompues, cachées dans le brouillard sont

¹³⁰ Levi, P. (2009). *Raspad Jugoslavije na filmu*, [La dissolution de la Yougoslavie dans le cinéma], Biblioteka XX vek, Belgrade ;

¹³¹ Iordanova, D. (2006). *The cinema of the Balkans*, Wallflower Press, London;

¹³² Žižek, S. (2008). *Ispitivanje realnog* [Explorer le réel], Akademska knjiga Novi sad ;

¹³³ Bjelić, D. (2003). *Balkan kao metafora: između globalizacije i fragmentacije* [Les Balkans comme métaphore: entre la globalisation et la fragmentation], Beogradski krug, Belgrade ;

¹³⁴ Lazarević Radak, S. (2016). *Film and political context: reflections on Yugoslav and Serbian film*, Mali Nemo, Pancevo.

prêtes à trahir, tuer, comploter et intriguer. Le progrès a contourné les Yougoslaves, ils sont restés dans un vide culturel. Leur fidélité, leur religion ou tradition les obligent à défendre leur territoire et leur culture, même si personne ne connaît les frontières de ces territoires. Elles peuvent être administratives, naturelles, officielles, mythiques, traditionnelles, imaginaires, fluides. Ils s'aiment et à la fois se détestent. Ils souffrent ensemble, pardonnent, s'entre-aident, tombent dans la repentance cathartique seulement pour repartir en guerre et dans les confrontations. Ce caractère à part, qui sort de l'ordinaire, était aussi une identification sincère adoptée par les Serbes. Ces représentations, qui durent depuis des siècles, ont été acceptées par les cinéastes des années 1990 et certains les ont poursuivies même dans les années 2000. En plus, les problèmes politiques, économiques et sociaux ont secoué les ex-yougoslaves de toutes les républiques. Une fois de plus, l'histoire serbe se réécrit et celle qui domine le discours public est estimée inexacte.

Les films dépeignent la guerre comme un phénomène particulier en se demandant les causes des conflits et parfois façonnent des récits anti-guerres. Ils témoignent « de la prise de conscience croissante de l'instabilité » (Lazarevic Radak, 2016 :156) qui règne dans la région yougoslave. Ces films explorent l'espace, le lieu, les passages, les transits, les migrations plus présentes depuis les années 2000 (voir Iordanova, 2006).

Malgré la guerre, les sanctions et le manque de financement, les films de l'espace post-yougoslave sont nombreux et traitent des sujets susceptibles d'attirer le public. D'un autre côté, les films étrangers ne sont pas présentés au public serbe car les sanctions ont inclus les productions culturelles. De plus il n'y avait pas de fonds internationaux pour financer la production cinématographique. Les premiers films endossent les stéréotypes que les Balkans représentent en Occident. Ils sont souvent grotesques, sarcastiques, basés sur les métaphores et allégories ayant un effet de carnaval burlesque.

Les films considérés comme les plus importants des années 1990 sont *Les jolis villages brûlent joliment* de Srđan Dragojević et *Underground* de Kusturica. Ils utilisent des faits historiques, des citations des années socialistes, des chansons partisans et se moquent de la notion mythique de la Yougoslavie coincée entre l'Est et l'Ouest. C'est tout un ensemble qui nourrit et justifie la violence nationale et ethnique. Ces deux films abordent les stéréotypes des Tchetsniks, la religion orthodoxe, le folklore et la continuité historique et traditionnelle. Ils suscitent des controverses,

divisent le public et réveillent les sentiments anti-guerre et nationalistes à la fois. Globalement, les propos sont balkanisés, le discours postcolonial domine, la rhétorique est chargée de symbolisme et l'atmosphère de carnaval domine dans cette production. Tout est renversé par rapport aux règles habituelles où les valeurs classiques et tous ces divers éléments ne sont jamais harmonisés. Le succès de ces films confirme que le spectateur s'identifie aux victimes et rarement à l'agresseur. Le discours nationaliste et idéologique qui colore ces films est souvent pris au premier degré, le public retombe dans le cercle vicieux de l'obstination et de la victimisation aidé par la propagande des médias qui soutiennent les autorités politiques et les intérêts des politiciens. Un autre aspect des films est l'exotisme et même l'« auto-érotisme », le « réalisme magique », l'égarement périphérique (Lazarevic Radak, 2016 :163) qui répond aux consommateurs métropolitains. Cet espace exotique est marqué, entre autres, par « la division ethnique », « les anciennes haines », le « bain de sang », la « culture de la terreur ».

Les Balkans et maintenant l'espace de l'ex-Yougoslavie, sont compris comme un être mythique, autonome, terrifiant qui produit en permanence des victimes. Un tunnel, une cave, un trou noir qui attire, absorbe et aspire par une force maléfique ceux qui sont à proximité. Sa position symbolique, mythique et sacrée entre l'occident et l'orient est présentée comme une justification des mouvements politiques, du sacrifice et du conflit. Les Balkans sont une péninsule maudite où l'idéologie se mêle aux matrices mythiques (voir plus Zivkovic, 2012)¹³⁵. Souvent, les réalisateurs accumulent des faits historiques présentant la région yougoslave comme un lieu paradigmatique d'horreur depuis les Guerres balkaniques, la Grande guerre et la Seconde Guerre mondiale. (Longinovic, 2005 :33-50)

Encore une fois, un film a éveillé l'intérêt du public international et désormais « la poésie guerrière de Kusturica » (Longinovic, 2005 :31) est critiquée ou louée par de nombreux experts. Les analyses freudo-lacanienne de Rastko Močnik¹³⁶, Dušan Bjelić, Slavoj Žižek soulignent le narcissisme, l'agression réprimée, et même le complexe d'Œdipe ou l'attachement excessif à l'autorité parentale et enflamment les critiques du monde entier.

¹³⁵ Zivkovic, M. (2012). *Srpski sanovnik* [Le dictionnaire des rêves serbe], Biblioteka XX vek, Belgrade ;

¹³⁶ Mocniik, R (1998). *Alternativni govori i ekstravagantni članci* [Les discours alternatifs et les articles extravagants], Biblioteka XX vek, Belgrade

Les sentiments de mes interlocuteurs envers Kusturica et ses films sont divers. Sanja, Aleksandra et Dragan ne sont pas des amateurs de son œuvre, Sanja me dit :

« *Je ne suis pas fan des films de Kusturica. Je sais que ses films sont connus à l'échelle mondiale, et c'est dommage car j'ai l'impression que le public étranger pense qu'il y a seulement des Roms qui vivent en Serbie.* »

D'un autre côté, Željko confirme son amour pour le cinéma de Kusturica : « *Underground est mon film préféré. Quand je l'ai regardé pour la première fois, je n'ai pas compris toutes les nuances du film, et j'ai aimé ce côté imaginaire. C'est toujours un bazar dans son film, il y a plein de fêtes, plein de sang, plein de magouilles. Quand je l'ai vu la dernière fois je l'ai trouvé moins rigolo, j'ai compris à quel point nous avons été manipulés. C'est pourquoi j'ai quitté la Serbie.* »

Le film *Underground* d'Emir Kusturica, est un film serbe emblématique des années 1990, financé par l'état, aimé par le monde entier, qui a gagné la Palme d'or au Festival de Cannes. Il est sorti à l'époque des accords de Dayton quand la première phase de la désintégration du pays a été achevée. A l'époque, Kusturica était déjà un réalisateur de grande renommée et il est devenu un personnage intrigant en raison de ces attitudes politiques. Son œuvre est une source inépuisable de métaphores et de symboles qui peignent cette transition des valeurs yougoslaves à la haine interethnique. Levi souligne l'importance de « *l'effet centrifuge* » utilisé à de multiples reprises dans le film *Underground*. Cet effet est en fait une formation circulaire quand la mise en scène centrale est aspirée dans une rotation de plus en plus rapide. Levi donne l'exemple d'une scène vue en contre-plongée, où les personnages principaux Marko, Crni et Natalia chantent la chanson *Mesečina* directement devant la caméra où leurs corps entremêlés tournent autour de l'axe du cadre. Un autre exemple énoncé par Levi est la scène où les musiciens assis sur un carrousel, tournent de plus en plus vite jusqu'au moment où « leurs corps disparaissent dans une image floue » (Levi, 2009 :137-139). La technique de vue en contre-plongée a pour effet d'agrandir ou même de magnifier le personnage. Elle déforme aussi la perspective ainsi que le personnage. Elle pourrait marquer le malaise, le sentiment du dépassement où dans le cas de Kusturica et *Underground*, nous sentons « la force qui, à l'aide du débordement de la joie corporelle, submerge toute la société ». (Levi, 2009 :139). Kusturica met en question l'idéal du

yougoslavisme, bien qu'au début nous avons l'impression qu'il continue de promouvoir « le yougoslavisme sans frontière » (Levi, 2009 :141).

Le film se compose de trois parties : la Guerre, la Guerre froide et de nouveau la Guerre. Dans la première partie du film, l'action se déroule à Belgrade pendant la Seconde Guerre mondiale et nous suivons les aventures de deux amis, Marko et Crni. Ils sont les meilleurs amis qui combattent du côté du mouvement communiste contre l'invasion allemande, mais ils préfèrent profiter des fêtes et de l'alcool et passer du bon moment avec Natalia, une actrice coquine et séduisante. La clé de la compréhension de cette partie du film est le moment où Crni recule devant l'ennemi et se cache avec ses amis dans une cave secrète.

La deuxième partie du film raconte la période de la Guerre froide et montre les événements qui se passent dans la réalité mais aussi dans la cave secrète de Crni. Marko a réussi à s'échapper de la cave, mais commence à mentir à son ami Crni en lui faisant croire que la guerre est encore actuelle. Pendant des années, Marko alimente l'illusion de ses amis en évoquant une lutte antifasciste encore en vigueur. Le groupe caché dans le sous-sol continue de produire des armes afin de contribuer au combat communiste. De son côté, Marko est devenu un écrivain reconnu et un politicien apprécié en Yougoslavie socialiste. Il a aussi épousé Natalia et il est devenu un héros national de l'après-guerre. A la fin de cette partie Natalia et Marko descendent dans la cave afin d'assister à la fête de mariage du fils de Crni. Celui-ci est né et a grandi dans le sous-sol, partageant le même destin que son père. Pendant cette fête, la cave s'écroule et les protagonistes découvrent le réseau de tunnels souterrains qui relie l'Est et l'Ouest.

La troisième partie d'Underground explore les guerres yougoslaves des années 1990. Crni et Marko participent à la guerre sans se douter de l'existence de l'autre. Marko, malin et corrompu, est devenu marchand d'armes tandis que Crni a évolué en tant que commandant cruel. Le fils de Crni, Jovan, a perdu la vie au cours de la guerre, et Crni plonge dans le désespoir. Ses soldats arrêtent Marko et Natalia et les exécutent comme des profiteurs de la guerre.

A la fin du film spectaculaire et emblématique de Kusturica, tous les personnages se retrouvent ensemble, les vivants et les morts, ceux qui s'aiment et se détestent, qui s'entretuent et s'apprécient, assistent à une dernière fête joyeuse. Le sol sur lequel ils dansent se sépare du continent et flotte sur le Danube. Ils continuent de vivre et restent ensemble pour toujours sur cet

« îlot heureux », poursuivant leurs nouveaux rêves et leurs ambitions. Cette île isolée représente cette idée « d'il était une fois un pays » qui a été trahie et abandonnée par les régimes communiste et nationaliste. Cette Yougoslavie souterraine était sombre, fausse et illusoire (voir Levi, 2009, Iordanova, 1999). Maintenant, les protagonistes créent une autre Yougoslavie, à leur goût.



Figure 9 *Underground, la Yougoslavie comme île isolée qui flotte sur le Danube, screenshot, source : YouTube*

Un autre sujet présent dans les œuvres de Kusturica est l'état d'ivresse, surtout « la pensée horrible du matin après l'ivresse » (Lazarevic Radak, 2016 :234). Pendant cette fête euphorique, un nouveau monde se construit, de nouvelles aspirations naissent, les vraies identités remontent à la surface. Puis, après cette nuit d'ivresse fascinante, le matin tragique renaît. Le lendemain, cette ivresse est « choquante, elle se sent vide, remplie de remords, parfois honteuse » (Lazarevic Radak, 2016 :238) et les illusions tombent, la réalité nous frappe soudainement et douloureusement. Lazarević Radak compare ce lendemain d'ivresse à l'écoulement du monde souterrain fictif du film où les personnages principaux réalisent que leurs vies étaient un mensonge. Le monde souterrain d'*Underground* est une métaphore « de la porosité de l'idéologie » (Lazarevic Radak, 2016 :239), d'un mensonge qui a épuisé les hommes, du noir qui

a aveuglé la population. Ses protagonistes sont impulsifs, émotifs, excessifs, politiquement naïfs et ivres.

Petar me rappelle que : « *Underground est un film à voir plusieurs fois, et il faut chercher le sens derrière tout le bruit qui nous assourdit dans ce film. C'est nous qui vivons enfermés dans cette grotte et les politiciens et les criminels en profitent. En plus nous y sommes encore aujourd'hui. De temps en temps, je lis dans les journaux que notre gouvernement a acheté des armes, ou que les croates ont acheté des avions militaires.* »

Une autre perspective donnée dans ce film est l'efficacité de l'inégalité ethnique et l'intolérance dans la déconstruction yougoslave. Pourtant, Kusturica ajoute des séquences historiques d'archives où les troupes allemandes rentrent dans Maribor en Slovénie et dans Zagreb en Croatie pendant que les habitants crient de joie en accueillant les forces d'occupation. Dans une autre scène, Belgrade disparaît sous les bombes allemandes et l'armée entre dans ses rues désertes. Le message de *Underground* a été bien compris : la continuité du calvaire serbe, la collaboration et la violence croate, et la passivité slovène. Certes, Kusturica avec légèreté et facilité, assimile les indépendantistes croates aux oustachis (voir plus Stanko Cerovic, *Canned Lies*)¹³⁷. Donc, bien qu'il voie le yougoslavisme comme une notion sur-nationale et multiethnique, le réalisateur véhicule cette idéologie particulière du nationalisme serbe qui se voit victimisé et naïvement soumis aux autres nations. Selon Levi, Kusturica suit le courant actuel dans la Yougoslavie de Milošević qui soutient l'identité yougoslave et serbe à la fois. Il s'agit du « fanatisme ethnocentrique qui glorifie la Yougoslavie » en inspirant « la *Serboslavie* au lieu de la Yougoslavie » et Levi le retrouve aussi dans le film *Underground* (Levi, 2009 :153). Ce film présente un yougoslavisme épuré, cette île voguant sur le Danube, comme un idéal libéré de tous les conflits ethniques qui ont détruit la Yougoslavie où tous, Croates, Serbes et Bosniaques, ont eu tort. Comme le soulignent Levi, Cerović et Iordanova, Kusturica définit « la guerre dans les Balkans comme un état naturel des choses », « un phénomène naturel comme un tremblement de terre ». (Levi, 2009 :157). Kusturica nous offre un compte rendu artistique de l'état post-yougoslave tout en se moquant des stéréotypes balkaniques. Il est partagé entre un discours nationaliste et la nostalgie yougoslave.

¹³⁷ Stanko Cerovic, *Canned Lies* <http://www.barnsdle.demon.co.uk/bosnia/caned.html>

L'épilogue du film est une image de la réalité apocalyptique d'un pays autrefois appelé la Yougoslavie qui maintenant navigue sur le Danube, ce fleuve « qui divise symboliquement le monde occidental et oriental » (Lazarevic Radak, 2016 :238). La fin réunit les vivants et les morts, ils se sont réconciliés, boivent et chantent ensemble et cette utopie reconstruite de la Yougoslavie, continue de vivre dans un autre monde soumis à règles différentes (Murtic, 2015 :131).

Les films serbes explorent aussi la position de « l'autre ». Ils abordent la définition anti-guerre et son influence sur une personne ordinaire. Ils explorent aussi les profiteurs de guerre, les hors-la-loi, le rapport entre urbain et rural, et se demandent à quel point la guerre influence les destins individuels.

En discutant avec mes interviewés, j'ai remarqué qu'ils étaient tous touchés par le film *Les jolis villages brûlent joliment*. Goran dit que c'est son film préféré et quand il a vu ce film pour la première fois au cinéma, bien qu'adolescent, il est sorti en larmes de la salle de cinéma. Željko confirme, car ils y étaient ensemble. Petar dit que la première fois qu'il a vu ce film à la télé, il en a eu peur. Ce ne sont pas les scènes de guerre qui ont été terrifiantes, mais les voix qui arrivent de l'extérieur du tunnel. Il rajoute :

« Je l'ai regardé plusieurs fois, mais par exemple, mes parents qui ont 67 ans aujourd'hui n'ont jamais voulu voir ce film. Ils votaient pour Milošević, ils trouvent que les Serbes ont été marginalisés par les autres nations en Yougoslavie et ils voyaient ce film comme anti-serbe car ce sont les Serbes qui mettaient le feu aux villages musulmans. Ils n'ont rien compris. »

Branka me confirme qu'il s'agit d'un film de qualité, mais qu'elle ne l'a vu qu'une fois. *« C'était trop douloureux à regarder. J'ai pleuré du début à la fin du film. Quelle absurdité (était) cette guerre. Ma meilleure copine est musulmane et elle a vécu cette guerre à Sarajevo. Je n'arrivais pas à la joindre au téléphone pendant des années. Puis, mon mari est parti faire la guerre, il était obligé ; soit partir à la guerre, soit être emprisonné. Je n'ai pas eu de ses nouvelles pendant des mois et heureusement rien ne lui est arrivé. Je n'ai même pas envie de penser à cette période de ma vie. »*



Figure 10 *Les jolis villages, brûlent joliment*, source : Facebook, groupe Volim Sekoviće¹³⁸

Le film *Les jolis villages, brûlent joliment*¹³⁹ de Srđan Dragojević joue avec les stéréotypes et confirme que la guerre n'a apporté que des malheurs aux personnes ordinaires. Ce film traitant de la guerre en Bosnie, a été tourné quand l'état de guerre était encore en vigueur, alors que les sanctions ralentissaient le travail des cinéastes. Donc, le film montrait des événements controversés et douloureux pour le public. Les héros sont sur le champ de bataille et leur existence est soumise à l'interrogation du public. Ils sont sur les extrêmes du spectre nationaliste, nourris par la haine ethnique et contaminés par la propagande nationaliste. Dragojević montre que l'état de guerre est également un changement de l'état de conscience qu'il n'est pas le seul à

¹³⁸Source de la photo sur le lien : <https://www.facebook.com/volimsekovice/photos/pri%C4%8Da-o-filmu-lepa-sela-lepo-gore-po%C4%8Dinje-kada-je-vanja-buli%C4%87-u-novinama-video-%C4%8D/1050809691666222/>

¹³⁹ Le reportage qui a suivi l'histoire vraie de soldats serbes piégés dans un tunnel, est publié par le journaliste Vanja Bulic dans l'hebdomadaire *Duga*. L'article est publié sous le titre *Osam dana u grobu* [Huit jours dans la tombe] en 1992

constater. Ces personnages ne sont pas des machines militaires mais, aspirés dans le tumulte de la guerre, ils le deviennent car les Serbes sont un peuple guerrier. Le film entier navigue autant entre le présent et le passé qu'entre l'horreur et l'humour.

Ce film, inspiré par un court reportage publié dans un quotidien, reprend un épisode réel de la guerre bosniaque quand plusieurs combattants serbes se sont retrouvés piégés dans un tunnel, encerclés par des soldats musulmans. C'est un film serbe qui exprime d'une manière intelligente, l'antinationalisme serbe. Ces fameux combattants sont des personnages caricaturaux : un médecin militaire toxicomane, un officier de l'armée yougoslave qui a avancé en grade grâce à sa participation dans cette guerre, un enseignant d'université perdu, un jeune homme de la campagne pris dans la tourmente des vengeances, un repris de justice devenu tchetnik, un criminel et un profiteur de guerre économique de la guerre. C'est une critique amère du nationalisme serbe.

La traduction littérale du film *Les jolis villages, brûlent joliment* provient d'une anecdote militaire qui a inspiré au scénariste d'abord un reportage, et ensuite un livre. Un petit groupe de soldats serbes libéraient les villages en Bosnie, et ils les brûlaient pour bien marquer leur territoire et s'assurer que les musulmans n'y reviendraient plus jamais. A la pénombre, en quittant un village brûlé, l'un des soldats a prononcé cette phrase terrifiante. Selon Vanja Bulic, la vraie discussion entre deux soldats serbes regardant les villages en flamme était :

« *Quand le village brûle, sa flamme réchauffe l'âme de l'armée.* »

« *Les jolis villages, brûlent joliment.* »

« *Même les villages laids sont jolis, quand ils brûlent.* » ¹⁴⁰

La chronologie du film qui se déroule par fragments et flashbacks raconte l'histoire du soldat villageois Milan. Son bataillon lutte en Bosnie où les maisons musulmanes sont dévorées par le feu. Milan et quelques autres soldats survivent à une attaque surprise menée par l'armée

¹⁴⁰« Kad selo gori, vojska greje dušu! » Drugi nastavlja: « Lepa sela, lepo i gore! » Na to se nadovezuje treći: « Pa i ružna kad gore su lepa noću! » citation selon l'interview de V.Bulic : <https://www.youtube.com/watch?v=wXPOY7qrO2o> voir le documentaire qui traite de la production du film : <https://www.youtube.com/watch?v=nn4MrLrOCiM>

bosniaque et pour se sauver, ils trouvent refuge dans un tunnel abandonné. Mais ce n'était qu'un piège rusé de l'ennemi. Les Serbes vont y rester et résister pendant dix jours, et leur enfer commence. Ce tunnel a été construit pendant la période communiste et porte le nom de *Tunnel de la fraternité et de l'unité* et Milan se rappelle sa construction. Enfant, il se promenait autour du tunnel avec son meilleur ami Halil, mais ils avaient peur de ce tunnel, des ombres qui y vivaient. Ce jour-là, Milan est dans le ventre du tunnel, et Halil l'attend à la sortie avec un fusil dans les mains. Les soldats, ceux de l'intérieur et ceux à l'extérieur, se lancent des humiliations, des insultes, des provocations et des moqueries qui accentuent les tensions et les passions irrationnelles. Presque toute l'action du film se déroule dans le noir de ce tunnel qui est une métaphore du mal, des conflits ethniques étouffés pendant la période titiste et du monstre qui se cache dans chaque individu. Ce tunnel a caché pendant cinquante ans la haine interethnique masquée sous la devise de la fraternité et de l'unité. Une fois que la Yougoslavie a éclaté, ces ténèbres ont quitté le tunnel et envahi toute la région. Ce trou noir du tunnel engloutissant tout devant lui symbolise, une fois de plus, le destin inévitable des peuples yougoslaves qui sont prédestinés à faire la guerre. La haine irrationnelle persiste dans leur esprit jusqu'à la dernière scène où Milan se retrouve dans un hôpital, presque immobilisé dans son lit, mais hanté par le désir de tuer un soldat ennemi aussi blessé. Le soldat blessé continue de représenter une menace pour Milan. Il rampe, tire ses jambes qui ne l'écoutent plus et c'est la haine qui le conduit vers l'autre soldat. Finalement, il renonce à son intention et réfléchit à ses souvenirs d'enfance, son ami Halil et peut-être sur le non-sens de la guerre.

En déplaçant l'action du film entre le tunnel et l'hôpital où seront retrouvés tous les survivants de guerre, Dragojević utilise des escapades qui décrivent l'amitié et l'enfance de Milan et Halil. La veille de la guerre, ils sont amis ; Aujourd'hui Milan est dans le tunnel et Halil à l'extérieur. Nous voyons que les guerriers serbes sont enfermés dans le tunnel, cachés dans le noir, et l'ennemi est de l'autre côté, nous les entendons avec leurs voix démoniaques. Ils nous font peur. Mais, les soldats musulmans ne se matérialisent pas, ce sont des silhouettes, des fantômes. Dans ce tunnel macabre, l'autre est plutôt celui qui fait partie de la même nation. Il n'y a pas plus de différence entre un vieil officier, un toxicomane urbain, un petit criminel ou un patriote rongé par la propagande, qu'entre un serbe et un bosniaque.

Le réalisateur choisit consciemment de traiter exclusivement de la perspective serbe de la guerre. L'ennemi, l'armée musulmane, est représentée par des voix calamiteuses. Le communiste est montré comme la cause principale de tous les malheurs et tous les conflits interethniques pendant des décennies. Le communisme est un tunnel à la fois sûr et dangereux. On peut se cacher dedans, au fin fond de son ventre, mais à l'extérieur se cache un ogre. Le rôle du tunnel dans ce film est multiple et implique un certain nombre de symboles qui traversent l'espace et le temps. Encore une fois, le temps, et surtout l'espace, sont déformés, c'est un lieu de transit, peut-être proche du souterrain comme dans *Underground*.

Dans le film *No man's land*, la guerre est un concept du mal universel qui advient dans tous les territoires. Nombreux sont les auteurs qui posent la question de l'amour, de la haine, de la dignité, de la trahison ou de l'amitié dans les conditions particulières de la guerre. Dans ce cas, les personnages principaux racontent une histoire intime ayant la guerre comme cadre de vie ce qui facilite l'identification du public avec ses propres souvenirs. Mais, dans les années qui ont suivi la guerre, une grande production cinématographique yougoslave est remplacée par plusieurs productions financées par les nouveaux états nationaux. C'est pourquoi les films montrent un côté de la guerre où le premier est la victime et l'autre est coupable.

Le film *No man's land* est un récit historique des guerres yougoslaves qui a été accepté par le public mondial. Il a obtenu un Oscar de l'Académie américaine des arts et des sciences du cinéma. Il s'agit d'une version des conflits armés insensés, qui nourrit les stéréotypes et introduit l'idée du *politiquement correct*, une notion encore méconnue en Serbie.



Figure 11 *No man's land*, deux soldats se disputent : « Ce n'est pas nous qui avons commencé la guerre », Screenshot, source : YouTube

Durant la guerre de Bosnie, deux soldats ennemis restent coincés dans un no man's land et ils n'arrivent pas à sortir étant sous le feu des deux côtés, l'un bosniaque et l'autre serbe. Ils nous montrent un morceau du champ de bataille où les soldats serbes et bosniaques se croisent et se lancent dans le débat : à qui la faute et qui a commencé cette guerre. Un des soldats a marché sur une mine, il est tombé et resté au sol sans la possibilité d'avancer. Chaque pas supplémentaire le rapproche de la mort, le moindre geste risque de provoquer une explosion dans un rayon de cinquante mètres. Les reporters des médias locaux et internationaux transmettent la situation, et les forces de l'ordre internationales se rendent sur place, mais elles préfèrent rester hors du conflit. Alors, les guerres yougoslaves restent un problème individuel, une zone tampon, un espace de non-droit, et le symbole des guerres fratricides.

La première scène marque le ton de l'œuvre entière. Du noir, du brouillard humide et aux premières lueurs du jour apparaissent des soldats. L'un d'entre eux demande :

« Connais-tu la différence entre un pessimiste et un optimiste ? Le pessimiste estime que ça ne peut pas être pire. L'optimiste pense que si. »

Une blague amère, tranchante qui nous introduit dans l'absurdité de la guerre, l'impuissance des autorités européennes et la fragilité de la justice. Une autre scène courte mais qui amène à réfléchir : un soldat sur le front qui lit des journaux et tombe sur l'information des massacres au Rwanda. Il dit : « *Quel bordel a lieu au Rwanda !* », un commentaire plein de compassion, d'empathie et d'étonnement. Mais cette information est vite oubliée ou dépassée par une autre nouvelle. La passivité marque profondément le spectateur car, bien que le public soit terrifié par le sort des peuples yougoslaves et touché par leur souffrance, les émotions sont en même temps éphémères. Les observateurs, dans le contexte de ce film, représentés par la FORPRONU, n'aident pas et parfois, comme les médias internationaux, aggravent la situation en créant un spectacle médiatisé. Ce film essaie de ne pas stigmatiser ni montrer « les bons et les méchants » ce que souligne l'un des protagonistes : « *Peu importe qui a commencé (la guerre). On est tous dans la même merde* ».

La narration structurale de la majorité de ces films se fonde sur le dialogue entre le passé et le présent et se construit à l'aide de la mythologie, du destin fataliste, de la nature belliqueuse du territoire ou des arguments ethno-nationalistes. La répétition de l'histoire, l'impossibilité d'échapper au sort malheureux sont traitées dans *Le meurtre avec préméditation* qui montre le parallèle entre deux invasions de Belgrade. Personne n'est content dans cet espace des Balkans qui est toujours malheureux.

Certains films montrent cette violence qui amène des gens dits « normaux » à faire des choses horribles où les victimes deviennent des bourreaux. Les traumatismes et la dimension humaine du conflit questionnent les réalisateurs. Un film plus récent, tourné en 2009 intitulé *Des gens ordinaires* raconte ce sentiment épouvantable quand les jeunes hommes sont embarqués dans un bus qui se dirige vers l'inconnu. Cette jeunesse était obligée de faire la guerre, de tuer des êtres humains et de vivre avec ces souvenirs.



Figure 12 *Des gens ordinaires*, le moment où les jeunes hommes tirent pour la première fois sur des êtres humains, screenshot, source : YouTube

Le réalisateur de cette œuvre a voulu montrer que la guerre change la vie et qu'elle transforme chaque individu en une machine militaire qui tue. Cette jeunesse a été poussée dans la guerre malgré elle, elle était manipulée, instrumentalisée et abusée dans des buts politiques.

Un autre film de Goran Marković, *La Tournée*, sorti en 2008 traite aussi de l'absurdité de la guerre et prend pour sujet la destruction de la polarisation ethnique. En quête d'argent, un groupe d'acteurs accepte l'idée de jouer deux pièces de théâtre en République serbe pendant la guerre. Ils partent vers l'inconnu, inconscients du fait que la Bosnie entière est en guerre. Ils commencent à jouer leur pièce de théâtre adaptée à chaque groupe militant. Deux perspectives s'y développent. La première est nationaliste, exprimée par les militaires et les profiteurs de guerre, la deuxième, universaliste, appartient aux acteurs qui refusent d'accepter la réalité de la guerre et la division de la population. Marković traite avec ironie les discours dominants des années 1990 et éclaire la nature mythologique de la politique nationaliste. Les intellectuels serbes encouragent les militaires, racontent les mythes et des mensonges sur l'origine du peuple serbe, « le peuple céleste et divin » et sa supériorité dans les Balkans. Les acteurs choisissent la raison,

la logique et l'antinationalisme. Ils sont aussi connus et aimés par le public de toutes les origines et ils lient même dans la période de conflits tous les camps : serbe, croate et bosniaque. Paradoxalement, la culture sépare les peuples yougoslaves en temps de crise, mais elle les unit malgré tout. Ces acteurs sont des nomades, des sans-abris, des réfugiés. Ils se déplacent et errent physiquement d'un village à l'autre, culturellement de la capitale vers le monde rural, temporellement de la paix vers les conflits armés.



Figure 13 *La tournée*, le chef de l'armée paramilitaire reconnaît un des acteurs et glorifie son succès dans les films partisans, Screenshot, source : YouTube

Un autre film de Dejan Zečević, est situé dans un pays déchiré et le film examine la construction des différences et des identités. La multiplication de l'ennemi et de l'autre obsède la société et devient le sujet de ces films. L'ennemi est partout, il est en nous, il nous entoure, parfois nous connaissons son nom, parfois non. Cet ennemi est parfois connu et d'autrefois il porte de nombreux masques. Le film *L'ennemi* traite du sujet de l'ennemi, mais aussi du thème du mal éternel et de la malédiction des espaces balkaniques. Ce film a été créé en illustrant la thèse des pays volcaniques balkaniques, et de l'espace pestueux qui a infecté leurs habitants. L'action se déroule six jours après la signature des accords de Dayton, au milieu de nulle part, dans un coin perdu en Bosnie. Un petit groupe de mineurs serbes se retrouvent dans une usine détruite.



Figure 14 La tournée, la scène où les acteurs traversent le champ de mines et un acteur crie : « Je ne suis pas serbe, je suis un acteur. », Screenshot, source : YouTube

En plus, Zečević a choisi un endroit à haut risque, plein d'explosifs, où soit un mauvais pas apporte la mort, soit une étincelle emportée par une brise accidentelle pourrait enflammer ce baril de poudre balkanique. Alors, les soldats serbes vont se loger dans une maison qui a une importance stratégique à la frontière. C'est cette détermination « à la frontière », cette ligne de démarcation qui est une espace de collaboration et de contestation. Juste là, aux installations frontalières, les soldats retrouvent un homme emmuré, la bouche fermée dont ils ne savent rien. Qui est cet homme ? D'où vient-il ? A quel camp appartient-il ? La luminosité est faible, le brouillard se lève et l'ombre du sous-sol où ils l'ont trouvé, renforcent le côté mystérieux de ce personnage.

C'est le diable dans le sens religieux, un nihiliste dans le sens philosophique ? Il n'est pas pieux, il exprime la conviction que la destruction résoudra tous les problèmes. Son prénom est Daba. Il est perçu comme un diable, un créateur et un destructeur, la cause du mal en ce monde et la cause de cette guerre. Daba est peut-être un malade psychiatrique, un fou qui a sa propre vision du monde, et il l'impose aux autres. Jusqu'à la fin du film, nous n'avons pas la vraie réponse à toutes ces questions. Il ne parle pas beaucoup, sauf quand il reste seul en tête à tête avec un autre

soldat. Et petit à petit, les soldats meurent ou se suicident. L'avant-dernier combattant trouve une solution raisonnable, il renferme l'homme-diable là où ils l'ont trouvé, dans le sous-sol de l'usine détruite de sorte que, Daba reste sur place, en Bosnie, dans les Balkans, en attendant d'être libéré une prochaine fois.

L'ennemi a trouvé le sol fertile pour planter la haine et le doute dans un pays yougoslave qui traverse une période difficile. Le diable a reconnu la nature démoniaque d'une société renfermée, traumatisée qui est en quête de son identité. L'ennemi ne devrait pas être un autre, l'ennemi peut être caché dans chaque individu. La guerre détruit l'identité d'une personne, elle la change, la modèle, la façonne et parfois l'aide à devenir l'autre.

Les films serbes traitent des traumatismes post-guerre et du choc des soldats renvoyés à la guerre par la force : *L'état des morts*, *Les déserteurs*, *Pourquoi m'as-tu quitté ?* *La nuit est obscure*, *La vie est un miracle*, *Entre ciel et terre*. Il explore aussi les rêves trahis, la violence dans la société bouleversée par la guerre et les crimes, la vie des réfugiés, le changement de la vie urbaine et de leurs habitants.

Un des premiers films critiquant l'ancien régime est *L'état des morts* de Živojin Pavlović dont le personnage principal est toute une famille. Cette famille multiethnique a comme père un l'officier de l'armée yougoslave d'origine slovène. La mère est macédonienne, le gendre de leur fille est bosniaque et leur fils côtoie une fille serbe, réfugiée de Croatie. Toute la famille quitte son domicile devant le chaos de la guerre et s'installe à Belgrade, dans un centre d'hébergement collectif. Leur quotidien est marqué par la pauvreté, le crime, les crises de nerfs, les suicides et les destructions générales.

Le film de Oleg Novković, *Kaži zašto me ostavi* [Dis-moi, pourquoi tu m'as quitté ?] a emprunté le titre d'une vieille chanson traditionnelle, mais montre de longues fêtes belgradoises pleines de drogues et d'alcools. Le film raconte le quotidien d'une ville qui a sombré dans la dépression, le pessimisme et la mort. Deux personnages urbains, deux amis d'enfances, Peđa et Marko se croisent dans des sorties nocturnes. Peđa a combattu à Vukovar, et les images de guerres, de violences et d'injustice le hantent depuis son retour tandis que Marko a essayé de complètement ignorer la guerre. La tension et l'incompréhension entre deux anciens amis montent et les jeunes hommes s'éloignent. Peđa, apathique et dépressif, pense à la destruction de la guerre, pendant

que Marko, irresponsable et instable se laisse aller aux orgies et aux fêtes éblouissantes. Est-ce que Marko a des sentiments patriotiques ? Pourquoi ne manifeste-t-il pas son désaccord vis-à-vis la confrontation armée ? Peđa lui reproche l'indifférence et l'insouciance. Resigné, Marko crie :

« *Tu n'as pas le droit de me regarder de cette façon. Tu n'as rien fait qui mérite la fierté ou la dignité là-bas (dans la guerre). Tu as tué des gens ! Je n'ai tué personne.* »¹⁴¹

Cette phrase souligne le choix apolitique et critique pendant la période de guerre. Les personnes comme Marko, essaient de camoufler leurs peurs et leurs incertitudes par l'amusement, l'alcool et la drogue qui leur servent d'échappatoire. Finalement, c'est Marko, qui par hasard et dans des circonstances ironiques et paradoxales, tue son ami Peđa et devient un meurtrier.

La recherche de la tradition réelle ou imaginaire à travers les siècles, l'enquête de la nation primordiale, l'ethnie supérieur, mènent à l'homogénéisation de la population, la stigmatisation de l'autre et la discrimination de toute différence. Bien que contaminé par l'idéologie nationaliste, l'intérêt des intellectuels pour les guerres yougoslaves persiste dans le temps. Ces films essaient d'expliquer le comportement d'une nation, confirment ou rejettent les théories de l'orientalisme et du balkanisme. Heureusement, d'autres réalisateurs ont cherché à expliquer la dynamique profonde de la société qui la pousse à changer. En tous cas, ces arguments peuvent se partager en deux catégories : historique-critique et fatal-mythique qui confirment la thèse que les guerres sont la réincarnation des conflits prédestinés et antagonistes. Les tensions et les problèmes que la Seconde Guerre mondiale a soulevés, n'ont jamais été dénoués et pendant un moment la fraternité et l'unité ont masqué des hostilités antérieures. La période titiste est vue comme l'époque de l'étouffement des identités nationales.

Selon le film *Les jolis villages, brûlent joliment* ou *Baril de poudre*, cette poudrière balkaniques explose tous les cinquante ans. La guerre est leur destin, un mauvais sort dont il n'est pas possible de s'échapper. *Underground* lie les périodes de la lutte antifasciste et la période des guerres yougoslaves, *Les jolis villages, brûlent joliment* rappelle le temps de la guerre contre les Allemands et celle des années 1990, *Le meurtre avec préméditation* compare la période de la Seconde Guerre mondiale et les conséquences du désastre des guerres yougoslaves. Les films *Couteau* et *Pleine* se tournent vers les massacres oustachis et tchetniks.

¹⁴¹ Interprétation et citation par Levi, 2009 :162

Posséder une identité, signifie établir une base, une caractéristique essentielle. Le besoin d'appartenance à un groupe ethnique, une nation, à un parti souligne l'unité et le partage des mêmes valeurs et des origines communes. Cette appartenance renforce la stabilité d'une identité ferme. Lazarević Radak souligne que « paradoxalement, à une époque où les nationalistes commencent à s'éveiller dans l'espace yougoslave, la science est allée au-delà de la notion classique selon laquelle le nationalisme et l'état national sont les créateurs cruciaux de l'identité » (Lazarevic Radak, 2016 :217). Donc, tandis que les théories occidentales privilégient la coexistence d'identités multiples, pour la Yougoslavie l'acceptation du pluralisme de l'identité devient un rêve. Les sociétés post-yougoslaves commencent à traverser la crise d'identité et des sentiments d'étrangeté, de surprise, de rejet de la réalité, de vengeance de la croyance religieuse prédominant. Ces sociétés n'arrivent plus à s'installer dans l'espace yougoslave et cherchent un renouveau où elles peuvent ancrer un nouveau système de valeurs. Comme Lazarević Radak nous rappelle, « la dynamique des quêtes post-communiste repose sur les identités post-coloniales, tandis que la quête post-slave repose sur l'authenticité et le rapport aux autres, aux voisins, aux amis et aux ennemis » (Lazarevic Radak, 2016 :219).

Dans cette construction de nouvelles identités, la recherche de soi, la stigmatisation et l'auto-détermination sont influencées par l'héritage mythique des Balkans et le retour vers le passé. Le temps et l'espace se déforment. Le temps ne semble plus linéaire. Jusqu'à récemment c'était la voie du progrès, soudainement les personnes armées, assoiffées de sang changent les valeurs de système. Les Yougoslaves heureux, deviennent des Yougoslaves désillusionnées, et finissent comme des ex-Yougoslaves meurtriers.

Désormais, une nouvelle période commence, un nouvel espace culturel s'ouvre et les Balkans deviennent mystérieux, passionnés, terrifiants ils « sont remplacés dans le discours politique par l'euphémisme- Europe du Sud-Est. » (Lazarevic Radak, 2016 :150). Les ex-yougoslaves à la recherche d'une nouvelle identité sortent de confrontations armées et rentrent dans la difficulté du quotidien. Les films serbes choisissent de plus en plus souvent le thème de la réalité chaotique, la vie quotidienne à Belgrade, l'état de choc, le changement que la guerre a amené dans le milieu urbain. Ce sont des films sur les sanctions, la naissance du crime, l'agression et le sadisme sans raison visible. L'image qui nous est offerte est une vision pessimiste d'une société au bord du gouffre, où la mort fait partie d'un état normal. C'est le désordre qui règne.

Les films *Jusqu'aux os* et *Les blessures* résument les problèmes de la période criminelle à Belgrade. L'un examine de manière critique la situation économique en Serbie pendant la dernière décennie du XX siècle à travers l'enlèvement d'un ancien gangster par un jeune homme de dix-sept ans. Déçu de la réalité, insatisfait de sa vie, désespéré à cause de la pauvreté, il décide de kidnapper un homme riche. Celui-ci est un homme d'affaire ce qui est un euphémisme pour un criminel. Le jeune homme, fusil en mains, se promène à Belgrade et tue les personnes qu'il croise sur son chemin. Cependant, il n'y a aucune réaction des passants. Ils se sont habitués aux chantages, aux coups, aux tirs et aux vols. C'est un quotidien pervers belgradois. Kovač, le criminel kidnappé, malgré les coups et les tortures, n'avoue pas où il cache son argent. Finalement, les deux clans, les jeunes et les hommes de Kovač, s'affrontent et s'entretuent. Kovač est le seul qui reste en vie, et en plus il est interviewé par la télévision comme un héros et cette nuit d'enfer se finit mais personne ne remarque les jeunes vies qui ont disparu. Dans l'autre film, *Les Blessures* retracent la vie de deux adolescents qui grandissent pendant la crise des années 1990. Švaba et Pinki, les meilleurs amis, cherchent leur place dans ce monde où un système de valeurs est en train de s'effondre, les crimes fleurissent, et l'inflation dévalorise le travail et tire la société serbe dans la pauvreté. Les parents sont préoccupés à dénicher l'essentiel pour survivre et aux yeux de leurs enfants, ils sont des perdants ridicules. Ils préfèrent suivre l'exemple de leur voisin, un ancien guerrier, maintenant un homme d'affaire qui possède une belle voiture, porte des bijoux en or, et côtoie de jolies filles. Dans l'aspiration de l'argent et du pouvoir, les deux adolescents tirent l'un sur l'autre au milieu d'un cimetière. Ils meurent, inaperçus, invisibles, seuls.

Les années 1990 ont été aussi marquées par la relativisation de l'état mental habituel des habitants du pays. La vie devient un carnaval, les gens s'échappent dans une réalité parallèle pour survivre. Les effets secondaires de la crise yougoslave sont cet état d'une nation désespérée qui se suicide, qui se tourne vers la violence, la pénurie de nourriture, de médicaments, de gaz et d'essence. Dans ce contexte, le film *La tragédie burlesque* joue avec la normalité et la folie ou « la folie » est relative. A cause du manque de médicaments, un médecin décide de fermer son hôpital psychiatrique et laisse les patients se balader dans les rues. En effet, vu qu'un des patients compte se marier, le médecin joue le jeu et sort tous les patients sous prétexte d'assister au

mariage. Une fois dehors, les patients continuent leur délire et fonctionnent mieux que les prétendus « normaux » et en plus sont moins dangereux que les « normaux ».



Figure 15 *La tragédie burlesque*, Le groupe de patients de l'hôpital psychiatrique guidé par leur médecin, quitte leur hôpital et se dirige vers Belgrade où ils seront plus « normaux que les normaux », Screenshot, source : YouTube

Le film *Le pays de la vérité, de l'amour et de la liberté*, traite de la période du bombardement de la Yougoslavie par l'OTAN en 1999, mais encore une fois, le réalisateur explore l'influence des guerres yougoslaves et la crise qui les a suivies. Le protagoniste de ce film, Boris, remet en question toute la dernière décennie du XX^{ème} siècle et les choix politiques du régime de l'époque. Boris a travaillé comme monteur à la Radio-Télévision serbe et se voit comme complice du régime de Milošević. Il a réalisé de nombreuses vidéos et émissions qui ont aidé la propagande nationaliste serbe et caché volontairement les horreurs de la guerre bosniaque.

« *Nous méritons ce mauvais traitement, c'est notre punition pour tout ce que nous avons fait depuis dix ans* », annonce Boris.

Ce jeune artiste, monteur cinématographique de métier, survit au bombardement de l'immeuble du siège de la RTS [Radio-Télévision serbe]. Il finit par être hospitalisé dans une unité psychiatrique qui se trouve au sous-sol d'un hôpital. Les médecins n'ont pas encore eu le diagnostic de Boris, mais ils utilisent des notions comme « le désordre de perception », « le

désordre de la conception de la réalité », « le narcissisme accentué ». Est-ce le diagnostic, le constat pour tout le pays ? Il partage sa chambre avec un vieillard qui rêve de son passé glorieux. Boris songe aux films auxquels il a envie de participer et en même temps il affine son opinion sur le passé national et cherche ses idéaux. Le réalisateur montre l'état de folie comme l'état de conscience en Serbie. C'est une image de la Serbie qui part d'une guerre à l'autre, et le sort de l'humanité qui passe d'une guerre à l'autre. L'hôpital est la métaphore de cette région, mais aussi du monde moderne. Ce discours de la guerre se transmet sur tout le monde, et heureusement, cela n'arrive pas qu'aux Balkans.

« *Quand tout ça sera fini, nous pourrions en faire un film. Par exemple, une autre civilisation, plus développée et instruite que la nôtre, s'installe dans notre petit pays, et ensuite les touristes curieux se rendent en Serbie pour visiter les immeubles écroulés et les usines détruites. Et nous, les indigènes, nous les guiderons à travers les zones de danger en leur montrant un morceau de tomahawk* ».

Alors, encore une fois, la région de l'ex-Yougoslavie attirerait les Occidentaux pour admirer leur aspect exotique, sauvage, unique et mystérieux. Même dans les illusions de Boris, la Serbie n'échappera pas à son destin maudit qui se répète depuis des siècles.

Le film *Les cercles*, complexe, traite des conséquences des choix faits dans la vie. Le réalisateur souligne que le titre évoque les ondulations provoquées quand on lance un caillou dans l'eau et que les cercles s'élargissent. Ces cercles sont toutes les conséquences de l'acte de courage de Marko qui, au fil du temps, a impliqué de plus en plus de personnes. Le film a utilisé l'affaire tragique de la famille Aleksić afin de montrer ce qui aurait pu arriver par la suite. Marko Aleksić est un jeune homme serbe vivant en Bosnie, qui a affronté les soldats serbes, maltraitant un autre jeune homme musulman. Marko a par conséquent attiré toute la haine de ses compatriotes et a perdu la vie ce jour-là. Dans la suite du film, nous observons ces trois soldats qui ont privé la famille Aleksić de leur fils. Est-ce qu'ils sont contents de leur vie ? Ont-ils réussi à défendre leur nation ? Est-ce qu'ils se rappellent leur choix de ce jour de 1993 où ils ont tué Marko ? Ce film réexamine le sens de la guerre et polarise les esprits. Selon le réalisateur Srdan Golubović,¹⁴² le monde, et dans ce cas particulier, la Yougoslavie, ne se compose ni de peuples ni de religions, ni

¹⁴² La source est un interview de Srdan Golubović dans l'hebdomadaire *Vreme*, <https://www.vreme.com/cms/view.php?id=1099587>

de croyances ou de traditions, mais d'êtres humains et de non-humains. C'est une catharsis esthétisée de toute la société postsocialiste. Cette société est en route pour l'Europe, la normalisation, la guerre est déjà dans le passé. Mais cette guerre a été menée par des inhumains qui ont réussi à endommager les relations interpersonnelles pour toujours.

L'idéal yougoslave est remplacé par les aspirations nationales. Les films racontent les causes et les conséquences des guerres yougoslaves en les décrivant comme la crise des sociétés balkaniques. Ces crises sont cycliques, répétitives, elles confirment les destins historiques. Le passé et le futur coexistent, se reproduisent et s'entremêlent. Les nouvelles républiques sont tout ce que la Yougoslavie n'a pas été : un monde frustré où les conflits interethniques dominent. C'est un espace de construction et de reconstruction du récit historique, de l'identité et des sociétés. Pendant la guerre froide, la Yougoslavie était la troisième voie, et il semble que l'espace ex-yougoslave est aussi la troisième voie, celle entre le monde postcolonial et moderne. Il est mythique, mystérieux, sauvage, maudit. Selon Lazarević Radak, cette théorie du troisième endroit où tout est fusionné et confondu n'est vraiment pas un lieu (Lazarevic Radak, 2016 :263). Ni ici, ni là-bas, mais toujours en transition, une frontière en mouvement, dans un espace où les gens se croisent, se rencontrent et se séparent perpétuellement. S'agit-il du non-lieu de Marc Augé ? Dans ce non-lieu balkanique, vit une société qualifiée d'« anormale », à mi-chemin entre l'Europe libérale et démocratique et les Balkans sauvages. Dans ce contexte, les nationalismes fleurissent et rendent le rétablissement des systèmes de valeurs impossibles. La mémoire est fragilisée, les souvenirs flous, le récit historique brouillé. Le passé remplace le futur, la notion du temps se déforme. Les liens entre la Seconde Guerre mondiale et les années 1990 ressurgissent et créent une continuité tout en ignorant les cinquante années communistes. Les sociétés ne s'identifient plus comme yougoslaves, et cherchent leur nouveau repère en errant entre deux points : le passé et le futur, l'est et l'ouest, la guerre et la paix. Dans leur délire, ils régressent et ratent la possibilité de faire partie de ce monde globalisé. Ils marchent vers la souffrance comprise comme un état immuable car c'est leur destin maudit. Ces films analysés dans ce chapitre partent d'un angle pessimiste, mais ont une fonction explicative de la guerre. Après avoir exploité le sujet de la guerre et de la crise, le cinéma serbe se tourne vers les problèmes

sociaux, la critique politique, les conséquences économiques et sociales de la guerre, et vers la réconciliation et la repentance.

2.2.2.3. L'art contre la guerre

Au moment où le nationalisme détonne, le système de valeurs s'écroule, le pays se déchire, les institutions s'effondrent, la société sombre dans le désespoir. Dans un contexte de guerre, d'euphorie nationale et de manipulation médiatique, les habitants de la Serbie sont à la recherche d'une nouvelle identité.

La pauvreté, l'embargo, l'endoctrinement idéologique et la fermeture des frontières ont aussi influencé les institutions culturelles qui ont diminué la production de projets artistiques et d'activités culturelles. Certains ont reconnu la radicalisation politique qui menaçait de détruire la Yougoslavie. C'est pourquoi les auteurs étaient contrôlés, censurés, même bannis de leurs théâtres, des musées, des galeries. L'état catastrophique dans le domaine culturel était renforcé par l'émigration des écrivains, des peintres, des acteurs, des réalisateurs, des musiciens. L'escapisme et l'exil étaient la seule solution pour certains.

De nombreux artistes ont quitté leurs théâtres, leurs salles d'exposition, leurs ateliers en boycottant les institutions officielles. Beaucoup ont fait le choix d'exploiter la haine interethnique pour gagner la sympathie des autorités politiques. En 1993, le boycott du Théâtre national de Belgrade a été déclaré par un groupe d'acteurs, de réalisateurs, de scénaristes, d'artistes en général (Dragicevic Stetic, 2012 :4). Dans son article, Dragičević Štetić nous rappelle le rôle primordial « de la scène artistique indépendante » qui a produit de nouveaux concepts, des idées originales, des interprétations lucides. « Cette scène indépendante réunissait des critères esthétiques, éthiques et intellectuels » tandis que la production culturelle « officielle était saturée par le nationalisme » (Dragicevic Stetic, 2012 :5). Cette nouvelle scène comprenait des groupes d'artistes, des médias indépendants (*Radio B92*, *Radio Index*), des poètes, des

écrivains et des cinéastes qui utilisaient la culture pour inciter le changement social. Ces créateurs imaginatifs étaient obligés de trouver des endroits ou des lieux alternatifs pour présenter leurs projets : dans des appartements privés, à l'intérieur de camions frigorifiques, au marché, dans des clubs et discothèques, dans des passages souterrains, etc (Dragicevic Stetic, 2012 :6).

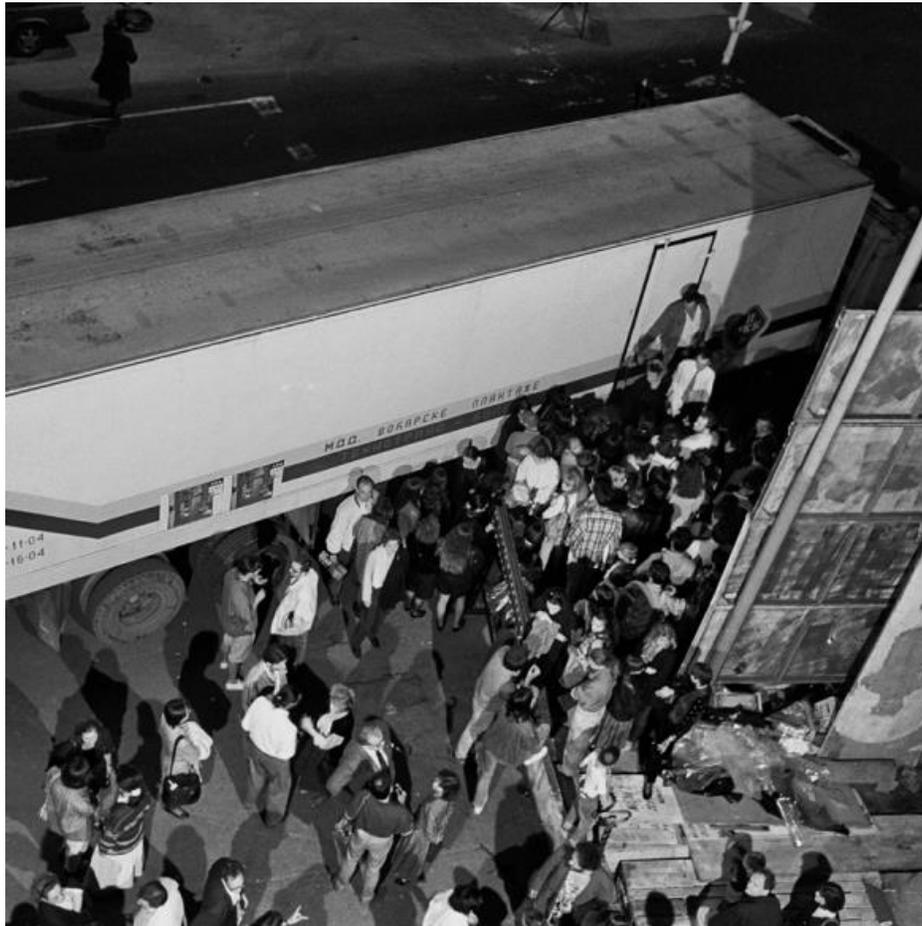


Figure 16 *Hladnjača* [Le camion frigorifique], *Led Art*, source : page Facebook de Nikola Džafo

Les performances de Nikola Džafo, fondateur du mouvement artistique *Led*, sont apparues comme une prise de conscience et un choix moral pendant la période de la guerre. Il s'agit d'une résistance passionnée contre le mal par le biais d'un langage artistique postmoderne. Au début des années 1990, Džafo travaille en parallèle à Belgrade et à Novi Sad sur des projets tels que *Izlaganje u Lavirintu* [Exposition au Labyrinthe], *Inicijacija* [Initiation], *Kovčeg napunjen*

prošlošću [Cercueil rempli du passé]. En 1993, devant le centre culturel *Dom omladine*, il organise une performance *Zamrznuta umetnost* [Art congelé] avec le groupe *Led Art*. Outre Nikola Džafo, ce noyau de la résistance artistique est composé du sculpteur Dragoslav Krnajski, de Vesna Grginčević, de Predrag Kocović et d'une quarantaine d'autres artistes, philosophes, dramaturges ainsi que de très nombreux admirateurs et adeptes du projet *Led Art*.



Figure 17 *L'Art congelé*, Led Art, le drapeau congelé et sauvé pour le ressortir dans un temps meilleur, source : Facebook de Nikola Džafo

L'installation de *L'Art congelé* a lieu dans le centre-ville de Belgrade où un camion frigorifique traverse la ville et s'arrête devant l'Assemblée nationale. *Led Art* a été joué en mai 1993, lorsque des artistes ont gelé leurs œuvres dans le but de préserver symboliquement l'art pour un avenir meilleur. Cela signifiait également qu'ils laissaient leur créativité de côté pour aider à mettre fin à la folie par le biais d'activités artistiques qui avaient déjà énormément envahi l'ex-Yougoslavie.

Džafo introduit aussi le symbole du lapin. Cet animal restera une mascotte qui, absorbant toutes nos peurs, devient fort. « Le lapin est une métaphore de tous les problèmes et maux de notre société [...], mais aussi des joies, des succès et des plaisirs », explique Džafo. (Pesikan Ljustanovic, 2011). Ensuite, en 1995 il présente une installation *Ko vas šiša !?* [Ils s'en fichent

royalement]. Džafo continue de critiquer le contexte socio-culturel dans les années qui suivent. Enfin, dans *Départ en blanc*, il repeint en blanc toutes ses peintures et ses objets exposés dans la galerie. Cet acte annonce une période neuve, un changement, une purification et un nouveau départ (voir Dragicevic Stetic, 2018 et Pesikan Ljustanovic, 2011).



Figure 18 *Tenk*, Mrđan Bajić, source: <http://www.galerijarima.com/clanci/izlozbe/arhiva-kragujevac/mrdjan-bajic-662462015.html>

Un autre artiste renommé a été inspiré par les guerres yougoslaves pour montrer l'absurdité de la guerre. Les œuvres de Mrđan Bajić, sculpteur serbe, sont influencées par son ancien pays et surtout par le concept utopique de la Yougoslavie. À partir des années 1990, touché personnellement par la dévastation du pays, Bajić s'engage, et critique implicitement les expériences du passé récent et du présent tumultueux. Dans les trois ans qui ont suivi, ses sculptures incluent des chars, des bombes et des armes à feu.

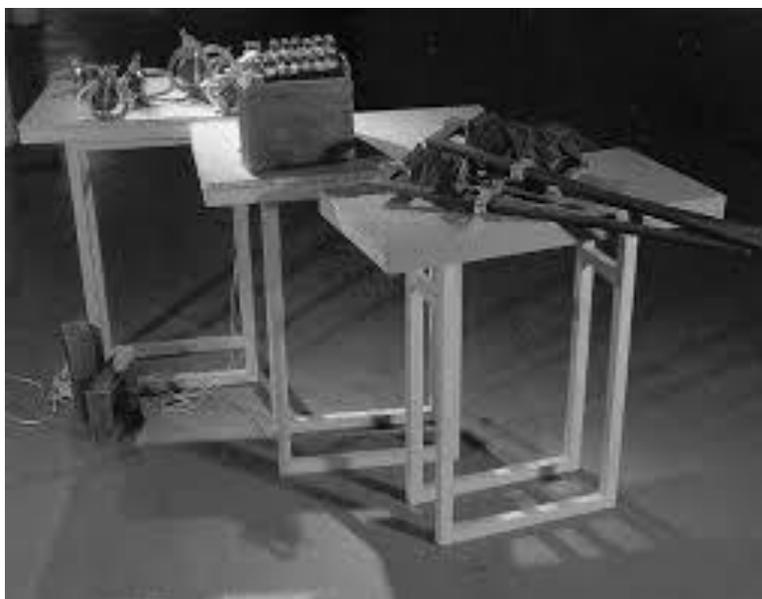


Figure 19 *Blood, Sweat, and Tears*, 1997-1998, Mrđan Bajić, source : Stratégies d'archivage du temps dans l'art postsocialiste : Collection sculpture de corbeille Mrđan Bajić (1987-2007)

L'artiste, cet observateur de la société, cherche son inspiration dans les détails de la vie quotidienne pour créer des vestiges de l'état spécifique de la société. Dans ce contexte d'agonie de la guerre, les artistes-témoins existent et ils nous offrent leur perspective de la guerre. A travers tous les chapitres, nous examinons les produits culturels et l'effort des auteurs à présenter ce temps traumatique qu'ils ont vécu. L'art est-il obligé d'agir en temps de guerre ? L'artiste a-t-il le droit de s'engager pour une cause ? Peut-il donner une estimation objective de la réalité ? L'artiste est un être sensible et attentif qui assume les traumatismes collectifs. Ensuite, il travaille ces traumatismes, ces peurs et ces envies, il les taille, les cisèle et finalement il en produit une approche individuelle et un témoignage intime. Ce témoignage se matérialise par un livre, un film, une préférence, une peinture. L'artiste communique avec le public par le biais de son œuvre et lui transmet son message.

Ces témoignages individuels sont une forte critique de l'histoire imposée, une alternative face au récit fabriqué et s'inscrivent dans une logique contre l'endoctrinement nationaliste. Les œuvres racontent une expérience de la guerre et une version de la réalité dans laquelle les autres yougoslaves peuvent se reconnaître. Les artistes nous offrent de nouvelles perspectives,

élargissent nos connaissances sur les causes et les conséquences de la guerre et clarifient le contexte historique. La créativité ne cède pas devant la tyrannie, elle résiste à la censure et aux concepts imposés. C'est ainsi que l'art nous offre une multitude de versions de l'histoire en créant un patchwork complexe dans lequel chacun retrouvera son morceau d'expérience et d'histoire intime. En temps de guerre, les appels proclamant la paix restent marginaux.

Le célèbre peintre Vladimir Veličković, qui jusqu'à sa mort s'est senti yougoslave malgré ses cinquante années de vie parisienne, représente ces maux du XX^{ème} siècle par des corbeaux. Cet oiseau, ce symbole du mal et de la guerre, va le suivre à travers son travail, en tant que métaphore d'un destin incertain, particulièrement dans les années sombres de l'histoire yougoslave. Ses tableaux sont un espace où il peut exprimer ses sentiments et ses réflexions. Il parle du nationalisme serbe comme d' « un mal qui a avalé la région yougoslave, qui a empoisonné nos vies et déchiré un pays magnifique qui était déjà très proche de l'Europe ». ¹⁴³ Il parle de la Yougoslavie avec nostalgie et la décrit comme « un espace culturel, créatif, dynamique, riche en événements artistiques. Elle rayonnait à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du pays ». Mais ce rayonnement culturel et intellectuel caractérisé par des expositions originales s'est éclipsé pendant les années 1990.

La crucifixion, les corps contractés dans la douleur, l'agressivité, le noir et le rouge montrent le pessimisme de Veličković. Il parle d'une « descente au sous-sol » métaphorique où les diables dominent, où le besoin de destruction règne, où le mal sort. Ce *sous-sol* de Veličković rappelle *Underground* de Kusturica, c'est un monde parallèle qui a réussi à émerger à la surface de la réalité serbe.

¹⁴³ Selon l'interview dans l'hebdomadaire *Vreme*, <https://www.nedeljnik.rs/za-sve-zlo-je-kriv-smrad-nacionalizma-kako-je-o-jugoslaviji-srbiji-francuskoj-beogradu-danilu-kisu-i-gavranima-govorilo-vlada-velickovic/>

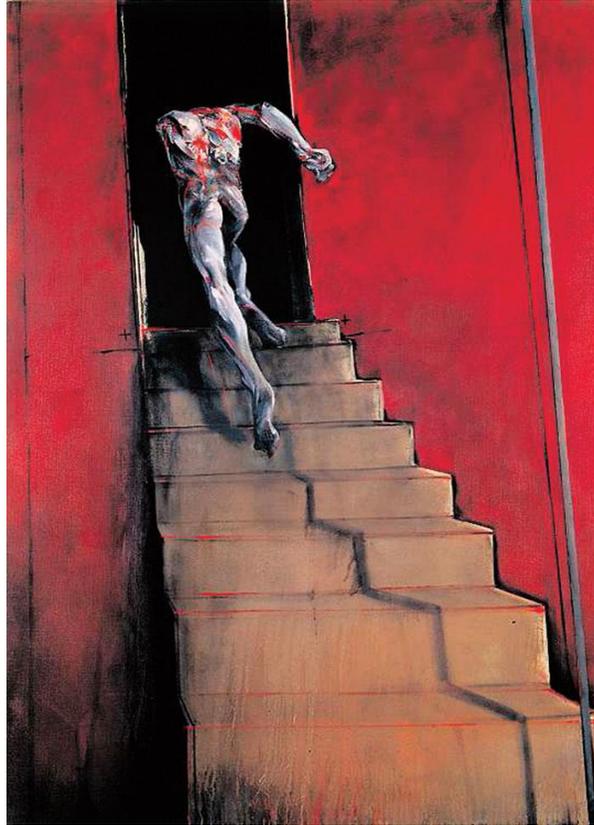


Figure 20 Vladimir Veličković, La sortie, source : archive Nedeljnik, <https://arhiva.nedeljnik.rs/nedeljnik/portalnews/bujica-nosi-makedoniju-petina-populacije-napustila-zemlju-od-1991-godine>

Michel Onfray, qui a publié un livre sur l'œuvre de Veličković sous le nom de *Splendeur de la catastrophe*, souligne que Veličković est un peintre philosophique. « La peinture philosophique propose une vision du monde (...), elle manifeste une subjectivité, un tempérament, un caractère » (Onfray, 2007). Une « façon de dire » que Veličković montre la catastrophe « sous toutes ses formes ». Le peintre lui-même dit qu'il est descendu dans le monde du sous-sol, d'où il n'est pas encore remonté. Il nous transmet ce qu'il y voit : « l'absence de dieux, l'inexistence de sens, l'impossibilité de tout espoir, la solitude, la méchanceté et la permanence de l'apocalypse » (Onfray, 2007).



Figure 21 Vladimir Veličković, *Le corbeau*, source : SeeCult : <http://www.seecult.org/vest/preminuo-vladimir-velickovic>

Veličković dépeint la tragédie serbe et par conséquent, il n'a pas eu la possibilité d'exposer ces œuvres pendant plus de quinze ans à Belgrade. Cependant il n'a jamais été perçu comme un peintre engagé. Une autre artiste d'origine yougoslave a souligné plus explicitement l'absurdité des guerres yougoslaves. Marina Abramović, artiste connue mondialement, a fondé son art sur des performances artistiques souvent choquantes et poignantes. Elle puise son inspiration dans ses expériences personnelles. Son œuvre est influencée par son héritage culturel, ses racines, son origine. Comme les autres artistes contemporains yougoslaves, elle s'obstine à repousser les limites et à supprimer les frontières de l'expression artistique. Dans les années 1960, elle explore le *Body art*, domaine dans lequel elle examine le corps humain et sa présence dans le monde. Puis, le tumulte des guerres yougoslaves la perturbe, la questionne et finalement, en 1997 à la

Biennale de Venise, elle présente sa vision des confrontations yougoslaves. Cette année-là, Marina Abramović remporte le Lion d'or de la Biennale avec son installation *Balkans Baroque*.¹⁴⁴ Dans une pièce sombre sans fenêtres, vêtue de blanc, l'artiste s'assoit sur un tas d'os. Pendant que des vidéos et des enregistrements sonores représentant la barbarie guerrière défilent sur les murs qui l'entourent, Abramović nettoie des os couverts de sang et de chair. Les vidéos sur les murs forment une sorte de triptyque qui explique l'origine balkanique de l'artiste.



Figure 22 Marina Abramović, *Balkans Baroque*, source : <https://www.vreme.com/cms/view.php?id=1711571>

La première vidéo montre les parents de Marina, des communistes remarquables. La deuxième révèle l'explication « scientifique » donnée par l'artiste à propos de l'existence des « rats-loups », créatures étranges d'une espèce balkanique autochtone qui commencent à s'entre-tuer dans des conditions spécifiques. Enfin, sur le troisième écran, Marina danse au rythme de la musique turbo-folk. Habillée de noir, elle tient un foulard rouge dans une main et chante tout en dansant sensuellement. A l'entrée de la salle, le public trouve trois bassines remplies d'eau

¹⁴⁴ Les vidéos et l'explication du *Balkans Baroque*, <http://www.li-ma.nl/lima/catalogue/art/marina-abramovic/balkan-baroque/9538> et <https://www.youtube.com/watch?v=X9qiGaD6dTc>

savonneuse, « de l'eau saine » qui symbolise le nettoyage spirituel. Dans cette atmosphère macabre, Marina frotte énergétiquement les os afin de les nettoyer de la chair et du sang. Elle y retourne pendant plusieurs jours et consacre au moins sept heures à cet acte de purification spirituelle. Abramović manifeste ainsi sa douleur, son deuil, sa honte et sa critique des confrontations dévastatrices en Yougoslavie.¹⁴⁵ Les visiteurs qui rentrent dans cette pièce obscure sont d'abord horrifiés par l'odeur de la mort qui provient des os cassés puis ils voient l'artiste concentrée sur son travail. Les os, le sang et la chair créent une puanteur insupportable provoquant un fort dégoût. Le but de cette atmosphère répugnante est d'effrayer l'être humain pour qu'il ne répète plus jamais ce calvaire absurde.

Nous avons vu à travers ces exemples d'œuvres touchantes que l'artiste a le droit de se rebeller contre toutes les normes de l'autorité, qu'elles soient esthétiques, religieuses, politiques ou militaires. Parfois, l'artiste tente de définir « les causes des anomalies de la société » (Dragicevic Stetic, 2013 :4) et donne sa version de la réalité. C'est ainsi que les artistes ont aidé à la création d'un espace de combat pour la liberté et pour la tolérance. Ils demandent un droit à être, à faire et à penser autrement. Dans le cas idéal, l'art invite à la résurrection et précède les changements socio-politiques.

¹⁴⁵ La vidéo de Balkans Baroques <https://www.youtube.com/watch?v=gbswpr7ibBA>

2.3. Les générations perdues

Certains disent que la figure emblématique de la génération perdue yougoslave est l'auteur et chanteur Milan Mladenović qui était à la tête du groupe alternatif *EKV*. C'est un jeune homme qui a grandi dans le milieu urbain où il a rencontré des amis de toutes les nations et groupes ethniques. Milan était bien éduqué, aimé par sa famille, insouciant, parfois mélancolique. Il s'intéressait aux questions globales et mondiales. Il a connu cette période paisible de la Yougoslavie socialiste qui s'ouvrait au monde et dans laquelle les dogmes communistes se relâchaient. Ensuite, les communistes sont devenus nationalistes, la religion titiste a été remplacée par les confessions orthodoxe, catholique ou musulmane. Les habitants, insouciant, parfois mélancoliques, ont été poussés aux confrontations armées. Milan et ses amis ont été pris au piège. Certains ont été emportés par cette vague d'intolérance ethnique, d'autres ont été forcés à combattre. Ceux qui ont réussi à échapper au front vivaient dans la crainte de l'appel à la mobilisation ou de l'obligation de se rendre de l'autre côté de la frontière serbe. Par rapport à l'enfer serbe, la Hongrie, la Grèce, la France étaient des lieux de paradis, et les États-Unis et l'Australie une illusion impossible à réaliser. Certains se sont tournés vers la contrebande, le vol, les crimes. Ces actions sanctionnées par la loi, dans la langue serbe s'englobaient sous un verbe « se débrouiller ». « Ils ne travaillent pas, mais ils réussissent à se débrouiller. » Ils avaient besoin d'argent et en temps de guerre, tout était permis. Milan a fait un autre choix. Son échappatoire a été la drogue. Pendant la guerre, les frontières étaient inexistantes pour les trafiquants. Les stupéfiants ne coûtaient pas cher, la jeunesse s'en procurait facilement. Une des chansons que Milan a publiées, un an avant la guerre est *Još samo par godina za nas* [Il nous reste encore quelques années devant nous]. Ces paroles deviendront la devise de la génération désorientée qui regardait la vie passer devant ses yeux en attendant la mort.

<i>Moj prijatelj i ja</i>	Mon ami et moi,
<i>Sedimo na klupi</i>	Nous sommes assis sur un banc,
<i>I gledamo zvezde</i>	Et nous regardons les étoiles,
<i>I slušamo vesti koji su upravo stigle</i>	Et nous écoutons les nouvelles qui viennent d'arriver,
<i>Kažu da imamo, još samo par</i>	Elles disent qu'il nous reste encore,
<i>Godina za nas</i>	Quelques années devant nous.

(EKV, *Još samo par godina za nas* [Il nous reste encore quelques années devant nous])

La perte et la dépression sont les sentiments qui imprègnent toute la production culturelle post-guerre. L'impression que les années 1990 sont des années perdues colore l'état d'esprit des trentenaires serbes.

Les jeunes nés dans les années 1970 et au début de l'année 1980 sont souvent considérés comme des enfants perdus au milieu des orages de la guerre. Ils ont connu la belle époque yougoslave, et du jour au lendemain, ils ont été privés de tout. Alors, ils ont été obligés de se débrouiller et de s'occuper. Souvent, privés d'études, sans argent et sans travail, certains sortaient dans la rue et rentraient dans la contrebande de cigarettes, de carburants, etc. D'autres rejoignaient l'armée ou les soldats paramilitaires pour participer aux guerres yougoslaves. Petar, qui était encore jeune pendant cette période instable, me raconte l'expérience de son frère qui avait 17 ans à l'époque :

« J'étais encore jeune, j'avais 8 ans en 1992, mais mon frère avait 17 ans. Il a voulu faire des études d'informatique et il s'était inscrit à la faculté. En plus, étant étudiant, il n'a pas été recruté pour faire la guerre. Mais ses copains non étudiants sont partis défendre la Serbie dans la guerre contre la Croatie. Certains ne sont jamais revenus. D'autres souffrent encore de tout ce qu'ils ont vécu. Mon frère n'a pas réussi à finir ses études, maman a perdu son poste à l'usine et il a été presque obligé de commencer à travailler. Heureusement, il a trouvé du travail dans une entreprise, car ses copains qui n'ont pas réussi à trouver un poste ont commencé à ramener

du carburant et des cigarettes de l'étranger. D'autres sont devenus des dealers. Mes parents étaient fiers de mon frère car il n'avait pas suivi le même chemin. »

La musique rap et le hip hop ont vu le jour ces années-là et les jeunes artistes décrivent la réalité serbe. Le rappeur Gru, souvent cité par mes interlocuteurs, a lancé son premier album en 1995 et les chansons : *Srce* [Le cœur, 1996], *Dosta mi je svega* [J'en ai marre, 1996] et *Pravo u raj* [Directement au paradis 1998] étaient les plus connues. Il dépeint les conditions de vie belgradoise, surtout l'état d'esprit des jeunes en 1990. Les crimes, les vols, les viols, la drogue, la guerre, la mort les entourent. Partir représente la possibilité d'une vie meilleure. La peur et l'incertitude envahissent la capitale. Comment y rester normal ? Qu'est-ce que la normalité pour cette jeunesse déçue ?

I kad bi hteo da pobegneš

Et si tu avais envie de t'enfuir,

Bilo gde, bilo kuda

N'importe où, n'importe quand,

Jer ovde nema pravde

Car ici il n'y a pas de justice,

U ovom gradu se osećaš kao stranac

Dans cette vie tu te sens comme un étranger,

I nema perspektive, sem da budeš kriminalac Sans aucun avenir, à part de devenir un criminel.

(Gru, *Srce*, [Cœur], 1996)

Ces auteurs de la culture suburbaine, cachée dans les garages et les petits clubs, diffusée par des chaînes privées, décrivaient les sanctions, la pauvreté, l'illettrisme massif, les crédits impossibles à rembourser et l'envie de s'enfuir loin de ce pays et de la dictature de Milošević. Ils se fâcheront contre leurs parents qui ont été influencés par l'idéologie nationaliste, qui ont eu plus de chance d'être nés dans les années paisibles d'après la Seconde Guerre mondiale, qui ont profité du bonheur capitaliste et de la bienveillance du socialisme.

2.3.1. Les égarés dans le cinéma et le théâtre

Les premiers sujets qui intéressent les cinéastes sont la violence, les crimes, l'influence des conséquences de la guerre sur ces jeunes hommes poussés au combat. Une fois que les armes se sont tues, ils n'arrivent plus à s'adapter à leur nouvelle vie sans penser aux confrontations (*Les déserteurs*, *Dis-moi, pourquoi tu m'as quitté*, *La nuit est sombre*, *Les yeux scintillants*). Puis, la métaphore de la poudrière balkanique et le destin guerrier provoquant l'agression chez les êtres humains qui dirigent leur haine vers des passants innocents est exploité dans les films *Le baril de poudre*, *Jusqu'aux os*, *Les blessures*, *Boulevard de la Révolution*, *Le canon était chaud*. Cette haine est perçue comme le produit direct des guerres et des crises. Elle a envahi tous les pays ex-yougoslaves pendant la transition socio-politique où le système de valeurs a été lourdement déstabilisé.

Tableau 4 Liste des films qui traitent de la crise socio-économique en Serbie

1.	<i>Bulevar revolucije</i> [Le boulevard de la Révolution]	Vladimir Blaženski, 1992	Un père célibataire policier habite avec sa fille sur le Boulevard de la révolution à Belgrade. Elle tombe amoureuse d'un jeune homme appartenant au monde criminel. Son père et ce jeune homme s'affrontent tout en essayant de garder l'amour de cette jeune Belgradoise. A ce moment-là, les deux mondes s'affrontent et représentent les extrêmes de la société serbe
2.	<i>Ni na nebu ni na zemlji</i> [Entre ciel et terre]	Miloš Radivojević, 1994	Le film décrit cette époque sans dignité ni perspective, le temps de la dépression, de la pauvreté où trois jeunes diplômés errent à la recherche d'un avenir dans un

			pays où cet avenir n'existe plus.
3.	<i>Vidimo se u čitulji</i> [Rendez-vous à la rubrique nécrologique]	Janko Baljak, 1994	Le film est un documentaire et un travail anthropologique qui suit les délinquants dans leur quotidien entre 1993 et 1994. Ils parlent ouvertement de leur vie, se présentant comme une version d'anti-héros, des Robin des bois modernes. Ces jeunes gens sont amenés à acquérir facilement de l'argent, à se procurer des objets de luxe pour le plaisir, ce qui leur offre l'appartenance à un gang belgradois. Ici, les criminels eux-mêmes parlent de la criminalité en Serbie et en évaluent les aspects positifs et négatifs.
4.	<i>Tuđa Amerika</i> [L'Amérique des autres]	Goran Paskaljević, 1995	Le film raconte la vie d'émigrés, d'un serbe et d'un espagnol qui s'installent à New York, précisément dans le quartier pauvre de Brooklyn. Leurs efforts tragicomiques pour s'intégrer dans le nouveau monde sont en contraste avec la vie de leurs enfants qui se sont habitués à la vie américaine.
5.	<i>Rane</i> [Les blessures]	Srđan Dragojević, 1998	Basé sur un événement réel, le film suit le destin de deux garçons, Pinki et Svaba, qui grandissent à Novi Belgrade dans les années 1990. Leur vie sont déterminées par les sanctions, la proximité de la guerre et la criminalisation de la

			société tout entière. Ils entrent dans le monde criminel à l'âge de 14 ans et embrassent les valeurs de la Serbie de cette époque, à cheval entre les valeurs communistes et une société en hyper transition.
6.	<i>Munje</i> [Les éclairs]	Radivoje Andrić	L'action de ce film se passe durant une nuit. Mare, Pop et Gojko sont les amis de l'enfance. Marko et Pop sont aujourd'hui les musiciens sans argent sans succès. Gojko, enfant, a été maltraité par les deux autres et aujourd'hui veut se venger.
7.	<i>Natasha</i>	Ljubiša Samardžić, 2001	Le film suit la vie de Natasha, une jeune fille de dix-sept ans. Son père, inspecteur de police, a été tué dans un assassinat inexpliqué. Dans un système corrompu, Natasha, se lance dans la quête pour établir la vérité. Son chaos émotionnel est en accord avec l'état socio-politique du pays dans lequel toutes les valeurs s'effondrent.
8.	<i>Normalni ljudi</i> [Des gens normaux]	Oleg Novković, 2001	Dès le début des années 2000, Belgrade est un endroit de désespoir, de claustrophobie. Au cours des derniers mois de l'année 2000 l'atmosphère d'après-guerre qui règne dépeint la solitude d'une génération. C'est l'année de la révolution, du changement, du début de la démocratie, mais la réalité reste sombre et déprimante. Les

			besoins, les ambitions, les rêves des protagonistes restent trahis.
9.	<i>Sjaj u ocima</i> [Les yeux scintillants]	Srđan Karanović, 2003	Labud, un jeune étudiant est obligé de quitter sa maison serbe à cause des conflits dans la région de Krajina et avec d'autres réfugiés, ils s'installent à Belgrade. Il rencontre une fille, Romana, qui a également été forcée de quitter son lieu de naissance. Hantés par les fantômes du passé, qui les poursuivent en permanence, ils essaient de vivre leur amour malgré la crise d'après-guerre.
10.	<i>Biro za izgubljenje stvari</i> [Le bureau des objets perdus]	Svetislav Perić, 2008	Le sujet de ce film est une génération qui a perdu son temps. Et dans ce bureau, les personnages ne cherchent pas que des objets perdus, mais aussi des amours perdus, de l'inspiration perdue, des opportunités ratées.
11.	<i>Jelena, Katarina, Marija</i>	Nikita Milivojević, 2012	Depuis l'année 1990, 500 000 personnes ont quitté leur pays natal et ont émigré dans les autres pays étrangers. Trois jeunes filles de Belgrade, Jelena, Katarina et Marija se rencontrent à New York par hasard. Chacune d'elles a quitté Belgrade à la recherche d'une vie meilleure à la recherche d'une nouvelle vie, dans une autre réalité, elles essaient de faire du mieux possible pour réussir

12.	<i>Top je bio vreo</i> [Le canon était chaud]	Slobodan Skerlić, 2014	Un enfant de 10 ans devient orphelin lors du siège de Sarajevo en 1994. Le garçon cesse de parler et est accueilli par une voisine qui l'élève comme son fils. Quand une autre fois ce garçon est chassé d'un appartement dévasté par un agresseur local, il finit à la rue. Dans ce monde d'adultes, il rencontre un ancien camarade qui l'initie au monde du crime, de l'alcool, des drogues et de la mort. Gardant son innocence comme un masque, ce garçon commence à tuer chaque personne qu'il rencontre.
13.	Nigde [Nulle part]	Predrag Velinović, 2017	Ce film suit la vie de trois amis du lycée qui quittent la Serbie pour s'installer en Suède. Natasa et Antoine forment un couple, et Bure est leur meilleur ami. Ils se perdent dans la recherche d'emploi et d'une vie meilleure, ils ont le mal du pays. Ils ne comprennent ni la culture ni les coutumes et songent à rentrer chez eux, mais ils ne feront jamais ce choix.

Ces films montrent le passage du socialisme, avec ses valeurs, à une nouvelle période, celle du kitch et du crime. En 1994, un des plus importants documentaires serbes a été réalisé. A la fois œuvre anthropologique et source d'information sur la mafia de Belgrade, ce film, *Rendez-vous à la rubrique nécrologique*, réalisé par A.Knežević, V. Tufegdžić et J. Baljek montre plusieurs entretiens avec de jeunes antihéros, des hors-la-loi et des malfaiteurs qui comprennent mieux l'ambiance dans le pays que leurs parents. Certains sont des petits délinquants, d'autres sont plus

connus des autorités policières. La majorité a avancé en profitant de la guerre, ils sont devenus des héros de guerre. Les criminels sont les idoles de la jeunesse, ils sont interviewés dans les journaux ou apparaissent même à la télévision. Ivan Čolović leur donne le nom de « mannequins de la mort », (Colovic, 2007 :134) les antihéros vertueux, les gangsters populaires, les nouveaux *Robin des bois*.

Du temps de la Yougoslavie, les services secrets du régime titiste s'infiltraient dans le monde criminel en Europe de l'Ouest en leur fournissant toute l'aide nécessaire en échange de quelques services. Ces faveurs étaient l'assassinat d'opposants politiques et de membres des mouvements oustachis et tchetniks de l'étranger. En revanche, ils ne commettaient aucun crime sur le sol yougoslave et les autorités ne se demandaient même pas comment ils gagnaient leur vie. Arkan¹⁴⁶ est l'exemple de ce type de criminel qui est rentré à Belgrade avec la chute du communisme. Il revient en homme d'affaires, un patriote qui possède des connaissances extérieures et qui a de l'argent afin de participer aux guerres yougoslaves. Le régime de Milošević avait besoin de ces hommes-là pour faire la guerre au nom des droits serbes, tandis que les autorités serbes n'ont jamais avoué avoir participé à la guerre. Le mode de vie d'Arkan¹⁴⁷ a attiré les jeunes affamés de pouvoir, avides de force et d'argent. En plus, Arkan s'est marié avec une belle et jeune chanteuse Ceca Veličković et dès lors leur couple est devenu une personnification des années 1990. Ce mariage illustre l'appauvrissement culturel, le découragement moral, la propagande médiatique, la promotion d'un genre musical nouveau, le *turbo-folk*¹⁴⁸, le nationalisme, le crime et l'argent facile. Ceca représente les chanteuses populaires¹⁴⁹ aux formes généreuses qui arrivent de la campagne et réussissent dans le monde du show-business. Son mariage avec Arkan en 1995 a été diffusé en direct à la télévision. C'était une sorte de mariage royal, un conte de fées où la princesse rencontre son prince charmant dans son bel uniforme de guerre (voir plus dans Čolović, *Le bordel du Guerrier*, 2007 et Kronja, *Turbo-folk and Dance Music*, 2004). Ces pratiques de la culture alternative ont pénétré toutes les

¹⁴⁶ Source, Dossier sur Z.Ražnjatović Arkan dans l'hebdomadaire *Vreme*, <https://www.vreme.com/arhiva.html/472/05.html>

¹⁴⁷ Voir aussi l'article de l'hebdomadaire *Vreme*, <https://www.vreme.com/cms/view.php?id=984720>

¹⁴⁸ Musique qui est un mélange de rock et de musique folklorique traditionnelle aux paroles controversées valorisant l'argent, la sexualité, la force, le nationalisme et l'intolérance

¹⁴⁹ Voir plus l'article *Ethnic cleansing's balladeers get their marching orders* <https://www.independent.co.uk/news/world/ethnic-cleansings-balladeers-get-their-marching-orders-1450868.html>

relations sociales en Serbie et la jeune génération a adopté le caractère mafieux et anarchique des criminels.

Le film contient des parties d'interviews faites par des journalistes avec des agents de polices et des criminels. Ainsi, les photos des caïds et autres parrains de la pègre se succèdent pour nous présenter cette couche sociale. Les criminels y parlent ouvertement de leurs méfaits, des richesses qu'ils possèdent et de la façon dont ils les ont gagnées. Certains d'entre eux sont bien connus dans les pays ex-yougoslaves et aujourd'hui la plupart ont perdu la vie. Ce film a pour but de révéler aux jeunes l'envers du décor en montrant notamment son cortège de meurtres. Attirés par une fortune rapide et facile, les jeunes transgressent les lois. Le prétexte est fourni par l'état du pays, la politique de Milošević, l'embargo et la pauvreté envahissante. Trop de jeunes gens en situation précaire pensent trouver protection et richesse dans les bandes locales, retournant la peur qui les habitait contre les autres. Encouragés par l'argent qu'ils gagnaient et la drogue dont ils abusaient, les jeunes criminels pensaient conquérir le monde. Le film se termine par l'enterrement de trois interviewés qui ont été tués pendant le tournage.

Dans ce film, Kristijan Golubović, un jeune délinquant qui a déjà connu la vie en prison, malgré sa jeunesse, dit : *« Avec un boulot honnête vous ne pouvez rien faire, notre état est sous les sanctions, le budget est minimal. Une personne ne peut pas travailler pour 100 marks allemands par mois. Les jeunes suivent la devise : mieux vaut avoir tout plutôt que rien »*

Les crimes étaient beaucoup plus nombreux lors des deux premières années de la guerre de Bosnie. Des garçons de plus en plus jeunes intégraient le milieu des gangsters. Le but était d'être riche et respecté. Ils avaient soif de gloire au point de parler ouvertement de leurs méfaits dans les journaux, de provoquer publiquement leurs adversaires, de raconter leurs crimes dans les cafés, dans la rue, dans des émissions. Les parures d'or, la musique folk, les sorties nocturnes, les voitures de luxe et la drogue étaient leurs compagnes de chaque instant. L'un des plus jeunes, B. Grebenarević, nous explique pourquoi il aimait ce qu'il faisait :

« On les appelle les mortels. Ce sont, alors, des gens normaux, qui, en fait, vivent une vie, comment l'expliquer, une vie normale, tu vois. Et, nous, on les appelle de simples mortels, parce que, ce qu'on peut vivre en un seul jour, ils ne le vivront jamais. En fait, il n'est pas possible

qu'ils n'aient jamais autant d'excitations, autant de déceptions, autant de beauté, autant de maux dans toute leur vie. »¹⁵⁰

La reconnaissance médiatique et sociale des criminels confirme leur montée en puissance et la crainte des citoyens ordinaires renforce leur comportement anarchique avec port d'armes, violence et vols.

Ils évoquent aussi le revers de la médaille. Les plus expérimentés se plaignent du fait que les plus jeunes n'ont pas de respect pour leurs aînés. Ils n'obéissent pas et la hiérarchie n'a aucune importance pour eux. L'un d'entre eux décrit l'état du milieu criminel en Serbie : « *C'est une petite mare pour beaucoup de crocodiles* ». Trouver des armes dans les rues faisait partie du quotidien de ces jeunes. Gagner de l'argent en vendant de la drogue était un travail respectable et tuer quelqu'un pour être assis à sa place dans un café était anecdotique. Ils vivaient comme dans les films, *Scarface*¹⁵¹ était l'idéal à atteindre. « Ces criminels, sont-ils les outsiders de la société moderne ou bien une nouvelle élite ? », telle est la question que nous nous posons à la fin du documentaire. Une nouvelle phase dans les films serbes s'annonce. C'est l'époque des jeunes sans repères qui glorifient les personnages authentiques du milieu criminel. Ce sont des garçons furieux qui ne respectent pas les êtres humains et qui veulent laisser leurs empreintes dans la vie urbaine.

Baril de poudre, un film emblématique et déjà mentionné, réalisé par Goran Paskaljevic, montre une nuit d'hiver en 1995 au cours de laquelle plusieurs histoires cauchemardesques s'entremêlent. Cette froide nuit belgradoise est remplie de sadisme, de colère et d'humiliation. Tous les stéréotypes balkaniques y sont exagérés et à travers ce film, nous cherchons la petite étincelle qui allumera la mèche de ce baril de poudre. Les traits du balkanisme se retrouvent aussi dans les personnages masculins, séduisants, déterminés, passionnants, agressifs. Ils sont en effet prêts à dépasser leurs limites ce soir-là. Leur cruauté, leur férocité et les tortures qu'ils infligent sont exercées sur des victimes innocentes qui se sont trouvées là par hasard. Il n'y a pas de logique dans la sélection des victimes. Ces histoires individuelles peuvent être comprises

¹⁵⁰ *Obični smrtnici. To, pa to su normalni ljudi, koji, ovaj, vode jedan, kako da kažem, normalan život, razumeš. A mi ih nazivamo obični smrtnici, zato što, što, kažem da to što mi doživimo u jednom danu, oni me dožive za ceo svoj život. Znači nema šanse oni nikad da dožive ni toliko uzbuđenja ni razočarenja, ni lepote, ni ružnih stvari u celom svom životu, koliko mi doživimo u jednom danu, tradution par A.B.*

¹⁵¹ *Scarface* est un film qui raconte la vie d'un gangster américain de Brian de Palma réalisé en 1983

comme de petites explosions, mais aussi comme le reflet des tensions politiques et de l'état de la société serbe. Ce film nous offre une perspective pessimiste de l'agression n'ayant pas besoin de justification et étant un phénomène irrationnel.

Le film *Natasha* traite aussi ce sujet de la violence, mais cette fois c'est un mélange de désarroi profond et de trahison. Les protagonistes sentent que même la période démocratique n'améliorera pas les conditions de vie et la qualité de leur quotidien. La phrase souvent citée par mes interviewés est tirée de ce film :

« *Celui qui reste normal dans cette ville, il n'est vraiment pas normal.* »¹⁵²

Qu'est-ce qu'une normalité pour la société serbe ? C'est un quotidien stable, paisible qui sous-entend une normalité sociale. Dans son œuvre *Sociologie de la déviance*, Ogien écrit qu'un « phénomène social est normal pour autant qu'il est stable et récurrent dans une société donnée » (Ogien, 2012 :29). Il ajoute que la normalité repose sur « l'existence d'un système de normes et de valeurs qui [...] oblige chacun de ses membres à se conformer à des modèles de conduite institués » (Ogien, 2012 :228). Comme lui, les sociologues comme Durkheim et Weber admettent un postulat : « les nécessités de l'organisation de la collectivité exercent une contrainte sur l'individu en imposant une certaine conformité de ses conduites ». Durkheim ajoute qu'un fait social est normal dès lors qu'il est généralisé, répété, régulier, qu'il offre un univers de sens et qu'il remplit une fonction dans l'organisation et la cohésion sociale (Durkheim, 2007).

Donc, tant que le système et l'institution sont présents pour protéger un citoyen, que ce citoyen vit dans un univers sensé et dans une organisation saine de la vie sociale, il va respecter toutes les normes imposées. Cet univers est commun à l'ensemble des citoyens qui respectent les mêmes normes dans leurs pratiques quotidiennes. Sinon, ils peuvent être sanctionnés. Pourtant, le contexte dans lequel la société serbe s'est trouvée dans les années 1990 et qui a continué au début des années 2000 a bouleversé cet ordre social. Le quotidien des serbes change, leurs vies sont brutalisées, et le respect des règles socialement admises n'a plus aucun sens. La violence a aussi décomposé les liens sociaux et détruit le système de normes qui aidaient le fonctionnement normal d'une société. Weber nous rappelle que l'État exerce son pouvoir à travers des normes (selon Ogien, 2012), c'est-à-dire que si la normalité existe c'est grâce à un ordre et une pratique

¹⁵² *Onaj ko u ovom gradu ostane normalan, taj stvarno nije normalan*

sociale garantie par l'État. Donc, si l'État s'effondre, cette normalité s'effondre avec lui. Dans ce cas, un autre univers de sens est créé par un nouveau système de valeurs. Les membres de la société recréent de nouvelles habitudes, un nouveau quotidien, de nouvelles règles. C'est pourquoi ces personnes basculent dans le crime et la contrebande et tombent dans l'enfer de la drogue et des meurtres. Au moment où ces deux mondes se heurtent, le nouveau système de valeurs tend à s'imposer face à l'ancien. En situation de conflit armé et dans la période d'après-guerre, une nouvelle lutte s'ouvre dans la société, la lutte pour la normalité. Après les guerres yougoslaves, les Serbes errent à la recherche d'une nouvelle routine dans leur quotidien rocambolesque.

Cette quête de normalité continue à intriguer les cinéastes. Les années ratées sont montrées dans ces films dont le récit principal est une perte de sens, une déception, un fort désir de quitter la Serbie, la colère contre le régime de Milošević, l'ennui, la léthargie, la paresse. Les personnages sont âgés de trente à quarante ans, ce sont des étudiants ratés, des gens sans emploi qui vivent chez leurs parents. Ils survivent. Leurs vies sont monotones, ils passent dans la grisaille. Ils consomment de l'alcool ou de la drogue. Ils veulent faire quelque chose, mais ne savent pas quoi exactement. Ils mènent des conversations inutiles et superflues. Ils veulent changer, mais ne savent pas comment le faire. Le film *Des gens normaux* décrit cette génération désorientée qui vit en vain dans une situation économique très difficile. Leur quotidien est semblable au quotidien du public qui se rend devant les écrans de cinéma. Ce cadre du désespoir, du chagrin, du mensonge et de la quête perpétuelle de sens devient leur « normalité ». Mais, alors qu'ils veulent seulement vivre normalement. Ils voient cette vie normale à l'étranger et ils rêvent de quitter la Serbie pour avoir finalement un quotidien meilleur. Ils rêvent de plages mexicaines, de rues bruyantes new-yorkaises, de ciel bleu australien. Mais ils ne partiront jamais. Ces personnages sont liés par l'ennui, le désespoir et le cercle vicieux qui détruit toutes leurs illusions. Ils se rassemblent dans un café sombre où leurs destins se nouent. Ils discutent, ils partagent leurs rêves, leurs envies, leurs chagrins d'amour, leurs soucis d'argent. Ils sont tellement préoccupés par la survie qu'ils en sont vides d'émotions. Un des personnages, un rêveur amoureux d'une actrice connue, et le barman du café disent : « *J'ai envie de m'en aller, de partir, de disparaître, de m'évaporer, de naviguer* ». D'autres personnes sont blâmées pour leurs échecs, incapables de respecter leurs obligations.

« Dans *ce pays, où que tu te tournes, tu te prends un mur*¹⁵³ » est une phrase emblématique de ce film, et une citation souvent utilisée par les habitants serbes même aujourd’hui. Ils sont coincés en Serbie, limités comme dans une pièce sans porte. Il n’y a pas de sortie de cet état de détresse.

Enfin, un des protagonistes parvient à trouver de l’argent, reprend des forces, quitte la Serbie et monte dans le train pour Budapest. La dernière scène montre ses premiers pas dans la gare hongroise où la porte de l’Europe promise s’ouvre. En allant vers un futur meilleur, il jette un coup d’œil sur le Danube qui lui rappelle sa ville natale. Cette aspiration pour une nouvelle vie à l’étranger est aussi un sujet présent dans la cinématographie serbe. Est-ce que la vie est vraiment meilleure loin du pays natal, entouré d’étrangers ? Faut-il s’habituer à ce nouveau mode de vie, l’assimiler ou garder ce grain de folie balkanique ?

Faut-il s’expatrier pour trouver le bonheur ? C’est justement le sujet du film *L’Amérique des autres* » tourné aux États-Unis. Deux émigrés se rencontrent à New York, dans un quartier déplorable de Brooklyn. Bajo, un serbe et, Alfons un Espagnol, essaient de refaire leur vie. Le jour, Bajo travaille « au noir » et la nuit, il aide Alfons dans son bar. Bajo vit avec un coq, originaire de son village serbe. Ce coq réveille tous les matins la mère d’Alfons et lui rappelle son enfance et son village espagnol. Bajo a déménagé pour trouver une meilleure vie pour lui et sa famille. Il rêve de retrouver ses enfants sans savoir qu’ils sont déjà partis pour le rejoindre en Amérique. Mais sur le chemin, son fils cadet perd la vie. Son fils aîné, à son arrivée aux États-Unis, s’accoutume parfaitement aux nouvelles règles de la vie américaine. Mais l’*american dream* n’arrive pas à tout le monde. Le grand rêve de la richesse et de la liberté de Bajo s’effondre et il réalise que son bonheur ne dépend pas du pays où il vit.

Cette même aspiration à un avenir certain et stable à l’étranger est aussi décrite dans le film *Entre ciel et terre*.

A l’époque des sanctions de l’ONU, la Serbie est un pays sans dignité ni perspective. Trois jeunes diplômés, un architecte, un économiste et un étudiant en master de littérature errent dans les rues belgradoises à la recherche d’un avenir « dans un pays où cet avenir n’existe plus ». Nikola, architecte indépendant, mène une vie décente dans son bel appartement. Mais il est dépressif, toujours plongé dans ses pensées. Les deux autres jeunes hommes sont également des

¹⁵³ « *U ovo zemlji, gde god se okreneš, udariš u zid.* »

personnes très instruites, éduquées, mais marginalisées dans cette société perverse. Miško, l'économiste, s'occupe de contrebande de produits venus de l'étranger, et le troisième, le littéraire, est un « accro aux jeux de hasard ». Il perdra la tête à cause de cette addiction ce qui sera le tournant pour ses deux amis. Miško décide de quitter la Serbie, mais il n'a pas assez d'argent pour organiser le voyage en Australie pour lui et sa fiancée. Nikola est sorti de sa dépression, heureusement, grâce à une belle rencontre qui s'est transformée en histoire d'amour. Porté par cet enthousiasme, il vend son bateau, le seul objet de valeur qu'il possède et offre une belle somme d'argent à son ami pour qu'il réalise son rêve. Nikola est heureux, à Belgrade, là où il est, avec la femme qu'il aime. Cependant, son amie n'apprécie pas sa générosité. Elle lui reproche d'être un rêveur naïf qui pense plus au bonheur des autres qu'à sa propre vie. Elle le quitte et part avec un jeune homme qui a plus d'argent et des cousins qui vivent à l'étranger. Cette histoire déprimante et poignante met en scène une génération qui « était trop vieille dans les années 1990 pour recommencer sa vie à l'extérieur et trop jeune pour rester et mourir en Serbie. » (Lazarevic Radak, 2016 :298).

Les films *Jelena, Katarina i Marija* et *Nulle part* suivent les vies des émigrés serbes vivant aux États-Unis et en Suède où ils essaient de s'adapter à de nouvelles habitudes et coutumes. Jelena, Katarina et Marija sont les trois protagonistes de ce film, trois filles de Belgrade, du vieux quartier Dorcol qui se rencontrent à New York en 1999. Toutes les trois sont perdues dans leurs pensées. Chargées du passé, préoccupées par le présent, elles réfléchissent au futur. Leurs raisons d'émigrer étaient différentes. Une fille est arrivée pendant les conflits yougoslaves parce qu'elle a perdu son fiancé dans le tourbillon de la guerre, la deuxième est arrivée pour chercher un meilleur emploi, mais elle finit comme serveuse dans un bar. Et la plus jeune a fui les bombardements. Aucune n'a le droit de rentrer en Serbie car elles attendent les titres de séjour et les visas de travail afin de régulariser leur séjour sur le sol américain. Mais elles sont nostalgiques de leur pays natal, de leur ville, de leur famille et de leurs amis. Elles se racontent de petites anecdotes qui les unissent encore plus, elles partagent leurs secrets, leurs peurs et leurs rêves. Elles ne sont pas contentes, mais elles ne veulent pas rentrer en Serbie. Quand les filles sont tristes, déçues ou simplement trop nostalgiques, elles se dirigent vers la plage de la côte atlantique et regardent vers l'Est où se trouve leur Belgrade, leurs parents, leurs sœurs et leurs frères, leurs amants, leurs vraies vies.

Le film *Bureau des objets perdus* est sorti au cinéma en 2008 et il exploite la métaphore des objets perdus expliquant qu'il n'y a pas que les objets qui peuvent nous manquer. Nous perdons des objets, des personnes, mais aussi l'amour ou l'inspiration. Un être humain peut être aussi oublié, indésirable, éloigné. Deux jeunes hommes et une fille sont ainsi perdus dans ce film. Ils font partie de cette « génération perdue » et passent leurs temps à rechercher la réponse à la question « comment rattraper les quinze années ratées ? ». Ils errent sans but, et ne voient même pas le temps s'écouler. Voici une des discussions entre deux jeunes intellectuels qui échangent sur ce temps perdu pendant les années 1990.

« Les Serbes sont obsédés par le passé. Ils vivent dans le passé. Les Serbes s'intéressent à leur futur parce qu'il voit leur avenir comme un passé à venir. »¹⁵⁴

« C'est pourquoi je m'intéresse à Proust. Mais je cherche le temps perdu dans le futur. Je veux comprendre combien de temps encore nous avons à perdre dans notre futur. »¹⁵⁵

Ce film polarise les habitants de la Serbie en deux camps : les uns créatifs, intelligents et déprimés et les autres débrouillards, profiteurs, vicieux, mais optimistes. Ils croient que la Serbie est un pays où le succès appartient aux gens sans morale, sans scrupules, prêts à tout pour survivre.

Magi et Joystick discutent :

« Nous avons perdu la norme et l'indépendance. »

-« Nous avons la pauvreté et la dépendance. »

« Nous avons perdu la paix, la tolérance et l'amour. »

-« Nous avons la guerre et la haine »

« Nous avons la démocratie. »

-« Ne te fous pas de moi. La démocratie est un pur châtement pour les Serbes, laissons-la aux pays plus sérieux »

¹⁵⁴ « *Srbi su opsednuti prošlosti. Žive u njoj. Srbi i budućnost vide kao buduću prošlost.* »

¹⁵⁵ « *Zato me i zanima Prustova potraga za vremenom u budućnosti. Da vidim koliko još vremena moramo da izgubimo.* », traduction par A.B.

L'année 2000 ne leur a ramené ni bonheur, ni plus de possibilités, ni sérénité. Cette année zéro, l'année du redémarrage, d'un nouveau début, n'a pas apporté de changement. Ils ont perdu leur jeunesse, ils sont trop ironiques et sarcastiques, ils sont fâchés contre leurs parents qui ont fait les mauvais choix qui les ont conduits aux confrontations armées. Mais Joystick a au moins trouvé la formule pour rattraper tous ces années ratées.

« Tu soustrais les années perdues de ton âge actuel, et tu commences à vivre aujourd'hui comme si tu avais de nouveau vingt ans. »

Les possibilités pour ces générations perdues ne sont pas nombreuses : quitter le pays pour trouver un avenir stable, ou rester et essayer de survivre. La même claustrophobie de la vie en Serbie pénètre les pièces de théâtre dans lesquelles les jeunes s'apprêtent à partir à la recherche d'un monde meilleur à travers la planète.

Tableau 5 Liste des pièces de théâtres qui traitent du désespoir dans la société serbe

1.	<i>Beogradska triologija</i> [La triologie de Belgrade]	Biljana Srbljanović, 1997	Les trois histoires qui se succèdent à la veille du Nouvel An de 1996, 1999 et 2018 représentent trois épisodes caractéristiques d'une génération entière qui a grandi dans l'atmosphère de haine, de violence et de mort et qui a quitté la Serbie afin d'avoir une vie meilleure. Les destinations de Prague, Sydney et Los Angeles lient les personnages qui partagent le même destin. Ils se trouvent devant un choix, s'intégrer, s'assimiler ou rejeter une nouvelle réalité. Ils racontent leur quotidien au téléphone quand ils discutent avec leurs parents
----	---	------------------------------	--

			restés en Serbie.
2.	<i>Jasmin na stranputici</i> [Jasmin sur le mauvais chemin]	Ljiljana Lašić, 2002	Jasmin est un jeune homme bosniaque qui a échappé au tumulte de la guerre en s'installant à Belgrade. Un personnage errant dans un pays à la recherche de son identité, sa vérité et son avenir. Depuis qu'il est à Belgrade, il prie pour la paix et pour un visa pour un autre pays, pour un autre monde plus heureux
3.	<i>Šine</i> [Les rails]	Milena Marković, 2002	Une œuvre clé qui décrit une génération perdue qui a grandi dans les années 1990. Il montre le cercle vicieux de la violence qui se transmet d'une génération à l'autre. Nous nous demandons d'où vient ce mal ? Peut-être d'une force obscure, primordiale et invincible qui détermine les choix de l'être humain

Une pièce de théâtre traitant du sujet post-yougoslave est *Jasmin na stranputici* [Jasmin sur le mauvais chemin]. C'est une pièce écrite par l'actrice Ljiljana Lašić qui a trouvé l'inspiration dans les guerres récentes dans la région yougoslave. Elle a présenté son œuvre comme un drame *d'amour* et son personnage dans cette pièce dit : « *Je n'ai pas d'avenir, mon passé est minable. Les ex-pays, les ex-miss de beautés, les ex-tendresses et les ex-souvenirs... La désespérance. Que faire maintenant ? Je vous conseille l'amour.* » Le drame se déroule dans une famille belgradoise pendant les premières années après les guerres yougoslaves. Deux sœurs partagent le même appartement, l'une est chrétienne orthodoxe pratiquante, psychiatre à la retraite et la

deuxième est artiste, peintre et alcoolique. La peintre a invité un jeune homme bosniaque musulman qui a perdu sa famille dans la guerre à Sarajevo à habiter avec elles sans payer de loyer. La grande sœur, très religieuse et influencée par la propagande des médias, montre ouvertement son mécontentement voire sa haine envers le jeune bosniaque musulman. Stasa, peintre, artiste, chômeuse, sœur cadette, protectrice de Jasmin qui est le fils unique de sa meilleure copine, est prête à tout pour que Jasmin échappe au destin tragique de ses compatriotes. A Belgrade, il est sans papier, en situation irrégulière, il chante et joue de la guitare dans la rue piétonne et songe à partir au Canada. Mais le gouvernement serbe ne délivre pas de visa aux citoyens bosniaques. Pour que Jasmin devienne serbe, Staša décide de l'épouser. Pourtant, cette idée ne plaît pas à sa sœur Marlana. Car le mariage entre sa sœur sexagénaire et un jeune homme de vingt ans, qui en plus est un mariage mixte, est un vrai blasphème. Certes, le mariage n'est qu'une formalité et Jasmin obtient le visa canadien, un billet d'avion et la chance de débiter une nouvelle vie. Dès qu'il est parti, Staša avoue à Marlana que Jasmin est en réalité le bébé que Marlana a abandonné. Elle, la fille parfaite, mais jeune et capricieuse, qui sortait avec un artiste qui n'a jamais plu à ses parents. Quand Marlana a mis son bébé au monde, ses parents ont confié leur petit fils à Staša qui, à son tour, l'a confié à ses meilleurs amis, des bosniaques, qui n'ont jamais pu avoir d'enfant. Une fois qu'elle découvre que Jasmin est son fils, Marlana, prise de remords, combat ce nouvel amour ressenti mais jamais montré pour son fils perdu. Jasmin est maintenant loin, sur la route qui mène au Canada, terre promise aux yeux de nombreux immigrés yougoslaves. Le personnage principal est un pont qui relie et sépare à la fois les deux sœurs, si différentes dans leurs caractères, de la même façon que la rivière Drina sépare et réunit à la fois les Serbes et les Bosniaques.

Ce qui touche le plus le public n'est pas cette tragique histoire familiale mais le fait que Jasmin a un destin qui n'aurait pas dû être le sien. Il s'est trouvé par hasard en Bosnie, victime du chauvinisme et des discours nationalistes, méprisé par les Serbes en tant que Bosniaque, détesté par les Serbes alors qu'il est l'un des leurs. Jasmin a perdu sa famille en Bosnie, il a perdu sa fiancée, ses amis sont tous restés de l'autre côté de la rivière Drina, frontière naturelle qui sépare la Serbie de ses voisins bosniaques. C'est pourquoi Jasmin récite les paroles d'une chanson populaire : *« une fois que nos tombeaux seront couverts par l'herbe et par le temps, la nouvelle jeunesse ne saura pas quel côté est le bon. C'est toi, Drina, qui est mon destin et mon*

illusion »¹⁵⁶. La rivière Drina, présente souvent dans la littérature, est un cours d'eau déchaîné d'une couleur vert émeraude qui sépare et unit à la fois. Elle sépare deux côtes semblables et relie deux bords différents. Comment savoir de quel bord se positionner ?

Jasmin se sent perdu dans ce pays où il cherche la paix, la liberté, et le bonheur. Vu comme *Arabe, taliban, terroriste, moudjahidin*, parce que bosniaque, il comprend que cette guerre dont il a réchappé le suit en Serbie et il a seulement envie de s'en aller quelque part où il sera accepté tel qu'il est. Il est fier d'avoir réussi à s'enfuir de Sarajevo, déguisé en jeune fille en minijupe, en soulignant que : *en tant que Jasmin, il est détesté par les Serbes, les Bosniaques et les Croates, mais en tant que Jasmina*, (la fille dont il a pris le déguisement pendant sa fuite) *les soldats des trois armées sifflent* ». Le mauvais chemin sur lequel se trouve Jasmin est le même chemin que la Yougoslavie d'après-guerre a pris. Depuis, Jasmin essaie de trouver la sortie de cette impasse. Il n'a ni nationalité, ni origine, ni racines. Une autre raison pour laquelle cette pièce est aimée du public est que les ex-yougoslaves s'y reconnaissent, ils y voient leurs propres destins ou les vies brisées de leurs voisins, leurs cousins ou leurs amis. Cette pièce de théâtre est particulièrement représentative pour les émigrées yougoslaves, et plus précisément la diaspora du Canada. Le but de Jasmin était de survivre et de rester normal, but partagé par tous les Yougoslaves dans la période post-yougoslave. La pièce tente finalement de combattre les clichés nationalistes et religieux en montrant que les Yougoslaves, s'ils nient l'histoire commune, ne peuvent pas nier le même sort.

Cette génération désorientée est aussi le sujet qui intrigue Milena Marković et son œuvre porte le nom de *Šine* [Les rails]. On y suit une génération serbe déroutée qui grandit pendant les années tumultueuses, en 1990, entre le rêve socialo-communiste et les multiples guerres yougoslaves. Les héros, ou plutôt antihéros, de cette pièce n'ont pas de prénom. Nous observons leur vie dès l'âge scolaire, puis pendant la période du lycée, leur mobilisation pendant la guerre, et les premières années post-guerre. Il s'agit d'un vrai kaléidoscope de vies où la violence et le mal ont pris un rôle majeur. L'auteure de cet œuvre suggère que les violences de ces maux sont profondément enracinées dans les cœurs et les corps de ces individus et tirent leur origine des injustices et des violences dont ils ont souffert. Ces violences et l'injustice subies façonnent et

¹⁵⁶ *Drino, moja sudbino, Drino prevaro*

construisent l'individu ainsi que ses relations aux autres. Cette pièce évoque aussi les anciennes générations qui ont formé la nouvelle jeunesse qui expose à son tour à cette génération ancienne les conséquences de ses actes.

La pièce de théâtre commence avec l'entrée des lycéens dans leur salle de classe et avant que la professeure n'arrive, ils maltraitent l'un d'entre eux, un adolescent autiste, moins fort et plus peureux. Lui seul a un surnom, Debil.¹⁵⁷ Aussitôt, le cadre change et nous voyons les mêmes personnages huit ans auparavant. Ils sont tous ensemble dans la cour de l'école maternelle, et de nouveau, le petit autiste est tout seul, personne ne veut jouer avec lui. Le changement de cadre continue tout au long de la pièce de théâtre, en montrant des épisodes de la vie de ces mêmes personnages. Le garçon brutal a été mobilisé pendant la période yougoslave titiste et il a eu la chance de partir faire son service militaire au bord de la mer croate, en Dalmatie. Il passe son temps avec de jolies filles, sort et s'amuse. La scène suivante montre le même cadre en Dalmatie, mais pendant les guerres yougoslaves. Ce jeune homme violent est de nouveau en Croatie, mais il n'est plus le bienvenu, il y fait la guerre au nom de la Serbie. Il y est blessé, perd son bras, et il retourne en Serbie comme invalide de guerre. Une autre scène montre un deuxième jeune homme qui a survécu aux mêmes événements, rentrant en Serbie après la guerre et devenant un homme d'affaires. Cet homme est aujourd'hui un homme riche qui a une belle maison, une belle femme, un bel enfant mais un enfant autiste. Ces fragments de vie s'entremêlent, les destins se croisent et se recroisent de manière que le public se rende compte d'où vient cette colère et cette violence omniprésente. A la fin de la pièce, les acteurs se recroisent devant l'école, avec leurs propres enfants, et nous avons le sentiment que tout recommence comme dans un grand cercle vicieux. Ces personnages représentent cette jeunesse serbe égarée et abîmée, qui cherche à construire son identité entre les valeurs communistes, démocrates et nationalistes. Ces anti-héros vivent une crise d'identité, ils tentent de se positionner par rapport aux événements présents, et de se confronter au passé récent. Cette pièce a vu le jour en 2002 et elle est toujours aussi populaire et aimée en 2016. Les nouvelles générations, qui n'ont jamais connu la guerre, qui ne sont pas nées en Yougoslavie, regardent le déroulement de la pièce et découvrent en même temps l'histoire yougoslave. Leurs parents se retrouvent dans les personnages décrits et leurs grands-

¹⁵⁷ Débile en serbe

parents se souviennent de la Yougoslavie titiste puis de son éclatement douloureux. Se demandent-ils ce qu'ils auraient pu faire pour éviter cette tragédie ?

La trilogie de Belgrade est une pièce de théâtre écrite par Biljana Srbljanović, une auteure ouvertement engagée dans la lutte antinationaliste depuis les années 1990 jusqu'à aujourd'hui. L'histoire traverse l'espace et le temps et unit les destins de jeunes serbes qui errent à travers le monde. En 2018, cette pièce attire autant de public qu'en 1997. Les optimistes diront que cette époque d'exil est loin dans le passé serbe, mais la réalité confirme l'actualité du sujet trente ans après les guerres yougoslaves. L'histoire suit un groupe de jeunes expatriés serbes qui s'est rendu à Prague, à Sydney ou à Los Angeles en échappant à la guerre en 1996, au bombardement en 1999 et à la mauvaise situation économique en 2018. Ils sont tous partis afin de trouver une vie meilleure ailleurs. C'est le drame de l'émigration, de la perte de ses propres racines, de la déception. Au cours de la pièce, ces trois histoires alternent et représentent trois situations caractéristiques d'une génération entière qui a grandi entre haine, violence, incertitude et mort. Qu'est-ce qui les attend lorsqu'ils s'échappent ? Pourquoi ne sont-ils pas heureux ici, en Serbie ? Ils quittent leurs vies paisibles dans une période incertaine. Ils échappent à la mobilisation forcée et à l'obligation de faire la guerre. Ils fuient le chômage, les petits appartements dans lesquels ils vivent avec leurs parents, leurs grands-parents, leurs frères et sœurs et peut-être leurs tantes et oncles. Ils s'éloignent de leurs amis, leurs amours, leur famille, leur ville, leurs habitudes. C'est un sacrifice intime et une responsabilité envers leurs parents qui ont financé leur départ pour un futur incertain. Ils n'ont pas le droit d'échouer ou encore pire, de revenir à Belgrade. Que leur manque-t-il ici pour être si contents là-bas, de l'autre côté de la frontière serbe ? Tout ce qu'ils ont abandonné en Serbie, sauf le système politique corrompu, ils l'ont emmené avec eux à l'étranger. Un des personnages accuse son mari et ses parents :

« Tout est la faute de ta mère. A cause d'elle, nous sommes dans la merde. C'est sa faute si je me trouve là, et pas à Belgrade, avec mes amis, dans ma maison. C'est sa faute si je n'ai pas de travail dans mon domaine d'étude. Ils sont coupables, tes parents et les millions d'autres personnes comme eux, qui ont voté pour ces agresseurs, à cause d'eux aujourd'hui, nous sommes bombardés. On a failli mourir »

Quand ils parlent au téléphone avec leurs parents, ils remettent un masque pour camoufler leur tristesse et leurs désillusions et jouent le rôle des enfants heureux intégrés dans une autre culture. Pourtant, même loin de la Serbie, loin de la guerre, du bombardement ou du chômage, ils ne

trouvent pas leur place dans le monde, ils continuent à errer en se lamentant sur leur destin. L'écrivain David Albahari, par l'intermédiaire de son personnage qui est narrateur-écrivain et son alter-égo, décrit cette prise de conscience de l'exigence d'adopter une nouvelle identité et la volonté d'assimiler la nouvelle culture du pays. C'est la seule manière de quitter véritablement l'espace et de se débarrasser des souvenirs douloureux. Selon le narrateur, avec le changement de lieu et de domicile, il doit changer d'identité. Ceux qui emportent, en déménageant, les vieux problèmes de leur ancien pays, continuent de vivre dans l'angoisse des anciens soucis. Il dit :

« C'est là où réside exactement mon problème, et pas seulement le mien, mais le problème de tous ceux qui viennent et, en apportant ce qu'ils auraient dû laisser chez eux, ils ne font que tourner en rond au lieu d'aller de l'avant » (Albahari 2005 : 134)¹⁵⁸.

2.3.2. Les romans de la douleur

J'ai emprunté ce syntagme des *romans de la douleur* à David Norris. Il l'utilise pour décrire les œuvres serbes publiées dans les années 1990 qu'il trouve chargées d'histoire, hantées par le passé, et baignées ou imprégnées des espoirs trahis. (Norris, D. A. (2018). *Haunted Serbia*). Certains écrivains ont choisi de décrire cette nausée et cette claustrophobie de la vie en Serbie, d'autres dépeignent le dégoût et l'absurdité. Ils sont préoccupés par les bouleversements que la guerre a amenés dans leur pays et le sentiment de trahison. Certains décrivent ce besoin profond de quitter le pays, de s'exiler, de s'expatrier juste pour avoir la possibilité de « respirer librement ». Albahari nous explique, à l'aide de son alter-ego, que « celui qui vit avec l'histoire, il ne vit pas avec sa vie, il est mort même lorsqu'il est en vie » (Albahari 2005 : 96).

Tableau 6 Liste des romans qui traitent du désarroi de la société serbe

1.	<i>Zimski dnevnik</i> , [Journal]	Srđan Valjarević, 1995	C'est un journal intime écrit en
----	-----------------------------------	------------------------	----------------------------------

¹⁵⁸ Traduction par A.B.

	d'hiver]		hiver 1995 où l'auteur essaie de dénicher des morceaux de bonheur dans le quotidien gris belgradois
2.	<i>Mamac</i> [L'appât]	David Albahari, 1996	Un narrateur-écrivain essaie d'écrire son propre livre en étant inspiré par la vie de ses parents. Il décrit son quotidien et la difficulté de coucher des mots sur le papier. Il écoute la voix enregistrée de sa mère qui lui raconte l'histoire de sa famille, maintenant qu'elle est décédée. Il recherche aussi son identité par rapport à son histoire familiale, son déménagement, son pays déchiré par les guerres fratricides.
3.	<i>U potpaljublju</i> [Au fond de cale]	Vladimir Aksentijević, 1997	Le protagoniste du livre regarde sa vie passer devant ses yeux, apathique et endormi. Passif, il observe ses amis qui partent à la mort, sur le front ou à l'étranger.
4.	<i>Kandže</i> [Les griffes]	Marko Vidojković, 2002	C'est un livre qui décrit l'état d'esprit des jeunes pendant les manifestations étudiantes contre le régime de Milošević en 1995. Il décrit d'une manière grotesque et ironique la réalité serbes en 1990 et les jeunes désespérés, abattus et épuisés après la crise yougoslave
5.	<i>Kandže 2</i> [Les griffes 2]	Marko Vidojković, 2012	Vidjkovic continue de suivre son antihéros du premier livre. La Serbie s'effondre, sous le joug de la corruption pendant que les citoyens vivent l'enfer.

			Heureusement, une nouvelle drogue émerge du marché, ce qui permet à tous ceux qui l'avalent de devenir ce qu'ils devraient être ou ce qu'ils sont réellement. Les Serbes, devenus toxicomanes, sont enfin prêts à lutter pour la liberté et la tolérance dans leur pays.
--	--	--	--

Ceux qui sont restés à Belgrade pendant le tumulte de la guerre se sont sentis étouffés par leur propre ville. Ils sont pétrifiés de peur, d'incertitude face aux décisions à prendre. Ils sont figés dans leur quotidien, bloqués dans leur vie, paralysés par le manque de possibilités. Ils se trouvent dans une impasse, devant un mur. Ils suffoquent. Dans une ville figée par l'hiver, dans un pays enfermé et hypnotisé par la propagande, un écrivain cherche les détails qui font la différence dans cette grisaille. Srđan Valjarević, se promène, observe et prend des notes sur des actes individuels qui se remarquent en cet hiver 1994. Son livre, *Zimski devnik* [Journal d'hiver] décrit Belgrade et ses habitants. Le gris, la neige, la pauvreté, le désintérêt et le désespoir alternent et tournent en boucle dans ce journal intime. La phrase : « *Bien que je me trouve là où je suis, je suis perdu. Je ne sais pas quoi faire, je ne sais pas où me mettre* » est le leitmotiv de ce livre, mais aussi des années 1990 en Serbie.

Un autre écrivain, Vladimir Arsenijević décrit un jeune homme dont la vie, déjà désordonnée, est bouleversée par le fait que dans quelques mois il deviendra père. Le personnage principal d'*Au fond de la cale*, un pessimiste de nature, se cache dans son appartement et ne répond pas à la sonnerie du téléphone ou de la porte, car il a peur d'être mobilisé et renvoyé sur le front bosniaque.

« *Je sais que demain ne sera pas beaucoup mieux que ce que je vis aujourd'hui, mais c'est comme ça tous les jours. Je n'ai rien à voir avec tout ça. Je ne suis pas celui que je veux être. Hier, je n'étais pas bien, il n'y a aucune chance que j'aille mieux demain, du coup, aujourd'hui, ce n'est pas terrible.* »

Ce jeune homme dérouté rencontre son amoureuse Anđela, un vrai ange qui embellit son quotidien. Le héros décrit le quotidien banal qui se cache derrière l'appel militaire et l'inquiétude avant le départ. Son existence se déroule dans l'ambiance du départ d'amis à la guerre ou à

l'étranger, et des funérailles de ses amis. C'est soit la mort au combat en défendant de fausses valeurs, soit la mort en se réfugiant dans la drogue. L'ambiance est infernale pour accueillir un enfant. La jeunesse serbe se perd sur le front, dans des crimes et dans la dévastation toxicomane. La guerre et l'héroïne prennent de plus en plus d'ampleur et la liste des victimes s'élargit. Celui qui n'a pas trouvé de meilleure vie lors d'un départ à l'étranger, la cherche dans les hallucinations. Alors, notre protagoniste se pose cette question : comment prendre une décision cruciale pour changer sa vie. Sa vie est couverte par une « *masse épaisse coupable de toutes les souffrances* ». La guerre a désintégré le pays, mais aussi la vie des habitants yougoslaves. Ce jeune homme est le portrait d'une génération sans chance, sans avenir, sans possibilité. Ils se sont habitués aux mauvaises nouvelles. Résignés, ils apprennent le décès d'un proche. Un mort de plus. Un ami de moins.

L'autre livre que je voulais mentionner est celui du jeune auteur Marko Vidojković intitulé *Les griffes*. Il dépeint l'atmosphère des manifestations étudiantes de 1995, lorsque les citoyens se sont élevés contre les fraudes durant les élections. Avec un langage familier, sous la forme d'un journal, l'auteur nous invite dans le monde d'un étudiant, où son antihéros sans nom montre le quotidien insensé d'un jeune Belgradois. Il est fâché contre tout le monde, son ex-petite amie, son père qui a divorcé de sa mère et qui ne les aide pas financièrement, les professeurs de la faculté, les autorités politiques. C'est un jeune Don Quichotte prêt à combattre jusqu'à la mort. Désespéré dans le monde des menteurs, des crédits bancaires, de l'hypocrisie générale, cet anti-héros dit :

« *La seule chose que j'ai apprise pendant ces vingt années, est comment déjeuner chez la mère de mon ex-copine, comment étudier à la faculté qu'on déteste de tout son corps en se préparant pour le boulot qu'on haïra de tout son corps, dans ce pays de fous, de la tyrannie et des accusés de crimes de guerres* » (Vidojković, 2010, page 233).

Vidojković a aussi noté une phrase qui devient le leitmotiv des habitants de ce pays : *La pire chose qui puisse t'arriver en Serbie est d'habiter en Serbie.*¹⁵⁹

La monotonie ténébreuse de sa vie est bouleversée par la rencontre d'une jeune femme intelligente et créative. Elle se dit aussi médium, une voyante qui sait déjà que cette insurrection

¹⁵⁹*Najgora stvar koja može da ti se desi u Srbiji jeste da živiš u Srbiji.* (Vidojković, 2010, page 15)

étudiante ne portera pas ses fruits. Donc, notre antihéros apprend les événements futurs qui le désenchantent. L'idée que le régime de Milošević durera encore trois ans de plus brise tous ses rêves d'un avenir meilleur. Pourtant, il poursuit son combat. Anéanti et abattu par les nationalistes au pouvoir, il retombe dans son quotidien morose.

2.4. La Yougoslavie- le pays trahi

« Je suis un mutant multiethnique, produit du socialisme titiste, bâtard, alors je ne corresponds à aucun critère »¹⁶⁰

Les années 1990 sont aussi une époque de critique de l'idée panslave qui était présente dans les propos des intellectuels serbes pendant une vingtaine d'années. Vladimir Aksentijević définit l'époque yougoslave socialiste comme la période de l'expérience du Yougolaboratoire¹⁶¹. Selon lui, les peuples yougoslaves ont été enfermés ensemble à l'intérieur des frontières yougoslaves et cet espace est devenu un endroit où les politiciens-scientifiques ont testé leur prototype de l'union transnationale. L'expérience a échoué, les rats de laboratoire ont été délaissés, désorientés et épuisés.

Dans les années 1990, la mort de l'ancienne Yougoslavie et les guerres auxquelles la population a été confrontée suscitent de nombreuses théories plus ou moins scientifiques dans lesquelles les différences culturelles ou évolutionnistes expliquent le conflit armé. Comme le souligne Hayden, « l'histoire sur un adversaire qui acceptait le catholicisme, l'orthodoxie ou l'islam sur un territoire désigné comme un carrefour de migration au sud de l'Europe offre une série de stéréotypes trop tentants pour être ignorés » (Hayden, 2003 :17). Il poursuit en disant que la plupart des tentatives d'expliquer la désintégration de la Yougoslavie partaient du principe que ce pays était « un mauvais mariage » et « une expérience ratée de la coexistence de

¹⁶⁰ Citation de Rambo Amadeus lors de ces concerts, source : YouTube

¹⁶¹ *Jugolaboratorija*- titre d'un essai de l'écrivain V.Arsenijević où il fait une allusion que l'expérience vécue en Yougoslavie est comme une expérience avec des rats, on a eu des yougoslaves comme cobayes humains

personnes essentiellement incompatibles ». Continuons dans ce sens en disant que ces peuples si différents se battaient entre eux depuis des siècles et pendant l'ère yougoslave, ces habitants ont été maintenus ensemble uniquement par « le pouvoir de la dictature communiste » (plus Hayden, 2003 : 11-19)

Certains scientifiques affirmaient que la Yougoslavie a toujours été la *tour de Babel*¹⁶², dont les constructeurs échangeaient dans différentes langues. D'autres experts disaient que les peuples du Sud étaient incapables de comprendre la culture des autres peuples yougoslaves, « comme si la désintégration avait été incorporée dans la structure même de l'Etat ». Hayden cite d'autres auteurs¹⁶³ (Hayden, 2003 :17), en disant que le conflit armé était dans les veines des yougoslaves qui étaient condamnés à la guerre éternelle. C'était une décennie surchargée par les termes comme *le choc des civilisations, le baril de poudre, les fantômes des Balkans* etc. Dans les années 1990, la Yougoslavie a été le *pays des démons*¹⁶⁴ où *les portes de l'Enfer*¹⁶⁵ se sont ouvertes. Ceux qui ont décrit la Yougoslavie comme *le pays du chaos* ont eu raison. Bien sûr, toutes les métaphores étaient exagérées.

Une fois que les armes se sont tues, l'éclatement de la Yougoslavie a suscité des discussions officielles ou privées sur les causes de la désintégration, les motivations des créateurs du conflit, l'influence des autorités étrangères, le mauvais fonctionnement des institutions officielles instables. Ils explorent l'hypothèse selon laquelle le système économique yougoslave était illogique, et le partage des richesses inégal, etc. Les historiens remontent vers un passé de plus en plus ancien pour trouver la nation balkanique authentique et autochtone, en soulignant l'absurdité du yougoslavisme qui réunissait des cultures si différentes. La critique de l'époque yougoslave était omniprésente, les discours ethnocentriques envahissaient l'espace scientifique en s'appuyant sur des sources pseudo-scientifiques. Les motifs comme l'héroïsme, la tragédie nationale, les mythes sur le sang et le sol, la haine innée ou la vengeance datant du Moyen Age, ont permis la consolidation d'identités nouvelles (Matic, 2005 :314). Le mythe politique qui a prolongé la gloire du maréchal Tito dix ans après son décès a été remplacé par la mythologie de

¹⁶² Remet, S. (2002). *Balkan Babel: The Disintegration of Yugoslavia From the Death of Tito to the Fall of Milosevic*, Westview Press, Oxford

¹⁶³ Kaplan, 1993 : 175 cité par Hayden : 2003 :17

¹⁶⁴ Titre du reportage de la télévision ABC sur les guerres yougoslaves (The Land of Demons, Peter Jennings)

¹⁶⁵ Titre du film documentaire sur la fin de la Yougoslavie, BBC (The death of Yugoslavia :The gates of Hell, Brian Lapping)

l'État nationaliste. Les Yougoslaves deviennent des Serbes et ceux qui se sentent yougoslaves sont marginalisés. Les communistes deviennent les nationalistes, les traditionnalistes et les croyants pieux découvrent l'orthodoxie. La mystification de l'histoire récente commence. Dans ce contexte, certains films de la *Vague noire yougoslave*, interdits par Tito et le parti, sont ressortis dans les années 1990. « Leurs contenus ont d'abord été utilisés comme preuve des méfaits de la voie socialiste » (Radak Lazarevic, 2017 :79), de la dictature titiste, de l'intolérance communiste. Pour la première fois, les gens se permettent de critiquer la période titiste en soulignant la cruauté du régime (titiste). Comme d'autres artistes, Kusturica, en 1985, montre l'autre facette de la médaille titiste avec *Otac na službenom putu* [Papa est en voyage d'affaires]. Il y parle de camps de travail pour les Yougoslaves anti-communistes, ce qui reste un sujet tabou jusqu'au début du XXI^{ème} siècle.

2.4.1. L'idylle yougoslave sous une loupe artistique

Le film « *Tito et moi* » réalisé par Goran Marković est le premier film qui met en question le temps idyllique de la Yougoslavie Titiste ainsi que le questionnement de l'amour pour le maréchal, ressenti par les enfants et les jeunes pionniers. Le film est sorti en 1992 quand les guerres yougoslaves ont déjà envahi la région. Il s'agit d'un drame romantique et rigolo qui a pour sujet la critique du titisme. C'est une thématique rare car depuis les années 1990 les films serbes abordaient essentiellement la guerre sanglante. Le film suit en 1954 l'aventure du jeune Zoran de Belgrade, un garçon de 10 ans très gourmand et rondelet. Il est amoureux de Jasna, une orpheline de guerre, qui est un peu plus âgée que lui et cet amour romantique le tourmente. Le fait que Jasna parte pendant deux semaines pour visiter le pays du Maréchal Tito, le rend trop triste et désespéré. Pourtant ce chagrin d'amour le motive pour participer au concours littéraire de l'école où le premier prix est un voyage, avec d'autres pionniers, Jasna incluse, dans la ville natale du grand maréchal. Heureusement, il gagne le concours, et son inspiration l'amène à Kumrovec, La marche des enfants dans le pays natal de Tito, qui se terminera par une réception

chez le dictateur. D'un côté ses parents sont surpris par son succès ainsi que par son amour pour Tito car ils tirent leurs origines d'une famille citoyenne de Belgrade dont les communistes ont confisqué une partie de l'héritage. Tandis que les amis de sa classe sont ravis de son succès, sa famille en a honte. Pourtant, Zoran est content et excité : il part en voyage. Il aime de plus en plus le président Tito car c'est grâce à lui qu'il va passer quatorze jours en compagnie de Jasna. Cependant, son amour n'est pas réciproque et au fur et à mesure de son voyage, il se rend compte que Jasna n'est pas parfaite.

Le film ressemble à la lecture d'un texte littéraire écrit comme un devoir à la maison, d'une manière enfantine mais sincère. C'est Zoran qui est le narrateur dès le début du film, dès la présentation de sa famille qui partage son appartement avec sa tante et la famille de sa tante et sa grand-mère. Il n'est pas rare qu'en famille on critique le régime de Tito, son extravagance et sa dictature imposée. Dans une scène du film, les enfants rencontrent un homme pêchant au bord du Danube et gagnant sa vie en vendant ses poissons. Les enfants lui demandent quel est son métier et pourquoi il ne l'exerce pas. Le monsieur répond qu'il est historien d'art mais il ne peut pas trouver de travail à cause de lui et il lève sa tête vers le ciel. Les enfants répliquent :

« A cause de Dieu ? », mais le pêcheur répond : « On ne vous a pas appris à l'école que le Dieu n'existe pas ? Dans ce pays il existe quelqu'un qui est plus important que Dieu. Quand vous grandirez, vous comprendrez tout ça. Peut-être. »



Figure 23 *Tito I ja* [Tito et moi], G. Marković, Zoran en train de lire sa lettre devant la statue du maréchal Tito, source : Screenshot, YouTube

C'était la vraie critique du titisme, l'interdiction de la religion et montrer que les opposants au régime n'avaient pas les mêmes droits que les membres du parti communiste. A cette époque-là, les Yougoslaves sont partagés entre communistes et capitalistes, et cette distinction est remarquable au sein de la famille de Zoran, parmi les gens qui habitent dans un même appartement. Sa petite cousine afin de le blesser lui dit : « Communiste ! J'ai vu, tu colles des photographies de Tito dans ton cahier. » Et lui, lui reproche d'être capitaliste comme ses parents. Zoran aime le Maréchal Tito, il l'a découvert à l'école, et il en est fier. Quand il entend que la participation au concours littéraire lui donnera droit à un séjour avec son amoureuse, il écrit un poème à la gloire du maréchal :

Pitate me da li volim Tita
Znajte tako nešto se ne pita
Znajte njega vole svi ljudi na svetu
podjednako
Kinezi, Španci, Indijanci, Japanci, crnci

Kao svako dete na ovoj planeti (...)
Kad Sunce počne da se gasi
Tužan legnem ja u kasne sate
Skopim oci i mislim na Tita
Rekao bih tada da me neko pita
Njega volim više i od mame i tate

Vous me demandez si j'aime Tito,
Sachez que cette question ne se pose pas,
Sachez que tout le monde l'aime de même
intensité,
Les Chinois, les Espagnols, les Indiens,
Les Japonais, les noirs,
Ainsi que chaque enfant sur cette planète,
Quand le soleil se couche,
Je me couche tard, je suis triste,
Je ferme les yeux et je pense à Tito,
Si quelqu'un me le demandait,
Alors je dirais,
Que je l'aime plus que mon papa et ma
maman.

Pourtant, une fois parti avec les autres enfants dans la direction de Kumrovac, il connaît de nombreuses mésaventures. D'abord, Zoran vit une déception amoureuse car Jasna tombe amoureuse d'un autre garçon plus populaire, plus beau et plus grand que lui. Sur le chemin, il apprend que Tito n'est pas parfait, qu'il est forcé de continuer son voyage sous la pluie, de dormir sur le sol boueux et de se baigner dans les rivières froides, comme les vrais partisans. A la fin du film, au lieu de lire son poème qui lui a apporté les honneurs, il prononce un discours dans lequel il résume l'amour artificiel pour le maréchal Tito.

« Il s'agit d'un grand malentendu. J'ai écrit un grand mensonge : que je t'aime plus que mes parents. Chacun qui me connaît, sait très bien que j'aime ma maman et mon papa le plus au monde entier. (...) Je préfère mes amis à toi et je préfère même Gary Cooper dans tous ses rôles. En fait, j'aime tous les gens qui m'entourent, tous ceux que tu ne connais pas, les gens qui sont bons, intéressants et auxquels je tiens beaucoup. »¹⁶⁶

¹⁶⁶ Citation du film *Tito et moi*

Après ce discours, ses camarades étaient fiers de lui tandis que son instituteur, les organisateurs de la marche des enfants et les membres du parti communiste étaient fâchés et déçus. Pourtant, juste après cet événement public, Zoran a reçu une lettre écrite par Josip Broz Tito qui l'invitait dans sa résidence afin de fêter l'anniversaire du maréchal. Zoran décide d'y aller avec les autres pionniers. Pendant cette célébration solennelle, le petit garçon perd son intérêt et sa foi dans le communiste et le socialisme et au lieu de prendre la photo avec le président Tito, il s'échappe dans la salle à manger et se réjouit des tartes, biscuits et autres pâtisseries en choisissant les gâteaux de Tito.



Figure 24 *Tito I ja* [Tito et moi], G. Marković, Zoran préfère les gâteaux à la compagnie du maréchal Tito, source : Screenshot, YouTube

Ce film est un des premiers qui a critiqué la période titiste et qui a mentionné que l'idéalisation du maréchal et du régime communiste pouvait être un mensonge. Quand le but était d'obtenir un appartement aux critères sociaux, de réussir un entretien d'embauche, d'améliorer sa situation professionnelle ou financière, devenir membre du parti au pouvoir avait un prix.

Le deuxième film qui traite aussi de la période titiste est *Tri karte za Holivud* [Trois billets pour Hollywood]. Ce film a aussi servi à la déconstruction des mythes yougoslaves. Il est diffusé en 1993 et réalisé par Božidar Nikolić et raconte le désir de trois garçons cinéphiles émerveillés par

tout ce qu'ils ont vu dans les films américains. Mais leur souhait de partir à Hollywood se heurte au grand désir du commissaire de police de leur village d'organiser la célébration de l'arrivée du maréchal Tito dans leur petite commune. Malheureusement, l'arrivée du maréchal tombe à la même période que la nouvelle situation potentiellement dangereuse de Cuba en 1962. Par conséquent, les Yougoslaves ont eu peur de la guerre nucléaire ont commencé les préparations pour la catastrophe. Pendant ce temps, le commissaire, harassé par la célébration, hanté par l'ennemi imaginaire et hypnotisé par l'amour du président, essaie de calmer la panique de ses compatriotes, et de les contrôler pour faire au mieux le jour de l'arrivée du train du maréchal. Les façades des maisons sont repeintes en blanc, les vitrines des magasins brillent, la place centrale est nettoyée, les chansons patriotiques résonnent, les pionniers récitent des poèmes glorifiant Josip Broz.



Figure 25 *Tri karte za Holivud* [Trois billets pour Hollywood], le commissaire organise la célébration de l'arrivée du maréchal Tito, source : Screenshot, YouTube

La rigueur est exigée car ce village est un miroir du pays entier. « *Tous doivent agir selon leurs obligations et responsabilités données par l'organisation* ». Mais, les citoyens n'obéissent pas à leur commissaire, manquent de respect envers le pouvoir officiel du pays et doutent du pouvoir

suprême du socialiste. En plus, le jour J, quand tout est prêt, les citoyens jouent leurs rôles, l'orchestre joue la musique solennelle, mais Tito est en retard. Le commissaire commence à voir des espions et des traîtres partout et les incarcère. La prison devient rapidement trop petite pour emprisonner tout le monde : un citoyen qui a passé treize ans en Amérique et sa femme américaine, un Italien marié avec une yougoslave, les musiciens... Quand le train de Tito arrive dans cette petite gare, il n'y a plus que le commissaire pour l'accueillir et en plus, le train passe devant la gare sans s'arrêter. Donc, le discours officiel des autorités politiques s'est déplacé des propos nationalistes vers la désillusion de la période yougoslave et la critique de l'autorité socialiste.

2.4.2. Qu'est-ce qu'il reste de l'utopie yougoslave

Dans son livre, Hayden prétend que la rupture de la Yougoslavie ainsi que la structure des conflits yougoslaves peuvent être expliquées comme « les conséquences logiques » de l'adoption de certains concepts constitutionnels, à partir de la fin des années 1980. Au milieu de l'année 1989, considérant que la Slovénie était l'État d'une nation souveraine, donc nation slovène, « l'élite dirigeante de Slovénie a adopté les structures du nationalisme constitutionnel et a contesté la légitimité de chaque autorité centrale en Yougoslavie. » (Hayden, 2003 :32)

La fin de la Yougoslavie commence avec la crise de la constitution où soudainement les habitants du pays sont définis seulement par leur identité nationale. Leur profession, éducation, caractère, leurs émotions, leurs idées ou opinions n'influencent plus leur identité, ils sont réduits à l'appartenance ethnique ou nationale. En quelques mois, le pays se désintègre et les Yougoslaves restent sans patrie.

Les frontières entre les pays yougoslaves tremblaient, mais elles restaient franchissables pour les habitants et les échanges culturels. Grâce à la contrebande, ils se procuraient des produits alimentaires, de l'essence, des cigarettes, mais aussi de la musique, des films, des livres qu'ils ne pouvaient pas acheter chez eux. La musique et surtout la musique pop-rock de la Yougoslavie qui est regroupée aujourd'hui sous le nom de musique *ex-yu* ou *ex-yougoslave*, est restée très populaire pendant toute la période de guerre. Les concerts de groupes croates n'ont pas eu lieu en

Serbie, les musiciens serbes ne jouaient pas en Bosnie ni en Croatie, mais la population, débrouillarde, se procurait des cassettes avec les nouvelles chansons qui ensuite, ont été transmises de main en main.

Il n'est pas rare d'entendre que la musique reste un élément important d'unification qui fait partie du réseau d'idées et de connaissances très vaste qui continuait à promouvoir la conception du *yougoslavisme*. Yu-rock, en collaboration avec d'autres représentations culturelles, constitue la communauté imaginaire yougoslave. Ici, la thèse de Stef Jansen et la notion de « *yougoslavness* » pourrait être utilisée, car il propose que la qualité d'être yougoslave ou aimer la Yougoslavie est une notion qui se réfère plutôt « aux frontières ethniques ouvertes » qui possèdent un caractère « tolérant, antinationaliste et cosmopolite » (Jansen, 2009 :80). Alors, l'*ex-yu rock* est compris comme un mouvement antinationaliste, une alternative du nationalisme envahissant les républiques fédératives yougoslaves. Perkovic dans son étude sur la musique rock yougoslave constate que « *yu-rock* était yougoslave dans le vrai sens du terme car cette musique était le seul phénomène yougoslave qui englobait les valeurs de ce pays multiethnique et multiculturel. » (Perkovic, 2011 :11). Pourtant cette hypothèse n'est pas valable vu que d'autres manifestations et d'autres héros yougoslaves ont aussi été des éléments de l'unification yougoslave. Vjekoslav Perica nous rappelle que les rituels patriotiques yougoslaves continuent leurs vies après la mort d'un pays commun comme le « flambeau de la jeunesse » qui se déroule encore aujourd'hui. Perica continue avec l'importance des manifestations sportives, les célèbres joueurs de basketball, de football, de waterpolo qui sont encore aujourd'hui vénérés dans toutes les républiques. Perica les définit comme les éléments de la nouvelle religion civile : « religion de fraternité et d'unité » dont nous allons discuter plus tard (voir plus Perica, 2002). Les musiciens, mais ensuite les acteurs, les cinéastes, les écrivains proclamaient la paix et la tolérance et s'opposaient clairement au régime nationaliste et politique belliqueux de l'époque. Certains experts certifient que juste avant l'effondrement du pays, les Yougoslaves ont été les témoins de « la confrontation entre les forces d'intégration et de polarisation » (Jovic, 2001 :107). D'autres diront que les autorités socialistes ne sachant pas comment lutter contre l'esprit rebelle du rock and roll, ont utilisé cette musique en leur faveur. Ramet, par exemple conclut que « les autorités du régime socialiste ont finalement compris que si la musique rock ne pouvait pas être complètement supprimée, peut-être pourraient-ils les manipuler pour qu'ils se mettent du côté du socialisme » (Remet, 1994 :8).

Le musicien emblématique de la génération qui a grandi dans les années 1980 et 1990 est Milan Mladenovic, leader du groupe *EKV*. Nous avons déjà consacré quelques lignes à ce phénomène culturel, mais il faut souligner leur combat pacifiste des années 1990. La force créative de ce groupe se résume dans les inspirations du chanteur et parolier, Milan et de la pianiste Margita Stefanović. Ils sont à l'image de la génération perdue qui n'a pas su s'adapter aux changements que la guerre et l'idéologie nationaliste ont amenés. Les deux ont abusé de la drogue, et Mladen est décédé en 1994 d'un cancer du pancréas et Margita a trouvé la mort, seule, oubliée et affaiblie par le virus du VIH.

Leur chanson symbole du pacifisme et du cosmopolitisme est *Zemlja* [Le pays]. Elle fait partie de leur album publié en 1987 sous le nom de *Ljubav* [L'amour] qui déjà symboliquement annonce l'importance de la tolérance en Yougoslavie. Certains sociologues ont proposé que cette chanson devienne « la chanson la plus patriotique du yu-rock » (Perica, 2012 :61). Cette chanson est jouée en boucle encore aujourd'hui, et dès les premiers vers, nous retrouvons le cosmopolitisme : *c'est notre pays, le pays de tous nos habitants* ». Bien que le titre soit *Le pays*, c'est clair qu'il s'agit de la Yougoslavie.

Ovo je zemlja za nas

Ceci est notre pays,

Ovo je zemlja za sve naše ljude

Ceci est le pays de tous nos gens,

Ovo je kuća za nas

Ceci est notre maison,

Ovo je kuća za svu našu decu

Ceci est la maison de tous nos enfants,

Pogledaj me, o pogledaj me

Regarde-moi, regarde-moi,

Očima deteta

à travers les yeux des enfants.

(*Zemlja*, [Pays], EKV 1987)

Dans une autre chanson du groupe *Elektricni orgazam*, le pacifisme continue et certains y voient un avertissement sur la montée du nationalisme :

*Neka tvoja glava bude samo tvoja briga
Ne daj da joj govore, neka sama otkrije.
Igra rock and roll cela Jugoslavija*

Que ta tête soit ta seule préoccupation,
Ne te laisse pas faire, découvre tout seul,
La Yougoslavie entière joue du rock and roll.

(Igra rock and roll cela Jugoslavija, [La Yougoslavie entière joue du rock and roll], 1988)

Dans ces paroles, ce groupe dénonce les discours des autorités nationalistes de l'époque. Il ne veut pas être manipulé et rappelle à ses fans de se faire leur propre opinion, sans être influencés par la rhétorique guerrière.

La musique en ex-Yougoslavie a été vue comme un facteur d'intégration post-yougoslave et depuis les années 1990, la population est à la recherche d'une vedette aussi grande que Lepa Brena afin de poursuivre son succès. Pourtant, cette fois-ci, comme le musicien Rambo Amadeus le dit, il est une star internationale et avant il n'était qu'une célébrité yougoslave. « *Avant j'étais célèbre seulement en Yougoslavie, mais aujourd'hui je suis une star internationale, aujourd'hui j'ai des fans en Serbie, Bosnie, Croatie, Slovénie, Monténégro et Macédoine. C'est presque la moitié d'Europe* »¹⁶⁷

Dans un autre contexte, plus ironique, plus brut, un autre groupe dont nous allons parler dans la suite est *Zabranjeno pušenje*. Le groupe est constitué de presque le même groupe de personnes qui a créé les *Surréalistes*. Encore une fois, la jeunesse yougoslave analyse l'état d'esprit des yougoslaves. Sejo, Zeja, Nele ont créé le groupe punk et rock qui a commencé à critiquer la société, les préjugés, l'intolérance ethnique, le communisme. Fondant le nouveau courant musical nommé *nouveau primitivisme*, ils dénonçaient les sujets sociaux d'une manière brute, simple, sincère et souvent vulgaire. Les deux chansons décrivent le style musical de ce groupe ainsi que le sujet traité dans la majorité de leurs corpus.

¹⁶⁷ Interview de Rambo Amadeus, source YouTube, <https://www.youtube.com/watch?v=TnrrFfQbIH8>

*Danas je Dan Republike
i Stari se sjeća ratnih dana
žao mu je što se ni klinci
više ne igraju partizana
Žao mu je što neki misle
da je život negdje drugdje
i ne sanja se više stari san
čekaju pasoš da odu van*

(Dan republike, [La fête de la république])

Aujourd'hui, c'est la fête de la République,
Et mon Vieux se rappelle les jours de guerre,
Il regrette que même les enfants,
ne jouent plus aux partisans,
Il est désolé que certains pensent,
Que la vie est ailleurs,
Et qu'on ne rêve plus d'ancien rêve,
Ils attendent leur passeport,
Pour s'en aller ailleurs.

La fête de la République, le 29 novembre était la plus grande fête nationale en Yougoslavie et il n'est pas rare que même de nos jours la création de la RFSY soit encore appréciée comme importante et inoubliable. Depuis des années nous pouvons témoigner que la fête du 29 novembre est mentionnée dans les journaux locaux. Officiellement il n'y a que l'Association des guerriers yougoslaves qui célèbre encore ce jour spécial.¹⁶⁸ En Serbie, une famille se rassemble le 29 novembre et invite ses amis pour fêter et parler de la Yougoslavie. En 2013 dans le quotidien *Novosti*, un article est sorti sur une famille qui n'a jamais arrêté de célébrer la Fête de la république socialiste.¹⁶⁹ En 2014, un groupe d'ex-pionniers s'est réuni au centre commercial à Kotor au Monténégro pour fêter la Journée de la République.¹⁷⁰ Evidemment ce phénomène a intrigué l'auteur de *Zabranjeno pušenje* et il raconte d'abord le chagrin de son père pour un pays qui n'existe plus, mais aussi des valeurs disparues avec les nouvelles générations.

Tito et ses guerriers partisans sont oubliés, les enfants n'ont aucun intérêt à jouer au jeu des partisans et des Allemands ou des Tchétchiks, équivalent aux indiens et aux cowboys. Son père trouve encore pire que les jeunes quittent leur pays natal pour avoir une vie meilleure à

¹⁶⁸ Quotidien *Novosti*, le 29 novembre, fête des yougo-nostalgiques, le 29 novembre 2012

<http://www.novosti.rs/vesti/naslovna/reportaze/aktuelno.293.html:408110-Dan-republike--praznik--Jugonostalgicara>

¹⁶⁹ Quotidien *Novosti*, le 29 novembre 2013 <http://www.blic.rs/vesti/srbija/nesovanovici-iz-ivanjice-svake-godine-slave-29-novembar/r2dz5p7>

¹⁷⁰ Site bokanews de Monténégro, le 29 novembre 2014 <http://www.bokanews.me/vijesti/kotor-pjesmom-kolom-proslavili-dan-sfrj-u-kameliji/>

l'étranger. Alors, la déception augmente, il n'y a plus de vrais rebelles ou patriotes, ils cherchent des conditions de vie plus confortables. Nele a senti cette déception mais aussi le changement de génération qui était en quête de nouvelles valeurs et nouveaux idéaux.

<i>Noć pred gašenje Olimpijskoga plamena</i>	La veille de l'extinction de la flamme olympique,
<i>Štrasni dernek pravili smo Mufa, Kiki i ja</i>	Mufa, Kiki et moi, nous avons fait une grosse fête,
<i>Kroz živote nam je curila mladost</i>	La jeunesse coulait dans nos veines,
<i>Govorio je tad' moj debeli stric</i>	Mon oncle obèse me disait,
<i>Nekad' kroz suze, a nekad' kroz smijeh</i>	Parfois en pleurant, parfois en riant,
<i>Za svu vašu zajebanciju</i>	Vous allez payer cher pour,
<i>Jednom ćete platiti ceh</i>	Toutes vos conneries

<i>Noć pred paljenje</i>	La nuit avant que le peuple armé,
<i>Naoružanog naroda</i>	s'enflamme,
<i>Zadnji put sjedili smo</i>	Nous étions attablés ensemble pour la dernière fois,
<i>Mufa, Kiki i ja</i>	Mufa, Kiki et moi,

<i>Tri jarana, tri priče, tri strana jezika</i>	Trois potes, trois histoires, trois langues étrangères,
<i>Rasli smo na istoj zemlji,</i>	Nous avons grandi dans un même pays,
<i>Al' iz raznih korjena</i>	Mais avec des racines différentes.

<i>Ispred nas je stajao pakao</i>	On était face à l'enfer,
<i>A između nas, kineski zid</i>	Et entre nous il y avait la Grande Muraille de Chine.

(*Tri ratna haver*, [Trois copains de la guerre], 1996)

La deuxième chanson de *Zabranjeno pušenje* écrite en 1997 traite d'une autre problématique sur les guerres yougoslaves en général et la situation en Bosnie. Les paroles citées sont le début de la chanson qui raconte la jeunesse de Nele et ses meilleurs amis. Ils étaient trois : un Musulman, un Serbe et un Croate, mais personne ne faisait attention à la nationalité, la religion ou l'origine ethnique. Ensuite, la guerre a envahi tout l'espace et les trois meilleurs copains n'ont pas su comment y échapper. L'un d'eux a fui, ce que Nele a fait dans la vraie vie. Un autre a reconnu tout de suite à qui il appartenait, ce qui était le cas de Meho, le musulman. Et enfin, le troisième a fait semblant que rien de nouveau ne s'était produit dans leur pays. Puis, ils ont été obligés de faire la guerre. Heureusement, pendant la guerre les deux amis de Nele ont émigré à l'étranger, l'un au Canada, l'autre en Suède, comme la majorité de la population bosniaque. Pourtant, ces meilleurs amis ne se sont plus jamais revus, et Nele rêve de les rencontrer encore une fois, bien qu'aujourd'hui ils soient aux quatre coins du monde. C'est la seule raison pour laquelle ces trois amis n'habitent plus dans la même ville selon Nele et cette chanson montre le fait qu'ils n'avaient pas la même origine ethnique. Il dit : « nous avons grandi dans un même pays, maintenant on parle trois langues étrangères, on a trois histoires, on a des racines différentes ».

L'auteur Đorđe Balašević, déjà mentionné plus haut, a publié une chanson pacifiste afin de dire qu'il allait combattre seulement contre la guerre. C'était un des artistes bannis par les régimes nationalistes serbe et croate. Ses concerts ont été interdits, il était méprisé dans les journaux, censuré par les partis politiques et il est devenu, publiquement, un des opposants de Milošević.

Ratovao sam protiv rata

I silne sam gradove izgubio

Stavili mi kratak lanac

Sad sam samo crni stranac

Tamo gde sam sanjao i ljubio

Ne vredi, sve je jasno

To smo šta smo,

Nikom više nije do nostalgije

Ne uzimam nit' sabiram

J'ai fait la guerre contre la guerre,

Et j'ai perdu plein de villes,

J'ai fini enchaîné,

Et je ne suis plus qu'un sombre étranger,

Là où j'ai rêvé et embrassé,

Laisse tomber, tout est clair,

On est fait comme ça,

Personne ne tient à la nostalgie,

Je ne prends rien, je ne calcule plus,

*Sam zemljake odabirem
Nit' sam dužan, nit' dugujem
Smem li barem da tugujem*

Je choisis tout seul mes compatriotes,
Je ne dois plus rien à personne,
Ai-je au moins le droit d'être triste ?

*Čuvaj mi, Bože, moje zemljake
Još su nam neke reči jednake
Još se u istoj strofi caše lome*

Mon Dieu, protège mes compatriotes,
On a encore des mots en commun,
On casse encore les verres pour les mêmes paroles.

*Mi smo još juče bili tim snova
A evo kako danas stoje stvari
Ne smeta ništa što je zemlja nova
Mi smo stari
Tako krene cuga za cugom
Proveja jutro kao sitno brašno
Javi se onaj stari žal za Jugom
Nista strašno.*

Nous étions encore hier cette équipe de rêve,
Et voici aujourd'hui où en sommes,
Je n'ai rien contre le fait que ce soit un nouveau pays,
Nous sommes restés les mêmes,
Et verre après verre,
Encore un matin qui s'en va,
Ce vieux chagrin pour la Yougoslavie se réveille,
Mais rien de grave.

(Zemljaci, [Compatriotes], 1994)

Balašević est resté un chanteur dont les chansons traversent toutes les frontières et dont les paroles pacifistes ont essayé d'apaiser les esprits agressifs et d'adoucir la nature guerrière des Balkans. C'est le premier artiste qui est entré sur le territoire bosniaque en 1998 et a chanté dans l'arène pleine de Sarajevo (voir documentaire *Ratovi prolaze, ljudi ostaju* [Les guerres passent, les gens restent], Al Jazeera Balkans, Nebojsa Grabez, 2018).

Les frontières yougoslaves étaient fluides et dynamiques et la communication entre les populations n'a jamais cessé. Rapidement après les confrontations armées, les premières propositions énoncées sont pour le retour du Messie. Tito est vu comme une figure emblématique, un sauveur, quelqu'un qui sait comment apprivoiser les Slaves du sud. Un des premiers exemples est le film de Želimir Žilnik, une expérience unique pour son auteur ainsi que pour l'acteur qui a improvisé pendant une grande partie du tournage.

Dans ce film réalisé en 1994 en plein guerre et intitulé « *Tito de retour parmi les Serbes* », Tito ressuscite et sort dans les rues belgradoises. Le film commence quand le comédien Mirosljub Mićko Ljubičić, vêtu d'un uniforme du maréchal Tito, descend de la Maison des Fleurs, s'assoit dans sa voiture et demande à son chauffeur de le conduire vers le centre-ville afin d'être à l'écoute des citoyens. Dans une interview, Žilnik affirme que la seule partie écrite du scénario est l'introduction que le narrateur raconte :

Tito vole à travers les nuages sombres.

« *Où allons-nous, camarade Tito ?* »

C'est l'introduction au passé. Il atterrit à Belgrade. Il s'est rapproché en uniforme de maréchal. Le chauffeur ouvre la porte de la Mercedes. Le chauffeur demande :

« *Où allons-nous, camarade Tito ?* »

Tito : "Écoutons un peu ce que les gens pensent. Dis-moi, mon camarade, ce qui s'est passé dans ce beau pays pendant mon absence ? »

« *Le pays s'est fractionné, tout est détruit. C'est la guerre, la pauvreté.* »

« *Est-il possible que ce soit si mauvais ?* »

"Tout est mauvais. Inexplicablement mauvais. »

« *Bon, dites-moi si c'est de ma faute. On dit que je suis peut-être un peu coupable de ce qui s'est passé ici après moi.* »

« *Certaines personnes vous dénigrent, d'autres se moquent de vous, d'autres vous félicitent. Mais c'est de votre faute aussi, car c'est votre bureaucratie qui est restée au pouvoir ...* »

« *Attendez, mais quand j'étais parmi eux, ils étaient tous mes pionniers, ma jeunesse. Ils tenaient à la fraternité et l'unité, je ne cessais de leur en parler. Qu'est-il arrivé aux pionniers.*» «

« *D'abord, ils ont brisé la fraternité et l'unité et ensuite ont causé la mort et la guerre entre nous. Puis, ils ont tout gâché.* »

« *Je dois vérifier. Allons-y !* »

« *D'abord, ils ont enlevé ton étoile à cinq branches.* »

« *Au nom de Dieu, Belgrade s'est bien développée. C'est une belle ville. Bon, que disent nos alliés ? Que disent les pays limitrophes, nos voisins ?* »

« Le seul qui nous aide est la Grèce et personne d'autre. »

« Que se passe-t-il avec les fonctionnaires ? Je n'ai laissé que des personnes de qualité. »

« Je pense que vous avez fait une erreur. Vous revenez chez vous ? Tous ceux que vous avez laissés ici, prenez-les avec vous. »

« Tout le monde ? »

« Non, pas la nation entière. Prenez ceux que vous avez laissé au pouvoir, prenez vos héritiers. »¹⁷¹

La première question posée par Tito est : « *Qu'est-ce qui s'est passé de nouveau pendant que j'étais absent ?* » Son chauffeur répond que le pays n'existe plus, on a eu des guerres sur notre territoire, la pénurie et la famine sont omniprésentes. Tito surpris demande si tout cela est de sa faute. L'autre répond que ça dépend à qui vous posez la question et que les opinions sont partagées. Pourtant, Tito ne croit pas que ses chers pionniers aient été capables de lui tourner le dos et de se faire la guerre entre frères. Un des messieurs que Tito rencontre dans la rue lui conseille « *Tu es parti, et les autres sont restés, quand tu repars cette fois-ci, ramène tes fonctionnaires avec toi.* » D'un autre côté, un autre compatriote le contredit : « *Tito, tu es décédé trop tôt.* » Les gens révoltés parlent des guerres, des combats, des conséquences des choix de Tito et des emprunts internationaux que la Yougoslavie n'a pas pu rembourser. Un autre belgradois n'avait même pas envie d'adresser un seul mot au faux Tito à cause de sa déception. Une femme lui dit directement que les guerres sont la faute de Tito, et qu'il était un vrai bandit qui gardait l'argent pour lui et qui ne protégeait même pas les intérêts de son pays. Ils répètent le slogan « *Tu volais mais tu nous en as donné, maintenant ils volent mais ils ne nous donnent rien.* »¹⁷²

¹⁷¹ Traduction du scénario du film, livre *VlasTITO iskustvo* [L'expérience intime de Tito], 2005

¹⁷² Ti si krao i nama si davao, sada krađu i nikome ne daju



Figure 26 *Tito, drugi put medju Srbima*, [Tito pour la deuxième fois parmi les Serbes], Ž.Žilnik, source :Screenshot, YouTube

Un monsieur demande pourquoi les autres pays communistes ne sont pas tombés dans les conflits militaires, et pourquoi la paix n'a pas été possible en Yougoslavie. Ensuite, une dame lui dit : « *J'ai pleuré quand vous êtes décédé, et maintenant je le regrette. Je ne vous pleurerai plus jamais.* » Les gens expriment leur désespoir, leur tristesse et leur peur de l'avenir. On est impressionné par le fait que les citoyens lui parlent, le critiquent en le vouvoyant comme s'il s'agissait vraiment de Tito. Ils lui racontent ce qui est arrivé en Yougoslavie en accentuant les guerres sanglantes, les sanctions et les républiques et les identités nouvellement nées. A la fin du film, quand Tito se promène dans Belgrade, il conclut que les opinions publiques sont diverses et tristes, il se promène. Puis, nous entendons l'hymne yougoslave *Ô, les Slaves* aussitôt suivis par des tirs d'armes et des vidéos de la dernière guerre yougoslave.

Le comédien Dragoljub Ljubičić Mićko joue le rôle du Maréchal Tito. Il s'agit en fait de l'acteur du film déjà mentionné *Tito pour la deuxième fois parmi les Serbes*. Il est aussi membre de la troupe théâtrale nommée *Indexovci*. Radio Index était un des protagonistes majeurs dans la lutte contre le régime de Milošević. Un groupe d'écrivains, de comédiens et de présentateurs

radiophoniques formait le front anti-Milošević, anti-guerre et antipolitique au sein de cette station de radio. Après la naissance de *Radio Index*, les comédiens parmi lesquels Ljubičić, occupaient les salles de spectacles. Faisant attention au contexte belliqueux et ensuite de la période pseudo-démocratique, Ljubičić et ses collègues produisaient des pièces de théâtre originales d'une ironie mordante. Cette satire violente critique tous les aspects de la vie politique en Yougoslavie et puis en Serbie. Les acteurs se moquent des politiciens et de leurs choix, et dans ce contexte Mićko ressuscite le personnage de Josip Broz qui est soit présenté comme le coupable principal, soit comme le grand savant qui a réponse à toutes les questions. Tito est apparu dans plusieurs pièces, notamment *Ne ostavlja me samog dok himna svira* [Ne me laisse pas seul pendant que l'hymne joue] en 1992 où l'esprit de Tito entre dans le corps de Milošević lors d'un des entretiens cachés entre les représentants politiques serbes, croates, bosniaques et kosovars. Il critique les traîtres à sa politique et à son parti. Il leur explique qu'il a consacré sa vie à la construction de la Yougoslavie et que les politiciens l'ont ensuite détruite. Dans la pièce *Istočno od Rajha* [A l'Est de Raicht], Tito demande à ses chers yougoslaves de faire le serment qu'ils vont l'aimer même après sa mort et qu'il n'existera plus personne d'aussi important que lui. Ensuite, dans *Brat i mir* [Le frère et la paix] et *Svet ili ništa* [Le monde entier ou rien], Tito a un rôle infime car les acteurs se moquent violemment des dirigeants politiques Milošević, Bulatović et Tuđiman. La pièce du réalisateur Milos Jagodić compte, elle, sur la nostalgie de son public et présente la Yougoslavie titiste comme « l'âge d'or » de l'histoire serbe.

Ce n'est que le début du retour vers l'adoration du président à vie, et depuis ce film, d'autres ont été tournés, des livres ont été écrits et des chansons ont été chantées. La période titiste est décrite comme la période idyllique et paisible de l'histoire serbe et yougoslave. L'image idéalisée de Josip Broz Tito s'est terminée dans les années 1990. La population a cherché le coupable de ses soucis et de ses problèmes et Tito paraissait un choix logique. Le culte du maréchal s'affaiblit, les voiles se desserrent, les secrets du régime communiste sont révélés. Tito était un Dieu, et dans les années 1990 il devient un vampire.



Figure 27 *Broken Tito*, la statue du président Tito, cassée, abimée, délaissée et défigurée se trouve adossée à une poubelle sur la voie publique, source : <https://postyu.info/post/42834359817/letspretenditsberlin-broken-tito-novi-sad>

Cette anecdote sur le retour du maréchal Tito en tant que vampire, ce monstre qui a épuisé les Yougoslaves et profité de la nativité de la population serbe, provient du politicien Vojislav Šešelj. Il s'agit d'un homme politique ultra nationaliste, leader du Parti radical serbe, qui exprime ses sentiments anti-communistes et nationalistes. Pendant les années 1990, il lançait des propos invitant à la violence, au crime, à la persécution des civils d'autres nationalités. En 2018 il est accusé par le TPIY pour « persécution, déportation, le transfert de force de populations, des infractions qualifiées de crime contre l'humanité ».¹⁷³ Donc, en anti-titiste assumé, Šešelj s'est rendu dans le Musée de l'histoire yougoslave et le Mémorial de Josip Broz Tito afin de planter un pieu dans le cœur de Tito. Selon lui c'était « une démonstration du fait qu'il est temps que ce

¹⁷³ Cité selon l'article du Monde, https://www.lemonde.fr/europe/article/2018/04/11/l-ultranationaliste-serbe-vojislav-seselj-condamne-en-appel-pour-crimes-contre-l-humanite_5284065_3214.html

mal parte de la Serbie. Derrière, se cache une symbolique de la destruction du culte de Tito »¹⁷⁴
A l'époque, en 1991, quand cet homme s'est présenté devant la Maison des Fleurs, le commandant V. Šljivančanin l'a arrêté avec l'armée nationale yougoslave.¹⁷⁵



Figure 28 Vojislav Šešelj, et le pieu pour le vampire, source : archive du quotidien *Politika*, photo : Z.Jovanović, le 4 mai 1991¹⁷⁶

Cette provocation est arrivée au moment où l'union panslave était déjà fragilisée. Tito était mort depuis onze ans et le nationalisme envahissait les peuples yougoslaves. Le mythe du maréchal a commencé à être remplacé par une autre mythologie de l'histoire guerrière serbe et du culte des héros épiques de l'histoire médiévale. Pour certains l'affaire du dernier *flambeau de la jeunesse* a annoncé la fin de la Yougoslavie. En 1987, la conception du flambeau de la jeunesse est confiée au groupe artistique de Slovénie *Novi kolektivizam*. Bien que le président Tito soit décédé depuis

¹⁷⁴ Interview en 2018 dans le quotidien Kurir, <https://www.kurir.rs/vesti/drustvo/2850525/seselj-se-zakleo-titu-vampiru-cu-probosti-srce-oteracu-broza-kod-stepinca-u-zagreb>

¹⁷⁵ <https://www.youtube.com/watch?v=Jwgo7gdPH04>

¹⁷⁶ L'article qui rappelle cet événement, *Politika*, le 4 avril 2015
<http://www.politika.co.rs/sr/clanak/323683/Politika/Alibi-za-sve-srpske-protivnike>

sept ans, le rituel du port du flambeau de la jeunesse- *štafeta* continue d’être respecté tous les 25 mai, jour anniversaire du maréchal. L’objet est une sorte de tour levée sur quatre poteaux, difficile à porter. Mais ce qui a été scandaleux est l’affiche qui a suivi le flambeau de la jeunesse qui était une version un peu modifiée de l’affiche allemande du Troisième Reich de Richard Klein. Roman Uranjek dans le livre *VlasTITO iksustvo* explique :

« Au début, même les généraux en ont été satisfaits. Ils ont beaucoup apprécié l’affiche. Je me rappelle qu’un des généraux a dit qu’il aimait le fait qu’un jeune homme musclé soit sur l’affiche et non une abstraction quelconque. Ils s’y sont identifiés. Mais, quand ils ont découvert la référence, ils étaient moins contents » (Leposavic, 2015 :87).



Figure 29 Figure 30 L’affiche de la Fête de la jeunesse et *Štafeta* [Flambeau de la jeunesse] 1987, source : Katalog štafeta [La catalogue des flambeaux de jeunesse]¹⁷⁷

Bien sûr, une fois la vérité découverte, un autre flambeau de la jeunesse et une autre affiche ont été créés. Celui-ci ressemblait à une tour blanche avec huit diodes, appelées les gouttes de sang et l’étoile rouge à cinq branches cassées. Après des années, cet événement est vu comme l’allusion à la fin sanglante du pays.

¹⁷⁷Source : <https://ocdn.eu/pulscmstransforms/1/o9Vk9lMaHR0cDovL29jZG4uZXUvaW1hZ2VzL3B1bHNjbXMvTm1RN01EQV8vNDc0MmE5MzY0NjkzYTAxOWVmMzI4N2FiYzNmYWQ2YTcuanBIZ5GTAs0C5ACBAAE>

Conclusion du deuxième chapitre

Les conflits yougoslaves sont le résultat d'une logique de construction des États nationaux où une seule ethnie serait souveraine. Cela a marqué le début du nettoyage ethnique caché par l'euphémisme d'« échange de population ». Les minorités nationales et ethniques sont définies dans la constitution républicaine. Les habitants vont, comme individus et êtres politiques et sociaux, être confrontés à la discrimination à tous les niveaux. Le but des autorités était de renforcer la polarisation de la société car une fois qu'un peuple est défini par la race, la langue et l'ethnie, il n'y a plus d'égalité dans l'idée de nationalité. L'idée que les habitants yougoslaves sont tellement différents qu'ils ne peuvent plus coexister ravive les souvenirs de la période de la Seconde Guerre mondiale et le passé oustachi et tchetnik des serbes et des Croates. L'animosité entre les Serbes et les musulmans de Bosnie revit de nouveau en se remémorant les histoires des conflits turco-serbes. Les guerres yougoslaves ont éclaté une décennie après le décès de Tito, la Yougoslavie a tenu jusqu'à l'année 2000.

Les guerres yougoslaves ont été menées dans le but de partager le territoire selon des limites ethniques que les opposants dessinaient à leur guise. Leurs ambitions se sont plus ou moins réalisées, mais en tout cas ces frontières réelles et ethniques ne se rencontrent pas complètement. Ainsi, Čolović explique que « l'image de l'unification spatiale et territoriale de la communauté nationale apparaît dans la topographie symbolique où cette unification se transfère au domaine spirituel. Là, la question religieuse devient importante » (Čolović, 2008 :59). Le Kosovo est un espace spirituel serbe où l'état serbe est né. Les monastères moyenâgeux, les monuments historiques, le berceau religieux et la source des traditions culturelles serbes se trouvent dans cette « terre sainte serbe ». Un vrai effort est fait de la part des autorités politiques afin de définir l'altérité et leur nouvelle identité. Les traditions et le passé historique ont perduré. La continuité historique à travers les siècles est un besoin et un moyen de créer des valeurs nationales. La langue, les monuments, les tenues traditionnelles, les spécialités culinaires, les chansons, tout devient emblématique. Čolović souligne que les confrontations entre les ex-républiques yougoslaves sont plutôt le résultat de ressemblances insupportables plutôt que des différences insurmontables.

En faisant le bilan de quarante ans de communisme, les intellectuels serbes, croates et bosniaques se sont tournés vers la promotion des intérêts nationalistes. Au lieu d'analyser les problèmes économiques, sociaux et idéologiques qui ont marqué les années précédentes, ils ont développé des programmes nationaux. Le philosophe slovène Slavoj Žižek a nommé « complexe poético-militaire »¹⁷⁸, la participation des intellectuels dans les guerres yougoslaves. Pendant plusieurs décennies, les poètes, les écrivains et les historiens ont contribué à la barbarie belliqueuse avec leurs discours nationalistes. Ils ont invité à la purification ethnique, ils ont souligné l'importance de l'ancienneté d'une nation. L'écrivain Dobrica Ćosić dira que : « les Serbes ont toujours perdu dans la paix ce qu'ils ont gagné dans la guerre » (D.Ćosić, *Gresnik*, [Le Pêcheur], 1985 :129). L'écrivain Vuk Drašković, opposant de Milošević, est aussi un écrivain nationaliste prêt à enflammer encore plus l'intolérance interethnique en écrivant ses romans sur la Seconde Guerre mondiale. Il a contribué à la réhabilitation des récits tchetniks et oustachis en nourrissant la haine serbe envers les autres peuples yougoslaves et la méfiance des autres nations envers la vengeance serbe. L'historien Franjo Tuđman, futur président croate, a aussi publié des livres en revisitant les événements de la Seconde Guerre mondiale. Outre l'élite intellectuelle, les Églises orthodoxe mais aussi catholique ont également sensibilisé la population à la méfiance vis-à-vis des autres. (Jovic, 2003). Grâce à l'affaiblissement de l'idéologie communiste, l'Église a fait un retour dans la vie publique et politique en Serbie et en Croatie. Renforçant les mythes épiques, notamment le sacrifice des héros de la Bataille du Kosovo ou le mythe du peuple divin, les élus du milieu religieux ont réussi à attirer les ex-communistes vers leur religion. Le salut du peuple serbe a alors résidé dans son histoire médiévale. Dans les années 1980 et surtout depuis les années 1990, les ex-yougoslaves ont fait un retour vers Dieu, ce qui pourrait paraître une suite logique après une période de communisme autoritaire qui interdisait toute confession (voir Sabrina Ramet, *Balkan Babel*, 2002, Popov, *Radiographie d'un nationalisme*, 1998 et Čolović, *Politika simbola*, [La politique des symboles], 2000).

Avec la mobilisation nationaliste sur les scènes publique et politique, grâce aux intellectuels et grâce à l'aide des Églises orthodoxe et catholique, les médias ont aussi eu une immense responsabilité dans la résurrection de la peur, de la colère, de la vengeance et de la haine

¹⁷⁸ S.Žižek, *Le monde*, Karadžić et le complexe poético-militaire, https://www.lemonde.fr/idees/article/2008/08/01/karadzic-et-le-complexe-poetico-militaire-par-slavoj-zizek_1079460_3232.html

interethnique. Ces médias étaient sous le contrôle des autorités politiques et servaient à la propagande nationaliste. L'image du président Tito a été changée par l'image du président Milošević en Serbie et de Tuđman en Croatie. Le communisme et la religion civile du titisme ont été remplacés par le nationalisme et par une religion fortement politisée. L'ensemble de ces acteurs a poussé le peuple serbe dans la frustration, l'exaltation nationaliste, la crainte et la méfiance de l'autre.

A travers les œuvres étudiées dans le deuxième chapitre, nous avons montré que la peur a un rôle essentiel dans le comportement des individus. C'est la peur de l'autre qui a paralysé la société serbe, qui l'a mobilisée dans la protection de sa tradition puis l'a plongée dans la violence et l'agressivité (voir Sabrina Ramet, 2005 et Robin Corey, 2004). Cette peur de l'autre est omniprésente. Parfois, c'est la crainte de l'autre nation, parfois celle des traîtres et des espions étrangers. Parfois, comme dans le film *L'ennemi*, l'autre est un diable envoyé pour semer et réveiller la haine ancestrale sur le sol balkanique. Donc, dans cet état paranoïaque, la nation serbe a cherché la protection dans les établissements politiques et le pouvoir du régime.

Dans les Balkans, la culture a une importance colossale car elle est souvent l'expression des sentiments nationalistes. Dans les années 1980 et 1990, les productions culturelles serbes ont souvent servi de prétexte dans les conflits ethniques. Parfois, elles donnaient la légitimité aux choix politiques, parfois elles cachaient l'égoïsme nationaliste ou l'affinité pour la domination régionale. La culture dans les pays post-yougoslaves justifiait les causes de la guerre et comme Čolović le souligne, « dans les dix dernières années, la culture a fait plus de mal que de bien. Certains utilisaient la culture afin de justifier la haine et la guerre, et ils ont eu plus de succès que ceux qui s'en sont servi pour défendre la démocratie, la tolérance et la paix » (Colovic, 2008 :12). Le discours nationaliste met la culture au centre et la privilégie en évoquant sa spécificité et son origine. Ce nationalisme ethnique et guerrier trouve dans la culture des justifications exagérées et extrêmes. Comme Čolović le rappelle, dans ce cas « le discours culturel devient l'éloge d'une nation égocentrique, auto-suffisante, homogène et en même temps isolée et menacée par les autres communautés » (Colovic, 2008 : 12).

Après la période des guerres, les états nationaux ont été créés, l'idée de Yougoslavie dénigrée et la coexistence multiethnique impossible. La Serbie est tombée dans une période de crises économiques. Toutes les institutions publiques étaient contrôlées par le régime autoritaire de

Milošević et la société serbe a sombré dans une apathie générale. Nous avons observé des évolutions sociales et culturelles à travers la production culturelle du temps de la guerre et après-guerre et nous avons remarqué un changement de valeurs dans la société serbe. Leurs pratiques quotidiennes se sont aussi transformées et les Serbes cherchaient une nouvelle normalité dans cette période rocambolesque. Après une décennie difficile qui s'est conclue par le bombardement de l'OTAN en 1999, les esprits rebelles se sont réveillés et l'année 2000 marque le début des changements. C'est l'année d'un tournant politique dans la région, le début d'une période démocratique et pacifique dans toute la région ex-yougoslave. Au début de ma rédaction, je pensais partager ce travail en deux parties, avant et après l'année 2000. Cependant, en étudiant les productions culturelles et en discutant avec mes interlocuteurs, j'ai plutôt remarqué la continuité du sentiment de désespoir ressenti par la population. C'est pourquoi ce chapitre comprend la période de crise yougoslave, mais aussi les années 2000 qui ont amené la critique des autorités politiques nationalistes sans trouver de solution sur le long terme. Il semble que l'euphorie provoquée par les changements démocratiques n'a pas duré longtemps. Elle a masqué une certaine stabilité des structures politiques qui, en voyant la fin de la politique nationaliste, ont trahi Slobodan Milošević et ont rapidement adopté la démocratie. A travers la production culturelle, nous voyons ce questionnement sur une vie meilleure qui n'arrive pas aussi vite que ce que l'on souhaiterait. Certes, la charge émotionnelle portée par la politique officielle a disparu, la rupture chronologique a aussi changé la domination ethno-nationaliste des années 1990. Mais après quelques années, la déception de la transition, la mauvaise réputation acquise à l'échelle mondiale et les promesses trahies au regard de l'adhésion de l'UE ont fortement influencé la population serbe épuisée par les guerres. La déception, la désillusion, la passivité et la fuite face à la réalité continuent de préoccuper les jeunes générations serbes. Petit à petit, un nouveau sentiment naît, et c'est la nostalgie de la période yougoslave.

CHAPITRE III

La Yougoslavie : entre mémoire et oubli

Dans le troisième chapitre nous examinerons le rôle du Musée de la Yougoslavie dans la construction de la mémoire collective. Nous nous demanderons où se croisent ces souvenirs intimes des habitants ex-yougoslaves et l'interprétation officielle de l'histoire yougoslave. Nous étudierons aussi d'autres projets artistiques qui tentent de donner un récit historique toujours chargé d'émotions et de subjectivités. Donc, je vais privilégier la perception de l'artiste et son écriture spécifique de l'histoire. Finalement, nous explorerons les films documentaires qui essaient de donner, à leur manière, l'interprétation du passé socialiste et une nouvelle perspective sur l'histoire commune.

Depuis la fin du XX^{ème} siècle, l'Europe se réunit en l'Union Européenne. Les états cherchent des souvenirs collectifs, des fêtes communes et des valeurs uniques tout en travaillant et ciselant la mémoire nationale. Les autorités des pays ex-yougoslaves reconnaissent de temps en temps l'importance des liens renoués entre la population, mais ils réchauffent plus souvent les relations tendues fragilisées par les guerres des années 1990. Il existe aussi un effort de la part de l'Union Européenne de réunir l'histoire de la Yougoslavie en essayant de trouver le juste milieu qui conviendrait à tous les pays héritiers de la Yougoslavie. Cependant, les nouvelles républiques ne font pas d'effort bien au contraire, les élites politiques mettent en valeurs les commémorations et célèbrent de nouvelles fêtes nationales afin de renforcer leurs pouvoirs et de provoquer des réactions des autres pays. Les Croates célèbrent leur Fête Nationale le 5 août, le jour où l'opération militaire *Tempête* a débuté, le jour où les Serbes de Croatie ont été chassés de leur pays natal. Cette commémoration « en mémoire de toutes les victimes des combats pour établir une Croatie indépendante et libre », est mal vue par les Serbes car ce jour-là, en 1995 ils ont été forcés de quitter, contre leur gré, leurs maisons et de devenir des immigrées.¹⁷⁹ La Fédération de

¹⁷⁹ Lire plus sur l'opération Tempête, <http://www.lefigaro.fr/vox/monde/2015/08/05/31002-20150805ARTFIG00143-operation-tempete-quand-la-croatie-celebre-le-nettoyage-ethnique-des-serbes-de-krajina.php>

Bosnie et Herzégovine a plusieurs fêtes dont celle du 25 novembre, la Fête de la constitution de la Bosnie, une date méprisée par les Serbes et les Croates de Bosnie. Quelques jours auparavant, le 21 novembre, c'est la fête nationale des serbes de la République de Serbie qui commémore les *Accords de Dayton* qui ont mis fin à la guerre en Bosnie. Ce jour n'a aucune importance dans le reste du pays bosniaque. Un autre exemple est la commémoration de l'insurrection du camp d'extermination de *Jasenovac* en Croatie, qui a provoqué le boycott de la part des juifs de Croatie associés aux serbes de Croatie et aux associations antifascistes du pays. Cette cérémonie a provoqué un mécontentement en raison de la recrudescence de l'idéologie oustachis¹⁸⁰ encouragée par un gouvernement de droite nationaliste au pouvoir en Croatie depuis le début de l'année 2016. En 2015, une autre provocation présentée par les responsables politiques croates et serbes est la fermeture des passages frontaliers avec la Serbie en raison de l'afflux débordant de migrants du Moyen Orient. Vue comme une action provocatrice, les autorités serbes ont fermé à leur tour la frontière avec la Croatie pour se venger et arrêter le passage des migrants, mais aussi des touristes et des marchandises. Les tensions se sont répandues dans le domaine diplomatique, l'ambassade croate en Serbie n'a pas voulu négocier pendant plusieurs jours, la douane serbe a fermé la frontière pour toutes les marchandises arrivant de Croatie ainsi que pour tous les véhicules immatriculés dans ce pays.¹⁸¹ Ces exemples montrent que les autorités héritières de la Yougoslavie n'hésitent pas à valoriser leurs liens fraternels, mais qu'ils sont aussi capables d'accuser leurs ex-compatriotes. A la moindre occasion, les responsables politiques actuels ne se privent pas pour faire renaître les conflits entre les pays et réveiller de fortes émotions de rage, de tristesse et de vengeance qui sont présentes depuis ces dernières guerres.

A l'inverse, l'exemple de solidarité dans la population pendant les grandes inondations de 2014 qui ont dévasté la Serbie et une partie de Croatie, ont réuni les habitants de ces pays pour lutter contre les catastrophes naturelles. Puis, la coopération culturelle au niveau de la littérature, du cinéma ou de la musique n'a jamais complètement été interrompue. Récemment ces liens se sont renforcés par des expositions d'œuvres du Musée de la Yougoslavie qui ont été présentées en

¹⁸⁰ Organisation terroriste clandestine à ses débuts, le mouvement des oustachis a profité de l'invasion de la Yougoslavie en 1941 pour prendre le pouvoir en Croatie, alliés précieux des Allemands et des Italiens lors de la guerre, connu pour la participation à l'extermination des populations juives, serbes et roms en Croatie

¹⁸¹ Voir plus sur : <http://rs.n1info.com/a94987/Vesti/Srbija-zatvara-granicu-za-hrvatsku-robu.html> ; <http://www.kurir.rs/region/hrvatska/uzivo-migrantska-kriza-u-hrvatsku-uslo-5650-izbeglica-kriticno-u-tovarniku-clanak-1935817> ; http://www.lemonde.fr/europe/article/2015/09/18/face-a-l-afflux-des-migrants-la-croatie-ferme-a-son-tour-une-partie-de-ses-frontieres_4761816_3214.html

Bosnie (*Gradovi u pokretu – postosmansko nasleđe* [Les villes au mouvement-héritage post-ottoman]), en Slovénie *Nikad im bolje nije bilo* [Le meilleur moment de leurs vies] et en Croatie (*Putevima revolucije* [Les routes de la révolution]). Le Musée de la Yougoslavie séduit de plus en plus le public et provoque encore plus de critiques. Flirtant avec la nostalgie, ces expositions réaniment les sentiments pour une utopie socialiste et les souvenirs de jeunesse. Et la jeunesse de nos jours découvre la tranquillité, la sécurité et la douceur du socialisme.

A travers le développement, les changements subis et les antagonismes que ce musée présente, nous observons le destin yougoslave. C'est à mi-chemin entre le retour vers le passé et la projection vers le futur où la culture de la mémoire yougoslave remonte à la surface. Cette institution publique a traversé un long chemin d'un lieu de culte de Tito, d'un musée détesté et condamné par la population et les autorités publiques dans les années 1990, jusqu'à l'institution culturelle la plus fréquentée par les visiteurs locaux et étrangers depuis l'année 2010. C'est à la fois un lieu et un milieu de mémoire car il a existé véritablement et en même temps il est visité pour ce qu'il ne représente plus. Même son nom a changé récemment. Au début de la rédaction de ma thèse, il portait le nom de Musée de l'Histoire de la Yougoslavie et finalement depuis 2016, son nom est Musée de la Yougoslavie¹⁸². Cependant, il reste connu comme le Musée du 25 mai, ou entre Yougoslaves, le Musée de Tito. Tout au long de ce chapitre, nous examinerons à travers les réponses de mes interlocuteurs, si la population serbe est prête à s'éloigner du discours de la guerre. Nous traiterons aussi de l'habileté des citoyens à se confronter avec le passé yougoslave et leurs aptitudes à continuer vers un avenir plein d'espoir et de promesses.

Au début de ce chapitre, je présenterai les bases théoriques du domaine de la muséologie et des hypothèses sur la mémoire collective et sur l'oubli qui changent les souvenirs intimes individuels. Dans la deuxième partie, nous allons parcourir l'histoire du musée qui comme la Yougoslavie, a vu ses beaux jours, le déclin, la fermeture et aujourd'hui vit sa résurrection. En comprenant l'existence de ce musée, nous comprenons mieux la complexité de la Yougoslavie et encore plus la difficulté de sa mise en récit historique.

Ensuite, nous plongerons dans les expositions et les projets qui y étaient présentés et qui sont parfois brouillés, parfois étonnants, rarement critiqués et très souvent mélancoliques et

¹⁸² L'article sur le changement du nom du musée, le 1 décembre 2016 <http://www.seecult.org/vest/novo-ime-mij-muzej-jugoslavije>

nostalgiques. Ces expositions couvrent la période monarchique de la Yougoslavie ainsi que les périodes communiste et socialiste. Pourtant, chaque visite guidée finit de la même manière : dire adieu à Tito dans son tombeau dans la *Maison des Fleurs*.

Puis, nous discuterons de la fragmentation du récit historique, de la proposition de l'interprétation de l'histoire yougoslaves en incluant tous les crimes de guerres, les conflits nationaux, les choix politiques, et si la population et le public sont prêts à les affronter et dans quelle mesure. Le rôle du musée change aussi, et maintenant nous témoignons d'un musée critique et interactif dont le Musée de la Yougoslavie fait partie. Je vais aussi utiliser ce chapitre afin d'introduire l'analyse des productions culturelles dans lesquelles, bien qu'artistiques et personnelles, nous trouvons les fragments de l'histoire yougoslave. Ces productions artistiques sont reconnues par le public et comparées à celles officialisées par les institutions.

Finalement, nous examinerons où se croisent la mémoire collective avec les histoires intimes des ex-yougoslaves. Nous remarquons l'importance de la mémoire nationale qui est idéalisée, purifiée et qui est souvent confrontée au passé yougoslave. La société serbe n'est pas encore prête à franchir le pas vers l'acceptation de tous les côtés du socialisme, tant positifs que négatifs. Les traumatismes et les craintes des années 1990 réapparaissent encore de nos jours bien que parfois ils soient voilés par la nostalgie envers la Yougoslavie.

3.1. Devoir de mémoire ou droit à l'oubli

Avant d'entrer dans les détails, il faut que je souligne l'héritage de ma génération. Je suis née en 1987, sept ans après la mort du Maréchal Tito. Je n'ai jamais porté le foulard rouge que l'on reçoit en devenant un pionnier de Tito, je n'ai jamais eu mon rite de passage socialiste. La dernière génération qui a prononcé le serment des pionniers est née en 1980 et les derniers foulards ont été distribués en 1989. A l'époque socialiste yougoslave, tous les écoliers de l'école primaire de la RSFY faisaient partie de l'organisation des pionniers de Tito. Ils portaient fièrement leur uniforme pendant les réunions ou les manifestations importantes. Ils faisaient un serment solennel pour être accueillis dans l'organisation et se saluaient par un salut militaire. Le serment des pionniers se tenait le jour de la réception solennelle, le jour de la fête de la République, le 29 novembre.

Cette promesse a créé des générations et de pionniers qui ont forgé la fidélité au régime titiste et ils ont grandi en respectant la devise de *fraternité et égalité*. Devenir pionnier, c'était devenir citoyen, devenir un vrai yougoslave. Je n'ai jamais prononcé ces promesses, mais je les connais car ma mère les récite de temps en temps, en parlant de sa jeunesse et des valeurs d'un autre temps.

Danas kad postajem pionir

Aujourd'hui, quand je deviens pionnier,

Dajem časnu pionirsku reč

J'affirme par le serment des pionniers :

Da ću marljivo učiti i raditi

Que j'apprendrai et travaillerai avec diligence,

Poštovati roditelje i starije

Que je respecterai les parents et les personnes âgées,

I biti veran i iskren drug

que je serai un compagnon fidèle et sincère

Koji drži datu reč

que je réaliserai la promesse donnée.

Da ću voleti našu domovinu samoupravnu

que j'aimerai ma patrie auto-dirigeante,

*Čuvati bratstvo i jedinstvo
Svi njenih naroda i narodnosti
I ceniti sve ljude sveta
Koji žele slobodu i mir*

Que je garderai la fraternité et l'unité,
Toutes ses nations fraternelles,
Et apprécierai tous les gens du monde,
qui veulent la liberté et la paix.

Cette promesse, n'a cependant pas formé les générations de trentenaires d'aujourd'hui où celles encore plus jeunes. Ma génération, ou celle de Marko et Natalija (24 ans) n'ont jamais connu l'abondance mythique du régime titiste. Nos générations ont rencontré la destruction du pays, les confrontations ethniques, la guerre, les crises, l'inflation, et le démembrement du pays année après année. Nos parents se sont éloignés de leurs séjours mythiques estivaux, ils ont arrêté de prendre leurs vacances sur les îles paradisiaques croates, les weekends à Trieste en Italie, les fameux passeports rouges yougoslaves. Natalija parle sans aucune émotion de la Yougoslavie :

« Je n'ai jamais connu ce pays. Quand on parle de la Yougoslavie, moi et mes amis parlons de l'ex-Yougoslavie. Tout est ex dans ces histoires. Ex-pays, ex-musique, ex-vedette, ex-acteur, ex-destination d'été. Parfois je me dis que mes parents vivent au passé. Je n'ai jamais visité les villes de Zagreb, Sarajevo ou Ljubljana. »

Donc, nous avons appris l'histoire de ce pays à travers les histoires de nos parents et grands-parents. Certains d'entre nous ont été emmenés au Musée de la Yougoslavie afin d'apprendre un bout de l'histoire, voir les flambeaux de la jeunesse ou ce passeport rouge, un passepartout yougoslave.

Il paraît qu'il y a toujours une continuité dans la rupture, et des rencontres dans les confrontations. Cette continuité se voit dans le paradigme ethno-nationaliste qui remonte de temps en temps à la surface politique, et les rencontres sont représentées par la naissance du sentiment nostalgique de la période socialiste. « Toutes les sociétés, de temps en temps, révisent leur passé, redéfinissent le récit de l'histoire et changent leur mémoire collective » (Malešević dans Colović, 2009 :337). Les souvenirs ne sont pas stables, et nous interprétons le passé à travers les enjeux actuels. La tradition se construit dans le présent, à partir de maintenant et elle répond aux besoins d'aujourd'hui. La tradition, comme la mémoire, n'est pas stable et pétrifiée. Elle change, nous la construisons, l'inventons, l'imaginons. Nous adoptons cette tradition, la transmettons, l'interprétons et la redéfinissons. L'étude des événements historiques est complexe

et comme le dit Reinhart Koselleck, la temporalité se compose de couches et de strates différentes. (Koselleck, 2000 :11). Maria Todorova souligne aussi qu'il faut penser l'histoire comme un fluide, une agitation, un processus toujours en mouvement (voir plus Todorova, 2010 :90).

3.1.1. La mémoire collective dominante en Serbie

Todor Kuljić définit l'histoire comme « une réduction nécessaire du passé réel » (Kuljic, 2006 :7). Erickson souligne que le passé se définit par rapport au futur et très souvent est influencé par les aspirations politiques du pays. (Eriksen, 2004 :178). Donc, en choisissant bien les événements, les symboles, les personnages historiques et en les intégrant dans des récits historiques, nous construisons notre passé. Evidemment, les faits historiques sont vraisemblables, mais c'est l'interprétation qui les distinguera et les valorisera. La mise en valeur de leur importance construit un récit historique qui parfois est imaginaire et faux.

Dans le cas de la Yougoslavie socialiste, nous remarquons que la tradition politique et la mémoire collective étaient érigées sur les événements de la Seconde Guerre mondiale, la lutte antifasciste et les symboles tels que la devise fraternité et unité, l'étoile à cinq branches, le parti communiste et les fêtes profanes. Plusieurs générations ont été élevées suivant cet esprit communautaire. Il semblait que rien ne changerait cette identité collective, et pourtant depuis le décès du maréchal Tito, une nouvelle histoire nationaliste envahit la population. Dans les années 1990, nous étions les témoins d'une nouvelle réécriture de l'histoire yougoslave où la période socialiste était vue comme la pire période de l'histoire serbe. Ensuite, à partir des années 2000, la population se tourne, petit à petit vers le passé, vers un esprit communautaire, et une période d'aisance et de confort. Ce retour au passé a vu le jour sous la forme de sentiments nostalgiques. Cette nostalgie n'est pas une simple glorification de l'insouciance de la jeunesse, mais une critique du présent. Comme Mitija Velikonja qui dit : « la nostalgie ne crie pas *Rendez-moi mon passé*, mais en réalité elle dit *Rendez-moi mon futur !* » (Velikonja dans Colovic, 2009 :351).

C'est exactement ce que nous remarquons dans le cas serbe, le retour vers le passé yougoslave est en effet une demande implicite d'un avenir certain et stable.

L'étude du passé attire de nombreux experts et amateurs dans les domaines scientifiques, médiatiques et artistiques. Ainsi, les autorités politiques tout en contrôlant le passé, contrôlent le futur de leurs citoyens. L'écrivaine Dubravka Ugrešić suggère que le combat politique est en effet le combat pour les territoires de la mémoire collective et en plus, la mémoire collective pénètre dans l'histoire et la déforme. L'écrivaine rajoute que « nos vérités sont détruites et remplacées par des vérités neuves ». ¹⁸³ Les faits historiques sont stables, ce sont des interprétations de l'histoire qui changent (Kuljic, 2006 :7).

Aujourd'hui, dans les sciences humaines nous parlons de la mémoire officielle et nationale, mais aussi de la mémoire collective et individuelle, de la mémoire commune, sociale, voire des « lieux et des milieux de mémoires », des cadres ou des « politiques de la mémoire », mais aussi « d'abus de la mémoire » ou de « devoir de mémoire ». Tous ces termes s'utilisent dans les différentes sphères scientifiques par les sociologues, les anthropologues, les psychologues et neuropsychologues, les communicologues, les muséologues, les politicologues et les journalistes. Ces termes se diversifient, ils coexistent, s'opposent et souvent sont conflictuels.

La culture de la mémoire étudie ce désir du retour au passé, mais aussi de diverses façons de se débarrasser du passé. De nombreuses sociétés ont tendance à impliquer l'ancien dans l'actuel et le présent dans le passé. Il ne faut pas oublier les événements passés car sans la mémoire il n'y aurait ni l'identité individuelle ni l'identité collective. La mémoire est une catégorie fragile et influençable. Elle est sélective. En plus avec le temps, l'imagination rajoute des fragments qui manquent dans nos souvenirs et ils deviennent moins fiables qu'avant.

La mémoire n'est pas passive, elle façonne la culture, les croyances et les valeurs d'une société. Le pouvoir politique influence l'interprétation du passé car celui qui écrit un récit historique, renforce aussi l'autorité et crée une harmonie étatique. La mémoire collective est un facteur de la construction de l'identité nationale. Quand le passé est maltraité, il devient destructif et nuisible, comme dans le cas de la naissance du nationalisme balkanique.

¹⁸³ L'essai de D.Ugrešević *Konfiskacija proslosti* (La confiscation du passé), présenté lors du séminaire *Muzealizacija Jugoslavije* (La muséalisation de la Yougoslavie), <https://pescanik.net/konfiskacija-kulture-2/>

La culture de la mémoire englobe une relation réfléchie envers le passé et un caractère constructif des expériences précédentes, qui influencent notre présent et notre futur (Kuljic, 2006 :11). Les souvenirs sont liés aux émotions et aux intimités, mais la mémoire se réfère plutôt à la société, à la culture et à l'expérience collective. Dans la mémoire, il y a quelque chose de programmé, c'est une relation construite avec le passé, tandis que les souvenirs sont inconscients et spontanés. La culture de la mémoire étudie comment les sociétés, les régimes et les différentes cultures transmettent leurs connaissances du passé, comment ils les construisent, explorent, maltraitent, refoulent et changent. Elle se focalise sur l'analyse des mécanismes de la création et de la transmission du passé ainsi que sa transformation sur les générations plus jeunes. Elle aide à la compréhension des événements passés et encore plus elle développe les perspectives pour un futur stable. Quand il s'agit d'écrire un récit de l'histoire récente, les témoignages intimes y pèsent beaucoup, et des histoires sont parfois privilégiées. C'est en effet la mémoire collective qui met en relation les souvenirs individuels et crée un lien particulier entre la nation, le citoyen, et le passé commun. Les autorités politiques adoptent ces souvenirs intimes, les généralisent et finalement les établissent comme une mémoire nationale et officielle. Selon Kuljic, cette mémoire collective, complexe et dynamique, englobe des formes diverses « de la conservation, de l'immobilisation, et de la transformation du passé » (Kuljic, 2006 :18). Elle intègre de nombreux souvenirs intimes dans un passé commun, mais ce passé reste contradictoire. Ceux qui ont eu les mêmes expériences acceptent ce récit fabriqué, et ceux qui ont vécu d'autres expériences, rencontrent des émotions conflictuelles. Dans le cas de la Yougoslavie, un pionnier âgé ressent une nostalgie du temps socialiste et de la gratitude envers le régime titiste, mais ceux dont les parents ont été envoyés sur l'île prison de *Goli Otok*, possèdent des souvenirs complètement opposés, ils ressentent de la colère et de l'injustice. Certes, cette mémoire collective domine, elle donne un sens (J.Assman selon Kuljic, 2006 :18) et elle aide à la cohésion sociale. C'est aussi elle qui aide la manipulation du passé, qui construit des identités et qui explique le présent. Mais, n'oublions pas que nous interprétons le passé à partir du présent et nous y introduisons tous les enjeux actuels du présent.

La mémoire collective est la notion introduite par Maurice Halbwachs et décrite dans ses livres *Les cadres sociaux de la mémoire* et *La mémoire collective*. Les théories d'Halbwachs ont ensuite été repensées et retravaillées par Jan Assmann et Pierre Nora.

Selon Halbwachs, la mémoire collective n'est pas une unité uniforme, mais présente plutôt « une mosaïque de contenus choisis » (Kuljic, 2006 :81). Halbwachs souligne que la mémoire dépend des souvenirs intimes des individus qui se soumettent aux cadres selon les valeurs générales ou nationales. Leurs souvenirs sont changeants et influençables par les règles imposées par le groupe auquel ils appartiennent. Kuljić rajoute que « l'homogénéité de la mémoire dépend du degré de lien avec l'identité du groupe, de la nation, de l'état, de la famille ou du parti. » (Kuljic, 2006 :81). Donc, la mémoire « sert au renforcement de l'identité du groupe » et le justifie par le passé. L'interprétation du passé se modifie, évolue, dépend de l'idéologie au pouvoir, des mythes nationaux, des « traditions inventées », de l'oubli, mais aussi des générations qui étudient et acceptent ce nouveau passé.

Halbwachs souligne qu'un individu soigne l'image du passé que sa communauté lui impose (Halbwachs, 2001 :65). Cette communauté peut être religieuse, nationale, familiale, tribale, politique. Les cadres sociaux de la mémoire qu'il analyse, sont utilisés comme un instrument par un individu conscient qui harmonise ses propres souvenirs avec la vision du passé donnée par sa communauté (Kuljic, 2006 :97). Plus nous sommes profondément insérés dans ce groupe, plus la mémoire est riche et efficace (Halbwachs, 2001 :75). Donc la mémoire dépend aussi des conditions dans lesquelles elle se construit. Kuljić rajoute que « la mémoire collective assure la continuité du groupe en question » (Kuljic, 2006 :98). Finalement, n'oublions pas que selon Maurice Halbwachs, l'histoire commence au point où finit la tradition, au moment où s'éteint ou se décompose la mémoire sociale (Halbwachs 2001 :131).

Pierre Nora nous indique que la mémoire collective intuitive contribue à la conservation de la mémoire historique qui est mécanique et consciente. Cet expert établit la distinction majeure entre les *milieux de mémoire* et les *lieux de mémoire*. L'expression *milieu de mémoire* englobe les endroits de mémoire vive et vécue, un endroit qui permet l'accès à la tradition encore vivante, et une fois que cette tradition s'éteint, ces endroits évoquent des souvenirs intimes et souvent de la nostalgie. Il reste difficile de bien comprendre ce qu'est le terme de *lieux de mémoire* que Nora utilise afin de nommer les lieux externes et physiques de mémoire collective. Nora décrit les lieux de mémoires comme « les monuments de l'histoire arrachés au cours du temps historique et ensuite rendus à cette même période. Ces lieux de mémoire ne sont ni complètement vivants ni tout à fait morts » (Todorova, 2010 :144). L'explication plus précise de

cette notion introduite par Nora est que les lieux de mémoire sont des objets, des endroits et des idéaux transformés par le facteur humain, le temps, ou transformés par un élément repère de la mémoire collective. La mémoire collective devient une métaphore utilisée pour désigner l'histoire expliquée par les autorités. En créant la mémoire collective, le régime politique impose son interopération du passé à la société. Ce type de mémoire bien établie renforce l'intégration d'un individu au sein de sa communauté. Dans la construction de la mémoire collective, un facteur majeur est l'insertion des traditions inventées. Eric Hobsbawm rappelle qu'au début du XX^{ème} siècle sur l'espace allant de Trieste à l'Oural, il n'y avait que six pays (Hobsbawm, 2004, 287 selon Kuljic, 2006 :190). Donc, les nouveaux pays qui ont vu le jour après la Seconde Guerre mondiale ont eu besoin d'un nouveau passé, et de nouvelles traditions. L'invention de l'histoire s'est répandue, et dans les Balkans, elle devenue conséquente. Selon Todor Kuljić, le passé et la tradition fabriquée qui ont influencé la mémoire collective serbe, ont été une idée stratégique des élites politiques. Les liens entre les traditions inventées et leurs origines médiévales sont mis en avant tout en soulignant la continuité historique. Les mythes moraux fabriqués ont produit des discours nationalistes et la révision du passé plus ou moins lointain par les régimes au pouvoir. C'est ainsi que la narration sur les nations protectrices des civilisations européennes dans les Balkans ou le mythe du peuple céleste, ont vu le jour dans la dernière décennie du XX^{ème} siècle.

Halbwachs explique qu'une grande part de la reconstruction du passé se produit à partir des données de l'instant présent (Halbwachs, 2001 :75). Svetlana Boym rajoute que la mémoire collective présente « les points communs du quotidien partagé » qui « créent le cadre commun pour la construction de la mémoire individuelle (voir Boym, S. (2005). *Budućnost nostalgije* [Le futur de la nostalgie], Geopolitika, Belgrade). Donc, la mémoire est également soumise à la sélection historique, au contexte socio-politique et à l'amnésie.

Les sociétés qui ont survécu à de nombreux changements socio-politiques, ont été influencées par des idéologies opposées. Elles ont subi l'amnésie planifiée et imposée par l'état, et souffrent maintenant d'une crise d'identité. Dans notre cas, les Serbes a enduré le fracture dans la narration historique et leurs souvenirs, intimes et collectifs, ont également été bouleversés. C'est le moment où la nostalgie du passé se développe, les peurs d'un avenir incertain et l'incertitude du futur s'installent.

Si nous avons des lieux de mémoire, des lieux d'oubli existent-ils ? La suppression des monuments a-t-elle aussi une signification ? Existe-il une sorte de machine qui supprime tous les souvenirs indésirables comme dans le livre d'Orwell ?

3.1.2. La société serbe touchée par l'amnésie collective

Dans la création du passé, une sorte de suppression de la mémoire s'impose. Todor Kuljić dans son livre *Culture de la mémoire* constate que les pays balkaniques sont sous pression à se confronter avec leur passé, mais ils n'arrivent pas à discuter entre eux pour trouver un compromis sur les crimes yougoslaves des années 1990. Le côté croate défend fièrement « la dignité de la *Guerre patriotique* » selon eux, la guerre d'indépendance (Kuljic, 2006). De l'autre côté, les Serbes ne confirment pas la gravité du génocide de Srebrenica en relativisant son importance en le comparant aux autres crimes de guerres ou encore plus loin, à la terreur du camp de *Jasenovac*. Ils soulignent la bonne cause qui est la défense contre des agresseurs, même si les crimes restent individualisés et que les coupables sont accusés et certains enfermés depuis des années. Il est clair que toutes les parties préfèrent explorer les crimes des autres pays en marginalisant les leurs. Ces discours politiques touchent aussi les citoyens ordinaires car lorsqu'il y a un « rappel des crimes produits par sa propre nation, un homme ordinaire sent un profond malaise et une incertitude, et en raison d'un sentiment émouvant de solidarité fraternelle, cet homme sent que son identité nationale est violée » (Kuljic, 2006 :279). Kuljić affirme que la confrontation avec le passé collectif n'amène pas les peuples yougoslaves vers le pardon ou la réconciliation, mais elle les achemine vers « un processus d'apprentissage pour vivre avec les crimes de notre histoire et les héritages de notre identité commune » (Kuljic, 2006 : 279).

L'histoire étudie les faits et les événements historiques tandis que la mémoire collective provoque des réactions émotives, et parfois voile la réalité et cache un passé traumatisant. Selon Kuljić, les historiens étudient l'histoire comme un domaine scientifique. Les artistes, les écrivains, les réalisateurs et les journalistes explorent la sphère de la mémoire collective et, à travers leurs œuvres, ils réussissent à diminuer la distance historique et créent une impression d'authenticité. (Kuljic, 2006 : 133-135).

Selon Kuljić, l'oubli pourrait être aussi productif (Kuljic, 2006 :284). Il part de la thèse que la vérité, a naturellement des effets cathartiques, mais souvent elle crée de nouveaux conflits. Alors, Kuljić propose une solution nietzschéenne : trouver un équilibre entre l'oubli et la mémoire (Kuljic, 2006 :284). Il y voit le seul chemin pour les sociétés qui ont vécu un passé violent. L'oubli critique et réfléchi donne une possibilité à la société en question de se redéfinir et de se reconstruire tout en acceptant la responsabilité des événements passés. Les guerres yougoslaves ont laissé de nombreuses conséquences qui rendent la réconciliation très difficile. L'expérience traumatique, la peur, l'injustice et la méfiance ne permettant pas aux peuples yougoslaves de se reconstruire, de se réconcilier avec leur passé, d'accepter l'implication dans les crimes. Les peuples sont encore loin de la normalisation d'une cohabitation multiethnique, sauf dans les capitales, et « la normalisation du pluralisme des vérités du passé guerrier » ne semble pas possible (Kuljic, 2006 :285).

La destruction des monuments socialistes, le discrédit du socialisme et l'accusation du temps titiste comme une période totalitaire étaient la politique populaire du régime au pouvoir. Mais, les autorités politiques, jadis socialistes, sont devenues loyales à une autre idéologie dans les années 1990 (Kuljic, 2006 :298). Les communistes sont devenus anticommunistes juste pour garder le pouvoir politique avec comme bon exemple Slobodan Milošević (voir plus Popov, N. (1998). *Radiographie d'un nationalisme : les racines serbes du conflit yougoslave*, Paris). Mais, cette vie antérieure du communisme était vue comme une étape de la vie à oublier, surtout dans le contexte de la chute du Mur de Berlin. Kuljić nomme ce geste de refoulement d'une partie de la vie passée ou des événements dont nous ne sommes pas fiers, « les souvenirs gênants » ou « la mémoire embarrassante » (Kuljic, 2006 :298-300). Cet oubli collectif, Kuljić l'a reconnu dans le refoulement des souvenirs de guerres yougoslaves et des injustices commises par des membres de chaque nation. Kuljić souligne que l'expérience de guerre renforce « l'homogénéité

émotionnelle » au sein d'une même communauté (Kuljic, 2006 :299). La guerre est le point de départ de la lecture de la nouvelle temporalité car il existe un avant et un après la guerre. Dans le cas serbe, l'élite politique manipule les sentiments des compatriotes et les instrumentalise pour justifier leur régime. Parfois, ce sont des souvenirs émotionnels de la Seconde Guerre mondiale qui ont été exploités : l'opposition entre les Oustachis et les Tchetsniks ou partisans provient de cette période et elle a été ressuscitée pendant les guerres des années 1990. Puis, la question du caractère antifasciste du mouvement royaliste tchetnik réapparaît de temps en temps depuis la mort de Tito jusqu'à nos jours. Et tant que cela est le cas, la société serbe n'est pas prête de sortir de la période de guerre. Les discours enflammés sur le destin des civils tués à Jasenovac, à Srebrenica, ou au Kosovo, ou encore le statut de guerre patriotique en Croatie reviennent presque quotidiennement de tous les côtés de la frontière serbe. La reconnaissance de la responsabilité, le pardon, et la sensibilisation de la société « est la condition de la paix dans les Balkans » (Kuljic, 2006 :299).

3.1.3. Un passé aux couleurs du bonheur ¹⁸⁴

Depuis 15 ans, une autre interprétation du passé socialiste yougoslave s'impose et cette fois-ci c'est un fort sentiment de nostalgie qui envahit la société serbe. L'histoire de la RSFY devient plus romantique, plus joyeuse, plus illusoire. Rappelons-nous qu'une nouvelle réalité demande un nouveau passé. Donc, après la révolution des années 2000 et la chute du nationalisme du président Milošević, l'installation de la démocratie a pu enfin débiter. Mais huit à dix ans se sont vite écoulés sans même rapprocher la Serbie de l'EU qui était le fil conducteur des changements démocratiques depuis la fin des guerres yougoslaves. Déçus par les lentes intégrations européennes, désespérés par la corruption répandue, frappés par l'augmentation du coût de la vie

¹⁸⁴ Nenad Polimac, article sur <https://www.courrierinternational.com/article/2013/07/24/si-tito-m-etait-conte>

sans aucune augmentation des salaires et touchés par les migrations économiques de la jeunesse vers les pays occidentaux, les Serbes se tournent, encore une fois, vers le « bon vieux temps » titiste. Mais, l'interprétation du passé glorieux socialiste, nous raconte plus sur le présent trahi et sur l'avenir incertain. Dans ce contexte, la mémoire collective de la prospérité yougoslave est plus forte que les souvenirs intimes du régime rigide titiste. Le passé se construit par rapport aux attentes du futur.

La Yougoslavie commence à réapparaître dans le domaine culturel comme un paradis collectif. Les serbes commencent à parler de plus en plus de la Yougoslavie, du maréchal Tito et de son charme envahissant, d'un paradis intime que chaque yougoslave a vécu. La mort du président Broz devient un nouveau point de départ et la temporalité commence à être partagée entre un avant et un après mort de Tito.

Encore une fois, le passé change, les souvenirs fragmentés se transforment en créant une mémoire positive de la période socialiste qui domine dans l'espace public. Tito redevient une figure dominante, mais aussi une marque. Des pèlerinages sont organisés pour visiter la *Maison des Fleurs*, en réalité, c'est le mausolée où se trouve la tombe de Josip Broz. Ces admirateurs ont l'air de religieux qui se rendent dans un « temple » yougoslave pour rendre hommage au président éternel. Ces pèlerins sont en effet des yougo-nostalgiques qui suivent presque toutes les étapes du rituel. Ils touchent soit le monument, soit la tombe de Tito car le contact est important, c'est comme un sentiment de résurrection. Ils embrassent sa photographie ou sa tombe comme les icônes dans les églises orthodoxes. Ils répètent une sorte de mantra ou de prière : « Et après Tito, il n'y a que Tito », ils ramènent des offrandes sous forme de couronnes de fleurs ou ils offrent des objets personnels de l'époque socialiste au Musée de la Yougoslavie. Le rituel du flambeau de la jeunesse est restauré dans certaines villes et les pionniers ressuscités se rendent à la *Maison des Fleurs* « le 25 mai », comme avant, pour la célébration de la Fête de la jeunesse. Il n'est pas rare que certains allument des bougies et se signent devant la tombe du maréchal. Ces rites cléricaux soulignent tout l'antagonisme de la société serbe en utilisant des signes religieux devant un leader communiste qui a banni la pratique religieuse pendant sa domination. De cette façon, les yougo-nostalgiques relient la continuité historique avec le passé yougoslave en supprimant tous les détails qui les contredisent. Josip Broz Tito reste une figure historique importante et il semble que son culte de personnage regagne en puissance.

Il est indicatif que la yougo-nostalgie n'est pas unique dans le monde, car la Roumanie, la République tchèque, la Slovaquie et surtout les républiques de l'espace soviétique, ont toutes été touchées par ce phénomène de nostalgie soviétique ou communiste (voir Boym, 2005). Mais, la yougo-nostalgie est une nostalgie restaurative pour Svetlana Boym (2005 :41-48) qui se retourne vers l'ancien régime ou cette fausse idée utopique qui était installée dans ces sociétés. La yougo-nostalgie est un sentiment complexe qui englobe d'abord la critique du présent, qui crie l'absence de l'avenir stable, et qui peut-être voile le passé violent des années 1990. Dans son livre *Les souvenirs du titisme* Kuljic se demande si ce besoin de se rappeler le passé utile et glorieux, ne vient pas du besoin d'oublier le passé honteux (Kuljic, 2010). Il propose que la nostalgie puisse être la réponse aux représailles des années post-communistes où un souvenir négatif du temps titiste a dominé pendant deux décennies. Donc, selon Kuljić, la naissance de la yougo-nostalgie est une sorte de « résistance à la correction du passé » qui a été faite pendant le régime nationaliste.

Les anciens yougoslaves, certainement, ne se rappellent pas la Yougoslavie réelle, mais plutôt de l'image de ce pays idyllique. La Yougoslavie telle que décrite dans la narration nostalgique n'a jamais véritablement existé. Enfin, Todor Kuljic affirme que les hommes heureux ont une mauvaise mémoire, mais des souvenirs riches (Kuljic, 2006 :147).

Nous allons continuer à réfléchir sur la nostalgie du temps yougoslave et du régime titiste dans le dernier chapitre en étudiant les hypothèses de Mitija Velikonja, Todor Kuljić, Vjekoslav Perica , Dubravka Stojanović et Svetlana Boym, Maria Todorova, Predrag Marković et Jovo Bakić. Dans la section suivante nous allons examiner le rôle du Musée de la Yougoslavie dans l'interprétation de l'histoire commune.

3.2. Le Musée de la Yougoslavie dans la perspective historique

Chaque musée est un endroit qui interprète une partie du passé. Les objets exposés sont des éléments tirés du passé, des détails isolés de leur réalité de sorte qu'ils deviennent des témoins et des documents de cette époque-là. Le Musée de la Yougoslavie est encore à la recherche de sa position comme institution culturelle et publique. Voulant interpréter le phénomène yougoslave en totalité, ce musée tente de trouver un compromis entre la nostalgie de la génération titiste et l'histoire yougoslave monarchiste. Le but n'est pas facile à atteindre sachant que le musée est construit pour représenter l'héritage de la Yougoslavie socialiste et le pouvoir du maréchal Josip Broz Tito.

Le Musée de la Yougoslavie est constitué de plusieurs composantes. La première partie est *L'ancien musée* dont les objets d'expositions sont les cadeaux offerts au camarade Tito par les Yougoslaves ou par des diplomates internationaux. La deuxième partie du musée est *La Maison des Fleurs* qui est le mausolée du président Tito et de son épouse Jovanka Broz. Finalement, la dernière partie de ce musée est la galerie dans laquelle l'exposition vise à présenter les segments de l'histoire yougoslave en adoptant les théories contemporaines de la muséologie.

L'idée que ce musée représente l'histoire entière de la Yougoslavie sous cette forme existe depuis 1996. Auparavant c'était le *Musée de la Révolution*, le *Musée des Nations et des Peuples yougoslaves* et le *Centre Mémorial de Josip Broz Tito* qui possédait plus de 200 000 artefacts. Le Musée de la Yougoslavie a rassemblé les trois bâtiments sous un même nom en 1996. En fait, le musée a été bâti en 1962 à côté de la résidence présidentielle où tous les cadeaux offerts à Josip Broz par les délégations internationales ont été exposés. (Panic, 2015). Ces cadeaux sont le symbole non seulement de l'admiration ou de remerciement au leader du pays, mais un symbole que les pays socialistes sont indépendants ou rebelles mais unis contre le colonialisme. Selon cette description, le motif de la création du musée jadis nommé *Musée du 25 mai* était la glorification du Camarade Tito et de sa politique. Par ailleurs, une autre idée a vu le jour, l'importance de la mise en valeur de la révolution ainsi que la conservation des souvenirs de la politique yougoslave antifasciste.

D'abord, le *Musée de la révolution, des nations et des nationalités* a été créé en 1959. Après la mort de Josip Broz en 1980, les successeurs politiques ont cherché à souligner la contribution du Maréchal Tito et tout ce qu'il représentait en Yougoslavie ainsi que dans le monde entier. Cette idée s'est réalisée au sein du *Centre mémorial de Josip Broz Tito* où sa tombe devient presque un lieu religieux, un lieu de pèlerinage des ex-yougoslaves. Tous ces établissements font partie du *Musée de l'Histoire yougoslave* depuis 1996. *La Maison des Fleurs*, jadis le jardin d'hiver de la famille Broz est le mausolée de Josip Broz Tito depuis 1980. C'est pourquoi la *Maison des leurs* a adopté un rôle commémoratif.¹⁸⁵ Le dernier changement est arrivé au début de l'année 2017 quand le *Musée de l'Histoire yougoslave* a changé de nom pour maintenant s'appeler *Musée de la Yougoslavie*.

3.2.1. Rôle du musée dans la conservation du patrimoine

Les musées sont des institutions du patrimoine très importantes dont le rôle est d'offrir les savoirs et les faits du passé c'est-à-dire de décoder les souvenirs, de ressusciter les événements anciens et de les présenter d'une manière objective. Un autre rôle du musée est de lier toutes les informations, toutes les données, tous les souvenirs et de proposer une réponse juste et neutre. Cependant, quoi faire quand les témoins du passé sont encore vivants et que chacun a sa propre interprétation d'un même passé. Etant donné que chacun possède un autre point de vue, il est certain que les souvenirs individuels sont différents. Est-ce que ces souvenirs personnels pourraient faire partie du programme des expositions car les opinions personnelles créent le contenu d'une mémoire collective de la Yougoslavie ? Le Musée de la Yougoslavie suggère une autre connotation pour ces témoins de l'époque titiste, plus intime et plus sentimentale. Ils s'y rendent pour une interprétation qui a pour but d'évoquer leur propre passé à l'aide des expositions historiques et artistiques du musée. Ces collections, influencent d'une manière

¹⁸⁵ Mirjana Slavković, *Mediation of memory of socialist past – Dealing with nostalgia and politics of oblivion: Case study the Museum of Yugoslav History* (Belgrade: Master thesis University of Arts in Belgrade, 2010), 49-52.

artistique son public, signalent les effets de l'idéologie, et réveillent les sentiments mélancoliques des ex-yougoslaves. Le nombre d'habitants qui tient encore à ce pays qui n'existe plus n'est pas négligeable. Le public visite ce musée avec un fort sentiment de nostalgie du bon vieux temps, avec un respect énorme envers le Maréchal Tito et la dignité de faire partie d'une génération socialiste titiste. Ils ont besoin de revivre et de commémorer leur passé plutôt que d'écouter des conférences scientifiques pleine de théories accablantes.

Miki et Dragan, qui m'accompagné pendant une des visites du musée mettent en valeur leurs jeux d'enfance exposés dans cette institution, en soulignant qu'aujourd'hui les enfants ne savent plus jouer. Ensuite, Dragan m'explique que : « *c'est dans l'esprit yougoslave de partager, d'aider les autres et de maintenir les valeurs pour tous.* » De son côté, Miki essaie de se retrouver dans une des photographies prises lors de la Fête de la jeunesse. « *Nous n'avions pas de soucis à cette époque. Ni nous, les lycéens, ni nos parents.* » Pourtant, j'ai assisté seule à la discussion qui a suivi cette exposition, car mes interlocuteurs n'étaient pas intéressés par les récits théoriques des intervenants, car « *en tout cas, j'ai vécu cette période, ils n'ont rien de nouveau à nous apprendre.* »

Le positionnement du Musée de l'Histoire yougoslave est souvent mis en question car les témoins du passé sont encore vivants et leurs souvenirs et leurs opinions façonnent le contenu de la mémoire collective. Il est possible que le Musée de la Yougoslavie conserve un rôle didactique tout en offrant de nouvelles connaissances aux visiteurs. Il est aussi le médiateur entre le public et les souvenirs, et même les ex-yougoslaves et leurs enfants ou petits-enfants qui n'ont pas connu ce pays mythique. Le musée soigne les relations avec les visiteurs âgés qui y viennent dans le respect du Maréchal Tito. Nous avons déjà constaté que les expositions sont souvent déclencheurs d'émotions nostalgiques. Pourtant, il faudrait que le musée sensibilise le public étranger ainsi que les jeunes générations. Ce problème freine le développement du concept de musée. Il est à la recherche d'une voie plus éloignée de la nostalgie des pionniers âgés. Il tente aussi de trouver le point de vue objectif qui s'élargira vers la Yougoslavie monarchique. Cependant, est-il possible d'ignorer le désir des visiteurs qui ont besoin de se désaltérer entre les murs de cette institution ? Comment trouver l'équilibre entre les visiteurs pro-titistes et les générations plus jeunes ou les étrangers qui exigent un point de vue objectif et critique sur la Yougoslavie, sa construction, ses dirigeants, son peuple, son identité et son histoire ? Est-il

possible d'exclure le sentiment de nostalgie dans ce récit du passé ? Selon certains, la distance historique n'est pas encore suffisante. A-t-on le droit à une interprétation des expositions de la Yougoslavie alors que certains sont en train de vivre cette histoire exposée dans ce musée ?

L'auteur Aleida Assmann fait une différence entre deux types de mémoires : la mémoire communicative et la mémoire culturelle. La mémoire communicative aussi nommée la mémoire sociale sous-entend les souvenirs vifs et personnels de témoins tandis que la mémoire culturelle est objective et officielle. Les témoins du passé yougoslave titiste forment un groupe spécifique pour lequel l'interprétation muséologique du passé est inacceptable car ce passé est encore lié aux sentiments individuels. Le passage des souvenirs autobiographiques aux souvenirs indirectes n'est pas un trajet facile. Selon Assmann, la mémoire communicative est « étroitement liée au fait d'un échange perpétuel entre les membres d'un groupe, » (Assmann, 2011 :38) et dans ce cas, nous parlons de ceux qui partagent l'identité yougoslave. Cet échange sous-entend le partage des souvenirs communs, l'interaction permanente et l'espace partagé. Les ex-yougoslaves épousent le même point de vue sur l'ancien pays et leur expérience est la mémoire d'une génération. Ce partage des mêmes émotions est-il ce moteur qui prolonge la durée de l'identité même 30 ans après la mort de la Yougoslavie ? Il ne faut pas oublier non plus les récepteurs de cette interprétation du passé qui sont les générations nées après l'époque titiste. Ce sont eux, les jeunes, qui ont reçu l'interprétation du passé et qui vont la transmettre dans le futur tout en conservant les souvenirs des générations précédentes.



Figure 31 Le musée de la Yougoslavie, l'entrée principale, source : <https://www.muzej-jugoslavije.org/>

Mon interlocuteur Aca souligne que c'est d'abord sa grand-mère qui lui a parlé de la Yougoslavie et ensuite sa mère. *« Mon grand-père, que je n'ai pas connu, était historien et communiste, et j'ai hérité de sa bibliothèque. En me parlant de lui, ma grand-mère racontait les anecdotes de leur jeunesse, et j'ai compris que c'était une période idéale. Puis, ma mère m'a raconté plein d'histoires des voyages avec leurs amis et moi je n'ai jamais beaucoup voyagé. Ma famille n'avait pas beaucoup d'argent. Donc, j'ai compris que ce passeport rouge était un objet magique qui ouvrait les portes du paradis. »*

Bien que des personnes différentes aient des perceptions diverses d'un même monde et d'un même passé, ce qui les réunit c'est cette mémoire d'une même génération. Ils gardent le même souvenir d'un bon vieux temps sans doute idéalisé, mais ils ont leurs souvenirs privés et individuels. C'est un monde symbolique qui les réunit et en revivant de nouveau le passé, mais cette fois-ci ensemble, un sentiment de communauté se crée, une sorte d'identité collective se forme et c'est cette identité qu'ils transmettent à d'autres. Chaque groupe crée sa propre culture des souvenirs et de mémoire afin de garder son identité et de la rendre encore plus forte (Jann Asman selon Kuljic, 2006 :29).

Le travail du Musée de la Yougoslavie n'est pas facile. L'effort du musée à déterminer les limites temporaires et spatiales du patrimoine yougoslave a amené cette institution à un combat sans fin. L'idée yougoslave, déjà complexe, a rendu le récit yougoslave encore plus délicat. Le passé yougoslave combiné à la yougo-nostalgie évoque des réactions extrêmes. A travers les différents régimes, monarchique, socialiste et finalement démocratique, le Musée de la Yougoslavie a été obligé de se transformer pour résister aux changements qui ont bouleversé le pays.

Il faut aussi rappeler les circonstances politiques et sociales qui ont conduit au besoin de transformation. La fin du siècle dernier a apporté des changements idéologiques radicaux. La chute du mur de Berlin marque la fin du communisme en Europe et, au cours des années qui ont suivi, tous les pays de l'ancien bloc de l'Est ont connu d'importants changements politiques et économiques. En Yougoslavie, les tendances nationalistes sont devenues plus répandues, une nouvelle élite politique, essentiellement composée d'anciens membres du parti communiste, a changé la rhétorique et adopté le discours du nationalisme. Une fois que le président bien-aimé Josip Broz Tito est devenu un dictateur dans tous les discours publics, l'idéologie de la fraternité et de l'unité est alors réinterprétée comme répressive et fautive. L'institution qui, jusque-là, avait pour mission de garder la mémoire de Tito et soigner le culte du personnage du président, n'avait plus d'intérêt public. Au contraire, le musée a complètement perdu de son prestige, et l'avenir de ce lieu de mémoire a introduit de nombreux débats. Finalement, en 1996, le gouvernement a pris la décision de fermer le Centre Mémorial de Tito, et le Musée de l'Histoire de la Yougoslavie a vu le jour. Il a hérité de tout contenu artistique, historique et culturel des musées précédents et des trois bâtiments existants.

Le tombeau de Josip Broz Tito est une espèce de déclic pour les visiteurs où ils sont emportés par les sentiments et les souvenirs. La visite de la pièce où les flambeaux de la jeunesse sont exposés, réveille la fierté nationale et renvoie à l'époque de la célébration de masse de l'anniversaire du maréchal Tito. Les objets de la collection permanente du musée sont des symboles qui rappellent la jeunesse des visiteurs, la renommée d'un pays puissant, l'idée de fraternité. Leurs souvenirs intimes les submergent et ils deviennent mélancoliques de cette époque d'insouciance. Le musée de l'Histoire yougoslave n'est pas qu'une institution publique et culturelle pour les ex-yougoslaves, c'est un symbole de joie et de bonheur perdu à jamais. Quand ces témoins vivants du passé disparaissent et qu'ils sont porteurs de souvenirs, il ne nous reste

que des « témoins muets »¹⁸⁶ qui sont des objets neutres qui vont être interprétés au sein des institutions culturelles. Aleida Assmann souligne que le changement des générations sur une période de trente ans entraîne la transformation des mémoires d'une société c'est-à-dire que même la mémoire sociale change. (Assmann, A. 2011 :27). Alors, c'est exactement maintenant, quarante ans après la mort du président Tito, et après de nombreuses transformations dont les ex-yougoslaves ont souffert, que la nouvelle mémoire collective prend forme.

Au moment de la construction, le musée a été pensé comme une matérialisation de la célébration du personnage de Josip Broz. Après sa mort, sa collection privée et les objets qui lui appartenaient sont devenus des biens nationaux ont été exposés comme les témoins d'une époque et d'un souverain. Les années 1990 ont été particulièrement difficiles pour le musée, et petit à petit il reprend des forces. Depuis les années 2000, une nouvelle schématisation a eu lieu. Cette fois-ci la présentation des objets exposés a été organisée par thèmes culturo-historiques : le mémorial de Josip Broz Tito, l'état et la vie politique, la vie sociale et quotidienne, la vie culturelle et enfin la section des guerres. Ana Panic constate que le public n'est plus intéressé par la vérité, mais préfère s'identifier à la collection muséologique. Selon elle, c'est au musée de provoquer une sensation, une réaction de reconnaissance, un sentiment d'approbation. Il est nécessaire que les visiteurs comprennent que ce n'est pas un monde à part, qu'ils font partie de la même réalité. Panic appelle ce concept de rapprochement avec le public « les petites histoires de l'homme ordinaire ». A travers ces expositions, elle exploite le quotidien des Yougoslaves, elle essaie de reconstruire la vie privée individuelle et l'utilise pour montrer le contexte global d'une époque. Elle exploite aussi les souvenirs personnels et la tradition orale comme les éléments de l'exposition afin de créer une sorte de mosaïque de souvenirs humains. La difficulté dans cette entreprise muséologique moderne est la sélection des témoignages. Il faut avoir de nombreux récits, des profils divers de personnages qui appartiennent à toutes les couches sociales, ethniques, économiques. Ainsi, il est possible de créer une histoire qui part d'en bas, d'un récit individuel qui offrira une image complexe. Cette image nous donnera de multiples perspectives d'un événement historique.

Les souvenirs humains sont morcelés et modifiables. Alors, il est totalement légitime de se demander si la Yougoslavie va disparaître avec la mort de ses témoins. Les sentiments de néo-

¹⁸⁶ La notion utilisée par Assmann, A. 2011 :27

nostalgie et de néo-yougo-nostalgie naissent au moment où un nouveau groupe d'individus ou de nouvelles générations, estiment que le passé yougoslave était un élément important dans la construction d'une identité. Petit à petit les souvenirs vifs disparaissent, la mémoire sur la Yougoslavie et du camarade Tito vont s'évaporer, et à ce moment-là, le Musée de la Yougoslavie aura un rôle principal afin de préserver les souvenirs et d'interpréter le passé d'une manière juste.

3.2.2. Les balades à travers le Musée de la Yougoslavie

« Vous avez complètement détruit ce qui était l'idée de notre pays. »¹⁸⁷

Les musées sont des institutions du patrimoine dont le rôle est d'offrir les savoirs du passé c'est-à-dire de décoder les souvenirs, de se soucier des événements anciens et de les présenter d'une manière objective. Un autre rôle du musée est de lier toutes les informations, toutes les données, tous les souvenirs et de proposer une réponse juste et neutre. Cependant, que faire quand les témoins du passé sont encore vivants ? Vu que chacun a son propre point de vue, il est certain que les souvenirs individuels sont bien différents. Est-ce que ces souvenirs personnels pourraient faire partie du programme des expositions sachant que les opinions personnelles influencent la mémoire collective de la Yougoslavie. Le Musée de la Yougoslavie a une autre signification pour ces témoins de l'époque titiste. Ils ne visitent pas ce musée pour adopter une interprétation donnée par les conservateurs du musée, mais pour évoquer leurs propres souvenirs à l'aide des expositions artistiques et historiques du musée. Il faut souligner que les visiteurs arrivent dans ce musée avec un fort sentiment de nostalgie du bon vieux temps, ils s'y rendent pour vénérer le maréchal Tito et lui déclarer leur fierté. Entre les murs du Musée de la Yougoslavie, ils revivent leur jeunesse et commémorent leur passé.

¹⁸⁷ *Potpuno ste ubili ideju nase zemlje*, citation du Livre d'or par un visiteur

La conservatrice du musée souligne que « chaque objet se métamorphose en entrant dans un musée » (Panic, 2015). C'est dans cet endroit où la nouvelle vie des vestiges de la Yougoslavie commence. Elle ajoute que chaque objet exposé possède plusieurs niveaux qui offrent de diverses informations : des caractéristiques physiques, un rôle, un contexte et une signification (Menshch selon Panic, 2015). Le temps passé ajoute une couche supplémentaire dans la compréhension de cet élément d'exposition. Elle confirme que le problème dans l'étude muséologique en Serbie est que « les experts arrachent l'objet exposé de son contexte en le privant aussi de sa signification et parfois de sa valeur » (Panic, 2015). Dans le cas du Musée de la Yougoslavie, l'évolution du musée est en corrélation avec les changements et les bouleversements en Yougoslavie. Elle affirme que l'histoire d'un musée est aussi l'histoire du pouvoir politique d'un pays.

Nous avons déjà mentionné le fait que le musée se compose de trois unités : le Mausolée *Maison des Fleurs*, *L'Ancien musée* et le *Musée du 25 mai*. Avant d'analyser les expositions temporaires qui se déroulent dans le bâtiment du Musée du 25 mai, nous allons explorer les deux autres composantes.¹⁸⁸

L'exposition permanente a lieu au sein de *l'Ancien musée* qui date de l'année 1987. Elle contient des objets du domaine ethnographique, arts plastiques et des armes de collection. Des plaquettes avec des explications ne sont pas souvent présentes ou assez claires, la logique de l'exposition n'est pas cohérente, et les critères de sélection sont flous. Les objets exposés sont soit des éléments du quotidien de Tito, des objets décorés des symboles des peuples yougoslaves ou des slogans du parti communiste sont brodés ou affichés. La collection des cadeaux offerts au maréchal Tito fait partie de l'ancien musée qui éveille la curiosité des visiteurs qui n'ont pas connu la réalité socialiste. *La Maison des Fleurs* est en effet le mausolée où se trouve la tombe de Josip Broz Tito toujours décorée par des fleurs. A côté se trouve la tombe beaucoup moins imposante de Jovanka Broz. Dans le bâtiment se trouve une salle qui a servi de bureau au maréchal que les visiteurs peuvent voir derrière une porte vitrée, et finalement la collection des *flambeaux de la jeunesse* exposés suivant l'ordre chronologique.

¹⁸⁸ Le récit historique du musée est écrit par cette institution sur le site officiel : <https://www.muzej-jugoslavije.org/predistorija-osnova-za-razumevanje-muzeja-jugoslavije/>

Le Musée de la Yougoslavie garde une signification politique particulière, car possède les collections uniques des *Flambeau de la jeunesse* et *Des cadeaux de Tito*, toutes les deux d'une valeur inestimable. Nous avons déjà constaté que l'espace yougoslave est marqué par des continuités interrompues. La Seconde Guerre mondiale a introduit un grand changement dans la société serbe en installant le système communiste et puis socialiste. Le deuxième bouleversement du XX^{ème} siècle était le démembrement du pays provoqué par les guerres yougoslaves quand le nationalisme a dominé dans toute la région. Chaque système a essayé d'effacer le passé qui l'a précédé en imposant sa réalité à la population. Pendant la période titiste, l'histoire royaliste était bannie de l'histoire yougoslave, ainsi que tous les récits locaux et nationaux. Il n'existait que la narration historique qui glorifie la lutte antifasciste des partisans. L'histoire socialiste yougoslave a été de la même manière gommée de la mémoire collective. En plus la Yougoslavie était stigmatisée pour sa période anti-nationaliste qui aurait eu tendance à supprimer les nations.

Le Musée de la Yougoslavie a aussi traversé une longue période de crise, de nombreuses difficultés pendant le régime de Milošević et le bombardement du pays en 1999. Ce n'est qu'en 2007 que le musée est devenu une institution culturelle qui traite toute la période de l'histoire de la Yougoslavie. Mais, jusqu'à nos jours la majorité des visiteurs *l'appelle Le Musée de Tito, Le Tombeau de Tito, La Maison des Fleurs, Le Musée du 25 mai.*

Les expositions du Musée de la Yougoslavie sont majoritairement dédiées au personnage de Josip Broz Tito. Les autres collections traitaient des événements importants de l'histoire socialiste comme l'assemblée du parti communiste, les batailles importantes de la Seconde Guerre mondiale, le mouvement des Non-Alignés. Finalement nous avons des expositions qui sont directement inspirées de la collection permanente des cadeaux offerts au maréchal ou de la cérémonie rituelle de la Fête de la jeunesse.

Tableau 7 Liste des expositions du Musée de la Yougoslavie

1.	<i>Jugoslavija od početka do kraja</i> [La Yougoslavie du début à la fin]	1/12/2012-12/03/2013
2.	<i>Carski darovi</i> [les cadeaux pour l'Empereur]	21/07/2013- 25/08/2013
3.	<i>Peking-Beograd</i> [Pékin-Belgrade] exposition financée par le ministère de la Culture de Chine	15/10/2013-15/11/2013
4.	<i>Odrastanje u Kragujevcu</i> [Grandir à Kragujevac]	22/11/2013-12/01/2014
5.	<i>NeoNOB</i> [Néo-révolution]	29/11/2013-12/01/2014
6.	<i>Istorija-polovna budućnost</i> [Histoire- l 'avenir d'occasion]	18/12/2013-12/01/2014
7.	<i>Srbija kroz vekove</i> [La Serbie à travers les siècles]	12/02/2014-12/03/2014
8.	<i>Umetnost i vlast u Novom Sadu</i> [L'art et le pouvoir à Novi Sad]	25/04/2014-01/08/2014
9.	<i>Umetnost i vlast</i> [L'art et le pouvoir]	04/09/2014-12/10/2014
10.	<i>Velika iluzija</i> [La grande illusion]	11/11/2014-18/12/2014
11.	<i>Nikad im bolje nije bilo</i> [Le meilleur moment de leur vie]	27/12/2015-17/02/2015
12.	<i>Plameni pozdrav</i> [Le salut flamboyant]	28/02/2015-23/04/2015
13.	<i>Tito lično</i> [Tito en personne]	25/05/2014-25/05/2015
14.	<i>Umetnost kao otpor fasizmu</i> [L'art comme résistance au fascisme]	09/05/2015-09/08/2015
15.	<i>Zabeležena sećanja</i> [Les souvenirs enregistrés]	20/08/2015-17/10/2015
16.	<i>Čuvari baštine</i> [Les gardiens du patrimoine]	06/11/2015-13/12/2015
17.	<i>Ruska avangarda u Beograd</i> [L'avant-garde russe à Belgrade]	24/12/2015-28/02/2015
18.	<i>Povratak na Mesec, kratka istorija budućnosti</i> [Le retour sur la Lune, l'histoire brève du futur]	14/04/2015-27/05/2015
19.	<i>Dizajn za novi svet</i> [Design pour un nouveau monde]	29/12/2015-03/07/2016
20.	<i>Putevima revolucije</i> [Les routes de la révolution]	15/07/2016-15/08/2016
21.	<i>Mlada Poljska : vizuelni utisci o revoluciji</i> [Jeune Pologne : les impressions visuelles de la révolution]	13/10/2016-20/11/2016

22.	<i>Istoriju čine različite nijanse sive</i> [L'histoire est faite de nuances de gris]	09/12/2016-23/01/2017
23.	<i>Jugo, moja Jugo</i> [Yougo, ma chère Yougo]	15/12/2017-04/06/2017
24.	<i>Tito u Africi-slike solidarnosti</i> [Tito en Afrique - les images de la solidarité]	27/06/2017-29/10/2017

Comme nous le remarquons dans le tableau, les expositions du Musée de la Yougoslavie organisées depuis 2013 sont nombreuses et multidisciplinaires. Certaines ne duraient qu'un mois, d'autres étaient présentes dans la salle du musée plus longtemps. J'en ai visité plusieurs durant toutes ces années, et j'en ai discuté avec mes interlocuteurs. En lisant les titres, nous nous rendons compte que le champ d'étude du musée est très vaste, et à part la Yougoslavie monarchiste, se concentre sur la période socialiste et enfin mentionne les années difficiles de la fin du XX^{ème} siècle. Je ne pourrai pas présenter toutes les expositions, mais celles que je vais analyser, je vais les regrouper selon la thématique. D'abord la difficulté de l'historisation du récit yougoslave, la construction du mythe de Tito, l'importance de la révolution antifasciste, la yougo-nostalgie.

Nous allons étudier l'exposition *La Yougoslavie du début à la fin* de l'année 2013 comme une entreprise colossale à interpréter le récit historique yougoslave dans son ensemble. Ensuite, nous explorons les expositions qui racontent la construction du mythe du maréchal Tito : *Les cadeaux de l'empereur*, *L'Histoire – le futur d'occasion*, *Tito en Afrique - les images de la solidarité*, *Construction du mythe de Tito*, *Tito en personne*, *La salutation flamboyante*. Le musée n'a pas oublié de valoriser l'importance de la lutte antifasciste : *Une grande illusion*, *Design pour un nouveau monde*, *Les routes de la révolution*. Et finalement le sujet de la yougo-nostalgie est omniprésent : *La meilleure période de leur vie*, *Yougo, ma chère Yougo*, *L'histoire- le futur d'occasion*.

3.2.2.1. La Yougoslavie du début à la fin

Cette exposition ambitieuse dont les conservateurs ont pris beaucoup de risques pour présenter le récit historique très complexe de la Yougoslavie. La *Yougoslavie du début à la fin* qui a vu le jour en décembre 2012, montre le développement de l'idée du yougoslavisme et son accomplissement sous la forme d'une monarchie et d'une fédération. Les conservateurs ont présenté les régimes politiques, les changements économiques et sociaux que ce pays a vécus et finalement les peuples qui y vivaient depuis sa création jusqu'à sa fin. L'exposition couvre 80 ans de l'histoire commune qui a réuni les experts de toutes les républiques ex-yougoslaves dans sa réalisation. Bien qu'elle soit une des premières expositions depuis l'installation de la nouvelle direction du musée, elle reste encyclopédique, chargée de détails historiques et peu interactive avec le public. Pourtant, l'idée du musée était d'explorer les phénomènes et événements importants qui ont marqué l'état et la société yougoslaves.

L'exposition se compose de six sections : La pièce d'identité, Les peuples yougoslaves, L'économie et la société, La Yougoslavie dans le monde- le monde en Yougoslavie, Les deux côtés de la médaille du régime, La fin de la Yougoslavie.

Nous y voyons les emblèmes du royaume yougoslave, les manuels scolaires de cette époque ouverts sur la page qui explique l'idée de l'unification yougoslave, les passeports rouges, les médailles de l'Olympiade de Sarajevo, les emballages de chocolats et des jus de fruits, et « une étoile rouge à cinq branches qui a été décrochée de l'hôtel de ville de Belgrade, le 5 octobre 2000 et qui nous a été donnée par le premier ministre de l'époque, Zoran Đinđić. » (le catalogue de l'exposition, A.Panic, 2012 :3). Cette étoile décrochée est le symbole de la fin de la Yougoslavie dans la vie réelle, mais dans cette exposition aussi.

J'ai visité cette exposition avec Jelena, qui est une professionnelle du tourisme. Mais, elle n'était pas du tout intéressée par l'exposition. Elle m'a expliqué qu'il y a trop de texte et que les touristes ne perdent pas trop de temps à lire. Puis, elle trouve que l'espace est mal partagé car soit les panneaux sont trop serrés ce qui l'a fatiguée de tout suivre attentivement, soit il y a des espaces vides où des pensées sur la Yougoslavie sont marquées sur le mur en grandes lettres. Nous avons vite parcouru l'exposition pour finalement visiter *l'Ancien musée* et *la Maison des*

Fleurs. En regardant la collections des flambeaux de jeunesse, Jelena m'avoue : « Je n'ai même pas dit à ma mère que j'allais visiter le Musée de Tito. Elle ne l'a jamais aimé. Elle n'est pas yougo-nostalgique et dit que le communisme a seulement aidé aux mal éduqués à avancer dans la vie professionnelle sans aucune éducation et grâce à l'adhésion au parti communiste. »

Je lui ai demandé si elle ressentait de la mélancolie envers cette période, Jelena ajoute : « *Je ne suis pas sûre. J'adore la musique rock des années 1970 et 1980, est-ce que cela me rend nostalgique ? C'est vrai que j'envie mes parents d'avoir pu voyager et voir le monde. Ils se décidaient sur un coup de tête, de passer un weekend sur la côte croate, ou monter à Trieste pour se procurer de belles chaussures. Moi, je n'ai connu que les queues devant les ambassades, ils nous ont demandé même les notes de l'école pour un visa touristique de 6 jours. »*

Željko n'a pas vu cette exposition, mais nous avons beaucoup discuté sur la période yougoslave. Il partage le sentiment de déception avec Jelica. Il dit : « *Oui, je suis yougo-nostalgique, je trouve qu'à l'époque nous apprécions les bonnes valeurs : la solidarité, la coopération, le bon voisinage existaient encore et les voisins étaient parfois plus proches que les membres de la famille. Mes parents par exemple, ils se sont rencontrés dans le train qui partait pour Trieste. Maman habitait à Zagreb, et papa dans un village croate. Moi, le seul voyage que j'ai fait est le séjour au Monténégro pour travailler du matin au soir dans un restaurant. Je ne possédais pas de passeport jusqu'à l'âge de 25 ans. Je crois que je suis fâché. Fâché contre les politiciens, contre l'hypocrisie de notre société, fâché contre mes parents et leurs amis qui n'ont pas su garder la Yougoslavie. »*

3.2.2.2. Le personnage de Tito et la construction d'un mythe

L'exposition de l'année 2014 *Tito en personne* présente des objets, des vêtements, des souvenirs qui appartenaient à Josip Brzo Tito. Les visiteurs peuvent voir les uniformes du maréchal, les médailles d'honneur, les lunettes de vue et de soleil de Tito. Nous remarquons qu'il s'agissait d'un homme de style élégant qui suivait les tendances et d'où il puisait une partie de son charme et de son charisme. Son côté hédoniste y est marqué, car le président aimait voyager, photographier, fumer des cigares de qualité.



Figure 32 L'uniforme de maréchal qui appartenait à Josip Broz Tito, source : <https://www.muzej-jugoslavije.org/>

L'exposition de la fin de l'année 2014, *La grande illusion* porte le sous-titre *Tito et 24 millions de mètres de film celluloïd* et raconte l'amour du président Tito envers le septième art. Nous avons déjà mentionné qu'il était connu que Josip Broz était un grand cinéophile et cette exposition est consacrée à sa passion. Elle suit deux niveaux de présentation, d'un côté nous suivons la longue liste des films vus par le président socialiste, et d'un autre côté nous avons la possibilité de voir le tournage du film documentaire *Tito- les notes d'un réalisateur* filmé entre 1969 et 1970. Les visiteurs peuvent rencontrer Josip Broz de plus près, assis dans son fauteuil devant un écran du cinéma privé, à l'arène de Pula à l'occasion du Festival du film, ou à la séance de cinéma avec ses invités. A travers la liste des films qu'il a vus, nous remarquons les genres divers auxquels ils se sont intéressés. Les spécialistes ont aussi commenté ses choix de film, ils ont fait des synopsis et certains ont aussi mis en valeur les favoris de Tito, mais aussi les films qu'il n'a pas aimés (voir catalogue de l'exposition, *Velika iluzija* [Grande illusion], M. Cvijovic, Djorgovic, 2014 : 13-23).

Un des piliers de la construction idéologique du mythe yougoslave était la création du culte de la personnalité du maréchal Tito. Comme quelqu'un qui est passé de simple ouvrier à président du pays, l'image de Tito, un leader proche de son peuple, a été minutieusement soignée. Pendant son long règne, Tito a reçu un grand nombre des cadeaux de ses fidèles Yougoslaves, des élèves et des lycéens, des ouvriers assidus, mais aussi des célébrités, des acteurs ou chanteurs. Les échanges de cadeaux étaient aussi une pratique courante dans le monde diplomatique, alors, encore une fois, Josip Broz en a eu beaucoup de différents états. Certains de ces cadeaux étonnent par leur simplicité ou l'usage quotidien, tandis que d'autres éblouissent par leur beauté et richesse (voir le catalogue de l'exposition écrit par Kastratovic Ristic, 2013).



Figure 33 et **Figure 34** *Les bracelets en or, cadeau du roi éthiopien Haile Selassie*, la photo de la rencontre du président Tito et du roi éthiopien Haile Selassie, source : catalogue de l'exposition du Musée de la Yougoslavie, 2013 : 29 et 4

L'exposition de l'empereur est l'occasion de présenter la riche collection des cadeaux offerts par les chefs d'états au président Tito. Ces objets étaient offerts au maréchal Tito par 18 familles royales venant d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Parmi eux il y a : la tabatière dorée offerte par le couple royal grec, la parure pour Jovanka Broz, un cadeau du roi éthiopien Haile Selassie, la tête de Bouddha, un cadeau du monarque afghan Mohamed Zahir, la figurine du dromadaire argenté offert par le roi Hussein du Jordanie ou la maquette du carrosse royal du prince du Cambodge.¹⁸⁹

¹⁸⁹ La présentation donnée par le conservateur Momo Cvijovic, le quotidien Blic, <https://www.blic.rs/app-specijali/tito/otvorena-izlozba-carski-darovi-titu-u-muzeju-istorije-jugoslavije/65d7pkh>

Le conservateur Momo Cvijović ajoute que le président Tito a reçu autour de 200 000 de cadeaux divers dont aussi les animaux, les cigares, les villas à l'étranger etc. (voir le catalogue Kastratovic Ristic, 2013 :3-4).

En choisissant l'adjectif « empereur » dans le titre de l'exposition, les conservateurs voulaient marquer l'exclusivité des objets présents, leur authenticité et leur valeur. L'échange de cadeaux est un geste de « communication diplomatique habituelle » entre les représentants des pays » (voir le catalogue Kastratovic Ristic, 2013 :21) Ce rite de don était un rite habituel établi parmi les dirigeants de pays et ils faisaient attention que le cadeau convienne aux intérêts, aux désirs et au titre d'autrui. L'exposition montre aussi à quel point Josip Broz Tito était apprécié à l'échelle mondiale. Son charisme et son rôle important dans la lutte antifasciste pendant la Seconde Guerre mondiale sont confirmés par ces dons, mais il a gagné encore plus en renommée grâce à son rôle de fondateur du mouvement des Non-Alignés (voir le catalogue Kastratovic Ristic, 2013 :21).

Cette fois-ci j'ai rencontré Petar au musée. Ce n'est pas un admirateur du président, mais le nom de l'exposition l'a conduit à s'y rendre. En se promenant dans le bâtiment principal du musée, il avoue qu'il est impressionné par l'estime que Tito a eu à travers la planète. Il m'explique : « *Tu connais cette phrase Tito nous a volé beaucoup d'argent, mais il nous en a aussi beaucoup donné. Les politiciens d'aujourd'hui nous volent, mais ils ne nous donnent rien en échange*¹⁹⁰. *Pourtant, j'ai lu qu'il n'a rien gardé pour lui et son épouse et ses enfants, tout ce qu'il possédait, il l'a laissé à l'état.* »

L'exposition *L'art et le pouvoir : les paysages de la collection artistique de Josip Broz Tito* de l'année 2014 a eu pour but d'illustrer l'évolution de la peinture yougoslave. Encore plus importante, ces 45 tableaux et 10 dessins dépeignent le reflet de l'idéologie socialiste. Ces œuvres confirment l'adoption d'une nouvelle image de la société serbe et servent d'une sorte de propagande artistique. En plus la majorité des paysages artistiques nous ramène dans les endroits qui en effet dépeignent les événements importants de la vie du combattant Josip Broz. C'est ainsi

¹⁹⁰ *I Tito je krao ali i nama davao, a i ovi nas kradu, ali nam nista ne dadu.*

que même la peinture contribue à la construction du mythe du maréchal Broz. Ces œuvres ont été offertes à Tito et font partie de sa collection artistique privée. Une partie de l'exposition est consacrée à onze maquettes des maisons de Tito construites par des pionniers, les élèves ou ses admirateurs (voir la publication qui a suivi l'exposition, Panic, 2014 : 19-21).

Une autre exposition, cette fois de 2016, *Les routes de la révolution* suit une sorte de visite touristique des monuments socialistes qui glorifient la révolution antifasciste et la victoire pendant la Seconde Guerre mondiale. Cette exposition était le résultat des études de la plateforme internationale *Inappropriate Monuments*¹⁹¹ qui a été présentée dans plusieurs villes de toutes les républiques ex-yougoslaves.

Ces monuments deviennent des sites touristiques où les excursions scolaires se sont dirigées plusieurs fois dans l'année jusqu'au début des années 1990. Dans les années 1970 ces visites des sites de la commémoration obtiennent le nom de routes de la révolution. L'exposition explique l'importance des monuments de l'époque socialistes, les présente au public diversifié et problématise leur symbolique idéologique. Les conservateurs ont présenté une carte de la Yougoslavie avec les directions de la visite, des idées de randonnées ou des marches des partisans. L'exposition comprend aussi des photographies familiales sur le site touristique. Ces monuments sont originaux, authentiques, modernes et consistent souvent en de grands parcs, de complexes commémoratifs, de petits musées dans le but éducatif et historique. Ces monuments se trouvent dans des endroits ruraux, peu habités, éloignés des grandes villes ce qui les a rendus encore plus beaux quand ces géants émergent de l'univers naturel. Ils ont aussi aidé le développement touristique et économique des villages locaux et le développement des communes provinciales.

Ces monuments ne sont pas seulement la glorification de la révolution, ils sont érigés au nom de l'émancipation des femmes qui ont gagné leur égalité en portant les armes dans les combats comme les hommes. Ces monuments célèbrent l'idéologie socialiste suprême et avant tout anticapitaliste. Ils ne sont pas seulement des lieux de mémoire qui commémorent les Yougoslaves qui ont perdu leur vie dans la lutte pour la liberté, mais les témoins d'un désir commun pour une reconstruction du pays. Les monuments ne se réfèrent pas qu'au passé, mais

¹⁹¹ Voir le site : <https://inappropriatemonuments.org/hr/>

ils se tournent joyeusement vers un avenir brillant (voir R,Kempton, 2007 et W.J.Neutelings, 2008).¹⁹²

L'exposition *Tito en Afrique- les photos de la solidarité*, a eu lieu en 2017 et se compose de photographies d'archives du Musée de la Yougoslavie, prises dans les années 1960 et 1970. Elles ont fixé dans le temps les moments des voyages du maréchal Tito et son épouse à travers tout le continent africain. A par les clichés de la beauté naturelle et la richesse du monde animalier, ces photos montrent aussi les rencontres diplomatiques entre Tito et les leaders des pays africains. La collection comprend les cadeaux offerts au maréchal, les coupures d'articles de la presse africaine et yougoslaves ainsi que les explications du contexte historique, le récit sur la décolonisation, et l'importance des pays Non-Alignés. Les valeurs sociales comme la solidarité, l'entre-aide et la coopération internationale dans le temps de l'anticolonialisme sont mises en avant par les conservateurs du musée. L'exposition pose cette question essentielle : existe-il une solidarité aujourd'hui ? L'exposition explique aussi, d'une certaine manière, d'où provient la renommée de la Yougoslavie qui reste connue dans les pays asiatiques et africains. L'héritage de la Yougoslavie socialiste repose sur le rôle d'un des fondateurs du mouvement des Non-Alignés qui ont, tous ensemble choisi la troisième voie dans le tumulte de la Guerre froide.

Cette exposition exploite la puissance du culte du personnage du maréchal Tito, mais explique aussi les relations diplomatiques internationales qui donnent le contexte de la période : dans le décor de la guerre froide, l'anticolonialisme bouillonne dans le continent africain et asiatique. Dans cet environnement politique complexe, l'idéologie socialiste en a profité pour proclamer les valeurs de la solidarité et de la fraternité.

¹⁹² Kempton, R. (2007). *Provo: Amsterdam's anarchist revolt*, Autonomedia, NY

L'introduction dans l'œuvre de Jan Kempnaers (séries des photographies des monuments socialistes yougoslaves) écrite par Willem Jan Neutelings *Spomenik, The Monuments of Former Yugoslavia* <http://www.jankempnaers.info/texts/03/>

3.2.2.3. La Yougoslavie onirique

L'exposition *L'histoire- le futur d'occasion* qui n'a duré qu'un mois est un extrait de la collection du *musée de l'Enfance*. Elle se compose de photographies, de journaux intimes, de albums, de jouets etc. Ces objets étaient utilisés quotidiennement par les enfants nés en Yougoslavie qui ont grandi dans les années 1960. Ces objets présentés par les conservateurs du musée de manière à identifier le contexte historique, social et politique de la période étudiée. L'artiste Vladimir Perić qui s'est occupé du projet musée de l'Enfance pendant 10 ans. Ces objets sont des témoins particuliers du passé car ils interprètent des souvenirs d'enfance qui ont d'abord une valeur universelle même sans connaître le contexte historique et culturel de l'époque. Le contexte lui ajoute un autre élément de compréhension qui relie les souvenirs innocents à la construction de l'identité et de la mémoire collective. Le titre *L'histoire – futur d'occasion* suggère la complexité de la relation de l'enfance, du passé, des souvenirs et d'un autre côté de l'avenir. Ici, l'enfance est présentée par des fragments des souvenirs, et le récit historique se compose aussi de nombreuses sections fragmentées qui s'unissent dans une narration historique. Et ce passé se construit à partir de la position du futur. Les souvenirs sont modifiables et influençables et nous devons nous méfier de leur nature capricieuse.

En regardant une poupée comme la nôtre, des billes avec lesquelles nous avons joué dans la poussière devant la maison, les émotions nous envahissent et déclenchent notre propre expérience. Souvent, ces jouets de l'enfance étaient dissimulés dans un coin de notre mémoire, nous les négligeons et les oublions quand nous ne les utilisons plus. Et ici, dans la salle du musée, ils ressortent de ce coin de mémoire où ils étaient cachés et nous rappellent l'époque de l'insouciance. Et ce monument paisible est relié à la période du progrès yougoslave. Soudain, un objet de l'enfance raconte une histoire intime et collective et en même temps décode le contexte actuel et déchiffre l'avenir. A l'aide de cette exposition, nous décodons le passé d'une autre perspective, celle des enfants innocents et naïfs. En regardant les anciens jouets, nous comprenons que le temps passe vite et qu'il détruit ou abîme les objets qui nous étaient précieux. En observant les photographies exposées, ces témoins des moments intimes piégés dans le temps, nous nous souvenons de nos événements importants et nous nous identifions à cette enfance. En plus, l'artiste a enregistré l'envers de la photographie et nous rentrons encore plus dans l'intimité des témoignages en lisant les dates de la prise de vue, les noms des personnes qui

y sont, les petits mots d'amour consacrés à quelqu'un de proche. Ce témoin fragile qui est la photographie, certifie aussi du passage du temps, mais elle est faite pour faire ce lien entre le passé et le futur. Elle est produite avec une intention pour l'avenir. Le même effet est capturé en regardant les vidéos de l'époque socialiste qui nous rapprochent encore plus de ce personnage de l'autre côté de l'écran. La dernière section est une partie sonore de l'exposition où il est possible d'écouter les chansons des enfants, une en particulier intitulé *Chantons les enfants de 1964*. Cette mélodie nous berce et ramène au passé de l'innocence et de l'inexpérience, mais le bruit sec des craquements produit de vieux vinyles nous transporte dans le passé d'antan.

J'ai discuté de cette exposition avec Sanja qui l'a visitée auparavant et y a reconnu sa jeunesse.

« J'ai visité l'exposition L'histoire- la moitié d'occasion avec ma meilleure amie et on s'est rappelle notre enfance. C'était vraiment une période paisible. Cela m'a fait penser à mon père, il est décédé quand j'avais 13 ans. Mais, il a travaillé dans un grand centre commercial et dirigeait une boutique. C'était lui qui m'a offert tous mes jouets et toutes mes poupées, j'ai eu droit à un nounours gigantesque que j'ai gardé toutes ces années. »

A partir des souvenirs de son père, Sanja associait ces jouets et albums qu'elle a vus pendant l'exposition à la période socialiste. *« C'était une période différente que celle d'aujourd'hui. On avait droit à tout, rien ne nous manquait. Ma mère était femme au foyer et un salaire suffisait pour toute la famille de quatre membres. Nous avons aussi voyagé à Trieste pour s'acheter des jeans et les chaussures italiennes. Aujourd'hui avec ma retraite, je peux à peine payer mes factures. »*

Donc, cette exposition a servi à réveiller des sentiments mélancoliques et nostalgiques de l'âge d'or de la Yougoslavie titiste. Les jouets exposés sont aussi le signe du développement de la société du consumérisme qui était le cas de la société serbe des années 1960. Une phrase récurrente de ces années et la marque du temps consumérisme est la chanson *Papa, achète-moi une voiture* chantée par une fille d'une voix tendre et douce. Le vrai titre de la chanson est *Petite fille* est étudiée par les experts du domaine des sciences humaines. B.Dimitrijevic dans son livre *Le socialisme consumé* annonce que le capitalisme et le socialisme existait en parallèle en Yougoslavie titiste. Il explique que la société yougoslave ne pourrait pas être définie par les extrêmes de la tyrannie et de la liberté totale, mais quelque part au milieu. Les éléments du

capitalisme ressortent dans le désir de refléter les tendances européennes et dans ce cas précis c'est le Festival musical d'Opatia en Croatie. C'est un festival de musique de variétés qui a lieu dans un cadre romantique et maritime qui suit l'exemple du festival de San Remo. Il a eu lieu en 1958 pour la première fois c'était aussi la première transmission télévisée en direct (voir Dimitrijevic, 2016).¹⁹³ Le lauréat du festival était Ivo Robic avec la chanson *Petite fille* dont les paroles sont :

<i>Tata, kupi mi auto, bicikl il' romobil,</i>	Papa, achète-moi une voiture, un vélo et une trottinette,
<i>kupi mi medu i zeku,</i>	Achète un nounours, un doudou,
<i>kolica Jugovinil;</i>	Et une brouette Jugovinil,
<i>Tata, kupi kolača, bombona</i>	Papa, achète-moi des gâteaux, des bonbons,
<i>i naranče dvije,</i>	Et deux oranges,
<i>bar jednu malenu bebu, velim ti da je to sve!</i>	Et encore un poupon, et ça sera tout !

L'historien Igor Duda souligne l'importance de cette chanson populaire qui dépeint l'entrée du capitalisme dans une société socialiste. Le fait de posséder plus d'objets prouvait le progrès du pays et l'arrivée d'une vie meilleure. Les idées du consumérisme ont été clairement présentées dans ces paroles et ensuite largement acceptées par la société yougoslave. L'historien Igor Duda prend l'année 1958 comme l'année de la naissance du consumérisme yougoslave. (Duda, 2010). Mais Duda souligne que le contexte dans lequel la société yougoslave s'est trouvée 10 ans après la guerre, a permis l'installation de la culture de consommation. Selon cet historien la période post-guerre a finalement autorisé l'augmentation de la qualité de vie des citoyens. Cette amélioration a été surtout remarquable dans « les couches sociales composées d'ouvriers et de paysans » (Duda dans Perovic, 2017 :366) qui avaient la possibilité d'avancer dans leur vie professionnelle et enfin privée. La construction planifiée et l'urbanisation ont aussi stimulé l'expansion du milieu urbain et le développement de l'industrie et l'épanouissement d'agriculture. Le progrès aussi sous-entend « le conformisme dans la vie quotidienne, les vacances et les loisirs » (Duda, 2005) et l'augmentation des salaires moyens et le coup de la vie

¹⁹³ Dimitrijevic, B.(2016). *Potrošeni socijalizam: kultura, konzumerizam i društvena imaginacija u Jugoslaviji (1950-1974)* [Le socialisme consommé: la culture, le consumérisme et l'imagination sociale en Yougoslavie] (1950-1974), Fabrika knjiga, Belgrade

moins cher. En plus, les Yougoslaves ont enfin la possibilité de faire des achats multiples et les vitrines de magasins joliment décorée attirent leurs regards.

L'idée de l'exposition de l'année 2014 *Un salut flamboyant* est d'examiner la force de la Yougoslavie socialiste et plus particulièrement la construction de l'enfance socialiste. Cette fois-ci de nombreuses photographies sorties des albums envoyés à Josip Broz Tito, font la collection de l'exposition. Neuf artistes ont étudié ces albums et s'en sont inspirés pour faire une sorte de dialogue entre le passé et le présent, l'artiste et le musée, la création artistique et l'histoire, l'adulte et l'enfant. L'héritage yougoslave donne une signification aux événements actuels. A travers cette exposition les artistes « ouvrent un nouveau champ d'interprétation de l'histoire et une lecture différente de la Yougoslavie socialiste » (la publication qui a suivi l'exposition Adamovic, A.2015 :17).

Selon Ana Adamović, le Musée de l'Histoire yougoslave possède plus de 2 300 albums de photos, des cadeaux envoyés au président Tito où de nombreux dessins, des essais littéraires, des articles de presse, des diplômes et des photographies racontent le quotidien des socialistes fidèles et les jours de la célébration des fêtes nationales. La majorité de ces objets a été fabriqué par les élèves et les lycéens de toutes les institutions scolaires yougoslaves. En explorant leurs photographies, leurs loisirs, leurs fêtes d'écoles, Adamović se demande à quel point ces enfants ont été obligés de faire honneur au maréchal. Radina Vučetić souligne que les enfants et leur éducation sont toujours influencés par leurs parents et par la société, et ils transmettent aussi les idéologies dominantes (R.Vucetic dans le catalogue Adamovic, A. 2015 :83).

Les photographies sont les témoignages d'une époque, mais les photos sorties d'archives du Musée de l'Histoire yougoslave montrent la Yougoslavie à travers les yeux des enfants. Ces enfants sont aussi les membres du parti communiste quand ils sont devenus les pionniers en prononçant le serment du pionnier, un rite de passage particulier. Ils chantent des chansons idéologiques, ils participent aux marches pendant le passage du maréchal dans leurs villes ou villages, ils font partie de la célébration du culte de Tito et tous ensemble, ils construisent un meilleur futur. Il n'y a pas que des anciens pionniers qui se reconnaissent dans ces photographies, mais aussi les générations plus jeunes qui se souviennent de leurs gymnases et

leurs activités sportives, de leurs salles de classes et cours de bricolage, ou les sections de peinture ou de la chorale.

Cette exposition éveille des sentiments mélancoliques et yougo-nostalgiques, mais elle nous rappelle aussi le présent macabre et l'état pitoyable des écoles qui n'ont pas été rénovées depuis la mort de Tito. Certains se demandent quand est-ce que tout a mal tourné et cherchent ce moment de rupture où tout a changé. Il n'y a plus d'utopie yougoslave ni l'enthousiasme d'un avenir heureux.



Figure 35 *La chorale des pionniers*, source : catalogue de l'exposition A.Adamovic, 2015 : 49)

L'apprentissage de l'idéologie communiste et socialiste est acquis par les élèves, à l'école, pendant les cours, les classes de neiges, pendant les vacances et les activités extrascolaires, les préparations des fêtes scolaires ou nationales. Ils adoptaient les histoires sur les héros partisans et Tito comme le plus grand combattant, la lutte antifasciste pour la libération du pays, la solidarité et la fraternité. Les sorties scolaires étaient aussi peintes de la couleur du socialisme. Ils visitaient les complexes commémoratifs, les monuments socialistes et suivaient les *Routes de la révolution*. Comme le confirme Ana Adamović, dans ce contexte de la sacralisation de la guerre « de la révolution, de la reconstruction, de la création d'un nouvel être humain et citoyen » (le catalogue Adamović, A. 2015 :19) l'enfant suivait une sorte de formation programmée qui

créerait un meilleur futur. Mais, heureusement, la position de la Yougoslavie entre l'ouest et l'est a permis l'influence de la culture occidentale.

Cette influence des États-Unis, qui était la réponse à l'éloignement yougoslave de la Russie communiste, Radina Vučetić nome « le Disney-sation de la Yougoslavie » et l'idéologie yougoslave décrite comme le socialisme Coca-Cola ¹⁹⁴ ». (R.Vucetic dans le catalogue Adamovic, A. 2015 :86). La culture populaire yougoslave était ouverte aux tendances américaines dans tous les domaines de la culture et de l'art, et les enfants aimaient lire les BD sur les héros de Disney, en ensuite regarder ses dessins-animés. Cette « magie de Disney les a amenés au monde de l'imagination, et ensuite au monde du capitalisme » (R.Vucetic dans le catalogue Adamovic, A. 2015 :81).

J'ai rencontré Iva, une jeune femme de 34 ans avec son fils de 8 ans. Elle était en train de lui expliquer que le maréchal Tito était le chef de l'état d'un grand pays nommé la Yougoslavie. Il reconnaît le prénom de Tito, ou plutôt son visage et silhouette dans l'uniforme en demande à sa mère : « *C'est le soldat sur la photo dans la chambre de grand-père ?* ». Elle confirme que le grand-père est un yougo-nostalgique presque fanatique. Mais, elle s'est rendue au musée pour monter à son fils comment les enfants jouaient et grandissaient à l'époque socialiste.

« Il est encore petit pour ce type de musée, mais je trouve qu'il est important de lui dire que nous, les Croates, les Bosniaques et Monténégrins, que nous parlons la même langue et que nous avons vécu pendant très longtemps dans un même pays. Je n'ai pas envie qu'il grandisse en détestant les autres nations. Les enfants sont petits, mais parfois cruels. » Le petit Filip n'a pas trop aimé sa visite et il réclamait le téléphone de sa mère pour continuer à jouer à des jeux. Pourtant, Iva me raconte qu'elle ne se rappelle pas trop la Yougoslavie, elle est née après la mort de Tito, mais ses parents ont des cousins en Croatie et en Bosnie.

« Quand j'étais petite, une cousine de mon père, croate de naissance, est arrivée à Belgrade pour continuer ses études au lycée, et mes parents l'ont hébergée pendant presque 3 ans, et elle est devenue ma nounou. Puis, autour des années 1990 elle est rentrée à Zagreb et nous ne nous sommes pas vues pendant presque 15 ans. Je ne comprenais pas pourquoi je n'avais pas le droit de lui rendre visite, ou à l'inverse, pourquoi elle n'est jamais revenue me voir. » Elle continue à parler de cette période difficile où les téléphones ne fonctionnaient pas entre les pays ex-

¹⁹⁴ Tire du livre de R. Vucetic, *Coca-Cola socijalizam*, Sluzbeni glasnik, Beograd, 2012

yougoslaves, les citoyens avaient besoin d'un visa pour se rendre en Croatie ou en Slovénie, la haine a envahi tous les individus.

« *Je ne suis pas sûre de l'année, mais l'oncle de mon père est décédé vers l'année 1998 et le consulat croate a refusé de donner un visa à mon père sous prétexte que son oncle n'était pas un membre de la famille proche. Il en a beaucoup souffert.* »

Donc, mon interlocutrice a apprécié la visite au sein du musée, mais elle ne s'identifiait pas aux images exposées, car la célébration rituelle du régime socialiste n'a pas marqué son enfance. Mais, elle est touchée par l'exposition car elle reconnaît les récits de son père. Elle éprouve un sentiment néo-titiste, une émotion transférée par son père qui contribue à la transmission de la mémoire collective yougoslave aux générations plus jeunes.

L'exposition de 2017 *Yougo, ma chère Yougo- les récits des gastarbeiters* qui a collecté les récits de vie des travailleurs saisonniers partis en Allemagne et en Autriche. Les *gastarbeiters*¹⁹⁵ ont eu une influence multiple dans la société et dans la culture yougoslave car ils ont organisé de nombreuses associations de la diaspora qui continuaient à soigner l'héritage yougoslave dans la communauté des expatriés. Ils provenaient, souvent des classes sociales défavorisées, avec une éducation basique, des familles pauvres ou des familles nombreuses. Ils partaient à l'étranger pour mieux gagner leur vie, et ils travaillaient assidument et longtemps dans les usines allemandes. Et ils souffraient du mal du pays, sans famille, sans amis, dans une autre culture et parlant une autre langue, ils rêvaient de retour dans la patrie.

La collection se compose de documents d'archives, de photographies et de papiers personnels, d'objets sentimentaux, de témoignages, de souvenirs et de récits intimes des expatriés. L'exposition est partagée en trois sections : *Les traces du passé, Les gens, Auto-historisation*. Selon le conservateur du musée et l'auteur de l'exposition, Tatomir Toroman, l'exposition a emprunté le titre d'une chanson traditionnelle chantée par Silvana Armenulić, *Jugo, moja Jugo* et en plus la chanson a été écrite par une femme *gastarbeiter*. Alors, la première section *Les traces du passé* est documentaire, tirée du récit historique officiel où *les gastarbeiters* sont présentés par des articles de presse et des photographies.

¹⁹⁵ Le mot qui désigne « travailleur invité » et se réfère à l'origine aux membres d'un groupe de personnes ayant bénéficié d'un séjour temporaire en Allemagne sur la base de recrutement d'étrangers



Figure 36 Les cadeaux envoyés à Josip Broz, dans le cadre blanc il y a une lettre de Seka, l'ouvrière d'une usine allemande qui envoie le dessin au président en le remerciant de la possibilité de s'expatrier, source : A.B.

Ensuite, nous passons à la partie *Gens* à la présentation de récits intimes des *gastarbeiters* et leur expérience. Dans l'auto-historisation les conservateurs montrent l'influence des récits des *gastarbeiters* à l'histoire yougoslave et à l'aide de leurs albums, leurs essais, leurs lettres, les articles de presse ils racontaient leur effort de l'autre côté de la frontière yougoslave. Une autre partie de l'exposition est consacrée aux cadeaux envoyés au président Broz où ils expriment leurs sentiments patriotiques et nationaux. Il y a des photographies, des objets et des broderies faites à la main, etc. Les conservateurs ont aussi restauré la chambre authentique d'un travailleur Dragutin Trumbetaša de Zagreb qui résume la vie d'un expatrié yougoslave. Les valises rangées sur les placards ont particulièrement touché les visiteurs, car chacun possédait la même valise et la gardait, faute d'espace, sur le haut des armoires.



Figure 37 La chambre d'un expatrié Dragutin Trumbetaša, source : A.B.

Dans un texte de l'hebdomadaire *Vreme* l'auteur de l'exposition, Tatomir Toroman souligne que les *gastarbeiters*, au-delà des explications stéréotypées, sont des personnes qui sont parties à la recherche d'embauche dans les pays qui en avaient besoin. Il explique que les années 1960 ont ramené les lois qui traitaient directement ou indirectement ce sujet des migrations économiques et enfin, des accords entre la Yougoslavie et l'Allemagne et l'Autriche ont été signés en 1966 et 1968 (Toroman, T. l'article dans l'hebdomadaire *Vreme*, n°1363)¹⁹⁶. Selon Toroman en 1973 il y a eu « au moins 860 000, et probablement plus d'un million de yougoslaves en Allemagne pour effectuer un travail temporaire » (Idem). Il ajoute qu'« il y avait un tiers de femmes et la main d'œuvre yougoslave était jeune dont 50 % étaient âgés moins de 30 ans et 85% avaient moins de 40 ans. » (Idem). En plus, selon ses recherches, Torman certifie que « la moitié des travailleurs n'avaient pas leur brevet des écoles, « avaient arrêté leurs études dans les premières années de

¹⁹⁶T.Toroman, l'article dans l'hebdomadaire *Vreme*, n°1363,
source : <https://www.vreme.com/cms/view.php?id=1472582&print=yes>

collège, il y avait 10% des personnes illettrées, mais aussi 16 000 jeunes diplômés dans les domaines technique et scientifique ». (Idem)

Une autre caractéristique des *gastarbeiters* était leur capacité naturelle pour l'auto-organisation. Vite, ils ont fondé des associations, des clubs comme des endroits de rencontre, certains ont réussi à ouvrir des restaurants et des cafés yougoslaves. Ils s'entraidaient, s'amusaient, se conseillaient, partageaient leur joie et tristesse. Ils fêtaient les fêtes nationales yougoslaves, apprenaient les danses traditionnelles, organisaient des chorales ou des rencontres sportives. Ils ont réussi à créer la radio-émission *Ensemble ce soir* comme moyen de communication avec la métropole mais aussi pour faciliter la transmission de l'information entre eux. Les citations touchantes des personnes qui ont participé à l'exposition sont :

« Mon père disait souvent : Celui qui déménage, il n'est jamais heureux. » B.P.Busur

« Nous avons travaillé comme des fourmis, moi et ma femme. » B.P.Busur

« La seule chose que je regrette est que moi et ma femme, nous avons vieilli seuls, sans enfants. Nous avons laissé nos enfants ici... » N.M.Kobisnica



Figure 38 Les passeports yougoslaves, le ticket d'entrée dans un futur meilleur, photo : A.B.

C'est un mélange de sentiments de tristesse, de solitude, du mal du pays et la fierté patriotique, la gratitude envers le maréchal Tito pour cette possibilité de mieux gagner leur vie, même loin de leur famille.

3.2.2.4. La Yougoslavie- le pays où ils ont vécu la meilleure période de leur vie

Les auteurs de l'exposition organisée en 2015 *Design pour un nouveau monde*, expliquent que le titre est emprunté d'un livre *Design pour un monde réel* de Victor Papanek qui a évidemment fortement influencé les designers yougoslaves des années 1970 (voir la publication de l'exposition, (I.Manojlovic dans le catalogue Knezevic, N. 2015 :11 et 12). Les affiches qu'ils ont faites représentaient la Yougoslavie et toute sa gloire. Les artistes y montraient les valeurs du pays tels que les héritages culturels ou les toponymes mais aussi les résultats du progrès industriel et économique. En fait, les posters des designers yougoslaves promouvaient la Yougoslavie en utilisant les stratégies du marketing et branding dont les symboles étaient l'identité multinationale, le progrès et la nature paradisiaque. C'est comment le design a présenté le pays à l'échelle internationale, aussi aidé le développement de l'idéologie socialiste à travers les produits modernes. Nous avons déjà constaté que le régime socialiste a consacré beaucoup d'attention et d'argent à la construction de l'identité culturelle et artistique du pays, qui a créé une sorte d' « idéologie esthétique ». (I. Manojlovic dans le catalogue Knezevic, N. 2015 :14). Le modernisme, l'avant-garde, les arts plastiques ont eu un pic pendant la période communiste et ces artistes ont façonné la conception de l'art en travaillant à Belgrade, Zagreb et Ljubljana. Ils étaient des révolutionnaires, des rebelles, des combattants de la liberté et de l'émancipation, et souvent de sincères croyants du socialisme. Et la majorité de ces œuvres ont été utilisées comme moyens de combat yougoslave contre les politiques de l'URSS. Le modernisme et le progrès étaient la réponse du parti communiste yougoslave que le socialisme des slaves du sud était différent et unique parmi tous les autres régimes rigides derrière le rideau de fer. L'historien

Predrag Marković souligne que « la spécificité du modernisme yougoslave est qu'il ne créait l'image de la Yougoslavie que pour le présenter à l'étranger, mais il en fait utilisé à l'intérieur des frontières yougoslaves. » (I. Manojlovic dans le catalogue Knezevic, N. 2015 :15). Donc, les communistes yougoslaves construisaient le culte de leur parti et renforçaient leur idéologie à l'aide de l'art, du design et de l'architecture. La Yougoslavie était une marque à promouvoir, une marque à présenter au monde entier (I. Manojlovic dans le catalogue Knezevic, N. 2015).



Figure 39 *Plakat Omladinske radne akcije* 1981, Branko Gavrić , Affiches pour les actions bénévoles, 1981, source : <https://unalignedart.weebly.com/exoblog/hej-haj-brigade#>

Figure 40 *Plakat Sedmi kongres Saveza komunista srbije*, Le poster (Le septième congrès de l'union des communistes de la Serbie), Milos Ćirić, 1974 source: https://www.reddit.com/r/serbia/comments/9c2n5v/plakat_za_7_kongres_saveza_komunista_srbije_1974/

Les posters ont été un moyen de communication à l'époque yougoslave et une manière de se présenter à un public plus large. A travers cette exposition nous voyons des posters divers, les posters pour inviter les jeunes à participer aux actions bénévoles, les posters pour les congrès du parti communiste, les posters publicitaires publiés dans les journaux qui utilisaient souvent le

culte de l'ouvrier ou la lutte antifasciste comme symbole du progrès etc. Ils confirment les valeurs idéologiques du régime yougoslave. Ces posters ont été aussi l'occasion pour les designers d'exprimer leur originalité. Les congrès du parti communiste n'étaient que des entretiens entre membres du parti, mais aussi de grands spectacles avec une forte identité visuelle. Leurs posters sont aussi très expressifs où la glorification de l'idéologie était toujours mise en avant. Les actions bénévoles étaient aussi une occasion attractive pour les citoyens de faire des connaissances et de voyager, mais aussi une manière pour le régime de promouvoir le slogan de l'unité et de la fraternité. Les mythes nationaux de la création de l'état, la lutte contre l'ennemi comme facteur d'unification nationale, le personnage du sauveur, la croyance en l'avenir meilleur (I. Manojlovic dans le catalogue Knezevic N. 2015 :19-21). Ces mythes ont été représentés sous des formes symboliques : avant la séparation avec l'URSS il y a eu le marteau et la faucille et la couleur rouge, ensuite l'étoile à cinq branches, le drapeau bleu, blanc, rouge, mais aussi l'image de Josip Broz Tito, le flambeau de la jeunesse, six torches qui s'unifient dans une flamme, l'ouvrier présenté comme un sportif, un superhéros ou un combattant, les rayons du soleil qui annonce un futur plus heureux (K.Vlajo dans le catalogue Knezevic N. 2015 :26).

L'exposition du début de l'année 2015 *Le meilleur moment de leur vie* est avant tout la présentation du quotidien d'une époque. L'histoire du quotidien est une branche scientifique de plus en plus populaire, et la période de la Yougoslavie socialiste reste au centre de l'intérêt des experts. Les conservateurs ont choisi de marquer le début des années 1960 comme la rupture dans la société yougoslave où la modernité et la consommation sont entrées dans la vie des citoyens. En préparant cette exposition les experts ont privilégié les expériences individuelles et les témoignages intimes des yougoslaves. Leurs expériences sont encadrées par le contexte politico-historique qui a réussi à rapprocher les visiteurs des musées et aidé l'identification avec l'interprétation. Depuis cette exposition le Musée de la Yougoslavie a commencé à « exploiter les souvenirs, les émotions individuelles et le musée devient l'endroit de la rencontre et de l'échange » (A. Panic dans l'introduction de catalogue de l'exposition, Panic, A. 2014 :8). Elle confirme que l'idée d'incorporer des souvenirs privés aux faits historiques dans le cadre du musée donne une image équilibrée de la Yougoslavie.

Cette exposition montre les côtés positifs et émancipatoires de la Yougoslavie qui étaient niés pendant très longtemps depuis la dissolution du pays. Mais, il ne faut pas négliger que la

modernisation, l'industrialisation et l'urbanisation du pays après la Seconde Guerre mondiale a augmenté la qualité de la vie quotidienne des yougoslaves. Un sondage qui a inspiré les auteurs de cette exposition, montre que « 82% de citoyens serbes pensent qu'ils vivaient mieux pendant la Yougoslavie socialiste qu'aujourd'hui et 70% des citoyens regrettent la mort de la Yougoslavie » (Panic, A. 2014 :9).¹⁹⁷

L'exposition vise les sentiments yougo-nostalgiques, mais à part les souvenirs romantiques de la jeunesse qui comprennent la beauté, la natalité, la joie de vie, la liberté et l'insouciance, cette exposition éveille le besoin de justice, de solidarité, de sécurité sociale, d'un système scolaire gratuit (Petrovic, 2012 :162).

Igor Duda, le deuxième auteur du *Meilleur moment de leur vie* explique comment il a été inspiré pour le titre de l'exposition. En 1957 le Premier ministre britannique Harold Macmillan a annoncé que les anglais vivaient la meilleure période de leur vie (« ...most of our people have never had it so good. ») (I. Duda en A.Panic, 2014 :11), mais deux ans après, cette phrase a été retenue comme « vous n'avez jamais vécu si bien « You've never had it so good ». (I. Duda dans le catalogue Panic A., 2014 :11). Cette phrase a été reprise afin de définir les années yougoslaves socialistes souvent utilisées par les citoyens et Igor Duda a cité la réponse d'une des ouvrières d'une usine « que c'était la meilleure période de sa vie ». Donc, l'histoire européenne et yougoslave sont liées et équilibrées par la modernisation du quotidien et la prospérité générale qui se sont installées à partir de la moitié des années 1950.

Cette exposition était très appréciée par le public, et la majorité de mes interlocuteurs l'a vue. Željko et Goran se sont rendus au musée ensemble, et ensuite, nous en avons discuté. Ils ne font pas partie des générations de pionniers, mais ils sont nostalgiques de l'époque socialiste. Goran a passé la plupart de son temps dans la partie culturelle de l'exposition où il écoutait des chansons des groupes yougoslaves et regardait des fragments de films connus.

¹⁹⁷Le sondage a été réalisé par Le centre des droits de l'homme de Belgrade entre le 19 et le 29 mars 2010 avec 1086 personnes de plus de 18 ans (citation selon A.Panic, V.Dimitrijevic, *Novosti iz prošlosti*, (Les nouvelles du passé, 2010))

L'exposition est partagée en deux parties : *Rythme de vie* et *Rythme de l'année*.

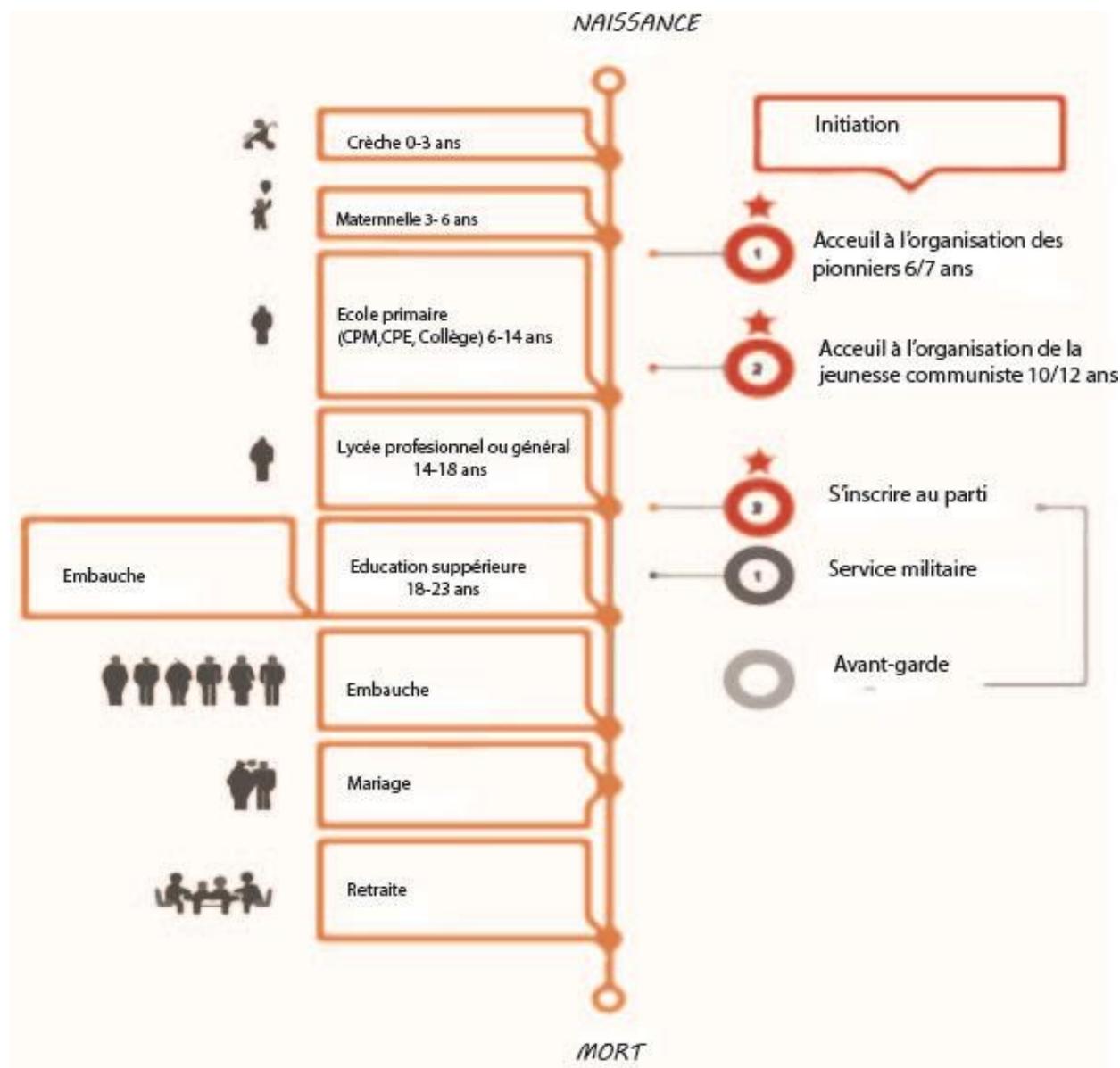


Figure 41 Rythme de vie, Rythme de vie d'un yougoslave depuis sa naissance, source : A.Panic, 2014:19

Sur le dessin est marqué le développement « d'un nouvel homme socialiste » (I.Duda en A.Panic, 2014), de la naissance à la mort. Les périodes de sa vie correspondent aux périodes d'activisme au parti qui déjà commence à la naissance. Donc, nous commençons l'exposition

avec la naissance d'un yougoslave, nous traversons ses années scolaires, la célébration de l'adhésion aux petits pionniers à l'âge de sept ans ainsi que les loisirs des enfants et adolescents : la gymnastique, le chorale, le dessin etc. Ils rentrent dans la vie politique par un rituel, tous ensemble, autour du 29 novembre pour célébrer la Fête de la république. Ils étaient habillés en chemisiers blancs, des pantalons ou des jupes bleus, ils obtenaient leur carte de pionnier, un foulard rouge et le bonnet bleu nommé *titovka* avec une étoile rouge brodée. Ils prononçaient d'une voix « Pour la partie avec Tito- Marchons ! »

Enfants, ils reçoivent les premières connaissances de l'idéologie à l'école, et puis au collège et au lycée ils deviennent membres de l'organisation de la Jeunesse communiste. Pendant les actions, les événements, les séjours et les entretiens organisés ils continuent à cultiver l'esprit socialiste qui était déjà bien incorporé pendant leur éducation. Comme nous voyons sur le schéma, la vie d'un yougoslave était déjà programmée : après le lycée ils trouveront un emploi dans leur domaine, et les hommes consacraient 12 ou 24 mois au service militaire où la conception de la fraternité et l'unité se renforçaient. Après le mariage et les enfants, la majorité des employés et des ouvriers remplissaient les conditions pour obtenir un logement.

Nous y retrouvons les jeux de société yougoslaves, par exemple le *Monopoli* avec les toponymes, les rues et les avenues yougoslaves, les poupées, les petites voitures et les bandes-dessinées.

Branka m'a parlé de ce *Monopoli* yougoslave, mais confirme que « *le Monopoli italien était l'original, tout le monde en avait un. J'ai acheté le mien à Trieste, et ensuite j'ai passé toute la journée avec une amie qui parlait italien et qui a traduit toutes les cartes et le manuel de jeu, en serbe.* »

Dans cette section de l'exposition, Željko a commencé : « *Les jeunes de l'époque, et après même moi et mes amis, nous avons passé beaucoup de temps dehors, dans la nature. Petit, j'ai aussi joué le jeu de combat entre les partisans et les Allemands. J'espère que mon enfant apprendra à jouer en plein nature, à courir et grimper aux arbres. Les enfants actuellement, jouent à des jeux vidéo et ne quittent jamais leur maison.* »

Une partie de l'exposition est consacrée à l'instruction des alphabets et la formation pour les ouvriers non-qualifiés afin de s'intégrer dans le milieu industriel. Le culte du travailleur était précieusement soigné et les conservateurs nous présentent les articles et les photos de presse des mineurs, des ouvriers des usines, des mécaniciens, des soudeurs etc.



Figure 42 Alija Sirotanović lors la célébration devant la mine *Breza* en 1949 et La brigade des mineurs de la mine *Trbovlje* dans leur combat pour une productivité plus importante, source : A.Panic, 2014 :36

Comme nous rappelle Ivana Dobrijević, après la libération du pays, le travail était glorifié comme « la valeur principale et le taux de patriotisme » (I.Dobrijevic dans le catalogue Panic, A. 2014 :34). Les ouvriers industriels ou dans ce cas, les mineurs ont été les membres très appréciés de la société yougoslave. L'état proclamait les meilleurs travailleurs tous les ans, et les lauréats étaient glorifiés, honorés de médailles, mais ils n'ont jamais eu de primes supplémentaires. Cela aurait montré que les citoyens travaillaient pour l'amour de la patrie et non pour l'augmentation de salaire. C'est ainsi que les travailleurs sont devenus les superhéros de la société. Le mineur le plus connu est certainement Alija Sirotanović, qui a été honoré comme le meilleur *udarnik*¹⁹⁸ yougoslave et son image a fini sur le billet de 20 000 dinars yougoslave.

L'exposition mentionne aussi le phénomène des *gastarbeiters* qui signifient le travailleur temporaire en allemand. Il s'agit des citoyens yougoslaves qui ont déménagé à l'étranger, souvent en Allemagne, en Autriche ou en France pour travailler. Ils n'y passent que quelques années où ils attendent le moment de la retraite et reviennent en Yougoslavie.

¹⁹⁸ En anglais *shock worker*, ou travailleur de choc, membre de la brigade, c'est un ouvrier d'haute production dans le régime communiste ou soviétique

Vu que l'objet de l'exposition est le quotidien yougoslave de l'époque socialiste, les conservateurs ont fait une mise en scène de la cuisine, la salle à manger et le salon d'une famille ordinaire socialiste. Les appartements n'étaient pas grands, mais ils étaient fonctionnels. Souvent ils se ressemblent et l'organisation tournait autour de la télévision qui était le centre du salon et la cuisinière et le réfrigérateur dans la cuisine.



Figure 43 Le salon yougoslave, le salon d'un appartement yougoslave de l'époque socialiste et Ana Panic, la conservatrice du musée, source : YouTube chaîne de la télévision N1

L'installation de l'appartement socialiste a attiré tous les visiteurs du musée.

Branka dit : « J'ai grandi dans un appartement comme celui-là. Même les dentelles de table sont pareilles. Mon père a obtenu un appartement par son entreprise. Il y avait 40 mètres carrés : une toute petite cuisine, une salle de bain, une salle à manger et un salon. Papa a séparé le salon en deux parties à l'aide d'une grande bibliothèque. Lui et maman ont dormi sur un clic-clac, et nous, derrière la bibliothèque sur des lits superposés. En plus, nous avons hébergé tous les cousins de Bosnie quand ils venaient visiter Belgrade. Je détestais ces cousinades, car nous étions serrés dans cet appartement. »

Željko a commenté l'installation qui représente une salle de bain : « *Ma grand-mère a encore le même réfrigérateur Obodin. Et la même machine à laver Gorenje, elle l'a remplacé, il y a cinq ans. Tout ce qui était produit en Yougoslavie, était d'excellente qualité.* »

Une large partie de la salle explique l'importance des vacances qui ont été instaurées pendant la période temps socialiste ainsi qu'une semaine de travail de 42 heures sur 5 jours qui sont mis en application dans les années 1960. Les Yougoslaves passaient 3 semaines de vacances au bord de la mer Adriatique souvent hébergés dans des résidences collectives qui appartenaient aux entreprises où ils travaillaient. La qualité de vie améliorée, les voyages et la motorisation ont amené la société yougoslave au consumérisme occidental.

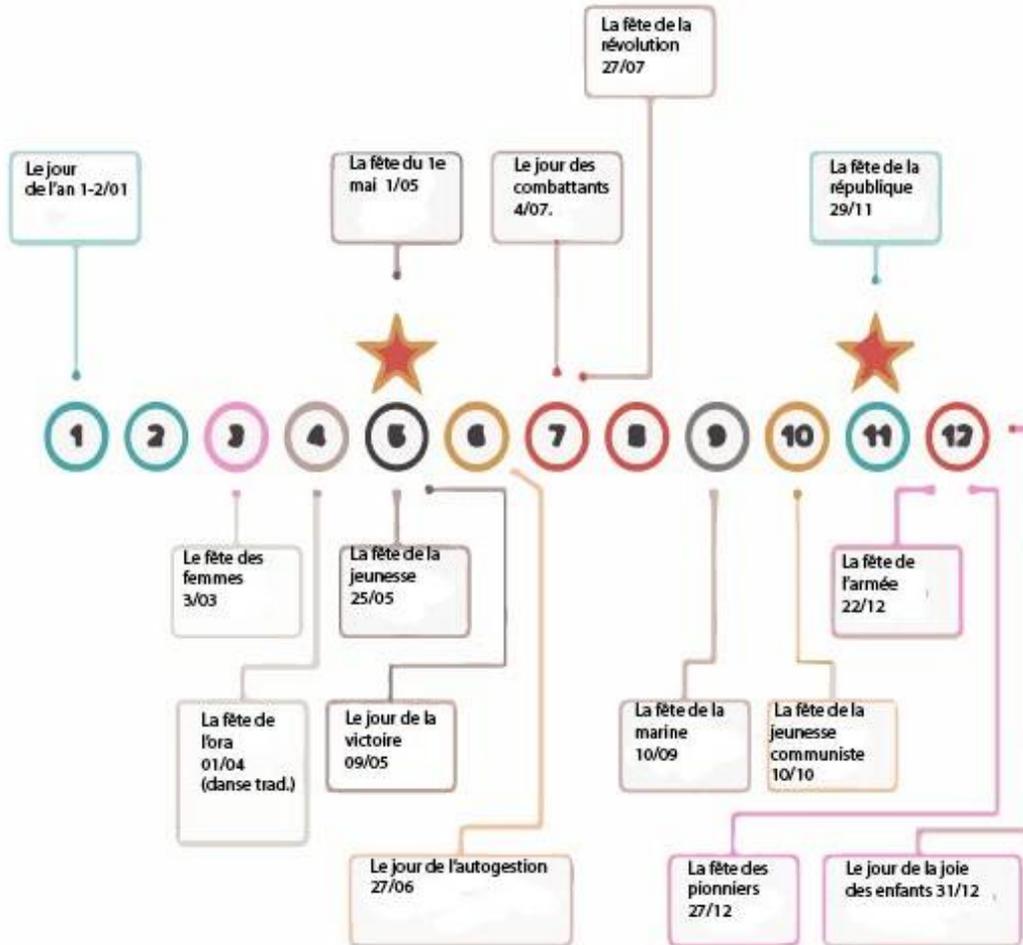


Figure 44 Le dessin le *Rythme* de l'année qui résume les fêtes civiles et nationales qui étaient célébrées en Yougoslavie socialiste, source : Panic, A. 2014 :78

Dragan et Miki sont allés voir l'exposition séparément avec leur épouse. Ils ont partagé leurs impressions avec moi. Miki m'a raconté que tout ce qui était montré sur les vacances de l'époque yougoslave était vrai. « *Nous partions souvent en vacances, dans des résidences qui appartenaient à l'entreprise de mon père, puis dans des appartements loués par mon entreprise. Nous payions la location, mais ce n'était pas cher. Trois semaines de vacances sur la belle côte adriatique ! Depuis les années 2000, je ne suis pas parti en vacances.* »

Dragan n'a pas apprécié l'exposition, mais, comme d'habitude, il est allé rendre visite à Tito. « *J'ai même acheté des fleurs pour les déposer sur la tombe de Broz. C'est la tradition, non ?*

Quand tu vas au cimetière, tu déposes des fleurs pour honorer le défunt. Eh, mon vieux, heureusement que tu es mort pour ne pas voir tout ce qui nous est arrivé après ta mort. Mais, j'ai parcouru l'exposition. Je n'ai rien à apprendre là-bas, c'était ma vie. J'ai vécu tout ce qui était montré. Ma femme, en rigolant, a essayé de me reconnaître sur les photos des pionniers. Mais, toutes mes photos d'enfance sont chez moi. J'ai récité plein de fois les poèmes pour Tito. »

Dragan ajoute qu'il a eu des problèmes avec l'enterrement de son père en 1997. « *Mon père était un communiste, il croyait à la solidarité et à la fraternité. Il était croate, ma mère était serbe. Avant sa mort, quand il était gravement malade, il a exigé que nous ne déposions pas la croix sur sa tombe, comme pour tous les chrétiens, mais une étoile à cinq branches. J'ai traversé la ville pour en trouver une, mais je n'ai pas eu de la chance. Heureusement, un ami, qui était au courant, en a trouvé une dans une autre ville serbe et me l'a ramenée le jour de l'enterrement de mon père. À l'époque nationaliste, même morts, nous n'avions pas le droit d'être yougoslaves et communistes. »*

La deuxième partie de l'exposition intitulée *Le rythme de l'année* résume les dates importantes dans la vie de tous les Yougoslaves. Afin d'assimiler les citoyens, et les éloigner de leurs confessions et leurs églises, le régime socialiste a inventé de nombreuses fêtes nationales. Ces nouvelles célébrations des travailleurs, des pionniers, de la révolution ou de la république tombent, très souvent et comme par hasard autour des dates de fêtes religieuses.

Ces fêtes, souvent ritualisées, comme *La fête de la jeunesse*, *La fête des pionniers* ou *La fête de la république*, « rythment la vie » et correspondent à tous les caractères, toutes les origines et tous les âges (voir I.Duda en A.Panic, 2014 :79). Duda ajoute que chaque fête a une signification et une origine claires et compréhensibles et en plus ils rapprochent les Yougoslaves en organisant ou en participant aux célébrations. Ces fêtes ont, à part être colorées idéologiquement, renforcé les identités yougoslaves et renforcé la légitimité du pays.

Une des fêtes, qui n'était pas fériée, mais reste très importante est *La fête des femmes* le 8 mars. L'égalité des sexes est un des héritages yougoslaves et le régime a fortement encouragé les femmes à s'éduquer, à travailler, à s'émanciper et être indépendantes.



Figure 45 Les posters, qui fêtent l'indépendance de la femme, fête des femmes, le 8 mars, source : A.Panic, 2014 : 89

Kuljić souligne le côté unificateur des fêtes où les dates particulières différencient les événements importants de ceux moins importants (Kuljic, 2006 :171). Ces dates assurent la vision claire de l'évolution de l'histoire, choisissent les moments à retenir et commémorer dans le futur. La célébration des fêtes garantit la continuité historique et « même Halbwachs remarque que nous nous souvenons de plus de moments que de moments réellement vécus » (selon Kuljic, 2006 : 171).

Le calendrier des fêtes appuie et renforce les périodes les plus importantes de la mémoire collective. Ces dates officialisent le passé commun et contribuent à l'harmonie des souvenirs individuels et de la mémoire collective (Kuljic, 2006 :172). Les fêtes socialistes commémorent les changements politiques, le détour idéologique, la libération, les résurrections, la victoire. Comme Kuljić l'affirme, le calendrier est en effet « l'expression symbolique de l'histoire imaginaire » (Kuljic, 2006 :172) et il représente une sorte de contrôle politique des souvenirs individuels et l'imposition des idées idéologiques. Kuljić constate que « l'officialisation des fêtes consolide le cycle annuel de la mémoire », ainsi que sa transmission aux générations plus jeunes (Kuljic, 2006 :173). Les fêtes nous rappellent ce qu'il faut commémorer, mais aussi à quel moment et de quelle manière il faut se rappeler des moments de l'histoire. C'est pourquoi les fêtes nationales sont ritualisées et dans le cas yougoslave, demandent la participation de toute la nation. Les fêtes fixent un point zéro, un nouveau début de l'histoire quand la mémoire collective s'instaure et à partir de ce moment une nouvelle symbolique s'impose.

Revenant, à l'exposition, bien sûr que la célébration de l'anniversaire du maréchal Tito y prend sa place. C'est dans ce musée où les nouvelles générations apprennent l'importance de la *Fête de la jeunesse*, les courses et les marches où les citoyens portaient le flambeau de la jeunesse et l'offraient au président Tito. Les Yougoslaves se rappellent cette date importante quand ils participaient aux manifestations pour honorer le maréchal et son épouse, où ils dansaient, chantaient, jouaient afin de montrer leur amour pour la patrie et pour le président éternel.



Figure 46 *La célébration de La fête de la jeunesse*, le stade JNA, source : le catalogue Panic, A. 2012 :3

Les visiteurs du musée ont été touchés par l'exposition car ils s'identifiaient aux photographies exposées. Ils reconnaissent leurs appartements, leurs jouets de jeunesse, leur musique préférée ou leur voiture adorée. Les conservateurs ont essayé d'imposer une distance historique et intime en intitulant l'exposition *Le meilleur moment de leur vie* et évitant l'adjectif *notre* de peur d'éveiller des sentiments yougo-nostalgiques. Mais, les observateurs de l'exposition ont vécu cette période et ils regrettent le démembrement du pays commun. La mélancolie et le regret du bon vieux temps envahissent le public qui évoque ses propres souvenirs. Mais l'exposition essaie d'équilibrer ce rappel sentimental du passé idéalisé avec l'interprétation de la puissance de propagande socialiste et l'insertion de l'idéologie dans tous les domaines de vie yougoslave depuis le plus jeune âge.

Du point de vue de quelqu'un qui avait une éducation gratuite, après laquelle il avait trouvé un travail, des vacances payées, la possibilité d'acheter une voiture et un appartement, la Yougoslavie était un pays idéal. Une telle personne ne veut pas faire face à des problèmes généraux : le régime autoritaire, la différence économique dans les régions sous-développées, l'exil des opposants du régime et l'enfermement des critiques titistes. Dans la mémoire personnelle et collective, nous choisissons consciemment (ou inconsciemment) ce dont nous nous souviendrons et ce que nous oublierons souvent simplement pour défendre le droit à notre passé. Car, si nous supprimons le passé socialiste yougoslave, est-ce que nous supprimerons aussi le passé individuel ?

A travers les expositions du Musée de la Yougoslavie nous reconnaissons le besoin d'un médiateur entre l'histoire officielle, les souvenirs intimes des témoins et la mémoire collective yougoslave. Ces expositions sont une sorte de dialogue sur le sujet de l'époque yougoslave à travers les domaines culturels, scientifiques, artistiques, mais aussi l'histoire du quotidien et des témoignages individuels recueillis à ce sujet. Dans le musée, depuis l'année 2014, il s'établit une sorte d'échange entre l'histoire et l'individu. Ils communiquent, ils discutent, et les expositions évoluent grâce aux témoignages intimes des yougoslaves. Tous les visiteurs du Musée de la Yougoslavie sont invités à exprimer leurs points de vue sur l'histoire commune et les réactions sont différentes. Mais encouragés et même flattés par cette proposition, les citoyens ramènent beaucoup d'objets privés qui parfois deviennent une partie de la collection du musée. C'est ainsi que le musée confirme que la vérité se retrouve quelque part au milieu, entre les récits personnels et les études scientifiques et historiques. Finalement, en guise de conclusion, je vais adopter la pensée de Vjekoslav Perica qui affirme que « la Yougoslavie ne sera jamais morte car est déjà devenue un mythe qui vivra pour toujours » (Perica, Velokonja, 2012 :8).

3.3. Les visages multiples de la Yougoslavie

Dans cette section du troisième chapitre, nous étudions une exposition éphémère *Vive la vie!* qui a été organisée deux fois à Belgrade, et puis a voyagé dans les autres villes ex-yougoslaves. Mais, nous ne connaissons pas beaucoup de détails sur ses auteurs, leurs objectifs ou motivation. Je dirais que le résultat lucratif ne les a pas surpris car cette exposition a été vue par un grand nombre de citoyens attirés par la yougo-nostalgie.

La deuxième partie est consacrée au Musée d'Art Contemporain de Belgrade qui a ouvert ses portes en 2017 après plus d'une décennie de rénovation. Et nous finirons cette section avec l'analyse des films documentaires sortis depuis 2010, et malgré la bonne intention, leurs auteurs ne réussissent non plus à échapper au pouvoir captivant de la yougo-nostalgie.

3.3.1. La dolce vita yougoslave

La quantité de productions artistiques et culturelles qui renforce les émotions nostalgiques vers le bon vieux temps est en hausse. La yougo-nostalgie est une nouvelle marque qui séduit les consommateurs. A part le Musée de la Yougoslavie qui exploite ces émotions mélancoliques, d'autres acteurs culturels en profitent pour des raisons économiques. Récemment, une exposition qui portait le nom *Živeo život!* [Vive la vie!] consacrée à la vie sociale et culturelle en Yougoslavie titiste, a eu beaucoup de succès à Belgrade. Pourtant, aucun conservateur du musée n'y a pris part, il n'y avait ni explication, ni guide d'exposition, ni suite historiographique ou muséologique. Mais l'exposition a été très appréciée par le public et en se promenant, j'ai entendu une dame expliquer à sa fille d'une vingtaine d'années « *C'est vrai, on a vécu comme des rois! Tu vois ce passeport rouge là, dans la vitrine? C'était le passeport le plus connu à l'époque. On était fiers d'être yougoslaves. J'en suis encore fière.* » Alors, est-ce que l'identité

yougoslave a véritablement existé, ou était-ce une identité artificiellement créée ? Est-ce qu'il y avait seulement des enfants nés de mariages mixtes qui se sentaient yougoslaves ? Existents-ils encore des yougoslaves ou ont-ils disparus quand le pays est tombé dans les conflits fratricides.

Une pièce est consacrée à présenter une salle de classe du temps de la Yougoslavie socialiste où les visiteurs se précipitent pour s'asseoir aux bureaux. Les uns prennent la place de la maîtresse devant une grande carte de la Yougoslavie, les autres choisissent le rôle des jeunes pionniers tout en mettant le bonnet bleu *pionirka*, et le foulard rouge autour du cou. Ils sont de différents âges, il y a des jeunes, mais encore plus de pionniers vieillissants qui se souviennent de leur enfance et de leur jeunesse. L'exposition est devenue un vrai phénomène qui a attiré de nombreuses personnes. Elle a eu lieu dans le centre-ville de Belgrade, dans la rue piétonne Knez Mihailova. Devant l'entrée de la galerie, une belle Vespa des années 1960 attire le regard des promeneurs curieux, et à l'entrée un kiosque rouge yougoslave sert de guichet. Le sous-titre de l'exposition est *La belle vie entre 1950-1990* qui évidemment évoquent les sentiments mélancoliques des visiteurs. C'est une sorte d'invitation à explorer le quotidien yougoslave en utilisant les cinq sens. Les visiteurs sont invités à écouter la musique, à toucher les jouets, à s'asseoir dans un salon ou regarder des séquences des films de l'époque socialiste. Vous plongez dans l'espace d'un avion du *JAT*, la compagnie aérienne yougoslave, d'une salle de classe, de l'intérieur d'un magasin avec tous les produits alimentaires de l'époque de l'enfance. Il est aussi possible de sentir le parfum populaire des années 1970 ou feuilleter des magazines de mode. Le côté politique de l'exposition est absent, sauf les portraits du maréchal Tito accrochés sur les murs. Les objets présentés datent des années 1960 et 1970, l'époque où la Yougoslavie s'est ouverte à la culture et aux produits occidentaux et en même temps à la société de consommation. C'est la période du développement industriel où chaque yougoslave possède des produits ménagers ou des meubles de la production locale. Un yougoslave moyen avait un réfrigérateur *Obodin*, une machine à laver *Gorenje*, un téléviseur *Tesla 59 TV*, une moto *Tomos* ou une voiture *Zastava 750*. La promotion du sport était aussi un élément important dans la perception commune, alors les photographies des sportifs yougoslaves et leurs succès ont aussi trouvé leur place au sein de cette exposition. La musique rock joue aussi un rôle important : Bjelo Dugme, Azra, Haustori, des chansons qui restent très populaires de nos jours.

J'ai visité cette exposition plusieurs fois en juin 2013, la première fois je m'y suis rendue avec Željko, qui en était ravi. La deuxième fois, je l'ai visité avec ma mère qui a épousé le rôle de guide dans ce pays de rêves. Dès l'entrée, ma mère s'est mise à m'expliquer l'importance du scooter bleu, de cette *Vespa* élégante qui est le symbole de la modernité yougoslave. « *L'actrice Beba Lončar a conduit cette Vespa dans le film L'amour et la mode. Elle sillonnait Belgrade sur cette moto, tout en étant belle et élégante, toujours habillée dans jolies robes, très féminine. En plus, Beba était étudiante en architecture, indépendante, émancipée, intelligente. Tout le monde était amoureux d'elle.* »

Commençons dès le début où nous achetons nos billets au kiosque rouge, qui était avant l'emblème de la vie urbaine où les citoyens achetaient leur fastfood. Željko insiste : « *Tu es trop jeune, tu ne te rappelles pas ces kiosques, ils vendaient les meilleures saucisses au monde. Je me souviens encore du goût de la moutarde, c'était bon.* »



Figure 47 Le kiosque rouge exposé dans la galerie lors de l'exposition Vive la vie !, source : <https://www.telegraf.rs/vesti/kultura/2976963-cuveni-crveni-kiosk-simbol-jednog-vremena-na-izlozbi-u-muzeju-moderne-umetnosti-u-njujorku>

Ensuite, juste derrière le coin nous trouvons un kiosque bleu où les Yougoslaves se procuraient la presse, et un banc du parc public où il est possible de s'asseoir et de feuilleter les journaux ou

les magazines de l'époque. Nous continuons notre visite au rez-de-chaussée où nous voyons des vêtements, des chaussures, mais aussi une voiture *Zastava*, une moto rouge *Tomos*. Le couloir nous amène dans une salle de cinéma où les émissions éducatives et les films yougoslaves, aujourd'hui classiques, tournent en boucle. Les visiteurs découvrent aussi les affiches de films yougoslaves encadrées et suspendues au mur. Rares sont ceux qui savent que Pablo Picasso a contribué au succès colossal du film *Bataille de la Neretva* en dessinant l'affiche du film le plus cher aux Balkans.

En montant les escaliers, nous accédons aux dieux sportifs yougoslaves où nous voyons d'abord une carte avec tous les clubs de sport yougoslaves. Puis de nombreux maillots des basketteurs ou de footballeurs décorent les murs de la galerie.

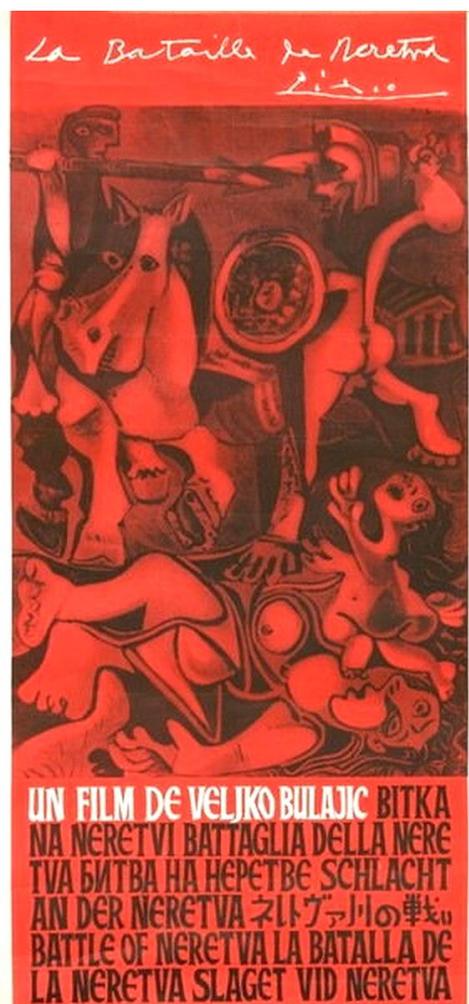


Figure 48 L'affiche du film *Bataille de la Neretva*, source : <https://www.blic.rs/kultura/vesti/tajne-bitke-na-neretvi/78weql5>

Etant donné que je n'ai jamais suivi les succès sportifs de l'équipe nationale yougoslave ou serbe, Željko mais aussi ma mère, m'ont expliqué en détails le succès de l'équipe nationale yougoslave de basket. Les joueurs tels que Radivoje Korać ou Drazen Dalipagić ont le statut de héros national et ils ont aidé à construire l'identité yougoslave dont Ivan Čolović et V. Perica ont écrit des études anthropologiques. Le footballeur Dragan Džajić ou le boxer Mate Parlov sont aussi des figures emblématiques de l'époque yougoslave.



Figure 49 La carte yougoslave des équipes locales, source : <http://www.politika.rs/sr/clanak/259775/Ziveo-zivot-u-vremenu-crvenog-kioska-fice-ONO-i-DSZ>

Ensuite, nous rentrons dans un bureau socialiste et nous observons une photographie du maréchal Tito qui veillait dans toutes les institutions publiques. Il est possible aussi de s'asseoir dans le siège de l'avion *JAT* qui reliait Belgrade à New York. A côté, sur une sorte de piédestal et enfermé sous une glace de protection, se trouve le fameux passeport rouge yougoslave, exposé comme l'objet le plus précieux de l'exposition. Ma mère s'arrête devant et m'explique :

« *J'ai presque fait le tour de monde avec ce passeport. On n'avait pas besoin de visa. Toi, tu ne te rappelles que des queues devant les ambassades pour demander un visa de voyage. Tes amis*

ne voyageaient même pas. L'administration demandait trop de justificatifs. Et nous, quand on était jeune, nous les Yougoslaves, nous étions les habitants du monde. »

En s'arrêtant devant la réplique de l'avion, Željko ajoute : « *Tiens, un lien direct Belgrade-New York existait en 1969, et nous en 2013, nous n'avons pas cette possibilité.* »¹⁹⁹

Sur cet étage se trouve aussi le salon qui était le même dans tous les appartements : un clic-clac, une table basse, un grand chiffonnier et la télé qui était au centre de la pièce. C'est la copie du salon de mes grands-parents. Ils avaient le même téléphone fixe comme celui exposé. Željko se souvient : « *C'est le salon de mes parents. Il manque un coing dans le placard pour dégager un parfum doux dans la pièce.* »

La cuisine s'y trouve aussi : le fameux *Kafa C* dans sa boîte orange en métal, une bouteille de *Kokta*, un remplacement du Coca-Cola, etc. Il y a aussi une pièce qui représente une épicerie avec les biscuits *Plazma*, les bières *BIP*, la glace *Pekabeta*, le yaourt dans son emballage sous forme d'un triangle rose.



Figure 50 *Les produits laitiers de l'époque socialiste, le yaourt dans un emballage triangulaire rose, source : <http://preslicavanje.blogspot.com/2013/06/ziveo-zivot.html>*

¹⁹⁹ La compagnie aérienne Air Serbia a relancé la liaison Belgrade-New York en juin 2016

Ce yaourt est aussi un déclencheur fort des émotions nostalgiques. Je m'en souviens aussi. Željko m'explique que sa forme est pratique car en déchirant un bout, il était possible de le boire directement de l'emballage.

Le deuxième étage est consacré à la musique où nous pouvons lire quelques mots sur les auteurs et groupes populaires, mais aussi un jukebox où les visiteurs peuvent choisir leur chanson préférée. Ici, nous trouvons aussi des boîtes en bois avec quelques trous dessus d'où des parfums connus nous transportent vers la jeunesse. Il s'agit de l'eau de toilette *Pino Silvestre* que la majorité des hommes utilisaient ou un autre *Brion*, un parfum issu de la production locale.

Ma mère ajoute que *Pino Silvestre* est le parfum préféré de mon père, mais je me rappelle seulement un flacon vert en forme d'une pomme de pin sur l'étagère de la salle de bain. Nous reconnaissons aussi l'odeur du lait brûlé et nous nous laissons emporter par l'odeur du pain frais. La visite continue par la cantine de l'usine et puis quelques jeux et jouets typiques des années 1970.



Figure 51 *L'épicerie yougoslave*, La salle qui présente une épicerie, nous voyons la caisse, le moule à café, la balance et les bières sur les étagères, source : <http://preslicavanje.blogspot.com/2013/06/ziveo-zivot.html>

C'est l'histoire de la vie privée, le récit de la vie d'un yougoslave ordinaire. Chacun sort de cette galerie plongée dans ses pensées, avec le sourire aux lèvres, une anecdote de plus à raconter de sa jeunesse. Les ex-yougoslaves se rappellent la période paisible, du progrès, des voyages, de la certitude. Les seniors se souviennent des aventures de la jeunesse et du temps d'avant-guerre yougoslave. Les jeunes absorbent les récits racontés par leurs parents ou leurs grands-parents d'une époque stable qu'eux n'ont jamais connu. Il semble que la vie en Yougoslavie était plus simple, bien que ses habitants aient eu moins de choix, qu'ils aient subi des décisions imposées par le régime socialiste, mais ils étaient plus heureux qu'un habitant ordinaire de la Serbie surendettée.

3.3.2. Le Musée d'Art Contemporain de Belgrade

Le Musée d'Art Contemporain de Belgrade a ouvert en 1964²⁰⁰ pendant le régime socialiste et a eu pour but de suivre l'évolution de l'art contemporain yougoslave. Il se trouve aux confluences de la rivière Sava et du Danube, en face de la forteresse Kalemegdan. Pourtant, le musée a aussi subi des moments difficiles pendant les changements politiques et la désintégration du pays. En plus, il était fermé pendant plus de douze ans, et il a de nouveau ouvert ses portes en 2017. C'est pourquoi le jeune public découvre pour la première fois la collection du musée. Une partie du musée est consacrée aux artistes des années 1980 qui étaient les premiers à fragiliser l'image parfaite de la société yougoslave. Ils montrent la complexité et les contradictions yougoslaves dans leurs œuvres. Ils critiquent l'utopisme titiste et réclament plus de liberté. Ils estiment que la position du milieu entre l'Ouest et l'Est lors la Guerre froide est discutable et a servi au régime yougoslave afin de contrôler la population. Ils sont originaux, révolutionnaires, provocateurs et critiques envers la réalité dans laquelle ils ont vécu. Nous y rencontrons, bien sûr, Marina Abramović à ses débuts avant qu'elle ne conquière le monde.

²⁰⁰ La présentation du musée et son histoire sur le site officiel : <https://msub.org.rs/rekonstrukcija>



Figure 52 Marina Abramović, source:

<https://www.studijesavremenosti.org/2019/07/30/hoce-li-sloboda-umeti-da-peva-kao-sto-su-suznji-pevali-o-njoj/>

Le musée met en valeur la période créative de Marina Abramović qui a débuté à Belgrade dans les années 1970. Selon Jerko Denegri, historien d'art, ses performances cruciales sont : *Rythme 10*, *Rythme 5*, *Rythme 2*, *Rythme 4* et *Rythme 0*. Denegri²⁰¹ explique que les numéros représentent la situation qui se déroule lors des performances. Le Rythme 4 s'est déroulé à Belgrade, au Centre culturel étudiant où elle s'allonge au centre d'une étoile à cinq branches qui disparaît dans les flammes rouges. *Rythme 5* a fait partie des *Rencontres d'avril* en 1974 où Marina Abramović a enflammé une étoile dessinée sur le sol de la cour du Centre culturel étudiant. Son programme se constitue de plusieurs actions. D'abord elle a créé une étoile à cinq branches qui mesurait 5 mètres et elle y a appliqué une matière inflammable. Elle a mis l'étoile en feu, elle a coupé ses cheveux et ses ongles et les a jetés dans le feu. Ensuite, elle est entrée à l'intérieure de l'étoile, s'est allongée et a épousé la forme en écartant les bras et les jambes. Pourtant, Marina a perdu connaissance dû au manque d'oxygène et a failli mourir.

²⁰¹ Interview de J.Denegri dans l'hebdomadaire Vreme, <https://www.vreme.com/cms/view.php?id=1711571>

Heureusement, ses collègues et le public l'ont sauvée et sortie du feu. Cette performance est la critique de l'histoire yougoslave, le régime rigide socialiste, et l'héritage communiste de la Yougoslavie. La Yougoslavie a continué de tourmenter l'esprit de Marina Abramovic tout au long de sa carrière. Nous avons déjà mentionné sa performance *Balkan baroque*, et cette inspiration troublante de la Yougoslavie se finit par la performance *Thomas Lips* où elle se taille la même étoile à cinq branches sur le ventre avec une lame de rasoir (voir l'article *Marina Abramovic, créatrice en Art corporel. Eléments d'une biographie*, Clio. Histoire, femme et société)²⁰²

Dušan Otašević est un autre artiste dont l'œuvre fait partie de la collection permanente du Musée d'Art Contemporain. Il s'agit d'un représentant du pop'art yougoslave qui est aujourd'hui le directeur de la galerie prestigieuse de SANU. C'est un peintre, mais aussi un sculpteur qui crée ses objets en les coupant, colorant, laquant, cisailant, lamant, gravant, tranchant. Dans les années 1970, il évite les sujets héroïques des partisans et se tourne vers des thématiques plus banales. Il essaie de lier les extrêmes, mais aussi de provoquer la réaction du public.²⁰³ C'est à cette période créative qu'il produit *Druže Tito, ljubičice bela* (Camarade Tito, ma violette blanche) comme une critique ironique du système titiste et du régime socialiste.²⁰⁴ Les dimensions considérables de cette œuvre dominent dans la salle du musée, et il semble que Tito, même dessiné, veille sur les visiteurs. La présence de cette œuvre dans cet endroit central du musée, s'impose dès que nous entrons ou que nous sortons du musée. C'est peut-être le symbole involontaire du portrait du camarade Tito qui était présent dans toutes les institutions publiques et privées.

²⁰² « Marina Abramovic, créatrice en Art corporel. Eléments d'une biographie », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 30 | 2009, mis en ligne le 15 décembre 2012, URL : <http://journals.openedition.org/cli0/9469>

²⁰³ Une autre œuvre cynique de Dušan Otašević, *Ka komunizmu lenjinskim kursom* (Vers le communisme suivant la route de Lenine) http://www.arte.rs/sr/umetnici/dusan_otasevic-44/opus/k_komunizmu_lenjinskim_kursom-5437/

²⁰⁴ Interview avec Dušan Otašević en 2011 pour Novi Magazin, <http://www.novimagazin.rs/opusteno/intervju-dusan-otaevic-nijedan-rezim-ne-stimulie-umetnicke-slobode>



Figure 53 Musée d'Art Contemporain de Belgrade, Dušan Otašević, *Druže Tito, ljubičice bela, tebe voli omladina cela* [Camarade Tito, la violette blanche, toute la jeunesse t'aime], 1969, source : photo A.B

Dans cette œuvre, Otašević examine le culte de la personnalité de Tito ainsi que l'idéologie communiste. Nous y reconnaissons un portrait du maréchal Tito peint sur une sorte de panneau. Des deux côtés du portrait se trouvent deux drapeaux, l'un yougoslave et l'autre communiste. Puis, tout en haut une étoile rouge à cinq branches couronne la composition. Au fond nous repérons un cœur fait de papiers peints en fleurs multi-couleurs. Selon Dimitrijević, le portrait de Tito a été inspiré par deux photographies : la première date de la Guerre de libération nationale qui provient d'une affiche des criminels demandés par le gouvernement allemand et la deuxième correspond au président Tito en uniforme de maréchal (Dimitrijevic, 2015 :13). Il ajoute que la forme de la composition correspond à la « scénographie des festivals communistes lors des célébrations dans les usines et les écoles » (Dimitrijevic, 2015 :14). Dimitrijević nomme cette esthétique d'Otašević « DIY- pop art » où l'auteur met en relation les autorités politiques avec l'idéalisation de Tito. Ce qui marque cette installation est le manque

d'explication de l'auteur, et l'interprétation floue. Les autorités socialistes n'ont donc pas reconnu le ton cynique d'Otašević. Alors c'est à l'observateur de décider si cette icône est faite en honneur du camarade Tito, ou si c'est une image ironique de l'idéalisation d'un dirigeant. (Dimitrijevic, 2015 :21)

Dans le Musée d'Art Contemporain, nous voyons aussi une photographie transformée par Sanja Iveković qui était une des premières artistes yougoslaves de l'époque socialiste à s'être engagée dans les questions socio-politiques et féministes. Elle crée des performances, des installations, des vidéos, des sculptures, des dessins et des affiches depuis quarante ans. Elle a aussi traité le sujet de la propagande nationaliste après le décès de Tito en le transcrivant dans ses travaux *Les coupes personnelles* en 1982. Elle s'est aussi intéressée au sujet des héroïnes de la lutte antifascistes lors de l'exposition *Gène XX* en 2011.



Figure 54 Musée d'Art Contemporain de Belgrade, Sanja Iveković, Novi Zagreb, *Ljudi iza prozora* [Les gens derrière les fenêtres], 1979 source : photo A.B.

Elle colorise la photographie en noir et blanc qui a été prise lors de la visite officielle du président Tito et son épouse Jovanka Broz à Zagreb en 1979. L'artiste a coloré les fenêtres derrière lesquelles se trouvent les personnes qui observent l'arrivée du maréchal. Pendant la visite de Josip Broz il était interdit de sortir sur les balcons, pour des raisons de sécurité, il était possible de l'observer derrière les fenêtres fermées.

Mais, elle est aussi devenue connue par sa performance controversée le jour même de la visite officielle du camarade Tito. C'était le 10 mai 1979 dans la rue Savska à Zagreb, où Sanja Iveković a fait sa performance brève mais courageuse. Elle s'est interrogée sur la participation citoyenne dans les célébrations publiques des fêtes nationales ou comme ce jour-là l'arrivée du président dans une ville. Tous les citoyens étaient invités à participer et sortir dans les rues pour saluer le père de la nation yougoslave. Sanja Iveković s'est demandé à quel point cette participation dans ce spectacle politique était volontaire. Elle se demande si un personnage politique est important parce que tout le monde vient le voir et le saluer, ou à l'inverse, est-ce que les habitants viennent le voir parce qu'il s'agit d'une personne importante. Qui lui donne cette légitimité ? Si les Zagrebois étaient si nombreux à sortir le voir, pourquoi étaient-ils si passionnés dans l'expression de leur amour et de leur fierté envers Josip Broz ? Ce jour-là Sanja Ivekovic est sortie sur son balcon, bien que cette action ait été interdite. Elle a pris une bouteille de whisky, quelques livres et s'est installée sur le sol de sa terrasse. Au bout de quelques minutes, elle a mis sa main sous sa jupe et a commencé à faire le geste de se masturber. Sachant qu'elle était observée par les agents de la police secrète, Iveković n'a pas été étonnée que deux minutes après le début de son spectacle privé, quelqu'un a sonné à sa porte. Un policier s'est présenté et l'a avertie de rentrer dans l'appartement pendant la visite du maréchal Tito (voir plus dans Noack,(2013). Sanja Iveković, Triagle, et la thèse de Dejan S. Sretenović²⁰⁵, 2012)

Cette artiste, comme Abramović et Otašević déjà mentionnés, problématise la question de la liberté et des droits de l'homme dans un système autoritaire. Ils découvrent l'envers de la médaille de cette période idéalisée, ils dévoilent la construction programmée du culte de la

²⁰⁵ La thèse de Dejan S. Sretenović *Od redimejda do digitalne kopije. Aproprijacija kao stvaralačka procedura u umetnosti 20. Veka* [Du ready-made à la copie digitale. L'appropriation comme un procédé créatif dans l'art du XX^{ème} siècle], Faculté de philosophie, Université de Belgrade, 2012

personnalité de Tito et ils se demandent si l'adoration du maréchal était spontanée, stimulée ou fabriquée.

Une autre question traitée par les artistes présentés au Musée d'Art Contemporain de Belgrade est : qu'arrivera-t-il après la mort du maréchal Tito. L'artiste et photographe Goranka Matić²⁰⁶ s'y est intéressée et elle suivra pendant toute une décennie les événements politiques dans l'ex-pays. Sa série *Dani bola i ponosa* [Jours de douleur et de fierté] comprend une trentaine de photographies prises après la mort de Josip Broz, qui témoignent de l'emprise titiste qui a continué à vivre encore dix ans après sa mort.



Figure 55 Goranka Matić, *Dani bola i ponosa* [Jours de douleur et de fierté] 1980/1992, source : <https://www.beforeafter.rs/intervju/goranka-forever/>

Son œuvre présente l'engagement social de la population yougoslave. Le portrait du maréchal Tito est omniprésent dans ces cadres de la vie quotidienne et il continue de partager les moments précieux comme les mariages ou des instants banals comme aller chez le coiffeur du quartier.

²⁰⁶ L'article sur G.Marić écrit par ses collègues de l'hebdomadaire *Vreme* où elle a été directrice de la photographie pendant des années <https://www.vreme.com/cms/view.php?id=322635>



Figure 56 Musée d'Art Contemporain de Belgrade, Goranka Matić, Dani bola i ponosa [Jours de douleur et de fierté] 1980/1992, source : photo A.B



Figure 57 Musée d'Art Contemporain de Belgrade, Goranka Matić, Dani bola i ponosa [Jours de douleur et de fierté] 1980/1992, source : photo A.B

Dans son interview dans l'article du *Before and After*, Goranka Matić dit qu'elle a trouvé l'inspiration d'éterniser ce moment de la douleur nationale. En se promenant dans la rue, elle a remarqué que le portrait du président Tito décorait toutes les vitrines des magasins et des ateliers. Il y avait aussi un brassard noir sur son image, le signe de deuil quand un proche de la famille est décédé. Ce qui rend cet hommage tragi-comique, absurde et même grotesque est que le portrait de Tito se trouvait au milieu des chaussures d'un magasin, des sacs à mains d'un atelier, des culottes et des caleçons d'un magasin de lingerie, ou des viandes et jambons dans la vitrine d'un boucher. Ces photographies dévoilent des citoyens manipulés par l'idéologie et désorientés par la perte d'un dirigeant.



Figure 58 Goranka Matić, *Dani bola i ponosa* (Jours de douleur et de fierté) 1980/1992, source : <https://www.beforeafter.rs/intervju/goranka-forever/>

Ces photographies sont les témoignages d'une époque, d'un territoire et d'un moment particulier. Elles résument le début et la fin de la Yougoslavie et elles font le bref récit historique d'un pays.

3.4. La Yougoslavie réinventée par les artistes

L'écrivain Borivoje Petković dans son roman *Mathusalem* écrit : « quand j'ai envie de partir dans un endroit heureux, je m'en vais en Yougoslavie (Petkovic, 2013 :23). D'autres artistes explorent aussi leur passé yougoslave. Certains sont critiques, d'autres nostalgiques, mais le trait commun est que même en vivant à l'étranger depuis des années, ce passé yougoslave les hante et les inspire. Le philosophe croate Boris Buden souligne l'importance de l'exil comme une terre sûre d'où nous voyons plus facilement la situation réelle du pays natal. Cet « éloignement de la réalité » est un avantage qui facilite la perception de la réalité de la guerre et la difficulté des changements politiques et culturels (voir Buden, *Les Barrières*, 2006).



Figure 59 et **Figure 60** Série des photographie *Tito in War*, Photographie du Maréchal Tito abimée par les balles, Photographie d'un bureau abandonné, mais le portrait de Tito résiste encore source : <http://www.milomirkovacevic.com/tito/tito.html>

3.4.1. Dans la recherche d'un pays perdu

Le photographe Milomir Kovačević Strašni a exploré l'image de Josip Broz Tito dans les années 1990 quand le culte de la personnalité du maréchal Tito était en train de s'écrouler. Cet artiste a travaillé sur le sujet des guerres en Bosnie, sur le siège de Sarajevo dans les années 1990, sur l'héritage des pionniers, et le culte de la personnalité de Josip Broz Tito. C'est un photographe urbain qui est devenu chroniqueur de la guerre pendant la crise yougoslave. Son appareil photo a enregistré cette transition d'un régime politique à l'autre et la façon dont la société s'est transformée. Il remarque en direct comment les pionniers titistes sont devenus des guerriers nationalistes, comment les voisins se tournent le dos et deviennent ennemis. Heureusement, il a capturé les instants de solidarité pendant la guerre, les petites joies et les moments d'optimisme dans les périodes difficiles. Dans la série des photographies *Tito in War*, Kovačević choisit de montrer la dégradation de la gloire du maréchal Tito et l'affaiblissement de l'idéologie socialiste. Avec les portraits abimés de Josip Broz, il dépeint le désarroi des yougoslaves, leurs vies brisées, leur passé gommé et leur histoire commune oubliée. Tito reste quand même un fantôme qui hante les politiciens de nouvelles républiques et obsède les ex-yougoslaves même quarante ans après sa mort.

Mladen Bizumić²⁰⁷ explore cette même idée de la Yougoslavie à la fois maudite et fantasmagorique. Il va travailler sur une série de photographies de l'intérieur et de l'extérieur de l'hôtel *Jugoslavija* à Belgrade. A travers le destin de l'hôtel *Yougoslavie*, nous retraçons l'histoire du pays entier. Il s'agit d'un établissement hôtelier construit pour glorifier le succès économique et culturel de la Yougoslavie. En plus, il a été conçu par des architectes nationaux et érigé par des entreprises locales. C'était un bâtiment grandiose, stable, unique, beau, cher et moderne. Comme le pays qui l'a construit. Branislav Dimitrijević, dans son livre écrit pour accompagner l'exposition *Hotel Jugoslavija*²⁰⁸ au Musée d'Art Contemporain de Belgrade, souligne un détail. Le lustre dans le hall de l'hôtel pèse quatorze tonnes, possède 40 000 cristaux

²⁰⁷ Voir le site officiel de l'artiste, Mladen Bizumić : <https://www.mladenbizumic.net/hotel-jugoslavija-salon-museum-of-contemporary-art-belgrade>

²⁰⁸ La présentation de l'exposition sur le site du Musée d'Art Contemporain de Belgrade : <https://www.msub.org.rs/mladen-bizumic-hotel-jugoslavija>

de *Swarovski* et 5 000 ampoules. C'était le plus grand lustre au monde. *Hotel Jugoslavija* a ouvert en 1969 et toutes les stars hollywoodiennes, tous les diplomates et chefs d'états qui ont visité la Yougoslavie, y ont séjourné.

Avec la crise économique des années 1980 la splendeur de l'hôtel palissait et dans les années 1990, il est devenu le symbole des élites criminelles belgradoises. En 1999 pendant le bombardement, deux bombes ont détruit l'aile occidentale du bâtiment. *Hotel Jugoslavija* a été détruit et abandonné comme la Yougoslavie. Dans son livre *Potrošeni socijalizam* (Le socialisme soldé) Branislav Dimitrijević souligne que l'abandon de l'hôtel est la conséquence du désir de la suppression d'un héritage socialiste yougoslave. L'existence de l'hôtel n'a plus eu de sens quand l'idéologie qui l'a créé s'est écroulée. La nouvelle de la restauration de l'hôtel advient comme une surprise en 2013.

Donc, Bizumić a trouvé son inspiration dans cet hôtel quand il était encore en ruine et fermé au public. Ses expositions sont plutôt des installations qui comprennent des photographies, des vidéos, des sons et souvent des sculptures. A l'aide de ses œuvres, il suggère le contexte et évoque l'espace à travers de nombreuses perspectives (Dimitrijevic, 2012 :30). Grâce aux objets récupérés dans l'hôtel et aux cartes-postales et à la brochure sur *l'Hotel Jugoslavija* qui sont devenus des éléments de l'exposition, l'auteur suggère l'importance de l'établissement à l'époque yougoslave en suggérant le lien entre l'ancien pays et l'hôtel. Ensuite, les photographies de cet établissement qui datent des années 2000 proposent le contexte post-guerre et l'écroulement d'un système politique. La vidéo dans laquelle quelques personnes s'expriment sur le destin de l'hôtel et montre la tristesse de ce géant en béton qui insuffle la nostalgie de l'ancienne splendeur et crée son lien émotif avec ce bâtiment et le pays qui n'existe plus. Bizumić montre ce qui arrive après la catastrophe et construit « un espace chargé de doute et de mélancolie » (Dimitrijevic, V. 2012 :32).

Le sculpteur Mrđan Bajić que nous avons déjà mentionné, s'est aussi intéressé à l'héritage yougoslave et l'a problématisé à travers ses œuvres. Il a commencé à être actif dans les années 1980 et déjà autant que jeune artiste, il devait représenter la Yougoslavie à la Biennale de Venise en 1993. Cependant, comme l'ONU a voté des sanctions contre la Serbie à cause des guerres yougoslaves, ces sanctions comprenaient aussi le domaine culturel. C'est ainsi que Bajić, venant de la Serbie, a été empêché de participer à cette manifestation. Heureusement en 2007, Mrđan

Bajić a eu une nouvelle fois l'occasion de présenter son art à Venise (voir la monographie sur la création artistique de M.Bajić d'Ana Bogdanovic, *Skulpturoteka*, 2013). Cette fois-ci, Bajić a représenté la République de Serbie dans un pavillon où était gravé le nom de la Yougoslavie. Cette année-là l'artiste a compté présenter sa production de plusieurs années sous le titre *Reset*. Cette notion du domaine informatique signifie « la possibilité de corriger une erreur et de relancer le système » (voir la monographie Bogdanovic, A. 2013 :39). Dans le sens artistique, cette idée s'appuie sur « l'idée du redémarrage d'un nouveau cycle dans la création de Bajić qui se rapporte avant tout au retour à la sculpture du grand format » (la monographie Bogdanovic, A. 2013 :39). Mais, nous sommes intéressées par la connotation politique et culturelle de ce démarrage. Ce *reset* est aussi la conscience d'un besoin de changement

D'abord, il faut dire que l'exposition se compose de trois segments : *Yougo-musée*, *Backup* et *Reset*. Ils ont été ensuite encore plus développés dans les années qui ont suivi. *Yougo-musée* est présentée au début de ce récit artistique qui se compose d'une unité sous forme d'une capsule de mémoire. Cette capsule est « emballée dans une sculpture » et nous offre « une perspective sur l'héritage historique et social de la Yougoslavie » (voir la monographie Bogdanovic, A. 2013 :40). L'espace peut accueillir une personne à la fois, et à l'intérieur le visiteur se trouve face à une collection d'images concernant les symboles et les événements historiques yougoslaves. Ces images et vidéos proposent le contexte idéologique et culturel de l'époque yougoslave qui sont diffusées d'une manière irrégulière, inégale, confondue qui nous aident à comprendre les antagonismes yougoslaves et leurs conséquences qui ont conduit à la destruction. La question qui se pose est « de quelle histoire nous nous souvenons et de quelle façon nous en souvenons-nous ? » (voir la monographie Bogdanovic, A. 2013 :42).

L'artiste nous suggère que l'image de la Yougoslavie est de nature personnelle. Il a aussi grandi en Yougoslavie socialiste, il possédait ses propres souvenirs de cette période et dans une interview il a même confirmé qu'il était nostalgique. « Pendant la période Yougoslave, j'avais plein de réclamations par rapport à son fonctionnement, j'en ai aussi aujourd'hui par rapport au pays où j'habite. Mais, aujourd'hui, nous nous rendons compte qu'avec les mauvaises choses de

cette époque, plein de choses positives ont aussi disparu. C'est pourquoi je suis en effet yougo-nostalgique. »²⁰⁹



Figure 61 et Figure 62 *Yougomusée*, Mrđan Bajić, source : (A. Boganovic, 2013 :60 et 61).

Donc, Mrđan Bajić insiste sur le fait que l'héritage de ce grand pays ne pourra pas être négligé car la Yougoslavie a façonné plusieurs générations. Elle a élevé et éduqué de nombreux artistes, scientifiques et écrivains et que son histoire ne pourra pas se résumer aux dix ans d'enfer des années 1990. Le *Yougomusée* présente des images qui symbolisent la Yougoslavie socialiste, mais elles racontent l'histoire du pays ainsi que l'histoire personnelle de Mrđan Bajić. Ana Bogdanovic remarque qu'à travers ses créations, le sculpteur présente son rapport ambivalent sur

²⁰⁹ Citation selon l'interview dans l'hebdomadaire *Nedeljnik*,
<https://arhiva.nedeljnik.rs/nedeljnik/portalnews/mrdan-bajic-danas-lakse-priznajemo-zapravo-jesam-i-jugonostalgicar/>

la Yougoslavie, car d'une part il repense aux mémoires rejetées de l'histoire commune yougoslave, mais d'autre part il observe de manière ironique « sa propre acceptation des dogmes socialistes qui font partie de sa maturation » (voir la monographie Boganovic, A. 2013 :43). L'artiste est partagé entre les courants de l'histoire et ses propres souvenirs et rend hommage à ce pays perdu. En se servant de ses propres souvenirs et en utilisant les sculptures et les moyens visuels, l'auteur tente de déclencher les souvenirs individuels des visiteurs. Les souvenirs déterminent la perception intime du passé et ensuite s'entremêlent avec la mémoire collective. Il se sert d'une mosaïque d'images, d'affiches, d'objets ou de personnages connus de l'époque socialiste pour provoquer la réaction du public. C'est ainsi que le spectateur peut lire cette composition d'une manière subjective qui va stimuler ses propres souvenirs. Ainsi, à l'aide de ses œuvres Bajić crée une interaction entre lui et le public.

Dans la continuité de l'exposition de la Biennale, nous avons encore les segments *Backup* et *Reset*. Le segment *Reset* qui touche de nouveau le sujet yougoslave, se forme autour de quatre sculptures aux dimensions imposantes, mais celle qui m'a marquée est *Daću ti ono što nemam* [Je te donnerai ce que je n'ai pas]. Comme son yougo-musée, les sculptures de Bajić forment un assemblage original qui se compose de divers métiers. Elles paraissent fragiles et bancales, mais elles offrent une lecture sémantique et thématique très complexe. Elles sont « érigées sur des structures instables mais monumentales » (voir la monographie Boganovic, A. 2013 :51) et sont toujours à la recherche de l'équilibre. La composition *Je te donnerai ce que je n'ai pas* est un crâne massif créé à partir des combinaisons bleues de travail, et les yeux sont présentés par des formes rondes métalliques. Ce crâne forme une grimace douloureuse qui dégage une atmosphère terrifiante de crainte et de malaise. Les tenues bleues des ouvriers rappellent la place importante qu'un ouvrier avait dans le système socialiste yougoslave. Mais, aujourd'hui cet ouvrier est dévalorisé, mal payé, déséquilibré et trahi. C'est le symbole des idéaux abandonnés du passé.



Figure 63 La composition *Dacu ti ono sto nemam* [Je te donnerai ce que je n'ai pas], Mrđan Bajić, source : (A. Boganovic, 2013 :64).

Bajić continue d'exploiter le sujet yougoslave pendant des années, et tous les aspects de l'expérience yougoslave l'inspirent. Il joue avec les matériaux, avec le concret et le discret, avec l'absence et la présence, et son expression artistique flirte avec le mythe nationale et mondial, les souvenirs et l'histoire, l'idéologie et les émotions. C'est ainsi qu'il réussit aussi à établir une communication entre lui et le spectateur qui enrichie l'échange entre l'art et la réalité.

Son exposition *Radnička klasa ide u raj* [La classe ouvrière monte au paradis] a conquis le monde, et il a finalement présenté ses sculptures et ses dessins en 2011 à la galerie Roma à Kragujevac en Serbie centrale. Après la déconstruction du culte de l'ouvrier, Bajić s'attaque au droit des congés payés des yougoslaves et de leur voiture préférée *Fića*. Cette exposition inspirée des installations de la Biennale voit le jour en 2008 à Rivoli (voir la monographie Boganovic, A. 2013 :79). Bogdanović rappelle que le titre de la composition a été emprunté au film du metteur

en scène italien Elio Petri et de son film de l'année 1971. Ce film critique la mauvaise situation de la classe ouvrière dans le monde capitaliste.



Figure 64 et **Figure 65** *Radnička klasa ide u raj* (La classe ouvrière monte au paradis), Mrđan Bajic, source : (A. Boganovic, 2013 :89 et 90).

La fameuse voiture *Fića* porte un fardeau de boîtes empilées verticalement et fixées par des cordes et des ficelles noires. Cette voiture n'est pas seulement un moyen de transport, mais un objet dans lequel sont tissés de nombreuses anecdotes familiales et de divers souvenirs intimes. L'usine de *Zastava Fiat 750* se trouvait à Kragujevac, d'où la symbolique est encore plus forte. L'exposition a lieu dans la ville qui a matérialisé un des rêves yougoslaves, la légendaire *Fića*. Pour cette occasion, Bajić a installé devant la galerie une vraie voiture chargée d'un lourd fardeau. *Fića* est aussi un symbole du début du consumérisme en Yougoslavie qui introduit les années de bonheur, de voyages, de films et musiques occidentales, de vacances sur la côte Adriatique et des excursions à Trieste pour se procurer les derniers articles de mode. Mais la

promesse d'une vie meilleure n'a pas été tenue et tous les rêves, tous les espoirs des yougoslaves se sont écroulés.

Il s'agit, encore une fois, d'une composition instable, structurée et complexe. L'installation est instable comme les souvenirs individuels, comme un meilleur avenir qui nous échappe constamment. Cette œuvre est un hommage au quotidien des ouvriers, mais aux autres personnes aussi qui ont cru en l'idée d'un avenir meilleur (voir Bogdanovic, 2013 : 78 et 81

3.4.2. Qui suis-je ? A qui j'appartiens ?

Le peintre et philosophe politique Ivan Grubanov s'est intéressé à la question identitaire depuis le début de sa carrière artistique. Il explore à travers ses œuvres la création et la destruction des nations et ses recherches ont vu le point culminant dans le projet *United Dead Nations* présenté à la Biennale de Venise en 2015.

Il s'agit d'une installation posée sur le sol du pavillon constituée des drapeaux des pays qui n'existent plus. Le mélange des couleurs de ces drapeaux fondus avec les symboles des cent nations disparues depuis la création de la Biennale il y a 120 ans. Les visiteurs pouvaient se promener parmi ces drapeaux grimés sur le sol et même mettre leurs pieds sur les surfaces peintes. L'artiste s'est servi des drapeaux des états disparus comme modèle, mais ils ont aussi servi d'outil à Grubanov pour appliquer la couleur sur le sol. Le mur du pavillon était décoré des noms des pays disparus avec l'année de leur naissance et l'année de leur décès, comme des épitaphes sur des tombes.

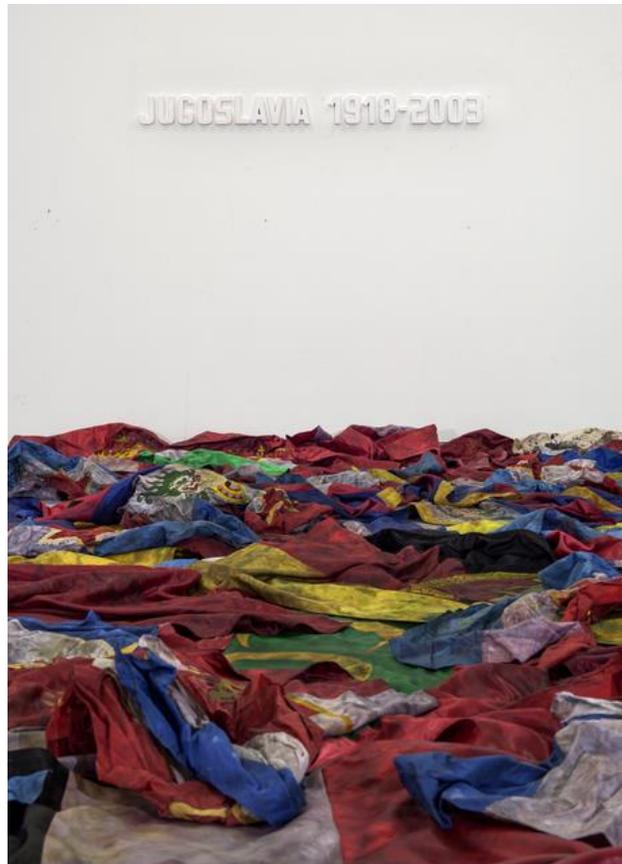


Figure 66 *Dead Nations*, Ivan Grubanov, source: <https://www.artsy.net/artwork/ivan-grubanov-united-dead-nations>

Le nom de la Yougoslavie et son drapeau avec une étoile rouge à cinq branches font partie de cette composition. Dans cette exposition, tout porte une forte symbolique car la composition est installée dans l'ancien pavillon de la Yougoslavie et l'artiste joue avec les drapeaux qui ont perdu leur statut politique et sont privées des significations étatiques. Ces drapeaux sont froissés comme s'ils étaient bien cachés et oubliés profondément dans notre mémoire. Ils sont aussi disposés sur le sol sans aucune attention, comme des déchets inutiles. Avec le drapeau de l'ancienne Yougoslavie, nous y reconnaissons les drapeaux de l'Empire Ottoman, de l'Empire Austro-hongrois, de la Tchécoslovaquie ou de l'URSS.²¹⁰

Ce projet est l'aboutissement d'un projet intitulé *Les drapeaux morts* où l'artiste explore la notion de la nation dans la période moderne où certaines nations n'existent plus officiellement.

²¹⁰ Voir la vidéo de l'installation *Unated Dead Natons* vidéo <https://vimeo.com/125666741>

Certes, leurs positions idéologiques et politiques ont profondément bouleversé le monde et leur héritage fait partie des enjeux socio-politiques et économiques d'aujourd'hui.²¹¹

Dans une interview, Grubanov souligne qu'« *en grandissant et en construisant mon identité dans une période turbulente, j'ai compris qu'il y avait beaucoup de contradictions entre mes impressions subjectives et la mémoire collective qui est en accord avec la narration historique officielle du pays.* »²¹² Donc, encore une fois, l'artiste est parti en quête du récit historique yougoslave, car l'histoire officielle du pays ne répond pas à toutes ses questions.

Une autre artiste et photographe qui est à la recherche de ses origines est Dragana Jurišić.²¹³ Elle s'est inspirée de l'œuvre d'une écrivaine britannique Rebecca West et de son livre *Black Lamb and Grey Falcon* [Agneau noir et faucon gris] publié en 1941. Jurišić est ensuite partie en Yougoslavie suivant les pas de Rebecca West décrits dans le livre. Elle recrée un itinéraire original traversant les routes des Balkans dont les témoignages sont enregistrés à l'aide de son appareil photo. Jurišić cite, dans un article de *The Guardian*²¹⁴ les paroles de Rebecca West qui s'est rendue en Yougoslavie « pour voir ce que c'est l'histoire en chair et en os »²¹⁵. Elle nous présente les impacts désastreux des guerres des années 1990 et les ex-habitants de cet ex-pays. Elle redécouvre son passé, ses origines et incorpore des souvenirs subjectifs dans cet aperçu historique. L'exposition nommée *YU- The lost country* [YU-Le pays perdu] comprend des photographies prises entre 2011 et 2013 qui décrivent l'expérience yougoslave de Dragana Jurišić. D'abord, elle se voit comme exilée et non expatriée « parce qu'elle ne peut pas retourner chez elle-même si elle en a envie ». « Chez elle » n'existe plus. C'est pourquoi elle compare souvent la Yougoslavie à l'Atlantide, une idée empruntée à l'écrivaine yougoslave Dubravka Ugrešić et de son livre *Kultura laži* [La culture des mensonges], où elle écrivait sur l'oubli programmé de l'histoire yougoslave et l'effacement de l'héritage de la lutte anti-fachiste. A travers son œuvre, elle examine les souvenirs contradictoires de la Yougoslavie, l'image douce

²¹¹ La présentation de l'exposition à Venise et une courte interview avec Ivan Grubanov, <http://www.rts.rs/page/rtssr/Dijaspora/story/1526/srbija-na-vezi/1903309/zastave-pod-nogama.html>

²¹² L'interview sur le portail <https://balkaninsight.com/2015/04/30/ujedinjene-mrtve-nacije-na-bijenalu-u-veneciji/?lang=sr>

²¹³ La page-web officiel de Dragana Jurisic : <http://www.draganajurisc.com/yu-the-lost-country/4580944928>

²¹⁴ *The Guardian*, We can never go home: an elegy for a lost Yugoslavia, <https://www.theguardian.com/artanddesign/2015/sep/10/vanished-yugoslavia-yu-lost-country-dragana-jurisc>

²¹⁵ Idem

de son enfance opposée à l'image destructrice de la guerre dont elle s'est enfuie en 1992. Elle compare son pays natal à l'Atlantide et les Yougoslaves aux citoyens de l'Atlantide qui ont soudainement disparus. Donc, la Yougoslavie a-t-elle réellement existé ? L'être humain, serait-il en quête perpétuelle de la Yougoslavie comme de l'Atlantide qui restera un lieu où se croisent le rêve et la réalité ?



Figure 67 *Yu-the Lost Country*, Dragana Jurišić, la carte de la Yougoslavie socialiste, source: <http://www.draganajurismic.com/yu-the-lost-country>

Jurišić a construit son œuvre comme un certain journal intime chargé d'émotions et de contemplations du passé. Il y a de la rage et de la déception, de la nostalgie et de la mélancolie, du bonheur et de la tristesse. Jursic fait partie de cette génération égarée qui n'arrivait pas à trouver ses marques dans les années critiques de la Yougoslavie. Elle est née en Yougoslavie comme des millions d'autres ex-yougoslaves qui se sont évaporés lors de l'apparition des républiques nationalistes. L'identité nationale serbe ou croate ou slovène a supprimé l'identité yougoslave. Que font les personnes qui se sentent encore yougoslave ? D'où viennent-ils si leur pays n'existe plus ? Comment se sont-ils adaptés à la vie dans les républiques fondées sur une nation ? Comment parler de cette histoire commune de nos jours ?

Aujourd'hui, cette artiste pose des questions qui la tourmente. Elle se trouve entre la génération de nos parents qui tombent dans le silence ou la mélancolie, et les jeunes générations qui ne connaissent pas de période paisible, stable et qui se tournent vers l'ennui. Cette exposition où l'auteure découvre les traits autobiographiques et les sentiments intimes, touche son public grâce à sa sincérité et son honnêteté. Elle nous montre son voyage dans son pays natal qui est en effet un retour dans le passé et un chemin vers sa propre identité.



Figure 68 *Yu-the Lost Country*, Dragana Jurišić, l'auteure habillée en uniforme de pionnier, source : <http://www.draganajuriscic.com/yu-the-lost-country>

Dragana confirme que Rebecca West l'a inspirée pour partir découvrir le pays d'où elle s'est exilée, grâce aux descriptions d'une Yougoslavie tendre, douce et chaleureuse. Cette Yougoslavie n'est pas si différente de l'Europe. C'est un point de vue unique pour les années 1940 quand l'image des Balkans est stéréotypée comme barbare et sauvage. Jurisic rajoute que Rebecca West a souligné « qu'elle a eu envie de mémoriser la Yougoslavie telle qu'elle était, car elle ne croyait pas en la longévité de ce pays et que son livre servirait un jour comme guide pour

les Yougoslaves exilés dans le monde entier. »²¹⁶ C'est pourquoi, Jurisic est partie le même jour, le jour de Pâques, de la même ville, de Zagreb et a suivi le même trajet et les mêmes routes que West cinquante ans auparavant, en cherchant les vestiges de ce pays qui a disparu.

Dans une démarche semblable, Tanja Ostojić, une autre artiste, s'est lancée dans la recherche de son identité. Son projet a duré sept ans et s'est finalisé sous la forme d'une exposition puis par la parution d'un livre intitulé *Lexique de Tanjas Ostojić*. L'artiste a d'abord commencé ses recherches sur les réseaux sociaux des femmes qui portent le même nom et le même prénom qu'elle. Elle en a trouvé 33 et elles ont toutes ensemble créé ce projet participatif où elles se présentent et puis traitent de nombreuses questions identitaires. Les femmes sont nées entre 1950 et 2000 et le premier point commun est leur origine yougoslave. Cette exposition traite aussi de la question de la nationalité, de l'éducation, du féminisme, de l'expérience de la guerre, des migrations. L'artiste a réellement entrepris une démarche sociologique et documentaire lors de son étude, mais elle a aussi participé à la création de ce dictionnaire des multiples Tanja. La complexité de cette recherche est omniprésente non seulement grâce à de nombreuses participations, mais aussi aux différents sujets relevés par ces femmes. La documentation est aussi diverse car nous pouvons voir les objets que ces femmes ont fabriqués, les photographies et les vidéos de leurs rencontres, les interviews de ces femmes sur les divers sujets. Elles ont créé un échange artistique, documentaire et culturel à travers lequel chaque Tanja raconte sa propre histoire.

²¹⁶ Interview de Dragana Jurišić pour le magazine électronique XXZ magazin : <https://www.xxzmagazin.com/autor/480>

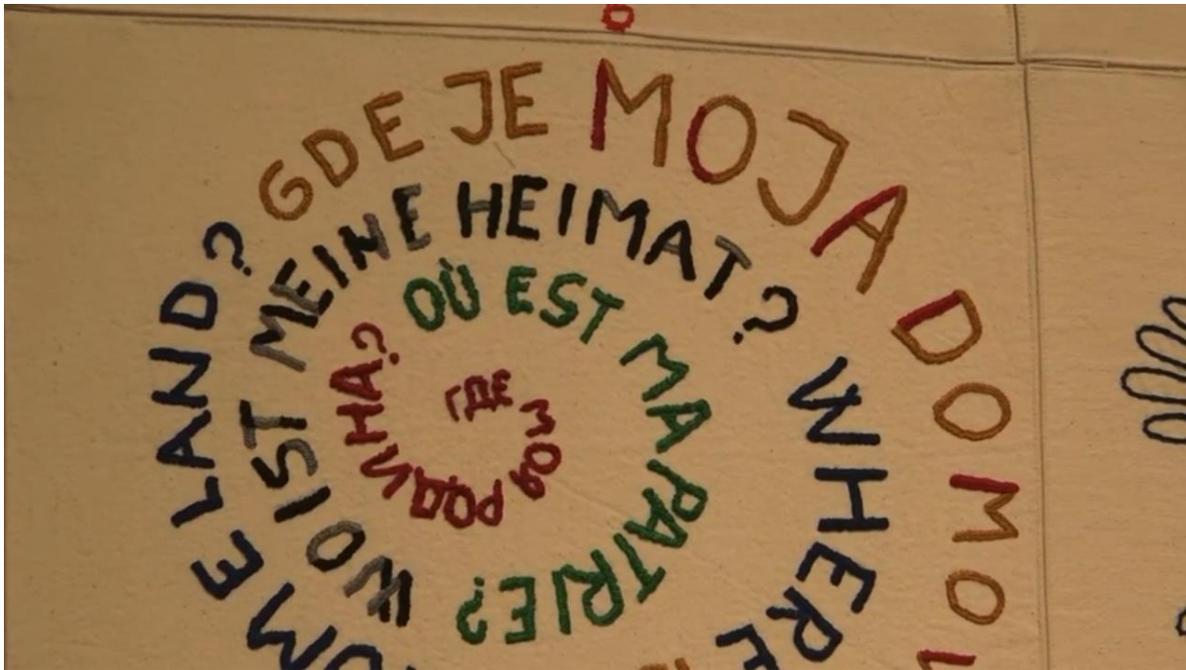


Figure 69 *Leksikon Tanja Ostojić, Où est ma patrie ?* source : YouTube
<https://www.youtube.com/watch?v=j2xL8yOiTw4>

Lors de leurs rencontres, elles ont appris à fabriquer des broderies et à s'exprimer à travers ces œuvres. Un des motifs omniprésents est la migration et l'exil. L'auteur de cette broderie a déménagé plusieurs fois, comme d'ailleurs la majorité de ces consœurs.

Un autre auteur, Boris Kralj, photographe d'origine yougoslave qui a grandi en Allemagne, était intrigué depuis toujours par son héritage yougoslave d'où il puise son inspiration.

En 2016, dans une galerie berlinoise, Boris Kralj ouvre son exposition intitulée *Miss Yu-niverse* où il présente les photos artistiques des chanteuses yougoslaves des années 1980. L'auteur a pris des photos des clips-vidéo de chansons populaires de Lepa Brena, Vesna Zmijanac et Dragana Mirković. Il confirme que ce sont les chanteuses préférées de son adolescence qui l'ont aidé à créer le lien avec ses origines. Ils les comparent à la fois à des déesses adorées et à des sorcières affreuses. Elles sont belles et féminines, mais maquillées agressivement et habillées vulgairement, elles font peur surtout à l'enfant que l'artiste était dans les années 1980. Les photographies sont floues à cause de la mauvaise qualité de résolution, mais cela convient aux souvenirs brouillons de son enfance.

Un autre projet qu'il a entrepris est l'installation *Greed*²¹⁷ qui fait partie d'une exposition art-vidéo *Digital Fairy Tales* diffusée sur le pont de Brooklyn aux États-Unis. L'exposition traite des contes de fées traditionnels de différents pays. Kralj a choisi un conte de fée comme inspiration pour sa vidéo. Il s'agit de l'histoire d'un berger avarice qui a tout perdu. Il devait libérer une belle fée, avec l'aide d'autres personnes et pour les récompenser, ils devaient tous recevoir un trésor. Mais, le berger était si désireux de s'enrichir qu'il ne voulait pas partager avec les autres personnes, il n'a réussi ni à sauver la fée ni à devenir riche. En conséquence, la fée le maudit, il ne peut plus jamais trouver le bonheur et doit rester triste et seul jusqu'à la fin de sa vie. Dans cette histoire, Boris a reconnu l'histoire de la Yougoslavie et sa désintégration. Les femmes dans sa vidéo sont habillées en tenues traditionnelles des républiques yougoslaves, et nous remarquons la tristesse et la douleur sur leurs visages qui représentent la souffrance causée par les guerres yougoslaves (voir plus dans l'article du quotidien Blic)²¹⁸

219



Figure 70 *Greed, Digital Fairy Tales*, Boris Kralj, source: Screenshot YouTube
https://www.youtube.com/watch?v=EQyRrNj4ufA&feature=emb_title

²¹⁷La vidéo *Greed, Digital Fairy Tales* Boris Kralj,
https://www.youtube.com/watch?v=EQyRrNj4ufA&feature=emb_title

²¹⁸ Interview de Boris Kralj dans le quotidien Blic, <https://www.blic.rs/kultura/vesti/nemacka-bajka-o-pohlepi-kao-simbol-raspada-jugoslavije-rad-naseg-umetnika-projektovan/ky7r79z>

²¹⁹ Interview de Boris Kralj dans le quotidien Blic, <https://www.blic.rs/kultura/vesti/nemacka-bajka-o-pohlepi-kao-simbol-raspada-jugoslavije-rad-naseg-umetnika-projektovan/ky7r79z>

Sa première exposition, *My Belgrade*, a vu le jour dans une galerie de Berlin en 2011. Ce photobook est le résultat de ses études sur la capitale serbe dans laquelle il cherchait des restes de la Yougoslavie. Comme l'auteur n'a jamais vécu en Yougoslavie, mais il y retournait régulièrement, il a essayé de rassembler des morceaux de ce pays mythique, de les réunir avec ses souvenirs et ses espoirs, et finalement présenter sa Yougoslavie personnelle à un public. Il est fasciné par Belgrade, la ville qui a été détruite, puis reconstruite de nombreuses fois, qui a vu passer des rois et des présidents, qui a été la capitale des monarchistes, des communistes et des nationalistes et qui a dû supporter toutes les idéologies politiques. Cette ville a gardé des couches colorées d'une histoire riche qui font la complexité de son existence. Kralj y trouve des vestiges du titisme et du socialisme qui attirent encore leurs adeptes. Il y voit la beauté macabre et un rêve dont il a songé depuis son enfance. Il est nostalgique, bien qu'il n'ait jamais connu la vie yougoslave. Il est un peu naïf et idéaliste dans son enquête, comme d'ailleurs, la majorité des yougo-nostalgiques.



Figure 71 *My Belgrade*, Boris Kralj, Les immeubles de style socialiste du quartier belgradois de Konjarnik, source : https://www.designed.rs/news/boris_kralj_my_belgrade

3.4.3. L'utopie construite de rêves et de béton

La Yougoslavie est de nouveau à la mode, et sur les cartes du monde. L'architecture soviétique et socialiste poussent de plus en plus de touristes à visiter les Balkans. Ce style architectural attire de plus en plus l'attention de nos jours, et les photographies des pays du bloc soviétique et des pays ex-yougoslaves séduisent de jeunes générations et deviennent les vedettes d'Instagram. Cette expression artistique et architecturale porte le nom de *brutalisme* qui ne marque pas seulement les esprits de simples promeneurs, mais des artistes aussi. Des photographes s'y intéressent de plus en plus afin de présenter cette architecture en béton à un public plus large. Ainsi, la Yougoslavie réinvente sa nouvelle identité visuelle 30 ans après sa disparition. Marko Đurica immortalise l'architecture serbe qu'on remarque dès la descente de l'avion à l'aéroport de Belgrade. A côté du Terminal 1 se trouve le musée de l'Aéronautique dans un bâtiment rond en verre et en métal. Puis, en s'approchant de Belgrade, nous remarquons rapidement *Les tours Genex*, un des symboles de la ville. Il s'agit essentiellement d'un bâtiment résidentiel mais avant c'était le siège et les bureaux de l'entreprise Genex. Au sommet des tours se trouvait un restaurant tournant avec une vue panoramique sur la ville. Mais, les bureaux sont fermés depuis vingt ans, et le restaurant n'a pas ouvert ses portes depuis les années 1990.

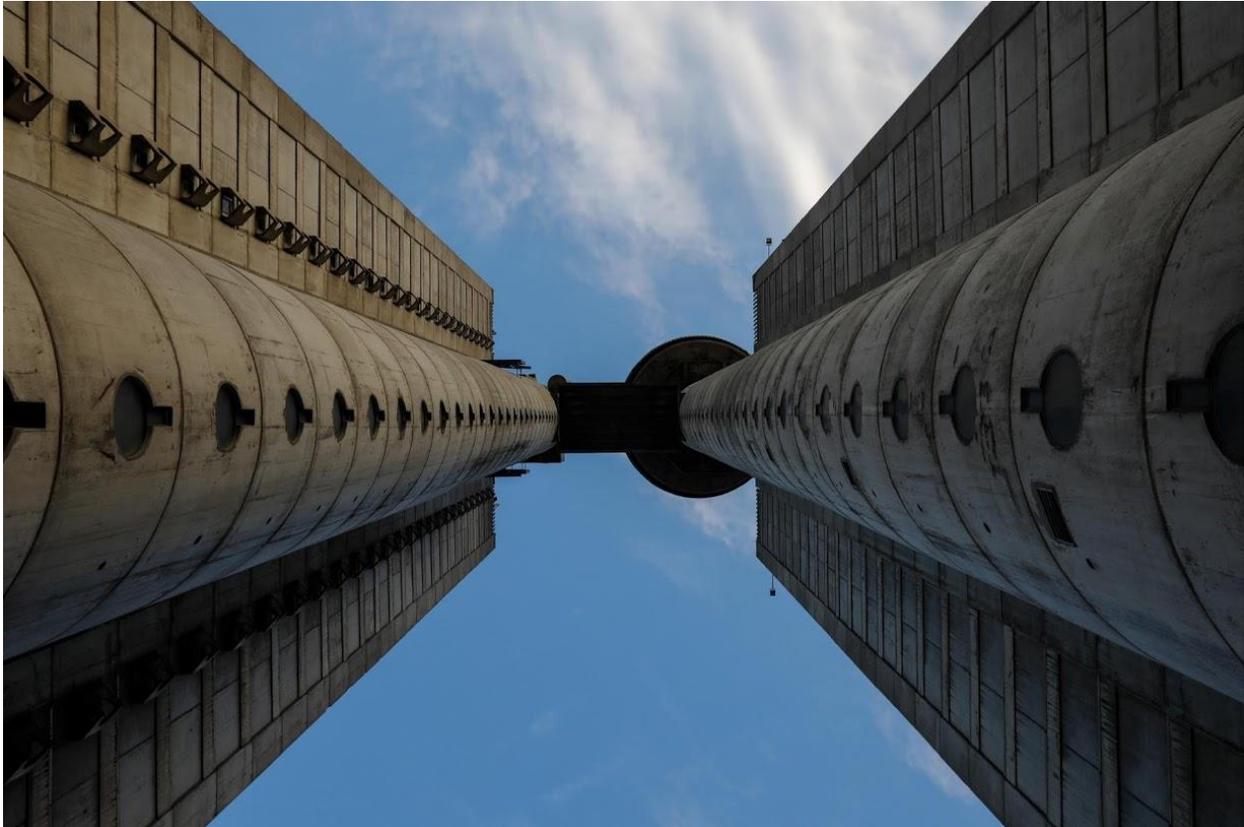


Figure 72 *Les Tours Genex*, Marko Đurica, source :

<https://widerimage.reuters.com/story/yugoslavias-brutalist-relics-fascinate-the-instagram-generation?fbclid=IwAR3yF77GdTUcoHlbzfrdIIJ2gxDE3DaoF7cHeYATGSm-fQ0nAHTxHtzGMGA>

Un autre lieu d'admiration des brutalistes est l'immeuble de *Palata Srbija* [Palais de la Serbie], un bâtiment du gouvernement qui accueille les visiteurs une fois par an. Ce palais est aussi la matérialisation du pouvoir socialiste, une création en béton qui symbolise la stabilité et la résistance. C'est aussi une marque de sureté du choix de la troisième voie, celui au milieu du monde entre l'Ouest et l'Est. A l'intérieur du palais nous trouvons de nombreuses œuvres d'art qui certifient la lutte antifasciste des partisans. Entre ces murs, le président Tito recevait les diplomates et les chefs d'états du monde entier. C'est un lieu de mémoire secret qui intrigue les visiteurs et encore plus les habitants de la Serbie car ils sont rares ceux qui ont franchi les portes du bâtiment.

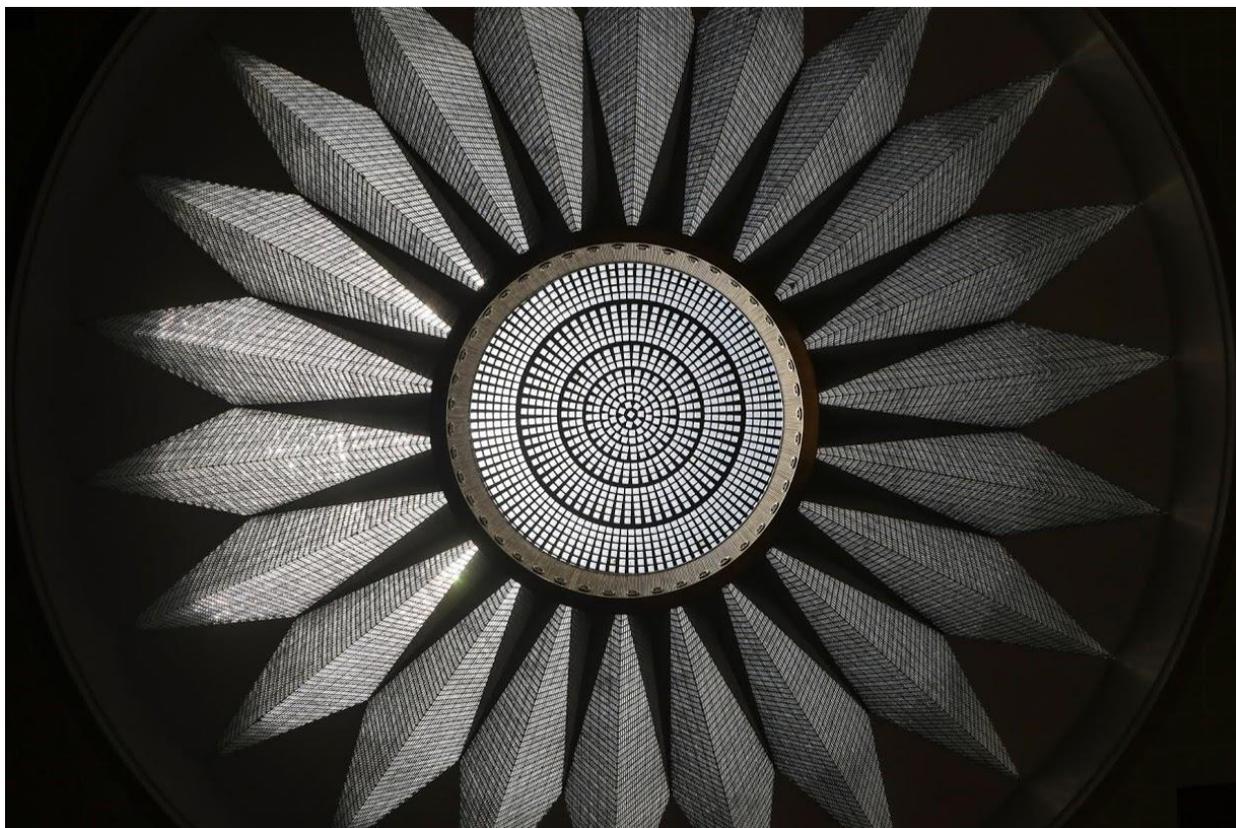


Figure 73 *Palais de la Serbie* Le chandelier en cristal qui pèse 9 tonnes et mesure 19 mètres de haut dans le salon du Palais de Serbie, Marko Đurica, source : <https://widerimage.reuters.com/story/yugoslavias-brutalist-relics-fascinate-the-instagram-generation?fbclid=IwAR3yF77GdTUcoHlbzfrdIIJ2qxDE3DaoF7cHeYATGSm-fQ0nAHTxHtzGMGA>

Le Palais de la Serbie est en effet le *Palais de la fédération*, le siège du gouvernement yougoslave. C'est le premier bâtiment institutionnel sur le sol sableux du Nouveau Belgrade et un des premiers projets construit à l'aide des citoyens lors des actions bénévoles.²²⁰ C'est aussi l'endroit où la première conférence des pays Non-Alignés a eu lieu. L'immeuble est immense, sa surface de 65 000 m² a la forme de la lettre H avec de nombreux bureaux, 13 salles de conférences et six salons. Ces six salons portent le nom des six républiques yougoslaves et la salle principale porte bien sûr, le nom de Yougoslavie. Chacun des salons porte les marques ethniques ou géographiques des républiques. Il paraît que Josip Broz a voulu impressionner les

²²⁰ Source : l'article dans l'hebdomadaire *Vreme*, <https://www.vreme.com/cms/view.php?id=1197094>

gens par la collection artistique du palais qui est digne d'un musée d'art. Cette institution a été laissée à l'abandon après la mort de Tito, et pendant deux décennies, sa beauté et sa valeur artistique ont été négligées pour raison politique. Les salons ont abandonné leurs noms des républiques en ont été remplacés par des noms de couleurs : bleu, rouge, marron etc. Depuis l'année 2006, l'immeuble a retrouvé son utilité comme siège du ministère de la Jeunesse et du sport, et du ministère de l'Extérieur. Depuis 2013, un conservateur reçoit le public une fois par an pour la Nuit des musées, mais le Palais de la Serbie reste un lieu mystérieux pour la majorité des serbes.



Figure 74 *Palais de Serbie*, Mosaïque La création de la Yougoslavie, source : Dušan Đorđević, <https://branasdivineworld.com/interior/avgustovska-enterijer-prica-otvaramo-vrata-palate-srbije/>

Un autre endroit apprécié par les théoriciens du brutalisme est *Les halles de Belgrade*. L'idée de la construction des halles modernes est née après la Seconde Guerre mondiale quand le vieux complexe des halles a été démoli. C'est la forme qui est novatrice car il s'agit de coupôles en béton. La sphère n'est pas une forme familière dans l'architecture socialiste jusqu'à ce moment-là.²²¹



Figure 75 *Les halles de Belgrade*, Marko Đurica, source : <https://widerimage.reuters.com/story/yugoslavia-brutalist-relics-fascinate-the-instagram-generation?fbclid=IwAR3yF77GdTUcoHlbzfrdIIJ2gxDE3DaoF7cHeYATGSm-fQ0nAHTxHtzGMGA>

Imposants et omniprésents pendant l'époque titiste, ces témoins de la période socialiste ont été détestés, détruits et délaissés entre les années 1990 et 2000. Certes, depuis quelques années, il semble que le passé socialiste fait moins peur et ces côtés positifs réapparaissent. Ces immeubles sont mesquins, couverts de poussière et d'oubli, mais majestueux. Ces géants de couleur grise,

²²¹ Source, l'article dans le quotidien Politika, <http://www.politika.rs/sr/clanak/72820/Beograd/Beogradski-sajam-izmedu-kulturnog-spomenika-i-poslovnog-centra>

tristes mais puissants, réussissent à échapper à l'abandon grâce aux nouvelles générations d'artistes qui sont dans la recherche de leur histoire.

Mais ce qui donne une reconnaissance artistique au mouvement du brutalisme à l'échelle internationale est l'exposition au Musée d'Art Moderne de New York, le fameux MoMA en 2018. L'exposition s'appelait *Concrete Utopia : Architecture in Yougoslavie, 1948-1980*²²². Commençons par ce jeu de mots du *concrete utopia* qui a un double sens, d'abord d'une utopie concrète, un idéal matérialisé par la construction de bâtiments, de monuments, d'institutions publiques et culturelles qui fêtent la victoire socialiste et soviétique. La taille imposante de ces œuvres correspond aux grandeurs de la lutte antifasciste et au pouvoir du régime titiste. Le deuxième sens du terme *concrete utopia* réside dans la traduction du mot *concrete* c'est-à-dire le béton, donc, il s'agit d'une utopie en béton qui a cimenté pour toujours l'identité visuelle de la Yougoslavie. Ces immeubles sont souvent des résidences, toutes construites selon un projet qui y prévoyait des parcs et des espaces de jeux pour les enfants, des places de parkings, des crèches et des écoles, des piscines publiques et des centres culturels. C'est un ensemble de nouvelles constructions²²³ qui concrétisent le rêve socialiste et même capitaliste d'une société qui est en plein progrès et en voie de développement.

²²² La présentation de l' « exposition *Concrete Utopia* sur le site de MoMA, <https://www.moma.org/calendar/exhibitions/3931>

²²³ Le photobook de l'exposition *Concrete Utopia* sur le site du musée MoMA <https://www.moma.org/d/pdfs/W1siZiIsIjIwMTgvMDgvMjgvcXdxMGllcjRkX01vTUJfVGV93YXJkX2FfQ29uY3JldGVfVXRvcGlhX1BSRVZJRvcucGRmI1I1d/MoMA%20Toward%20a%20Concrete%20Utopia%20PREVIEW.pdf?sha=ab7b9a7c73a60a30>



Figure 76 *Avalski toranj* [Avala Tour], source : <http://pr.org.rs/izlozba-jugoslovenske-arhitekture-u-njujorku/valentin-jeck-photographs-moma-toward-a-concrete-utopia-architecture-avala-tv-tower/>

L'exposition commence par la création de la RFSY quand la société yougoslave sort d'une période difficile de guerre où les « cicatrices » du passé n'ont pas eu le temps de se refermer. Mais, emportée par l'enthousiasme de la victoire, la population se tourne vers la reconstruction du pays presque détruit pendant la Seconde Guerre mondiale. L'architecture y a eu un rôle important, car les bâtiments ont été le résultat concret de la construction d'une nation. Les conservateurs du musée MoMA n'oublient pas de mentionner l'importance des actions bénévoles où les citoyens aidaient à la construction des autoroutes, des institutions publiques, des usines, des ponts et jouaient un rôle dans le rapprochement du régime politique, et des peuples yougoslaves et de l'appropriation des biens publics. Dans cette atmosphère de frénésie post-guerre où la douleur des blessures est encore vive, la société yougoslave a facilement adopté l'idée utopique d'un nouveau pays socialiste. Le progrès et le développement étaient des valeurs

communes aux dirigeants politiques et à la population. Dans ce contexte, les architectes yougoslaves, influencés par la modernité et le futurisme, ont eu toute liberté d'expression dans l'architecture post-guerre. Certains étaient aussi idéalistes du temps titiste, d'autres voulaient moderniser les habitations urbaines, d'autres choisissaient de glorifier la victoire antifasciste. C'est pourquoi l'architecture yougoslave est si diverse et puissante.



Figure 77 *La bibliothèque nationale et universitaire de Priština, Kosovo, source : <https://www.moma.org/calendar/events/4970>*

Heureusement, l'exposition ne montre pas que des bâtiments, mais plutôt comment cette nouvelle construction a introduit un changement dans le quotidien yougoslave. Les résidences et les gratte-ciels attirent de plus en plus la population rurale qui délaisse les travaux manuels des champs, pour trouver un emploi dans les usines et les entreprises, et ainsi s'installer dans des appartements. Les conservateurs soulignent aussi que la société yougoslave était une société consumériste, où la vie culturelle et artistique était développée. Les Yougoslaves s'habillaient suivant les dernières tendances de la mode, ils adoraient le pop'art, écoutaient de la musique punk et rock et regardaient les films hollywoodiens.

Concrete Utopia explore un large éventail de sujets qui traitent de l'urbanisation et du développement technique, des transformations des habitudes quotidiennes de la société yougoslave, de l'importance des monuments socialistes et de l'architecture en général.

Dans cette section, nous remarquerons que l'interrogation sur l'histoire et l'héritage yougoslave tourmente les artistes, mais ils en tirent leur inspiration. Ce manque de récit historique cohérent est ressenti par la communauté artistique, et la soif du public pour l'interprétation de l'histoire commune est omniprésent depuis la moitié des années 2000. Les questions qui traversent les esprits créatifs sont d'abord identitaire, et ensuite socio-politique.

Le Musée de la Yougoslavie et une partie du Musée d'Art Contemporain de Belgrade offrent une interprétation de l'histoire yougoslave. Pourtant, ce récit est complexe, fragmenté et contradictoire. Le Musée de la Yougoslavie essaie d'englober toutes les péripéties historiques du pays de la monarchie à la fin de la Yougoslavie. Certes, les visiteurs s'y rendent seulement pour voir l'héritage socialiste et faire leurs adieux au Maréchal Tito. Le Musée d'Art Contemporain rappelle que les artistes avant-gardistes et novateurs ont critiqué l'époque yougoslave marquée par la rigidité du système autocrate. Grâce à cette collection, le public comprend le rôle de l'expérience yougoslave dans les œuvres de Dusan Otasevic, Sanja Ivekovic et Marina Abramović. Tous continueront à puiser l'inspiration de leur héritage yougoslave et de leur expérience de la guerre. En observant ces œuvres créatives et subjectives, nous pouvons tirer les fragments du récit historique qui n'a jamais figuré dans les manuels historiques.

Goranka Matić et Kovačević Strašni se sont intéressés à cette question : Qu'arrivera-t-il après la mort de Tito ? Avec leurs appareils photos, ils ont immortalisé les moments quand la société ex-yougoslave a basculé dans l'absurdité et puis finalement dans le néant. Les Serbes étaient déboussolés quand ils ont perdu le président Tito et leur douleur a été réelle. Mais, ce mélange de l'idéologie socialiste, du culte de la personnalité et de la tradition populaire a donné lieu à une mixture grotesque. Nous avons même l'impression que ce deuil envers Tito est en effet, le pressentiment de la mort d'un pays qui va disparaître dans une agonie meurtrière. Les photographies de Matic qui témoignent de cette douleur nationale sont suivies par les clichés de Kovačević Strašni qui affirment la haine envers Josip Broz pendant la période nationaliste.

Boris Kralj, Tanja Ostojić et Dragana Jurišić sont les représentants de la génération des jeunes artistes qui se sont enfuis de la Yougoslavie pendant la période de crise et qui rêvent de ce pays

illusoire. Leur identité yougoslave les questionne depuis des années. Et ce tumulte émotionnel qui naît dans la recherche de la réponse à la question « Qui suis-je » ou « D'où viens-je ? » est un état d'esprit auquel la population ex-yougoslave s'identifie. D'un côté les Serbes retrouvent leur histoire intime dans ces œuvres artistiques, ils reconnaissent le récit de leur vie dans l'expression créative et subjective. D'un autre côté, l'objectivité des musées ne répond pas à leurs désirs d'identification personnelle.

Enfin, l'architecture socialiste et le mouvement brutaliste attirent de plus en plus l'attention du public local et international. Les conservateurs, les historiens et les architectes ressuscitent le sujet de l'urbanisme socialiste comme un élément important de la transformation de la société yougoslave. À travers le progrès technique, l'urbanisation massive et la liberté d'expression architecturale, nous comprenons la position de la Yougoslavie de la période titiste. Sa situation en tant que zone tampon pendant la Guerre froide et le rôle de fondateur des Non-Alignés a aussi marqué l'architecture ainsi que la société qui s'est ouverte aux pays lointains mais aussi vers le consumérisme. À travers les bâtiments et les édifices socialistes, nous lisons l'histoire d'un pays depuis sa naissance, son développement énergétique jusqu'à son déclin brutal. Ce déclin s'est reflété dans la destruction des monuments antifascistes vus comme des symboles de l'union yougoslave, dans l'abandon des immeubles publics de l'administration yougoslave, dans le délaissement des hôtels, des musées ou des complexes mémoriaux qui témoignaient d'une histoire commune. Aujourd'hui, la distance historique nous offre une nouvelle perspective où l'architecture est comprise comme un acteur majeur dans l'identification yougoslave. Toutes les diversités yougoslaves, les différentes religions, les origines multiethniques et l'hétérogénéité nationale sont vues à travers le prisme architectural. Dans le contexte hétérogène et vigoureux dans lequel la société yougoslave se développait, l'architecture a contribué à la cohésion de ce pays marqué par des antagonismes.

3.4.4. Le récit historique à travers les films documentaires

Depuis les années 2000, est né le besoin d'un récit historique de la période yougoslave qui aidera la société ex-yougoslave à se confronter à son passé socialiste. Un groupe de jeunes réalisateurs entreprend ce projet colossal de raconter l'histoire du pays qui n'existe plus, mais qui hante toutes les personnes nées à l'intérieur des frontières de cet ex-pays. Boris Malagurski, Mina Djukic, Mina Turajlić et Marta Popivoda vont s'intéresser à l'histoire yougoslave, à l'idéologie socialiste, au pouvoir et au contrôle omniprésent du président Tito et à l'utopie mythique dans laquelle leurs parents ont grandi.

Tableau 8 Liste des films documentaires qui traitent de la Yougoslavie

1.	<i>Jugo, kratka biografija</i> [Yugo, une brève autobiographie]	Djukic Mina	Film documentaire, 2010
2.	<i>The weight of chains</i> [Le poids des chaînes]	Malagurski, Boris	Film documentaire, 2010
3.	<i>Cinema Komunisto</i> [Il était une fois la Yougoslavie : Cinéma Komunisto]	Turajlić, Mina	Film documentaire, 2011
4.	<i>Jugoslavija, kako je ideologija pokretala kolektivno telo</i> [Yougoslavie, comment l'idéologie a fait bouger notre corps collectif]	Popivoda Marta	Film documentaire, 2013

The weight of chains [Le poids des chaînes] est le deuxième film documentaire du jeune cinéaste serbo-canadien Boris Malagurski. Pendant deux heures il essaie d'expliquer l'éclatement de la Yougoslavie tout en utilisant des séquences de films de l'époque, des journaux télévisés et autres documents d'archives. En ajoutant de l'humour et du sarcasme, il explique l'état d'esprit yougoslave ainsi que tous les enjeux politiques de la fin des années 1980 jusqu'aux années 2000.

L'auteur encourage les théories de complots internationaux, tentant de relier les fils invisibles afin de présenter tous les enjeux de la question yougoslave.

D'un ton romantique et idéaliste, Malagurski remonte dans le temps afin d'expliquer les causes et les conséquences du démembrement yougoslave. D'un point de vue égocentrique, ce film essaie de trouver le juste milieu de la question yougoslave tout en glorifiant l'ex-pays et en établissant des conclusions nostalgiques. Selon certaines critiques, *Le poids des chaînes* est un film ouvertement proserbe qui amoindrit le rôle important de la politique nationaliste serbe de l'époque. Selon ce film, la guerre yougoslave a été provoquée par des complots des pays occidentaux qui confirment l'idéologie politique serbe des années 1990. Cette idéologie souligne l'ambition de l'Ouest de coloniser la Yougoslavie afin de se rapprocher de la Russie. C'est pourquoi la Serbie a été démonisée et les Serbes ont été perçus comme des agresseurs.

Le début du film présente les responsables politiques serbes des années 2000 qui assurent l'importance de l'intégration européenne. « La Serbie est prête à changer son visage afin de s'intégrer à l'UE. » « Nous avons un ministre de l'intégration européenne afin de souligner l'importance d'un rapprochement avec l'union. » « La Serbie attend depuis trop longtemps de faire partie de l'Europe ». Mais l'auteur pose la question : « Qui voudrait devenir un pays colonisé ? »

Ensuite, nous revenons dans le passé en écoutant ce que les Yougoslaves pensent de la Yougoslavie : « La Yougoslavie est le symbole de l'indépendance. » « La Yougoslavie offre plein de possibilités à tout le monde ». « Je vois la Yougoslavie sur la voie du changement et du développement. » « Il n'est pas facile de décrire ce qu'est la Yougoslavie. »

Les images s'enchaînent et montrent le jeune Malagurski dans un contexte idyllique yougoslave : les vacances sur la côte adriatique, le coût de la vie peu élevé, la qualité de la vie culturelle et sociale remarquable. Il souligne que les Yougoslaves étaient proches de leurs voisins, que les amis étaient la famille élargie et que la vie familiale était le centre d'intérêt de chaque habitant. Ce sont des valeurs presque inconnues dans la culture occidentale pervertie par le capitalisme. Ensuite, Malagurski raconte que l'économie et l'industrie yougoslaves se développaient de plus en plus, la sécurité sociale était gratuite et accessible à tous, le taux d'alphabétisation était de 91 pour cent. Et soudainement, la guerre yougoslave commence, les voisins s'entretuent, le pays s'écroule.

Avant d'expliquer les circonstances des guerres yougoslaves, l'auteur revient sur la Seconde Guerre mondiale afin de donner le contexte et d'expliquer la construction de la RFSY. Et très vite nous arrivons à la mort du Maréchal Tito et au début de la fin de la Yougoslavie. Malagurski explique la mort de la Yougoslavie et de tout ce qui a suivi après. Il saute de la Seconde Guerre mondiale à la mort de Josip Broz en mentionnant le Mouvement des Non-Alignés et le développement industriel. Pourtant, bien qu'il soit impossible de tout dire dans un documentaire de deux heures, cet auteur oublie de mentionner la crise économique des années 1980, l'importance du Mémoire de l'Académie serbe, les émeutes au Kosovo, comme facteur nationaliste qui a façonné la politique yougoslave à la fin des années 1980. Ensuite, le narrateur présente le contexte des années 1990 et le début de la guerre yougoslave. Les intérêts étrangers sont, encore une fois, mis en évidence et la guerre apparaît comme une suite inévitable. Puis, les témoignages se succèdent où l'amitié entre les nations yougoslaves est mise en valeur et les liens multiethniques sont le quotidien, les héros de guerre sont ceux qui ont refusé de tuer leurs compatriotes yougoslaves...

Mais la guerre sanglante a pris place et les confrontations ont duré plusieurs années. Les sanglots, les larmes et la peur envahissent les images et l'exode du peuple yougoslave vers leur pays ethnique respectif se déroule. Vite, nous arrivons au bombardement de la Yougoslavie en 1999 où encore une fois les objectifs économiques des occidentaux sont soulignés car l'armée aérienne de l'OTAN a bombardé des usines, la pétrochimie, des ponts. Ensuite, il raconte la chute de Milošević en 2000 et les pouvoirs politiques démocratiques qui désormais règnent en Serbie. A la fin, Malagurski présente plusieurs témoignages à travers le territoire ex-yougoslave où les interviewés répètent que la période yougoslave était la meilleure période de leur vie. Finalement, l'auteur pose une question inévitable : « Quelle est la raison de la haine entre les Serbes, les Croates et les Bosniaques ? Pourquoi rêvons-nous du passé lointain pour voir qui a le plus souffert ou qui a tué le plus ? Est-ce que ce mépris interethnique balkaniques est fabriqué par la propagande, les médias étrangers, car apparemment, ces nations ont déjà coexisté ensemble pendant presque un siècle ?

Dans son film, Malagurski idéalise la société yougoslave et réveille les sentiments yougo-nostalgiques tout en cherchant les raisons des guerres yougoslaves et les intérêts occidentaux dans ces guerres. La création de la Yougoslavie est proposée comme le point culminant de l'idée

d'une union des slaves du sud. Et, Malagurski propose que ce fût cette union qui gênait les puissances occidentales dans la réalisation de leurs projets géopolitiques. Certes, il est facile de dire aujourd'hui que la Yougoslavie était une erreur et une tragédie quand nous connaissons déjà son issue. C'est pourquoi ce film donne une lecture de l'histoire différente. Cette lecture est subjective, yougo-nostalgique, idéaliste, mais très appréciée par le public serbe.

D'un point de vue narratif, le film reste complexe et même compliqué car il est bourré de séquences de films yougoslaves et d'entretiens ou de discours d'experts dans divers domaines. Malagurski établit un lien fort entre le cinéma balkanique et son film, utilisant visiblement une rhétorique anticoloniale et anti-impérialiste, jouant avec des cadres incitant à la résistance. Il souligne aussi la position de dépendance des pays qui formaient jadis la Yougoslavie en montrant les politiciens serbes affirmant que leur objectif principal était « l'adhésion à l'Union européenne ». Pour Malagurski cette future voie européenne de la Serbie va assurer l'accélération de la colonisation de la Serbie par l'UE et Les États-Unis ainsi que la proclamation d'un Kosovo indépendant pour y arriver à tout prix. Dans ce contexte, Malagurski présente la Yougoslavie comme un état parfait, que ses citoyens considéraient comme « un symbole de l'indépendance », « un symbole de liberté, de prospérité, un peuple respecté ». La Yougoslavie se reconnaît dans des tonalités nostalgiques et exotiques stéréotypées : salaires réguliers, vacances d'un mois, appartements et voitures obtenus avec des prêts sans intérêt, une nature magnifique et la sécurité sociale impeccable. Cette terre idéalisée de paix, de confort est à l'opposé du présent incertain et encore plus du désespoir du lendemain. Malgré son approche peu critique de l'époque yougoslave, Malagurski réussit à dépeindre la pratique postcoloniale des grandes puissances sans compromis vis-à-vis les pays post-communistes.

Le deuxième film que nous allons étudier est *YUGO, brève biographie* qui raconte la vie et la mort du véhicule de production yougoslave. *YUGO, kratka biografija* [Yugo, brève biographie] est un documentaire de trente minutes réalisées par Mina Djukic dans lequel les fiers propriétaires de la voiture *Yugo* racontent leurs souvenirs sur cette marque nationale issue de l'industrie automobile yougoslave. Il s'agit d'une voiture de petite taille mais aux « grandes ambitions et grandes aspirations », produites de 1980 à 2008. Ce film est aussi une œuvre commémorative à l'égard de cette voiture familiale et de son importance dans la vie quotidienne. L'auteur souligne que l'année où Josip Broz Tito est décédé, *Yugo* est née, donc juste avant la

période turbulente qui va envahir le pays. La production a atteint son pic en 1990 et au moment où le pays est tombé dans les conflits armés, *Yugo* a commencé à séduire le marché international, notamment américain. Pourtant, à la suite de l'éclatement du pays, l'usine de *Zastava* qui la produisait, a peu à peu sombré dans l'échec. Certains voient le pays entier dans l'histoire de cette voiture car la Yougoslavie et *Yugo* sont morts au même moment. Pendant le bombardement de 1999 par les forces de l'OTAN, l'usine a été détruite ainsi que toutes les machines de production avec les stocks de voitures se trouvant à l'intérieur. Dans ce film, les ouvriers racontent leurs souvenirs et ils décrivent cette voiture comme « *la plus belle voiture, petite mais efficace, fiable et peu chère* », « *rebelle, mais qui nous sauve la vie quand il faut* », « *un membre de la famille* ». *Yugo* est aussi un paradoxe, car la voiture continue d'être produite sous le nom de *Yugo* dans une nouvelle usine jusqu'en 2008 alors que la Yougoslavie n'existe plus. Les ouvriers affirment avoir utilisé des pièces défectueuses sous prétexte de garder l'impression d'une production de qualité.



Figure 78 *Yugo, YUGO, kratka biografija* [Yugo, brève biographie], Mina Đukic, une famille qui pique-nique auprès de sa voiture Yugo

Le film entremêle les histoires des ouvriers avec des séquences courtes des enregistrements intimes de la vie familiale où Yugo fait partie de la famille. Yugo est présentée comme une personne, un membre de la famille un peu têtu, un ami peu fiable mais qu'on connaît de longue date, une fille dont on est tombé amoureux, finalement un rebelle dont nous constatons la fin dans un tas de vieilles ferrailles. A la fin du film, nous entendons la chanson qui était chantée par les ouvriers : *Hélas, notre Yugo, on t'a fabriquée si longtemps. Il est temps de te dire adieu et de pleurer sur ton destin.*²²⁴

Un autre documentaire qui traite de la période yougoslave est le film de Marta Popivoda sous-titré *Jugoslavija, kako je ideologija pokretala kolektivno telo* [Yougoslavie, comment l'idéologie a fait bouger notre corps collectif]. Ce documentaire enchaîne des vidéos authentiques des performances de masses réalisées de 1945 jusqu'à 2000. Il s'agit des actions de jeunesse, des défilés de l'armée et de la *Fête du 1^{er} mai*, de la *Fête nationale le 25 mai* (l'anniversaire de Tito), des manifestations des années 1968 ainsi que la vidéo de l'enterrement du Maréchal Tito. Popivoda nous présente la naissance de l'idéologie communiste en Yougoslavie, son pouvoir presque hypnotisant ainsi que la mort de cette idéologie avec l'arrivée de Slobodan Milošević au pouvoir.

²²⁴ Film Yugo, auto-biographie brève https://www.youtube.com/watch?v=JYzq_DutbqU



Figure 79 *Jugoslavija, kako je ideologija pokretala kolektivno telo* [Yougoslavie, comment l'idéologie a fait bouger notre corps collectif], Marta Popivoda, source : YouTube

Avec des images d'archives de la Yougoslavie titiste, Popivoda traverse plus de 40 ans de l'histoire du pays. Elle étudie les manifestations de masse officielles, les discours du président Tito, les chansons des partisans. L'heureuse période socialiste marque sa fin avec la mort du maréchal et c'est aussi la chute de son idéologie et de toute la nation. La scène emblématique de la transition d'un régime à un autre, est le train avec la dépouille de Josip Broz et puis l'image qui montre le discours de Milošević au Kosovo. Ce discours pointe la fin du socialisme et la montée du nationalisme. C'est le passage du collectivisme à l'individualisme et du socialisme au capitalisme. Donc, les manifestations collectives de la jeunesse serbe sont remplacées par des manifestations anti-nationalistes à Belgrade et l'accession au pouvoir de Milošević. Les chorégraphies bien synchronisées se sont transformées en combats entre les citoyens et la police. Tous ces mouvements bien coordonnés ou pas traduisent le contexte socio-politique en Serbie. A travers les corps, Popivoda transcrit l'histoire yougoslave. Généralement, la période socialiste porte un stigma négatif, mais dans les vidéos nous remarquons que ces personnes étaient fières d'avoir pu participer à de pareils événements. Etaient-elles sous l'emprise idéologique, ou étaient-elles sincères dans leurs actions ? Dans ce film nous voyons comment un individu devient membre d'un groupe et comment il développe, avec le temps, un lien émotionnel avec son

groupe mais aussi avec toute la société. Finalement, Popivoda se demande si ce passage du système socialiste au système démocratique a amené aussi du bonheur et de l'inconscience ?

Ce ton nostalgique continue dans le film *Cinéma komunisto* de Mina Turajlić. Le film s'inspire des archives et des documentaires de l'époque yougoslave, mais aussi du discours « du bon vieux temps » du cinéma yougoslave et du personnage de Josip Broz Tito qui était un grand cinéphile. Turajlic part de l'hypothèse anti-communiste et critique l'influence du régime dans tous les domaines socio-politiques et culturels et souligne que le cinéma yougoslave était particulièrement sous la domination personnelle du maréchal Tito. Elle continue l'analyse de la surproduction de films partisans ainsi que le rôle primordial d'*Avala film*, le studio qui a filmé toutes ces œuvres cinématographiques. Turajlić a aussi interviewé les témoins de cette période dorée du cinéma yougoslave : Gile Đurić le dirigeant du studio *Avala film*, Leka Konstantinović l'opérateur du cinéma personnel de Tito, Veljko Despotović, le décorateur-scénographe, Veljko Bulajić le réalisateur. Selon Turajlić, le président Josip Broz notait et influençait les scénarios des films partisans, il choisissait les acteurs qui jouaient le rôle du maréchal, quelle scène il fallait changer ou supprimer du film. *Avala film* possédait un studio moderne qui produisait des films de renommée mondiale. *La Bataille de la Neretva* de Veljko Bulajić est devenue un phénomène mondial et les acteurs hollywoodiens ont été attirés par les créations yougoslaves. *Cinema komunisto* raconte aussi la vie de Leka Konstantinović, l'opérateur du cinéma de Josip Broz qui a partagé le quotidien du maréchal pendant de longues années. Une image touchante de Leka amenant des fleurs sur la tombe de Tito a réussi à émouvoir l'ensemble du public.



Figure 80 *Cinema komunista*, Mila Turajlić, source: Screenshot du film

La valeur de ce film se voit dans les séquences des films yougoslaves d'une meilleure qualité qu'auparavant et dans les vidéos d'archives du *Filmske novosti* [Journal du film] où nous avons eu la possibilité de voir le président Tito dans sa résidence en train de regarder le film dans sa salle de cinéma, afin de rajouter d'éventuels commentaires au scénario.

Bien que le film commence par une critique du régime socialiste en soulignant l'infiltration des autorités politiques dans le développement du cinéma yougoslave, ce film dégage un fort sentiment nostalgique et mélancolique. Les anecdotes du plateau de tournage, la fidélité de Leka envers son patron même 30 ans après sa mort, les histoires de l'acteur Bata Živojnović « qui a tué plus d'allemands dans les films que les vrais partisans dans leur vie » alimentent des sentiments nostalgiques.

La légitimité théorique de la thèse qu'il existe une égalité entre le cinéma et le pouvoir politique, Turajlić la trouve dans la phrase du philosophe Jacques Rancière qu'elle cite en anglais : « *The history of cinema is the history of a power of making history*. [L'histoire du cinéma est celle du pouvoir de faire l'histoire]. Turajlić suggère qu'une personne décidait de la vie politique, mais aussi du cinéma yougoslave. Dans une interview Turajlić affirme :

« Because the way they made films is kind of the same as the way they made the country. Yugoslavia ultimately was – as well as these magnificent films that were made there – one grand illusion. A big story. With Tito as a storyteller. That's basically what he did. Tito told the Yugoslav people a really good story. A story people wanted to live in. And when the storyteller died, the country collapsed. »²²⁵

Selon Turajlić, la Yougoslavie n'était qu'une illusion et une belle histoire inventée puis racontée d'une manière séduisante et réaliste. Elle ajoute que Tito était un beau parleur et un conteur qui inventait un passé glorieux, un futur magnifique, une tradition et un rituel qui rapprochaient la population et les gens partageaient le même désir de vivre cette belle histoire inventée. Depuis la Seconde Guerre mondiale, le récit historique yougoslave a été confirmé par son identité visuelle créée par le cinéma. *Avala film* a certainement stimulé l'installation de l'idylle yougoslave et la réalisatrice propose que la scénographie cinématographique soit en effet la scénographie de tout le pays qui était idéal seulement sur l'écran.

Leka, le témoin de la vie intime du maréchal Tito, raconte son quotidien comme employé du camarade Tito, parle avec une grande passion des films qu'ils ont vus ensemble, il montre ses photos avec les délégations diplomatiques yougoslave et étrangères. Puis il se promène à travers l'ancienne résidence de Tito, dont il ne reste que des murs car elle a été bombardée en 1999 par les forces de l'OTAN. En s'approchant de la résidence où il n'est plus entré depuis 1980, il est ému et bouleversé, mais une fois qu'il a mis le pied à l'intérieur du bâtiment, c'est la mélancolie qui le submerge. En parallèle, nous voyons des vidéos d'archives qui montrent les moments de détente du maréchal Tito et de Leka dans la salle de cinéma privée. Leka se trouve dans cette salle, en racontant ses souvenirs, en montrant avec un geste de la main un mur démolí où l'écran se trouvait auparavant, l'endroit où Tito était assis qui aujourd'hui n'est plus qu'un tas de pierre. Mais, Leka continue de parler de ses souvenirs les plus heureux et d'une période de gaité dans un pays qui n'existe plus. Cette résidence est une ruine, comme d'ailleurs toute la Yougoslavie.

Le montage du film est aussi très intéressant. Nous regardons en parallèle le maréchal Tito au vernissage du Musée de l'Armée et ensuite l'acteur Bata Živojinović qui se promène dans les mêmes couloirs en racontant des anecdotes sur le tournage. Le film montre la construction de ce pays mythique évoquant les actions bénévoles, la reconstruction des ponts, des autoroutes, la

²²⁵ Citation selon l'interview avec la réalisatrice <https://cinemaredux.wordpress.com/2010/12/30/cinema-komunisto-interview-with-serbian-director-mila-turajlic/>

naissance de grandes villes et la construction du studio de cinéma, une ville imaginaire qui sera le plateau de tournage des moments clés de la lutte antifasciste. Turajlić n'a pas oublié de signaler l'importance de la séparation yougoslave d'avec la politique stalinienne qui a provoqué l'arrêt du tournage de films de propagande communiste. C'est l'élément déclencheur qui a fait pivoter la Yougoslavie vers l'influence culturelle des États-Unis dans la musique, le cinéma, la peinture et les arts plastiques.

Ce film crée un lien particulier entre le passé et le présent qui est le résultat d'un récit historique original donné par l'analyse du domaine cinématographique. C'est un dialogue entre le mythe et la réalité, l'histoire et les souvenirs intimes, le mensonge d'un rêve socialiste et le mensonge d'une prison des nations.

Nous avons déjà mentionné que Mila Turajlić est partie de l'hypothèse que Tito, l'autocrate tyrannique, contrôlait le développement culturel du pays. Donc, les films faits par *Avala film* ont servi à répandre l'idéologie socialiste, ont aidé à la construction du mythe yougoslave, et à créer un voile d'illusion. Mais, la réalisatrice ne mentionne pas les films de la « vague noire » yougoslave qui traitent de la liberté dans le sens le plus large, et dont les réalisateurs ont souvent souffert des représailles du régime. Il semble que Turajlić se soit concentrée seulement sur les œuvres qui ont servi à la création de l'utopie sans traiter des films qui dépassaient les limites du cinéma partisan. Ce film raconte donc la mégalomanie communiste et le désir de retranscrire l'histoire où les bons seront les partisans et les mauvais tous les autres. Les témoins de cette époque socialiste confirment que les autorités politiques ont influencé la création cinématographique. Veljko Bulajić, le réalisateur du film *la Bataille de la Neretva* affirme que « *D'après les partis politiques de l'époque, le film était une arme puissante de propagande* ». Par conséquent, Turajlić se demande :

« *When reality has a different script from the one in your films, who wouldn't invent a country to fool themselves?* »

A l'aide des hypothèses d'Aleida Assmann sur la mémoire culturelle et les théories de la culture de mémoire, ce film définit comment une société garde une continuité historique et construit son rapport avec le passé. En préservant les souvenirs et la mémoire collective, la société serbe a réussi à sauvegarder la continuité historique qui a contribué à la construction de l'identité yougoslave.

Conclusion du troisième chapitre

Le passé yougoslave est marqué par des coupures brusques, des changements violents, des transformations rapides qui ont provoqué des rivalités entre les républiques héritières, mais encore plus des conflits entre les souvenirs intimes et le récit officiel. Avec la nouvelle construction étatique, le passé a été réécrit, et ce récit historique a été imposé à la population. Mais l'art et la culture restent un facteur unificateur, mais aussi un acteur qui s'opposait à la narration nationaliste dominante.

A travers ce chapitre, nous avons considéré les interprétations de l'histoire yougoslave de perspectives différentes. L'art et la culture ont protégé l'héritage yougoslave à travers les décennies les plus sombres de la région. Dans les années 1990 la Yougoslavie et l'idéologie socialiste ont vu leur déclin, et le pays a sombré dans des conflits meurtriers. Les régimes nationalistes des républiques indépendantes ont stigmatisé la période socialiste et yougoslave que Slavoj Žižek a interprété comme « idéologie yougo-stalinisme » (Žizek, 1989). Détruire le passé au nom d'un nouveau début devint un schéma dans le cas yougoslave, certes les nouveaux états demandent de nouveaux points de départ et un nouveau passé. Pourtant, seulement quelques années après la fin des confrontations yougoslaves, la mémoire collective des serbes, façonnée par leurs souvenirs et leur quête de l'identité perdue, a ramené la Yougoslave au centre de l'intérêt des citoyens. A l'aide des analyses, des théories de Todor Kuljić et Aleida Assmann, nous comprenons que les souvenirs sont instables et capricieux, et que la mémoire collective est officialisée par les autorités politiques. Donc, les années 2000 nous ont amené des sentiments mélancoliques ressentis pour une patrie commune. Ces émotions groupées sous le terme de la yougo-nostalgie envahissent la génération des anciens pionniers, mais aussi la génération de leurs enfants. Ce sont les parents et les grands-parents qui transmettent ce soupire pour le temps du passé, faute d'un futur stable. La mémoire collective joue un rôle essentiel dans la compréhension de l'hétérogénéité des sociétés contemporaines.

Les souvenirs se mélangent avec les mythes, les récits historiques et l'imagination, mais nous y sommes attachés. La perspective européenne donne un espoir aux serbes qu'avec l'adhésion ils auraient un avenir certain. Avec l'espoir d'une vie meilleure, ils seront prêts à oublier leur passé et surmonter les conflits avec les pays voisins.

A travers les expositions du Musée de la Yougoslavie nous remarquerons le caractère presque religieux des admirateurs du président Tito qui se rendent au musée pour lui présenter leurs adieux. Des personnages historiques marquants sont utilisés comme point de départ de la lecture de l'histoire. Dans le cas yougoslave, Tito est le repère sans concurrence. Est-ce que la qualité de vie était vraiment meilleure avant la mort de Tito ? Est-ce que les Serbes croient que « plus jamais les choses ne seront aussi bien qu'avant » ? Le pays socialiste, était-il « la meilleure période de leur vie » ?

D'un autre côté, les conservateurs comptent sur ce public nostalgique car la majorité de leurs expositions explorent la vie privée du maréchal, la construction du mythe du personnage de Josip Broz et de la vie quotidienne des yougoslaves. En exploitant les émotions des yougo-nostalgiques, ce musée renforce la mémoire collective des ex-yougoslaves. Certes, ce pays qui leur manque n'a jamais existé. Les yougo-nostalgiques rêvent d'un pays mythique et utopique, ce que la Yougoslavie n'était pas. Grâce aux efforts que le Musée de la Yougoslavie a entrepris depuis quelques années, cette institution est devenue un médiateur entre le passé, la mémoire collective et les souvenirs intimes.

L'image de la Yougoslavie n'est pas présente seulement dans le Musée de la Yougoslavie. Nous avons aussi étudié la collection permanente du Musée d'Art Contemporain qui pense la Yougoslavie autrement. Vu que ce musée a été fermé pendant plus de dix ans, j'ai trouvé important de souligner son importance dans l'interprétation du récit historique. Cette institution présente le RSFY comme un pays d'antagonisme : l'endroit de la répression et de la liberté, le pays socialiste où le pop'art était adoré, un état autoritaire qui encourage les artistes à s'exprimer, un pays glorieux et un pays en deuil. Suivant les traces des œuvres contemporaines, nous nous sommes demandé ce qu'est la Yougoslavie dans les yeux des artistes modernes. Ces artistes, photographes, sculpteurs et peintres sont d'abord en quête de leur identité. En recherchant qui ils sont et d'où ils viennent, l'héritage yougoslave les hante. Le récit historique yougoslave n'est pas encore écrit, et ce qui est déjà rédigé ne satisfait pas tous les peuples yougoslaves. C'est pourquoi les artistes se lancent dans une narration historique à l'aide de leurs expériences intimes et leur créativité. Certains sont nostalgiques, d'autres sont pessimistes, mais tous établissent un rapport intense entre le passé et l'expérience intime, entre l'histoire et l'imaginaire. Kuljić nous rappelle que « les expériences du passé influencent notre présent et

notre futur » (Kuljic, 2006 :11), mais les artistes montrent comment l'histoire et la guerre agissent sur l'individu et interprètent le passé à partir du présent. Ils décodent la complexité du yougoslavisme, ils explorent l'histoire et enfin invitent les observateurs à se retourner vers leurs propres expériences du passé.

Ces artistes s'opposent à la réécriture de l'histoire commune qui justifie la violence et démolit l'héritage yougoslave. Le système socialiste a eu des côtés positifs et les mettre en valeur ne signifie pas nier sa rigidité, sa corruption, son interdiction de la confession ou les expulsions, même les meurtres de ses opposants. Le passé yougoslave est multidimensionnel, complexe et souvent contrarié, et dans les récits historiques officiels, il est homogénéisé et simplifié.

CHAPITRE IV

Mélancolie, regret, nostalgie

Reprenons dès le début l'idée yougoslave. La première Yougoslavie est née de la Première guerre mondiale il y a cent ans. Il s'agissait d'un état royaliste, encouragé par la victoire de la Grande Guerre, mais marqué par de grandes différences culturelles et économiques. Ces conditions diverses proviennent des origines austro-hongroises et ottomanes qui ont régné pendant des siècles dans certaines parties de la région. Cette Yougoslavie comprenait une population multinationale, pluriconfessionnelle, multilingue et une élite intellectuelle éduquée et élevée en Europe occidentale. Ce pays n'était développé ni dans le domaine économique, ni urbain. Le monarque venait d'une famille royaliste serbe, ce qui soulevait des polémiques à tous les niveaux étatiques. La monarchie yougoslave a vu sa fin avec le début de la Seconde Guerre mondiale en 1941. La population a eu de nombreux ennemis. D'abord, il a fallu lutter contre l'occupant allemand, mais aussi contre les collaborateurs croates et les espions disséminés dans tout le pays. La révolution communiste a réussi à attirer de nombreux adhérents, et le combat s'est déplacé entre le mouvement communiste et les groupes royalistes. De cette période naissent les confrontations entre les partisans communistes, les Tchetsniks royalistes et les Oustachis séparatistes nazis. La population a été emportée dans la tempête de la guerre. Finalement, les vainqueurs ont été les partisans et ils ont construit un nouveau pays avec le maréchal Tito à la tête du parti communiste ainsi que de la fédération yougoslave. La deuxième Yougoslavie a été construite en 1943 comme une république fédérative socialiste qui a réussi à se développer. Cette Yougoslavie est une union moderne, dont l'industrie, l'économie et l'agriculture ont été bien développées. Sous la devise de fraternité et d'unité, la république a essayé d'approcher les différentes nations, mais le régime était loin d'être démocratique. La chute du Mur de Berlin a marqué la chute de la Yougoslavie, bien qu'elle fût déjà fragilisée par la mort du président à vie en 1980. Les autorités yougoslaves n'ont pas reconnu le besoin des occidentaux de développer la voie démocratique et capitaliste dans les pays de l'Europe de l'Est. Avec la montée des sentiments nationalistes de tous côtés, le pays se déchira dans des guerres fratricides. Ils rêvaient d'un pays fondé sur des critères ethniques et nationaux à tout prix. Depuis 1995 six autres républiques ont vu le jour au lieu d'une Yougoslavie. Pendant près d'un siècle, les Balkans

volcaniques ont été limités au sein de la Yougoslavie tout en créant une sorte de zone tampon entre le bloc de l'est et le bloc de l'ouest. Avec l'unification allemande, la Yougoslavie a perdu son rôle de médiateur et son symbole de troisième voie à l'époque de la guerre froide.

Dans le quatrième chapitre de cette thèse, nous allons nous interroger sur la représentation de la Yougoslavie et l'image de Josip Broz Tito à travers les productions culturelles telles que des pièces de théâtres, des films, des livres et de la musique. Je souligne dans ce travail le souci de la mise en récit de l'histoire yougoslave car les perspectives sont nombreuses, et le conflit armé entre les pays ex-yougoslaves a rendu ce récit historique presque impossible. L'art littéraire, cinématographique, théâtral, mais aussi les arts plastiques et les beaux-arts sont les fondations de mon hypothèse car nous trouverons peut-être à travers ces œuvres des détails sur l'histoire commune de la Yougoslavie. Dans ces récits personnels, l'oubli se mélangera avec les sentiments nostalgiques, où la vérité et l'imaginaire se croiseront. Mais, c'est exactement là où la population yougoslave reconnaît ses joies, ses peurs, son enfance et son histoire.

Nous avons déjà mentionné, dans le premier chapitre que les livres, les manuels, les encyclopédies scientifiques sur l'histoire officielle de la Yougoslavie sont rares et très souvent influencés par les aspirations nationalistes et les origines ethniques des auteurs. En plus, chacune des républiques a sa propre perspective sur l'histoire commune et ses points de vue sont contradictoires. Le passé du parti communiste et les crimes commis au nom de la fraternité yougoslave restent cachés encore aujourd'hui. Par ailleurs, les autorités politiques ont volontairement changé les récits historiques, comme leurs prédécesseurs socialistes qui transformaient d'une année sur l'autre les leçons d'histoire enseignées à l'école. Certains événements du passé ont été omis, d'autres négligés, certains récits mythiques ont été renforcés, d'autres étouffés. Pourtant, la population garde ses souvenirs intimes, les habitants ex-yougoslaves deviennent des chroniqueurs particuliers qui ont leur propre interprétation du passé. Depuis les années 2000, les produits culturels qui traitent de la période yougoslave deviennent de plus en plus nombreux et plus populaires dans tous les pays issus de la Yougoslavie. Les œuvres traitant de la vie de Josip Broz et de la période yougoslave sont nombreuses, et j'ai été obligée de les sélectionner afin de présenter les titres les plus emblématiques. Certains films ou chansons ont été proposés par mes interlocuteurs, d'autres que j'ai trouvés moi-même.

Dans leurs films, certains réalisateurs ont tenté d'expliquer les causes des guerres yougoslaves, les justifiant ou les condamnant, mettant l'accent sur les troubles, la destruction et la haine qu'elles engendraient. D'autres voulant ne retenir que l'optimisme contagieux de l'instauration de la démocratie à Belgrade, ont présenté des films tournés vers un meilleur futur. Certains ont voulu contribuer au retour de la paix, et pourquoi pas, à une forme de réconciliation. Ces œuvres artistiques ont introduit, d'abord de manière timide, la question de l'identité yougoslave. En regardant ces films, en lisant ces livres, en assistant aux pièces de théâtres, les Serbes pouvaient s'identifier aux « aventures » des personnages imaginaires. Les vies fictives ressemblaient trop à leur quotidien. Ma position dans cette étude de la production culturelle met en valeur la supposition que le film est un miroir et un révélateur de la réalité. J'ai aussi adopté l'hypothèse de Pavle Levi que « le film fonctionne comme un appareil épistémologique très puissant et qu'il représente un instrument du combat idéologique et un moyen d'identification et une position politique » (Levi, 2009 :8) Les titres littéraires qui traitent de la vie du maréchal Tito, sont aussi très nombreux et il n'est pas rare que les chefs de cuisine de l'ex-président, ses bonnes, son interprète ou son chauffeur publient des œuvres sur une partie de sa vie privée. Tous sans exception certifient qu'ils vont dévoiler un cadre inconnu de la vie intime du président Tito que le public ignore. C'est un clin d'œil et l'astuce marketing par excellence, mais ce détail nous montre que le public serbe est toujours et encore intéressé par les sujets qui traitent de la période yougoslave.

Nous examinerons aussi la yougo-nostalgie et la confrontation de deux points de vue : le point de la vue nostalgique de la génération des derniers pionniers, et le point de vue de la jeunesse qui est née pendant le période post-yougoslave. Mes interlocuteurs font partie de ces deux groupes où les uns étaient des yougoslaves pendant leur enfance, et les autres, ceux qui n'ont jamais porté de foulards rouges.

Dans la première partie de ce chapitre, nous allons examiner l'apparition de la Cyber Yougoslavie, qui a été suivie par la création de la nouvelle Yougoslavie, petite et privée, sortie des cendres et formée sur le domaine privé d'un enthousiasme yougoslave. Ensuite, nous mentionnerons le développement du tourisme ex-yougoslave qui a envahi la région et dont le but mercantiliste a réchauffé le cœur des nostalgiques. Dans la deuxième section nous comparerons les œuvres littéraires et cinématographiques, ainsi que les pièces de théâtre et les chansons qui

attirent le public international. Cette partie traitera de l'apparition du phénomène de *yougo-nostalgie* et *titostalgie*, ce sentiment mélancolique du temps de la Yougoslavie et du manque du tout puissant maréchal Tito.

Depuis deux ans, la force de la nostalgie a changé de forme, et dans la dernière section du chapitre, nous examinerons l'importance de la Yougoslavie par le biais des politiques actuelles.

4.1. La Yougoslavie - entre l'utopie et la tyrannie

La fin de la Yougoslavie a marqué le début de la nouvelle recherche identitaire pour chacun des habitants de l'ex-pays. Pendant les années angoissantes de la fin du XX^{ème} siècle, la Yougoslavie était vue comme « le cimetière des rêves » (Gordy dans Colovic, 2009 :358) des ex-yougoslaves. Mais, la mélancolie du temps titiste commence à séduire les habitants de la Serbie. N'oublions pas que la nostalgie raconte toujours plus le présent que le passé. Comme le dit Velikonja « la nostalgie est toujours un fidèle compagnon de la modernisation et l'idéologie du progressisme. Elle suit également les changements dynamiques et brusques, elle apparaît quand un monde « s'écroule et l'autre n'est pas encore créé. » (Velikonja dans Colovic, 2009 :371). La société serbe s'est retrouvée perdue entre l'avenir européen toujours lointain, et le passé assombri par les guerres. La Yougoslavie socialiste paraissait comme un monde parfait où tout le monde était heureux. Le sentiment de nostalgie est équivalent au niveau de la déception et du désespoir. Après les promesses grandioses et l'espérance d'un équilibre, les promesses ne sont pas tenues et les attentes sont trahies. C'est le moment où la mélancolie du bon vieux temps envahit la population. Huyssen nomme ce phénomène « nostalgie de la détresse » (Huyssen, 1995 :47). La nostalgie sous-entend une marque dans le présent, une critique mordante de la politique actuelle.

La Yougo-nostalgie est également créative et inspiratrice. Elle offre une perspective alternative, un point de vue critique du quotidien. Radina Vucetic définit souvent la Yougoslavie des années 1960 comme « un Disneyland socialiste », en se référant à l'influence du culte de la consommation sur la société yougoslave. Mais ce *Disneyland socialiste* pourrait décrire ce mythe du « passé doré » et un pays idéalisé qui n'a jamais vraiment existé. Et les yougo-nostalgiques se rappellent ce côté idyllique créé par leurs rêves et leurs désirs.

La nostalgie pourrait être « un sentiment doux-amer ou une tristesse plaisante » (Davis,1979 :14 selon Velikonja, 2010 :31). Lasch souligne l'intemporalité de la nostalgie car elle réveille les sentiments agréables du passé perdu pour toujours (Lasch, 1991 :83 selon Velikonja, 2010 :31).

D'autres mettent en valeur la mélancolie du temps et du lieu du passé où les souvenirs plaisants existent sans rappel de douleur (Boym, 2010 :38).

La nostalgie est aussi « le rappel du passé sans les conflits et incertitudes. (Velikonja, 2010 :31) tandis que Stewart démontre que « la nostalgie est toujours idéalisée » il s'agit d'une quête « du passé qui n'a jamais réellement existé » (Stewart,1993 :23). Velikonja définit la nostalgie comme un « sentiment intime et collectif, émotif, émouvant et bouleversant qui construit un récit du passé romantique et inventé » (voir Velikonja, 2010 :31).

4.1.1. Yougo-nostalgie et titostalgie

Mitija Velikonja, qui étudie ce sentiment nostalgique depuis des années, trouve quatre typologies de la nostalgie. D'abord la nostalgie intime et collective. Chacun est en manque d'autre chose. Ensuite, il souligne la différence entre la nostalgie matérialisée et émotive. La nostalgie matérialisée se réalise à travers des objets tels que des statues, des produits, des livres, tandis que la nostalgie émotive se concentre sur les idées et les émotions de l'époque. Il existe une nostalgie instrumentalisée et une autre non-instrumentalisée où la première a des buts commerciaux ou politiques, et la seconde est fondée sur les sentiments intimes. La typologie de la nostalgie est mimétique et satirique. La première aux origines authentiques, est sérieuse, dogmatique, peu critique et la seconde ironique, humoristique, métaphorique (Velikonja, 2010 :41-65). Il souligne aussi qu'il n'est pas nécessaire de vivre un passé pour en être nostalgique (Velikonja, 2010 :36). C'est pourquoi les jeunes générations qui n'étaient même pas nées en Yougoslavie, ressentent le manque de l'ex-pays. Ce sentiment leur a été transmis par les récits intimes de leurs parents ou de leurs grands-parents, et Velikonja le définit comme néo-nostalgie. (Velikonja, 2010 :37). La nostalgie n'est pas le chagrin de ce « que nous avons été » mais plutôt de ce que « nous aurions pu devenir ». (Velikonja, 2010 :40). Ce n'est pas un récit historique mais un conte, une fiction où les humains, l'état et le passé commun étaient parfait.

Veliconja explique que les ex-yougoslaves font partie des populations englobées dans la notion de la « culture nostalgique ». Il définit la culture nostalgique comme un état socio-culturel de la

population, l'opinion publique qui influence la majorité des citoyens. Cette attitude de la population envers le passé, cette émotion sincère ressentie par les Serbes, les Bosniaques, les Slovènes, Velikonja la nomme « nostalgie du cœur » (Velikonja, 2010 :44-45). Il fait la distinction entre « *la culture nostalgique* » et « la nostalgie culturelle » dont le premier terme est un « échantillon des mentalités humaines », le second terme englobe toutes les narrations de « certains groupes, certaines institutions et certains politiques qui créent l'ingénierie nostalgique » qui ont un but commercial. (Velikonja, 2010 :44-45).

La yougo-nostalgie n'est pas mimétique, elle ne fait qu'imiter l'idéal du passé, elle est également satirique, drôle, critique. Les yougo-nostalgiques sont des romantiques qui se souviennent de leur jeunesse, et comme le souligne Stewart, « une personne est amoureuse de la distance temporaire et pas de l'objet de la nostalgie » (Stewart, 1993 :145).



Figure 82 Le calendrier avec des photographies de Josip Broz accroché sur un placard dans le bureau de travail de Dragan, photo : D.C.

Un autre terme que Velikonja introduit est la « titostalgie » qui s'explique comme le discours sur le maréchal Tito, créée avec attention et ambition mercantiliste et idéologique. Il définit ce phénomène comme l'industrie de la nostalgie car nous trouvons un réel éventail de produits portant le nom du président yougoslave : des souvenirs, des vins, des briquets, des tasses, des stylos, des assiettes, des nappes de tables... Tito est devenu une marque et de nouveau Broz est à la mode. Il est possible de visiter son appartement dans les hôtels à travers l'ex-pays. Vous avez la possibilité de dormir dans sa villa au lac de Bled, voyager dans le train du maréchal, manger les mêmes plats que l'ex-président, visiter son île privée en Croatie... Tito est vintage, il est une icône de la pop-culture, il est retro, parfois prestigieux. Dans ce type de titostalgie nous rassemblons les lieux touristiques déjà mentionnés, les cafés, les hôtels, les restaurants.

Mais, cette fidélité et cet amour ressentis pour l'ancien pays et le maréchal Tito sont sincères. Encore aujourd'hui il est possible de trouver des reliques de la Yougoslavie dans les maisons des habitants.



Figure 83 Buste du maréchal Tito qui se trouve sur le bureau de Dragan, photo : D.C.

Dragan a partagé avec moi les photographies de l'intérieur de son appartement. Il s'identifie encore comme yougoslave et Tito est présent dans son quotidien. « *Je ne suis pas un fanatique,*

mais je trouve que c'était la meilleure période que notre pauvre pays ait connue et je regrette que mes enfants n'aient pas pu grandir et profiter de la Yougoslavie et des possibilités qu'elle offrait. »

Branka a aussi décoré sa maison avec le buste de Tito. Alors que chez Dragan, Tito reste plutôt caché au sein de son bureau, Branka affiche son amour envers le maréchal, sans aucun gêne, sur le mur ou dans sa bibliothèque.



Figure 84 *Le buste de Josip Broz Tito et la photographie de Tito qui surveille les collines sur une des étagères de la bibliothèque de Branka, photo : B.B.*

« En fait, la majorité des personnes qui rentrent dans ma maison ne remarque même pas la présence de Tito. Les plus âgés, reconnaissent le buste, tout le monde en avait un dans sa maison. Celui-là appartenait à mon père et je l'ai gardé en souvenir de lui. En fait le portrait sur le mur passe plutôt inaperçu, et rares sont ceux qui reconnaissent Tito du premier coup. »

Sanja, bien que timide et plutôt fermée sur sa vie privée, m'a confié les photos d'un concert auquel elle a assisté. Il s'agit d'une chorale qui chante les chansons des partisans qui glorifient la lutte antifasciste, la victoire yougoslave et la gloire du maréchal Tito. C'est une chorale monténégrine de Podgorica qui a réussi à séduire le public dans presque toutes les républiques

ex-yougoslaves. La chorale porte le nom de Kic Pop Hor²²⁶ et ils chantent des chansons écrites au nom de la victoire antifasciste yougoslave. Leurs symboles sont clairs : foulards rouges autour du cou, l'étoile à cinq branches et la carte de la Yougoslavie sur l'écran.



Figure 85 Le portrait de Josip Broz accroché sur le mur parmi d'autres tableaux dans le salon de Branka, source : B.B.

Les chants des partisans viennent du passé. Ils sont chantés en concerts, mais aussi au Musée de la Yougoslavie, pendant les expositions, dans les salles de spectacle et même sur les places de certaines villes. Ce n'est pas la seule chorale qui chante les chants des partisans ; depuis quelques années il y en a de plus en plus : *Horkestra*, *Svetonazori* de Serbie, *Kombinat* de Slovénie, *Raspeani Skopjani* de Macédoine et même La Chorale de Vienne *Le 29 novembre*.

Ana Hofman, une ethnomusicologue de Slovénie, a étudié ce phénomène et a publié ses recherches dans son livre « La nouvelle vie des chants des partisans » en 2016. Il apparaît que le jeune public reconnaît la critique de la réalité néo-libérale dans les héritages des partisans yougoslaves. Ces chants glorifiant la lutte antifasciste, mais aussi la révolution, les travailleurs et les ouvriers ou les sentiments patriotiques, ont été arrachés de la mémoire collective de l'ensemble des yougoslaves avec les autres restes de l'ancien pays pendant la période

²²⁶ La vidéo d'un concert de chorale Kitch Pop Hor, décembre 2017, https://www.youtube.com/watch?v=EmbU5Jq_ff4

révisionniste du passé commun. Hofman trouve que la nouvelle vie de ces chants décrit plus « notre présent que notre passé » et « ce n'est pas une idéalisation du passé, mais l'expression des idéaux et de leurs valeurs socio-politiques de l'époque yougoslave qui, de nos jours, sont rejetés » (Hofman, 2016 :5-13). Elle y voit un certain appel à la mobilisation et un besoin d'émancipation de la société ex-yougoslave (A.Hofman, 2016 :5-13). Nous oublions que l'état yougoslave s'est développé à partir de la lutte antifasciste qui a été suivie du combat pour la liberté, l'égalité sociale, le droit des travailleurs, l'égalité des sexes et les droits des femmes, l'émancipation, la justice sociale... Hofman souligne le côté engagé de ces chorales comme par exemple celle du *Kombinat* de Slovénie qui a chanté à la frontière croato-slovène afin de faire connaître le comportement des autorités croates contre les migrants. La chorale *Svetonadzori* chante souvent dans la rue et dans les parcs, comme pour crier le besoin de solidarité sociale et humaine. La chorale *Horkestra*, en dehors des chants antifascistes, chante aussi des chants qui critiquent la politique serbe actuellement au pouvoir.

Donc, en plus des sentiments romantiques et nostalgiques, ces chants séduisent les jeunes qui ont le potentiel de montrer leurs voix et d'exercer une sorte de résistance aux choix politiques actuels. Certes, ces chants restent liés au passé socialiste, aux sentiments nostalgiques et aux souvenirs de la jeunesse.

Sanja, mon interlocutrice, me confirme ses sentiments nostalgiques.

« C'était très émouvant. Le concert a commencé avec l'hymne « Ô les Slaves ». Nous nous sommes tous levés en mettant la main sur le cœur et en chantant. La salle était pleine, et il y avait plein de jeunes. J'ai aussi rencontré un groupe d'une trentaine de slovènes qui étaient venus pour assister au concert. En plus, je n'avais pas entendu ces chansons depuis des décennies. Mais, je me souvenais de toutes les paroles. J'ai même versé quelques larmes pendant le « Comptez sur nous ». Ils ont chanté : Que la force et l'injustice tombent, Avec le maréchal Tito, A travers les forêts. »



Figure 86 *Le début du concert Sans doute, l'antifascisme, de la chorale Kic Pop Hor, Belgrade, photo : S.K.*

Encore une fois Stewart dit que « la nostalgie ne pourrait pas être retenue sans les pertes. » (Stewart, 1993 :145). Nous ne pourrions pas retourner au passé ni rendre l'histoire actuelle telle qu'elle était jadis. La nostalgie est une jolie mémoire du passé, un regret de la jeunesse et un sentiment de la trahison de nos attentes de l'avenir. Mais, la Yougoslavie, même quarante ans après sa disparition, continue à séduire les personnes par ses idéaux romantiques et par ses valeurs de solidarité.

Contrairement à ce regret du passé, Aleksandra ne ressent aucune marque de l'ancien pays et encore moins du maréchal Tito. Aleksandra est la fille d'un immigré russe qui s'est installé à Belgrade entre les deux guerres en fuyant le régime soviétique rigide. Elle a continué à pratiquer son métier de vétérinaire à Belgrade jusqu'à la guerre. Après la victoire des partisans, et la séparation de la politique stalinienne, la famille d'Aleksandra a été stigmatisée comme prorusse. Le mouvement social yougoslave a essayé de promouvoir la classe ouvrière et d'urbaniser les

villes. Le gouvernement yougoslave a nationalisé les biens de la famille royale de Karađorđević, mais aussi les biens des bourgeois ou de la classe moyenne qui, selon le régime en possédait trop. La famille d'Aleksandra a été obligée de partager leur grande maison de 90 m² avec d'autres personnes.

« Tito ne me manque guère. Je ne l'aime pas, je ne l'ai jamais aimé. Personne de ma famille non plus. C'est à cause des communistes que j'ai grandi dans une seule chambre avec mes parents et mon frère. L'état a estimé que la maison que mon père a construite tout seul, était trop grande pour une famille bourgeoise. Ils y ont installé d'autres familles qui y ont vécu jusqu'à leur mort. Dans une chambre il y avait ma famille, dans la deuxième une autre famille venue de Serbie centrale, dans le salon il y avait un couple d'ouvriers bosniaques qui y était pour la conquête de la belle vie belgradoise²²⁷. Dans notre ancienne cave et débarras il y avait une autre famille avec deux enfants. Et finalement une femme célibataire dans le garage. Nous avons tous partagé notre cuisine et notre salle de bain. Je n'ai pas eu d'enfance paisible. Papa était toujours sous le regard de tout le monde, jugé comme un espion, maman stressée et fâchée d'être obligée de partager notre quotidien avec des inconnus. »

L'historien Igor Duda, reconnaît que la mémoire collective serbe est influencée par la nostalgie du « bon vieux temps », mais il trouve « qu'il faudrait montrer le côté insensible et austère du pays titiste. » Il suggère l'idée de présenter les prisonniers de l'île *Goli Otok*, et le destin des

²²⁷La migration de la population yougoslave à l'intérieur des frontières du pays est un mouvement courant dans les années d'après-guerre, surtout dans la période 1953-1961. C'est une conséquence du développement économique de plus en plus dynamique et de l'industrialisation du pays. Dans ces conditions de construction économique socialiste rapide, la migration rurale-urbaine est très intense. Un autre phénomène qui s'installe est la transition importante de la population rurale dans les activités non-agricoles. Dans son livre *Villages serbes*, Milovan Mitrovic souligne que « la Yougoslavie a connu la désagrégation la plus rapide au monde. Au cours des 50 dernières années du XX^{ème} siècle, environ 8 millions de personnes ont quitté les villages pour la ville. » (Mitrovic, M. (1999). *Srpsko selo, Prilog sociologiji tradicionalnog srpskog društva* [Le village serbe. L'annexe à la sociologie de la société traditionnelle serbe], Novi Sad;

La migration rurale-urbaine et le régime communiste ont aussi introduit une rupture du concept bourgeois. « La bourgeoisie a été grièvement touchée par la guerre elle-même, la moitié de l'Université de Belgrade était en captivité, certains ont émigré et l'élite politique a été anéantie » (voir l'article de Milovan Ristic). La nationalisation des biens privés, les mesures restrictives, la marginalisation sociale et politique, ont davantage contribué à la destruction de la bourgeoisie. Avec le temps, de nouvelles couches sociales ont progressivement commencé à émerger ainsi qu'une nouvelle strate d'intellectuels issus du parti communiste (voir l'interview du professeur Milovan Ristic, *Istorija i svakodnevnica* [Histoire et quotidien] dans l'hebdomadaire *Vreme* : <https://www.vreme.com/cms/view.php?id=1035224>);

Voir Popovic, M. Ristic, M. Timotijevic, M. (2011). *Istorija privatnog života u Srba: od srednjeg veka do modernog doba* [Histoire de la vie privée en Serbie: du Moyen âge aux temps modernes], Cléo, Belgrade

habitants de ce goulag yougoslave. L'injustice historique qui a poursuivi l'armée royale serbe et le mouvement tchetnik est aussi un sujet à traiter par les établissements culturels. Et finalement, le sort de la bourgeoisie belgradoise ou autres dont les biens ont été acquis par la force sous prétexte de solidarité, devrait aussi faire partie de l'héritage yougoslave. La stigmatisation des fidèles de l'église ou de la mosquée qui ont pratiqué leur religion loin des regards publics pendant le socialisme yougoslave reste aussi une caractéristique de l'époque titiste. La question que pose sa remarque est d'une extrême complexité : pourquoi l'histoire de la Yougoslavie reste-t-elle en quelque sorte titiste ?

Sous la devise « la Yougoslavie est morte, vive la Yougosphère²²⁸ », une nouvelle coopération est active dans le domaine culturel. Tim Judah²²⁹, un journaliste correspondant de *The Economist* a inventé le terme de « yougosphère » en 2009 pour indiquer les liens culturels, sociaux, politiques et avant tout économiques qui persistent dans les régions de l'ex-Yougoslavie. Ce terme n'est pas souvent utilisé dans la région des Balkans de l'ouest, mais Judah souligne que ce terme lui est arrivé naturellement en cherchant le mot qui correspond à la région ex-yougoslave. Le public croate et serbe n'apprécie pas beaucoup ce préfixe *yougo*, mais Judah rappelle que la *yougosphère* est un « toit sous lequel se trouvent d'autres sphères, mais le toit les regroupe dans un même espace. »²³⁰ Certes, ce terme intrigue la presse et la société serbe si bien que des titres sur la renaissance de la Yougoslavie sont nombreux : « *Le parrain de la Yougosphère* », « *Assemblage de la Yougoslavie* », « *Costa-Rica ou Yougosphère* », « *La Yougosphère est un rêve* »²³¹ ou les titres francophones « *La Yougosphère, la famille recomposée* »²³² Un film présenté par Arte a été filmé sous le titre de *Destination Yougosphère*²³³, qui réutilise le même terme. La *Yougosphère* reste dans le domaine économique et fait partie de l'argot géopolitique, mais la réalité confirme le désir de briser les frontières. Un passant dit dans le film documentaire

²²⁸ Titre du film d'auteur Tonje Pelić réalisée pour l'émission *Mon étranger* de la chaîne allemande Phoenix, voir l'article <http://www.dw.com/hr/jugoslavija-je-mrtva-%C5%BEivjela-jugosfera/a-15771983>

²²⁹ L'article La Yougoslavie est morte, vive la Yougosphère
<http://www.lse.ac.uk/europeanInstitute/research/LSEE/PDFs/Publications/Yugosphere.pdf>

²³⁰ Citation selon l'article et interview sur <http://www.e-novine.com/intervju/intervju-politika/72134-Jugoslavija-mrtva-ivela-Jugosfera.html>

²³¹ <http://www.politika.rs/sr/rubrika/611/Jugosfera>, <http://www.dw.com/hr/jugoslavija-je-mrtva-%C5%BEivjela-jugosfera/a-15771983>,

²³² http://www.liberation.fr/planete/2010/08/13/la-yougosphere-une-famille-recomposee_671787

²³³ <http://info.arte.tv/fr/destination-yougosphere>

d'Arte : « *Il est plus facile de vivre ensemble, il est beaucoup plus difficile de vivre isolé.* » Certains disent que les sportifs et le sport en général ont rattaché les liens brisés après les guerres, ainsi que la musique et le cinéma. Pourtant, avant de parler de la reconstruction physique de la Yougoslavie, il est nécessaire de parler de la *Cyber Yougoslavie*, le pays créé sur Internet par ses citoyens.

En guise de conclusion de cette partie, nous allons introduire un nouveau phénomène culturel né dans les cercles artistiques et surtout littéraires qui envahit la région ex-yougoslave. La Yougoslavie n'existe plus depuis 30 ans, mais les liens entre yougoslaves n'ont jamais été brisés. Les rencontres se multiplient, les relations se renouvellent sous diverses formes : les festivals littéraires ou musicaux, les coopérations culturelles ou économiques.

Il s'agit de festivals culturels et littéraires KROKODIL dont l'acronyme signifie Rencontre littéraire régionale qui remplace l'ennui et la léthargie, conçus et organisés par l'écrivain Vladimir Arsenijević. La présentation sur leur page web officielle dit : « KROKODIL consacre son temps à la création de programmes littéraires, culturels et socio-politiques qui ont pour but la croissance de l'intérêt chez un public littéraire qui s'intéresse à la culture en général, ainsi qu'à la promotion de la politique du dialogue, de la réconciliation et de la reconstruction des liens culturels coupés dans la région des Balkans de l'ouest, mais aussi au développement de la compréhension réciproque qui mène à l'acceptation des différences à l'échelle européenne ou mondiale »²³⁴. Ce festival a débuté en 2009 à Belgrade, dans le parc du Musée de la Yougoslavie et il s'est rapidement agrandi. Aujourd'hui, il participe à plusieurs festivals internationaux et cette équipe anime plusieurs projets. Par exemple, le projet *Neighbors* qui essaie de promouvoir la littérature serbe et albanaise, ou bien l'organisation de la maison des écrivains où les jeunes littéraires peuvent publier leurs premiers ouvrages, ou bien la création d'ateliers pour les enfants - écrivains. Ce festival réunit les écrivains des républiques ex-yougoslaves. Il aide à relier de nouvelles coopérations et rappelle à son public et ses auteurs qu'ils parlent tous une même langue et qu'ils peuvent être compris sans même avoir besoin de traducteur. Les créateurs de ce festival présentent aussi les écrivains ex-yougoslaves qui vivent à l'étranger et produisent leurs œuvres dans une autre langue que maternelle, ce projet est intitulé *Foreigners*. Un autre projet qui les occupe est *Langage et Nationalisme* où ils donnent des conférences dans les pays ex-

²³⁴ <http://www.krokodil.rs/about-us/>

yougoslaves pour parler de nationalisme, de la fierté nationale ainsi que des antagonismes linguistiques, historiques, politiques et sociaux entre les pays.²³⁵ Le festival littéraire Krokodil a suivi le besoin d'expansion culturel et littéraire et peut-être que ses créateurs ont été inspirés par la notion de *yougosphère* qui prend de plus en plus d'importance dans les discussions de la sphère scientifique.

4.1.2. Cyber-Yougoslavie

Bien que la Yougoslavie n'existe plus, la nouvelle Yougoslavie se manifeste sur Internet comme le confirment de nombreuses pages web. La cyber-Yougoslavie a vu le jour sur les forums divers où les ex-yougoslaves partageaient leurs souvenirs et où ils discutaient de leur histoire commune. Les internautes ont aussi créé leur cyber nationalité et de faux passeports qui certifient l'appartenance à la cyber-Yougoslavie.

Ce nouveau pays virtuel, *Titoslavija* [Titoslavie] a été fondé le 25 mai 2005 par une association *Mirovna akcija humanista* [Association Actions humanitaires des humanistes de Sarajevo] (Velikonja, 2010 :76). Cet état a son drapeau, son hymne, et bien sûr cet hymne *est Camarade Tito, nous te jurons*. La constitution a été écrite par dix fondateurs et il est finalement possible de demander le passeport de ce pays virtuel. Les ex-yougoslaves sont, bien sûr, prioritaires. Enfin, la capitale de ce pays se trouve « dans tous les cœurs de ses citoyens » (selon Velikonja, 2010 :76), car ce site a été créé sans aucun intérêt économique ou publicitaire. Le site www.titostalgie.com a évolué et aujourd'hui son auteur, Jezdimir Milošević, nourrit son blog <http://republikatitoslavija.blogspot.fr/>.²³⁶ Il informe les internautes sur les associations qui traitent de la question yougoslave, les cafés qui portent le nom du président Broz, les soirées nostalgiques... Une autre page Internet propose l'organisation des ex-yougoslaves dans une nouvelle communauté et son siège se trouve au Monténégro. Sur le site

²³⁵ <http://jezicinacionalizmi.com/>

²³⁶ Les sites : titoyugoslavia.wordpress.com et www.titoville.com, n'existent plus, consulté le 5 septembre 2016

<http://www.konzulatsfrj.com/> vous pourriez devenir citoyen de la nouvelle RFSY. Les autres sites traitant du même sujet de la restauration du régime socialiste ne sont pas nombreux, comme les suivants : www.otpisanicom.com, www.bratstvonet.net, <http://komunisti.50webs.com/ctito2.html>, titoyugoslavia.wordpress.com , www.titoville.com. Les deux derniers n'existent plus, je les ai consultés le 5 septembre 2016, mais il est possible de retrouver leurs archives dans le moteur de recherche.

Le blog <http://blog.dnevnik.hr/marsal/2005/06/296974/vox-populi.html>, est un blog sur le maréchal Tito, il résume des textes ainsi que des commentaires et des souvenirs titistes. Il est très visité par toute la communauté ex-yougoslave. D'autres sites traitent de la période yougoslave en choisissant un seul domaine, par exemple le site de <http://exyufudbal.in.rs/> qui s'occupe seulement de l'importance du football en ex-Yougoslavie informant sur la vie des joueurs, les matchs d'importance les grands succès de la sélection nationale. La page web <http://www.yusportshop.com/> un site d'e-commerce, nous propose les maillots de sport des équipes nationales de toutes les républiques yougoslaves. Le site <http://mapeulica.com/> propose la visite virtuelle de toutes les rues de toutes les villes ex-yougoslaves. Le site utilise Google comme moteur de recherche et son application « Google maps » pour rapprocher les villes de la région de ces admirateurs curieux. Un autre explore la musique <http://www.exyurock.com/>. L'auteur nous propose l'accès aux archives privées des vidéos de concerts, des enregistrements peu entendus des groupes musicaux, les photographies privées des spectacles ou des stars yougoslaves. Il rappelle les dates importantes telles que les anniversaires des musiciens, les dates des concerts spectaculaires, il publie des textes sur les plus grands artistes de l'époque, les paroles de leurs chansons, les interviews dans les revues de musique. Il s'agit plutôt de la musique rock and roll, mais quelques vedettes de la musique pop y sont aussi présentes. Une autre page web explore uniquement la musique rock des années 1980 <http://strazarnilopov.blogspot.com/> où on propose « de brèves histoires de la génération perdue et de sa jeunesse dans un pays constitué de six républiques ». Le site <http://prijemnoodeljenje.com/> s'occupe de la renaissance de la voiture de marque *Yugo*, qui était produite en Yougoslavie pendant des décennies et dont la fabrication s'est arrêtée en 2008. L'auteur décrit l'histoire de ce véhicule familial, il montre comment la restaurer, la renforcer, la rafraîchir et la rajeunir. Il propose des manifestations où les propriétaires ou les admirateurs de *Yugo* peuvent échanger leurs opinions ou se donner des conseils. Il affirme que c'est une voiture « qui lui a volé son

cœur » et il est sûr que le slogan sur Yugo « Yugo, yugo, ne durera pas longtemps »²³⁷ n'est qu'une blague bête. Le site de <http://www.slobodnajugoslavija.com/> nous propose la liste des livres à lire afin de comprendre le concept autodirigé de la Yougoslavie ainsi que la base de l'idéologie socialiste. Un autre site part dans l'autre extrême, un épisode yougoslave peu exploité : <http://www.goli-otok.com/> , l'île croate au nord de la Dalmatie connue pour être une prison pour les prisonniers politiques et les opposants du régime de Tito.

Une autre page web très intéressante est <https://www.erepublik.com/en> qui encore une fois utilise le terme de république pour décrire la Yougoslavie socialiste, mais il s'agit d'un jeu vidéo. Vous êtes obligés de vous enregistrer, choisir votre pseudonyme, le pays d'origine, et ensuite le jeu commence. Vous avez la possibilité de choisir, votre pays, votre ville, votre maison, de vous faire embaucher, de commencer à gagner votre vie et d'acheter des produits alimentaires. Ensuite, comme dans la vraie vie, vous vous faites des amis, vous vous achetez une voiture, vous voyagez, vous pouvez voter ou devenir un politicien. Finalement, comme dans la réalité, vous êtes aussi capable de déclarer la guerre, choisir vos armes et entrer en conflit avec d'autres pays.

Revenons aux sites Internet plus sérieux, ceux qui traitent de l'histoire yougoslave, montés par les historiens, théoriciens politiques, sociologues. Nous n'allons pas mentionner les pages officielles des Instituts universitaires, des musées ou d'autres établissements financés par le secteur public ou les ONG. Un exemple est le site de http://www.yuhistorija.com/wars_91_99_txt01c7.html qui a été créé par la Fédération internationale d'Helsinki pour les Droits de l'Homme où les articles sur la Yougoslavie sont publiés en anglais et en serbe. Le deuxième site est <https://www.patreon.com/yugopapir> *Yugopapir* qui regroupe tous les articles des journaux, quotidiens, revues de la région ex-yougoslave. Ses archives sont très vastes, bien organisées avec les explications nécessaires afin de mieux comprendre le contexte. Finalement, le dernier site à présenter est <http://yugodrom.com> où les auteurs Milena Savic et Vladimir Cvetkovic ont choisi comme mission la renaissance du caractère audio-visuel de la Yougoslavie. Étant dessinateurs et illustrateurs, ils restaurent de belles mais vieilles cartes postales, les logos des entreprises yougoslaves, des photographies publiées dans la presse ou magazines. Ils ont aussi recueilli des morceaux musicaux de l'époque et ils les ont publiés dans des listes téléchargeables sur leur site.

²³⁷ Jugo, jugo, nece dugo

Les réseaux sociaux ont aussi été contaminés par ce virus de l'ex-pays et nous pourrions trouver de nombreux groupes sur Facebook qui se préoccupent du sujet yougoslave. Certains d'entre eux sont : *Priznajem, Jugosloven sam* [J'avoue, je suis Yougoslave], *Jugonostalgija Balkana* [Yougonostalgie aux Balkans], *Jugolejka* [Yougoplay], au moins quatre pages sous le nom de *Yougonostalgie* ou *YUGOnostalgie*, et plusieurs pages intitulées *Ex-yu musique, Ex-yu film* etc. Il est aussi possible de retrouver de nombreuses vidéos sur « YouTube » ou « Vimeo » avec des compilations de musique ex-yougoslave. Il y a aussi des publicités de l'époque yougoslave où l'on peut se rappeler des produits populaires, des publicités touristiques destinées au public étranger où la Yougoslavie est décrite comme le paradis sur terre. Il est facile de voir de vieilles cartes postales de toute la Yougoslavie, des séries ou films ex-yougoslaves qui, encore une fois, réveillent des sentiments de sécurité et de paix d'une autre époque.

Pour continuer cette partie du chapitre, il faudra aussi mentionner la réalisation d'un rêve intime et la création de la nouvelle Yougoslavie-Yugoland. Il s'agit d'une propriété privée de Blasko Gabric, un pionnier âgé qui a ouvert les portes d'une Mini Yougoslavie où à l'entrée il est écrit *Welcome to Yugoland*.



Figure 87 La carte de Jugoland, source : YouTube, <https://www.youtube.com/watch?v=xPpl0Is8kbU>

En discutant avec mes interlocuteurs, je me suis rendue compte qu'ils ne font pas partie de ces groupes Internet, sauf Dragan et Miki qui sont des membres passifs. Miki dit qu'il lit des articles dans le groupe *J'avoue, je suis Yougoslave*, et qu'ils partagent de temps en temps des publications. Les jeunes questionnés ne connaissent pas ces sites ou ces groupes sur les réseaux sociaux. Cependant, Dragan, qui se déclare yougoslave sans hésitation, me raconte : « *Je me suis inscrit dans le registre des yougoslaves sur le site de republikajugoslavija, alors je suis un double yougoslave, un vrai et un imaginaire.* » C'est Dragan qui m'a fait découvrir l'invention de Blaško Gabrić qui a créé son propre pays idéal. Dragan m'affirme : « *Je me suis rendu exprès à Subotica pour visiter Yougolend. J'ai lu un article sur ce domaine privé qui imite la Yougoslavie et j'ai voulu le voir. C'est une belle idée, mais la fête du 25 mai ressemble plutôt à une fête de village, il est important de manger et boire. Et il n'y a pas de jeunes. Que des vieillards.* »

Ce pays privé dont le nom est aussi Mini-Yougoslavie, est envahi par des Yougoslaves, surtout des seniors, le 1^{er} mai et le 29 novembre, dates d'anciennes fêtes de la république. Blaško était guidé par son propre désir de rebâtir pour lui, le meilleur pays qui ait jamais existé. Sur son domaine privé, à l'aide de l'Association des yougoslaves, Gabrić a créé, entre autres, le mont Triglav, en déversant des wagons entiers de terres afin de créer la colline nommé Triglav la montagne slovène. Ensuite, Gabrić a construit aussi une piscine artificielle suivant la forme de la côte croate et la rivière Vardar sur laquelle il a créé le *Pont de paix*. Il y a aussi un terrain de football pour que l'équipe nationale puisse y jouer et souvent il s'agit d'équipes juniors et seniors. Blaško a voulu garder aussi le souvenir des succès énormes des sportifs yougoslaves. Ce yougoslave est aussi un grand amateur du maréchal Tito et fan de ses idées communistes et socialistes et bien sûr, opposant de l'ouest capitaliste. Yougolend fait partie du programme du tour de l'ex-Yougoslavie et de plus en plus de touristes s'apprêtent à visiter ce pays imaginaire.



Figure 88 Fête du 1^{er} mai à Jugolend, source : <https://www.subotica.com/tag/jugolend/>

4.1.3. Yougo-tourisme

Le tourisme est un lien qui réunit les régions de l'ex Yougoslavie. Les routes de Tito deviennent de plus en plus populaires, et certains endroits deviennent presque un lieu de pèlerinage. Le site touristique le plus fréquenté est sans aucun doute le Musée de la Yougoslavie et plus précisément la *Maison des Fleurs*, le mausolée de Josip Broz Tito. Il n'est pas rare que les touristes parlent encore du *Musée de Tito* et de la *Maison des Fleurs* sans se rendre compte que le musée a changé de nom depuis deux décennies. Le Mausolée appartient au complexe du musée qui se trouve à Belgrade depuis 1982 et cet immeuble abrite le tombeau de Tito. Les visiteurs sont majoritairement les touristes arrivés de Slovénie, Bosnie, Macédoine et Croatie, et selon les employés du musée, les Serbes montrent un intérêt moindre pour la visite du mausolée. Une fois, j'y suis allée avec ma mère au mois d'avril 2012 et le concierge nous a demandé d'où nous

venions, de quelle ville, et en entendant la réponse, très surpris il a dit : « *Vous êtes les premiers Belgradois qui visitent le musée depuis le Nouvel An, bien que le musée se trouve dans la capitale, les citoyens n'y viennent pas souvent.* » A l'intérieur, il est aussi possible d'écrire quelques mots dans le livre d'or, et les touristes le font souvent et il n'est pas étonnant de retrouver les lignes comme « *Ton époque est une époque dorée* », « *Camarade Tito, tu manques à ta nation* » « *Que la paix soit avec toi. Merci pour toujours, tes actes sont éternels et inoubliables* »²³⁸

Une autre destination est la visite du village natal de Broz, Kumrovc en Croatie. Dans *ce village le plus connu dans le monde entier* existe une sorte de musée à ciel ouvert qui représente en fait un vieux écovillage reconstruit afin de montrer comment étaient construits les villages de l'époque. Les visiteurs peuvent y admirer des ethno-expositions d'anciens métiers, la vie d'un jeune couple, les arts traditionnels... Je me permets de dire que le rôle de Tito y est absolument négligé même si la plupart du public y vient pour voir la maison natale de Tito. A l'intérieur, il est possible d'apprendre un peu plus sur la vie de sa famille ainsi que sur sa vie privée et devant sa maison en dépit des enjeux politiques et des temps difficiles, un monument de Tito a été érigé en 1947, un chef d'œuvre artistique d'Antun Augustinčić. En juin 2001, ce monument échappa à une attaque à la bombe, en 2004 il était de nouveau la cible de malfaiteurs dont le résultat fut la démolition de la tête de Tito due à une explosion. (Velikonja, 2010)

Le troisième site visité par les touristes yougo-nostalgiques est l'île de Brioni. Si les visiteurs ont pu admirer le maréchal Tito dans son musée comme un grand dirigeant et diplomate, puis à Kumrovc comme un homme simple et ordinaire, à Brioni nous voyons Tito comme un bon vivant. Il s'agit d'un îlot où Tito passait ses vacances et invitait ses amis, collègues, célébrités. Il y a aussi construit un zoo privé. De nos jours, il est recommandé de visiter l'exposition Josip Broz Tito à Brioni qui propose de nombreuses photographies, des animaux empaillés, ses voitures dont une Cadillac, cadeau de la reine d'Angleterre, et de nombreux magasins de souvenirs. Tito a monopolisé l'archipel Brioni et y a construit trois villas pour ses besoins privés ainsi que pour l'accueil des invités, pour des conférences et entretiens internationaux. L'accès à l'archipel est devenu interdit à toute personne ne faisant pas partie de la suite du président. L'exclusivité de la visite de ce site réside dans la curiosité de voir ce qui n'était pas accessible à

²³⁸ Les lignes que j'ai recueillies en février 2015, Livre d'or de la Maison des Fleurs 2014 /15

un vaste public et aux citoyens. Finalement, Brioni est entré dans l'histoire politique à l'occasion de la fameuse réunion sur ces îles en 1956 quand Nehru, Nasser et Tito ont signé l'accord qui a posé les fondements du *Mouvement des Non-Alignés*.

Le train bleu²³⁹ était le transport préféré du maréchal Tito. Il était constitué de neuf wagons de couleur bleue d'où son nom. Il a été construit en 1959 et son dernier trajet date de 1980 le jour du décès de Josip Broz Tito. Pour ses funérailles, il fût transporté à Belgrade dans son train. Ce train a parcouru plusieurs milliers de kilomètres en Serbie ou à l'étranger et il a accueilli de nombreux diplomates et chefs d'états. C'est un train extraordinaire, hors du commun, qui a conservé l'histoire d'un pays. Les ex-yougoslaves ont très envie de voir et de visiter ce monument mobile qui a entendu de nombreux secrets. Il s'agissait d'un train très luxueux et très moderne qui comprenait un cabinet de travail, une salle à manger, une cuisine et un restaurant, une chambre privée, un salon pour accueillir les invités... Aujourd'hui, le train se trouve dans le dépôt de la Société ferroviaire serbe et il est possible de le louer pour profiter de son confort. Il n'est pas rare que certaines entreprises le réservent pour une conférence, un séminaire ou des séances d'intégration. Depuis plus de 10 ans on projette la construction d'une ligne ferroviaire touristique, mais ce tour touristique n'existe toujours pas. Pourtant, il est possible de venir dans le dépôt pour visiter le train avec un guide et le « *chef officiel du train* » qui s'occupe de sa restauration et de son entretien.

Quand nous parlons des moyens de transport privés du président Tito, il faudrait mentionner le bateau, comme le yacht privé de Tito dont le nom est *Galeb* [Mouette]. *Galeb* est un navire militaire construit en Italie²⁴⁰ en 1938. Après la Seconde Guerre Mondiale Tito se l'est approprié, l'a fait réparer et l'a transformé en yacht officiel. De nouveau, ce bateau a servi pour des entretiens diplomatiques ou des rencontres personnelles. Après la mort de Tito, il a été laissé à l'abandon, le navire a été racheté plusieurs fois, mais toujours mal entretenu et il est devenu une véritable épave. En 2006, le bateau a été racheté par la ville de Rijeka,²⁴¹ le port croate, qui l'a rénové. Désormais il est prêt pour les visiteurs et les touristes. En 2015, le yacht de Tito a été

²³⁹ Voir plus sur le site de la Société ferroviaire serbe à la page de la présentation du Train bleu (Plavi voz), http://www.zeleznicesrbije.com/active/srlatin/home/glavna_navigacija/prezentacije/plavi_voz/node_1458655449.html

²⁴⁰ Lire plus dans l'article du quotidien croate Express, <http://www.express.hr/life/tito-galeb-od-olupine-do-atrakcije-5421>; voir la vidéo du bateau <https://www.youtube.com/watch?v=jIG0gBEitHA>

²⁴¹ Lire plus dans les articles de Aljazeera, <http://balkans.aljazeera.net/vijesti/rijeka-daje-titov-brod-galeb-u-koncesijun> et Radio slobodna Evropa http://www.slobodnaevropa.org/a/tito_galeb/1761400.html

remis à la vente, mais il n'a pas trouvé de nouveaux propriétaires. Les responsables de la ville voulaient alors construire un musée de l'histoire yougoslave socialiste et titiste, mais les visiteurs ont reproché le mauvais entretien et presque l'abandon par les autorités. La suite du destin de ce vestige culturel n'est pas connue bien que le public soit très intéressé par ce projet de restauration du passé. Des expositions artistiques sont organisées sur ce bateau, il s'agit souvent d'art contemporain et moderne. Il existe une page Facebook nommé *Galeb-le yacht de Tito* où les visiteurs et les membres du groupe diffusent des photos du bateau et des marins de l'époque, des clichés de Tito et de ses amis, des photographies des étudiants de L'École de la Marine à bord du *Galeb*. Cependant, ce navire est devenu un spectre qui hante les rives croates de la mer Adriatique et une ombre de ce qu'il était dans les années 1970. Le « *bateau de la paix* » est aujourd'hui inscrit au patrimoine culturel de la Croatie.

Une autre branche du *yougo-tourisme* ou du *tito-tourisme* est le *rétro-tourisme*. Le tourisme est devenu une branche en plein développement ces dernières années. Depuis deux ans, il est possible de trouver des tours touristiques comme *Le tour communiste de Belgrade Walking tour* qui comprend la visite de la Forteresse Kalemegdan, puis le bunker militaire et pour finir le mausolée, la *Maison des Fleurs*. Ce tour est destiné aux touristes étrangers car il n'existe qu'en anglais. Un autre site touristique est la visite d'un *Bunker militaire* à Kalemegdan. Il s'agit d'un bunker bâti au début des années 1950 à l'époque socialiste titiste, mais son fonctionnement et son utilité restent un mystère. Dès l'entrée, les visiteurs voient l'exposition *Quelque part entre les deux* dont l'auteur est Bojan Dimitrijević, un membre de l'Institut d'histoire contemporaine. Il s'agit d'une exposition sur le fonctionnement de l'armée yougoslave JNA après la Seconde Guerre mondiale et pendant la guerre froide. Cet édifice a été construit quand le maréchal Tito a prononcé le fameux "Non" à Staline, il a alors ressenti une certaine crainte d'une attaque soviétique. Il est possible de voir des photographies de la forteresse Kalemegdan quand elle a servi de site militaire lors de la période de 1945-1955.

Ensuite, une nouvelle manière de visiter Belgrade est possible grâce à *Yougotour*. *Yougotour* est un tour touristique ouvert à tout public et créé par un hollandais résidant à Belgrade.



Figure 89 Le logo et la publicité de *Yougotour*, source : <http://yugotour.com>

Ralf van der Zijden s'est installé dans la capitale serbe en 2011 et il a vite trouvé sa nouvelle vocation, guide touristique en anglais pour le public étranger. D'abord, il a commencé avec des tours touristiques à vélo ce qui était très original et créatif pour les belgradois et les admirateurs de Belgrade.

Ensuite il a découvert la voiture de marque nationale *Zastava* dont l'automobile la plus connue reste la *yugo* et de nouveau il a organisé une nouvelle visite très innovante : la visite des sites socialistes en conduisant une *yugo*. Selon lui, un des buts de son tour est de préserver et valoriser cette ancienne marque ainsi que de réveiller des sentiments nostalgiques. Il semble que tout ce qui est lié à la Yougoslavie est susceptible de disparaître, cette voiture est de moins en moins présente dans les rues des grandes villes serbes.

« J'ai l'impression que les Serbes préférèrent cacher la yugo, s'en débarrasser, ne plus y penser. Et je le comprends, les ex-Yougoslaves n'ont pas envie de retourner dans le passé et ils veulent regarder vers l'avenir. Pourtant, les conséquences de cet oubli sont que des lieux remarquables

de l'histoire sont détruits, négligés et presque complètement oubliés. Par ailleurs, si vous ne connaissez pas votre passé, comment allez-vous construire votre futur ? »²⁴².

Ainsi, ce belgradois naturalisé s'est-il lancé dans la découverte de Belgrade dans le but de montrer les sites historiques socialistes tant qu'ils existent et avant qu'ils ne soient oubliés une bonne fois pour toute. En prenant la petite voiture *yougo* les touristes sont transportés dans les années 1970 et ils remontent au temps de Tito. Ils commencent par *Pinonirski park* [l'Parc des Pionniers], puis continuent vers *Staro sajmište* [l'Ancienne Foire], le camp de concentration pendant la guerre de 1941, un lieu spécifique dans lequel le guide explique l'importance de l'implication des militants et des soldats serbes lors de la Seconde Guerre mondiale. Puis, ils continuent vers le Nouveau Belgrade, un quartier en partie résidentiel, construit à l'époque socialiste. Ils se promènent dans le *Park prijateljstva* [le Parc de l'amitié], puis vers l'immeuble de l'ancien Conseil exécutif fédéral aujourd'hui le *Palais de Serbie*, un immense édifice de style socialiste. Ils continuent ensuite par l'*hôtel Yougoslavie*, le centre des fêtes et de la vie nocturne yougoslave, puis avec la Tour Genex, l'emblème de Belgrade. Ensuite, ils continuent vers l'ancienne ville et la rue Knez Milos où il est possible de voir les restes du ministère de l'Armée détruit lors du bombardement de 1991. La visite se termine au musée de la Yougoslavie.

²⁴² Interview pour les journaux numériques Mondo.rs, source:
<https://mondo.rs/Magazin/Travel/a798993/Socialisticka-Jugoslavija-turisticka-tura-kroz-Beograd-Yugotour.html>



Figure 90 *Fićijada*, [Fête de Fica], source
: <https://www.youtube.com/watch?v=zRMoQdu0oMg>

Devant le Musée de la Yougoslavie, une autre manifestation a lieu. Il s'agit de *Fićijada*²⁴³, le rassemblement des amateurs et propriétaires des voitures *Zastava 600*, la marque locale yougoslave, sous la licence et l'autorisation d'exploitation de la Fiat 600 italienne.²⁴⁴

²⁴³ Le site de la Télévision nationale serbe, <http://www.rts.rs/page/stories/sr/story/125/drustvo/754752/ficijada-u-beogradu.html>

²⁴⁴ Quotidien électronique serbe <http://www.nezavisne.com/automobili/auto-novosti/Na-danasnji-dan-pocela-proizvodnja-Fice-FOTO/393047>

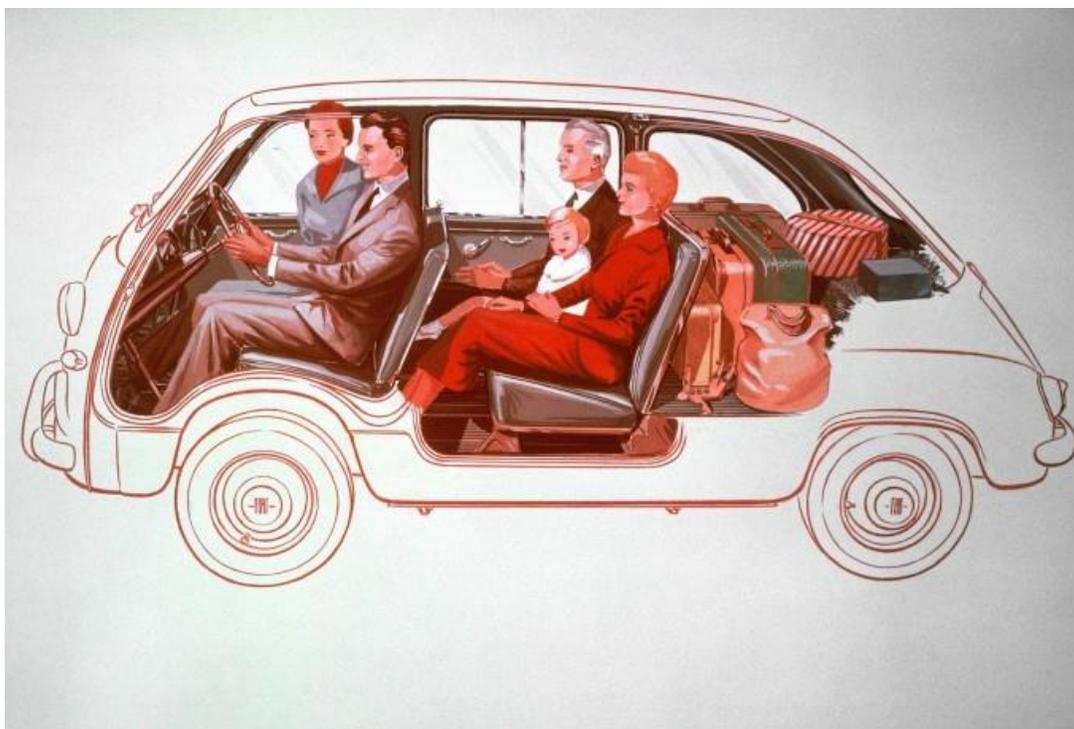


Figure 91 Fiat 600, source : <http://pmlautomobili.com/2015/07/11/fiat-600/>

Cette voiture a été conçue au milieu des années 1950, l'idée principale était de construire une voiture de ville pour quatre personnes dont l'entretien ne coûterait pas cher à une famille moderne d'ouvriers. Fiat a réussi et la *Fiat 600* a vu le jour et elle est devenue très populaire dans l'Europe toute entière. L'usine des voitures yougoslaves a reçu l'autorisation de fabrication de cette même voiture sous la licence de Fiat et la version serbe était *Zastava 750* nommée *Fića*.²⁴⁵ Le colossal succès de la *Fića* est dû au prix raisonnable auquel la voiture était vendue en Yougoslavie, et tout le monde a pu l'acheter. C'est un symbole de modernité et du développement yougoslave, de l'indépendance et de la résistance. Une fois par an depuis 2011, les fans de *Fića* se rencontrent devant le musée de l'Histoire de la Yougoslavie pour visiter le tombeau du maréchal Tito, pour discuter du passé et du présent, pour se rappeler leur jeunesse. Le public est divers, les visiteurs arrivent de tous les coins de l'ex-Yougoslavie, il est de toutes les nationalités, religions, ethnies et de tous âges. Dragan confirme qu'il y est allé plusieurs fois : « *J'adore y aller. Le festival de Fića est organisé devant le musée et j'y vais depuis 2 ans. J'en ai*

²⁴⁵ Pour en lire plus : *Dictionnaire de la Yougoslavie*

eu une quand j'étais jeune. Il fallait avoir des muscles pour tourner le volant de cette voiture. J'ai aussi fait de beaux voyages avec, on était allé en Croatie et au Monténégro. Après j'ai pris une Yugo. »

Branka évoque aussi ses sentiments: « *La première voiture que je me suis achetée, était une Fíca rouge. On a vécu tellement d'aventures ensemble. Les vacances en Croatie, les séjours à Trieste. Mais, je me rappelle que j'ai eu mal aux muscles des bras à force de tourner le volant. C'était dur à tourner. »*

Certains sont nostalgiques, d'autres mélancoliques, certains sont déçus du présent sombre et d'autres regrettent la destruction de l'utopie nommée Yougoslavie. Une fois de plus, les sentiments yougo-nostalgiques sont relevés et ressentis et le regret du *bon vieux temps* existe toujours.²⁴⁶ Cet amour pour *Fíca* en Yougoslavie est exprimé par deux jeunes croates de Split qui ont acheté cette voiture âgée de 40 ans et ils ont choisi de relier et de visiter les villes ex-yougoslaves où l'on produit de la bière locale. Ils ont fait 3 400 km et symboliquement ils se sont lancés dans cette aventure le 25 mai, la journée de la jeunesse, l'ancienne fête socialiste et la date de l'anniversaire de Tito.²⁴⁷ Par conséquent, la conclusion qui s'impose est que les nouvelles générations âgées de 20 à 30 ans, ressentent aussi la mélancolie du temps titiste. Pourtant dans la majorité de ces souvenirs, Tito est dépolitisé, son régime est oublié et les gens ne se rappellent que de la bonne et satisfaisante qualité de vie.

4.1.4. Les monuments du retour au futur

Un autre projet touristique prévu par le Musée de la Yougoslavie est la visite des anciens monuments yougoslaves. Le projet est loin d'être réalisé et pour le moment, trois chercheurs sont partis sur le terrain pour filmer, photographier et se renseigner sur les monuments yougoslaves

²⁴⁶ <http://www.danubeogradu.rs/2015/09/druzenje-sa-ficom-26-septembra/>

²⁴⁷ Source www.jutarnjilist.hr

socialistes à travers la région de l'ex-Yougoslavie. Ensuite, ils vont faire une carte des monuments pour pouvoir créer la route des monuments touristiques. *« Il est nécessaire d'abord d'effectuer les recherches sur le terrain et localiser tous les monuments intéressants, puis essayer d'organiser un séjour de deux jours en Serbie ou bien un en Serbie et un en Croatie, par exemple, pour les présenter aux touristes et ainsi créer les fondements historiques du séjour afin de fermer la boucle de la visite. »* a dit la conservatrice du musée en dévoilant les futures idées pour le développement touristique du pays qui jouent de nouveau sur les sentiments forts de la yougo-nostalgie²⁴⁸



Figure 92 *Monuments yougoslaves à Kosmaj, Krusevo, Podgaric, Tjentise, source :*
<http://zabavnik.org/futuristicki-jugoslovenski-spomenici>

²⁴⁸ Les conversations faites lors des recherches de terrain dans le musée de l'histoire de la Yougoslavie en janvier 2014

Quant aux monuments socialistes qui glorifient la victoire antifasciste, depuis 2011 ces monuments sont devenus de nouveau très populaires dans le cyber monde quand les internautes ont découvert les œuvres du photographe belge Jan Kempnaers recueillies dans une série de photographies intitulée *Spomenik* [Le Monument]. Il les a prises entre 2006 et 2008 et sont redécouvertes aujourd’hui et particulièrement aimées par les admirateurs de films comme *Star Wars* et d’autres films de science-fiction. Kempnaers²⁴⁹ a intitulé cette série *The end of History* tout en soulignant la force et le pouvoir de la victoire après la Seconde Guerre mondiale, les bases du régime soviétique et l’abandon complet de l’histoire glorieuse. Des monuments sous la forme de fleurs, de l’ADN, de cristaux, de molécules, de présentations de virus, de tours surréalistes, se trouvent en Serbie (Kosmaj, Niš, Mitrovica, Kragujevac), en Croatie (Jasenovac, Sinj, Podgarić, Korenica) en Bosnie (Knin, Kozara, Tjentište), au Monténégro (Nikšić, Kolašin) en Macédoine (Kruševo) en Slovénie (Maribor, Ilirska Bistrica). En les décrivant comme extraterrestres, ces monuments impressionnants sont souvent les ombres de ce qu’ils étaient il y a 50 ans, car ils sont presque oubliés par le public. Le but de ces monuments était la construction du futur, de la paix, de l’égalité entre les religions, les ethnies et les nationalités qui existent en Yougoslavie. Ils prolongent les discours disant que cette liberté, cette fraternité et cette indépendance existent grâce aux morts de la guerre de 1941-45. La création de la langue commune et de l’identité yougoslave étaient en train de se développer, ces monuments avaient les mêmes cibles : créer une identité sous la forme de progrès, stabilité et modernité. Il n’est pas rare qu’ils soient édifiés dans des endroits où les tensions étaient fortes, dans des régions où les limites des frontières étaient changeantes. A l’époque ces vestiges de l’histoire ont souvent été visités par les élèves et leurs enseignants lors de séjours scolaires quand ils découvraient l’histoire du pays. Un autre détail intéressant est que ces monuments se trouvent dans des lieux éloignés des routes ou des villes résidentielles. Des chemins longs et sinueux y mènent, ce qui aide à se déconnecter du monde entier et permet d’être saisi par le silence et la grandeur de l’édifice. Il n’est pas faux de dire que ces monuments aujourd’hui sont vus comme des tombeaux du pays yougoslave. Les monuments sont les reflets du temps et il faut connaître le contexte pour pouvoir les interpréter. Ils parlent du passé mais aussi des pensées utopiques du futur. Bogdan Bogdanović, architecte et professeur à l’Université de Belgrade a construit certains de ces

²⁴⁹ Voir le site du photographe <http://www.jankempnaers.info/works/1/8/>, voir aussi <http://www.ibtimes.co.uk/abandoned-forgotten-huge-futuristic-monuments-former-yugoslavia-pictures-1476980>

monuments et il visait « l'éternité, l'utopie libérée de toute idéologie et de toute politique »²⁵⁰. Il a eu peur de la destruction des villes car il les voyait comme si elles étaient vivantes, comme des êtres humains. Il a eu peur que les villes soient tuées, massacrées, abattues et ses craintes se sont réalisées. Les monuments de l'époque socialiste sont fortement négligés, oubliés voire détruits aujourd'hui. Heureusement, certains jeunes s'y intéressent encore et Luke Paige, jeune photographe et skateur slovène a publié deux séries de photographies en noir et blanc *Monumental et Skatehitecture* où l'architecture, la photographie et le skateboard se croisent. C'est une nouvelle façon de représenter la culture urbaine, un mélange de modernité et de passé où les décors sont ces monuments grandioses.



Figure 93 Luke Paige et le monument Podgarić, Croatie, auteur Luke Paige, la publication autorisée par l'auteur

²⁵⁰ Cité dans son interview dans l'hebdomadaire *Vreme*
<https://www.vreme.com/cms/view.php?id=937073&print=yes>

De nos jours, ces monuments commémorent d'un côté le souvenir de l'utopie sociale et politique que la Yougoslavie représente pour les nostalgiques, d'un autre côté, ces vestiges sont la commémoration de dystopie et la destruction d'un pays. Certes, les sentiments que ces monuments dégagent à présent sont souvent mystérieux pour certains ou mélancoliques pour d'autres. Leur beauté spectaculaire, leur géométrie unique, le style néo-futuriste résistent au temps, aux enjeux politiques et même à la négligence, dans toutes les républiques ex-yougoslaves.

4.1.5. La restauration au nom de Tito

Nombreux sont les objets qui portent le nom de Tito sur leur étiquette : le vin de Tito, le vin Broz, l'eau de vie de Tito, l'eau de source de Tito, le café Broz, le bistrot Broz à Skoplje en Macédoine. Il y a aussi les sandwiches que le maréchal aimait, les cigarettes qu'il fumait, les calendriers, les cahiers, les briquets etc. Il existe aussi des hôtels où Tito possédait des appartements, où il dormait souvent, ce qui fait naître une autre forme de profit de la marque titiste, le *Tito tourisme*. Les bistrots et les cafés dont le nom est Tito, République, RSFY, Broz, Maréchal, Yougoslavie, sont de plus en plus nombreux. Dans chaque capitale des républiques yougoslaves, il existe au moins un café portant le nom de l'ancien président ou de l'ancien état.



Figure 94 Intérieur de la taverne RSFY, Belgrade, source : A.B

Le plus populaire probablement est le *Café Tito* à Sarajevo. Des sites web et des pages Facebook ont aussi été créés pour faciliter la communication entre le management des cafés, les pubs et les clients. Sur ces pages web nous retrouvons des photos de soirées à thème organisées pour fêter une ancienne fête nationale yougoslave telle que la *Fête de la République*, le 29 novembre ou *La journée de la jeunesse*, le 25 mai, ou bien encore *La fête du Nouvel An* ²⁵¹.

Devant ce café à Sarajevo, une ancienne jeep de l'époque de la Seconde Guerre mondiale est stationnée avec, à l'intérieur, beaucoup d'équipements d'époque. Les clients sont jeunes, souvent de générations qui n'ont pas connu l'époque titiste. Le point commun pour tous les cafés yougo-nostalgiques est qu'ils sont tous des petits musées privés : les photographies de Tito et de sa femme Jovanka, les statues de bronze de Tito, les articles de journaux, la carte de la Yougoslavie, les albums des musiciens de l'époque et l'inévitable étoile rouge à cinq branches.

²⁵¹ En voir plus sur la taverne et l'interview avec le propriétaire : <http://www.caffetito.ba/index.php>

En discutant avec mes jeunes interlocuteurs, Marko et Natalija, j'ai appris qu'un autre café porte le nom de l'ancienne république. Natalija m'explique : *« Il y a une taverne nommée SFRJ (RSFY) qui se trouve près de Zeleni venac. Elle est sur mon chemin vers la Faculté d'économie. Je me suis arrêtée là un matin pour prendre un café avant mes cours. La décoration est sympa, il y a la carte de la Yougoslavie imprimée sur les tables, et des bustes de Tito partout. »*

Marko continue la discussion car il connaît aussi ce café. *« Je m'y suis rendu plusieurs fois avec mes amis. Un groupe joue de la musique chaque soir, le week-end, ils ne jouent que des tubes ex-yougoslaves. L'atmosphère est magnifique. La dernière fois on a assisté à une soirée des pionniers, on portait tous des foulards rouges. Mon groupe d'amis et moi étions parmi les plus jeunes. »*

Ce café est en fait le *Kafana SFRJ* [taverne de RSFY], il existe depuis quelques années et il est très populaire à Belgrade, la capitale serbe. Les propriétaires sont très fiers de leur succès, ils racontent qu'ils ont chiné dans les marchés aux puces en Bosnie, en Croatie et partout en Serbie pour trouver les éléments du décor de ce bistrot. Ici, chaque table appartient à une des républiques yougoslaves, la musique est essentiellement rock et traditionnelle. Les clients s'y réunissent sous la devise *« Yougo-nostalgiques de tous les pays, unissez-vous ! »* qui est la reformulation du slogan politique et communiste : *Proletaires de tous les pays, unissez-vous*. Il est aussi possible de contribuer à la décoration intérieure de la taverne car les propriétaires acceptent les souvenirs de clients et ex-compatriotes et il n'est pas rare que les gens amènent au moins une carte postale.²⁵²

En discutant avec le propriétaire, Marko S., j'ai pris un café dans ce bistrot ce qui m'a permis d'observer le décor, je lui ai demandé ses raisons et ses motivations pour rendre cet hommage au pays détruit. Il fait un geste en hochant la tête pour me montrer discrètement quatre hommes.

« Tu vois ce type ? Il est croate, et on est amis. L'autre en face avec lequel il discute, il est serbe. Ils ont fait la guerre, chacun de leur côté, l'un contre l'autre, et ici, ils discutent. L'autre table, à ta gauche, cet homme est serbe et celui à sa table, il est bosniaque, musulman. Ce sont les meilleurs amis du monde. Moi, je suis Serbe, Serbe du Kosovo, et j'ai des amis dans toutes les républiques yougoslaves. On a tous les mêmes souvenirs, on a tous vécu les mêmes événements. On s'entend bien et on discute dans mon café. C'est beau ça, n'est-ce pas ? »

²⁵² <http://www.kafanasfrj.rs/>; <https://www.youtube.com/watch?v=ZXe9qzwbH7I>



Figure 95 Intérieur de la taverne SFRJ, source :A.B

Il m'a confirmé que tous les décors et les objets dans ce bistrot ont été soit offerts, soit récupérés dans les caves ou garages de sa famille et de ses amis et le reste, il l'a acheté dans des brocantes. Il a aussi fabriqué les tables sur lesquelles sont placées les cartes des républiques yougoslaves ainsi qu'une grande table sur laquelle la carte de la Yougoslavie et l'étoile à cinq branches sont gravées.

Un autre bar sous le même concept mais qui porte le nom de *Republik*, était l'un des premiers cafés nostalgiques. Il se trouvait dans le quartier bohémien de Belgrade, mais ce pub n'existe plus. Une autre taverne très populaire se situe à Kragujevac, une ville en Serbie centrale où « on n'a pas besoin de visa, mais la réservation des places est nécessaire. »²⁵³ Les plats les plus demandés sont « *les haricots blancs de l'armée nationale yougoslave* », « *les steaks des pionniers* » ou « *le petit déjeuner des maçons* »²⁵⁴ ce qui prouve encore une fois la force des sentiments mélancoliques. Un restaurant *Tito* existe en direction de Paraćin. Un autre également se trouve à Belgrade qui dans son menu a les plats préférés du maréchal Broz. Il est aussi

²⁵³ Traduction du titre de l'article sur la page de la Radiotélévision de Serbie
<http://www.rts.rs/page/magazine/sr/story/511/zanimljivosti/1589127/jugoslavija-planira-da-siri-svoju-teritoriju.html>

²⁵⁴ Idem

officiellement le siège du parti communiste sous la direction du petit fils de Tito, Joška Broz. Les exemples de noms sont nombreux comme *Maréchal* ou *Titograd (la ville de Tito, l'ancien nom de la capitale monténégrine)* à Podgorica, *Republik* à Belgrade, *Maréchal* à Skoplje etc. Les autres établissements et restaurateurs profitent aussi de la yougo-nostalgie, alors il n'est pas rare qu'une soirée ex-yougoslave soit organisée. Souvent elle a eu lieu le 25 mai, la date anniversaire de Josip Broz, où les jeunes sont habillés à la mode des années 1950 ou 1960, où ils mettent des bonnets de pionniers et des foulards rouges, des casques militaires ou bien des bonnets de l'armée yougoslave. Ils chantent ensemble des chansons glorifiant ce pays socialiste comme *De Vardar à Triglav*,²⁵⁵ ou bien *Je suis yougoslave* de Lepa Brena.

L'hôtel le plus connu est, sans doute, l'hôtel belgradois *Hotel Jugoslavija* [Hôtel Yougoslavie]. Il a été construit en 1969 et il était le symbole de la grandeur et de la gloire du pays. *L'Hotel Jugoslavija* a été le plus grand hôtel de l'ex-Yougoslavie, le plus moderne aussi, bâti dans le Nouveau Belgrade, le quartier qui devait représenter le progrès et le développement socialiste. Les plus grandes célébrités du monde entier y ont été hébergées, elles ont déjeuné dans les restaurants luxueux et y ont fait la fête. Au fur et à mesure du temps, l'hôtel a eu le même destin que la Yougoslavie, ses services et ses prestations se sont dégradés, il y avait de moins en moins de clients et, au bout de 15 ans il a perdu trois des cinq étoiles qu'il avait obtenues. Finalement, cet établissement a été terriblement ravagé en 1999 pendant le bombardement de la Serbie. Aujourd'hui, cet hôtel existe encore mais sous un autre nom, comme le pays dans lequel il a été construit. Les belgradois se promènent encore près de l'hôtel *Jugoslavija*, dans le quartier *Kod Juge* [chez Yougo] qui est connu des jeunes pour la vie nocturne vive et agitée. Pourtant, l'hôtel n'est pas encore rénové, rien n'a changé sauf son nom car il a été racheté en 2010 par une chaîne hôtelière grecque. Il résiste encore et pourtant l'hôtel est devenu une ruine.

Certains trouvent une forte symbolique dans l'existence de ce bâtiment fantôme en le comparant à la chute de la Yougoslavie et le renforcement de ce sentiment d'attachement à l'identité yougoslave. D'autres pensent qu'en apprenant le passé et en l'acceptant, il est possible d'acquérir de nouvelles connaissances afin de continuer la marche en avant, ou au pire de comprendre le présent. Un projet artistique étroitement lié à cet hôtel est le projet de l'artiste

²⁵⁵ La chanson très populaire dans les années 1970 et jusqu'à nos jours, écrite par D. Živković et M. Popović Zahar et inspirée par le folklore macédonien. Cette chanson était particulièrement aimée de Tito, car les paroles placent l'intérêt multinational au-dessus des intérêts nationaux. Voir *L'Europe des hymnes*, dans leur contexte historique et musical de Maugendre Xavier (Maugendre, 1996)

Mladen Bizumić qui est en quête de son identité. A travers son projet *Hotel Jugoslavija*, il soulève de nouveau des questions majeures tant sociales et politiques que personnelles, tout en réveillant les mémoires intimes des citoyens et en examinant la mémoire collective de la société serbe.

Un autre exemple dans la création réelle et matérielle fondée sur les ruines de la Yougoslavie est l'auberge de jeunesse *Republik*. Deux jeunes hommes originaires de Serbie de l'ouest, de la ville d'Užice, ont ouvert la première auberge de jeunesse écologique dont le nom est *Republik*. L'inspiration pour la construction et l'intérieur de cette auberge de jeunesse est le sentiment de yougo-nostalgie. Déjà, le nom suggère la République socialiste fédéraliste de Yougoslavie, et l'ensemble du personnel porte des uniformes de pionniers : les foulards rouges et les bonnets bleus nommés *Titovka*.



Figure 96, Auberge Republik, source : <http://www.republik.rs/gallery>

L'ouverture de l'auberge était prévue pour le 24 septembre, jour symbolique car il s'agit de la date de création de la République d'Užice en 1941.²⁵⁶ Ils ont utilisé les équipements de l'armée pour la décoration ainsi que les photos, les statues et les portraits de Josip Broz Tito. Le but de ces jeunes est d'attirer les touristes internationaux et de présenter cette région serbe à un grand public, ce qui peut stimuler aussi le développement économique d'Užice et sa région.

Une autre façon populaire et très récente d'utiliser le nom Maréchal est *Escape room*, une nouvelle forme de jeu qui sous-entend la réalisation de défis un peu comme dans les jeux vidéo. Il s'agit de jeux policiers, de casse-têtes, d'énigmes. Le but est de s'échapper d'une pièce où on est enfermé avec quelques amis. En répondant aux devinettes et en résolvant des énigmes logiques, le groupe avance vers la solution finale et donc vers la sortie. A Belgrade, un Escape room très demandé est Escape room Adrenalin²⁵⁷ où les jeux les plus connus sont *Le secret de Tito* et *Transportarium* ou le jeu porte le nom de *La taverne RSFY*²⁵⁸.

²⁵⁶ Il s'agit d'un territoire tenu, pendant l'automne 1941 en Serbie de l'ouest par les partisans serbes pendant l'occupation nazie, cette partie de la Serbie dont le chef-lieu principal était Uzice, fut autonome et indépendante pendant quelques mois avant d'être reprise par les Allemands.

²⁵⁷ <http://www.escaperooms.rs/nase-igre/>

²⁵⁸ <http://www.transportarium.rs/?lang=SR>



Figure 97 Natalija et ses amis à l'Escape room, photographie prise par J.Z

Dans le premier jeu, les joueurs entrent dans le salon de Tito, le but est de découvrir son secret, c'est-à-dire, sa véritable origine, son vrai prénom et les buts stratégiques, politiques et diplomatiques qu'il a eus pendant son régime. *Transportarium* a créé le jeu *Taverne RSFY* où le public va essayer de découvrir les secrets et les histoires racontés à la taverne très populaire où les célèbres écrivains, acteurs, et autres artistes passent leurs soirées, discutent de leur vie ou de philosophie, et rencontrent leur grand amour. Natalija a participé à ce jeu avec ses amis et elle en est ravie. Mais pour y participer, il y a une liste d'attente, il faut attendre deux mois pour pouvoir retourner dans le passé et rencontrer les communistes de l'époque titiste.

Dans cette section du chapitre, nous nous sommes lancés dans l'étude du phénomène du yougo-tourisme qui envahit autant les Serbes que les étrangers et dont les particuliers tirent profit. Les cafés, les restaurants, les hôtels gardent le nom du maréchal Tito ou d'anciens pays et soignent l'image utopique de l'époque titiste. Les monuments communistes reprennent vie, les vieilles

voitures reprennent des couleurs, ressortent dans les rues et le désir de revivre l'époque idyllique yougoslave des années 1970 gagne l'esprit des jeunes générations. Nous avons aussi remarqué l'importance de l'utilisation du nom du maréchal Tito ainsi que l'évocation de l'ancien pays yougoslave. Ce sujet invite de nombreuses personnes créatives à exprimer leur point de vue. La question yougoslave réveille beaucoup d'intentions du public à travers l'ex-pays tout en cultivant des sentiments nostalgiques. Nous étudierons par la suite la production littéraire, théâtrale et cinématographique.

Nous avons jeté un coup d'œil sur la Yougoslavie électronique, nous avons visité les monuments socialistes, nous avons aussi réussi à boire une bière de Tito ou manger un plat principal du maréchal, il est aussi possible d'envoyer une carte postale à nos proches. Cette carte est, bien sûr retro ce qui est à la mode en 2018, nous y reconnaissons des clichés de la Yougoslavie titiste. Marija Marković, une dessinatrice et illustratrice belgradoise a réussi à marier la modernité du XXI^e siècle avec la Yougoslavie socialiste en publiant des affiches et des cartes postales colorées de la yougo-nostalgie. Naturellement, son projet intitulé *Postcards from Yugoslavia* a rencontré beaucoup de succès en Serbie et même dans les pays voisins. En retravaillant ses préférences, sa propre mémoire, son enfance, elle a essayé d'améliorer les représentations du pays qui n'existe plus.

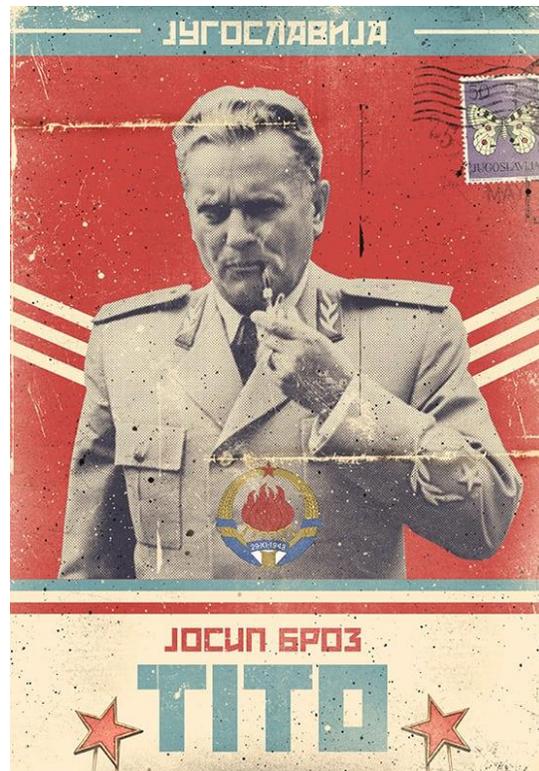
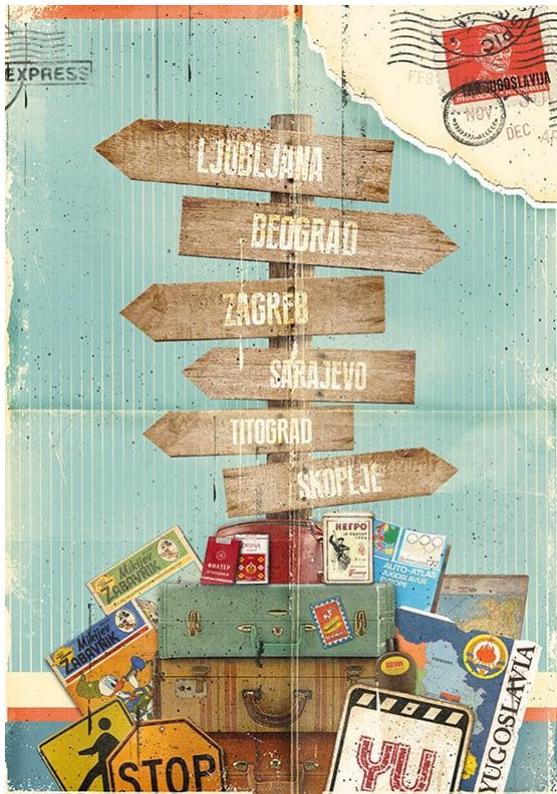


Figure 98 et Figure 99 Postcards from Yugoslavia, Marija Marković, source : <https://www.behance.net/gallery/38264817/Postcards-From-YugoslaviaHeTycYGiLY>

La nostalgie est un sentiment dont le sens nous échappe, dont la signification change, mais qui provoque une émotion difficile à apprivoiser. Elle nous guide, nous motive, elle nous rend plus heureux mais aussi plus tristes. La yougo-nostalgie enchante de plus en plus les jeunes générations, le néo-titisme est un sentiment fort que les jeunes serbes ressentent envers le maréchal Tito. La nostalgie explique plus le présent ou l'absence de futur que le passé. Dans le cas yougoslave, l'intérêt pour ce pays fantasmagique apparaît dans le besoin d'un récit historique et d'une explication des événements qui ont amené à son démembrement. La séparation a été brusque, inattendue, brutale, sanglante. Les Yougoslaves n'ont pas eu le temps de faire leurs adieux à leur pays commun. Ils n'ont eu le temps ni d'oublier ni de faire leur deuil de la Yougoslavie. Ces souvenirs romanesques conviennent parfaitement à la mémoire collective des Serbes, des Bosniaques et des Slovènes, mais en Croatie ce sont des sentiments de honte. L'historienne Dubravka Ugrešić souligne que le terme yougo-nostalgie est pris presque comme une offense, un blasphème « utilisé par les médias comme une forme d'accusation politique en

Croatie » (D. Ugrešević dans A.Adamaovic, 2015 :27). Être un yougo-nostalgique voudrait dire s'opposer aux régimes actuels car « seulement les Serbes communistes aimaient la Yougoslavie ». Ugrešić constate que les historiens ont encore peur de discuter de la Yougoslavie car il faudrait aussi répondre à la question « Quel pays avons-nous détruit et quels pays avons-nous ensuite construits ? » ou « Qu'avez-vous construit à la place de l'ancienne Yougoslavie ? » (D.Ugrešević dans A.Adamaov, 2015 :31). En parlant de la Yougoslavie nous nous interrogeons sur notre présent décevant.

4.2. Nostalgie du « bon vieux temps »

Dans la deuxième section de ce chapitre, nous examinerons la production culturelle qui traite de la qualité utopique du sentiment yougo-nostalgique. Toutes les œuvres vont traiter de l'histoire yougoslave. Certains ne verront que le côté utopique, d'autres critiqueront le présent trompeur en embellissant la période communiste. D'autres vont donner les deux points de vue, celui de nos parents souvent tournés vers le passé, et celui des nouvelles générations désespérées ayant un lien conflictuel avec le passé yougoslave. Le fil conducteur reste le retour au passé tout en idéalisant la période titiste et en soignant la mélancolie de l'âge d'or. À la suite de la guerre, de la crise économique, des changements politiques, des pénuries, de l'inflation et de la pauvreté en général, les habitants ex-yougoslaves sont déboussolés et cherchent depuis presque 30 ans à s'identifier, à reprendre des forces, à refaire leur vie et se réconcilier avec leur passé. Mais, ils n'arrivent pas à faire leurs adieux à la Yougoslavie une bonne fois pour toute.

La mélancolie du « bon vieux temps » socialiste est un phénomène omniprésent en Serbie et dans le reste des pays ex-yougoslaves. La nostalgie de l'époque socialiste séduit tous les pays postsocialistes (Boym, 2001, Todorova 2010, Velikonja 2010) et la Yougoslavie n'y fait pas exception. La Yougoslavie a été, en effet, un pays socialiste particulier en raison de son système socio-économique d'autogestion qui la sépare du bloc soviétique. Depuis la rupture entre Staline et Tito, la Yougoslavie s'est tournée vers l'Ouest ce qui marque fortement les productions culturelles et artistiques de cette période. Après la chute du mur de Berlin, les pays de l'Europe de l'Est ont débuté la transition des pays soviétiques vers des pays démocratiques, tandis que, en Yougoslavie, les années 1990 ont marqué le début de la fin.

Ensuite, nous explorerons ce que les générations des pionniers âgés ainsi que les jeunes générations pensent de la Yougoslavie. J'adopte la définition de la génération proposée par Kuljic, « appartenir à une génération veut dire prendre part aux mêmes événements, qu'ils soient

réels ou construits » (Kuljic, 2009 :5) et je me demande : les vieux pionniers, ressentent-ils la yougo-nostalgie, et sous quelle forme ce sentiment nostalgique les a gagnés.

Mes interlocuteurs sont présents sur les réseaux sociaux et font partie de groupes yougo-nostalgiques, mais ils y restent passifs. Je remarque aussi que les derniers pionniers restent en dehors de la perception médiatisée et banalisée de la commercialisation de la yougo-nostalgie alors que les jeunes y sont plutôt sensibles. Mais quelle sorte de nostalgie ressentent-ils ? Est-ce que les générations de nos parents sont contre la commercialisation de la nostalgie ? Pourtant, dans leurs histoires de jeunesse nous retrouvons l'Eldorado yougoslave où tout allait mieux qu'aujourd'hui. Est-ce que vendre sous-entend priver de sentiments ?

4.2.1. Le chagrin du camarade Tito

Mitja Velikonja, sociologue et culturologue slovène, a mis au cœur de ses recherches l'intérêt sur les changements culturels, idéologiques et identitaires dans les pays en transition économique. Il s'est particulièrement intéressé à l'importance du personnage de Tito dans la société post-yougoslave.

Les premières lignes de son livre *Titostalgie* décrivent un rituel quotidien de ce professeur d'université qui prend un café dans une brasserie non loin de son bureau. C'est là qu'il réalise que sur le sachet de sucre il y a le dessin d'un visage connu. Il s'agit du maréchal Tito, et pour rendre cette remarque encore plus paradoxale, il était assis au café *Amérique*. Alors il se questionne : pourquoi un pays démocratique, qui partage des valeurs occidentales, se rappelle ce président tyran qu'était Tito. Il semble que les gens ressentent des émotions diverses quand ils voient la photo de Tito : la curiosité, la surprise, le dégoût, l'amour, la haine, le plaisir, la condamnation et la nostalgie. Le néo-titisme submerge les jeunes qui n'ont jamais vécu en Yougoslavie titiste mais joue avec les sentiments des ex-yougoslave regrettant leur jeunesse perdue. Velikonja a nommé ce sentiment de nostalgie : *titostalgie*. C'est la nostalgie de Josip Broz Tito, une sous-partie, une branche importante de la yougo-nostalgie. Alors la problématique que le professeur Velikonja met au centre de ses recherches est le phénomène post-yougoslave,

l'intérêt du personnage du maréchal Tito qui ressuscite la curiosité. Comment est-il possible que 40 ans après sa mort, Tito reste une image positive et glorieuse de l'histoire yougoslave dont tous les ex-yougoslaves sont majoritairement fiers ? Tito n'est pas seulement le président socialiste, un tyran yougoslave, communiste, fondateur des Non-Alignés, il est aussi devenu une marque commerciale.

La Yougoslavie a été l'union de frères, de nations et d'ethnies proches, de la liberté et du socialisme à visage humain, celui de Josip Broz. Puis elle est devenue la prison des peuples, la tyrannie bolchevique, la dictature, le complot communiste, le pays artificiel. Et Tito était : « fripon, mais notre fripon », « mercenaire américain » « valet de deux maîtres ». (Velikonja, 2010 :15)

Donc, la titostalgie est la nostalgie du passé socialiste, de nombreux actes le certifient. Les œuvres de pop culture, le design retro, la musique rock des années 1970 et 1980, les cafés, les restaurants ou hôtels qui portent le nom de Tito, les nombreux T-shirts, les sachets de sucre, les étiquettes de bière, les sacs qui ont le visage de Tito comme emblème de résistance che guévarienne sont les signes visibles de la naissance de la mélancolie de l'âge d'or. De nouveau, son portrait envahit les espaces publics et le style vestimentaire, car, rappelons-nous, pendant sa présidence, il était obligatoire que chaque école, entreprise, caserne possède sa photo accrochée dans un endroit visible. Son visage figurait sur les timbres postaux, les pièces de monnaie ou les montres masculines, il était présent dans chaque manuel scolaire, dans les médias et dans de nombreuses œuvres littéraires. Des chansons et des poèmes étaient chantés et écrits en son honneur. Il semble que Tito soit de nouveau à la mode aujourd'hui. Son nom apparaît de plus en plus dans des slogans ou graffiti urbains : *Bravar je bio najbolji* [Le serrurier était meilleur] *Vrati se, sve ti je oprošteno* [Reviens, on t'a tout pardonné], *Samo vas gledam, majku vam vašu*, [Je vous observe toujours], *Josip Broz dobar skroz* [Josip Broz est vachement bon] ²⁵⁹.

Pendant sa vie, Tito et son nom sont devenus un vrai mythe et même une religion. Ivan Čolović a écrit de nombreux textes dans lesquels il trouve que le titisme est en fait une nouvelle religion profane pour les Yougoslaves. Les slogans comme *Druže Tito, mi ti se kunemo* [Camarade Tito, nous te jurons] ou *I posle Tita, Tito* [Et après Tito, Tito !] prouvent l'importance de sa personnalité en ex-Yougoslavie. Le camarade Tito et ses adjoints maîtrisaient aussi la

²⁵⁹ Slogans sur les T-shirts, (Velikonja, 2010, 13)

manipulation des médias et la propagande, il était omniprésent, présenté comme un homme simple, juste, honnête, un homme frugal comme son peuple, égal à ses habitants, mais le premier parmi ses égaux.

La question que Velikonja se pose, ainsi que d'autres experts tels que Todor Kuljic, Ivan Čolović, Vjekoslav Perica, est : s'agit-il vraiment du retour de Tito ? Arrivons-nous à une reconstruction vraisemblable du passé, ou ce sentiment nostalgique est-il une émotion de fraîche date ? « Est-ce que c'est la nouvelle construction du passé, du présent ou même du futur ? » (Velikonja, 2010 :20). Finalement, Velikonja se demande « d'où vient cet intérêt voire cette sympathie pour le maréchal Tito. Est-ce que Broz est de nouveau-né dans la pop culture, dans les médias, dans l'imagination humaine ou peut-être n'a-t-il jamais disparu de la mémoire et de l'esprit des yougoslaves. Il s'est éloigné de la scène socio-politico-culturelle ex-yougoslave pendant une certaine période et maintenant il est revenu pour toujours ? Pour finir, est-il possible que l'image de Tito cache un autre phénomène, mais lequel ? » (Velikonja, 2010 :24). Pour donner certaines réponses, nous allons nous lancer dans la quête de la signification de la titostalgie dans les paragraphes suivants. Pour le moment nous resterons dans le domaine littéraire et nous passerons à la notion de yougo-nostalgie exprimée à travers la production écrite.

Les livres, les pièces de théâtres, les films et la musique mentionnent Tito plutôt dans une connotation positive. Quant à la littérature, j'ai été obligée de faire une sélection pour pouvoir présenter et traiter des livres de qualité, ou au moins ceux qui ont attiré mon attention. Pourtant, il est aussi nécessaire que je souligne le volume immense et non négligeable de ces productions culturelles. Voici certains de ces titres :

Tito, fenomen 20.veka [Tito- le phénomène du XX^{ème} siècle] , *Broz protiv Tita* [Broz contre Tito], *Tajni dosije-Josip Broz* [Le dossier secret- Josip Broz], *Žene u Titovoj senci* [Les femmes dans l'ombre de Tito], *Tajna Titovog kreveta* [Le secret du lit de Tito], *Titov dnevnik*, [Le journal intime de Tito], *Titova kuharica* [La chef de cuisine de Tito], *Titov kuvar* [Le livre de cuisine de Tito], *Razglednice Titovog vremena*, [Les cartes postales du temps de Tito], *Titov prevodilac* [L'interprète de Tito] ou bien *Kako smo zabavljali Tita* [Comment divertissions-nous le président Tito] sont des livres qui découvrent ou prétendent découvrir la vie intime de Josip Broz Tito, sa vie amoureuse très riche, son savoir-vivre extravagant ou bien les titres qui recueillent les souvenirs des artistes qui ont eu la possibilité de rencontrer Tito comme le dernier livre

mentionné. Ensuite, dans le même style et ayant le même sujet, les œuvres suivantes découvrent les passions ou les loisirs du président Tito : *Tito i lov, politika, Tito u lovu, lov u politici* [La chasse de Tito, Tito à la chasse et la chasse en politique], *Automobili Josipa Broza Tita*, [Les automobiles de Josip Broz Tito], *Tito i fascinacije hedonizmom* [Tito et ses fascinations pour l'hédonisme], *Josip Broz Tito-studija imidža* [Josip Broz Tito-l'étude de son style], *Moj privatni Tito* [Mon Tito privé], *S Titom po svetu* [Dans la découverte du monde avec Tito].

Nombreux sont les livres sur l'existence mystérieuse du président Tito comme par exemple *Tito(ni)je Tito, konačna istina* [Tito (n') est (pas) Tito, la vérité finale], *Tito bez maske* [Tito sans masque], *Tito neispričane price* [Tito et les histoires jamais racontées], *Tito i drugovi* [Tito et ses camarades], *Tito u dijalogu sa svetom* [Tito dans le dialogue avec le monde] ou *Kako sahraniti Broza* [Comment enterrer Broz], *Titova obećana zemlja-Jugoslavija* [La terre promise de Tito-la Yougoslavie]. Les livres dits scientifiques sont aussi nombreux comme *Teorija zavere- Titova kletva* [La théorie du complot- blasphème de Tito] de Dejan Lučić. Il existe aussi un roman policier, *Tito je umro* [Tito est décédé] de Milena Novaković qui commence avec la publication dans les journaux de la date prévue de la mort de Tito et l'héroïne principale suit les traces de cette histoire de clairvoyance jusqu'à nos jours en évoquant le bon vieux temps socialiste. Les livres sur la vie de sa dernière épouse Jovanka Broz qui habitait toute seule et isolée jusqu'à sa mort en 2013, ont été publiés quelques mois après sa mort : *Moj život, moja istina* [Ma vie, ma vérité] de Jovanka Broz et *Jovanka Broz- vreme izolacije* [Jovanka Broz- le temps de l'isolement].

Les livres scientifiques ou historiques sont aussi nombreux comme *Tito- kratka biografija* [Tito- une biographie courte] de Predrag J. Marković publié par le Musée de l'Histoire de la Yougoslavie, *Titostalgie* de Mitija Velikonja sur le sentiment de la nostalgie pour Tito et le temps yougoslave ou *Tito- les études sociologiques* du sociologue renommé Kuljić sur le même phénomène de la mélancolie du bon vieux temps. Le livre *Tito govori što narod misli* [Tito dit ce que le peuple pense] de Kosta Nikolić est une œuvre publiée par l'Institut d'histoire contemporaine ce qui est aussi un livre de référence.

Nous allons finir avec l'apparition d'une nouvelle BD intitulée *Tito* de Jelena Vučić et Predrag Đurić qui représente un garçon rebelle de 15ans ayant perdu sa famille dans les dernières guerres et loge maintenant avec son grand-père. On est en 2050, il habite presque dans la rue, il n'y a

plus d'école. Tout ce qu'il connaît, ce sont les histoires de jeunesse de son grand-père, à la gloire de la Yougoslavie et du président Tito dont il a hérité le prénom.

4.2.2. Les biographies de Josip Broz Tito et les livres sur sa vie privée

Au titre de doctorante en anthropologie, je souhaite faire l'étude de l'écriture et de la littérature, comme pratique sociale tout en mettant l'accent sur les liens existant entre écrits et réalité ou plus largement, entre art et processus politiques et sociaux. J'ai également souhaité consacrer du temps à l'analyse critique du cinéma et du théâtre serbe. Les artistes, fortement marqués dans leur travail par les contextes politiques et sociaux, réalisent des œuvres artistiques influencées par ces contextes. Autrement dit, je me demande jusqu'à quel point la culture seule, dans sa globalité, définit le peuple, représente l'âme serbe et l'âme yougoslave.

Tableau 9 Liste des livres qui ont pour sujet principal la vie en Yougoslavie socialiste

1.	<i>Jugoslovenka</i> [La yougoslave]	Tinska Jelena	Belgrade, Laguna 2003
2.	<i>Yu puzzle</i>	Jarek Rade	Belgrade, Laguna, 2013
3.	<i>Fajront u Sarajevu</i> [Fin de partie à Sarajevo]	Karajlić dr Nele	Belgrade, Laguna, 2013
4.	<i>Ex-yu rock enciklopedija</i> [L'encyclopédie de la musique rock ex-yougoslave]	Janjatović Petar	Beograd, Cigoja, 2007
5.	<i>Istorija Yu rock muzike</i> [(L'histoire de la musique rock yougoslave)]	Fajfrić Željko	Beograd, Dereta, 2011
6.	<i>Deca komunizma</i> [Les enfants du communisme]	Marić Milomir	Beograd, Laguna, réédition 2012
7.	<i>Leksikon Yu mitologije</i>	Krsić Dejan	Belgrade, Rende, 2003

	[L'encyclopédie de la mythologie yougoslave]		
8.	<i>SFRJ za ponavljače</i> [RSFY pour les redoublants]	Novačić, Dejan	Dublin, édition électronique www.sfrjzaponavjace.com,2009

Les livres qui traitent de la période de la Yougoslavie titiste, ne sont pas négligeables comme les ouvrages suivants : *Jugoslovenka* [La yougoslave], *Yu puzzle*, *Fajront u Sarajevu*, [Fin de partie à Sarajevo]. Il y a aussi des livres qui traitent de la musique et en majorité sur la meilleure musique dans l'histoire serbe- *Ex-yu rock enciklopedija* [L'encyclopédie de la musique rock ex-yougoslave] ou *Istorija Yu rock muzike* [L'histoire de la musique rock yougoslave] de Željko Fajfić. Une publication semi-scientifique qui a particulièrement attiré l'attention du public – *Deca komunizma* [Les enfants du communisme] du journaliste Milomir Marić, fut l'œuvre qui a démasqué la première le régime titiste et les relations entre le pouvoir communiste et les autorités du régime de Milošević. Ce livre a vu sa réédition en 2012 et il est toujours d'actualité.

Tableau 10 Liste des livres qui traitent de la vie privée et publique de Josip Broz Tito

	Titre d'ouvrage	Auteur et éditeur	Année de publication
1.	<i>Tito, tajna 20. veka</i> [Tito- le secret du XX ^{ème} siècle]	Simić Pero, Sluzbeni glasnik	Beograd, 2012
2.	<i>Broz protiv Tita</i> [Broz contre Tito]	Simić Pero, Laguna	Beograd, 2014
3.	<i>Tajni dosije-Josip Broz</i> [Le dossier secret- Josip Broz]	Jokić Momčilo, Geopolitika	Beograd, 2014
4.	<i>Žene u Titovoj senci</i> [Les femmes dans l'ombre de Tito]	Simičić Miro, NBSP	Zagreb ,2011
5.	<i>Titov dnevnik</i> [Le journal intime de Tito]	Simić Pera, Novosti	Beograd,2010
6.	<i>Tajna Titovog kreveta</i> [Le secret du lit de Tito]	Bjelica Isidora, Laguna	Beograd,2013
7.	<i>Titov kuvar</i> [Le livre de cuisinier de Tito]	Drulović Anja, Laguna	Beograd, 2010
8.	<i>Titova kuvar</i> [La chef de cuisine de Tito]	Trbović Branko ; Prosveta	Beograd, 2012

9.	<i>Razglednice Titovog vremena</i> [Les cartes postales du temps de Tito]	Simić Mihajlo, Albatros plus	Beograd, 2010
10.	<i>Titov prevodilac</i> [L'interprète de Tito]	Ivanji Ivan, Laguna	Beograd, 2010
11.	<i>Kako smo zabavljali Tita</i> [Comment divertissions-nous le président Tito]	Subota Minja, Čigoja	Beograd, 2006
12.	<i>Automobili i Josip Broz Tito 1912-1980</i> [Les voitures et Josp Broz Tito 1912-1980]	Milutinović Miroslav, Sluzbeni glasnik	Beograd, 2015
13.	<i>Tito i lov, politika, Tito ulovu, lov u politici</i> [La chasse de Tito, Tito à la chasse et la chasse en politique]	Todorović Danilo, Službeni glasnik	Beograd, 2012
14.	<i>Tito fascinacije hedonizmom</i> [Tito et ses fascinations pour l'hédonisme]	Vukojev Sava, Orion Art	Beograd, 2012
15.	<i>Josip Broz Tito-studija imidža</i> , [Josip Broz Tito-l'étude de son style]	Čalović Dragan, Zadužbina Andrejević	Beograd, 2006
16.	<i>Mon privatni Tito</i> [Mon Tito privé]	Blašković Laslo, Stubovi kulture	Beograd, 2012
17.	<i>S Titom po svetu</i> [A la découverte du monde avec Tito]	Lalević Predrag, Službeni glasnik	Beograd, 2012
18.	<i>Tito(ni)je Tito, konačna istina</i> , [Tito (n') est (pas) Tito, la vérité finale]	Dinić Vladan	Beograd, 2013
19.	<i>Tito bez maske</i> [Tito sans masque]	Simičić Miro, Mladinska knjiga	Beograd, 2008
20.	<i>Tito neispričane price</i> [Tito et les histoires jamais racontées]	Kuljiš Denis, Klinger William, Nezavisne novine	Beograd, 2013
21.	<i>Goli otok</i> [L'île de Goli otok]	Mihailović Dragoslav, Službeni glasnik	Beograd, 2012
22.	<i>Tito u dijalogu sa svetom</i> [Tito dans le dialogue avec le monde]	Mandić Blažo, rug Commerce	Beograd, 2015
23.	<i>Kako sahraniti Broza</i> [Comment enterrer Broz]	Dimirićević Vladimir, Catena Mundi- Dveri	Beograd, 2014
24.	<i>Titova obećana zemlja-Jugoslavija</i> [La terre promise de Tito-la Yougoslavie]	Draginić Aleksa, Čigoja	Beograd, 2014
25.	<i>Tito je umro</i> [Tito est décédé]	Milena Novaković, Laguna	Beograd, 2011
LIVRES SUR LA VIE DE JOVANKA BROZ			
26.	<i>Moj život, moja istina</i> [Ma vie, ma	Jokanović Zarko, Blic	Beograd, 2013

	vérité]		
27.	<i>Jovanka Broz-vreme izolacije</i> [Jovanka Broz- le temps de l'isolement]	Gvera Mladen, Bookbridge	Novi Sad, 2011
LIVRES SUR LE PERIODE TITISTE			
28.	<i>Jugoslovenka</i> [Yougoslave]	Tinska Jelena, Knjiga komerc	Beograd, 2003
29.	<i>Yu puzzle</i>	Jarak Rade, Laguna	Beograd, 2013
30.	<i>Fajront u Sarajevu</i> [Fin de partie à Sarajevo]	Dr Nele Karajlić, Laguna	Beograd, 2014
31.	<i>Ex-yu rock enciklopedija</i> [L'encyclopédie de la musique rock ex-yougoslave]	Janjatović Petar, Dallas Records	Beograd, 2006
32.	<i>Istorija Yu rock muzike</i> [L'histoire de la musique rock yougoslave]	Željko Fajfić, Tabernaki	Beograd, 2008
33.	<i>Deca komunizma</i> [Les enfants du communisme]	Milomir Marić, Laguna	Beograd, 2014
34.	<i>Uspon i pad Titove Jugoslavije</i> [La gloire et le déclin de la Yougoslavie titiste]	Gojko Grđić, Albatros plus	Beograd, 2009
35.	<i>Teorija zavere-Titova kletva</i> [La théorie du complot- blasphème de Tito]	Dejan Lucic, Laguna	Beograd, 2014
36.	<i>SFRJ za ponavljače</i> [RSFY pour les redoublants]	Novačić Dejan, online édition	Dublin, 2009
37.	<i>Kakvo smo propevali, Jugoslaija i njena muzika</i> [Comment a-t-on commencé à chanter, la Yougoslavie et sa musique]	Ivacković Ivan, Laguna	Beograd, 2013
PUBLICATION SCIENTIFIQUES			
38.	<i>Tito-kratka biografija</i> [Tito- une biographie courte]	Predrag J Marković, MIJ	Beograd, 2015
39.	<i>Titostalgija</i> [Titostalgie]	Mitija Veikonja, XX vek	Beograd, 2010
40.	<i>Tito- les études sociologiques</i>	Kuljić Todor	Zrenjanin, 2004
41.	<i>Tito govori što narod misli</i> [Tito dit ce que pense le peuple]	Nikolić Kosta, Institut za modernu istoriju	Beograd, 2006
BANDES DESSINEES			
42.	<i>Tito</i>	Predrag Đurić, Jelena Vucic, Rosencrantz	Maglic, 2015
43.	<i>Priče iz Jugoslavije</i> [Les histoires de la Yougoslavie]	Predrag Đurić, Muranović Sabahudin, Rosencrantz	Maglic, 2015

Les livres qui traitent des influences post-titistes			
44.	<i>Drugi pored mene</i> [L'autre à côté de moi]	Ricard Svarc, Samizdat B92	Beograd, 2010
45	<i>Zid je mrtav, živeći zidovi</i>) [Le mur est mort, vivent les murs !]	Čolović Ivan, éditeur, XX vek	Beograd, 2009

En regardant ce tableau, il est facile de remarquer deux grands ouvrages sur la musique en Yougoslavie. Ce choix n'est pas étonnant pour la musique rock et pop des années 1970 et 1980 car la production musicale était particulièrement abondante dans toutes les républiques yougoslaves. Il n'est pas rare que les groupes les plus connus soient : *Bjelo dugme, Prvljavo kazalište, Riblja Čorba, Generacija 5, Idoli, Parni valjak, Plavi orkestar, Haustori* etc. Depuis la dissolution de ce grand pays, la majorité de ces groupes a disparu des scènes mais au début des années 2000, ils sont revenus petit à petit. Ils organisent des concerts ou enregistrent de nouvelles chansons. Certes, les chansons dites *Evergreen* sont restées connues et aimées dans la région yougoslave. Cette musique est nommée l'ex-yu (ex-yougoslave), cet adjectif a été ensuite transféré aux autres productions culturelles. Il s'agit de la musique qui évoque des souvenirs, pleine d'émotion, elle est chantée dans la langue commune, serbo-croate, et elle est aussi transmise aux jeunes générations. Ces musiciens ont aussi créé des chansons à la gloire de leur pays et elles sont encore aujourd'hui chantées en concert. *La Yougoslavie entière danse le rock-and-roll, Chante, ma Yougoslavie, Comptez sur nous, La yougoslave, Mon pays, Balkans*. Ces deux œuvres, *L'encyclopédie de la musique rock ex-yougoslave* et *L'histoire de la musique rock yougoslave* sont des ouvrages argumentés et appuyés par la théorie de la musicologie. Les auteurs ont consulté des archives et des documents et ont ajouté des photographies sur les albums.

Les biographies de Josip Broz Tito semi-scientifiques ou dites historiques sont très nombreuses et la majorité des experts soulignent que Pero Simić est le spécialiste le plus respecté parmi tous ceux qui ont traité de la vie privée, diplomatique et militaire du maréchal Tito. L'autre auteur et écrivain qui a rédigé de nombreux livres et plusieurs biographies de Tito, même de son vivant, est Vladimir Dedijer. C'est pourquoi on retrouve ses citations dans les autres œuvres sur la vie du président à vie yougoslave. Il a beaucoup aidé à la construction du culte de Tito. Dans ses livres, il continue de nommer Josip comme pendant sa vie, camarade Tito, l'enfant de la lutte antifasciste, le fils du peuple qui est né et a grandi à la campagne, issu d'une éducation simple,

soldat et partisan fier, un homme comme les autres, mais pourtant un peu meilleur que les autres. Dedijer était le biographe officiel de Tito, c'est-à-dire que toutes ses publications ont été autorisées et corrigées par le maréchal.

Un des derniers livres sortis, *Tito, le secret du siècle* publié en 2012 est une œuvre riche de documents, de listes de noms de collaborateurs ou de traîtres, des diplômes et des photos du président Tito. Même pendant l'existence de la Yougoslavie socialiste, le maréchal Tito a charmé sa population, et les Yougoslaves en étaient très fiers, ils célébraient son anniversaire, ils le traitaient de dieu, en étudiant son comportement ils prévoyaient leur avenir. Pendant sa vie on a construit de nombreux monuments pour glorifier la période de la Seconde Guerre mondiale ou bien les victoires du maréchal Tito. Dans chaque république il existait au moins une ville qui portait son nom (Titova Korenica en Croatie, Titovgrad en Monténégro) ainsi que les noms des rues, des places, de grandes usines, des écoles, des sommets de montagnes ou d'autres toponymes. Le culte de Tito a été créé alors qu'il était encore vivant, et il continue d'exister aujourd'hui. Ce culte a changé de représentation. Pendant les années 1990 et la période nationaliste en Serbie Tito a été négligé, mais avec la naissance de la démocratie, la population s'est de nouveau tournée vers le célèbre président et Tito est devenu une marque reconnaissable dans toutes les ex-républiques yougoslaves. La fameuse force de Tito se voit aussi dans les mots de Simić :

« Des dizaines de générations de Yougoslaves sont systématiquement persuadées que c'est Tito qui encourage les désespérés, qui apaise les soucieux, qui renforce les célébrités, qui aide les hommes soumis et les transforme en héros, c'est lui qui éduque les analphabètes et qui convertit les ignorants en personnes conscientes. C'est lui qui est notre seule balise. »²⁶⁰ [Le manuel sur Tito, Sarajevo, 1982 :52].

Selon cet auteur, Tito était presque un dieu car « il a même réussi à ensorceler des centaines de milliers de yougoslaves qui n'ont pas trouvé de travail dans leurs pays car Tito était comme un Dieu pour eux ». En rajoutant que Tito a aussi charmé le monde entier, aucun diplomate n'était indifférent à sa présence. Il est connu que Tito a séduit des célébrités d'Hollywood ainsi que les familles royales, des cheikhs arabes, des chefs de tribus africaines, des chefs de pays occidentaux et orientaux. Il a gagné le respect de tous grâce à l'invention de la troisième voie pendant la guerre froide, il a été aussi aimé comme « *le protecteur des pauvres bien qu'il ait eu une*

²⁶⁰ Cité selon Simic Pero, 2012, p 70

vingtaine de villas, des domaines de chasse, un zoo privé, un train privé – le train bleu, des yachts et bateaux, des avions et beaucoup de voiture de collection. » (Simic, 2012 : 23)

Depuis le début de son gouvernement, le maréchal Tito a provoqué la naissance de nombreuses histoires mystérieuses. Selon Simic, il a utilisé plus de 70 pseudonymes ainsi qu'au moins cinq dates de naissances « le 12 mars, le 1, 7 ou 25 mai 1892 ou 1893 » (Simic, 2012, p 25). Certains disent que Josip Broz Tito n'est pas son vrai nom, les autres disent que Tito veut dire « *Tajna internacionalna teoristicka organizacija* [L'organisation internationale secrète à but terroriste] ».

Le président yougoslave savait très bien comment manipuler les médias et il a utilisé la puissance de la propagande. La démagogie sociale était un des outils du pouvoir communiste omniprésent si bien que le gouvernement a réussi à imposer l'image artificielle et idyllique de la réalité tandis que les habitants connaissaient la crainte du pouvoir communiste et il ne fallait pas le contredire. Pourtant, c'est grâce à cette propagande que le culte du président Tito est né lorsqu'il était encore vivant et aujourd'hui, il est devenu un véritable personnage mythique. Ce qu'on entendait souvent en parlant des années 1970 ou 1980 en Yougoslavie, est la phrase : « Tito fait des promesses pour le futur pour qu'on oublie le présent. » (Simic, 2012 :234). Ce dont les Yougoslaves ont été particulièrement fiers est leur régime intitulé - le socialisme réaliste. Les dirigeants ont essayé de trouver la troisième voie entre le capitalisme occidental et le communisme soviétique ainsi que la neutralité pendant la guerre froide.

Tito était persuadé que la Yougoslavie avait des fondements solides et stables qui aideraient à la construction du pays à venir. Il promettait un futur fructueux en évoquant l'enthousiasme et la fierté. Pourtant, sous son gouvernement la Yougoslavie est tombée dans le marasme économique et dans les dettes internationales. En faisant leurs adieux à Tito, les Yougoslaves n'imaginaient même pas ce qui les attendait. Tito a fait tout ce qu'il voulait faire, il a eu tout ce qu'il a voulu sauf le prix Nobel de la Paix qu'il n'a jamais réussi à obtenir. Sa déception fut énorme. Il n'a pas introduit la modernité en Yougoslavie car c'était plutôt « l'imitation de la modernité » ou « la simulation du progrès ». (Ivanji, 2013 :13) Pourtant les Yougoslaves, selon les livres que j'ai lus, n'étaient pas malheureux. Dans son livre *Interprète de Tito* l'écrivain, Ivan Ivanji cite l'acteur yougoslave Rade Šerbedžija : « *je ne pourrai rien faire, sauf d'être triste pour ceux qui n'ont jamais connu la belle vie en Yougoslavie* »(Ivanji, 2013, p. 14)

Ivanji, Dedijer et Simic ont décrit Tito, sa vie privée et publique en détail, ils ont enrichi leurs travaux avec des documents originaux et pleins de faits exacts. De plus, Ivanji a décrit Tito d'une façon romanesque en racontant aussi des anecdotes et en flattant beaucoup le dirigeant communiste. Selon lui, Tito est « *un vrai diplomate qui est l'égal des diplomates du monde entier et surtout ceux arrivant des États-Unis et d'URSS. Comme homme, il était agréable et ingénieux, prêt à se moquer de lui-même, en un mot c'était un épicurien, il aimait bien s'habiller, bien manger et boire, lui et sa famille vivaient normalement comme les autres.* »²⁶¹

Un autre écrivain Isidora Bjelica, a publié un roman *Le secret du lit de Tito*, un roman policier dans lequel elle décrit un hôtel turc, célèbre à Istanbul dont les chambres portent les noms de célébrités. Elle a choisi la chambre de Josip Broz Tito. En la découvrant, elle se posa des questions sur son identité, sur les vérités et les mensonges liés à sa vie, sur sa vie amoureuse et ses nombreuses maîtresses. Elle dit aussi ce qu'elle pense quand elle réfléchit à Tito : « *Je pense au tennis, à la chasse, à la danse, à la musique. Je pense à ses chapeaux de meilleure qualité et aux costumes que même Gatsby lui envierait, la préférence pour les repas gastronomiques, et il ne faut même pas parler des femmes.* » (Bjelica, 2012, p.27)

Le maréchal Tito aimait la vie et en profitait, il était hédoniste, passionné de belles voitures, de cigares cubains, de beaux vêtements, il aimait la musique classique. Il était aussi grand cinéphile, il avait son cinéma privé. Toutes ses passions ont inspiré des sujets de livres publiés dans les premières décennies du XXI^{ème} siècle. Tito fut grand même dans sa mort. Lors de son enterrement, qui fut le plus grand enterrement du monde auquel le plus grand nombre de chefs d'états étaient présents, les Yougoslaves ont pleuré et ils ont senti qu'avec la mort de Tito, leur pays allait disparaître aussi.

Certes, nous avons aussi un autre point de vue sur Tito, pas si fameux ni grandiose. Certains le trouvent mystérieux, méconnu, faux, artificiel, fraudeur, dictateur, tyran. En 2013 le livre *L'île de Goli otok* de Mihajlović a été publié, il traite de l'île-prison, dans laquelle étaient retenus les prisonniers politiques qui portaient la voix des adversaires, souvent des intellectuels et opposants au régime communiste titiste.

Une autre représentation de Tito, peut-être la plus originale est la bande dessinée dont le nom est Tito, le nom du personnage principal. Tito est un adolescent orphelin, qui est né et a grandi dans

²⁶¹ Ivanji Ivan dans une interview dans l'hebdomadaire Vreme <http://www.vreme.com/cms/view.php?id=446520>

les années 2050 en France. Il séjournera en Serbie et rencontrera son grand-père pour la première fois. Tout a changé et rien n'a changé en Serbie, car Tito a perdu ses parents pendant la dernière guerre dans la région. Son grand-père s'occupe de lui et le jeune Tito devient rebelle, le héros de son temps. Il a pour prénom le nom du maréchal Tito, et apparemment il a hérité un peu de son tempérament. Il ne connaît rien de la Yougoslavie, mais son grand-père lui a raconté les histoires du bon vieux temps où tout était différent. Il semble que d'ici 40 ans, les gens vont encore parler de Tito, de la Yougoslavie idyllique et de la jeunesse perdue.

Ivanji a dit dans son interview :

« La Yougoslavie progressait sans cesse, et j'étais persuadé que ce jour-là serait meilleur que celui d'hier et que le lendemain serait meilleur qu'aujourd'hui. Maintenant c'est l'inverse, nous pourrions dire qu'aujourd'hui est pire qu'hier, cependant il est bien meilleur que le futur qui nous attend. »²⁶²

Cette BD explore le futur et se demande s'il est mieux ou moins bien que celui construit dans l'imagination des vieux yougoslaves.

Nele Karajlić dans son livre note:

« Tito, c'est un mot magique. Tito était tout et rien. Il était comme le joker dans les cartes. Il pouvait tout remplacer et même plus. Tito était une notion concrète et abstraite. L'esprit et la matière. Les gens l'aimaient comme il les aimait. » (Karajlić, 2014 :225)

Un cliché très souvent utilisé pour résumer la Yougoslavie est « la prison des peuples », pourtant dans son livre le docteur Nele explique :

« Nous n'avions pas peur en Yougoslavie. Nous nous sentions en sécurité et sereins. Nous n'étions pas les prisonniers d'un système, nous étions des enfants. La Yougoslavie n'était pas une prison, mais une crèche. Son système politique n'était pas fondé sur la peur, mais sur quelque chose de presque oublié dans les Balkans - la confiance. On a signé le contrat avec lui que tant qu'il serait vivant nous irions bien. On a signé le contrat avec lui par amour et confiance réciproques. Il était notre père à tous. Il était le fils de la nation, le fils le plus célèbre. » (Karajlić :2014 :241)

Dans son interview avec le journaliste Maric²⁶³ il mentionne qu'au début il était fâché contre Tito, puis pendant la guerre, il le détestait ouvertement ce que décrivaient ses chansons des années 1990, car dans la *chanson Od istorijskog Avnoja do izbeglčkog kovnoja* [Du Conseil antifasciste

²⁶² Ivanji Ivan, interview dans l'hebdomadaire Vreme, <http://www.vreme.com/cms/view.php?id=446520>

²⁶³ Interview de Milomir Maric, <https://www.youtube.com/watch?v=GYP665bJcHA>

de libération nationale de Yougoslavie au convoi des réfugiés] le fils dit à son père communiste : « *mon vieux, ta Yougoslavie était une vraie connerie, la tienne et celle de tes camarades communistes aussi.* ». Il souligne que les guerres yougoslaves ont commencé par la faute du maréchal Tito « *il a planifié d'être le seul point commun des yougoslaves afin de nous réunir, et une fois morts, nous avons commencé à nous entre-tuer* » (voir l'interview avec Milomir Marić). Aujourd'hui, il avoue ses sentiments nostalgiques et il reconnaît ressentir le mal du pays pour ce pays utopique dans lequel il a grandi. Il affirme que les ignorants sont heureux, car une fois qu'on comprend les jeux politiques, nationaux et économiques cachés derrière les guerres yougoslaves, on en est malheureux. « Moins tu en sais, moins tu es malheureux, c'est un conseil qui est appliqué dans tous les systèmes depuis toujours, et qui se réfère à tous ceux qui sentent que quelque chose va arriver, mais ils ne savent pas quoi exactement, ainsi qu'à ceux qui n'acceptent pas l'état actuel de la situation, mais ils savent aussi que le combat sera en vain. » (Karajlić, 2014 : 305). D'autre part, un autre auteur trouve qu'il est nécessaire d'éduquer les jeunes, les étrangers, ainsi que ceux qui ont oublié les détails, pour dire ce qu'est la Yougoslavie. Tito a régné en Yougoslavie jusqu'à sa mort, mais pour certains, il a continué à vivre à travers les ruines de son pays. Son nom renaissait dans les noms de cafés, de hôtels, sur les t-shirts, les bouteilles de vin ou sur les tatouages. Son culte a été créé de son vivant, il était l'homme du peuple, mais intouchable, unique et parfait. Aujourd'hui Tito est immortel. Afin de parler de sa vie, sa mort et sa résurrection, il faudrait mentionner une œuvre qui recueille des opinions positives et négatives mais surtout personnelles sur le personnage de Josip Broz Tito. Il s'agit de l'œuvre *VlasTito iskustvo-past present* [Expérience personnelle sur Tito- passé-présent]. Le titre de cette édition est un jeu de mots : VLAST signifiant autorité et la deuxième partie est le nom de Tito. Cet ensemble donne le mot VLASTITO ce qui veut dire personnel. Il s'agit des impressions et souvenirs personnels de certains artistes sur Tito et son régime. Cette œuvre fut publiée en 2001, l'année où il était possible de faire une analyse objective de l'histoire selon les auteurs. Le livre commence par la citation d'une lettre envoyée au président Tito par un simple ouvrier de la campagne. Il glorifie le progrès, le règne, les choix et le savoir-vivre du maréchal Tito. Les auteurs soulignent l'explication de cette lettre qui est exposée au Musée de l'histoire de la Yougoslavie : « *cette lettre est d'une importance documentaire qui n'est pas seulement le témoin historique de l'époque titiste mais aussi un document qui parle de la relation entre les*

citoyens et la Yougoslavie et qui montre la nécessité d'exprimer cette foi, de la matérialiser et d'en parler. » (Leposavic, 2012 :9).

Ce livre est rédigé avec l'aide du Musée de la Yougoslavie où des conférences traitant de cet œuvre ont eu lieu. Grâce à cette collaboration, ce livre comprend de nombreuses photographies de Tito, de sa jeunesse, des bustes et des monuments édifiés pour le glorifier qui font partie des nombreuses archives du musée. Les auteurs ont rajouté des lettres de citoyens yougoslaves, des cartes postales, des photos de films communistes, des bustes, des archives privées etc.

Le fil conducteur de cette œuvre est résumé dans la citation des philosophes Žižek et Lacan selon laquelle chaque individu doit mourir deux fois, une fois quand il est décédé et une seconde fois quand il est oublié. Chacun a deux morts, la première est physique et la deuxième symbolique. La vie de Josip Broz Tito était complexe, mystérieuse et fascinante, les auteurs de ce livre sous-entendent que Tito a eu au moins une dizaine de vie différentes, alors combien de fois devra-t-il mourir ? (Krisic dans Leposavic, 2012 :13). A travers les essais on retrouve un éventail de réponses différentes. Il se peut que Tito ne meure jamais dans le sens symbolique car il n'a jamais véritablement existé ? Il est aussi possible que sa vie soit prolongée grâce aux mythes et à la pop-culture qui célèbrent son nom. N'oublions pas le slogan « Nous sommes tous Tito » qui englobe cet amour pour l'ancien président. D'un autre côté, les citoyens de l'ex-Yougoslavie sont encore à la recherche d'eux-mêmes et de leur identité, et cela pourrait être la raison pour laquelle les souvenirs de Tito sont encore vifs et majoritairement positifs. Tito est peut-être encore vivant pour s'opposer à l'oubli forcé orchestré par les autorités politiques. Ils ont essayé de changer les noms de rue qui portaient son nom, le nom de villes, des usines, des monuments et des villes entières ont été détruits, mais Tito a survécu à tout.

Je dirais que le ton dans cet œuvre est notamment affirmatif et nostalgique quand il s'agit de ses propres souvenirs, car les réalisateurs, les écrivains, les journalistes yougoslaves se souviennent avec fierté de leur vie sous le régime socialiste. Certains d'entre eux ont participé à l'organisation des fêtes nationales, d'autres se rappellent toujours le serment des pionniers ou bien de la dignité ressentie d'être choisi pour porter le flambeau de la jeunesse. Selon Igor Mirković « *on n'a plus jamais dansé autant et avec tant de passion qu'au début de 1980* » (Livre L'enfant heureux selon Leposavic, 2012 :17). Radoš Glišić, journaliste belgradois a vu la mort de Tito comme une vraie tragédie, il se rappelle la tristesse générale qui a envahi les Yougoslaves,

comme s'ils avaient pressenti la mort de leur pays. Il a pensé qu'« il ne pourrait pas arriver quelque chose de pire après sa mort, j'attendais une meilleure période pour le futur, hélas, je me suis tellement trompé. » (Leposavic, 2012 :23)

Pourtant, il est possible aussi de retrouver des critiques comme celle d'un écrivain qui a vécu à Sarajevo, Ugo Vlaisavljević qui a dit dans son essai : « *La meilleur chose que Tito a faite pendant et après sa vie est le fait qu'il a finalement libéré le siège du pouvoir* » (Leposavic, 2012 :37). Il trouve que la mort de Tito a laissé entrer la démocratie en Yougoslavie. Il souligne que dans ce pays il s'agissait plus du règne de l'imaginaire et de l'idéal présenté par le leader mythique que du pouvoir communiste. Certes, le réalisateur Veljko Bulajić, l'auteur du film *Bitka na Neretvi* [La bataille sur Neretva] dans sa communication confirme que « *les larmes pour Tito étaient les larmes versées pour une qualité de vie exceptionnelle.* » Il a connu Josip Broz Tito personnellement et a fait la série télévisée *Les Mémoires de Tito*. Il souligne que lors de son travail il n'a jamais subi la censure de la part du maréchal et qu'il avait la liberté de filmer sans aucune intervention extérieure.

En continuant les citations des artistes, on arrive à un concept original. Selon Tomislav Gotovac Tito « *représente un grand personnage artistique, je ne l'ai jamais considéré comme un diplomate ou chef de pays, je le voyais plutôt comme un artiste qui joue son rôle* ». Son art, je l'ai intitulé « *paranoja Yu art* » [Paranoïa du yougo-art] (Leposavic, 2012 :75). Rastko Močnik, écrivain slovène continue dans le même esprit en disant que « Tito était le président de la Yougoslavie et en même temps son plus grand artiste. L'art que Tito a inventé a simplement un seul nom- TITO » (Leposavic, 2012 :193). Cet art a influencé la politique socialiste et même mondiale, mais aussi l'art populaire, la musique et le cinéma. Selon cet auteur, le nom de Tito a créé une symphonie artistique, qu'il apparaisse dans les slogans *Tito, le parti, la jeunesse, l'action*, dans la musique populaire *Tant que nous avons le maréchal Tito* ou la chanson néo-folk *Camarade Tito, notre violette bleue*. On sent cette mélodie aussi dans la politique de niveau élevé comme dans *Tito-Nasser-Nehru* où il est décrit comme le fils du peuple, le père des citoyens, l'esprit de la fraternité et l'unité yougoslave ainsi que dans la parole conclue après sa mort *Et après Tito, il n'y a que Tito.* » Dans son texte, Močnik n'arrive pas à trouver d'explication pour ce phénomène nommé Tito. Pourtant, il nous a donné quelques réponses, car il explique que la grandeur du maréchal est dans la conception artistique du domaine de la pop culture et du

néoromantisme. Selon lui, « l'effet Tito est une pop culture romantique : avant tout Tito représente la réalisation romantique de l'idéal – la vie qui devient le chef d'œuvre artistique. » (Leposavic, 2012 :195). Ensuite, à part le romantisme, Tito est aussi la représentation des fantasmes cinématographiques souvent montrés dans ses extrêmes. « *Tito était le clandestin illégal communiste, le bobo mondain, le maréchal et dirigeant d'une grande armée et l'hédoniste sans limites, Broz était un tyran politique et fils du peuple, simple et modeste. Il aimait jouer du piano mais aussi chasser et tuer des ours.* » (Leposavic, 2012 :195).

Il nous reste à conclure que Tito a eu plusieurs visages et que trente ans après sa mort il garde son air mystérieux. Certains se rappellent son charisme soulignant le trait d'un bon vivant, d'autres se souviennent de sa diplomatie internationale. Certains pensent à la gloire internationale que la Yougoslavie a eu pendant le régime communiste, d'autres soulignent la suppression des confessions religieuses et les disparitions de ses rivaux. Les uns soulignent qu'il a aidé le progrès et la modernisation et les autres que cette modernisation était modérée, qu'il s'agissait du progrès par rapport aux pays orientaux et le retard par rapport aux pays occidentaux. Finalement, il n'est pas rare que le nom de Tito provoque un petit sourire, le regret de la jeunesse ou bien la révolte de peur de déblatérer contre le « Vieux chef ». Il paraît que les ex-yougoslaves se rappellent une période de paix après la Seconde Guerre mondiale et du progrès yougoslave, des voyages, des coopérations internationales et de la dignité nationale, et dans leurs souvenirs, le maréchal Tito est dépolitisé, il est plutôt vu comme un bon vivant que comme un dictateur communiste.

4.2.3. De quoi la Yougoslavie est-elle le nom ? ²⁶⁴

Nous pouvons voir que le personnage de Tito ainsi que le récit du passé yougoslave est un sujet fascinant pour de nombreux artistes serbes et un thème qui suscite beaucoup d'intérêt du public. C'est une période historique pas assez étudiée, certes, omniprésente et l'accès à ce morceau de l'histoire balkanique n'est pas facile. Le récit historique, écrit par le vainqueur communiste, a été réécrit, façonné à son gré, et comme tel il a influencé les mémoires intimes des yougoslaves. Quand quelqu'un parle de la Yougoslavie, nous ressentons toujours un mélange de rêve et d'histoire, du réel et de l'imaginaire.

SFRJ za pocetnike [RSFY pour les redoublants] de Dejan Novačić est un livre imaginé et présenté sous forme d'un guide touristique rempli de dessins, de résumés de films et de cartes géographiques. Comme ce qui est écrit dans la préface de ce livre : « *L'auteur s'est autoproclamé conservateur du Musée de la Yougoslavie et il en est fier. Ce livre est un dictionnaire des souvenirs personnels, des rites et traditions, des phénomènes et personnages liés à la Yougoslavie. Le livre RFSY pour les redoublants est un memento du passé oublié, et qui sait, peut-être sera-t-il un guide pour le futur* ». Certes, ce passé que nous décrit Novačić est un peu romancé, embelli, imaginé, ironique et critique. En introduction, l'auteur présente la Yougoslavie et son avènement en prenant exemple sur la Création du monde en 7 jours, où bien sûr Tito a le rôle de Dieu.

²⁶⁴ Paraphrase de Alain Badiou <https://www.monde-diplomatique.fr/2008/01/LAPEYROUX/15544>

*U početku bijaše zemlja bez obličja
I bijaše tama nad bezdanom. I reče Tito :
Neka bude svjetlost. I bi svjetlost.*

*I odvoji Tito svjetlost od tame i
Tito svjetlost naši, a tamu nazva njihov.*

*I opet reče Tito : neka bude zvijezda petokraka
I bi tako. I postavi je Tito na svod nebeski
Da obasjava zemlju sjajem nebeskijem.*

(Novacic, 2009 :1)

Au début, la terre est informe, vide et
Plongée dans les ténèbres, Et Tito dit :
Que la lumière soit. Et la lumière fut.

Et Tito sépara la lumière d'avec les ténèbres et
Il appela la lumière les nôtres et il appela les
Ténèbres les autres.

Et Tito cria : que l'étoile ait cinq branches.
Et l'étoile fut
Et Tito la posa dans le ciel pour qu'elle
Illumine la terre d'une lumière céleste.

Ensuite Novačić rajoute « l'histoire scientifique » où il raconte le vrai récit de la création de la Yougoslavie socialiste. Puis il énumère les caractéristiques géographiques et les frontières yougoslaves, la faune et la flore où il parle particulièrement des animaux domestiques de l'îlot Brioni, l'île privée de Tito où il créa son zoo.



Figure 100 La carte de la RFSY, Ses frontières au sud la séparent de l’Albanie, de la Grèce et ensuite des pays africains. A l’est nous avons l’URSS, la Pologne et l’Irak, au nord l’Autriche et l’Allemagne et finalement à l’ouest l’Italie et La Libye. C’est l’image exagérée de la grande importance que les Yougoslaves ont ressentie pour leur patrie, source Novačić :200

Puis, Novačić explique la démographie du pays en parlant des yougoslaves comme d’un peuple qui n’existe plus.

« Il s’agit d’une population qui a vécu en RFSY seulement pendant la période de 1943 à 1989. C’était un peuple très courageux qui a combattu Hitler et Staline, mais qui n’a pas eu d’ambition à conquérir d’autres populations. C’était une population très modeste. Dans le contexte historique, les Yougoslaves étaient une population des Balkans qui a disparu ou s’est expatriée lors de la dernière décennie du XX^{ème} siècle. Pour faire simple, tous les Yougoslaves sont des émigrés car à un moment de leur vie, ils se sont retrouvés hors des frontières de leur pays. » (Novačić, 2009 :11).



Figure 101 *L'île Brioni et les animaux domestiques yougoslaves*, source Novačić, 2009

Cet auteur continue avec la description du régime politique défini comme auto-dirigeant, « un concept marxiste-anarchiste » ainsi que de l'association sociopolitique du parti communiste et il explique la notion et l'importance des fonctionnaires. Il poursuit avec la notion de pionniers « *ce sont les petites gens qui portent des foulards rouges et leur tâche principale est d'aller à l'école et aussi d'accueillir le maréchal Tito et son épouse, la camarade Jovanka, rentrant de leurs voyages.* » (Novačić, 2009 :19). Ensuite, il mentionne la politique extérieure du pays quand Tito était respecté dans le monde entier et il énumère les chefs d'états qui ont participé à la création des Non-Alignés ainsi que les grandes vedettes cinématographiques hollywoodiennes qui ont rendu visite à Josip Broz Tito. Novačić souligne dans son livre que « *la Yougoslavie est le symbole de l'espoir pour des millions de pauvres et d'affamés du monde entier.* » (Novačić, 2010 :21). Ensuite, l'auteur explique ce qu'est *Partizani* (les partisans) en adaptant son récit à la mythologie grecque où Tito était le Dieu suprême, Zeus. Les autres partisans connus sont sortis de sa tête tandis que Kardelj, le principal théoricien du

modèle de l'autogestion yougoslave est né de l'écume de la mer. Novačić continue la description du quotidien yougoslave : ils habitent dans des immeubles, dans des appartements étroits et petits où la famille est réunie autour de la télé ou de la machine à laver. Il donne la liste des marques yougoslaves d'appareils domestiques et petits appareils ménagers qui facilitent la vie quotidienne. Nous lisons ensuite quelques paragraphes sur les fêtes nationales : la fête nationale de la République, le 1er mai, le 8 mars, la fête de la jeunesse et le Nouvel An en soulignant qu' : « *en Yougoslavie le Père Noël arrive le 31 décembre et non pour Noël car le père Noël yougoslave est athée.* » (Novačić :2010 :64). Comme les Yougoslaves sont très fiers de leurs sportifs et de leurs succès, Novačić fait la liste des sportifs yougoslaves connus et aimés. Ce paragraphe est suivi par une autre passion yougoslave : les plats traditionnels. Ensuite, il continue la présentation des vacances et des voyages. Quant à la question de quand fallait-il voyager en Yougoslavie, l'auteur répond : « *La meilleure période pour faire un voyage en Serbie était les années 1970. Les années 1960 n'étaient pas mauvaises non plus, surtout au bord de la mer Adriatique parce que l'eau était pure, le poisson peu cher et personne ne tirait des collines proches.* » (Novačić :2010 :85). Il finit son livre avec un petit conseil sur comment boire le *rakia*, l'eau de vie yougoslave, suivi par un petit dictionnaire anglais-yougoslave où Novačić montre que les mots comme *s'il vous plaît, excusez-moi, pardonnez-moi, pourriez-vous me dire*, etc. n'existent pas en langue yougoslave. Bien que cet auteur finisse son ouvrage avec l'impolitesse générale des yougoslaves, il n'a pas oublié de souligner « l'âme balkanique » très généreuse et ouverte, toujours prête pour faire la fête, chanter, danser, manger et boire. C'est la dernière chance d'attirer des touristes étrangers qui méconnaissent l'histoire sombre des Balkans.

Leksikon YU mitologije [Encyclopédie de la mythologie yougoslave] est un projet colossal qui a débuté en 1989 avec l'idée des auteurs Dubravka Ugrešić, Dejan Krsić et Ivan Molek, de rassembler les motifs et les symboles de la culture yougoslave.²⁶⁵ Le but était de s'interroger sur la question de l'identité yougoslave, de la présenter et de l'expliquer aux étrangers mais aussi de rappeler aux yougoslaves ce qui les réunissaient jadis. Il semble que la question « Qui sommes-nous ? que les auteurs ont posée au début de leur recherche est devenue « qui étions-nous avant » car au bout de deux ans, la Yougoslavie était au centre de conflits sanglants. Désormais les nouveaux pays indépendants recherchent la définition de leur

²⁶⁵ Voir plus dans préface du *Leksikon Yu mitologije*

identité nationale, alors que l'identité, l'histoire yougoslave a été oubliée, refoulée, les mémoires ont été confisquées, le passé réinterprété, voire nié. Le projet a été mis en attente, mais d'autres personnes ont continué d'y travailler pendant un certain temps, suivant la pensée de Boris Budan que « tout ce qui suit ne signifie pas que c'est meilleur que ce qui le précède. » Ce groupe d'enthousiastes a créé le site web de la *Mythologie de la Yougoslavie* demandant à leurs lecteurs ce qu'est la Yougoslavie et l'identité yougoslave. Les ex-yougoslaves des quatre coins du monde ont commencé à écrire et à donner leurs avis. Au fur et à mesure, le corpus s'élargissait et il était temps de publier le livre. Aujourd'hui, ce livre a eu plusieurs éditions et publications et depuis peu le site de *Leksikon Yu mitologije* fonctionne à nouveau. Les mots et explications sont élaborés selon l'ordre alphabétique. Pour ma part je préfère les regrouper selon le contenu, et je vais donner un exemple pour toutes les lettres.

Les repères de l'identité yougoslave les plus nombreux sont les symboles de la culture populaire : les groupes musicaux, les acteurs yougoslaves, les films populaires, les livres, les revues. Puis, il y a beaucoup d'exemples qui décrivent la nourriture typique ainsi que les boissons. Enfin la liste est complétée par les sportifs, les réalisateurs et finalement les slogans et les institutions du parti communiste. Des musiciens et des groupes musicaux sont aussi présents. Alors, les Yougoslaves parlent des spécialités yougoslaves : *ajvar* - cette spécialité fait partie de l'identité yougoslave, c'est une sorte de tapenade faite de poivrons grillés, de tomates écrasées et de piments. Comme ils disent dans leur dictionnaire : « *chaque femme d'un foyer renommé a sa propre recette secrète dans laquelle elle manifeste son originalité et son authenticité* ». A côté de l'*ajvar* on retrouve *burek*, *cevapi*, *vojnicky pasulj*, *agro supa*, *cedevita*, *kokta*, *cacanka-rakija*, *frankova kava*. Le dictionnaire est rempli de photos de produits d'antan ou de publicités anciennes que les Yougoslaves ont aimées et dont ils rêvent aujourd'hui.



Figure 103 *Cockta*, boisson semblable au Coca-cola, source : Adric, Maric, 2004 :79



Figure 102 *Frankova kava*, le café de Franko
source : Adric, Maric, 2004 :125

Il y a aussi des musiciens comme Bajaga, Balašević Đorđe, Bajramović Šaban, Zdravko Čolić, Đogani, EKV, Bjelo dugme et leurs concerts à Hajdučka česma, Haustori, Idoli etc. Les auteurs ont voulu souligner les grandes stars de l'époque yougoslave qui sont encore présents et aimés dans toutes les républiques. Ils ont aussi cité de grands groupes de rock and roll car ce courant musical était l'expression de la modernité et de la réconciliation politique avec l'ouest, mais aussi le punk qui exprimait la liberté et les sentiments rebelles. Ils n'ont pas oublié la musique gitane et traditionnelle qui est écoutée pendant les mariages et les fêtes familiales.



Figure 104 *Šaban Bajramović*, chanteur de musique tzigane, Šaban Bajramović, source : Adrić, Marić, 2004 :41



Figure 105 Le groupe punk slovène *Laibach*,
Source : Adrić, Marić, 2004 :205

Toujours dans le domaine artistique il faut également citer des théâtres comme l'Atelje 212 de Belgrade, des pièces de théâtre comme *Audicija* ou *Radovan III*, le festival BITEF, le festival de Dubrovacke letnje igre, le Festival du film à Pula, le théâtre KPGT ou le cinéma Europa de Zagreb.

Il y a aussi des films et des séries : *Bitka na Neretvi* [La bataille de Neretva], *Bolji zivot* [La vie meilleure], *Das ist Valter* [C'est Valter], *Kad budem mrtav i beo* [Quand je serai mort et blanc], *Ko to tamo peva* [Qui chante là-bàs ?]. Puis des acteurs et des actrices comme Milena Dravic, Olivera Katarina, Dragan Nikolic, Rade Šerbedžija, Bata Živoinović...



Figure 106 L'acteur Dragan Nikolić, source : Adrić, Marić, 2004 :210

Le phénomène apparu récemment en Serbie et en Croatie, ainsi que dans les autres républiques ex-yougoslaves, fut la communion dans la douleur et la tristesse après le décès de l'acteur Dragan Gaga Nikolic. Il a joué des rôles de grands héros dans les films yougoslaves, toujours très charmants et rebelles, Dragan Gaga Nikolic est resté l'acteur yougoslave type jusqu'à sa mort. Ce jour-là, toutes les chaînes télévisées, tous les journaux et tous les médias électroniques serbes, croates, macédoniens et monténégrins ont publié la nouvelle, et ses films des années 1970 et 1980 ont été rediffusés à la télé sur les chaînes nationales. Les particuliers ont partagé son profil sur les réseaux sociaux en se souvenant de cet acteur célèbre, ils citaient ses répliques de film, ils publiaient ses photos et se rappelaient ses personnages. Les titres dans les journaux étaient : *Les Balkans déplorent la mort de Gaga*, *Le couple d'acteurs préférés de la Yougoslavie tout entière*, *l'ex-Yougoslavie pleure le décès de Gaga Nikolic* (voir les journaux²⁶⁶).

Des livres, des écrivains, des journalistes, des sportifs sont aussi cités et documentés. Ce qui rend cette œuvre plus intéressante est la description des mythes urbains des grandes villes qui font partie de ce livre, comme par exemple l'histoire du fantôme *de Belgrade* : le conducteur d'une voiture sportive qui n'a jamais été arrêté bien qu'il ait brûlé tous les feux rouges de la

²⁶⁶ <http://www.informer.rs/vesti/drustvo/60312/CELA-BIVSA-JUGA-TUGUJE-GAGOM-Zbogom-legendo-Prle-pocivaj-miru>, <http://www.blic.rs/kultura/vesti/fenomen-gaga-i-milena-par-koji-je-volela-cela-jugoslavija/9ebncqt>, <http://www.blic.rs/kultura/vesti/balkan-oplakuje-gagu-ovako-regionalni-mediji-izvestavaju-o-smrti-dragana-nikolica/71h1df5>

ville et n'ait pas respecté les limitations de vitesse. Ensuite, ils ont cité et justifié avec des photographies *les plus beaux gosses de Belgrade, les plus belles femmes yougoslaves*.

Afin de finir la liste, je vais encore citer quelques slogans communistes mentionnés dans ce dictionnaire, ainsi que quelques symboles de l'époque titiste ou des phrases utilisées dans la vie quotidienne des yougoslaves. Par exemple, le livre qui était le cadeau pour tous les élèves avec la mention *Bilo je časno živeti sa Titom* [C'est un honneur de vivre avec Tito], ou bien la chanson *Računajte na nas* [Comptez sur nous]. Il ne faut pas oublier l'île mondaine de Brioni, l'arrivée de Tito et son accueil solennel [« Tito est notre invité préféré et favori »]. Ensuite, la parole de *bratstvo i jedinstvo* [fraternité et unité] a aussi marqué cette période et sa notion est expliquée dans ce livre. Cette devise était l'emblème yougoslave qui rappelait aux yougoslaves de s'aimer et de vivre dans le respect et l'amitié. Josip Broz Tito prononçait souvent dans ses discours : « *Protégez la Yougoslavie comme la prune de vos yeux* ».



Figure 107 *Protégez la Yougoslavie*, source <http://www.leksikon-yu-mitologije.net/>

Ce slogan a été utilisé comme nom pour des usines, des écoles, des centres culturels, et entre autres pour l'Autoroute de « *Bratstvo i jedinstvo* ». Cette autoroute a lié les républiques yougoslaves et aujourd'hui certaines tranches d'autoroute font partie des autoroutes européennes : Ljubljana-Zagreb-Belgrade ou bien Belgrade-Skoplje-Grèce

Afin de comprendre le livre, nous allons le citer davantage en essayant de respecter la présentation alphabétique donnée. Je vais citer des notions pour chaque lettre de l'alphabet serbo-croate, et il y en a trente. Au début de l'ouvrage, nous retrouvons la chronologie illustrée dès la Seconde Guerre mondiale jusqu'à l'année 1992.

La lettre A était réservée à *AFŽ- Antifašistički front žena* [Front antifasciste des femmes], l'organisation socio-politique qui luttait pour l'indépendance économiques des femmes, l'éducation des femmes et leur émancipation. Dans ce texte, il est écrit « lutte pour l'émancipation des femmes du foyer que martelait le slogan yougoslave - le travail a créé l'homme - » (Adric, Arsenijevic, Matic :2004 :39). Sous la même lettre on trouve l'artiste Antun Augustinčić, un sculpteur croate qui était aussi vice-président de l'organisation de AVNOJ [Conseil antifasciste de libération nationale de Yougoslavie]. Parmi ses œuvres les plus remarquables figurent le *Monument de la Paix* devant le Siège des Nations Unis à New York, la statue du *Mineur* devant le siège de l'Organisation internationale du travail à Genève et le *Monument du Yekatit 12* à Addis-Abeba. Mais sa sculpture la plus connue en Yougoslavie est celle de Josip Broz Tito à Kumbrovec.

La lettre B commence avec le nom propre et le titre d'une émission pour enfants. Il s'agit de *Branko Kockica*, selon les auteurs « le coupable de l'idéalisme utopique qui a infesté les jeunes générations tout en chantant : Dans ce monde il existe un empire dans lequel l'amitié règne. »²⁶⁷ Branko était le créateur et le présentateur de l'émission *Kocka, kocka, kockica*, qui était diffusée tous les mercredis à la télévision. Branko prenait les enfants de maternelle et sortait avec eux dans la nature pour leur apprendre chaque fois quelque chose de nouveau. Une fois ils cherchaient des dragons dans les bois slovènes, une autre fois ils apprenaient pourquoi il fallait se brosser les dents, il leur a appris aussi ce qu'était la Yougoslavie. Il a accueilli les enfants de toutes les républiques, ils portaient les tenues nationales et traditionnelles de leur région. Branko leur expliquait : « *Nous habitons un petit pays et pauvre pays. Nous devons être ensemble car un autre grand pays économiquement puissant pourrait*

²⁶⁷ <http://www.leksikon-yu-mitologije.net/branko-kockica/>

nous détruire. Nous anéantir. Nous casser. Je vois, vous ne comprenez pas bien ce dont je vous parle. Allez, je vous demande, savez-vous au moins combien de républiques se trouvent dans notre fédération ? » Une fille répond comme si elle était en cours d'histoire-géographie et donne la bonne réponse. Ensuite, tous ensemble ils citent les six républiques yougoslaves et les deux régions. En même temps, Branko prend une branche pour chacune des républiques et des régions en les groupant ensemble. Toutes ces républiques donnent un seul pays dont les enfants crient le nom : la Yougoslavie.



Figure 108 *Kocka, kocka, kockica*, Comment expliquer ce qu'était la Yougoslavie aux enfants, source : <https://www.youtube.com/watch?v=Y10TKqzGb7I>

Le présentateur réunit les branches avec un fil en racontant que « Si toutes nos républiques sont unies, si nous restons tous les uns à côté des autres, si l'on s'entraide, nous deviendrons alors plus forts, plus stables, incassables. » Puis, il donne les branches unies à un garçon pour les casser, mais c'est impossible. Il rajoute que lorsque les frères sont unis personne n'arrive à les séparer, mais si on se sépare à cause de dispute ou d'incohérence, il est plus facile de casser une branche. Branko sépare les branches et les distribue aux enfants en disant « Allez-y, cassez cette Serbie, et la Slovénie et le Monténégro ». Finalement, ils concluent ensemble que « nous sommes plus puissants quand nous sommes unis ». A la fin de cet épisode, les enfants jurent qu'ils vont garder et protéger leurs pays et leurs compatriotes.

La lettre F présente le fameux *Fića*, le symbole du développement industriel yougoslave. Il s'agit du modèle de la voiture de marque Fiat 600, qui était produite en Yougoslavie. Au bout de quelques années, Fiat a donné la licence à la Yougoslavie pour la production de ce véhicule, et la célèbre *Fića* est en fait la Fiat 750. De 1955 à 1985 l'industrie automobile yougoslave *Zastava* a produit presque un million de véhicule. *Fića* était le symbole de voyage, de progrès, de bien-être, elle était devenue un membre de la famille.²⁶⁸ Dans ce livre il est écrit : « Bien que ce véhicule soit prévu pour le transport de passagers de petites tailles et pour de courtes distances, dans une *Fića* une famille entière peut faire des voyages d'un bout à l'autre du pays. » (Adric, Arsenijevic, Matic :2004 :137).



Figure 109 Fiat *Fića*, source : Adric, Maric, 2004 :137

La lettre G explique la notion de *gastarbeiter* - le travailleur à l'étranger, ou « les Yougoslaves partis à l'étranger pour un temps déterminé ». Selon ces auteurs, le *gastarbeiter* quitte la Yougoslavie pour construire une meilleure vie pour lui et sa famille, il travaille dur, il gagne plus qu'avant, mais son pays natal lui manque beaucoup. Il mange des plats nationaux, il écoute la musique traditionnelle et il attend « un temps meilleur qui arrivera bientôt. » (Encyclopédie de la mythologie yougoslave : 144) D'habitude, il ne rentre pas en Yougoslavie avant la retraite ou il ne rentre jamais.

La lettre J avec le terme *JUGA* ou *Yougo* explique l'hypocoristique de la Yougoslavie, c'est-à-dire, les mots que l'on donne à quelqu'un qui nous est proche, à qui on tient beaucoup, à un amour, à un enfant, à une femme. D'habitude Juga est utilisé dans le syntagme *Ma chère Yougo* ou *ma pauvre Yougo*

²⁶⁸ Références utilisées dans un site créé pour les amateurs de Fica,
<http://www.netauto.rs/srpski/news/article/trece-druzenje-ljubitelja-fica>

Hej sloveni [Ô, les Slaves !] était l'hymne national de la Yougoslavie, et pour certains, l'unique hymne qu'ils ont chanté et qu'ils continueront à chanter. Miki confirme :« *Moi, pendant les matchs de football, j'emmène toujours mon drapeau yougoslave avec l'étoile à cinq branches rouges, et je chante mon hymne national Hé Slaves* ».



Figure 110 *L'hymne yougoslave Ô, les Slaves !* source : Adric, Maric, 2004 :157

Ensuite, une notion intéressante est la lettre K avec *kombinovana soba* le salon combiné qui était la pièce principale de l'appartement pendant la période socialiste yougoslave. Il s'agissait d'un salon meublé de deux fauteuils, d'un clic-clac où les parents dormaient et d'une grande console pour la télévision et le rangement. Tous les salons des habitants yougoslaves étaient semblables sans aucun glamour ou détail.

Pour finir la lettre K, on va mentionner encore le mot *kriza*- la crise : « *La crise du capitalisme et du socialisme comme un phénomène mondial - était le titre de la leçon. Parfois on traitait ce sujet plusieurs fois dans l'année scolaire dans différentes matières.* »

La lettre N définit un adjectif possessif souvent utilisé par tous les Yougoslaves dans le même sens : *naši*. Cela veut dire les nôtres, c'est une notion qui regroupe tous les Yougoslaves qui sont partis à l'étranger. En fait comme il est expliqué dans le dictionnaire : « *c'est un euphémisme pour les Yougoslaves qui habitent à l'étranger, peu importe leur république d'origine. Une fois, j'ai entendu un monsieur dire : Les nôtres sont partout, les uns et les autres. Dans cette phrase innocente il nous a tous unis et il nous a adoptés, les siens et les miens.* »²⁶⁹ Les nôtres est un mot utilisé pour nommer les ex-yougoslaves qui se rencontrent hors des frontières de leurs pays, et à l'étranger, ils se trouvent semblables. C'est un mot qu'ils utilisent aussi de peur de mentionner la nationalité ou la langue d'origine et au lieu de demander s'ils parlent le croate ou le serbe, ils ont trouvé un compromis pour parler la même langue, la nôtre.

Od Vardara do Triglava domine sur la liste de la lettre O, il s'agit de la chanson De Vardar à Triglav. Dans cette encyclopédie, l'explication comprend deux notions. La première est « la métonymie yougoslave pour décrire ses frontières et son territoire. » (Adric, Arsenijevic, Matic :2004 :283). La deuxième explication est la citation des paroles de la chanson Yougoslavie « *De Vardar à Triglav, de Djerdap à Jadran, Comme la parure des perles brillantes, étincelle ensoleillée par le soleil clair, Fièrre aux milieux des Balkans, la Yougoslavie* ».

La lettre P commence par *partizan* et souligne le jeu enfantin de l'époque, les partisans contre les Allemands. Il s'agit du jeu des Indiens et des cowboys mais de façon yougoslave, les enfants courent dans les rues en jouant des scènes cinématographiques. Le plus souvent, ceux qui étaient les moins appréciés dans le groupe d'amis jouaient des rôles d'allemands. La lettre P a présenté et expliqué aussi le mot *pionir*, pionnier, la fierté du parti communiste et de la société yougoslave. Lors de leurs premières rentrées à l'école, les élèves étaient inscrits au parti communiste comme jeunes ou pionniers. Ils chantaient des chansons patriotiques, ils jouaient des scènes de la Seconde Guerre mondiale, ils écrivaient des essais sur Tito et ses partisans, ils faisaient des compétitions en l'honneur du maréchal etc. Il n'est pas rare que la majorité des anciens pionniers sachent encore aujourd'hui réciter le serment qu'ils ont appris

²⁶⁹ <http://www.leksikon-yu-mitologije.net/>

par cœur lors de l'entrée dans la vie politique. J'ai assisté à une conférence au Musée de la Yougoslavie, ouverte à tout public, qui avait comme sujet la vie culturelle en Yougoslavie socialiste, et pendant un certain temps, la discussion s'est concentrée autour des pionniers. Soudain, une dame du public s'est levée et avant de poser sa question, elle a souligné : « Je suis fière d'avoir été pionnière de Tito et même aujourd'hui je connais les paroles de *Pionirska zakletva* [Le serment des pionniers] : *Aujourd'hui, quand je deviens le pionnier, je donne ma parole de pionnier, que je vais étudier assidûment et minutieusement, et que je serai un bon ami...* » Elle a récité le serment jusqu'à la fin et la moitié de la salle l'a répété avec elle.

La lettre R garde le souvenir de *radna akcija* [brigade de travail] et la description résume trois souvenirs d'internautes qui ont raconté leur point de vue sur ces actions. Ils ont participé à la reconstruction du pays après la guerre, ils ont bâti des autoroutes gratuitement pendant les vacances d'été et ils ont choisi d'aider leurs pays au lieu de partir au bord de la mer. Les jeunes lycéens et les étudiants étaient logés et nourris dans les auberges de jeunesse, ils travaillaient dur, mais ils se sont amusés, ils ont joué, chanté, dansé, sont tombés amoureux et ont rencontré des jeunes de toutes les républiques. Les plus assidus ont obtenu la médaille du mérite. Et ils en étaient très fiers.

Le S nous renvoie à la langue serbo-croate ou croato-serbe qui y est définie par : « *une langue morte du nom très long qui était particulièrement populaire en Serbie et en Bosnie et Herzégovine.* » (Adric, Arsenijevic, Matic :2004 :231). Puis, les auteurs nous présentent d'une manière ironique et mordante, les *Sept merveilles du communiste* :

- « 1. Chacun possède un emploi.
2. Bien que chacun soit employé, personne ne travaille
3. Bien que personne ne fasse rien, nous avons accompli tous nos objectifs à cent pour cent
4. Bien que tout soit fait à cent pour cent, les magasins ont été fermés
5. Bien que les magasins soient fermés, tout le monde a tout eu
6. Bien que tout le monde ait tout eu, tout le monde vole
7. Bien qu'ils volent, rien ne nous a manqué. »

Ces sept merveilles communistes ont souvent été citées par mes interlocuteurs, bien sûr pas dans la forme sarcastique comme mentionnée ci-dessus. Miki souligne que dans la période

yougoslave, il a trouvé du travail dans son domaine, un CDI qu'il a perdu suite à la destruction du pays.

« Je ne dis pas que j'étais ou que je suis communiste, mais, en 1980 j'ai trouvé du travail, j'avais un salaire, et depuis 2000 j'enchaîne les petits boulots, les petits contrats, qui veut encore embaucher un cinquantenaire ? Du temps de Tito, tout le monde travaillait ». Natalija, étudiante en économie commente :

« Les jeunes de l'époque socialiste, ont tous commencé à travailler après leurs études ou leur baccalauréat. Aujourd'hui, ce n'est pas le cas. Aucun de mes amis ne travaille. Il n'y a pas de poste. »

La lettre T nous présente une phrase clichée mais très souvent utilisée en Yougoslavie. *Tito, pa Bog* ce qui signifie Tito, puis dieu. C'est-à-dire qu'on ne doute pas du président Tito, de ses décisions ou de ses choix, son autorité est placée bien avant l'autorité divine. Dans l'encyclopédie, les auteurs citent une discussion dans un village yougoslave sur l'autorité et l'importance, un monsieur a des doutes, quelqu'un lui pose la question : « Tu as vu ton Dieu ? -Non. - Alors, si tu ne l'as pas vu, comment sais-tu qu'il existe ? Tito, lui existe. Alors, d'abord Tito, et après lui on trouve ton Dieu. » (Adric, Arsenijevic, Matic :2004 :396).

Pour finir, nous arrivons à la lettre Š, le mot qui ressort est *šverc*, contrebande. Le texte dans ce dictionnaire original dit : « En Yougoslavie la contrebande était comme une tradition folklorique. Tout le monde a acheté quelque chose à Trieste, Istanbul, Vienne...Un yougoslave moyen possédait un passeport avec au moins vingt passages de frontières et visitait souvent les villes frontalières. Quand vous ne trouviez pas de sujet commun avec quelqu'un, il était plus facile de parler de la douane. Chacun racontait ses anecdotes, ce qui passait et ce qui ne passait pas auprès des douaniers, qui était arrêté ou qui devait payer une amende. »

L'encyclopédie de la mythologie yougoslave est un ouvrage ample dont l'objet était grandiose : résumer en 400 pages l'histoire, la culture, les habitudes et les anecdotes d'un pays qui n'existe plus réellement. Conçu comme le forum internet où les yougo-nostalgiques laissaient leurs commentaires, ce dictionnaire original a évolué sur la toile pour que finalement sa version papier voie le jour vingt ans après les guerres. L'idée qui a guidé les auteurs était de rappeler aux compatriotes ce qu'ils avaient en commun, mais aussi de laisser un héritage aux jeunes générations qui ne sauront plus les citations de l'époque communiste ou celles des films culte. Ce livre tente de présenter la culture populaire des années 1960-1980

en la mêlant un peu à la politique et à l'histoire ce qui paraît inévitable. Finalement, *Leksikon Yu mitologije* est la bible des yougo-nostalgiques, un dictionnaire des pionniers âgés, et l'encyclopédie des jeunes générations curieuses qui pourrait y retrouver une machine à remonter le temps.

Dans le même style, la chaîne télévisée B92 a enregistré un feuilleton intitulé *La RSFY pour les débutants* où les célébrités serbes et ex-yougoslaves racontent leurs souvenirs sur la Yougoslavie et les événements culturels de l'époque. Ces émissions d'une quarantaine de minutes traitent d'un sujet puis il y a un débat entre le présentateur et les personnages connus ou moins connus de l'époque titiste. Il n'y a que 16 épisodes, chacun est basé sur les sentiments intimes, positifs autant que négatifs sur le phénomène yougoslave. Il est intéressant de constater que l'auteur ne consulte pas l'historiographie ou l'histoire des faits mais trouve les fondements de son œuvre dans les histoires racontées par ses invités, les témoins du temps. Les journalistes de l'époque racontent où il fallait sortir le soir, quelle était la différence entre les clubs belgradois et les salons-cafés zagrebois. Les acteurs expliquent comment ils ont filmé les premiers films des productions d'« Avala film » qui représentaient une production cinématographique importante dans les années 1970 et 1980. Ensuite, les invités entrent dans les détails : pourquoi par exemple il fallait passer ses vacances à Makarska, en Croatie, un lieu prestigieux et indispensable pour les célébrités. L'idée de ce projet est d'intéresser et de présenter le côté positif de l'histoire yougoslave. Personne ne cherche de coupable à la désintégration de la Yougoslavie et personne ne parle de la séparation douloureuse. Les thèmes traités sont les groupes ou les musiciens populaires, la presse, les films et la mode, les habitudes politiques, les boissons ou les plats populaires etc. Sous le slogan *Do You miss YU ?* l'émission présente plusieurs parties : Les anciennes pubs où on a la possibilité de voir les anciennes publicités pour les produits locaux et populaires. Puis, la partie *Mon RSFY fétiche* où une personne célèbre montre ou raconte quelque chose qu'il trouvait indispensable et qui lui rappelle aujourd'hui la période yougoslave. Pour finir une partie du Dictionnaire où les invités expliquent la terminologie de l'époque yougoslave socialiste. Le slogan *Do You miss You* selon les auteurs invitent les jeunes générations à apprendre plus sur la Yougoslavie et vise un public trop jeune pour être nostalgique aujourd'hui, mais qui quand même, réclame cette période insouciante.

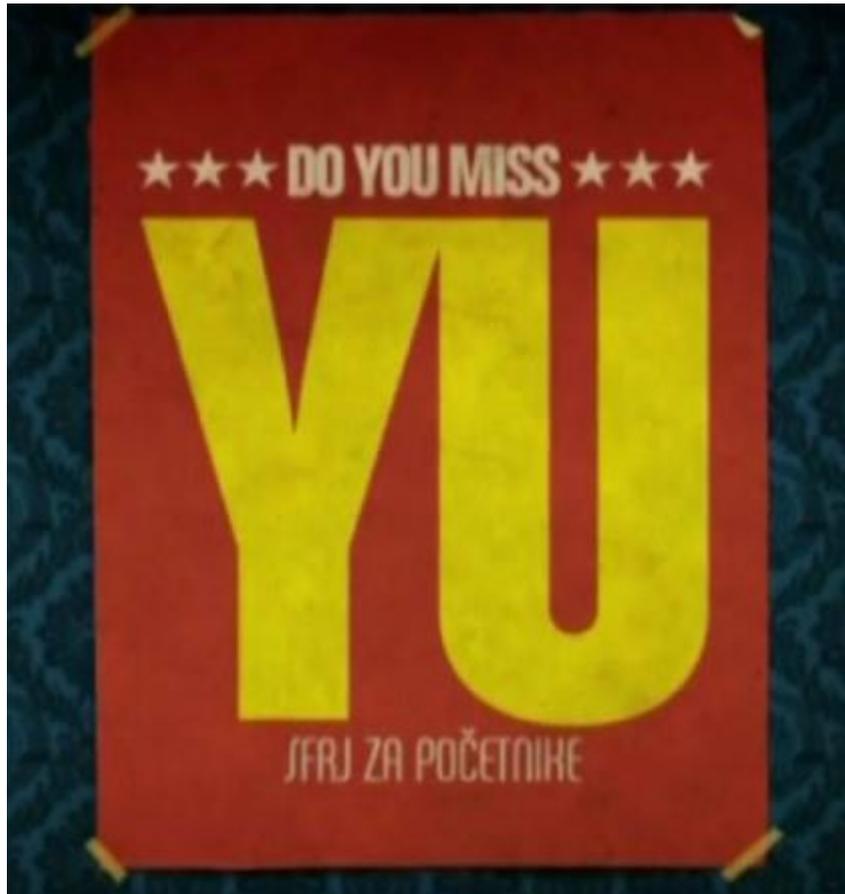


Figure 111 *Do You miss YU*, [Est-ce que la Yougoslavie vous manque ?], source : YouTube

Nous remarquons que les auteurs de cette émission visent un public jeune, car la narration et l'explication des objets, des sujets de conversations ou des événements y sont développés comme si l'on n'avait jamais entendu parler de la Yougoslavie et des événements liés à son histoire. Le ton est fortement marqué par la nostalgique qui vibre dans la voix des interviewés. La majorité des épisodes traite des héros et anti-héros de l'époque yougoslave, des sportifs, des acteurs ou des chanteurs, des mannequins ou des artistes qui ont marqué les années 1960, 1970 et 1980 en Yougoslavie. Le boxeur Mate Parlov, champion d'Europe et champion du Monde, fut un vrai héros yougoslave. Comme le mythe socialiste le suppose, Parlov était un enfant élevé dans une famille d'ouvriers pauvres qui essaya de s'adapter à l'industrialisation, ses loisirs étaient le football et la boxe. En travaillant dur, il est devenu champion de Yougoslavie, et rapidement d'Europe et du Monde. Une fois la Yougoslavie disparue, Parlov a beaucoup souffert. Lorsque l'on lui demandait s'il était nationaliste, il répondait : « *Je suis*

champion du Monde et de Yougoslavie, je ne peux pas être nationaliste »²⁷⁰. Une autre héroïne de l'époque est Nikica Marinović, la première Miss Yougoslavie, en 1966. Il s'agit d'un mannequin né à Dubrovnik, une belle fille modeste, issue d'une famille pauvre. Elle fut première dauphine au concours de Miss Monde. Elle symbolisait la réalisation d'un rêve socialiste. Elle était décrite comme une femme d'une beauté raffinée, élégante, secrète, authentique. Nikica est présentée comme l'*ex-Miss d'un ex-pays*, princesse socialiste et fille d'un pêcheur croate. Après la mort de la Yougoslavie, elle a aussi beaucoup souffert. Elle a fini tragiquement sa vie en se jetant par une fenêtre. La nouvelle de la mort d'une ex-héroïne yougoslave bouleversa le peuple dans toutes les républiques héritières et encore une fois, nombreux sont ceux qui ont trouvé de nombreux parallèles entre la vie et la mort de Nikica Marinović et la gloire puis la fin tragique de la Yougoslavie.

Les phénomènes sociologiques et les souvenirs les plus chers des interlocuteurs sont nombreux et ils ont souvent parlé de la ville italienne de Trieste et du slogan *Trst je naš* [Trieste est à nous]. Il s'agit d'une ville près de la frontière yougoslave, aujourd'hui slovène, où les Yougoslaves allaient chercher des produits occidentaux, tels que les jeans, les chaussures, leurs bandes dessinées, des spécialités italiennes, des appareils électroménagers etc. Ce slogan est une phrase criée au moment où la ville de Trieste fut libérée des fascistes par l'armée yougoslave. La journaliste Duška Jovanović se rappelle à quel point elle était excitée en descendant du train en gare de Trieste et encore plus émue quand elle a acheté ses premiers jeans *Levis*. Elle conclut que « *Trieste était notre Ouest, notre ouest yougoslave.* » La réalisatrice Borka Tomić parlant sur le même sujet, annonce que c'est Trieste qui a perdu le plus à cause de la destruction de la Yougoslavie, car il n'y a plus de touristes serbes qui y passent leurs week-ends (les Yougoslaves suivant la mode, la musique et la cinématographie occidentales et s'en procuraient presque exclusivement en Italie). L'écrivain Momo Kapor explique d'où vient cette habitude yougoslave de bien s'habiller et de porter des vêtements de qualité.

« *L'obsession de l'élégance trouve ses origines dans la curiosité de nos voisins. Nos voisins aiment savoir ce que les autres font, se mêler des affaires qui ne les regardent pas. Par exemple, mes pantalons froissés seraient interprétés comme une dispute entre moi et mon épouse et par conséquent elle ne voulait pas repasser mes habits. Un autre exemple, si je sors dans un T-shirt troué, cela veut dire que je suis pauvre et que je n'ai pas d'argent.* »

²⁷⁰ Citation de l'épisode 1 voir <https://vimeo.com/ondemand/sfrj/153106084>

Les interlocuteurs ont aussi parlé de leurs vacances au bord de la mer Adriatique, en Croatie et ils parlent de la ville croate de Rovinj comme de Belgrade sur mer. Ils se rappellent aussi les protections civiles dont la formation était obligatoire, car chacun devait savoir ce qu'il fallait faire en cas de guerre. Le journaliste Teofil Pančić le décrit comme « le jeu de guerre pour adultes », il fait un parallèle avec les jeux enfantins des indiens et des cowboys. Ensuite la présentatrice Suzana Mančić se rappelle les saucisses achetées dans la rue, vendues dans des kiosques rouges qui étaient implantés dans toutes les rues yougoslaves. Il s'agit de fast food yougoslaves dont le repère était ce kiosque futuriste. Dans un des feuillets, l'architecte Sasa Mehtik, l'auteur de ce kiosque présente fièrement son œuvre qui est aujourd'hui l'un des symboles yougoslaves.

Un autre phénomène social et culturel de l'époque socialiste yougoslave est l'immense amour pour la voiture *Fiat 600* connu sous le nom de *Fića*. L'origine de sa popularité était le prix bon marché ce qui a rendu la *Fića* si appréciée. Chacun pouvait l'acheter surtout s'il s'agissait d'un modèle produit en Yougoslavie selon l'autorisation et la licence d'exportation italienne. Les interviewés se rappellent leurs voyages au bord de la mer dans cette petite voiture, les sièges inconfortables, le volant difficile à manier, le plancher touchant la route, surchargée par les membres de la famille et le poids des valises lourdes et encombrantes. L'acteur Petar Kralj raconte le jeu inventé qui s'appelait *autoball*, une sorte de football mais où les joueurs conduisent leur *Fiat 600*. Comme c'était un modèle petit et rapide, il y avait de nombreux auto-rallyes organisés dans tous les coins du pays. L'acteur Dragan Nikolic, dans le film *Nacionalna klasa* [La classe nationale], a joué le rôle du pilote de rallye dont le nom était Flojd. Aujourd'hui il existe même une expression : *conduire comme Flojd*.

Ainsi, nous avons entendu parler des pionniers et du serment solennel des pionniers ou bien de *BRIGAMA* qui vient de l'argot scolaire, car ce mot signifie les soucis, mais c'est aussi un acronyme des lettres des pays qui touchent les frontières yougoslaves : Bulgarie, Roumanie, Italie, Grèce, Albanie, M- Madjarska [Hongrie], et Autriche.

Une autre livre qui réveille des sentiments mélancoliques de l'ancien pays est *Fajront u Sarajevu* [Fin de partie à Sarajevo], un livre autobiographique de Nenad Janković ou plutôt du docteur Nele Karajlić, son nom de plume. Ce docteur est en fait un titre inventé et faux car il s'est autoproclamé docteur kitch et selon ses amis, il parlait beaucoup et « *il racontait*

toujours des histoires comme les grandes gueules des universités. »²⁷¹ Nele a d'abord créé un nouveau groupe musical *Zabranjeno pušenje* [Interdiction de fumer] qui aujourd'hui existe encore sous le nom de *No-smoking orchestra*, mais dont les membres ont changé. Ensuite, avec un groupe d'amis Nele a aussi organisé une émission *Top lista nadrealista* [Top liste des surréalistes] où il racontait le quotidien bosniaque et yougoslave tout en critiquant les autorités, les préjugés religieux et culturels en Yougoslavie. Ils étaient très jeunes, mais rebelles et leurs voix s'envolaient de Sarajevo jusqu'à Belgrade ou Zagreb. Donc, en 2014, Nele Karajlić a écrit son autobiographie racontant tout ce qui se passait dans les coulisses de cette émission culte ainsi que d'où venait l'inspiration pour les paroles de ses chansons. Le Docteur Nele a quitté sa ville natale de Sarajevo la veille de la guerre en laissant ses amis du groupe, ses camarades acteurs, ses projets, ses voisins et ses amis d'enfance. Il a eu peur, il a voulu protéger sa famille, et il a prononcé une phrase que les citoyens de Sarajevo n'ont jamais oubliée : « *Les Serbes n'étaient plus les bienvenus à Sarajevo.* » et aujourd'hui il continue : « *Sarajevo, c'est une fiction, une illusion. Aucun serbe depuis la fin de la guerre n'y est retourné.* »²⁷² Il dit que le Sarajevo d'aujourd'hui n'est plus la même ville et qu'elle n'est surtout pas la capitale de la liberté religieuse, culturelle, nationale. Alors, avant de se lancer dans la lecture de son œuvre, le public avait déjà donné son avis sur ce livre : en Bosnie, le livre et son auteur ont été hués, en Serbie et en République serbe il a été attendu avec impatience. Le livre a éveillé les sentiments nostalgiques de la jeunesse, de la fraternité yougoslaves mais aussi de la haine guerrière des années 1990.

Le titre de son premier livre *Fajront u Sarajevu* que j'ai traduit par *Fin de partie à Sarajevo* cache plusieurs sens et plusieurs niveaux. *Fajront* veut dire la fin, mais la fin de la soirée dans les *kafana*, bistrotts traditionnellement serbes et balkaniques. *Fajront* est suivi par les lumières allumées qui vont chasser les derniers clients, *fajront* sous-entend les longues discussions à la porte des bistrotts quand la musique s'éteint et que les clients continuent leur discussion jusqu'à la porte de la maison. *Fajront* signifie souvent : à plus jamais. Les gens se quittent sans savoir si une nouvelle rencontre aura lieu. Pour cet auteur, *Fajront à Sarajevo* signifie la fin d'une partie de la vie, la fin qui est marquée par la séparation avec sa ville. Il n'aime plus cette ville, il se souvient avec beaucoup d'humour et de tristesse de son enfance et de sa

²⁷¹ Interview dans le quotidien *Novosti* lors de la présentation de son livre.
<http://www.novosti.rs/vesti/scena.147.html:496273-Dr-Nele-Karajlic-Ja-sam-jedan-od-prvih-laznih-doktora-i-na-to-sam-ponosan>

²⁷² <http://www.nspm.rs/sudbina-dejtonske-bih-i-republika-srpska/nele-karajlic-i-nepozeljna-istina-o-srbima-u-sarajevu.html>

jeunesse. Nele examine ses œuvres créatives, déchiffre la clairvoyance et reconnaît la naissance de l'intolérance voire de la haine entre les différentes ethnies et nations des Balkans.

« Il paraît que Sarajevo était une sorte d'expérience du parti communiste avec en tête Tito, une sorte de tour de magie à la limite de l'alchimie, où devant les yeux des spectateurs stupéfaits, on remplit ce chapeau sombre déjà plein de secrets et on y rajoute de la peur, de la haine, de la mauvaise foi, du suspense et une fois que les mots magiques sont prononcés « la fraternité et l'unité » on sort de ce chapeau de l'amour, de la solidarité, de la tolérance et de la générosité. Cette expérience a duré quarante-cinq ans et les résultats ont été désastreux. » (Karajlić, 2014 : 32).

Cependant, Nele Karajlić était fier de sa ville, il avait des amis de toutes les nationalités et religions, il confirme que sa génération post-guerre est apparue comme une expérience réussie où les jeunes étaient libérés du poids des Tchetsniks et des Oustachis de la Seconde Guerre mondiale. Lui, il était yougoslave, mais pour lui :

« À l'époque de ma jeunesse, les facteurs importants étaient la musique, l'humour et l'amitié, et la définition de nation yougoslave était plus la question du bon goût, de l'esthétique, du suivi des courants modernes et pas la question de l'identification nationale. Le yougoslavisme a été égal à la modernité, le progrès, la jeunesse et la beauté. » (Karajlić :2014 :37).

Ensuite, Nele enchaîne ses souvenirs d'enfance partagés entre les matchs de football, l'école, la musique, le parc où il passait le temps avec ses amis du quartier et avec le désir de grandir le plus tôt possible afin d'intégrer le monde des adultes et des jeunes gens, le monde des bistrotts de la bière et de la musique rock and roll. Il entre dans les détails en parlant de la revue préférée de sa jeunesse, des bandes dessinées, de ce qu'il a mangé ou bu, de la musique qu'il a écoutée et des films qu'il a regardés. C'est une des raisons pour laquelle il a été accusé de proclamer la yougo-nostalgie. Lors d'une interview, il a défini la notion de yougo-nostalgie :

« Je suis content d'avoir vécu dans un pays de 22 millions d'habitants, où la musique était de même qualité qu'en Angleterre, dans ce pays où les films comme Secas li se, Doli Bell, [Te souviens-tu de Dolly Bell] de Emir Kusturica], où les groupes musicaux comme Azra, Atomsko sklonste, Bjelo dugme, Leb i sol ont joué pendant des décennies, où les écrivains comme Danilo Kis ont créé leurs ouvrages, je suis fier d'être yougoslave. et je confirme, je suis yougo-nostalgique. Y-a-t-il quelqu'un aujourd'hui dans les républiques héritières qui a fait plus et mieux dans le domaine de l'art ? Non ! » (Interview lors de la promotion de son livre, le 20 mars 2015²⁷³).

²⁷³ La promotion du livre de Nele Karajlic <https://www.youtube.com/watch?v=IA30DTE574s>

Il continue de raconter ses souvenirs dans son ouvrage autobiographique consacré à la création de son groupe *Zabranjeno pušenje* [Interdiction de fumer] et des sketches humoristiques *Top lista nadrealista* [Top liste des surréalistes]. Son ami d'enfance qui a vécu dans le même immeuble, Davor Sučić Sejo, lui a fait découvrir la musique rock and roll et depuis ils ont décidé de faire de la musique ensemble. Malheureusement, aujourd'hui, Sejo est son adversaire et opposant le plus ardent, parce qu'il est déçu par le comportement de Nele Karajlić et qu'il a quitté leur ville natale pendant la guerre. Pourtant, Sejo, Zeja, Nele ont créé le groupe punk et rock qui a commencé à critiquer la société yougoslave, les préjugés, l'intolérance ethnique, le communisme. Ils ont ensuite fondé le courant musical de *new primitivisme* où ils traitaient des sujets sociaux d'une manière brute, simple, sincère et souvent vulgaire.

Dans une de ses chansons il dit : « *nous avons grandi dans un même pays, maintenant on parle trois langues étrangères, on a trois histoires, on a des racines différentes* ». Nele est conscient que rien n'est plus comme avant, et que ses amis bosniaques, musulmans, croates, albanais, ont quitté leur ville natale. En continuant à écouter les paroles de Nele Karajlić, en lisant son livre, en écoutant ses interviews, il garde la même attitude. Pendant les guerres yougoslaves, il a choisi le côté serbe et les habitants de Sarajevo ne le lui ont jamais pardonné. Il a fui en Serbie au début de la guerre et depuis il n'y est plus retourné. Selon lui, Sarajevo n'est plus la même ville, ses habitants ont changé. Ce qui est aussi remarquable est que ses anciens admirateurs sont divisés en deux camps. Ceux qui l'admirent encore, et ceux qui le détestent parce qu'il a trahi sa ville natale. D'un côté il est extrémiste, de l'autre côté c'est un vrai patriote. Selon certains il a éveillé la haine contre les musulmans, les autres le trouvent réaliste et se reconnaissent dans ses paroles et son expérience. Certes, ses chansons sont encore écoutées et chantées, ses vidéos clips regardés par des milliers de gens, et son livre a été plusieurs fois édité dans toutes les républiques ex-yougoslaves.

Velikonja, qui étudie depuis des années ce sentiment mélancolique, trouve trois facettes au sentiment yougo-nostalgique : morbide, mélancolique et divertissant. Nous avons déjà remarqué ces facettes dans les productions culturelles étudiées. Le prochain livre est une œuvre originale qui englobe tous les sentiments mentionnés : mélancolie du temps passé, divertissement grâce à l'imagination des événements qui n'ont jamais eu lieu et morbidité en décrivant la réalité serbe.

Un livre qui est sorti en 2017 poursuit encore plus cette idée de la vie prolongée de la Yougoslavie et a conquis le public ex-yougoslave. Il s'agit du livre *E bas vam hvala !* [Merci pour rien !] de Marko Vidojković. Cette fois-ci, Vidojković a choisi de nous montrer une nouvelle Yougoslavie. Ici, la Yougoslavie n'a jamais éclaté, toutes les républiques sont restées dans la fédération, les Yougoslaves sont en bonne santé, heureux et riches. La marijuana est une substance légale qui, d'ailleurs, aide au développement économique et touristique du pays, la république chargée du développement de cette nouvelle industrie est le Kosovo. La Yougoslavie possède un super-ordinateur, *YuNebo* [YuCiel], un satellite yougoslave qui dessert le réseau de téléphones portables, et *Zastava 1001*, la voiture de production locale. Les habitants utilisent les tablettes *Gorenje*²⁷⁴, les portables de même marque, de super chargeurs pour les téléphones, ils se déplacent en train rapide qui relie Skoplje et Ljubljana en l'espace de 4 heures. Le paradis, non ?

Pour mieux comprendre le contexte de la super-Yougoslavie, Vidojković introduit quelques changements dans l'histoire yougoslave. En 1991, l'avion qui transportait tous les délégués des républiques yougoslaves : Izebegović, Tuđiman, Milošević, Mesić, Karadžić, Mladić, a pris feu et personne n'a survécu. Ils sont devenus des héros nationaux, un monument très important a été érigé pour rappeler aux yougoslaves qui étaient leurs grands leaders. Heureusement, le gouvernement s'est vite remis et s'est restructuré grâce aux représentants fédéraux issus de toutes les républiques. C'est ainsi que le destin yougoslave a pris une nouvelle dimension. Pas de guerre, pas de crise économique, pas de chômage ou de famine générale. L'économie et l'industrie yougoslaves sont en hausse et le régime politique communiste contrôle le capitalisme yougoslave. Après la révolution industrielle, la Yougoslavie a connu la révolution informatique, les marques locales se développent : *Obod*, *EL Nis*, *Gorenje*, *Zastava*, *Soko*. Elles produisent des téléphones portables, des ordinateurs, des voitures électriques, des avions, des hélicoptères, des trains très rapides. Et chaque ville est desservie par un métro souterrain. Cette utopie de Vidojković reste non-démocratique, tyrannique, non-alignée, auto-suffisante. Soudainement, dans ce pays idéal, des problèmes apparaissent, et ce n'est pas à cause des influences américaines ou européennes, mais des terroristes locaux. Au début, la police enregistre l'apparition de Tchetsniks et d'Oustachis par ci par là, la police secrète les exécute. Mais, ils sont de plus en plus nombreux, et il n'y a pas que des terroristes nationalistes, les Yougoslaves ordinaires s'y mettent aussi.

²⁷⁴ Marque slovène

C'est le personnage principal, Mirko Šipka, agent de la sécurité nationale, responsable du bureau des nouvelles technologies, qui nous raconte en détail son quotidien. Il se rend compte très vite que ces yougoslaves bizarres, déboussolés, viennent d'un monde parallèle. Il est étonné qu'une autre Yougoslavie existe et il se charge de trouver cette dimension parallèle pour examiner le danger. Il découvre un autre monde, un pays sous-développé, les tramways rouillés de son enfance, de vieilles voitures, des habitants mécontents qui sont las de tout. C'est la réalité serbe, croates, bosniaques qui fait peur au camarade Mirko. Il se dit : « *Quelle terreur et quel cauchemar de vivre dans ce pays.* ». Les autorités décident de combattre et de tuer tous les représentants politiques de l'autre Yougoslavie pour se rapprocher de leur réalité idéalisée. Mais, de l'autre côté du miroir, Mirko se rencontre lui-même et découvre des personnes désespérées par les choix politiques et économiques de leurs pays. Une fois rentré « chez lui », il est content d'avoir pu choisir le bon côté. Et, petit à petit, les Yougoslaves misérables ont aussi envie de traverser le miroir et de vivre dans la Yougoslavie de leurs rêves. Sur le quatrième de couverture de ce livre, le journaliste Teofil Pančić écrit : « *Alors, si je trouve le portail du monde parallèle dans ce livre, je m'en vais, vous ne me reverrez plus.* ».

Un de mes interlocuteurs, Goran, me raconte ses impressions : « J'adore les livres de Vidojković, mais celui-ci m'a particulièrement plu. Une fois la lecture finie, je me suis posé la question de savoir pourquoi notre Serbie n'est pas comme la Yougoslavie de ce livre ? Cette idée qu'il n'y a pas eu de guerre, que la Yougoslavie existe encore, que j'ai un vrai boulot, et que mes amis ne sont pas partis à l'étranger pour chercher une meilleure vie, tout cela m'attire et me plaît. »

Petar m'explique aussi qu'il a lu ce livre, il n'était pas fan de Vidojković, mais le sujet de la Yougoslavie l'a attiré. « Je connais très bien les rues dont Mirko parle. Et plusieurs fois, je me suis promené dans son Boulevard du 29 novembre, et je me suis arrêté devant le numéro indiqué dans le livre en cherchant le portail. Je l'ai aussi cherché dans son avenue Gorges Washington, mais je n'ai rien vu de bizarre. C'est vrai que ce livre m'a poussé à réfléchir. Et s'il n'y avait pas eu la guerre, qu'aurait-été la Yougoslavie ? Est-ce qu'on serait devenu une force économique comme la Chine ? Plus puissante que les États-Unis ? J'aimerais bien vivre dans cet autre monde. »

Dans un chapitre, Vidojković décrit le voyage en Macédoine du camarade Mirko, et afin de se divertir, celui-ci a rejoint le groupe Facebook « *I hate Yugoslavia* ». Il conclut que ce sont majoritairement des étrangers qui font partie de ce groupe et ils sont trente millions.

« Ils en ont eu marre de nos clubs de foot, qu'on soit champions de la Ligue des champions et champions du monde depuis des années. Notre équipe de basket est aussi sur le sommet du monde depuis 22 ans, les frères Djokovic, des champions de tennis, les joueurs de waterpolo, de volleyball, les skieurs, on est des gagnants dans toutes les disciplines. Mais, la haine se développe dans des directions incroyables... » (Vidojković, 2017 :68).

Ce livre est aussi une critique du régime politique actuel en Serbie et le symbole du regret des choix politiques du passé. C'est la façon dont Vidojković offre un refuge à tous ceux qui ont envie de vivre dans un autre monde et la réponse à ce qu'aurait pu être la Yougoslavie.

Les processus de la construction des états-nations dans la région ex-yougoslave ont commencé dans une période complexe qui est le résultat de la destruction du pays. Ces nouveaux états ont imposé des affirmations identitaires. La mémoire et le récit historique se trouvaient au centre des confrontations du pouvoir politique et de nouvelles mythologies se sont installées. Le renforcement et l'encouragement de la haine ethnique, des différences confessionnelles et l'intolérance nationaliste sont présente encore aujourd'hui. En discutant avec les personnes interrogées, j'ai remarqué qu'à la fin de nos rencontres elles commencent à se questionner sur les vrais motifs de la dissolution de la Yougoslavie et elles en trouvent souvent dans les actions extérieures. Les discours qui s'opposent à l'histoire révisionniste sont alors qualifiés de yougo-nostalgique. Ils sont étiquetés d'une connotation péjorative. Certes, tous les sondés ne se déclarent pas comme yougo-nostalgiques, la majorité restent yougoslaves. C'est pourquoi dans cette partie de la thèse nous allons nous interroger sur la nostalgie du régime socialiste et de la période de Josip Broz. Nous allons aussi analyser les productions culturelles en Serbie tout en cherchant la réponse à la question de la yougo-nostalgie.

Il est évident que les mêmes pratiques culturelles et artistiques existent dans l'espace post-yougoslave et il apparaît que les liens entre communautés artistiques yougoslaves n'ont jamais été brisés. Ces productions culturelles serbes, croates, bosniaques, slovènes, monténégrines, macédoniennes nient l'héritage socialiste, et banalisent souvent l'histoire commune yougoslave. Il n'est pas rare qu'ils aident à la construction identitaire en créant un passé imaginaire provoquant un questionnement sur ce qui était réel et ce qui était imaginaire dans l'histoire de la Yougoslavie. Dans ce travail j'essaie de montrer les différentes manières et formes d'expressions artistiques, médiatiques, culturelles en Serbie où la Yougoslavie apparaît dans la production culturelle. Je cherche à identifier l'opinion politique des jeunes

générations serbes grâce aux croisements des politiques de mémoire à la nostalgie du temps titiste, et en cherchant la définition de l'identité yougoslave. Quand nous mentionnons le terme « les générations », il me renvoie à la définition de Todor Kuljić²⁷⁵ « appartenance à une génération signifie partager les mêmes événements qu'ils soient réels ou imaginaires » (Kuljić, 2009 :26). Ces générations ont vécu les mêmes expériences, ont les mêmes valeurs, croyances et repères. Elles ont eu une enfance semblable et elles ont partagé le même espace culturel qu'elles ont continué à développer à l'aide de leurs représentations artistiques. Les artistes de la période post-yougoslave maintiennent le lien avec l'espace yougoslave. L'inspiration majeure dans la production culturelle est entre autres la nostalgie de l'époque titiste et de la Yougoslavie socialiste. Le retour vers le passé surtout idéalisé et romancé donne une nouvelle conception du passé. Nous observons le passé omniprésent, le passé qui existe ici et maintenant. Selon l'auteur Boris Buden²⁷⁶ « le passé est plus actuel que le présent et moins certain que le futur. Aujourd'hui, chacun est invité à juger le passé, à se rappeler d'une manière individuelle le passé, à le comprendre comme il l'entend et à le recréer. Le passé devient un artefact culturel. » (Buden, 2013 :7). Dans les années 1990 parler de la Yougoslavie était un sujet tabou mais les années 2000 ont permis un retour vers le passé et un re-questionnement sur ce pays détruit à la fin du XX^{ème} siècle. L'oubli du passé commun a régné dans la région car la suppression de l'identité yougoslave était une des conditions importantes pour la fondation des identités nationales. Les fondements de la yougo-nostalgie sont résumés par deux notions : celle de l'oubli et celle de la préservation (voir T. Todorov, Les abus de la mémoire, 2005). En guise de conclusion de cette partie, je vais citer la phrase de Borka Tomic qui décrit parfaitement cette production audio-visuelle et les sentiments éveillés, car elle définit ce pays dont ils parlaient comme l'*Atlantide yougoslave*. Tous se souviennent de ce pays qui n'existe plus, qui est perdu, qui a coulé et disparu, et qui était à ce point magnifique et magique qu'on se demande s'il a véritablement existé.

²⁷⁵ Dans son livre, *Sociologija generacije* [Sociologie de la génération], Kuljić examine la construction, l'influence et la force de la génération

²⁷⁶ Le livre *Uvod u proslost* [L'introduction au passé] est écrit comme une partie du projet scientifique Les utopies individuelles, maintenant et auparavant [Individual utopies, now and then]. Dans ce livre il écrit sur la création du réalisateur Želimir Žilnik et cite l'interview de cet artiste où il répondait aux questions liées au passé yougoslave et à la culture yougoslave et post-yougoslave.

4.2.4. Le sentiment doux-amer de la nostalgie

Les tentatives d'écriture sur l'histoire yougoslave à travers les productions culturelles sont nombreuses : le cinéma, les films documentaires, le théâtre, les paroles de chansons populaires. Dans cette section, nous étudierons les productions culturelles qui racontent l'histoire yougoslave en prenant pour personnage principal un ex-yougoslave ordinaire. Nous examinerons le récit artistique sur la Yougoslavie tel que raconté dans la BD *Price iz Jugoslavije* [Les histoires yougoslaves] où le personnage principal se perd dans les antagonismes yougoslaves, ainsi que les pièces de théâtres qui ont choisi la Yougoslavie comme sujet principal.

La seule bande dessinée sur le sujet de la RFSY est intitulée *Les histoires de la Yougoslavie* elle a été publiée en 2015. Il s'agit de la représentation en images de l'histoire de la Yougoslavie depuis le début du XX^{ème} siècle jusqu'à la fin des guerres yougoslaves. Les dessins de cette BD sont de l'artiste Sabahudin Muranović de la ville de Prijepolje. Lors d'un entretien pendant Les Journées de la BD à Leskovac, une ville au sud de la Serbie il déclare : « *Il est temps d'unir notre culture, car nous parlons la même langue, nous avons les mêmes traditions.* »²⁷⁷

Quand il parle de nous, il pense à l'espace culturel de l'ex-Yougoslavie, de la population serbe, croate, bosniaque, macédonienne, monténégrine et slovène. Il interpelle l'union de la production culturelle régionale afin de faire une différence, de laisser une marque et de construire un repère pour la génération qui vient. Muranović continue :

« *J'essaie de contribuer personnellement à ramasser ces fils de la culture pour créer quelque chose en commun. Je tente de lier les histoires qui croisent nos nations pour mettre en valeur nos différences culturelles et ethniques ainsi que d'affirmer les ressemblances parmi nos nations car il y en a plus que des différences. Donc, je cherche le fil conducteur culturel qui répondra aux exigences de tous nos esprits. Ce qu'on fait est le boulot de Don Quichotte, il n'y a pas d'argent ni d'intérêt, alors nous pourrions rembourser nos dettes, et expliquer aux nouvelles générations le passé. Pourquoi nous n'utiliserions pas la BD afin de mieux nous connaître ?* »²⁷⁸.

²⁷⁷ Un entretien avec S.Muranović lors des Journées de la BDs
<https://www.youtube.com/watch?v=NQSl3BAEE>

²⁷⁸ Idem

Ce qui fait la différence dans cette narration est le fait que c'est un roman illustré, et qu'il s'agit d'une histoire intime et personnelle racontée par un personnage qui a vu et vécu les grands moments de l'histoire yougoslave.

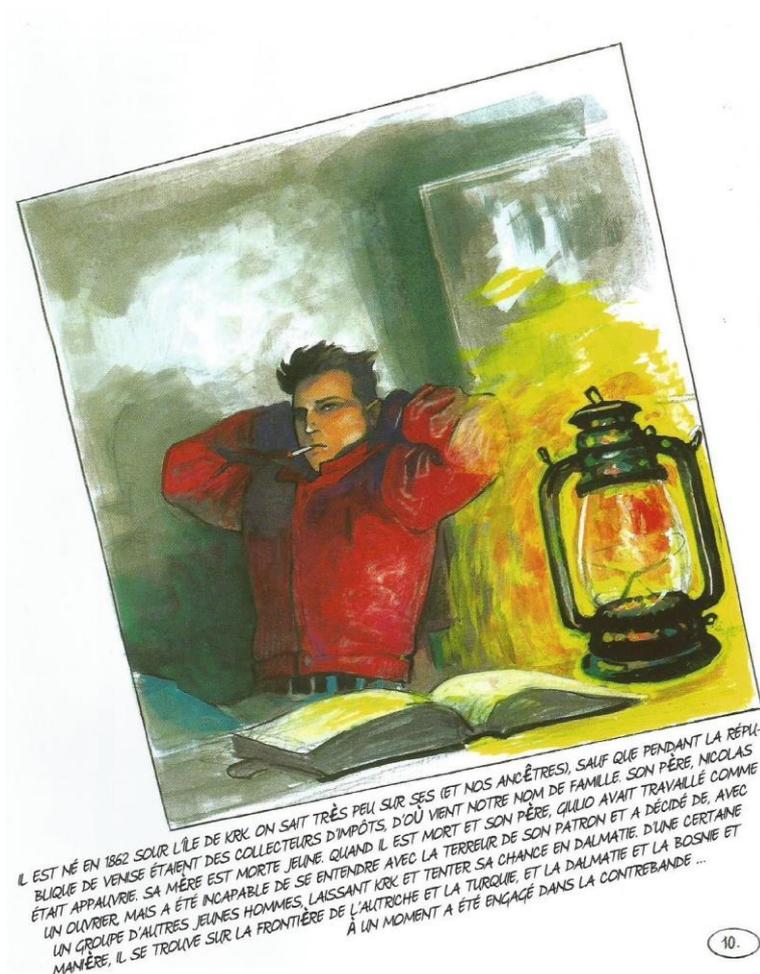


Figure 112 Les *histoires de la Yougoslavie*, La première page du journal intime du grand-père de Benoît, source *Priče iz Jugoslavije* [Les histoires de la Yougoslavie], 2015 :10

L'histoire commence avec l'arrivée du jeune homme, franco-serbe en Serbie, en Voïvodine plus précisément pour rendre visite à son grand-père paternel et passer un certain temps avec lui pour mieux apprendre la langue. En arrivant dans le village natal de son père, il découvre que son grand-père est décédé, mais il lui a laissé un carnet de notes où il a décrit sa vie pour que Benoît, son petit-fils comprenne l'histoire yougoslave et serbe. Pour accentuer les sentiments yougo-nostalgiques de cette œuvre, les créateurs ont choisi le prénom de Jugoslav pour le personnage principal. Benoît prend le journal intime de son grand-père et plonge dans

l'histoire yougoslave et l'étude de l'arbre généalogique de sa famille. Les premières lignes racontent la naissance d'un ancêtre né en 1862 sur l'île de Krk, aujourd'hui en Croatie. Il a déménagé en Dalmatie, sur le continent pour gagner sa vie. C'est à ce moment-là qu'il entend parler de l'organisation révolutionnaire *Mlada Bosna* [Jeune Bosnie], formée de jeunes Bosniaques, Croates et Serbes qui proclamaient l'indépendance de leurs pays. Rappelons que la Bosnie et la Croatie étaient sous le joug austro-hongrois et d'une partie italienne, tandis que les Serbes souffraient encore sous la domination de l'Empire ottoman.

L'ancêtre de Benoît décide de rejoindre les jeunes révolutionnaires, parmi lesquels se trouvaient Gavrilo Princip, l'assassin de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche ce qui a déclenché la Première Guerre Mondiale. Le fils de cet ancêtre est en fait l'arrière-arrière-grand-père de Benoît, Nikola Dacijarević né en 1896 qui est parti de Bosnie pour faire son service militaire et qui fut soldat pendant la Grande Guerre. Nikola a survécu aux guerres balkaniques ainsi qu'à la Grande Guerre quand il avait 18 ans, mais il n'a pas survécu à la Seconde Guerre mondiale, car il a été tué pendant les combats.



Figure 113 Je suis devenu cadre, une personne de confiance qui pourrait aider au progrès de notre société socialiste, au développement du confort des employés et des citoyens et à la protection de la fraternité et de l'unité avant tout, je le ferais, sincèrement et de bon cœur), source : *Price iz Jugoslavije* (Les histoires de la Yougoslavie, 2015 : 110)

Ensuite, le fils de Nilola, Vladimir, fit ses études à Zagreb et à Belgrade, il était fortement influencé par la révolution communiste, et pendant la guerre de 1939-1945, il lutta du côté des partisans. Après la guerre, il est parti à la campagne, appauvri après les combats, il reste quand-même membre du parti communiste. Il a vite oublié les sentiments royalistes pour lesquels ses ancêtres ont perdu la vie. Vladimir se rebelle contre le régime rigide de Tito et il finit à *Goli otok*, l'île pour les prisonniers politiques et opposants au parti communiste. Le grand-père de Nilola est né en Voïvodine et un de ses fils est mort pendant le bombardement de la Yougoslavie en 1999, nous remarquons donc déjà trois générations de cette famille qui ont perdu leur vie dans les différentes guerres. Enfin, nous arrivons à la naissance et à la vie du grand-père de Benoît, qui porte fièrement le prénom de Jugoslav Dacijarević.

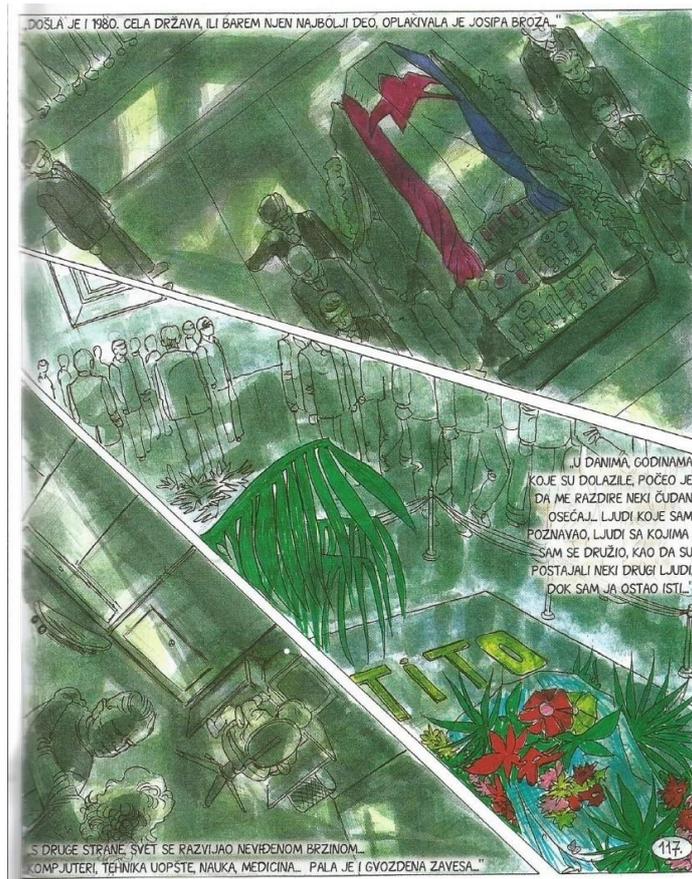


Figure 114 *Les histoires de la Yougoslavie, La mort de Tito, la Maison des Fleurs*, source : *Price iz Jugoslavije, (Les histoires de la Yougoslavie), 2015 :117*

Né dans une famille de partisans, il a été séduit par la doctrine communiste. Depuis son jeune âge, il est membre du parti communiste, d'abord comme pionnier puis comme cadre.

Le Président Josip Broz Tito est décédé le 4 mai 1980. Il a eu des funérailles nationales auxquelles ont assisté de nombreux chefs d'états et de responsables politiques. Quant aux yougoslaves, ils sont arrivés en nombre, 700 000 citoyens pour dire adieu à leur président à vie.



Figure 115 *Les histoires de la Yougoslavie*, S.Milošević est le symbole de la propagande politique nationaliste, manifestation anti-guerre, source *Price iz Jugoslavie* (Les histoires de la Yougoslavie), 2015 :126

Le début de la fin de la Yougoslavie commence en 1980 avec la mort du président Tito. Le grand-père de Benoît est désespéré, mais maintenant c'est le temps de l'action pour son père et pour la jeune génération démocrate. Jugoslav n'a jamais apprécié le régime de Milošević, et il a regardé avec beaucoup de crainte son exaltation politique et démagogique. Il était fier que son fils soit sorti dans les rues belgradoises pour manifester contre la promotion du nationalisme et de la haine qui envahissaient le cœur des yougoslaves.

Militant de l'opposition, le père de Benoît a manifesté tout au long des années 1990 contre le pouvoir de Milošević, c'est à ce moment-là qu'il a rencontré la mère de celui-ci, une journaliste parisienne. Le déménagement en France met fin à l'histoire du grand-père ainsi qu'à l'histoire d'une famille yougoslave.

Parallèlement à sa lecture du journal intime, Benoît rencontre des serbes et d'autres membres de minorités nationales en Voïvodine. Il ignore beaucoup de faits historiques sur la Yougoslavie, il ne connaît pas les traditions serbes et ne sait rien sur les coutumes orthodoxes si bien qu'il pose beaucoup de questions aux gens qu'il rencontre. Après avoir eu les réponses à ses questions, sa vision sur l'histoire yougoslave est encore plus confuse qu'avant. Benoît

représente tous les étrangers intéressés par l'histoire yougoslave qui n'arrivent pas à comprendre ni les raisons de l'éclatement des guerres yougoslaves, ni les différences entre les Serbes, les Bosniaques et les Croates et leurs langues maternelles ni l'animosité pour les autres, car du point de vue d'un étranger, ils sont tous pareils et se ressemblent.

Un jour Benoît part à la pêche avec son voisin, un Croate dont le père a émigré en Serbie après la Seconde Guerre mondiale et en discutant des guerres yougoslaves Benoît demande :

« Contre qui as-tu lutté ?

-Contre les Croates. Nous, les Croates de ce côté du Danube luttons contre les croates de l'autre côté du Danube.

-Attends, les Croates d'un côté luttent contre les Croates de l'autre côté ? Je ne comprends pas. Mais, tu m'as dit que tu étais aussi croate. Tu ne fêtes pas le slava²⁷⁹.

-Mais qu'est-ce que tu racontes ? Les Croates étaient de l'autre côté.

-Tiens, c'est simple. Ils étaient mobilisés là-bas (le côté du Danube qui appartient à la Croatie), et nous étions mobilisés ici (en Serbie) et ils nous ont envoyés lutter les uns contre les autres.

-Tiens, l'oncle d'Uros était serbe et il a été tué de l'autre côté. C'est comme ça la guerre.

-Je ne comprends pas. Qu'est-ce qui vous a envoyés à la guerre ?

-Bah, l'état. Quand ton état t'appelle, tu n'as pas le choix, tu es obligé. »²⁸⁰

Il est évident que chaque dessin de ce roman illustré est touchant et même traumatisant pour certains, surtout ceux qui ont des histoires semblables et qui ont vu dans cette histoire leur propre expérience.

²⁷⁹Slava est une fête religieuse, chaque famille a un Saint protecteur, et la famille fête le jour de la naissance de leur Saint.

²⁸⁰Traduction du dialogue, page 47

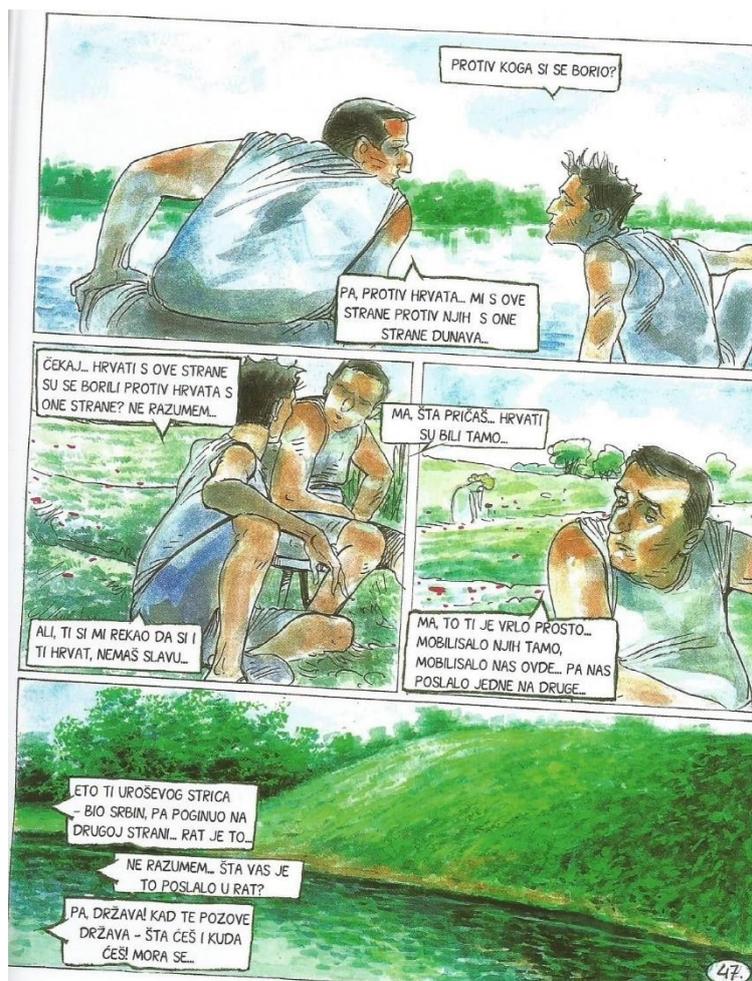


Figure 116 *Les histoires de la Yougoslavie*, L'explication de la guerre, source *Price iz Jugoslavije*, (Les histoires de la Yougoslavie) 2015 :47

L'auteur des illustrations, Sabahudin Muranovic raconte : « L'expérience lors du travail sur ce projet était traumatisante. Ici, on a tous vécu les guerres, mais évidemment tu vis avec tes traumatismes et tu les refoules quelque part profondément parce que tu dois vivre ta vie. La dernière étape de production était particulièrement difficile, car j'ai vécu et revécu des moments pareils et souvent je finissais mes dessins les larmes aux yeux. »²⁸¹ L'histoire de ce roman graphique a été conçu par Predrag Djuric. Djuric qui a écrit le scénario et le texte de ce roman a essayé de relier le passé, le présent et le futur en racontant l'histoire intime d'un individu. Dans son travail, il est facile de remarquer la dimension sociale dans le récit historique ainsi que son point de vue politique et philosophique sur le passé. Il introduit la

²⁸¹ Un entretien avec S.Muranovic lors les Journées de BDs <https://www.youtube.com/watch?v=NQSl3BAEE>

documentation et les faits historiques en fiction, il unit le passé et le présent et raconte un destin humain en le plaçant au cœur des événements décisifs de l'histoire yougoslave et mondiale. En mettant dans le récit la généalogie d'une famille yougoslave, il raconte le développement des idées politiques, sociales et progressistes d'une société depuis la fin du XIX^{ème} siècle. Le destin des ancêtres de Benoît devient le destin tragique d'une grande majorité de Yougoslaves animés par les sentiments yougo-nostalgiques. L'aspiration à la représentation idéalisée du passé yougoslave saute aux yeux et on a l'impression qu'un monde idéal a été détruit, une génération qui a fermé les yeux sur la fraternité et la tolérance a hérité des vestiges de cette utopie. Aujourd'hui, les nouvelles générations affaiblies et désespérées après les conflits armés paraissent incapables de se reconstruire.

Le sujet traité dans cette bande dessinée semble trop complexe pour une BD, mais l'originalité des auteurs, de la forme de présentation et de l'inspiration rendent le lecteur attentif aux détails et conscients du fil conducteur du récit.

Finalement la description de l'artiste est résumée dans une phrase de cette œuvre : « Mon héros est né dans cette BD et il y décède. Tuer un héros, c'est une tragédie. Exactement de la même manière que la Yougoslavie est née et morte. Je suis yougo-nostalgique, ce pays me manque. J'ai été élevé comme un yougoslave, j'ai grandi comme yougoslave et je le suis aujourd'hui. »²⁸²

Le destin tragique de la famille Dacijarevic rappelle le destin fatal de Miloutine, le héros du *Livre de Miloutine* de Danko Popovic. Dimitrijevic souligne l'importance de cette œuvre car sa publication introduit finalement des récits individuels de l'histoire serbe et des points de vue différents de ceux des succès des partisans et du camarade Tito.

²⁸² Idem



Figure 117 *Les histoires de la Yougoslavie, Benoît couvert du drapeau yougoslave, Price iz Jugoslavije, (Les histoires de la Yougoslavie) 2015 :79*

« L'apparition dans l'espace public des mémoires collectives nationales et familiales, qui ont le plus souvent pour source le récit autobiographique d'un parent, était un phénomène nouveau en ex-Yougoslavie, car ces mémoires n'étaient jusqu'alors présentes que dans la sphère privée. Le passage de la sphère privée à la sphère publique est parfaitement illustré par l'immense succès du Roman de Danko Popovic, *Le livre de Miloutine* publié en 1986. »²⁸³ (Dimitrijevic, 2004 :2)

Miloutine est un vieux soldat qui va trouver la mort en prison et c'est la raison pour laquelle il commence à parler. Il parle de sa vie, de son destin tragique de soldat à vie, il veut tout raconter parce qu'il est le seul témoin vivant de sa génération. Petit paysan serbe, il a parcouru le XX^{ème} siècle en faisant la guerre, souvent sans comprendre grand-chose sur les causes des guerres. Il était combattant pendant les Guerres balkaniques de 1912 et 1913 puis soldat pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale. Miloutine avait une vie simple, il était honnête et sincère, presque invisible dans la trame de l'histoire, mais à travers sa vie et

²⁸³ Knjiga o Milutinu, voir plus Dimtrijevic, 2004

ses sacrifices nous y voyons l'histoire du peuple serbe. Finalement, le récit de l'histoire intime sort de la sphère familiale et fermée pour percer la sphère publique. Comme le récit de Miloutine représente une mise en cause de l'histoire officielle yougoslave, peut-être que la BD de Benoît et de sa famille pourront représenter une mise en cause de l'histoire officielle yougoslave post communiste. Jugoslav, le grand-père de Benoît, raconte son expérience, dévoile son point de vue sur les faits historiques, prend part à la guerre, manifeste, fait des choix et assume les conséquences.



Figure 118 et Figure 119 *Les histoires de la Yougoslavie, Adieu la Serbie, Price iz Jugoslavije* (Les histoires de la Yougoslavie) 2015 : 136, 137

Revenons à l'histoire de Benoît et à la fin de ce roman illustré. Déçu en Serbie, perdu dans les récits historiques, ayant des sentiments flous sur l'histoire yougoslave, ce jeune franco-serbe ne sait plus d'où il vient. Au fur et mesure qu'il passe du temps en Serbie, Benoît comprend de moins en moins les habitants de ce pays. D'un côté il est touché par la mélancolie ressentie pour ce pays grandiose que son grand-père lui a décrit, d'un autre côté, il ne comprend rien à

l'état actuel, ne sait pas pourquoi la politique a une si grande influence sur la population. Cependant, après avoir lu le récit historique de sa famille il décide soudainement de quitter la Serbie et de ne plus jamais y retourner car il trouve trop d'antagonismes qu'il ne comprendra jamais.

La production culturelle dans le domaine du théâtre et qui traite le sujet de l'ex-Yougoslavie est particulièrement fructueuse et originale. Aujourd'hui en 2019, la majorité de ces pièces de théâtre mentionnées plus bas figurent encore à l'affiche des théâtres bien que certaines aient été créées il y a quinze ans et que la période traitée date de plus de trente ans. Il paraît que le public serbe a encore et toujours besoin d'écouter des éloges sur sa jeunesse, de critiquer l'état des lieux du moment, de s'interroger sur les causes et les conséquences des guerres yougoslaves et de continuer sa quête sur l'identité collective et personnelle.

Les pièces de théâtre citées ci-dessous ont vu le jour entre 2002 et 2014 et j'ai été guidée par le sujet qui traite de la Yougoslavie ex-titiste. Les institutions où ces pièces sont jouées se trouvent à Belgrade, il s'agit de *Jugoslovensko dramsko poziriste*, *Atelje 212*, *Zvezdara teatar*, *Pozoriste Slavija*. L'exception sera *Pozoriste Petrovac na Mlavi*, un théâtre local d'une petite ville de Serbie centrale qui a eu un succès énorme dans tous les pays ex-yougoslaves.

Tableau 11 Liste des pièces de théâtre qui s'intéressent à la Yougoslavie

1.	<i>Dobro došli u Srbiju</i> [Bienvenus en Serbie]	Jovanović, D, Zvezdara théâtre, 2009	Dans cette pièce de théâtre, le narrateur est un guide serbe qui présente son pays dans toute sa beauté aux touristes étrangers.
2.	<i>Rođeni u Yu</i> [Nés en Yougoslavie]	Mustafić, D, JDP, 2005	Il s'agit d'une œuvre complexe et d'une sorte de recueil des témoignages intimes à la fois critiques et nostalgiques, de l'époque yougoslave
3.	<i>Ratna kuhinja</i> [La cuisine de guerre]	Koprivica S, Atelje 212, 2010	Dans cette pièce, deux cuisiniers d'origines nationales différentes se trouvent par malchance au milieu des combats serbo-croates et bien qu'ils viennent de côtés opposés, ils gardent leur humanité jusqu'à la fin

4.	<i>Zbogom SFRJ</i> [Adieu la RSFY]	Mladenović, K, JDP, 2011	Dans cette œuvre, les enfants d'une mère victime d'un AVC, essaient de lui cacher la réalité sur le démembrement de la Yougoslavie. Ils ont peur que cette nouvelle soit un stress trop fort pour le cœur fragilisé de leur mère.
5.	<i>Kako smo voleli druga Tita</i> [Comment avons-nous aimé le camarade Tito]	Jagodić, M, Pzorište Petrovac na Mlavi, 2005	Un groupe d'ex-yougoslaves se retrouvent dans un café pour fêter l'ancienne fête nationale du 25 mai

En automne 2010, le théâtre belgradois *Atelje 212* a créé un spectacle intitulé *Ex YU/Next YU* dont le slogan était : *Trouvez le pays à votre mesure*. Toutes les pièces de théâtre étaient très populaires. Les artistes rappelaient que l'évocation de la Yougoslavie n'est en rien liée à la politique, la justice ou le régime titiste. Il s'agissait d'une évocation nostalgique des valeurs morales, du mode de vie et de la justice sociale dont la population yougoslave bénéficiait jadis. Mettre en place la session composée de pièces yougoslaves a pour but de s'informer de la popularité et de l'actualité des œuvres créées à l'époque de la Yougoslavie socialiste. Ces artistes veulent créer la nouvelle Yougoslavie du futur comme un espace culturel unique qui réunirait la région dans le domaine artistique et culturel.

Ce théâtre a commercialisé ces pièces en ouvrant un magasin ex-yougoslave où il est possible d'acheter des badges, des tasses, des T-shirts, des casquettes, des sacs, des cartes postales ... avec l'image du maréchal Tito, la Yougoslavie, le drapeau yougoslave etc. Nous allons analyser plus loin la pièce de théâtre *Ratna kuhinja* [La cuisine de guerre], et nous nous interrogerons sur la pièce *Zbogom SFRJ* [Au revoir, la Yougoslavie] qui font partie de ce projet.

Le fil conducteur de la pièce *Ratna kuhinja* [La cuisine de guerre] est : *Dés que tu souris à la guerre, tu la vaincs* ce qui est le slogan de cette œuvre présentée par le théâtre *Atelier 212*. L'histoire de cette pièce de théâtre se déroule dans la cuisine d'un hôtel en Croatie, au bord de la mer à Dubrovnik, ville méditerranéenne chargée d'histoire et qui a été bombardée par l'armée nationale yougoslave en 1991.

La pièce commence par l'entrée inattendue de soldats quand soudainement les combattants serbes envahissent l'hôtel tandis que le personnel dans la cuisine ne comprend rien à ces comportements belliqueux. Les deux chefs de cuisine de l'hôtel sont un serbe Neđo, et un Croate Tomislav, qui échangent volontiers leur origine et leur nationalité selon les besoins. Dès le début, le public sent la rivalité entre les deux cuisiniers, d'abord la concurrence professionnelle et la rivalité géographique qui se manifeste à travers les duels entre les clubs de football locaux. Ensuite, cette différence se manifeste par l'accent de Tomislav qui est né sur la côte croate, et le fort accent de Serbie australe de Neđa. Tomislav et Neđa ne sont pas au courant que Dubrovnik a été prise par les combattants yougoslaves et que leur cuisine est la seule qui pourrait préparer à manger à l'armée. Sans se consulter et contre leur gré, ils deviennent des soldats, leur instinct et leur désir de survie est le plus fort. En dépit de leurs rivalités, ils essaient de survivre ensemble, le cuisinier croate fait semblant d'être serbe, puis après la victoire de l'armée croate, le cuisinier serbe fait semblant d'être croate. Ce n'est pas facile, car ils sont obligés de changer leurs accents, très spécifiques et particuliers, pour se faire passer tantôt pour un serbe tantôt pour un Croate. Neđo a aussi réussi à chanter l'hymne croate tandis que Tomislav a changé son blouson marin pour un uniforme yougoslave. Ils s'entraident sans cesse essayant de rester humains et amis même en temps de guerre.



Figure 120 *Ratna kuhinja* [Cuisine de guerre], le personnage de Tomislav qui montre aux soldats serbes que l'autre cuisinier est croate et pas lui, source : <http://www.story.rs/zabava/pozoriste/12377/dragan-bjelogrljic-i-mima-karadzic-zajedno-u-ratnoj-kuhinji>

Le jeu de ces acteurs traduit minutieusement l'absurdité de la guerre, cette œuvre tente de ridiculiser les conflits armés, mais apparemment, nombreux sont ceux qui ne sont pas encore prêts à se moquer de cette période pénible de l'histoire yougoslave. La cuisine de guerre est une œuvre contre la guerre, une comédie qui essaie de rire du passé récent et fragile. Il ne faut pas y chercher de victime ou de coupable, car cette pièce ne le montre pas. Elle présente le destin des personnes normales dans des périodes de guerres, dans des conditions de vie exceptionnelles et particulières, en un mot inhumaines. Ce que cette pièce de théâtre tente de nous raconter est le paradoxe des guerres yougoslaves dont tous ont été victimes et ici le metteur en scène veut réconcilier le peuple. Pourtant, on se demande s'il n'est pas trop tôt pour se moquer d'événements pas si lointains dans le passé ? L'art, le rire et le fait d'en parler est peut-être, une manière d'oublier et de dépasser les moments douloureux d'un passé récent ? Chacun des deux personnages dans *La cuisine de guerre* est plein de préjugés nationalistes et politiques, avant de comprendre que nous sommes tous des êtres humains et pas des marionnettes manipulées pas la machinerie politique et médiatique.

La deuxième pièce de théâtre, *Au revoir la Yougoslavie*, a fondé son histoire sur le film *Au revoir Lenine* de Wolfgang Becker qui raconte le temps de la chute de la République fédérative socialiste de Yougoslavie. C'est l'histoire d'une mère, d'un pays, d'une famille, d'une nation, de l'utopie qui brutalement est devenue réalité. Afin de survivre, on a gardé les souvenirs de cette utopie et on essaie de les revivre de nouveau et de nouveau sans cesse.

L'enseignante yougoslave Jadranka Mitić fait un discours enflammé en l'honneur de l'ancien pays lors du 14^e congrès de la Ligue communiste de Yougoslavie début 1990, dans une atmosphère de colportage et de chaos. Elle fait un malaise cardiaque lors de cette manifestation et ne se réveille que deux ans après. Afin de prolonger la vie de sa mère, son fils, un opposant ouvert au régime titiste et communiste, continue d'inventer la Yougoslavie, pays qui n'existe plus. En regardant cette pièce de théâtre les questions se multiplient : Qu'est devenu l'enthousiasme et le sentiment patriotique pour la Yougoslavie ? Faut-il fermer les yeux devant les crises et les guerres et se réveiller après les conflits ? Sommes-nous sortis de l'ère de l'utopie titiste pour entrer dans l'ère capitaliste et européenne ?

Cette œuvre raconte le démembrement d'un pays et la destruction d'une famille qui essaient, l'un et l'autre, de garder les fragments d'une ancienne vie et de protéger leurs souvenirs. Un

des paradoxes omniprésents dans cette œuvre provient du titre *Au revoir la Yougoslavie* où l'on fait ses adieux à un pays qui n'existe plus alors que tout au long de l'histoire, on évoque des souvenirs et le désir de revivre en Yougoslavie. La première de cette pièce de théâtre fut programmée le 29 novembre, date de l'ancienne fête nationale de la Yougoslavie. Le metteur en scène Kokan Mladenović a expliqué que la Yougoslavie était née d'une idée utopiste qui traînait dans la région des Balkans. Ensuite elle fut réelle et présente pendant des décennies, puis après sa destruction, la Yougoslavie redevient l'utopie toujours aimée par des générations de yougoslaves. Une autre phrase que répète le personnage principal est : « *Vous avez détruit un pays sans en créer un autre plus grand et meilleur.* »

La pièce a été inspirée par le film qui a la même thématique *Good Bye, Lenin*, et qui raconte l'histoire intime d'une famille qui a du mal à accepter les changements. C'est un peu l'histoire de toutes les personnes, de vrais communistes, des yougoslaves sincères qui n'acceptaient pas la mort du pays. En 1990, Zvezdana, la fille de la famille, arrête ses études de philosophie, dépitée et désorientée par les changements et le coma de sa mère Jadranka. Mladen, le fils, un artiste, un combattant de la liberté d'expression, confirme les peurs des yougoslaves en criant que la Yougoslavie n'avait même pas la chance de survivre. Les chars et d'autres véhicules de combats circulent dans les rues belgradoises, la Yougoslavie se déchire, et Jadranka se réveille au milieu de ce chaos. Le médecin conseille à Mladen de faire attention à sa mère afin d'éviter une rechute provoquée par un deuxième choc. Il a compris qu'il faudrait cacher à Jadranka les changements politiques qui ont eu lieu en Yougoslavie. Les mois ont passé, le pays s'est transformé et afin d'éviter un choc brutal au cœur affaibli de sa mère, il commence à inventer une Yougoslavie qui n'existe plus. Il reconstruit autour de sa mère un monde familial, il invite ses amis qui continuaient de lui mentir, il fabrique des journaux, il enregistre les journaux télévisés qui proclamaient la fraternité et l'unité. Certains de leurs amis y participent volontiers, car ils cultivent aussi la nostalgie de l'époque socialiste et jouent leur rôle de camarades exemplaires. Peu à peu, Zvezdana dévoile la vérité à sa mère, tandis que son fils continue sa mise en scène. Maintenant, Jadranka joue le jeu tout en mesurant l'amour de son fils. Elle meurt trois jours après l'édition du dernier journal fabriqué.

La pièce de théâtre suivante dont le nom est *Rodeni u Yu* [Née en Yougoslavie], est une pièce originale et particulière qui traite ouvertement du sujet de la yougo-nostalgie d'une manière sincère et franche. Il s'agit plutôt d'un essai ou d'un mémoire collectif raconté à la manière théâtrale. Au début, chacun des acteurs prononce son numéro d'identifiant de la carte

d'identité et à la fin du spectacle, ils répètent les mêmes numéros en ajoutant leurs noms. Ici les comédiens sont eux- mêmes, ils ne jouent pas de rôle, il n'existe pas de texte. C'est un récit autobiographique des acteurs, des enfants de Yougoslavie. Ils cherchent quelque chose qui est perdu depuis longtemps, ils recherchent et tentent d'expliquer l'identité yougoslave. Au début de cette pièce, les acteurs chantent l'hymne yougoslave *Ô, les Slaves*, qui restera pour la majorité des personnes nées en Yougoslavie le seul hymne chanté avec un sentiment patriotique. Le seul qui s'oppose à cette identité yougo-nostalgique est l'acteur Radovan Vujović, né en 1984 qui est le seul jeune qui joue dans cette pièce. Il est seul, mais il a le courage de se rebeller contre le mythe yougoslave. Ils disent qu'il est impossible de se débarrasser du titisme, de cette histoire utopique d'un passé si lointain.



Figure 121 *Rođeni u Yu* [Nés en Yougoslavie], source : <http://info.arte.tv/fr/destination-yougosphere>

Le réalisateur utilise la phrase : « *mesurer les traces de l'identité yougoslave en chacun de nous* » ce qui est une métaphore très attirante pour expliquer que les générations de nos parents gardent toujours le sentiment d'appartenance à l'identité yougoslave qui n'existe plus. Ces souvenirs d'enfance, d'amours, d'amitiés, d'histoires intimes qui se déroulaient dans un pays disparu est une sorte de séduction du public qui commence à se souvenir de ses propres histoires. Pourtant, ces souvenirs ne sont pas seulement glorieux car certains se rappellent les

indices qui annonçaient le début de la fin de ce pays mythique. Pourtant, il n'est pas difficile de se rappeler que le maréchal Tito a fait naître deux sentiments contradictoires ; le premier est un souvenir plutôt utopique et romantique, le second plutôt critique qui souligne le caractère tyrannique et injuste de la dictature sévère et partielle du parti communiste. Ces souvenirs vont profondément marquer les ex-yougoslaves dont les conséquences toucheront les générations futures. Cette pièce de théâtre démontre le temps où on voyageait, tombait amoureux et s'aimait sans penser à la nationalité ou à l'identité religieuse. Cependant, les acteurs vont aussi parler avec beaucoup d'humour de l'aveuglement sur l'idéologie titiste et du dogme de son système.

La période post-yougoslave, la période des guerres, des meurtres, de l'embargo, les années sans espérance et sans futur sont aussi un des sujets traités dans ce chef-d'œuvre. Mustafić, le réalisateur de cette pièce, explique que cette œuvre est le résultat issu de nombreuses répétitions et dont les dialogues sont empruntés aux pensées et aux sentiments des auteurs. La subjectivité et le côté intime dévoilés par les acteurs rendent cette pièce plus touchante et vraisemblable.



Figure 122 *Rođeni u Yu* [Née en Yougoslavie], source : <http://info.arte.tv/fr/destination-yougosphere>

Cependant, cette pièce n'est pas une œuvre politique bien que les faits historiques y soient nombreux, elle est plutôt une étude sociologique, psychologique et anthropologique car elle explore les sentiments liés à l'histoire de la Yougoslavie. On pose des questions : Comment peut-on être d'un pays qui n'existe plus ? Si notre pays et notre identité n'existent plus, alors, existons-nous vraiment ? Comment peut-on être né en Yougoslavie, un pays dont le nom n'est plus qu'un mot sur le papier ? Comment gérer les sentiments de sérénité et de sécurité qui ont brusquement été anéantis ?

Ce drame va peut-être nous aider à nous confronter au passé et à mieux nous connaître. Une autre question intéressante : un Slovène, un Croate, un Macédonien, un Monténégrin ont-ils les mêmes sentiments d'appartenance à une identité disparue. Enfin, pour les nouvelles générations et pour moi-même qui avons des souvenirs de sanctions, de bombardement, de guerres, la question qui se pose est : serons-nous aussi yougo-nostalgiques à l'image de nos parents, ou bien sommes-nous devenus plus réalistes en grandissant dans une période de crise ?

4.2.5. Reviens Tito, nous te pardonnons tout ²⁸⁴

Nous commencerons cette section en citant le slogan populaire dans lequel les habitants de la Serbie invitent le maréchal Tito à revenir pour les réorganiser dans un beau et grand pays. Ils lui pardonnent toutes ses fautes, car ses héritiers ont entraîné les républiques dans des guerres sanglantes. Un autre slogan *Et après Tito, Tito !*²⁸⁵, exprime l'amour pour le président Josip Broz Tito. Au fur et mesure du temps, ce slogan disparaissait de la mémoire de la population yougoslave envahie par les attitudes nationalistes. Mais depuis 2000, cet amour éprouvé envers Tito reconquiert le public. La question qui se pose est bien : qui ressent cette nostalgie de Tito ? Pourquoi cette émotion apparaît et sous quelle forme elle se manifeste ? Pourquoi le côté positif du président immortel prédomine et qui achète les nouveaux souvenirs ornés de

²⁸⁴ Un des slogans populaires, qui traduit le mécontentement de la population serbe du régime post-communiste. Ils préfèrent largement Josip Broz avec tous ses défauts, ses qualités et la rigueur du régime communiste que les autorités politiques démocratiques.

²⁸⁵ Le slogan apparut après la mort de président Tito, c'est un graffiti omniprésent aujourd'hui

son image ? Parfois il est dépolitisé, parfois idéalisé, parfois Tito est un repère de la révolution ou de la sérénité. Il est aussi le symbole de la jeunesse égarée. Ce retour au passé coloré par les fortes émotions est-il une mélancolie et une nostalgie qui aveuglent les jeunes générations et les vieux pionniers ? Le titisme pourrait-il être un question de style retro, le commerce pur ou la critique du présent injuste ? S'agit-il de la crainte d'un futur incertain ? Que cache l'ombre du maréchal Tito ?

Selon Velikonja ce qui fait la différence entre le titisme officiel et le néo-titisme est le fait qu'avant l'idéologie était puissante et le régime était sévère. La culture et la production culturelle étaient censurées et autocensurées et le sentiment de collectivisme faisait presque loi. Aujourd'hui, aimer le président Tito est un choix individuel. Nous connaissons plein d'histoires de la vie privée, professionnelle et publique de Tito, maintenant tout est dévoilé. Cet auteur confirme que le « *titostalgie* n'est pas une continuité du passé, mais le lien entre plusieurs périodes temporaires qui sous-entend les éléments du passé tout en y ajoutant de nouveaux contenus, des ruptures de continuité, des moments ridiculisés ou ironiques, néo-nostalgie ou retro » (Velikonja, 2010 :41). Tito est maintenant présenté comme un héros dans le contexte positif, son régime comme réussi, le temps de son règne comme heureux.

Un exemple de réveil de l'attachement au personnage de Tito est la pièce de théâtre *Comment avons-nous aimé le Camarade Tito*. Les pièces de théâtre qui traitent de Josip Broz Tito sont moins nombreuses que celles qui traitent de la yougo-nostalgie, mais le personnage du président Tito a pu occuper plus de place sur les scènes des théâtres serbes que sur les écrans de cinémas. La pièce *Kako smo voleli druga Tita* [Comment avons-nous aimé le Camarade Tito] fut au début, jouée par une troupe théâtrale d'une petite ville serbe Petrovac, puis reprise par le théâtre de Slavija à Belgrade. Cette œuvre a vu le jour en juin 2005 et onze ans après, les acteurs sont toujours dans la peau des personnages principaux.

La pièce commence par la chanson folklorique :

Drug Tito nam je posla pismo

Le Camarade Tito nous a envoyé une lettre

Da stvorimo bratstvo i jedinstvo

Pour que l'on crée la fraternité et l'unité

Cette chanson exprime la fierté des anciens yougoslaves. Le personnage principal porte le nom de Titovka, le surnom de Tito, qui était aussi le terme utilisé pour désigner le bonnet bleu que les pionniers portaient lors des cérémonies. Au début de la pièce, Titovka est en train de

ranger et décorer l'intérieur d'un café pour préparer la fête de l'anniversaire de Tito. Il expose des objets, symboles du temps passé : le drapeau yougoslave orné d'une étoile rouge à cinq branches, les imitations du flambeau de la jeunesse, la carte de la Yougoslavie, le buste de Tito devant lequel il chante ce serment : « *Camarade Tito, nous te jurons que nous ne nous détournerons pas de ton droit chemin* »²⁸⁶.



Figure 123 *Kako smo voleli druga Tita* [Comment avons-nous aimé le camarade Tito], moment du serment, source : <https://www.youtube.com/watch?v=sK7sNkjEYN4>

Ce moment sert à introduire le deuxième personnage, un policier retraité qui entre sur la scène en chantant : « *Plus il prononce de mensonges et de contrevérités, plus on tient à Tito* »²⁸⁷. Ensuite, un troisième personnage se présente, cette fois-ci il s'agit du jeune propriétaire du café qui le loue pour la célébration de 25 mai, l'anniversaire de Tito. Le jeune restaurateur ne comprend pas l'amour et la passion de ces invités âgés qui en profitent volontiers. Il a décoré son café pour rappeler à ses hôtes l'époque yougoslave et il révèle que les photographies de Tito, les cartes, les bustes, les statues et les anciennes pièces de monnaie, il les a retrouvées

²⁸⁶ Druze Tito, mi ti se kunemo, da sa tvog puta mi ne skrenemo

²⁸⁷ Sto je vise, jos sto je vise kleveta i lazi, Tito nam je, joj Tito nam je miliji i drazi

dans le grenier de la maison familiale. Il s'est procuré le reste du décor dans les marchés aux puces lors de brocantes. Un quatrième personnage envahit la scène, il s'agit d'une vieille fille originaire d'une ancienne famille belgradoise. Étant bourgeoise et belgradoise, les communistes lui ont confisqué son héritage et tous ses biens. C'est pourquoi elle est arrivée à l'anniversaire de ce dirigeant communiste, pour s'opposer à ses admirateurs. Finalement, tous les personnages sont présents sur la scène, un représentant communiste et un vieux pionner titiste, un policier qui a servi tous les régimes divers, une bourgeoise et un jeune Belgradois qui se moque de l'ancien temps. Titovka est inquiet pour l'avenir serbe car les jeunes d'aujourd'hui sont capitalistes, profiteurs, cosmopolites et traîtres en quittant leur pays natal. De plus, les jeunes générations critiquent le régime communiste, l'extravagance de Tito et l'unification de la pensée yougoslave.

Bien que Titovka ait invité ses camarades yougoslaves à la fête du 25 mai, personne ne s'y est rendu hormis ces quatre personnes déjà présentées. Les deux admirateurs du régime titiste évoquent leurs souvenirs du « bon vieux temps » tout en critiquant la démocratie et la monarchie. Ils organisent aussi la course au flambeau de la jeunesse, ils courent à travers la Yougoslavie en citant les capitales des républiques ex-yougoslaves. Ils mettent les uniformes des pionniers, se coiffent du bonnet bleu et portent le foulard rouge. Comme le jeune restaurateur ne connaît pas les règles de la Marche, Titovka lui explique l'honneur que c'était de participer à la Marche de la jeunesse. Séduit par les chansons et les récitals glorifiant le maréchal Tito et la Yougoslavie, ce jeune capitaliste chante avec les seniors. Ils reproduisent les chorégraphies de la jeunesse yougoslave, ils prononcent les serments, ils lisent des lettres à la gloire du président Tito, ils pleurent de joie et de tristesse. Touché par la sincérité des émotions, la bourgeoise Dunderski avoue qu'elle aimait aussi le maréchal Broz, qu'elle était amoureuse de lui, car il était l'homme le plus beau et le plus élégant, le plus intelligent, le plus courageux et le plus fort parmi tous les Yougoslaves. Comme cet amour pour Tito les réunit et gomme les différences entre les générations, entre les classes sociales et entre les opinions politiques, les protagonistes décident de danser ensemble. A la fin de la pièce, ils dansent la danse traditionnelle yougoslave –kolo²⁸⁸ de Kozara- *Kozačko kolo*. Le public suit avec beaucoup de curiosité et d'attention chaque mouvement des comédiens. Au début le public chante de façon timide, mais à la fin de la pièce ils chantent tous ensemble à pleine voix. Cette œuvre revitalise le sentiment d'appartenance à une identité yougoslave et à un

²⁸⁸ Dance traditionnelle yougoslave où les danseurs se tiennent par la main et dansent en tournant dans un cercle

même pays avec une intensité commune, comme jadis. Les spectateurs se demandent qui a pleuré après la mort du maréchal Tito, qui en est fier et qui le regrette. Ils se rappellent tout ce qui faisait leur passé. En chacun d'entre eux, naît un sentiment d'attachement à ce pays qui n'existe plus. En observant le quotidien, on peut remarquer que certains courent de nouveau avec le flambeau de la jeunesse, des cafés à l'enseigne de Tito ou de la Yougoslavie s'ouvrent, les mêmes chansons se chantent, nous portons des T-shirts avec l'image du maréchal. Est-ce une décision purement motivée par le capitalisme, la critique du présent plutôt sombre ou bien l'idéalisation du temps passé et de l'insouciance perdue ?



Figure 124 *Kako smo voleli druga Tita* [Comment avons-nous aimé le camarade Tito], moment d'échange du flambeau de la jeunesse source : <https://www.youtube.com/watch?v=sK7sNkjEYN4>

J'ai discuté de cette pièce avec mes interlocuteurs et les réactions ont été diverses. Dragan est allé voir cette pièce avec son épouse au théâtre Slavija à Belgrade. « *J'adore cette pièce. Je l'ai vue au moins 5 fois. Je suis allé la voir deux fois avec mon épouse, une fois j'ai ramené mon ami Miki pour la regarder ensemble. Chaque fois, je chante avec les acteurs. J'ai la chair de poule. Les sentiments sont encore plus forts une fois sorti. On était quand même respecté dans le monde entier. Nous étions organisés, rien ne nous manquait. Et maintenant ? Plus rien n'est sûr.* »

Aleksandar et Marko sont allés voir *Comment avons-nous aimé le Camarade Tito* et Marko dit : « *Ma mère m'a presque obligé à l'accompagner au théâtre. Au début je n'ai pas tout compris, et heureusement, elle m'a expliqué la majorité des slogans, des chansons. Elle était vraiment émue en regardant la pièce.* »

Aleksandar a aussi vu la pièce mais il ne la trouve pas très rigolote. « *Pour moi, cette pièce est plutôt triste et plus tragique que rigolote. Je prends le parti du jeune restaurateur, celui qui ne comprend pas ce qui était mieux jadis. C'est une période de tyrannie communiste et pour travailler il fallait être membre du parti communiste. Si tu pensais librement, tu n'avais aucun droit. Dans cette pièce, les gens se rappellent leur jeunesse ils chantent avec les acteurs, ils dansent tous ensemble à la fin, mais je les prends plutôt pour des loufoques.* »

Les chansons, qui animent le plus l'esprit du public, répètent de plus en plus souvent le nom de Josip Broz Tito ou celui de l'ancien pays et ces chansons deviennent très populaires dans toutes les républiques ex-yougoslaves.

Tableau 12 Liste des chansons qui exploitent la yougo-nostalgie

1.	<i>Sve je isto samo njega nema</i> [Rien n'a changé, sauf qu'il n'est plus là]	Tijana Dapčević, 2010	La chanteuse décrit l'état socio-politique des républiques ex-yougoslaves en soulignant que le niveau de la corruption et du contrôle du régime au pouvoir n'a pas changé
2.	<i>Dragi Tito</i> [Cher Tito]	HZA, 2011	L'auteur écrit une lettre au maréchal pour lui décrire la situation décevante et même alarmante dans les républiques yougoslaves
3.	<i>Jugoslavija</i> [Yougoslavie]	Ana Bebić et Željko Vasić, 2015	Les auteurs décrivent leur défaite amoureuse en comparant leur amour pour la Yougoslavie qui a fait le chemin de l'idylle à la déception
4.	<i>Jugoslavija</i> [Yougoslavie]	Amadeus Bend, 2015	L'auteur compare son amour à la grandeur du pays yougoslave et la beauté de

			son amoureuse à la beauté de l'ancien pays
5.	<i>Da sam Tito</i> [Si j'avais été Tito]	Mićko Ljubičić, 2018	Le désir du président actuel serbe, A.Vučić, de devenir aussi aimé, aussi autoritaire et aussi respecté que le maréchal Tito
6.	<i>Diž' se Tito</i> [Lève-toi Tito]	Balkan Parody, 2018	L'appel au président Tito à venir et punir les autorités politiques actuelles dans toutes les républiques héritières

Après la mort du maréchal Josip Broz Tito, de nombreux yougoslaves ont pleuré seuls en restant chez eux, ou en sortant dans les rues du pays tout entier pour partager leur chagrin avec leurs compatriotes. Ce fut un moment où le temps resta figé, où le temps s'arrêta, où l'on se lamentait sur son futur incertain. Certains ont dit qu'ils avaient pressenti la fin brusque de la Yougoslavie. Le maréchal Tito fut glorifié et pleuré partout, dans la rue, les écoles, les cafés et les restaurants qui ne diffusaient plus de musique, dans les salons de coiffure et de beauté, dans les stades, dans les entreprises. Pourtant, les Yougoslaves continuèrent à vivre comme s'il était vivant, ils continuèrent de fêter son anniversaire, à faire passer le *flambeau de la jeunesse* d'une main à une autre, à célébrer les fêtes antifascistes et communistes. Puis, pendant les périodes des guerres yougoslaves et après, quand on oublia intentionnellement la période titiste, et que le nationalisme envahit les nouvelles républiques, le sujet sur la Yougoslavie fut presque interdit. C'est au début des années 2000 que la situation redevint moins tendue, et que l'on commença à s'interroger sur la période socialiste. A ce moment-là les cinéastes se lancèrent dans l'examen des sentiments yougoslaves et réinventèrent le personnage de Josip Broz Tito. Cette fois-ci le maréchal n'était plus parfait, il avait des défauts, mais sa renaissance sur les écrans de cinéma et sur les scènes de théâtres développa le culte de Tito et aida à son immortalité. Avec le temps, son image devient de plus en plus positive à tel point que son régime représente la nostalgie. L'appel au sauveur Tito apparaît souvent dans les chansons populaires, c'est une forme de critique de la vie politique actuelle. La musique est affective, subjective, émotive. Les paroles sont laissées à l'interprétation individuelle de chacun. Les concerts sont un lieu de mémoire emblématique qui nous

marquent souvent profondément. C'est le lieu où les souvenirs collectifs et intimes se mélangent et le souvenir est relatif, il évolue, il change. Nous nous souvenons de l'instant présent, nos souvenirs sont façonnés par nos désirs, nos savoirs, nos peurs, nos espérances. Notre mémoire est influencée par le présent. Les chansons évoquent nos mémoires, nous invitent au retour vers le passé et nous servent à critiquer l'actualité.

En 2005, la chanteuse de musique pop Tijana Dapčević a fait une chanson très aimée par le public : *Sve je isto, samo njega nema* [Rien n'a changé, sauf qu'il n'est plus là].²⁸⁹ Cette chanson glorifie le maréchal Tito et son époque glorieuse. Selon les paroles de la chanson, depuis sa mort en 1980, il n'y a pas eu beaucoup de changements dans la région ex-yougoslave. Certes, Tito n'est plus vivant et la Yougoslavie n'existe plus. Le refrain de la chanson martèle ce manque de progrès :

<i>Sve je isto samo njega nema</i>	Rien n'a changé, sauf qu'il n'est plus là,
<i>Opet Dugme okupio Brega</i>	Bregovic a de nouveau formé le groupe ²⁹⁰ ,
<i>Leta topla, zime pune snega</i>	Les étés sont chauds, Il y a plein de neige en hiver,
<i>Sve je isto samo njega nema</i>	Rien n'a changé, sauf qu'il n'est plus là.

Dans le clip vidéo, la chanteuse porte l'uniforme des élèves pionniers, pour changer ensuite pour l'uniforme du maréchal, le jeu est complet, la boucle est bouclée. Cette chanson a provoqué un intérêt énorme dans toutes les républiques. Quant aux paroles, chaque strophe appartient à une république, on y cite des clichés culturels. Elles sont aussi chantées dans la langue du pays avec l'accent de la région qui est mise en valeur. L'argot et l'accent bosniaque, croate, slovène, monténégrin, macédonien et serbe sont fortement marqués dans les paroles.

<i>Ej; sjecam se kad smo svi bili Valter</i>	Hé je me rappelle qu'on était tous Walter ²⁹¹
<i>i mjesali malter za Brcko-Banovic prugu</i>	Et qu'on préparait le matériel pour le chemin Ferroviaire de Brcko-Banovic ²⁹²

²⁸⁹ <https://www.youtube.com/watch?v=cSBgXBw2xYg>

²⁹⁰ Le groupe rock and roll yougoslave le plus connu dans toutes les républiques fédérales. Il a eu le statut de Rolling stones yougoslave. Les musiciens ont été souvent extravagants, rebelles et entourés de belles filles. Les paroles des chansons étaient souvent polémiques et révoltées.

²⁹¹ Héros fictif cinématographique qui a combattu les Allemands

Dans la première partie, on pense à la Bosnie, dont le héros national et le personnage cinématographique de Walter était aimé dans toute la Yougoslavie et qui représente les Yougoslaves persistants et forts, dans leur combat antifasciste. Ensuite, la chanteuse rappelle les actions de travail de la jeunesse yougoslave participant en tant que bénévoles à la reconstruction du pays. Ici, il s'agit de la construction du chemin de fer Brcko-Banovci. Ce bénévolat était très apprécié car lors de ces séjours, les jeunes rencontraient d'autres jeunes venant de tout le pays, ils chantaient, jouaient, dansaient et tombaient amoureux pendant un ou deux mois d'été. Puis, elle dit :

*A nasu lipu svaki dan
za Evropu udaju,
a na svakoj zurci kao da smo Turci
ajme, narodnjaci sviraju*

Et chaque jour ils essaient de marier
Notre Belle patrie²⁹³ à l'Europe,
Et à chaque fête, comme si
Nous étions des Turcs, la musique folk joue.

Dans cette partie du texte, Dapcevic joue sur les préjugés en imitant les Croates et leur arrogance culturelle car à l'époque ils étaient sur le point d'entrer en sein de l'UE. Mais les jeunes écoutent la musique folk serbe, la musique sauvage qui se sert d'instruments et des mélodies de la musique turque. La musique folk serbe, qui trouve son inspiration dans la musique traditionnelle turque, est très populaire parmi la jeunesse croate, mais contestée dans le public. Elle est vue comme un signe de la barbarie serbe, de mauvaise-éducation et de primitivisme balkanique tandis que les Croates se réclament souvent de leurs origines austro-hongroises et européennes.

Les Monténégrins sont présentés comme des paresseux ce qui est encore un préjugé socioculturel en Yougoslavie, tandis que les Macédoniens regrettent la mort de la Yougoslavie. Les Slovènes disent qu'ils se sentent bien en Yougoslavie et que chaque été ils viennent à Belgrade, ils rendent hommage à Tito dans la Maison des Fleurs et prennent un café dans un centre commercial slovène Mercator où ils se sentent comme chez eux.

²⁹² L'action bénévole de la construction de chemin de fer dans la période post-guerre. Surtout appréciée par la jeunesse ou les jeunes yougoslaves se croisaient et s'amusaient

²⁹³ L'hymne national croate *Lipa nasa*, Notre belle patrie, souvent pour parler de la Croatie on dit Notre belle, comme par exemple l'Hexagone pour la France.

*Nama je bilo v redu takrat in zdaj
nama je vedno u redu
za novo leto pridemo v Beograd
gremo na sprehod u Hise cvetja
popijemo kavico v Mercatorju*

Nous, nous étions bien dans cette union,
Il n'y a pas de différence,
Cet été nous sommes venus à Belgrade,
Nous avons visité la Maison des Fleurs,
Puis nous avons pris un café au Mercator

La chanson finit avec le regret des serbes de ne plus avoir un grand pays moderne. Ils se rendent compte que les politiciens actuels leur mentent. Mais Tito, lui aussi, leur a menti encore plus. Ils citent encore un slogan cliché- *La Serbie jusqu'à Tokyo*, ce qui sous-entend le désir de la création d'un grand pays, de la grande Serbie. Une grande diaspora serbe existe, dispersée dans le monde entier.

*A mogli smo do Tokija
nos k'o u Pinokija
lagali nas tako svi do mile volje
al on je lagao najbolje*

Et nous avons pu arriver jusqu'à Tokyo,
Vous avez le nez comme Pinocchio,
Vous nous avez menti autant que vous pouviez,
Mais c'est lui qui nous a le mieux menti.

Les dernières paroles racontent la grandeur du culte de Tito, que les Serbes ont suivi dans toutes ses réussites, entretiens diplomatiques et voyages intercontinentaux. Grâce à lui, ils ont vécu dans un grand pays où rien ne manquait et où la Yougoslavie avait une sortie sur la mer Adriatique. Aujourd'hui les Serbes n'ont plus de côte maritime et ils se contentent des rives d'un lac artificiel en pleine ville.

*Pesme smo mu pevali
iz Afrike ga cekali
imali smo more i sta bi da nam nije
e, bre, ade Ciganlije*

Nous lui avons chanté des chansons à sa gloire,
Nous l' avons attendu à son retour d'Afrique,
Nous avions la mer, et que c'est que cela ferait que,
nous n'avions pas le lac d'Ada Ciganlija.

Un autre hommage à Tito est fait par HAZ en 2007, un groupe hip pop, dans la chanson nommée *Dragi Tito* (Cher Tito)²⁹⁴:

<i>Dragi Tito, nema više Juge,</i>	Cher Tito, il n'y a plus de Yougoslavie,
<i>sjebaše nas hodže, popovi,</i>	On s'est fait baisé par les imams et par les pops,
<i>mržnja. Sad su nam na vlasti lopovi.</i>	Et par la haine. Maintenant les voleurs sont au pouvoir,
<i>Ne daju više ulicama tvoje ime</i>	Ils ne donnent plus ton nom aux rues,
<i>ništa nije ko prije,</i>	Rien n'est plus comme avant,
<i>komplet Evropa nam se smije.</i>	L'Europe entière se moque de nous.

En fait, cet auteur écrit une longue lettre au maréchal Tito pour lui dire ce qui est arrivé à la Yougoslavie. Dès le début nous entrons directement au cœur du sujet en entendant que la haine est née parmi les nations, et que chaque religion et leurs représentants proclament la sienne comme la meilleure, or pendant l'époque communiste, la pratique de la religion était pratiquement interdite. Ce jeune homme explique que tout a changé, l'échelle des valeurs s'est dégradée, les Yougoslaves se sont tournés les uns contre les autres en entamant des guerres entre frères. Cette chanson est le résumé de tout ce qui est arrivé après la mort de Tito et les conséquences des politiques nationalistes.

<i>Nema posla, nema para, nema bratstva i jedinstva</i>	Il n'y a plus ni travail, ni argent,
	Ni fraternité, ni unité.
<i>ova će djeca imat' sranja od djetinjstva.</i>	Ces enfants n'ont qu'une enfance merdique.
<i>Nisi ni ohladio, a oni spremili su planove</i>	Tu t'es à peine refroidi et ils avaient déjà
	des projets,
<i>Da podijele Jugu i Jugoslovene na klanove,</i>	De partager la Yougoslavie,
	Et les Yougoslaves en clans.
<i>Prvo na republike podijelili Jugu,</i>	Ils ont d'abord divisé la Yougoslavie en républiques,
<i>pa u scra majki poginulih unijeli tugu i bol,</i>	Et puis ont remplis de tristesse et de douleur,
	Les cœurs des mères de ceux tombés au front.

²⁹⁴ <https://www.youtube.com/watch?v=OGwuF0GWKN4>

*rušili jedni drugima crkve i džamije,
isto k'o da ih nisu zajedno gradili ranije.
Našli su razliku
za svaku republiku,
uveli u vlast mržnju i nacionalnu politiku,*

Ils ont détruit les églises et les mosquées,
Comme s'ils ne les avaient pas bâtis ensemble,
Ils ont trouvé des différences,
Et pour chaque république,
Ils ont introduit la haine,
Dans le pouvoir politique et national.

La chanson introduit aussi un ton vulgaire, mais surtout nous pouvons sentir la colère contre les autorités politiques, la déception dans la génération des années 1990 et finalement la révolte contre les décisions politiques.

Le rappeur déplore qu'aujourd'hui, les jeunes sont au chômage, la société sombre dans la pauvreté, et les enfants ont une enfance minable. La solidarité reste à désirer et le slogan fameux de la solidarité et de l'unité n'est qu'un rêve. Il explique en quelques mots que la Yougoslavie a été détruite par la politique nationaliste et la radicalisation religieuse, soulignant que le décès de la république fédérative a suivi la mort du maréchal, Haz démontre que l'invention des différences entre les peuples yougoslaves a été imposée par les leaders politiques qui désiraient l'autonomie politique.

Récemment, l'interprétation serbe d'une chanson mondialement connue, *Despacito* de Luis Fonsi, a vu le jour sur YouTube. Deux versions sont apparues : l'une de l'acteur Mićko Ljubičić, dont nous avons déjà parlé dans les autres chapitres, la seconde est la version filmée par deux jeunes hommes sous le nom de *Balkan parody*. La première chanson est nommée *Da sam Tito* [Si j'étais Tito]²⁹⁵, et la deuxième *Diz'še Tito*²⁹⁶ [Lève-toi, Tito] et les deux ont été vues presque deux millions de fois.

La première version invite Tito à revenir d'entre les morts, car ses héritiers n'ont pas mérité de lui succéder. Les politiciens actuellement au pouvoir répètent que tout ira bien dans le pays, dans la vie politique et sociale et que les habitants ex-yougoslaves sont vus comme des menteurs et des manipulateurs.

²⁹⁵ https://www.youtube.com/watch?v=UayO5y_YaBA *Da sam Tito*

²⁹⁶ <https://www.youtube.com/watch?v=Yrzk5wW0STQ> *Diz'še Tito*

*Diž'se Tito
Ti sada meni si naš'o da popuješ
tesko nama svima sa tobom
vi koji lazete da ce nam biti bolje
zar vas nije stid bar nimalo*

Lève-toi, Tito,
Tu ne me feras pas la morale maintenant,
C'est difficile pour nous tous à cause de toi,
Et vous tous qui nous mentez en nous disant,
que ça sera mieux,
Vous n'avez pas la moindre honte !

*Diž' se Tito ako Boga znas, samo diz' se Tito
bez tebe je ovde sve mahnito
pokrali su Bog samo zna koliko*

Lève-toi, Tito, au nom de Dieu,
Sans toi, ici c'est la folie,
Ils ont volé Dieu seul sait combien.

Ce que nous remarquons est l'appel à l'aide envers Tito tout en faisant une prière à Dieu pour sauver les Yougoslaves. Sachant que le maréchal était communiste et a banni la pratique religieuse, cette évocation du Seigneur est encore plus contradictoire.

*Znas nije to bas hrabro
al' zbogom stara skvadro
i svu rodbinu sabr'o
pa preko grane nabr'o
I kada stignem tamo poslat cu ja vama bam bam
eto vam diploma odoh ograde da farbam*

Tu sais, ce n'est pas très courageux,
Mais, adieu mes vieux potes,
Adieu ma famille,
Je pars à l'étranger,
Et quand je serai là-bas, je vous criera ma haine,
Prenez mon diplôme, je vais peindre des clôtures
à l'étranger.

La seconde critique trouvée dans ces paroles est le renoncement à cette vie connue jusqu'à maintenant. L'auteur s'apprête à dire adieu à ses amis, à ses habitudes, à ses collègues et partir à l'étranger. Il est aussi capable de ramener sa famille dans un autre pays et de commencer une autre vie. Il est conscient que son diplôme universitaire n'a pas de valeur et il préfère faire de la peinture, être serveur ou plongeur dans un pays inconnu que d'accepter les injustices dans son pays natal.

*Elito elito zove zove mito
stani derle kud si pohit'o pohit'o
takvima je Mensa isto što i menza
dje ba ima korza bez ulice Broza*

Elite, élite, ça s'appelle pot-de-vin,
Doucement, petit, pourquoi es-tu pressé ?
Pour vous le MENSA est comme la cantine,
Il n'y a pas de vrai pays sans une avenue au nom de Broz.

Finally, this young man emphasizes that the scales of values have changed. The corruption of state institutions such as the police, the judicial system, is omnipresent. The actors of political life, unworthy and dishonest, shape the deplorable daily life of the Serbian youth.

*Diž' se Tito omladina ode u Puertoriko
kradu nam živote al' zakonito
bogate se mahom inkognito*

Lève-toi, Tito, ta jeunesse part à Porto Rico,
Ils nous volent nos vies, tout en respectant la loi,
Et ils s'enrichissent incognito.

In the words cited in the last lines of this part, we will notice the despair of the Serbian youth. The thirst for change, tired of incompetent politicians who decide their fate, exhausted by the same promises, the young decide to leave their country, their parents and their friends to search for a better future. They reproach their parents for leaving them a worrying future. They criticize the political regime that aggravates the social and economic situation of the country. They prefer to remake their life abroad rather than fighting for a better life where they were born.

Through this chapter, I would like to ask myself what is Yugoslavia today. In the previous chapters, we explored the facts of Yugoslav history in this one we will explore its representations. For 30 years, Yugoslavia no longer exists, yet we still talk about it today. The country is dead, but its inhabitants are alive. Other forms of existence have replaced this deceased country that still lives in the hearts of Yugoslavs. Sometimes, this new form is summarized in the term of the *region*, sometimes under the definition of *Western Balkans* and sometimes it is named *South-East Europe*. All these terms explain the origin of the people who will specify that they come from *ex-Yugoslavia*.

Little by little, a thought, at first timid and fearful, begins to question the population, what would have been the situation of their country on the international scene, if Tito had not died? Today, we witness the appearance of Tito as a marketing product whose name and effigy are resurrected in cafes, night clubs, exhibitions and artistic installations. Moreover, the marshal Tito is a symbol of resistance like Che Guevara. The nostalgic feelings towards the marshal Tito and the era of the peaceful Yugoslavia are omnipresent. The fact that in a cafe in Skopje the boys

macédoniens accueillent les clients en uniforme de pionniers, foulard rouge noué autour du cou dans une salle décorée de photographies de Tito et de cartes de la grande Yougoslavie, témoigne, selon Velikonja, que la « marque Tito » est devenue le produit de marketing par excellence. Le conflit entre tradition et modernité, le passé sombre et le futur incertain a développé une forme de consumérisme et un style populaire de la mode retro.

La question à se poser est : est-ce que les ex-yougoslaves sont prêts à confronter leur passé ? « Qui pourrait être à tel point stupide pour penser que la Yougoslavie est morte parce qu'elle n'existe plus ? » se demande Viktor Ivančić dans son discours (selon Perica et Velikonja, 2012 :239). Le jour où la vraie Yougoslavie a disparu la Yougoslavie imaginaire a vu le jour. La thèse de Perica et de Velikonja selon laquelle que la Yougoslavie a été maintenue dans l'espace culturel par la musique rock and roll. C'est la musique qui a essayé de défendre la fédération et protéger l'union et ce lien qui réunit les peuples yougoslaves reste présent même en 2019.

Le sujet sur la mémoire trop courte ou trop longue des Balkans est une thèse souvent mentionnée dans les travaux sur la Yougoslavie. La réponse évidente aux questions « que retenons-nous » ou « qui oublions-nous », montre la spécificité de la culture de la mémoire des ex-yougoslaves, mais aussi leurs espérances pour l'avenir et leurs attitudes actuelles. Cette image nostalgique de la Yougoslavie qui a vu le jour il y a dix ans, implique l'ancien style de vie, la vie culturelle, l'organisation sociale, les congés payés, les salaires élevés et l'insouciance de la jeunesse. Si la machine à remonter le temps existait, il semble que les Serbes voudraient l'utiliser pour revenir au temps de la Yougoslavie titiste. Pourtant, comme le titre du livre de Pančić²⁹⁷ l'indique, cette machine à remonter le temps en Serbie, doit sûrement être en réparation.

²⁹⁷ T.Panic, *Vremeplov na remontu* (La machine à remonter le temps est en réparation), 2010

4.3. Josip Broz Tito, est-il encore présent en Serbie en 2019 ?

Nous avons exploré l'apparition du sentiment yougo-nostalgique en Serbie depuis l'année 2010, mais depuis un an, ce phénomène décline. Les productions culturelles traitant la Yougoslavie et l'image du président Tito prennent moins de place dans la vie publique serbe. Certes, les changements politiques sont en train, encore une fois, d'influencer la mémoire collective de la population. En 2008, un nouveau parti politique a vu le jour en Serbie, son président a vite gagné en popularité. Il s'agit du parti progressiste serbe avec Tomislav Nikolić et Aleksandar Vučić à la tête de l'organisation. Ces deux acteurs politiques viennent du Parti radical serbe et sont les anciens collaborateurs de Vojislav Šešelj, le leader d'extrême droite. En 2012 Tomislav Nikolic est devenu Président de la République serbe et Aleksandar Vučić est resté son bras droit prenant la place de Premier Ministre. Depuis 2017, c'est Aleksandar Vučić qui dirige le pays. Depuis sept ans, le parti progressiste serbe qui réunissait les anciens radicaux nationalistes, dirige la Serbie vers l'intégration européenne. Ayant la majorité des députés à l'Assemblée Nationale²⁹⁸, contrôlant la majorité des ministères, diminuant la liberté des médias²⁹⁹, ce parti politique regagne de plus en plus la sympathie de la population serbe.³⁰⁰

L'organisation de ce parti politique rappelle celle du parti communiste, d'abord par son grand nombre de membres proclamant leur appartenance au pouvoir actuel, par les manifestations dites spontanées, mais en réalité organisée par les autorités et finalement par le président Vučić, de plus en plus comparé au maréchal Tito. Le président serbe affirme souvent que les réussites de son gouvernement sont semblables et même meilleures que celles du maréchal Tito. Par exemple en 2016, étant premier ministre, Vučić a exprimé sa fierté car « dans son

²⁹⁸ La majorité absolue aux élections législatives pour le Parti progressiste serbe, site Robert-Schuman, <https://www.robert-schuman.eu/fr/oe/1484-le-parti-progressiste-d-aleksandar-vucic-flirte-avec-la-majorite-absolue-aux-elections-legislatives-en-serbie>

²⁹⁹ Le rapport de l'état de l'avancement de la Serbie dans les étapes de l'intégration européenne <http://europa.rs/kljucni-zakljucci-izvestaja-o-srbiji-za-2019-godinu/>

³⁰⁰ Dans l'article du quotidien *Blic*, le journaliste certifie que le parti progressiste serbe a 730 000 membres, <https://www.blic.rs/vesti/politika/proslava-11-godina-sns-vucic-najvazniji-zadatak-da-omogucimo-mladima-srpski-san/dec5dbc>

époque il a construit plus de kilomètres d'autoroute que du temps de Josip Broz Tito. »³⁰¹ Une autre fois dans une émission télévisée il confirme que « je n'ai plus envie d'être aussi bon que Tito, mais de réussir deux fois plus que lui dans la construction d'autoroutes »³⁰². Puis, le président enchaîne les comparaisons : « les gens dirons un jour : ceci a été construit par Tito, et cela par Vučić »³⁰³ ou « en trois ans j'ai fait plus pour la Serbie, que Tito pour la Yougoslavie »³⁰⁴



Figure 125 La caricature par Predrag Koraksić Koraks, la suite des leaders serbes : Josip Broz, Slobodan Milošević, Aleksandar Vučić, source : <https://www.danas.rs/corax/page/10/>

Dans les années 1990 pendant les manifestations de soutien au président Slobodan Milošević la foule chantait « Aujourd'hui le peuple se demande qui remplacera Tito »³⁰⁵ cette personne était Slobodan Milošević, un autre leader autocrate qui a entraîné la population dans les

³⁰¹ Citation de l'article du quotidien *Danas*, <https://www.danas.rs/ekonomija/tito-gradio-industriju-i-energetiku-vucic-samo-puteve/>

³⁰² Citation de son interview montrée dans le journal télévisé en 2016, <https://www.youtube.com/watch?v=WochGXPxkM>

³⁰³ Citation de l'article dans l'hebdomadaire *Nedeljnik*, <https://arhiva.nedeljnik.rs/nedeljnik/portals/news/kad-se-tito-i-vucic-sretnu-na-dan-mladosti-kolumna-draze-petrovica-u-novom-nedeljniku/>

³⁰⁴ Citation de l'article sur le site de la *Radio-télévision Voïvodine*, http://www.rtv.rs/sr_lat/politika/vucic-za-tri-godine-uradio-sam-koliko-i-tito-u-bivsoj-jugoslaviji_714052.html

³⁰⁵ Citation de l'article de *Novi magazin*, <http://www.novimagazin.rs/stav/mijat-lakicevi-farsa>

guerres civiles. Aujourd'hui certains journalistes se demandent si *Tito après Tito* ou *Sloba après Sloba* ne serait pas le président serbe Aleksandar Vučić.³⁰⁶

Selon l'article de l'Aljazeera, Vucic est fier d'être comparé au leader yougoslave « car il ne s'agit pas de détails idéologiques, mais de ce qui reste comme résultat ». A part les progrès dans le domaine industriel et dans la construction des infrastructures du pays, les deux présidents sont comparables du point de vue de la politique extérieure. Tito a créé une zone tampon en Yougoslavie, un pays entre les blocs occidentaux et orientaux, Vučić cherche un équilibre poliarque entre la Russie de Vladimir Poutine et l'Union Européenne. Même Vojislav Šešelj, son ancien camarade du parti radical, a annoncé que « Vučić est meilleur que le serrurier³⁰⁷. Vučić est un super-serrurier ». ³⁰⁸ Vučić continue dans ses éloges en soulignant que « la Serbie d'aujourd'hui, est un pays plus respecté et plus estimé à l'échelle internationale que la Yougoslavie de Tito » ³⁰⁹ Vučić continue en disant que le succès du pays se reflète dans « les visites des diplomates internationaux qui sont plus nombreuses que pendant les meilleures années yougoslaves ». L'estime internationale de la Serbie est un autre point en commun avec la Yougoslavie selon les autorités actuelles. ³¹⁰ Dans sa visite officielle à Nis, Vučić dira qu' « il a ouvert six usines, fait construire des autoroutes, et même une clinique médicale, ce qui est un succès plus grand qu'à l'époque titiste ». ³¹¹

N'oublions pas le régime rigide du socialisme titiste, et le culte de la personnalité du maréchal Tito. Il paraît que Aleksandar Vučić aurait aimé d'être idéalisé par ses citoyens de la même manière. Le parti progressiste serbe est en train de construire un groupe d'admirateurs du président plus ou moins officiel en soulignant ses qualités³¹². Un autre point commun aurait pu être vu dans le désir du président Vučić de garder le pouvoir le plus longtemps possible, et

³⁰⁶ Source l'article sur le site de *l'Aljazeera*, <http://balkans.aljazeera.net/blog/bravar-tito-i-superbravar-vucic-graditelji-puteva-i-kulta-licnosti>

³⁰⁷ Le métier principal du maréchal Tito avant la guerre était serrurier, c'est pourquoi ce métier est souvent utilisé pour désigner le personnage de Josip Broz Tito

³⁰⁸ Source l'article sur le site de *l'Aljazeera*, <http://balkans.aljazeera.net/blog/bravar-tito-i-superbravar-vucic-graditelji-puteva-i-kulta-licnosti>

³⁰⁹ Citation de l'article dans l'hebdomadaire *Vreme*, <https://www.vreme.com/cms/view.php?id=1254117>

³¹⁰ Voir l'article du site qui traitent des événements de Novi Sad, <https://www.021.rs/story/Info/Srbija/98135/Vucic-i-Dacic-sve-cesce-pominju-Tita.html>

³¹¹ Source de l'information, l'article sur le site de B92, https://www.b92.net/biz/vesti/svet.php?yyyy=2018&mm=04&dd=24&nav_id=1385140

³¹² Une vidéo très connue où une dame déclare son amour pour Vucic « je l'aime comme s'il était mon fils. il est le président le plus honnête que nous avons jamais eu » source : <https://www.a1info.net/baba-kroz-suze-volim-vucica-ko-rodenog-sina-on-je-jedini-posten/>, une autre vidéo populaire est la chanson dans laquelle la chanteuse déclare son amour pour le président Vucic qui est « la voix et le salut qui nous va amener à l'Europe » : <https://www.youtube.com/watch?v=FvKORBTDam8>

même, jusqu'à sa mort. Lors de ses déplacements, il n'est pas rare que le président serbe s'arrête pour discuter avec les citoyens, pour les conseiller, les encourager ou leur serrer la main. Un sondage réalisé et publié par DEMOS, nous indique qu'Aleksandar Vučić est la figure politique la plus aimée et le leader le plus efficace juste après Josip Broz Tito. Dans ce sondage réalisé en octobre 2016, Tito a eu 32% de votes des citoyens serbes, et Aleksandar Vučić en a eu 31%.³¹³

Pourtant, dans les productions culturelles, Aleksandar Vučić est l'objet de nombreuses critiques. Il est vu comme un acteur politique très autoritaire et autocratique qui contrôle les médias électroniques et la presse. Dans les textes et les émissions sarcastiques, le président Vučić est décrit comme un autocrate dont le désir est de devenir aussi important que le maréchal Tito.

La seconde version de la chanson *Da sam Tito* (Si j'avais été Tito), est la critique ouverte du président serbe, Aleksandar Vučić. La chanson répond à la question qu'est-ce que celui-ci aurait fait, s'il avait été Tito. L'aspiration du pouvoir tyrannique est mise en valeur ainsi que l'image autoritaire du maréchal Tito.

<i>Da sam Tito</i>	Si j'avais été Tito,
<i>svako bi me za sve pit'o</i>	Tout le monde m'aurait demandé une autorisation,
<i>radio bih žuljevito</i>	J'aurais travaillé dur,
<i>odlučiv'o munjevito</i>	Et j'aurais pris des décisions avec rapidité.

L'auteur de cette chanson, Ljubičić, souligne que celui qui aimerait être Tito, n'aurait pas toléré de rivaux, et préféré contrôler tous les détails.

<i>da sam Tito</i>	Si j'avais été Tito,
<i>vlast bih drž'o grčevito</i>	Je n'aurais jamais quitté le pouvoir ;
<i>reagovao naprasito</i>	J'aurais réagi violemment,
<i>na sve što misle različito</i>	à tous ceux qui m'auraient pas été d'accord avec moi.

Ensuite, il confirme qu'à la place de Tito il aurait arrêté tous les criminels, et aurait officialisé et validé seulement les actes qui auraient été en sa faveur.

³¹³ Source de l'article publié sur le site *Srbija Danas* <https://www.srbijadanas.com/vesti/info/najnovije-istrazivanje-vucic-popularan-skoro-kao-tito-2016-11-16?page=1>

*da sam Tito
lagao bih istinito razbio bih te,
elito, i za čas te prevaspit'o*

Si j'avais été Tito,
J'aurais réellement menti, je t'aurais détruit,
l'élite, et je t'aurais éduqué.

*da sam Tito ne bi postojao mito
sve bi bilo zakonito
pohapsio bih bandito*

Si j'avais été Tito,
La corruption n'aurait pas existée,
Tout aurait été légal,
J'aurais arrêté les bandits.

Il aurait même influencé la culture, le domaine culturel ou artistique en choisissant des œuvres à son gré. A la fin de la chanson, Ljubičić change sa voix et imite la voix du président Vučić en disant qu'il aurait pu être le président Tito et ainsi devenir le président de la Serbie jusqu'à sa mort.

*da sam Tito ukin'o bih
duhovito dozvolio rijalito
i narod bi pomahnit'o*

Si j'avais été Tito, j'aurais interdit
l'humour, j'aurais autorisé les télé réalités,
Et le peuple en aurait été fou.

*da sam Tito strancima bih poklonito šumovito,
brdovito k'o da je moje vlastito
ali nisam Tito.
(mada bih 'ladno mogao da budem i to.)*

Si j'avais été Tito, j'aurais offert les forêts
et les collines aux étrangers,
Comme si cela m'avait appartenu,
Mais je ne suis pas Tito.
(bien que j'eusse pu l'être)

Cette chanson, bien reçue parmi le public serbe et souvent citée, résume le statut du maréchal Tito et de la Yougoslavie d'aujourd'hui. Après une période où le sentiment yougo-nostalgique a envahi la population serbe, ce moment mélancolique est de moins en moins présent. Pourtant, nous continuons à parler de la Yougoslavie d'une autre manière. Elle est le symbole de la stabilité, de la réussite internationale et du progrès économique. Dans ce contexte, Josip Broz Tito est mentionné comme un leader décidé, énergique, mais rusé et malin. La Serbie soigne le souvenir de ce grand pays puissant dont la défaite restera la plus grande déception du peuple serbe.

Conclusion du quatrième chapitre

Dans ce chapitre nous avons examiné les films, les séries télévisées, les pièces de théâtre et les livres qui traitent de la période yougoslave ou de la vie du président Josip Broz. Certains films ou livres, je les ai trouvés toute seule, d'autres m'ont été proposés par mes interlocuteurs. La mélancolie de cette l'époque dorée de l'histoire yougoslave envahit la population qui songe à cette période de paix plein d'espoir. Nous avons constaté que la Yougoslavie émerveille la majorité de la population serbe, mais ce pays dont les Serbes rêvent est un territoire imaginaire, une utopie qui n'a jamais existée. La nouvelle Yougoslavie féérique a vu le jour sur Internet, sur les pages de Facebook qui attirent des milliers internautes. Nous assistons à l'apparition de Tito en tant que produit marketing dont le nom est attribué à des cafés, boîtes de nuit, à de nombreuses expositions et installations artistiques. Tito devient une marque reconnue, un produit de marketing par excellence qui attire le public local et étranger.

La littérature serbe est aussi un champ qui nous offre plein de propositions intéressantes très appréciées par le public. La production littéraire est d'une quantité immense et l'usage du nom du président Tito est courant. Les souvenirs de la Yougoslavie invitent les lecteurs au retour à la jeunesse ou à l'imagination d'un pays rêvé. Les œuvres comme *Le dictionnaire de la mythologie yougoslave*, tentent d'expliquer les courants culturels de l'époque qui, d'ailleurs, a été créé sur les opinions et les explications des ex-yougoslaves. D'autres œuvres réveillent les vieilles énigmes de la vie mystérieuse du maréchal Tito et proposent de nouvelles découvertes de son intimité si bien cachée. Les films et les pièces de théâtre traitant la période yougoslave socialiste sont aussi à la mode en Serbie. Certains enflamment la mémoire des anciens pionniers et d'autres renseignent la jeune génération sur le savoir-vivre yougoslave. Les critiques du régime rigide sont présentes, mais rares et négligées par le public. La mélancolie de l'âge d'or, hélas, perdu de nos jours, domine.

La musique populaire traite aussi de cette période idyllique de l'histoire balkanique et les soirées *yougo* sont nombreuses. La musique ex-yougoslave ne vieillit pas et séduit les jeunes qui participent aux soirées ex-yu ainsi qu'aux soirées déguisées en pionniers. Quant aux

paroles des chansons, nous y retrouvons la critique du régime politique actuel, décrit comme autocrate, corrompu et illusoire. Nous entendons souvent la phrase : « Tito mentait aussi, mais ses mensonges étaient meilleurs. » Désespérés et écartelés entre l'admission à l'EU et la fierté nationale, les Serbes se retournent vers le passé socialiste dit glorieux et honnête.

Les anciens pionniers se rappellent leur jeunesse et racontent leurs souvenirs tout en embellissant le passé communiste socialiste et en supprimant le côté stalinien du régime titiste. Pourtant, ce retour au passé socialiste, réveille aussi la mélancolie de l'enfance, du progrès économique et de l'importance diplomatique de l'ancien pays. Les héros des pièces de théâtres ou des films sont simples et ordinaires, et les Serbes peuvent s'identifier rapidement avec ces personnages imaginaires. Leurs vies fictives ressemblent à leur vie quotidienne, ils partagent les mêmes soucis et ils aspirent aux mêmes envies. La supposition que la production culturelle imite la vie réelle, qu'elle est un miroir du présent et un narrateur de la réalité, chemine dans cette partie de mon travail. Ces productions culturelles sont aussi les critiques du présent sombre où la Serbie est perdue entre le désir de rentrer dans l'Union Européenne, l'héritage des guerres yougoslaves qui la freine dans ce cheminement vers l'occident, et le désespoir d'un futur incertain. Le conflit entre le nationalisme et la modernité, le passé guerrier et le futur incertain, un étranger sauvage et un européen cultivé, sont le résultat d'un consumérisme répandu qui franchit toutes les frontières.

Conclusion générale

Dès le premier chapitre, nous avons précisé le contexte socio-politique et historique de ce pays qui n'existe plus, et tenté de résumer les antagonismes du territoire yougoslave. La problématique centrale de ma thèse se concentre sur la difficulté de la mise en récit de l'histoire yougoslave et à travers toutes ces pages nous avons cherché la manière de la raconter. Après la destruction de la Yougoslavie, toutes les républiques héritières ont cherché à se reconstruire en gommant leur passé commun. Excepté le fantôme de l'expérience yougoslave, ces états partagent le même héritage accablant dont ils rêvent de s'éloigner. C'est le stigmate de leur origine balkanique qui les poursuit depuis des siècles. Ce qui surprend les lecteurs étrangers dans les Balkans c'est l'usage courant des termes d'ethnie, de minorité, de peuple et de nation, d'appartenance et de nationalité. Toutes ces notions définissent le rapprochement de l'individu au groupe. Ces désignations ethniques, religieuses et nationales marquent des liens de proximité ou de distance entre communautés, d'interconnaissance entre deux ou plusieurs groupes et des rapports de forces politiques. Ces relations définissent souvent les relations sociales, institutionnelles et ou même interpersonnelles dans la société serbe. L'usage du terme « ethnique » dans les Balkans renvoie à la connotation négative et au synonyme de la violence et même de l'absurdité. Au fur et à mesure du temps, le terme balkanique est aussi devenu le synonyme de sauvagerie, d'intolérance, de séparation. Ce stigmate de la « culture de la terreur » balkanique poursuit encore de nos jours les peuples des Balkans. Après « le discours orientaliste » d'Edward Saïd, nous avons aussi reçu le « discours balkaniste » (Todorova,2006) qui comprend une sorte de sous-estimation culturelle et intellectuelle par rapport à « la civilisation européenne ». La culture y est au centre de la volonté des acteurs géopolitiques et y joue un rôle important étant l'un des facteurs d'identification ou de production d'altérité. Les représentations culturelles ancrées dans les préjugés depuis des siècles ne permettent pas aux ressortissants des Balkans de se sentir égaux à leurs voisins européens. D'un autre côté, les habitants des Balkans s'autodéfinissent par rapport aux Européens comme des individus intuitifs, spontanés, plaisants au destin tumultueux et à « la beauté fatale ». La présence d'un côté balkanique inonde les individus et comme l'explique Kiossev « *it always bursts out suddenly, becoming visible and forcing the*

individual into an overwhelming, unintended act of identification: Isn't he or she just like me? » (Kiossev, 2002). Ce sentiment de reconnaissance qu'il nomme « *a-ha experience of identification* » réveille les sentiments stigmatisants et méprisés chez tous les ressortissants émancipés et bien assimilés dans les sociétés d'adoption » (Kiossev, 2002). Pourtant, n'oublions pas que les sociétés balkaniques participent pleinement aujourd'hui à une Europe multiethnique et multiculturelle.

Dans le deuxième chapitre nous avons exploré la fin douloureuse et violente de la Fédération. Les conflits se sont aussi déroulés du point de vue culturel et de nombreux écrivains, chanteurs, acteurs ou réalisateurs serviront d'instrument à la propagande nationaliste. Les motifs comme « la haine ancestrale », la guerre fratricide, la vendetta interethnique sont omniprésents dans la production culturelle serbe des années 1990. Certes, les artistes dépeignent également le désarroi de la population. Cette génération emportée par le vent de la guerre civile est tiraillée entre la fraternité yougoslave et les conflits épidermiques. Cette jeunesse, écrasée par les choix politiques de son leader, cherche la manière de s'enfuir d'un présent terrifiant. Elle cherche son salut à l'étranger, dans les rêveries ou dans les artifices de la drogue.

Dans la recherche de la réponse à la question « quand, comment, pourquoi et dans quelles circonstances, » l'identité ethnique est devenue un instrument majeur de conflit qui a conduit à l'éclatement des guerres dans le pays, Janine Calic remarque que jusqu'à la mort de Tito il n'y a pas eu l'indice d'une telle possibilité, car selon elle « la Yougoslavie de Tito était basée sur l'accord de ses peuples et républiques plutôt que sur l'identité individuelle » (Calic, 2014 :254). Jean-François Gossiaux confirme que le concept de nation yougoslave a toujours existé, « mais il s'appliquait plus à une vision d'avenir qu'à une réalité présente », il est « virtuel, projeté dans le futur ». (Gossiaux, 2002 :86). Gossiaux ajoute que la Yougoslavie existait véritablement et observe sa création pensée et réfléchie dépendante des contextes historiques et politiques.

Après la mort de Tito, la Yougoslavie n'était pas menacée de l'extérieur, elle a été engagée dans des conflits internes, afin de défendre l'idéologie du socialisme et du centralisme. La thèse « d'une chimère illégitime condamnée à l'avance » reste populaire surtout parmi les autorités nationalistes serbes et croates. Selon certains, les hypothèses Huntingtoniennes du « déclin des civilisations » et des « haines ancestrales innées » se sont matérialisées dans les

Balkans. Alors, la fin de la yougoslave a été vue comme une fatalité historique qui devait se réaliser dans la violence.

Dans le troisième chapitre de ce mémoire nous avons examiné les productions culturelles qui se trouvent dans le vaste espace entre la mémoire et l'oubli de l'héritage commun yougoslave. Les événements historiques étudiés à travers le prisme culturel, nuancent l'histoire et la rapproche des souvenirs personnels et humains. La politisation de la culture des années 1990, et son instrumentalisation par les élites nationalistes, a aussi provoqué le profond déni de la culture socialiste. Les traditions nationalistes inventées ont remplacé l'héritage culturel et artistique yougoslave en gommant non seulement les idées de fraternité et d'unité, mais aussi les idées progressistes, urbanistes, architecturales ainsi que le culte de l'ouvrier. Les monuments yougoslaves sont détruits, sont délaissés et témoignent plus de la discontinuité historique que du progrès national. Après les années douloureuses, l'année 2000 s'affiche comme un nouveau début marqué par la voie démocratique, le choix capitaliste et le cheminement vers l'Union Européenne. Timidement, nous remarquons les premiers souvenirs du « bon vieux temps » yougoslave. Les artistes s'engagent pour marquer la complexité du yougoslavisme et les projets comme le *Yougomusée* de Mrđan Bajić³¹⁴ ou *L'hôtel Yougoslavie* de Mladen Bizumić³¹⁵ voient le jour. Les conservateurs du Musée de la Yougoslavie s'évertuent à traiter du sujet de la yougo-nostalgique et tous ensemble tentent d'expliquer l'importance de l'ancien pays, aux jeunes générations. Le souvenir de ce pays socialiste, diabolisé et dévalorisé pendant vingt ans, séduit de plus en plus la population serbe. Le retour vers la Yougoslavie est l'expression d'une nostalgie d'un pays puissant et respecté dans le monde entier. Cette nostalgie yougoslave est aussi un moyen de lutte contre le nationalisme. L'expérience de la guerre, du désespoir, le sentiment d'être rejeté et mis en marge de l'Europe, l'expérience de l'exil et de la discrimination, font naître cette mélancolie du passé insouciant. D'ailleurs, la nostalgie yougoslave offre aussi des alternatives aux problèmes de la société actuelle. Les valeurs européennes telles que le multiculturalisme,

³¹⁴ Mrđan Bajić met en valeur l'héritage artistique, scientifique et culturel yougoslave et rappelle que son histoire ne pourra pas se résumer par les dix ans d'enfer des années 1990. Le *Yougomusée* présente des images qui symbolisent la Yougoslavie, mais aussi le rapport ambivalent de l'artiste sur la Yougoslavie et son idéologie socialiste (voir la monographie Boganovic, A. 2013).

³¹⁵ Mladen Bizumić³¹⁵ explore cette même idée de la Yougoslavie à la fois maudite et fantasmagorique. Il va travailler sur une série de photographies de l'intérieur et de l'extérieur de l'hôtel *Jugoslavija* à Belgrade. A travers le destin de l'hôtel *Yougoslavie*, nous retraçons l'histoire du pays entier. L'hôtel était un bâtiment grandiose, stable, unique, beau, cher et moderne. Comme le pays qui l'a construit.

l'union multiethnique, l'égalité des sexes et le droit des femmes, l'antifascisme, le droit de parler sa langue maternelle existaient déjà en Yougoslavie titiste.

Le dernier chapitre explore le souvenir du Maréchal Tito qui fait naître deux sentiments contradictoires : le premier est un souvenir plutôt utopique et romantique, et le second plutôt critique qui souligne le caractère tyrannique et injuste de la dictature sévère du parti communiste. Ces souvenirs vont profondément marquer les ex-yougoslaves. Les conséquences toucheront les générations futures. Les productions culturelles donnent une nouvelle perspective de ce temps où la population yougoslave voyageait, tombait amoureuse et aimait sans penser à la nationalité ou l'identité religieuse des autres. Les artistes racontent avec beaucoup d'humour l'aveuglement idéologique titiste, le dogme de son système, de l'amour démesuré envers le maréchal et l'admiration envers le pays socialiste. La subjectivité et le côté intime rendent ce récit historique touchant et vraisemblable.

La culture entre l'idéal politique et la critique réaliste

Je propose l'interopération des produits culturels comme forme d'auto-critique sociale car la culture est l'espace de tous les antagonismes, des différences sociales, de la lutte nationale et identitaire, des changements politiques et des transformations de la société serbe. Nous avons remarqué que la culture populaire peut avoir un rôle progressiste autant que régressif dans une communauté. Elle nous offre des sujets dépolitisés mais elle s'engage aussi et prend position par rapport à une idéologie, un régime ou une personnalité historique. Dès le début du régime communiste yougoslave, la culture a eu un rôle important dans la construction de l'imaginaire social, elle a donné des indications sur le mode de vie en Yougoslavie et sur la construction de l'homme communiste parfait. Les productions culturelles ont aidé à la cohésion nationale et ont renforcé le culte de la personnalité de Josip Broz. Au fil des années, la culture devient un espace de réflexion, du mouvement rebelle, des problèmes des minorités et de la discrimination. Les productions culturelles ont été un accélérateur des changements sociaux-politiques, et de l'articulation des problèmes dans la société.

Depuis la création de la fédération, la culture a été un champ important du développement de la cohésion nationale. L'endoctrinement des jeunes dans le titisme a eu lieu à travers les commémorations étatiques, le service militaire obligatoire, « les brigades de travail », le système scolaire qui était l'un des mécanismes de légitimation de l'histoire partisane. Mais le

titisme a été aussi répandu grâce aux médias et à la culture populaire : les films, les bandes dessinées, la musique folklorique, voire la musique rock et le sport. Grâce à la devise fraternité et unité, la fédération multinationale et les mythes partisans et antifascistes, le titisme est devenu la « religion civile » ou « religion politique » qui a glorifié le président yougoslave. (Perica, 2006 :17).

La musique restera très importante pour les Serbes. Les chants des partisans, en effet des chants de guerre, ont séduit la population. Rapidement ces chansons ont fait partie des rites et des célébrations nationales. A partir des années 1970 les thèmes des chansons partisans ont été repris par les artistes de la musique rock ou pop, plus acceptables pour la jeunesse yougoslave. A travers ces paroles, la Yougoslavie est décrite comme un pays magnifique et sa population comme un peuple orgueilleux. Le mythe panslave et yougoslave dans la culture populaire a réveillé l'identification affective et symbolique en sein de la population. La chanson typique, chantée et aimée même aujourd'hui, est la chanson *Yougoslave* de Lepa Brena. Elle a réussi à réunir les différences nationales yougoslaves en décrivant une jolie fille séduisante qui est une personnification de l'état yougoslave. L'admiration pour ses cheveux « de blé doré de Pannonie », ses yeux « bleu adriatique », son esprit séduisant « slave », son esprit mystérieux inspiré par « l'exotisme balkanique » montre en effet l'amour patriotique. Le chanteur Đorđe Balašević a prononcé à travers ses paroles le serment au maréchal Tito et son idéologie qui était adoptée par la jeunesse yougoslave. « Dans leurs veines coulent le sang des partisans », et bien que ces jeunes nés dans les années 1950 et 1960 n'aient pas fait la guerre, le régime communiste peut « compter sur eux »³¹⁶. C'est pourquoi ils crient ensemble les paroles d'une autre chanson : « Camarade Tito, nous te jurons, que nous ne prenons pas le mauvais chemin »³¹⁷. Le culte titiste a pénétré profondément la culture populaire yougoslave et ces paroles continuent à être chantées même en 2018.

Les films qui glorifiaient les partisans, les batailles yougoslaves et la lutte antifasciste ont séduit le public. Le système yougoslave était sous le dogme communiste et tous les champs publics étaient contrôlés par les autorités politiques. Mais, la production culturelle yougoslave montre que l'idéologie n'a pas séduit tout le monde, et que de nombreux artistes ont élevé leur voix contre le côté oppressant du régime. Les communistes yougoslaves n'ont pas été aussi rigoureux dans le domaine culturel, et les échanges artistiques et intellectuels étaient

³¹⁶ Les paroles de la chanson Comptez sur nous, Đ. Balašević

³¹⁷ Les paroles de la chansons Camarade Tito, nous te jurons, Z.Čolić

nombreux. La culture occidentale, le rock and roll, le pop'art, la vague noire ont eu la porte ouverte en Yougoslavie titiste. Les films des réalisateurs Živojin Pavlović (*Embuscade, Quand je serai mort et blanc*), Dusan Makavejev (*Les mystères de l'organisme*), Želimir Žilink (*Travaux précoces*) et Lazar Stojanović (*Jésus plastique*), Aleksandar Petrović (*J'ai même rencontré des tziganes heureux*), Bahrudin Čenagić (*Le rôle de ma famille dans la révolution mondiale*) ont aussi fait réagir les opinions publiques. Certaines de ces œuvres ont été bannies, d'autres proclamées œuvres antisoviétiques, mais c'est grâce à elles que nous savons aujourd'hui que la critique des autorités titistes était possible. Ces auteurs ont osé critiquer la corruption et la décadence du régime titiste, l'hypocrisie du pouvoir communiste, le côté totalitaire du régime yougoslave. D'autres invitent sur la réflexion de la position des minorités dans la société yougoslave, sur la révolution sexuelle et la liberté d'expression. D'autres artistes ont eu aussi le courage de mettre en question le dogme titiste. Marina Abramović a failli à s'étouffer lors de sa performance *Rythme 5* quand elle est restée allongée au centre de l'étoile à cinq branches en feu. Cette performance est la critique de l'histoire yougoslave, le régime rigide socialiste, et l'héritage communiste de la Yougoslavie. Sanja Iveković, une des premières artistes yougoslaves de l'époque socialiste à s'être engagée dans les questions socio-politiques et féministes, a aussi traité le sujet de la propagande communiste et de la participation citoyenne forcée dans les célébrations publiques des fêtes nationales. Le peintre Dušan Otašević, le représentant du pop'art yougoslave, dans son œuvre *Camarade Tito, ma violette blanche* lance une critique ironique du système yougoslave. En examinant le culte de la personnalité de Tito, Otašević met en question la bienveillance de l'idéologie communiste et problématise la question de la liberté et des droits de l'homme dans un système autoritaire. Ces artistes découvrent l'envers de la médaille de cette période idéalisée, ils dévoilent la construction programmée du culte de la personnalité de Tito. Après les années tumultueuses des guerres, la critique de l'époque yougoslave ressort à la surface. Le réalisateur Emir Kustiruca montre l'autre côté du régime communiste avec son film *Papa est en voyage d'affaires*. Le secret bien caché des camps de travail pour les Yougoslaves anti-communistes y est traité et attire l'intérêt et la compassion du public. Un autre film intitulé *Tito et moi*, réalisé par Goran Marković, discute du temps idyllique de la Yougoslavie. Le troisième film culte des années 1990 qui traite du temps titiste est *Trois billets pour Hollywood* de Božidar Nikolić a servi à la déconstruction des mythes yougoslaves. Donc, les productions culturelles ont été les premiers médiums à présenter les événements actuels dans toute la complexité socio-politique et historique. Ces chansons, ces films, ces pièces de

théâtre ont été adoptés par la population en les jugeant plus vraisemblables à leur passé vécu que l'histoire écrite dans les manuels scientifiques souvent manipulés par les autorités politiques.

La frustration nationale plus forte que l'unification fraternelle

A travers les pages précédentes nous avons étudié les notions de nation, d'identité, d'ethnie et leur importance dans l'histoire yougoslave. Souvent la nation est montrée comme un organisme, un corps, capable de grandir et de s'élargir mais tout en gardant ses racines qui le fixe au sol. Ces racines sont en fait les ancêtres, les morts qui ont perdu leur vie pour la patrie. Lors de la naissance du nationalisme serbe, cette métaphore que « la Serbie est le territoire où se trouvent des tombes serbes », était un slogan très répandu. Ces tombeaux donnent la réponse à la question des frontières du pays. Quant aux frontières, elles sont d'une grande importance dans les Balkans. Pourtant, les frontières peuvent changer. Le désir des nationalistes est de s'agrandir, sans jamais penser au danger de restreindre les limites d'un autre pays. Gossiaux propose que l'opposition entre l'ethnicisme et l'universalisme soit en effet « une version de l'éternelle tension entre l'ordre et le mouvement » (Gossiaux, 2002 :202). Selon lui, le « retour à l'ordre ou l'émergence d'un nouvel ordre, entraîne la promotion de l'ethnicité politique » ce qui est l'état des lieux permanent en Serbie. Le retour vers l'ordre et la tradition renforce le mythe nationaliste. La chute de la Yougoslavie a été vue comme la plus grande défaite de la nation serbe et son territoire s'est restreint pendant les guerres des années 1990. Les autorités politiques instrumentalisent la lecture historique, et ce surinvestissement historique crée une sorte de folklore local où l'intolérance interethnique a vu son pic dans les conflits. Même trois décennies après la désintégration sanglante de la Yougoslavie, les régimes politiques actuels gardent la guerre comme source de leur légitimité. Il ne s'agit pas seulement des guerres yougoslaves des années 1990, mais cette tension couvre aussi la période de la Seconde Guerre mondiale qui a détruit le mythe fondateur des partisans et diminue l'importance du rôle yougoslave dans la lutte antifasciste. L'absence de recherche d'un compromis avec l'autre, le manque de tolérance, et le désir de pouvoir mènent les peuples yougoslaves vers une fin tragique.

Paul Garde et Jean-François Gossiaux nous rappellent que l'idée yougoslave a mûri à l'époque romantique chez les intellectuels serbes et croates vivant en Autriche-Hongrie. Ils proposent le yougoslavisme comme « une union qui rassemble des peuples proches par la langue, la culture, l'héritage et entremêlés par la géographie » (Garde, 1992 :413). Le but était d'unir ces peuples « sur un pied d'égalité » dans le respect mutuel de leurs traditions diverses. Et Garde conclut, en vrai, « cela a tourné en cauchemar » (Garde, 1992 :413). Ce cauchemar yougoslave englobe deux événements : le démembrement de la Yougoslavie et la guerre qui l'a suivi. Selon la sociologue Vesna Pešić, ces deux événements doivent être analysés séparément. Elle rappelle que « la guerre n'est pas une conséquence automatique de la désintégration de la Yougoslavie, car le pays aurait pu se transformer en confédération ou se désintégrer de manière pacifique, en harmonie avec les républiques déjà créées et leurs frontières » (Pesic, V. dans Popov, 1999 :9). Donc, les causes de l'éclatement yougoslave et de la guerre sanglante ne sont pas identiques. La chute du mur de Berlin a posé de nouvelles conditions à la démocratisation que le régime au pouvoir en Yougoslavie n'a pas reconnues comme cause suffisante pour des changements politiques. L'unification sans l'idéologie communiste paraissait peu probable et les directions socio-politiques des républiques yougoslaves se sont éloignées de plus en plus les unes des autres. La cause de la guerre réside dans la formation de nouveaux états nationaux et ce processus a été l'occasion pour les dirigeants des républiques de répartir l'espace yougoslave et de délimiter de nouvelles frontières (voir Pesic, dans Popov, 1999 : 9-49). Le but était de « déplacer les frontières et de modifier la structure ethno-démographique ». Vesna Pešić nous assure que c'est « dans l'homogénéité ethnique que les États en voie de formation cherchent leur identité et leur possible unification » voir Pesic, dans Popov, 1999 :16). Il s'agissait plus de la lutte de pouvoir que de la question nationale et ethnique au sein de la Yougoslavie. Les conflits yougoslaves ont été une sorte de recomposition étatique qui a marqué le passage d'un seul état à plusieurs. Normalement, la question nationale est liée aux droits des peuples à l'autodétermination, mais dans les Balkans cette question a provoqué des problèmes à cause de « l'héritage laissé par les autorités impériales » et des mélanges ethniques et culturels (voir Pesic, dans Popov, 1999 : 34).

Selon certains experts serbes, la stratégie principale yougoslave et titiste a été de « refouler le paternalisme de la plus grande nation (serbe) et de mettre des obstacles au séparatisme des autres nations ». Visant à préserver la paix nationale, le maréchal Tito a frustré de nombreux

nationalistes serbes, croates, musulmans ou slovènes. La mort du président socialiste Tito, « régulateur suprême yougoslave », a marqué la fin d'une époque et après son décès, la paix a été difficile à maintenir. La fin des années 1980 a été marquée par des changements historiques tels que l'éclatement du système communiste et la fin de la Guerre froide. La disparition de la division bipolaire du monde a eu lieu au même moment que les crises économiques et nationales en Yougoslavie. Les convictions idéologiques ont disparu elles aussi depuis au moins une décennie. Le pouvoir centralisé du système communiste s'est effondré et l'instabilité s'est installée dans toutes les républiques yougoslaves. La Ligue des communistes de Yougoslavie s'est écroulée en 1990 et cet événement a remis en question l'existence même de la fédération. Le nationalisme était l'alternative au communisme et après 70 ans d'existence yougoslave, le pays est tombé dans le même débat : quelle forme d'état adopter pour la suite ? Le sentiment de frustration nationale et la perte du rêve de la Grande Serbie ont provoqué un sentiment de sacrifice de l'indépendance étatique pour créer la Yougoslavie. Pendant une cinquantaine d'années ce rêve de la grandeur serbe a été compensé par l'utopie yougoslave. Vesna Pešić souligne que cet équilibre entre Serbie et Yougoslavie se définissait par « une puissante fédération yougoslave en public et une grande Serbie en secret », uniquement parce que la Yougoslavie permettait à tous les Serbes de vivre dans un même État (voir Pešić, dans Popov, 1999 : 37).

C'est le côté positif de l'histoire et sa mise en récit qui parfois ensorcelle les lecteurs et les auditeurs. Grâce à ce procédé romanesque, il est possible de lier l'histoire nationale avec les événements globaux, les régimes, les personnages historiques, les mythes politiques ou nationaux, la religion, l'expression artistique. Cette manière de raconter l'histoire la rend plus familière et plus vivante aux lecteurs. Cette culture du passé et le retour vers l'histoire nationale a aussi fait renaître les hostilités entre peuples yougoslaves. En Serbie, différents régimes ont manipulé la mémoire collective de la population, ce qui m'a suggéré de proposer une analyse originale du passé en partant de différentes perspectives et de diverses sources. Dans ce cas, ce sont les productions culturelles et artistiques qui nous offrent une histoire objective.

La culture comme l'accélérateur du changement politico-social

Les productions culturelles serbes ont été un moyen de politisation et de manipulation idéologique dans la période yougoslave, mais aussi nationaliste. C'est un domaine dans lequel la violence verbale était présente et elle précédait la violence physique et armée. Nous y ajoutons l'hypothèse d'Éric Gordy sur le rôle important des médias dans un régime nationaliste. Il souligne que le régime de Slobodan Milošević « se maintient non pas en mobilisant les opinions ou les sentiments en sa faveur, mais en rendant inaccessible toute alternative à son pouvoir » (Gordy, 2000). Ce régime a cherché les possibilités de bannir l'accès à l'information et à l'expression de la libre opinion. Il souligne qu'en Serbie une autre guerre silencieuse se déroulait « celle de l'État contre la société » et le régime contre les citoyens qui voulaient mener une vie normale. Mais, la culture est aussi un moyen de sensibilisation au discours nationaliste et à la discrimination ethnique. Nous remarquerons que la sphère politique s'insère dans le monde artistique et offre aux lecteurs et aux spectateurs un univers de sens identitaire.

La relation entre l'orientalisme, la balkanisation, le post colonialisme s'inscrit dans l'analyse de l'histoire serbe. La Yougoslavie, cette utopie fondée sur la fraternité, l'égalité, l'unité, le progrès et la stabilité économique, s'écroule et la guerre s'installe. La décennie qui a suivi la mort du maréchal Tito a réveillé les « esprits balkaniques maléfiques » qui deviennent le sujet de nombreuses œuvres artistiques et de produits culturels. Les artistes se demandent où se trouve « la justice dans les Balkans »³¹⁸, ils soulignent que « tous les cinquante ans une guerre éclate »³¹⁹ et que « le même virus coule dans le sang »³²⁰ des habitants balkaniques. Balkans qui se trouvent toujours « loin du bonheur »³²¹ et dans cette « maison de fous » le malheur est omniprésent. La région yougoslave devient les *Balkans Baroques* de Marina Abramović où les conflits ont infesté la vie quotidienne des habitants. Le contraste entre l'Est et l'Ouest est souvent accentué dans la culture populaire : les habitants des Balkans sont primitifs, orientaux, fêtards, jaloux, orgueilleux. Tous ces propos stéréotypés, mais largement acceptés

³¹⁸ Les paroles de chanson *Ce sont les Balkans*, Bajaga

³¹⁹ Idem

³²⁰ Les paroles de chanson, *Dans les Balkans*, Smak

³²¹ Les paroles de chanson *Les Balkans au sud du bonheur*, Neverne Bebe

par la population locale, installent une frontière tranchante entre l'Européen : normal, efficace, moderne, et le Balkanique : traditionnel, sauvage, maudit. Cet univers oriental est sale, chaotique, vicieux où des silhouettes corrompues, cachées dans le brouillard sont prêtes à trahir, tuer, comploter et intriguer. L'atmosphère dans les Balkans est souvent joyeuse, festive et joviale.

Les cinéastes s'inspirent de la tragédie yougoslave dans leurs œuvres. *Les jolis villages brûlent joliment* de Srđan Dragojević et *Underground* de Kusturica utilisent des faits historiques en se moquant de la Yougoslavie idéalisée qui est restée coincée entre l'Est et l'Ouest. Ils suggèrent que la société yougoslave n'était pas prête à se confronter aux événements atroces de la Seconde Guerre mondiale. Le film de Goran Marković, *La Tournée*, traite de l'absurdité de la guerre. Marković y oppose deux perspectives : la première nationaliste, exprimée par les militaires et les profiteurs de guerre, contre la deuxième perspective, celle universaliste qui appartient aux acteurs qui refusent d'accepter la réalité de la guerre et la division de la population. Le célèbre peintre Vladimir Veličković, peint les maux du XX^{ème} siècle par des corbeaux. C'est un symbole du mal et de la guerre, d'un destin incertain. Un autre sujet de ses œuvres est la « descente au sous-sol », le lieu de la destruction et de la douleur. Ce *Sous-sol* de Veličković rappelle *Underground* de Kusturica et ce monde caché, noir, ténébreux qui est remonté à la surface dans la région yougoslave. De nombreux artistes ont pressenti les conséquences tragiques du mouvement nationaliste. Les acteurs de l'émission télévisée *Top liste des surréalistes* ont pressenti l'état fragile dans lequel les Yougoslaves coexistaient à la fin des années 1980 et ils ont tenté d'avertir leur public que la guerre s'approchait. De nombreux artistes ont quitté leur atelier et ont manifesté contre les conflits dans les rues entourés de leur public. Nikola Džafo a essayé de congeler tous les symboles yougoslaves pour les réutiliser dans l'avenir. L'auteur Đorđe Balašević, déjà mentionné plusieurs fois, a chanté « pourvu qu'il n'y ait pas de guerre », mais en vain.

L'art de la douleur

Dans les nouvelles circonstances, les ex-yougoslaves sont en quête d'une nouvelle identité, dans la recherche du soi, stigmatisé par l'héritage balkanique et guerrier. Jusqu'à récemment, ils étaient sur la voie du progrès, soudain les valeurs changent, le nationalisme, la déception et la désillusion envahissent toute la région. Désormais, une nouvelle période commence et les productions culturelles se tournent vers la réalité chaotique, la vie quotidienne, l'état de choc.

C'est une vision pessimiste d'une société au bord du gouffre, où règne le désordre. Les films *Jusqu'aux os* et *Les blessures* résument les problèmes de la période criminelle à Belgrade. Ils montrent des jeunes hommes qui cherchent leur place dans un monde où un système de valeurs s'effondre. Cette jeunesse, née dans les années 1970 et au début des années 1980 est considérée comme la génération perdue au milieu des tumultes de la guerre. Après avoir connu l'âge d'or yougoslave, tout à coup, ils ont été privés de tout. Ils ont été obligés de se débrouiller, de survivre, de s'enfuir. Les crimes, les vols, les viols, la drogue, la guerre, la mort les entourent. Partir représente la possibilité d'une vie meilleure. La peur et l'incertitude envahissent la capitale. Ils avaient envie de « tout quitter et de s'enfuir dans une direction inconnue »³²². Le pays est envahi de jeunes désorientés, dérouterés dans leur quête de sens et de normalité. « Dans ce pays, où que tu te tournes, tu te prends un mur »³²³ est une phrase emblématique du film *Des gens normaux*, devient le slogan des citoyens serbes. Ils sont coincés dans ce pays de détresse. Le but est de s'évader et de s'expatrier.

L'année zéro, l'année 2000 était vue comme l'année du changement. Mais elle n'a amené ni bonheur, ni sérénité, ni normalité. Les Serbes sont fatigués, fâchés contre leur destin, épuisés de leur recherche de stabilité. Ils n'ont plus l'espoir d'une vie meilleure. « Continue Europe, ne nous attends pas »³²⁴, car les Serbes restent coincés entre leur désespoir, la corruption politique et la crise économique.

Les observations tirées des productions culturelles

En relisant les chapitres de ce travail, on peut observer trois points : la guerre est encore présente dans la mémoire collective serbe, les Serbes sont en quête de leur nouvelle normalité depuis des décennies et enfin l'héritage yougoslave est accablant pour tous les États ex-yougoslaves.

La guerre comme mode de vie

D'abord, nous concluons que la société serbe n'a pas tourné le dos au passé conflictuel et que la guerre est encore présente dans les esprits de la population. D'autant plus que la question du Kosovo reste sans solution politique. Comme si les conflits fratricides avaient eu lieu hier.

³²² Citation des paroles de la chanson *J'en ai marre de tout*, Gru

³²³ « *U ovo zemlji, gde god se okrenes, udaris u zid.* »

³²⁴ Citation des paroles de la chanson *Continue Europe*, Đ. Balašević

La temporalité en Serbie se décline en deux périodes, après ou avant la guerre. Parfois cette temporalité dépend du bombardement de 1999 ou des changements démocratiques de 2000, mais rapidement nous revenons à la dissolution yougoslave et aux rivalités ethniques et nationales. En rentrant encore plus profondément dans la problématique, nous comprenons que les plaies des crimes de la Seconde Guerre mondiale ne cicatrisent pas. Les souvenirs douloureux plombent et influencent le quotidien, et les fantômes des conflits entre Tchétnik et Oustachi remontent à la surface même aujourd'hui. Nebojsa Popov nomme cet état dans lequel se trouve la société serbe « la guerre en tant que mode de vie ». Comme Popov l'explique « dans la mémoire collective des Serbes, la guerre occupe une place extrêmement importante, elle fait partie du mode de vie même et n'est pas seulement un mythe, une légende ou une épopée » (Popov, 1999 :94). Pendant des siècles, tout l'espace balkanique a été ravagé par les guerres, les luttes d'influence des empires divers tels que la Turquie, l'Autriche-Hongrie, c'était aussi au centre des intérêts des pouvoirs européens tels que la Russie, la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Les conflits armés font partie du quotidien des peuples balkaniques, ce « n'est pas ressenti comme un phénomène exceptionnel, à la fois tragique et traumatisant, il est difficile de s'en éloigner » (Popov, 1999 : 94). La fin de la période guerrière amène aussi des changements, et il est important d'être soit du côté du vaincu soit de celui du vainqueur. Les frontières s'élargissent ou se restreignent selon l'issue de la guerre qui parfois implique l'émigration de la population. La guerre influence l'organisation de la société dans laquelle la paix et la guerre n'ont pas beaucoup de différence. L'histoire serbe est aussi marquée par les conflits internes entre les dynasties rivales, les insurrections, les massacres et les attentats des opposants politiques. Même dans le passé récent des assassinats de rivaux politiques ont eu lieu.³²⁵ La violence ne se limite pas seulement à la période de guerre, car le communisme ou d'autres idéologies ont aussi suscité des ravages cruels. La cruauté et la force à la fois terrifient et impressionnent les victimes en les privant de tout espoir et de combativité. Le seul désir est d'échapper à la violence sans que l'on se demande ce qu'il advient des autres. Après cette période de guerre et de violence, la population rêve d'une catharsis collective. Cette « purification et libération » émotionnelle et intellectuelle concerne plus l'individu que toute une nation. Cette catharsis se déroule au théâtre, au cinéma, dans les livres, à la radio ou à la télévision, mais elle ne touche pas toute la

³²⁵ Le meurtre de Ivan Stambolić en 2000, l'ancien président serbe et rival de Slobodan Milosevic et l'attentat du Premier ministre serbe, Zoran Đinđić en 2003.

population. C'est pourquoi Popov conclut que « l'attente d'une catharsis collective n'est donc qu'illusion, rêve, chimère » (Popov, 1999 : 114).

Le nationalisme qui s'est développé en Serbie a envoûté facilement la population en la positionnant comme la victime éternelle du régime yougoslave, du régime fasciste et oustachi, du régime communiste. Le nationalisme est lié aux sentiments, à la dignité, à l'orgueil et à l'injustice. Les diverses blessures avaient trouvé « un dénominateur commun dans l'exaspération nationale et l'esprit de vengeance » (Popov, 1999 : 114). Popov suppose que la synthèse de tous ces traumatismes de la période de guerre ont été entraînés « dans la nation-victime et va se libérer par une mutation en nation-vengeresse » (Popov, 1999 : 115).

Bien que les références de Nebojsa Popov soient un peu anciennes et dépassées, les Serbes ne réussissent pas à se confronter au passé et à se tourner vers le futur. Les rivalités entre les états ex-yougoslaves remontent régulièrement à la surface et provoquent souvent des incidents politiques et diplomatiques : trois joueurs serbes de waterpolo ont été agressés par des supporters croates à Split en 2019, une bagarre a éclaté entre supporters serbes et albanais à Vienne après un match de football en 2016, des jets de pierres contre le Premier ministre serbe Aleksandar Vučić a eu lieu en 2015 à Srebrenica, une loi sur les religions a été votée au Monténégro contre laquelle l'Église orthodoxe serbe organise des manifestations depuis le début de l'année 2020 etc. La courte parenthèse de l'année 2000 qui a redonné le sourire à la population, a rapidement été oubliée. Le souvenir du 5 octobre 2000 qui devait être le symbole du changement politique, s'est transformé en un symbole de désillusion politique. Les Serbes restent perdus entre la démocratie et l'autoritarisme, la tradition et la modernité, entre le collectivisme et l'individualisme, entre l'Europe et les Balkans, entre la paix et la guerre et entre « ciel et terre ».³²⁶

Une nouvelle normalité

Les mémoires historique et familiale ont été contaminées et instrumentalisées depuis la fin de la Seconde guerre mondiale, et cet usage politique des souvenirs collectifs a joué un rôle important en Yougoslavie socialiste, mais aussi dans la mobilisation de la violence nationaliste. Les souvenirs des atrocités commises par les communistes, les crimes oustachis,

³²⁶ Citation des paroles de la chanson *Ni na nebu ni na zemlji*, Bajaga

le rôle de Tchetsniks dans la lutte antifasciste, les camps de travail yougoslaves, la suppression de la propriété privée sont les sujets bannis depuis des décennies, ils ont tous réapparu à l'époque de la naissance des nationalismes. Les communistes fidèles deviennent des nationalistes passionnés. Dans cette nouvelle organisation sociale, la population serbe commence sa quête d'une nouvelle normalité.

La deuxième observation est marquée par la continuité du désespoir et du découragement que les Serbes éprouvaient pendant et après les confrontations armées. La dernière décennie du XX^{ème} siècle fut une longue période pour les habitants de la Serbie. Ils ont vécu la guerre, la mobilisation forcée, le régime nationaliste autoritaire et la discrimination ethnique, les manifestations politiques violemment étouffées, l'embargo, la pénurie et le chômage, la dépression, l'émigration économique, la mort. L'année 2000 amène un peu d'espoir et de nouvelles perspectives. Les années qui suivent marquent une période de transition politique et économique. Le chapitre des années 2000 est plein de dénis et de doutes, mais avant tout, de désir de changement. Il s'agit en effet du passage d'un régime politique à un autre. Cet intervalle est délimité d'un côté, par la dissolution du régime autoritaire de Milošević, et d'un autre côté, par l'installation de la démocratie. Nous nous demandons, si en Serbie, cette transition est réellement finie. La frustration de venir d'un pays balkanique qui reste aussi loin de l'Union Européenne qu'avant, a regagné la population et une phrase prononcée en 2006 par un acteur de la pièce de théâtre *Bienvenue en Serbie* résume ce cercle vicieux serbe : « *Nous nous trouvons à deux pas de l'Europe, mais personne ne nous autorise à effectuer ces deux pas afin d'entrer finalement dedans* ». Bien que les conflits armés soient apaisés dans la région ex-yougoslave, la structure politique, les enjeux nationaux et sociopolitiques dans les espaces post-yougoslaves n'ont pas fondamentalement changé. Le contexte marqué par le processus d'intégration européen influence les choix politiques dans les pays issus de la Yougoslavie, mais le paradigme ethno-nationaliste est toujours dominant dans les Balkans occidentaux.

L'héritage yougoslave

La troisième observation est pointée par l'héritage yougoslave. Les Serbes cherchent la réponse à la question basique : « qui suis-je ? ». L'artiste Ivan Grubanov souligne que la difficulté dans sa vie privée et professionnelle était le fait qu'il a grandi dans une période turbulente où la mémoire collective n'était pas en accord avec le récit historique officiel. La

photographe Dragana Jurišić, exilée pendant les guerres, part à la découverte de ce qui reste de la Yougoslavie, à la recherche de « chez soi » et à la redécouverte de ses origines. Les souvenirs se mélangent avec les mythes, les récits historiques avec l'imagination, le passé avec l'avenir. En parlant de la Yougoslavie nous nous interrogeons sur notre présent décevant.

Au fil du temps, le passé s'affadit, les émotions disparaissent, la mémoire change et les souvenirs de l'époque yougoslave s'affaiblissent. Mais nous en parlons encore. Nous nous demandons si le yougoslavisme a eu ce potentiel de réunir les peuples yougoslaves, ou s'il a été seulement le passage éphémère vers la création d'États nationaux. Est-ce que les Yougoslaves ont été vraiment anti-nationalistes ? La Yougoslavie n'a pas réussi sa tâche la plus importante : la durée dans le temps en tant qu'union étatique. La fédération a réussi à contrôler les nationalismes des peuples yougoslaves, mais elle n'a pas réussi à les vaincre à long terme. Depuis les années 1990, l'identité nationale remplace l'identité collective yougoslave et la guerre antifasciste est remplacée par la lutte de libération nationale. Le rejet du communisme et du socialisme comme idéologie a introduit la fin de la Yougoslavie, mais aussi le rejet de l'héritage yougoslave. La mémoire collective yougoslave a été remplacée par les mémoires nationales, les mythes nationaux ont pris la place de l'idée d'unité et de fraternité. Les souvenirs des peuples yougoslaves sont fragmentés, découpés, mélangés avec l'espérance, la crainte, les images de guerres, le passé récent et les conséquences de la mondialisation. Parfois, leurs souvenirs sont submergés par les paroles des anciennes chansons, les répliques de vieux films ou le souvenir des vacances dans les autres républiques yougoslaves.

La mémoire collective n'existe pas de manière claire et sans ambiguïté parce que les souvenirs sont différents, souvent contradictoires, ils impliquent « l'oubli actif », tout en supprimant le contenu inadéquat, idéalisant le passé et le changeant afin de mieux évaluer l'état et la situation actuelle. Nous n'oublions pas le passé en le gommant, mais en croisant le passé, la mémoire, les souvenirs réels et imaginaires. Umberto Eco affirme que « nous effaçons le passé en multipliant les présences et non en provoquant l'absence » (Eco, 1988 :260). Cependant, l'oubli ainsi formé fait aussi partie de la mémoire car le déni des souvenirs des guerres façonne notre présent, et quand la population n'est pas prête à accepter le passé, nous arrivons à un conflit entre l'expérience et la capacité à se confronter à la réalité. Le sombre passé d'un pays ne doit pas être supprimé, il faut l'accepter et apprendre comment vivre avec.

Le point de départ vers le futur nécessite la confrontation du passé afin d'apprendre comment vivre avec les souvenirs de guerre qui en font partie.

Malgré la guerre et la séparation violente de la population, les peuples yougoslaves restent unis par la langue, l'histoire et la culture qu'ils partagent. Il semble que les peuples yougoslaves cherchent le futur en se tournant vers le passé, en l'embellissant et le transformant. Le philosophe Boris Buden déclare qu' : « il n'y a pas de futur. Nous ne pouvons rien changer au présent. Changeons donc, notre passé, c'est la seule dimension qui nous reste pour exercer la liberté de création. » (B. Buden, 1996). C'est pourquoi les Serbes se tournent vers le passé glorieux de la Yougoslavie idéalisée qui reste toujours le repère de la paix, du progrès et de la stabilité.

La yougo-nostalgie comme choix politique

Le sujet sur la mémoire trop courte ou trop longue est une thèse souvent mentionnée dans les travaux sur la Yougoslavie. La réponse à la question « que retenons-nous » ou « qu'oublions-nous » facilement, montre la spécificité de la culture de la mémoire des ex-yougoslaves, mais aussi leurs espérances futures. Cette image nostalgique de la Yougoslavie qui a vu le jour il y a dix ans, implique l'ancien style de vie, la vie culturelle, l'organisation sociale, les congés payés, les bons salaires et la jeunesse. Si la machine à remonter le temps existait, les Serbes voudraient l'utiliser pour revenir à la Yougoslavie titiste. Le progrès global a motivé la population yougoslave à développer la conscience de l'union et des qualités communes. La dualité identitaire existait et coexistait sans problèmes pendant l'époque titiste. Nous sommes les témoins de la nouvelle construction de la culture des mémoires comme culture commune, mais il est difficile de croire que la mémoire soit égale dans tous les lieux de la Yougoslavie connaissant les différents points de vue sur la Seconde Guerre mondiale. Certes, la Yougoslavie n'a pas été un pays artificiel. Il est certain que même avant la Yougoslavie, les Serbes, les Croates et les Slovènes représentaient déjà des nations modernes, tandis que la construction des nations macédonienne, monténégrine et musulmane s'est réalisée sous la gouvernance yougoslave. Les limites intérieures des républiques n'ont pas été choisies sur les différences ethnique, culturelle ou identitaire, mais sur les intérêts conflictuels, les différents points de vue et les diverses orientations politiques.

Comme toutes les autres nations, les peuples yougoslaves ont produit leurs propres mythes fondateurs politiques et créé leurs rituels. Les fondements se trouvaient dans les personnages historiques, dans le folklore, dans les victoires guerrières. Le personnage qui a formé l'identité yougoslave fut notamment Josip Broz Tito autour de qui le régime socialiste a créé le culte de la personnalité tout en s'appuyant sur la propagande, la gestion des masses et la production culturelle. Il était la personnification de la nouvelle Yougoslavie et de son pouvoir, chacun y trouvait une motivation pour son succès personnel, l'exemple de *la réussite d'un homme du peuple*, il était le *père de la nation*, un héros de la guerre, presque un dieu. Vjekoslav Perica définira cette admiration envers le président Tito comme « la religion civile » où Josip Broz tenait le rôle de dieu. Perica définit le titisme comme « la mythologie partisane » ou « la religion politique » (Perica, 2006 :17) et il souligne ce besoin d'interprétation de l'histoire yougoslave en utilisant le mythe qui va davantage enflammer les émotions de la population et la mobiliser dans la construction de cette utopie.

Le Musée de la Yougoslavie est une institution publique dont le but est de conserver et présenter l'histoire officielle du défunt pays. Il nous propose sa propre interprétation de l'histoire à travers ses expositions. L'institution, elle-même, a survécu aux changements douloureux et sa reconstruction récente pourrait être l'image de la reconstruction yougoslave en général. Nous y retrouvons la question de la nostalgie de l'ancien pays dont le musée se sert pour séduire son public. Cette institution met en valeur le patrimoine culturel yougoslave et souligne son inclusion dans les tendances contemporaines. Le Musée de la Yougoslavie dépasse les modes rigides des pratiques muséologiques, il s'éloigne de la présentation statique d'un héritage historique et culturel. Mais il ne critique quasiment jamais le régime titiste oppressant, critique rarement les événements actuels et ne mentionne pas les conséquences des guerres yougoslaves.

La yougo-nostalgie, n'est pas seulement le sentiment romantique, idyllique de la jeunesse, mais c'est aussi la critique des choix politiques actuels, et le manque de stabilité économique. Les Serbes se souviennent du mythe yougoslave avec un profond regret. Ils parlent souvent de cet enthousiasme mobilisant qui, à l'époque, les guidaient vers le progrès. Actuellement, les Serbes ne se projettent pas dans le futur, ils se voient comme les « perdants de la transition » (Horvat, Stiks, 2005) et « les émigrés éternels ». « Le paradoxe de la nostalgie est reflété dans le besoin humain de réduire le plus possible la mémoire négative. La nostalgie ne correspond pas à la réalité ou correspond à seulement un niveau de la réalité. Lorsque la vie quotidienne

est difficile et que l'avenir est incertain, il est presque nécessaire de revenir à certains mythes anciens » (Zima, 2010). Comparée à la situation actuelle où le « capitalisme sauvage » domine, la Yougoslavie était un pays où la classe ouvrière avait des droits dont elle ne dispose plus aujourd'hui, où la population était protégée des changements brusques et elle se sentait en sécurité. La Yougoslavie n'a été ni idyllique, ni tyrannique, ni un État raté, ni la réalisation d'un rêve. Les artistes nous offrent des témoignages individuels comme une critique du récit fabriqué par les autorités nationalistes. Leurs œuvres racontent la réalité dans laquelle les autres Yougoslaves peuvent se reconnaître. C'est ainsi que l'art nous offre une mosaïque complexe dans laquelle chacun retrouvera son bout d'expérience intime. La dimension culturelle étudiée dans cette thèse donne les couches pleines de couleurs diverses à cette vision en noir et blanc de l'histoire yougoslave. Quand la Yougoslavie a physiquement disparu, elle est devenue un symbole et elle s'est déplacée dans le champs culturel. Ces liens culturels n'ont jamais été complètement coupés et la culture était le premier endroit de réconciliation des républiques yougoslaves. La majorité des artistes a gardé ce côté raisonnable et humain même pendant les conflits armés et s'est préoccupée des problèmes quotidiens d'un yougoslave ordinaire. C'est aussi l'art qui nous a montré que les guerres yougoslaves ont amené le déséquilibre et la crainte en Serbie et que les citoyens vivent toujours dans un état de peur et dans la quête de stabilité.

Une autre perspective sur l'importance de l'héritage yougoslave est la célébration du centenaire de la création de la fédération. C'est un moment important. Pourtant, cet anniversaire n'est pas marqué dans la vie publique et politique des pays issus de la Yougoslavie. Les dates importantes comme celle de 2018³²⁷ servent à nous rappeler des événements passés, les changements qui se sont déroulés depuis, à observer, étudier et critiquer partiellement une période historique qui a marqué le cours de l'histoire mondiale. En commémorant un événement important, nous nous rafraîchissons la mémoire, nous évoquons des émotions, nous réveillons la fierté nationale. Certes, dans le cas de la Yougoslavie, la fin sanglante et les milliers de morts ont exclu la possibilité d'une commémoration. Cependant, c'est le silence qui a marqué l'année 2018 car en Serbie aucune institution n'a publié un seul mot sur le yougoslavisme. Dans son *texte De l'anniversaire, ou comment nous (ne) nous rappelons (pas) de la Yougoslavie*³²⁸, l'historienne Radina Vučetić souligne que peu d'experts

³²⁷ Le centenaire de la création de la Yougoslavie 1918-2018

³²⁸ O jednom jubileju ili kako se (ne) sećamo Jugoslavije, Radina Vučetić, 2018, Hisografija.hr <http://historiografija.hr/?p=9891>

ont profité de cette occasion pour faire un point objectif sur l'histoire yougoslave. Elle insiste sur le fait que cet anniversaire aurait pu être la possibilité d'examiner la présence du mouvement anti-communiste, ou pro-royaliste qui caractérise la période post-yougoslave, ou simplement de donner la lecture commune de l'histoire yougoslave épurée des influences nationalistes. Comme Radina Vučetić le souligne, l'intérêt universitaire, scientifique, et même artistique existent, le sujet yougoslave passionne les experts du monde entier, mais sa commémoration n'a pas eu lieu. Certes, une conférence organisée par l'Académie scientifique et artistique serbe et la *Matica srpska* a été organisée. Elle portait le nom de *Fin de la guerre, la Serbie et la création de la Yougoslavie* et réunissait deux événements majeurs : la fin de la Première Guerre mondiale et la création de la Yougoslavie, mais d'un point de la vue ethnocentrique. Une sorte de continuation de cette conférence a été publiée dans l'hebdomadaire *Nedeljnik* où les historiens discutaient du sujet yougoslave. Le Musée de la Yougoslavie n'a pas fêté non plus cet anniversaire, car le bâtiment était en travaux depuis la fin de l'année 2015. Les médias ont été plus réactifs. Un débat a été organisé sur la chaîne de N1 invitant des experts slovènes, croates, serbes et bosniaques, et le film documentaire préparé par la *Radio Slobodna Evropa (Radio Free Europa)* ³²⁹ a été publié sous le nom « Les cent ans de la Yougoslavie ». Un autre projet a été la publication du *Comité d'Helsinki pour les droits de l'homme en Serbie*, intitulé « *La Yougoslavie dans une perspective historique* ». Les institutions étrangères se tournent de plus en plus vers les Balkans et commencent à valoriser l'héritage culturel et artistique de la Yougoslavie.

Heureusement, les jeunes générations, nées après la Yougoslavie, éloignées de la propagande communiste et de l'histoire fabriquée, ont la possibilité de penser différemment la Yougoslavie. Les jeunes Serbes savent que l'État fédéral n'était pas une communauté idéale, mais, n'était pas non plus une prison. Certains experts pensent que la Yougoslavie est finalement devenue similaire aux empires précédents. C'était aussi une communauté multiculturelle, qui avait beaucoup de minorités ethniques et a aussi sombré dans les conflits armés et dans les guerres ethno-nationales. Certes, la multi ethnies restera toujours l'alternative au nationalisme.

La guerre yougoslave n'était pas inévitable. Il existait un choix réel : un processus démocratique accompagnant les changements mondiaux. Pourtant, le choix des dirigeants de l'époque a été différent et les guerres des nations sont devenues des guerres de succession du

³²⁹ Il s'agit d'une radio financée par le Congrès des États-Unis.

pouvoir et des territoires. Le futur des pays yougoslaves réside dans la confrontation de leur passé et l'acceptation de leur héritage commun. Est-il trop illusoire d'espérer la possibilité de raconter le passé commun de manière à dépasser les conflits et, au moins, de trouver les points communs pour dialoguer. La complexité des pays ex-yougoslaves rend la réconciliation plus difficile, mais une sorte d'alliance commune a toujours existé. En chantant les mêmes chansons, en regardant les mêmes films et en étant touchés par les mêmes pièces de théâtre, les ex-yougoslaves franchissent les frontières. Rassemblés encore une fois sous le nom de Tito, cette fois-ci sous forme de nostalgie du régime socialiste, la population de l'ancien pays se joint une fois de plus. La yougo-nostalgie est vue comme politique de l'espoir, un moteur de l'idée de progrès, un geste rebelle contre le régime politique actuel.

Le fantôme yougoslave fait son apparition dans tous les pays qui l'ont constitué de son vivant et il franchit facilement les frontières. Ce doux sentiment est vite embrumé par la mémoire de la séparation douloureuse et les années perdues dans les conflits nationaux. Ce n'est ni le communisme, ni le titisme, ni le socialisme qui manquent, mais la sécurité, la stabilité, et même la naïveté des générations de pionniers. Le futur des ces pays doit se baser plutôt sur la réconciliation que sur la continuité du passé. Il faut que les acteurs politiques actuels travaillent au rapprochement mutuel et à la reconnaissance des fautes historiques et des mauvais choix politiques.

La Yougoslavie appartient au passé, mais les Yougoslaves sont encore vivants. Ils sont témoins de ce qui reste de la Fédération. Sept pays sont exposés à l'impact du monde réel et chacun cherche sa place sous le soleil européen. L'Europe reste le point de référence où ils vont se rejoindre une fois de plus. Cette nouvelle rencontre pourrait se réaliser dans la création d'une nouvelle union politique proposée par les leaders des pays des Balkans occidentaux. Cette solution du président Aleksandar Vučić, se voit dans l'Union intitulée *Petit Schengen* qui regrouperait : la Serbie, le Monténégro, la Macédoine du Nord, la Bosnie-Herzégovine et l'Albanie.

L'Europe se confronte actuellement à de nouveaux défis qui peuvent menacer la cohésion européenne. L'expérience yougoslave peut servir d'atout à ces pays car ils savent comment faciliter la cohabitation dans une fédération multiethnique. Car les similitudes entre la Yougoslavie et l'Union Européenne ne sont pas négligeables. La Yougoslavie jadis, comme l'Union Européenne aujourd'hui, sont toutes les deux, instables, fragiles et confrontées à l'inégalité économique et nationale. L'Europe actuelle a les problèmes suivants : la difficulté

de l'intégration des pays moins développés, l'importance de l'identité nationale, les problèmes économiques, les flots d'émigrants renvoient de plus en plus aux Balkans. Dans ce contexte de tensions nationales et internationales, politiques et socio-économiques, la lecture de l'histoire yougoslave peut offrir de nouvelles perspectives. Pour conclure, La Yougoslavie est un endroit où les Serbes se réfugient quand ils se sentent fragiles et menacés. L'ancienne fédération est à la fois un lieu d'oubli ainsi qu'un lieu de mémoire envoûtant. La Yougoslavie entière peut être aussi un non-lieu, un espace de passage où les Serbes se croisent, se recroisent, d'où ils partent pour y revenir.

Index des interlocuteurs

Mes interlocuteurs sont des serbes de tous les âges (entre 22 et 60 ans), que je connaissais déjà ou que j'ai connus lors de mes recherches de terrain. Ce sont mes amis et leurs parents ou cousins, mes voisins et leurs amis, ainsi que cinq visiteurs du Musée de la Yougoslavie avec lesquels j'ai mené plusieurs entretiens après notre première rencontre. J'ai aussi interviewé la conservatrice du musée Ana Panic, son stagiaire Marko Knežević et la chargée des relations publiques du musée Katarina Zivanović.

Jelena Stevanović (32 ans) est mon amie, une guide touristique, née à Belgrade et qui aime présenter notre pays aux étrangers. Elle visite les galeries et les musées de la capitale, elle écoute de la musique rock *ex-yougoslave* et visite la *Maison des Fleurs* où Tito est enterré mais le cache à sa mère qui est anti-communiste. Après son baccalauréat scientifique, Jelena a continué ses études à l'École de tourisme et d'hôtellerie et ensuite elle a eu son examen national de guide touristique en Serbie. Elle a grandi au centre-ville de Belgrade dans une famille ordinaire.

Aleksandra Popović (64 ans) est la mère de Jelena, Belgradoise, elle travaille dans la BU de l'Université de Belgrade. Elle est une des rares Serbes qui ne glorifie pas le temps yougoslave titiste car les autorités communistes ont confisqué sa maison familiale et l'ont partagée avec d'autres familles venant de la campagne. Cette forme de nationalisation du bien dont le slogan était « fraternité » a obligé son père à partager ce qu'il a gagné avec ses compatriotes. Aleksandra a vécu la majorité de sa vie dans une chambre qu'elle a partagé avec trois membres de sa famille alors que le reste de la maison a été mis à la disposition de trois autres familles. Elle n'a jamais oublié la rigueur du régime communiste. Elle a fait ses études à l'Université de Belgrade au département de biologie, elle est mariée et a deux enfants.

Dragan Ćosić (63 ans) est un ami de mes parents. Il est aussi Belgradois, ingénieur de formation, marié, père de deux enfants et grand-père depuis quelques années. Il a grandi à Belgrade, dans le quartier de Voždovac, aujourd'hui il habite dans le Nouveau Belgrade. Il a travaillé dans une entreprise de travaux publics à Belgrade toute sa vie professionnelle. Dragan, encore aujourd'hui, pendant les élections ajoute le prénom de Tito et le choisit

comme son président à vie. Né d'une mère serbe et d'un père croate, athée, il rend hommage au président Tito et visite le Musée de la Yougoslavie chaque 25 Mai.

Ramadan Miki Saitović (64 ans) est le meilleur ami de Dragan, Belgradois, gardien de site, d'origine albanaise, il est aussi ouvertement yougoslave et rappelle qu'il a eu son appartement grâce à la politique socialiste de l'époque. Miki a eu son baccalauréat professionnel des sciences techniques et depuis il a travaillé dans des entreprises de construction et du bâtiment. Il est marié, sans enfant. Depuis son mariage il vit avec son épouse dans sa chambre d'enfance dans l'appartement de ses parents. Après des périodes de chômage, il travaille comme agent de sécurité la nuit. Vu ses revenus modestes, il n'est pas parti en vacances depuis vingt ans.

Branka Kosović (61 ans) est une voisine, jeune retraitée et ancienne secrétaire, aussi Belgradoise, de parents serbes mais nés en Bosnie qui ont déménagé à Belgrade pour chercher du travail. C'est une enfant de partisans et membres du parti communiste. Après avoir eu son baccalauréat, elle a commencé à travailler pour aider sa famille. Aujourd'hui mariée, elle a deux enfants encore étudiants et ils vivent tous ensemble. Elle se dit encore yougoslave, fière d'avoir vécu dans une période de paix. Chaque année elle évoque à nouveau son regret pour le passé. Nous nous croisons souvent au Musée de la Yougoslavie. Elle y amène ses enfants, ses amis, ses neveux.

Sanja Konjević (63 ans) est une autre voisine, née à Belgrade et vendeuse de profession. Elle est une serbe fière, de confession orthodoxe, pratiquante. Elle vit seule et regrette le temps de sa jeunesse. Elle a débuté sa carrière dans un magasin de prêt à porter yougoslave, mais après la crise des années 2000, elle a perdu son travail et elle est au chômage depuis douze ans. Sanja vit une période difficile car elle a de très modestes revenus. Elle n'a pas suivi les nouvelles formations pour mieux s'intégrer dans le marché du travail car les ordinateurs et les smartphones lui paraissaient trop compliqués. Elle a continué à vivre dans sa chambre d'enfance dans l'appartement de sa mère.

Iva Gajić (37 ans) est une mère de deux enfants que j'ai croisée avec ses enfants au Musée de la Yougoslavie. Elle amène ses enfants voir les flambeaux de la jeunesse de l'époque titiste et les prend en photo devant le monument de Tito. Son père sera fier d'elle. Lui est aussi un yougo-nostalgique. Après avoir eu son diplôme d'assistante administrative, elle est cadre à la mairie de Belgrade. Elle est mariée et a deux enfants. Elle et son mari remboursent le prêt immobilier depuis dix ans et il leur en reste encore vingt. Ils ont pris un prêt en francs suisses,

et après l'appréciation du franc suisse par rapport à l'euro, le capital et les intérêts à rembourser à la banque ont augmenté de 60 pour cent. Ce prêt, maintient excessif est en train de ruiner sa famille.

Petar Rogić (34 ans) est technicien en préparation de produits chimiques, il est venu le même weekend que moi au Musée de la Yougoslavie pour voir l'exposition sur la vie quotidienne des yougoslaves. Il dit que la meilleure musique a été créée pendant cette période et qu'aujourd'hui il assiste aux soirées de la musique *ex-yu rock* au moins une fois par semaine. Petar est marié, sans enfant, il vit depuis récemment dans son nouvel appartement. Il aide financièrement ses parents et ses beaux-parents.

Željko Končar (37 ans) est arrivé au musée avec son meilleur ami. Ils sont de passage à Belgrade. Il travaille en Russie comme cuisinier depuis 15 ans. Il est cuisinier, respecté par les Russes car, comme il le dit, ils partagent la même religion et la même histoire communiste. Željko est d'origine d'Apatin, une petite ville frontalière qu'il a quittée après avoir eu son CAP de cuisinier. Depuis ses 16 ans il a enchaîné plusieurs postes dans les restaurants et hôtels à Belgrade et au Monténégro. En 2006 il a déménagé à Moscou à la recherche d'une vie meilleure. Il est marié et père d'un enfant. Il aide financièrement ses parents et leur envoie de l'argent tous les mois.

Goran Medić (35 ans) le meilleur copain de Željko, vient d'emménager récemment à Belgrade dans la recherche d'un meilleur avenir. Depuis notre rencontre, il a quitté la capitale pour travailler à l'étranger (en Slovaquie et en Allemagne) comme saisonnier dans le bâtiment. Après son baccalauréat professionnel il a travaillé à l'usine de bière à Apatin, mais il n'a jamais eu de CDI. Il a vécu un divorce difficile de ses parents et depuis l'âge de 19 ans il est le seul à contribuer dans la maison qu'il partage avec sa mère et sa sœur, toute les deux en chômage. Il est célibataire. *Haustori* et *Azra*, sont ses groupes de rock favoris qui datent de la période yougoslave, et il dit qu'il ne va jamais oublier le sentiment de communauté qu'il a ressenti pendant le concert de *Bjelo dugme* en 2001. « On était de nouveau yougoslaves pendant ce court moment de trois heures », dit-il.

Aleksandar Aca Stanković (24 ans) étudiant à l'École d'ingénieurs, n'a pas connu la Yougoslavie car il est né 16 ans après la mort de Josip Broz, mais il dit que l'histoire de ce bon vieux temps le suit partout. Il n'a connu que des périodes de crises, et dès qu'il aura son diplôme, il compte quitter le pays. Il habite à Belgrade avec sa mère et sa grand-mère et tous les weekends il travaille dans un bar.

Marko Živić (26 ans) étudiant en économie, assiste régulièrement aux fêtes organisées pour célébrer la période turbulente des années 1990 en glorifiant la musique et le style vestimentaire de cette époque. Il aime regarder les films serbes « *bien qu'il y ait trop de violence* ». Marko vient de Topola, une petite ville à Sumadija et sa famille lui paie la location d'un appartement à Belgrade ainsi que ses études.

Natalija Popović (24 ans) est aussi étudiante en économie, meilleure copine de Marko, elle suit de près les nouveautés de l'informatique et espère que la jeunesse serbe va se réveiller afin de se mobiliser davantage sur la question de l'éducation. Natalija est née à Belgrade et vit à Dorcol. Elle préfère rester en Serbie une fois diplômée car toute sa famille et ses amis sont là. Elle habite encore avec ses parents et partage sa chambre avec sa grande sœur. Elle a aimé le livre de Marko Vidojković *Merci pour rien !* où la Yougoslavie n'a jamais cessé d'exister, mais reste perplexe par rapport à cette période historique.

Glossaire des noms propres

Abramović³³⁰ Marina (née en 1946) Artiste, elle pratique l'art de la performance et l'art corporel. Elle s'est lacérée, fouettée, a gelé son corps sur des blocs de glace, s'est couchée au milieu du feu, a pris des produits psychoactifs devant son public.

Albahari David (né en 1948) Écrivain, membre de la SANU [Académie des sciences et des arts]. Né dans une famille juive en Yougoslavie, il s'engage dans la lutte antinationnaliste et dans les années 1990 il travaille activement pour l'évacuation de la population juive de Sarajevo. Il a émigré au Canada en 1994 où il continue à écrire en serbe. Connu pour ses livres : *L'Appât*, *Tsing*, *Sangsues*

Aleksić Seka (de son vrai nom Svetlana Aleksić Piljkić) (née en 1981) Chanteuse turbo-folk.

Andrić Ivo (1892-1975) Écrivain yougoslave, diplomate avant la guerre, lauréat du prix Nobel de littérature en 1961, membre de l'Académie serbe des sciences et des arts. Ses récits ont pour cadre la Bosnie ottomane et la population marquée par le mélange des confessions orthodoxe, musulmane, juive et catholique. Connu pour ses romans *Le Pont sur la Drina*, *La Chronique de Travnik*.

Arkan (de son vrai nom Željko Ražnatović) (1952-2000) Homme d'affaires, président du club des supporters du club de football belgradois *Étoile rouge*, président du club de football *Obilić*, chef de guerre serbe à la tête de la milice paramilitaire « les Tigres ». Il a aussi été sur la liste des criminels d'Interpol, et inculpé de crimes contre l'humanité, mais il fut assassiné le 15 janvier 2000 peu avant le déroulement du procès. Il s'est marié avec la chanteuse folk Svetlana Ceca Veličković et leur mariage a été nommé « le mariage du siècle » par la presse.

Armenulić Silvana (de son vrai nom Zilha Armenulić) (1939-1976) Chanteuse de musique traditionnelle yougoslave

³³⁰ Dans le glossaire des noms propres ainsi que dans la bibliographie j'ai utilisé toutes les lettres spécifiques de la langue serbe (de l'alphabet Gaj) telles que : č, ć, š, ž, dž et đ ce qui n'était pas le cas dans le corps du texte entièrement écrit en français où les noms propres d'origine serbo-croates ont été cités sans les symboles spécifiques.

Arsenijević Vladimir (né en 1965) Écrivain, fondateur du Festival littéraire *Krokodil*, créateur de la maison d'édition *Rende*. Connue pour son livre *À fond de cale*

Babunski Jovan (de son vrai nom Jovan Stojković) (1878-1920) connu comme voïvode (tchetnik) Babunski, commandant serbe lors des Guerres balkaniques et de la Première Guerre mondiale. La chanson traditionnelle nationaliste serbe *Préparez-vous, les Tchetniks* a été écrite en son honneur

Baja Mali Knindža (de son vrai nom Mirko Pajić) (né en 1966) Chanteur de turbo-folk serbe. Cet artiste a utilisé le sujet de la guerre yougoslave dans ses chansons. Ses paroles, fortement nationalistes et discriminantes, invitent à la violence, critiquent le président bosniaque Alija Izetbegović et tout le peuple bosniaque, encouragent les milices proserbes et leurs chefs de guerres.

Bajaga (de son vrai nom Momčilo Bajagić) (né en 1958) Musicien, compositeur, auteur serbe et fondateur du groupe de musique rock *Bajaga i Instruktori*. Le groupe a été fondé en 1984 et il est encore actif et très populaire.

Bajić Mrđan (né en 1957) Artiste, sculpteur, dessinateur serbe

Bajramović Šaban (1936-2008) Chanteur serbe d'origine rom, auteur, compositeur et interprète jazz mais aussi de musique tzigane

Balašević Đorđe (né en 1953) Chanteur, auteur, critique. Connue pour ses chansons romantiques, mais un grand nombre de ses chansons traitent de sujet socio-politique. Dans les années 1990 il s'engage dans la lutte anti-nationaliste et est vu comme un grand ennemi de Slobodan Milošević

Baljak Janko (né en 1965) Réalisateur serbe, professeur à l'Université de Belgrade à la Faculté d'art dramatique. Il a réalisé le film documentaire *Rendez-vous à la rubrique nécrologique, Anatomie de la douleur, Serbie à la poubelle, Train bleu*

Bataković Dušan (1957-2017) Historien et diplomate serbe, ancien directeur de l'Institut d'études balkaniques à Belgrade.

Bauer Otto (1881-1938) Homme politique autrichien, ministre des affaires étrangères (1918-1919), théoricien de l'austro-marxisme.

Beli (de son vrai nom Branislav Matić) (1952-1991) Criminel serbe et chef de guerre. Au début de la guerre en Croatie, Beli [Blanc] a fondé la milice paramilitaire serbe « La garde

serbe », et il a été l'un des principaux financiers de cette garde. Il possédait plusieurs casses automobiles en Serbie. Il fut tué devant sa maison en 1991.

Bilandžić Dušan (1924-2015) Historien croate, juriste, connu pour son oeuvre *L'histoire de la République socialiste fédérative de Yougoslavie*

Biserko Sonja (née en 1948) Activiste des droits de l'homme et fondatrice du Helsinški odbor za ljudska prava u Srbiji [Fédération internationale d'Helsinki pour les droits de l'homme] (1994)

Bizumić Mladen (né en 1977) Artiste yougoslave qui vit et travaille à Aukland et à Vienne

Blesing Lee (né en 1949) Dramaturge américain, connu pour son livre *A walk in the Woods*

Bjelica Isidora (1967-2020) Écrivaine serbe

Bogdanović Bogdan (1922-2010) Architecte yougoslave à l'origine de nombreux monuments célébrant la lutte antifasciste, maire de Belgrade de 1982 à 1986

Božić Ivan (1915-1977) Historien yougoslave, membre de l'Académie serbe des sciences et des arts

Branko Kockica (de son vrai nom Branko Milićević) (né en 1946) Acteur, présentateur, fondateur du Théâtre pour enfants *Pozorištanca Puž*. Il est connu comme présentateur de l'émission pour enfants *Kocka do kocke, kockica* [Petit dé]

Bregović Goran (né en 1950) Musicien, compositeur, fondateur du groupe rock yougoslave *Bjelo dugme*. Il est aussi connu comme compositeur de musique de cinéma et collabore avec Emir Kustrurica, compositeur de la *world music* avec son groupe *Orchestre pour les mariages et enterrements*. Dans les années 1970, il est devenu une rock-star en tant que guitariste au sein de son groupe *Bjelo dugme*, un des groupes les plus célèbres en Yougoslavie.

Buden Boris (né en 1958) Philosophe croate, théoricien de la culture qui vit et travaille à Berlin

Bulajić Veljko (né en 1928) Réalisateur yougoslave connu pour son film *Bataille de la Neretva*

Bulatović Momir (1956-2019) Homme politique, président de la République du Monténégro (1990-1998), président du gouvernement fédéral de République fédérale de Yougoslavie (1998-2000)

Ceca (de son vrai nom Svetlana Ražnatović) (née en 1973) Chanteuse folk serbe. Elle est l'une des chanteuses les plus populaires dans les Balkans, elle a vendu plus de dix millions de

disques. En 1995, elle épouse le chef de guerre serbe, Željko Ražnatović Arkan, et leur mariage a été très médiatisé. En 2011, Ceca est inculpée pour détournement de fonds quand elle était à la tête du club de football Obilić, club acheté par son mari.

Cerović Stanko (né en 1951) Auteur, journaliste, écrivain yougoslave. Il a été rédacteur en chef pour la rédaction serbo-croate de Radio France jusqu'en 2007. Connu pour ses livres *Dans les griffes des humanistes*, *Comment maigrissent les ombres*, *Après la fin de l'histoire*

Ćirić Miloš (1931-1999) Artiste, dessinateur yougoslave

Cvijić Jovan (1865-1927) Géographe serbe, spécialiste de géomorphologie. Il a aussi fait ses recherches ethnographiques sur le sujet des Balkans, et de *l'homme balkanicus*

Cvitanović Marin (né en 1982) Géographe, professeur à l'Université de Bournemouth. Il s'intéresse à l'usage des toponymes dans la sphère socio-culturelle, la période postsocialiste et les études balkaniques

Ćirković Sima (1929-2009) Historien, spécialiste de l'histoire serbe médiévale, membre de l'Académie serbe des sciences et des arts

Ćosić Dobrica (1921-2014) Écrivain, membre de la SANU [Académie des sciences et des arts], ancien président de la Yougoslavie (1992-1993). Il traite de sujets historique, politique, national, identitaire. Il cultive le nationalisme serbe et ses théories inspirent le *Mémoire* de 1986. Au début, il était favorable à Milošević, mais il participa ensuite à sa chute en rejoignant le mouvement de l'opposition Otpor

Čolić Zdravko (né en 1951) Chanteur serbo-bosniaque. Il est un des musiciens les plus populaires de tous les états de l'ancienne Yougoslavie. Il a chanté la chanson très populaire *Camarade Tito, nous te jurons*

Dalipagić Dražen (né en 1951) Basketteur yougoslave

Dapčević Tijana (née en 1976) Chanteuse serbo-macédonienne de musique pop

Dediđer Vladimir (1914-1990) Historien, auteur, éditeur, connu comme biographe officiel de Josip Broz Tito

Dodik Milorad (né en 1959) Président de l'Alliance des sociaux-démocrates indépendants en République serbe de Bosnie-Herzégovine (SNSD) Président de la République serbe de Bosnie depuis 2010 et membre de la présidence de la Bosnie-Herzégovine depuis 2018

Dragojević Srđan (né en 1963) Diplômé en psychologie et en réalisation à l'Université de Belgrade. Réalisateur et scénariste serbe. A notamment réalisé les films très populaires des

années 1990 : *Les cicatrices* (1998), *Jolis village brûlent joliment* (1996), *Nous ne sommes pas des anges* (1992), *La parade* (2011)

Drašковић Vuk (né en 1946) Homme politique et auteur. Il crée en 1990 le parti politique SPO [Mouvement du renouveau serbe] et devient un des principaux opposants de Slobodan Milošević. Ministre des Affaires étrangères (2004-2007) de la Serbie.

Drobac Mirjana (née en 1977) Ethnomusicologue, membre de la production de la Radio-télévision serbe. Elle s'intéresse aux origines de la musique traditionnelle serbe, étudie la musique et les paroles de chansons, leur côté transnational et leur place dans la tradition serbe

Duda Igor (né en 1977) Historien, professeur à l'Université de Pula. Son champ de recherche est l'histoire sociale, l'histoire du quotidien, l'histoire du tourisme et du consumérisme, la position de la Croatie au sein de la Yougoslavie

Đajić Dragan (né en 1946) Footballeur yougoslave

Đinđić Zoran (1952-2003) Homme politique serbe, Premier ministre de 2001 à 2003. Il obtient son doctorat en 1979 en Allemagne, il rentre en Yougoslavie en 1989 et participe à la fondation du Parti démocrate (DS). Engagé dans la lutte contre la corruption et pour le transfert de Milošević à La Haye, il est assassiné le 12 mars 2003.

Dorđević Borislav (Bora Čorba) (né en 1952) Musicien, auteur serbe. Il est fondateur du groupe de musique rock, *Riblja čorba* qui est encore actif. Depuis le début de la guerre en Yougoslavie, Bora a pris le côté des soldats et des milices serbes en République serbe de Bosnie tout en s'opposant à la politique de Milošević. Il a même créé un album musical *Leurs jours* où il critiquait le couple Milošević et leur pouvoir autoritaire.

Dorđević Dušan (né en 1966) Photographe serbe

Đozić Zenit (né en 1961) Acteur, réalisateur, scénariste et co-fondateur de l'émission *Top-liste des Surréalistes* en 1984.

Đujić Momčilo (dit pope Đujić) (1907-1999) Pope orthodoxe de l'Église orthodoxe serbe et chef paramilitaire serbe. Il a participé au mouvement tchetnik lors de la Seconde Guerre mondiale, mais en commandant ses troupes d'une manière indépendante. Il a combattu contre les oustachis, puis s'est tourné contre les partisans communistes. Đujić s'est autoproclamé voïvode et a baptisé sa troupe *Division dinarique*. Il a collaboré avec les forces italiennes et allemandes dans sa lutte anticommuniste dans la région croate. A la fin de la guerre, il est interné dans un camp de réfugiés en Italie, puis il s'est exilé en France. Il a été recherché par

le gouvernement yougoslave pour crimes de guerre. En 1949, il s'installe aux États-Unis où il continue l'animation de groupes nostalgiques du mouvement tchetnik. En 1989, il confère le titre de « voïvode des Tchetniks » au leader d'extrême droite serbe Vojislav Šešelj.

Đukić Slavoljub (1928-2019) Journaliste, auteur, critique. Rédacteur en chef de l'hebdomadaire NIN jusqu'en 1987. Il s'intéresse à la période post-titiste et aux acteurs de la vie politique postsocialiste et nationaliste

Đukić Mina (née en 1982) Artiste, réalisatrice serbe, connue pour son film documentaire *Yugo, autobiographie brève*

Durica Marko (information non-renseignée) Photographe, artiste serbe, photographe de Reuters

Đurić Branko Đura (né en 1962) Acteur, musicien, auteur, réalisateur, scénariste et cofondateur de l'émission *Top-liste des Surréalistes* en 1984. Il a eu le rôle principal dans le film bosniaque oscarisé *No man's land*.

Džafić Nikola (né en 1950) Artiste, peintre, sculpteur yougoslave. Il est engagé dans le combat antinationaliste et c'est un acteur majeur dans la lutte pour les valeurs sociales, pour les droits de l'homme, un défenseur de l'art. En 1993, il crée le mouvement artistique *Led art* et organise plus d'une trentaine de projets anti-guerre et antinationaliste.

Ekmečić Milorad (1928-2015) Historien serbe, membre de l'Académie serbe des sciences et des arts, connu pour ses livres : *L'histoire de la Yougoslavie* et *La création de la Yougoslavie*

Filipović Benjamin (1962-2006) Réalisateur bosniaque, diplômé de l'Académie FAMU à Prague, professeur à l'Académie des art dramatique de Sarajevo, réalisateur de l'émission *Top-liste des Surréalistes*

Gabrić Blaško (information non-renseignée) Propriétaire d'un domaine privé nommé *Yugoland*

Gaj Ljudevit (1809-1872) Linguiste, politicien et écrivain croate. Membre fondateur du Mouvement des Illyriens, mouvement culturel et politique qui promouvait l'unité des Slaves du Sud

Gavrić Branko (information non-renseignée) Artiste, illustrateur serbe

Giška (de son vrai nom Đorđe Božović) (1955-1991) Criminel de guerre, chef de milice serbe. Il était connu des services de la police yougoslave, mais aussi européenne. Au début de la guerre en Yougoslavie, il est devenu commandant de la Garde serbe fondée en 1991, une

des milices paramilitaires qui regroupaient des volontaires. La Garde serbe était sous le patronage d'un parti politique, le Mouvement serbe du renouveau et son leader était Vuk Drašković. Giška est tué au cours d'affrontements dans la région de Gosić.

Golubović Aleksandar dite Kristijan (né en 1969) Criminel serbe. Connus des services des polices yougoslave et européenne depuis sa jeunesse, aujourd'hui Golubović est une star de la télé-réalité.

Golubović Srdan (né en 1972) Réalisateur, scénariste. Connus pour ces films : *Les cercles*, *Le piège*

Grebenarević Bane (1974-1996) Criminel serbe, connu pour sa participation dans le film documentaire *Rendez-vous à la rubrique nécrologique*

Grinčević Radonjić Vesna (information non-renseignée) Artiste, costumière serbe. C'était l'une des artistes engagées dans la lutte antinationaliste dans les années 1990 et a fait partie du projet *Led art*

Gru (de son vrai nom Dalibor Andonov) (1973-2019) Musicien de hip-hop et rap serbe.

Grubanov Ivan (né en 1976) Artiste, peintre serbe

Haïlé I^{er} Sélassié (de son vrai nom Tafari Makonnen) (1892-1975) Homme politique, le dernier empereur d'Éthiopie (1930-1936 et 1941-1974). Il est renversé et déchu du pouvoir en 1974 lors de la Révolution éthiopienne, il est tué dans des circonstances obscures l'année suivante. Les membres du mouvement rasta le considèrent comme « le dirigeant légitime de la Terre » et le Messie en raison de son ascendance de la dynastie dite salomonique

Igov Svetlozar (né en 1945) Écrivain, essayiste, critique littéraire bulgare

Ivanišević Zlatko Zlaja (information non-renseignée) Auteur, scénariste, co-fondateur de l'émission Top-liste des Surréalistes en 1984

Ivanji Ivan (né en 1929) Auteur, écrivain, traducteur, interprète et diplomate yougoslave

Iveković Sanja (née 1949) Artiste croate connue pour ses performances féministes. Elle s'intéresse aux problématiques du genre, des discriminations et du féminisme

Izetbegović Alija (1925-2003) Philosophe, homme politique, président d'État bosnien. Il publie la *Déclaration islamique* en 1970 dans laquelle il explore la relation entre la société, la religion et l'État. Cette œuvre a été interprétée comme un appel au nationalisme musulman et les autorités yougoslaves ont arrêté Izetbegović et l'ont mis en prison pendant plusieurs mois. La publication d'un autre ouvrage *L'Islam entre l'Est et l'Ouest* publié en 1983 l'a condamné

à encore quatorze années de prison, mais il a été libéré en 1988. En 1989 il fonde le Parti d'action démocratique (SDA), le parti national des Musulmans de Bosnie. A la fin de l'année 1990, Izetbegović est élu président de la République de Bosnie-Herzégovine et en mars 1992, le pays a proclamé son indépendance.

Judah Tim (né en 1962) Journaliste, reporter et analyste politique de la revue *The Economist*

Jurišić Dragana (née en 1974) Artiste, photographe croate qui vit et travaille à Dublin

Kapor Momčilo Momo (1937-2010) Écrivain serbe, membre de l'Académie des sciences et des arts de la République serbe.

Karadordević (dynastie) Une des deux dynasties royales serbes. Son fondateur, Karadorde [Karageorges], mena la Première insurrection contre les Ottomans en 1804. Les représentants de cette dynastie régneront sur la Serbie, en alternance avec la dynastie des Obrenović, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Ses principaux membres sont : Karageorges, Pierre I^{er} de Serbie et Alexandre I^{er} de Yougoslavie

Karadorde [Karageorges] (né entre 1752 et 1768 - 1817) Marchand de porcs, il mène le Premier soulèvement contre les Ottomans. En 1806, Le Pape le reconnaît comme prince de Serbie et, en 1808, il est élu Gospodar [Seigneur] de Serbie. Mais, en 1813, les Ottomans regagnent le pouvoir et Karageorges s'enfuit en Autriche. Il est assassiné en 1817 sur ordre de Miloš Obrenović, fondateur de la seconde dynastie royale serbe

Petar I. Karadordević [Pierre I^{er} de Serbie] (1903-1921) a fait des études militaires à l'École de Saint Cyr, puis s'est engagé dans la Légion étrangère pendant l'invasion de la France par l'Allemagne en 1870. Il monte sur le trône suite à la réussite d'un complot militaire contre Alexandre I^{er} Obrenović. C'est le petit-fils de Karageorges. Il devient roi, il est libéral et démocrate

Aleksandar I. Karadordević [Alexandre II de Serbie puis Alexandre I^{er} de Yougoslavie] (1921-1934) Fils du roi Petar I, il sert dans l'armée serbe pendant la Première Guerre mondiale. En 1929, le royaume des Serbes, Croates et Slovènes devient le Royaume de Yougoslavie, la constitution est suspendue et Alexandre règne en monarque absolu. Il est assassiné à Marseille en 1934 par un membre de l'ORIM (Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne)

Karadžić Radovan (né en 1945) Homme d'État yougoslave. Il devient le premier président de la République serbe de Bosnie en 1992. Il est aussi accusé de purification ethnique menée

lors du conflit yougoslave, notamment pour le massacre de Srebrenica. Après avoir passé plusieurs années en fuite, il est arrêté en 2008 à Belgrade et transféré au Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie à la Haye.

Karadžić Stefanović Vuk (1787-1864) Le plus important réformateur de la langue serbe qui a fondé les bases de la langue serbe moderne. Il est notamment connu pour sa collecte des contes populaires de la langue serbo-croate, du premier dictionnaire de la langue serbe et de sa réforme de l'alphabet.

Karajlić Nenad dite Nele (de son vrai nom Nenad Janković) (né en 1962) Auteur, compositeur, interprète, écrivain, acteur. Il est fondateur du groupe musical yougoslave *Zabranjeno pušenje*, cofondateur du groupe No smoking orchestra avec le réalisateur Emir Kusturica, concepteur de l'émission *Top-liste des surréalistes*, inventeur du courant artistique *nouveau primitivisme*.

Karić Vladimir (1848-1894) Géographe, pédagogue, diplomate. Diplômé de l'Université de Belgrade, il était professeur de lycée, éditeur de manuels de géographies, consul serbe à Skopje

Kempnaers Jan (né en 1968) Artiste, photographe, connu pour ses vues panoramiques des paysages industriels et urbains d'Europe

Kesovija Tereza (née en 1938) Chanteuse yougoslave connue pour ses chansons chantées en l'honneur de sa patrie, la Yougoslavie

Kitić Milivoje Mile (né en 1952) Chanteur de musique turbo-folk

Knežević Aleksandar (né en 1963) Journaliste, écrivain. Il est co-auteur du livre *Le criminel qui a changé la Serbie* et co-scénariste du film documentaire *Rendez-vous à la rubrique nécrologique*. Il quitte Belgrade et sa profession de journaliste en 1998 et s'installe au monastère Studencica, puis devient moine en 2004 au monastère de Hilandar. Il se consacre à l'étude littéraire et théologique à l'Université d'Oxford et à l'ICP Faculté de philosophie de Paris

Kočević Petar (né en 1963) Artiste, peintre, collaborateur dans le mouvement artistique *Led art* dans les années 1990 en Serbie

Konstantinović Aleksandar Leka (information non-renseignée) Projectionniste personnel de Josip Broz Tito durant trente-deux ans

Korać Radivoj (1938-1969) Basketteur yougoslave, mort dans un accident de la route à l'âge de 30 ans

Koraksić Predrag Koraks (né en 1933) Artiste, caricaturiste yougoslave. C'est un auteur engagé qui critique les événements politiques

Koštunica Vojislav (né en 1944) Homme politique, docteur en science juridique, président de la République fédérale de Yougoslavie (2000-2003) et président du gouvernement serbe (2004-2006). Etant le candidat de l'opposition démocratique en Serbie, il gagne les élections présidentielles et il succède à Slobodan Milošević après le renversement du 5 octobre 2000. Depuis les années 1980, Koštunica s'engage dans la lutte pour les droits de l'homme et fait partie du groupe d' intellectuels antinationalistes qui s'opposent au régime de Milošević. En 1989, il devient l'un des fondateurs du Parti démocratique (DS) et en 1992, il fonde son propre parti politique, le Parti politique serbe (DSS)

Kovačević Milomir Strašni (né en 1961) Artiste, photographe yougoslave. Il est souvent nommé chroniqueur visuel du quotidien à Sarajevo pendant les années 1980, photographe-témoin des changements politiques et observateur de la mort du communisme yougoslave

Kralj Boris (né en 1976) Artiste, photographe yougoslave. Il vit et travaille à Berlin, mais ses travaux sont souvent inspirés par ses origines yougoslaves

Kraljević Marko (personnage imaginaire, inspiré par un vrai roi serbe Mrnjančević Marko (1335-1396). C'est un des héros les plus importants de la poésie épique serbe et le modèle du héros idéal qui défendait sa nation et sa foi devant l'invasion turque. Son nom, Kraljević signifie « fils du roi ». De nombreux poèmes épiques ont été écrits par des poètes anonymes en l'honneur de ce guerrier. Ses aventures contiennent peu de faits historiques. Selon la légende, il s'agit d'un homme de très grande taille, doté d'une force immense, d'un fort caractère, d'un humour tranchant, d'un esprit séduisant et hédoniste. Il est représenté comme protecteur des faibles, toujours du côté de la tradition et de la justice.

Krnjanski Dragoslav (né en 1953) Artiste, sculpteur, photographe yougoslave. C'est un des co-fondateurs du projet *Led art* et du Centre pour la décontamination culturelle dans les années 1990 en Serbie

Krištofić Bojan (né en 1987) Artiste, auteur, designer croate. Connue pour son exposition *(Est)hétique du nationalisme- design pour turbo folk*³³¹, il s'intéresse à l'art contemporain, à la culture visuelle et à la culture turbo-folk dans les sociétés post-yougoslave

Kronja Ivana (née en 1970) Culturologue, théoricienne dans le champ des médias, de la culture, du film, de la critique du cinéma. Elle s'intéresse à la musique turbo-folk et à son influence sur la société post-yougoslave

Kusturica Emir (né en 1954) Cinéaste, musicien, réalisateur récompensé deux fois à Cannes par la Palme d'or pour *Papa est en voyage d'affaires* (1985) et *Underground* (1996). Diplômé de l'Académie du cinéma à Prague (FAMU), il est formé par les classiques du cinéma européen. Il a fondé écovillage Drvengrad à Mokra gora en Serbie ainsi que son propre festival du film Kustendorf. De la même façon, il a créé la ville Andricgrad en hommage au livre d'Ivo Andric à Visegrad

Lepa Brena (de son vrai nom Fahreta Živojinović) (née en 1960) Chanteuse folk serbe. Elle est la chanteuse la plus connue des chanteuses yougoslaves des années 1980 et a influencé la culture populaire de l'époque.

Lašić Ljiljana (née en 1947) Actrice, scénariste, dramaturge.

Lazar Hrebeljanović dit Prince Lazar (1329-1389) Souverain serbe tué lors de la bataille de Kosovo Polje. Selon la légende, Lazar aurait eu une apparition la veille de la bataille de Kosovo polje : un ange lui aurait proposé de faire le choix entre le royaume céleste et le royaume terrestre. Lazar choisit la défaite militaire et le peuple serbe devient alors une nation céleste.

Lončar Desanka Beba (née en 1943) Actrice yougoslave, connue pour son rôle dans le film *L'Amour et la mode*

Longinović Tomislav (né en 1955) Auteur, spécialiste de la littérature et culture slave, professeur de littérature comparée à l'Université Wisconsin-Madison. Connue pour ses livres *Borderline Culture, Vampires Like Us*

Lukas Aca (de son vrai nom Aleksandar Vuksanović) (né en 1968) Chanteur folk serbe

³³¹ Jeu de mot entre *Est, Esthétique et éthique*, Bojan Kristofic, *(Est)etika nacionalizma- dizajn za turbo folk*, Miker House, le 27 septembre 2014, Belgrade, voir plus dans l'article du *Slobodna Evropa*, <https://www.slobodnaevropa.org/a/estetika-nacionalizma-dizajn-za-turbofolk/26554992.html>

Ljotić Dimitrije (1891-1945) Homme politique yougoslave, ministre de la justice (1931), membre du Parti radical populaire. En 1935, il fonde le parti ZBOR d'inspiration fasciste, qui a été interdit en 1940. Il décline l'offre des occupants allemands de siéger au gouvernement yougoslave pendant l'occupation, mais en 1941 il fonde le Corps des volontaires serbes (SDK) avec l'accord de la puissance occupante. Ljotić quitte la capitale yougoslave en 1944 au moment de la prise de la ville par les partisans.

Ljuba Zemunac (de son vrai nom Ljubomir Magaš) (1948-1986) Criminel serbe. Il était connu des services de police yougoslave depuis son adolescence. Il a vécu en Autriche, en Italie et en Allemagne où il a continué ses affaires criminelles. Il fut tué en 1986 à Francfort.

Ljubičić Miroljub Mićko (né en 1962) Comédien, scénariste, auteur, musicien, critique des actualités politiques. Il a ouvertement critiqué le régime de Milošević à travers ses sketches et ses pièces de théâtre *Indexovo pozorište*. Il a aussi joué le rôle de Josip Broz Tito dans le documentaire *Tito pour la deuxième fois parmi les Serbes*. Aujourd'hui il continue de se moquer du système politique actuel

Machtig Saša (né en 1941) Architecte slovène, connu pour la conception du *Kiosk K67*

Maja Marijana (de son vrai nom Marijana Radovanović) (née en 1972) Chanteuse de musique turbo-folk serbe, populaire dans les années 1990

Makavejev Dušan (1932-2019) Réalisateur, cinéaste yougoslave. Makavejev est l'une des figures majeures du mouvement de libération du cinéma après 1968 et un des fondateurs de la Vague noire yougoslave. Connu pour son film *Les mystères de l'organisme* et la critique de la société moderne aussi bien communiste que capitaliste.

Malagurski Boris (né en 1988) Réalisateur serbe, scénariste, auteur. Connu pour ses films *The weight of chains*, *Kosovo*, *Can You imagine ? Kosovo*, *moment is civilization*

Mančić Suzana (née en 1956) Télé-présentatrice, actrice, chanteuse serbe

Marić Milomir (né en 1956) Auteur, journaliste yougoslave et directeur de la chaîne télévisée Happy

Marinković Nikica (1947-2008) Mannequin yougoslave et Miss Yougoslavie 1966

Marković Goran (né en 1960) Réalisateur, dramaturge, diplômé de l'Académie du cinéma à Prague (FAMU). Il est connu pour les films : *Classe nationale* (1979), *Tito et moi*, (1992), *Tragédie burlesque* (1995), *Tournée* (2008)

Marković Milana (née en 1974) Dramaturge serbe. Connue pour ses œuvres : *Rails, Le Vaste Monde blanc, Un bateau pour les poupées*

Marković Mirjana (1942-2019) docteur en sociologie, ancienne professeure à l'Université de Belgrade, épouse de Slobodan Milošević, présidente du parti politique Gauche yougoslave-JUL. Selon de nombreuses sources, elle avait une grande influence dans les choix politiques de Slobodan Milošević.

Matić Goranka (née en 1949) Artiste, photographe, journaliste serbe

Mauzer (de son vrai nom Ljubiša Savić) (1958-2000) Chef de guerre serbe, commandant de la milice paramilitaire en République serbe de Bosnie *La Garde Panthères*. Il est tué dans un attentat en 2000

Mesić Stjepan Stipe (né en 1934) Homme d'État croate. Il a contribué à la fondation de l'Union démocratique avec Tuđiman. Il est nommé Premier ministre en 1990 et en 2000, il est élu président de la République de Croatie puis réélu en 2005.

Mihailović Dragoljub Draža (1893-1946) Militaire yougoslave d'origine serbe, officier dans l'Armée royale yougoslave, fondateur du *Mouvement des Tchetniks*. *Les Tchetniks* sont une organisation de résistance contre l'occupation allemande et italienne lors de la Seconde Guerre mondiale. Ce mouvement se trouve en concurrence avec une autre force de résistance, *les Partisans* communistes dirigés par Tito. Mihailović a été accusé de collaboration avec l'ennemi et de lutte contre les communistes. Il est emprisonné par les communistes pour finalement être condamné à mort pour crimes de guerres et collaboration. Il est fusillé en 1946. En 2006, une procédure a été engagée en vue d'obtenir la réhabilitation officielle de Mihailović. Elle a abouti en 2015 par l'annulation de sa condamnation par la Haute Cour de Justice de Belgrade. Le rôle des Tchetniks et de Mihailović étaient et sont toujours sujet à débats de nos jours.

Milivojević Snježana (née en 1956) Communicologue, spécialiste des études des médias, professeure à l'Université de Belgrade. Elle s'intéresse à la communication politique dans les médias (particulièrement à la télévision) en Serbie,

Milošević Slobodan (1941-2006) Président de la Serbie (1989-1997) et de la République fédérale de Yougoslavie (1997 à octobre 2000). Fondateur du parti socialiste de Serbie (SPS). Il meurt lors de son incarcération à La Haye où il est poursuivi pour crimes de guerre, crimes contre l'humanité et génocide

Mirković Dragana (née en 1968) Chanteuse serbe de musique turbo-folk, très populaire dans les années 1990

Mitrović Neđo (information non-renseignée) Musicien et compositeur serbe de chansons patriotiques nationalistes. Il était très populaire pendant les guerres yougoslaves parmi les soldats serbes. Connue pour sa chanson : *Ils payeront pour Vukovar*

Mitrović Željko (né en 1967) Homme d'affaires et musicien. Il a créé la station de radio *Pink* en 1993 puis la chaîne télévisée du même nom en 1994. Aujourd'hui il possède plusieurs entreprises médiatiques : Pink Films International, City Music, Air Pink, Pink Media Groupe.

Mladenović Kokan (né en 1970) Réalisateur, metteur en scène, ancien directeur du théâtre *Atelje 212*

Mladenović Milan (1958-1994) Musicien, auteur, compositeur, fondateur du groupe Ekatarina Velika- EKV. C'était aussi un auteur engagé, antinationaliste et pacifiste qui luttait contre la propagande guerrière et l'intolérance ethnique dans tout l'espace yougoslave

Mladić Ratko (né en 1942) Chef de l'armée de la République serbe de Bosnie pendant la guerre en Bosnie entre 1992 et 1995. Il est arrêté en 2011 par la police serbe et extradé vers la Haye après quinze ans de cavale. Il est reconnu coupable de génocide, de complicité, de crimes contre l'humanité et de violation des lois et coutumes de guerre par le Tribunal pénal international de la Haye.

Močnik Rastko (né en 1944) Sociologue, psychanalyste, théoricien littéraire slovène.

Modrić Luka (né en 1985) Footballeur croate, joueur du Real Madrid CF. Il a remporté le *Ballon d'or* en 2018 lors de la Coupe du Monde

Muranović Sabahudin (né en 1968) Artiste, caricaturiste, illustrateur yougoslave

Nasser Hussein Gamal Abdel (1918-1970) Homme d'État égyptien, second président de la République d'Égypte (1956-1970). Après une carrière militaire, il organise en 1952 le renversement de la monarchie et accède au pouvoir en décidant de mener une politique panarabe, socialiste et autoritaire en renonçant à l'influence britannique. Il participe à la fondation du Mouvement des Non-Alignés en collaboration avec le président yougoslave Josip Broz Tito et le leader indien Jawaharlal Nehru en 1956

Nedić Milan (1878-1946) Général des armées et homme politique serbe. Il a été à la tête du Gouvernement de salut national installé par les Allemands dans la Serbie occupée pendant la Seconde Guerre mondiale. Il quitte Belgrade pour s'exiler en Autriche en 1944, mais il est

livré à la Yougoslavie par les Anglais et il s'est suicidé lors de son incarcération en 1946. En 2018, le Tribunal de Belgrade refuse de le réhabiliter et il est donc considéré comme traître par la majorité de la population serbe.

Nehru Jawaharlal (1889-1964) Homme d'État indien, Premier ministre de l'Inde (1947-1964). C'est la figure emblématique de la lutte pour l'indépendance de l'Inde et de la réforme industrielle. Il participe à la fondation du Mouvement des Non-Alignés en collaboration avec le président yougoslave Josip Broz Tito et le président égyptien Gamal Abdel Nasser en 1956

Nikolić Božidar (né en 1942) Photographe, caméraman yougoslave.

Nikolić Dragan (1943-2016) Acteur yougoslave, un des acteurs les plus aimés dans l'ancienne Yougoslavie. Il s'est marié avec sa collègue actrice Milena Dravić en 1972 avec laquelle il formait le couple chéri yougoslave.

Nikolić Tomislav (né en 1952) Homme politique, président de la République de Serbie (2012-2017). La main droite de Vojislav Šešelj, leader du front national serbe. Il prend ses distances en 2008 et crée la même année le Parti progressiste serbe (SNS).

Nogo Petrov Rajko (né en 1945) Poète, auteur, essayiste serbe

Norris A David (information non-renseignée) Journaliste, spécialiste de la littérature de l'Europe de l'Est et de la culture des Balkans. Il enseigne à l'Université de Nottingham. Connue pour son livre *Hunted Serbia*

Novačić Dejan (né en 1961) Écrivain serbe, auteur, journaliste, traducteur

Novković Oleg (né en 1968) Réalisateur, scénariste. Connue pour ses films : *Dis-moi pourquoi tu m'as quitté*, *Les gens normaux*

Obilić Miloš (date de naissance inconnu-1389) Chevalier serbe mort lors de la bataille de Kosovo Polje. Il est devenu une figure majeure de la poésie épique serbe après la fameuse bataille où il a tué le sultan ottoman. Pendant la bataille du Kosovo en 1389, Miloš passe à travers les lignes turques, arrive dans la tente du sultan Mourad I^{er} où il le poignarde. Il a été décapité sur le champ. L'acte de courage de Miloš Obilić et ses sacrifices sont profondément enracinés dans la tradition populaire serbe. Il devient le héros modèle qui est prêt à perdre sa vie pour la patrie et la défense de la chrétienté devant l'invasion musulmane.

Obrenović (dynastie) Une des deux dynasties royales serbes. Son fondateur, Miloš, mena la Seconde insurrection contre les Ottomans (1815-1817). Les représentants de cette dynastie

régnent sur la Serbie, en alternance avec la dynastie concurrente des Karađorđević, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale

Miloš I. Obrenović (1817-1839 et 1858-1860) Marchand de porcs. Il mène le Second soulèvement contre les Ottomans qui s'achève avec la reconnaissance de l'autonomie de la principauté de Serbie dont Miloš devient le dirigeant. En 1839, il abdique en faveur de son fils Milan. Il est rappelé par l'Assemblée en 1858 puis doit à nouveau abdiquer en 1860

Aleksandar I. Obrenović [Alexandre I^{er} de Serbie] (1889-1903) Fils du roi Milan I^{er} (fils aîné de Miloš). Il meurt assassiné par un groupe d'officiers nationalistes en 1903

Ostojić Tanja (née en 1972) Artiste serbe connue pour ses performances féministes

Otašević Dušan (né en 1940) Peintre serbe, membre de l'Académie des sciences et des arts

Pančić Teofil (né en 1965) Journaliste, critique, écrivain. A écrit entre autres pour les hebdomadaires Vreme et Naša Borba

Pantelić Branko Panter (1957-1992) Lieutenant de l'armée serbe de la République serbe en Bosnie. Pendant les guerres yougoslaves, il est commandant de la protection territoriale à Vukovar, puis il part à Bijeljina où il organise son propre bataillon. Il est mort au combat et son bataillon adopte le nom de *la Garde des Panthères*

Papacostea Victor (1900-1962) Historien, fondateur de l'Institut d'Études Balkaniques de Bucarest, ancien sous-secrétaire d'État

Parlov Mate (1948-2008) Boxeur yougoslave, lauréat de la médaille d'or aux jeux Olympique de 1972

Paskaljević Goran (1947-2020) Réalisateur serbe. Après avoir été diplômé de l'Académie du cinéma à Prague (FAMU), il est formé par les classiques du cinéma européen, il retourne en Yougoslavie et réalise plusieurs chefs d'œuvre. La montée du nationalisme dans les années 1990 l'a obligé à s'exiler. Connu pour ses œuvres *Cabaret Balkan*, *Baril de poudre*, *The Elusive Summer of '68*

Pavičević Borka (1947-2019) Créatrice du Centar za kulturnu dekontaminaciju [Centre pour la décontamination culturelle] en 1995. Venue du monde du théâtre, Borka Pavičević a perdu son poste de directrice artistique au Théâtre dramatique de Belgrade en 1993 à cause de ses prises de position politiques

Pavlović Živojin Žika (1933-1998) auteur, peintre, réalisateur, cinéaste et professeur à l'Université de Belgrade. Il est aussi un des fondateurs de la *Vague noire* yougoslave connu pour son film *Quand je serai mort et blanc*

Petković Borivoje (information non-renseignée) Auteur, écrivain, connu pour son roman *Mathusalem*

Pontalis Jean-Bertrand Lefèvre (1924-2013) Philosophe, psychanalyste, éditeur et écrivain français

Popivoda Marta (née en 1982) Réalistrice, artiste, connue pour le film documentaire *Comment l'idéologie a fait bouger notre corps collectif*

Popović Danko (1928-2009) Écrivain, auteur, scénariste, connu pour son roman *Le livre de Miloutine*

Popović Davorin (1946-2001) Musicien yougoslave, fondateur du groupe rock *Indeksi*

Prpa Branka (née en 1953) Historienne, auteur, ancienne directrice des Archives historiques de Belgrade, elle est connue pour son engagement antinationaliste

Rambo Amadeus (de son vrai nom Antonije Pušić) (né en 1963) Musicien, compositeur, auteur. Ses chansons sont une sorte de mélange de paroles satiriques et ironiques des actualités politiques et un mix de rythme pop-rock, hip-hop et jazz

Robić Ivo (1923-2000) Chanteur croate de musique pop

Samardžić Ljubiša (1936-2017) Acteur, réalisateur serbe, lauréat du Festival de Venise en 1967 (film *Jutro* [Matin])

Sava (Rastko Nemanjić dit) (1169-1236) Premier archevêque de Peć (centre religieux historique serbe). Père de l'Église orthodoxe serbe.

Sekson Sejon (de son vrai nom Sučić Davor) (né en 1961) Acteur, réalisateur, scénariste et co-fondateur de l'émission *Top-liste des Surréalistes* en 1984

Selimović Mešo (1910-1982) Écrivain, membre de la SANU [Académie des sciences et des arts]. Connu pour son livre *Le Derviche et la Mort*

Semberac Miro (information non-renseignée) Musicien et compositeur serbe de chansons patriotiques nationalistes. Il était très populaire pendant les guerres yougoslaves parmi les soldats serbes. Connu pour ces chansons : *Pauvre Bosnie souveraine* et *Panthères*

Shirokogorov Mikhailovich Sergei (1887-1939) Anthropologue, ethnologue soviétique, émigré en Chine depuis 1920, connu pour ses travaux sur la notion d'ethnie

Simić Pero (1946-2016) Journaliste, publiciste yougoslave

Simović Ljubomir (né en 1935) Auteur, dramaturge, poète serbe

Sirotnović Alija (1914-1990) Mineur yougoslave, le héros de l'idéologie communiste et du travail socialiste

Srbljanović Biljana (née en 1970) Auteur dramatique, activiste pro-libérale, pro-européenne et en faveur des minorités et du mouvement LGBT. Professeure de dramaturgie à l'Université de Belgrade

Stefanović Murgita Megi (1959-2002) Musicienne, auteure, pianiste, membre du groupe Ekatarina Velika-EKV

Stojaković Jadranka (1950-2016) Auteur, musicienne et compositrice yougoslave.

Stojanović Lazar (né en 1944) Réalisateur et publicitaire. Connu pour son film *Jésus en plastique* (1971)

Šerbedžija Rade (né en 1946) Acteur, auteur yougoslave qui vit et travaille aux États-Unis

Šešelj Vojislav (né en 1954) docteur en sciences juridiques, homme politique, président du Parti radical serbe (SRS) depuis les années 1990. Il a été inculpé puis condamné en 2018 pour crimes contre l'humanité par le Tribunal pénal international envers l'ex-Yougoslavie. Exclu de la Ligue des communistes de Yougoslavie, il devient dissident politique à cause de ses points de vue nationalistes. Il lui a été décerné le titre de « voïvode des tchetniks ». Dans les années 1990, Šešelj est entré en collaboration avec Slobodan Milošević et il est devenu le vice-président du gouvernement serbe. Son mouvement politique a choisi pour objectif de créer une Grande Serbie et son discours nationaliste a marqué sa carrière politique.

Thompson (de son vrai nom Marko Perković) (né en 1966) Chanteur, auteur, compositeur croate. C'est un chanteur ethno-rock et son nom de scène Thompson vient du nom du pistolet-mitrailleur. Ancien combattant lors du conflit en Croatie, il est devenu très populaire grâce à ses chansons patriotiques glorifiant la lutte croate pour l'indépendance (comme la chanson Le soldat de Čavoglava)

Tuđman Franjo (1922-1999) Homme politique croate, ancien général de l'armée fédérale yougoslave, Tuđman fonde en 1989 le parti politique HDZ [Union démocratique croate]. Ce parti nationaliste remporte les premières élections libres en mai 1990 et Tuđman devient président de la République, un an plus tard, il déclare l'indépendance du pays. Il restera au

pouvoir jusqu'à sa mort en 1999. Tuđman est tenu pour responsable d'un nettoyage ethnique de la population serbes vivant en Croatie.

Tufegdžić Vojislav (information non-renseignée) Journaliste, écrivain. Il est co-auteur du livre *Le criminel qui a changé la Serbie* et co-scénariste du film documentaire *Rendez-vous à la rubrique nécrologique*

Turajlić Mila (née en 1979) Réalisatrice serbe connue pour ces films documentaires *Cinéma Komunisto* et *L'Envers d'une histoire*

Ugrešić Dubravka (née en 1949) Écrivaine et universitaire croate vivant aux Pays-Bas. Connue pour ses romans *Le ministère de la douleur*, *Le musée des redditions sans conditions*, *The culture of Lies*

Ukraden Neda (née en 1951) Chanteuse yougoslave

Uranjak Roman (né en 1961) Artiste, peintre slovène. Il est co-fondateur du groupe *Neue Slowenische Kunst* NSK qui a contribué (avec le groupe musical Laibach et le mouvement du design graphique moderne) au débat culturel et politique en Yougoslavie dans les années 1980.

Urošević Nikola Gedža (né en 1947) Musicien et compositeur serbe de chansons patriotiques nationalistes. Il était très populaire pendant les guerres yougoslaves parmi les soldats serbes. Connu pour ses chansons : *De Topola jusqu'à Ravna Gora*, *Préparez-vous les Tchethniks*

Valjarević Srđan (né en 1967) Écrivain. Connu pour ses livres *Côme*, *Le journal de l'hiver*

Veličković Vladimir (193-2019) Peintre, dessinateur, graveur yougoslave. Il a représenté la Yougoslavie à la Biennale de Venise en 1972. Après avoir déménagé à Paris, il est devenu chef d'atelier à l'École nationale supérieure des beaux-arts et en 2006 il est élu à l'Académie des beaux-arts.

Velimirović Srđan (né en 1961) Auteur, scénariste de l'émission Top-liste des Surréalistes en 1984

Vidojković Marko (né en 1975) Écrivain. Connu pour ses livres *Griffes* et *Eh, bah, merci pour rien*

Vučić Aleksandar (né en 1970) Homme d'État, homme politique, président du Parti progressiste serbe (SNS), président du gouvernement serbe (2014-2017) et président actuel de la Serbie depuis mai 2017. Il est devenu membre du Parti radical serbe en 1993, fondé par l'ultranationaliste Vojislav Šešelj et en 1995, Vučić devient secrétaire général du parti. En 1998, il est nommé Ministre de l'information et promulgue la loi qui limite l'expression libre

de la presse. Après le départ de Šešelj en 2013 au Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie à la Haye, Vučić Aleksandar et Tomislav Nikolić dirigent le Parti radical serbe. Ils continuent leur discours politique qui milite contre tout rapprochement à l'UE et s'oppose à la justice internationale. Après les élections de 2008, le Parti radical serbe entre en crise et Tomislav Nikolić, le vice-président du parti, démissionne de ses fonctions en septembre tout comme Vučić Aleksandar ce qui mène à la création du Parti progressiste serbe. En 2012, Tomislav Nikolić devient le président serbe, et Vučić le remplace à la tête du parti. En 2014, Vučić devient le président du gouvernement et puis le président de la Serbie en 2017.

Vulović Rodoljub Roki (né en 1955) Musicien et compositeur serbe de chansons patriotiques nationalistes. Il était très populaire pendant les guerres yougoslaves parmi les soldats serbes. Connu pour sa chanson : *Panthères*

Zaher Shah Mohammad (1941-2007) Homme politique et dernier roi d'Afghanistan (1933-1973)

Zečević Dejan (né en 1972) Réalisateur, scénariste, connu pour ses films *Quatrième homme*, *Ennemi*, *Sept et demie*

Žilnik Želimir (né en 1942) Réalisateur. Un des principaux réalisateurs de Vague noire yougoslave. En 1969 il remporte l'Ours d'or au Festival de Berlin pour son film *Travaux précoces*.

Žižek Slavoj (né en 1949) Philosophe slovène, chercheur à l'Institut de sociologie de l'Université de Ljubljana. Il est connu comme philosophe marxiste qui utilise les travaux des psychanalystes en étudiant la culture populaire.

West Rebecca (de son vrai nom Cicily Isabel Fairfield (1892-1983) Romancière et écrivaine anglo-irlandaise. Elle a écrit un classique de la littérature du voyage sous le nom *Agneau noir et Faucon gris* inspiré de son voyage en Yougoslavie

Zmijanac Vesna (née en 1957) Chanteuse serbe de musique turbo-folk, très populaire dans les années 1990

Živoinović Velimir Bata (1933-2016) Acteur yougoslave, connu pour ses nombreux rôles dans les films des partisans

Bibliographie

Abélès, M. (2007). *Le spectacle du pouvoir*. L'Herne.

Abélès, Marc. (2008). *Anthropologie de la globalisation*. Payot.

Abélès, Marc. (2014). *Penser au-delà de l'État*. Belin : Éd. de la Maison des sciences de l'homme.

Allcock, J. B., Milivojević³³², M., & Horton, J. J. (Eds.). (1998). *Conflict in the former Yugoslavia: An encyclopedia*. ABC-CLIO.

Althabe, G., Sélim, M. (1998). *Démarches ethnologiques au présent*, L'Harmattan.

Ancel, J. (1992). *Peuples et nations des Balkans : Géographie politique* (Nouv. éd). Editions du C.T.H.S.

Anderson, B. (2006). *L'imaginaire national : Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. La Découverte/Poche.

Appadurai, A. (1995). Le patriotisme et son avenir, *Multitudes, Futur Antérieur* 25 :1995/1. <http://www.multitudes.net/le-patriotisme-et-son-avenir/>

/Appadurai, A. (2005). *Après le colonialisme : Les conséquences culturelles de la globalisation* (F. Bouillot & H. Frappat, Trans.), Payot.

Armstrong, J. A. (2001). *Nations Before Nationalism*. UNC Press Enduring Editions.

Arsenijević, V., Čolović, I. (2009). *Jugolaboratorija [Yougolabaratoire]*. Čigoja Štampa.

³³² Dans la bibliographie j'ai utilisé toutes les lettres spécifiques de la langue serbe (de l'alphabet Gaj) telles que : č, ć, š, ž, dž et đ ce qui n'était pas le cas dans le corps du texte entièrement écrit en français où les noms propres d'origine serbo-croates ont été cités sans les symboles spécifiques à la langue serbe. Il faut aussi ajouter que la lettre đ peut être écrite de deux façons : đ ou dj dans les documents internationaux

- Assmann, A. (1994). *Construction de la mémoire nationale : Une brève histoire de l'idée allemande de Bildung* (F. Laroche, Trans.). Éd. de la Maison des sciences de l'homme.
- Assmann, A. (2011). *Cultural memory and Western civilization: Functions, Media, Archives*, Cambridge University Press.
- Assmann, J. (2010). *La mémoire culturelle : Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*. Aubier.
- Atanasovski, S. (2017). *Mapiranje Stare Srbije. Stopama putopisaca, tragom narodne pesme [Tracer l'ancienne Serbie. Suivant les pas des voyageurs et les chansons folkloriques]*. Biblioteka XX vek.
- Augé, M. (1998). *Les formes de l'oubli*. Payot & Rivages.
- Babic, A., Perovic, D., Sidak, J., Babic, V. (1953). *Istorija naroda Jugoslavije [L'histoire des peuples yougoslaves]*. Prosveta.
- Baker, C. (2010). *Sounds of the borderland: Popular music, war, and nationalism in Croatia since 1991*. Ashgate.
- Bakić, J. (2011). *Jugoslavija : Razaranje i njegovi tumači [Yougoslavie : la destruction et ses interprètes]*. Službenie Glasnik.
- Bakić-Hayden, M. (1995). Nesting Orientalisms: The Case of Former Yugoslavia. *Slavic Review*, god. 54, br. 4, p 917–931.
- Bakić- Hayden, M. (2006). *Varijacije na temu Balkans [Les variations au sujet des Balkans]*. Filip Visnjic.
- Barth, F. (2008). Les groupes ethniques et leurs frontières dans Poutignat P. et J. Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*. Paris, PUF.
- Bataković, D. T. (Ed.). (2005). *Histoire du peuple serbe*. L'Age d'Homme.
- Bayly, C. A. (1998). *Origins of Nationality in South Asia : Patriotism and Ethnic Government in the Making of Modern India*. Oxford University Press.

- Becker, H. S. (2010). *Les mondes de l'art*. Flammarion.
- Bellah, R. N., & Hammond, P. E. (2013). *Varieties of civil religion*. Wipf and Stock.
- Bensa, A. (2006). *La fin de l'exotisme : Essais d'anthropologie critique*. Anacharsis.
- Bilandzic, D. (1985). *Historija Socijalističke Federativne Republike Jugoslavije [L'histoire de la République socialiste fédérative de Yougoslavie- les procédures principales]*. Školska knjiga.
- Biserko, S. (2012). *Yugoslavia's implosion: The fatal attraction of Serbian nationalism*. Norwegian Helsinki Committee.
- Bjelić, D. I., Savić, O. (Eds.). (2003). *Balkan kao metafora: Između globalizacije i fragmentacije [Les Balkans comme métaphore: entre la globalisation et la fragmentation]*. Beogradski krug.
- Blank, S. J. (1995). *Yugoslavia's wars: The problem from hell*. Strategic Studies Institute.
- Blessing, L. (1988). *Walk in the woods: A play in two acts (acting ed.)*. Dramatists Play Service.
- Botev, N., Wagner, R. A. (1993). Seeing past the barricades: Ethnic Intermarriage in Yugoslavia During the Last Three Decades. *Population Studies Center, University of Pennsylvania*.
- Bougarel, X. (1996). *Bosnie, anatomie d'un conflit*. La Découverte.
- Boym, S. (2005). *Budućnost nostalgije [Le futur de la nostalgie]*. Geopoetika.
- Božic, I., Ćirković, S., Ekmecic, M., Dedijer, V. (1973). *Istorija Jugoslavije [Histoire de la Yougoslavie]*. Prosveta.
- Brajovic-Djuro, P. V. (1986). *Jugoslavija u drugom svetkom ratu [La Yougoslavie dans la Seconde Guerre mondiale]*. Veljko Vlzovic.

- Brubaker, R. (2001). Au-delà de L'identité. *Actes de La Recherche En Sciences Sociales*, 139, 66–85.
- Brunet, A., Vialettes, F., Bazzoli, F., Dimitrijevic, D. (2006). *Post ex-Yougoslavie*. Bec en l'air.
- Buden, B. (2006). *Barikade [Les baricades]*. Društvo za promicanje književnosti na novim medijima.
- Buden, B., Žilnik, Ž. (2013). *Uvod u prošlost [L'introduction dans le passé]*. Centar za nove medije_kuda.org.
- Bujic, B., Tomic, Y. (1994). On the road to destruction- Aux origines du déchirement de la Yougoslavie : Some recent writings on the dissolution of Yugoslavia- A propos de quelques ouvrages récents. *European Review of History: Revue Européenne d'histoire*, 1(2), 195–201.
- Buric, A., Dragas, A. (2012). Grandeur et décadence du turbo folk. *Courrier International*.
<https://www.courrierinternational.com/article/2009/10/08/grandeur-et-decadence-du-turbo-folk>
- Calhoun, C. J. (Ed.). (1992). *Habermas and the public sphere*. MIT Press.
- Calic, M.-J., Gašić, R., Babić, V. (2013). *Istorija Jugoslavije u 20. Veku [Histoire de la Yougoslavie au XX^{ème} siècle]*. Clio.
- Canapa, M. P. (1980). *La Yougoslavie*, Presses Universitaire de France.
- Cerovic, S. (1996). *Canned Lies Kusturica's Underground*.
- Chirot, D. (Ed.). (1991). *The origins of backwardness in Eastern Europe: Economics and politics from the middle ages until the early twentieth century*. Univ. of California Press.
- Chomsky, N. (2018). *Yugoslavia: Peace, war, and dissolution*. PM Press.

- Cohen, L. J. (1995). *Broken bonds: Yugoslavia's disintegration and Balkan politics in transition*. Westview Press.
- Čolić, M. (1984). *Jugoslovenski ratni film, [Le film de guerre yougoslave]*. Institut za film.
- Čolović, I. (1997). *Politika simbola: Ogledi o političkoj antropologiji [La politique des symboles: les études de l'anthropologie politique]*. Radio B92.
- Čolović, I. (2000). *Bordel ratnika: Folklor, politika, i rat [Le bordel des guerriers : folklor, politique et guerre]*. Čigoja štampa.
- Čolović, I. (2008). *Balkan—Teror kulture [Les Balkans- la culture de la terreur]*. Biblioteka XX vek.
- Čolović, I. (Ed.). (2009). *Zid je mrtav, živeli zidovi ! Pad Berlinskog zida i raspad Jugoslavije [Le mur est mort, vivent les murs! La chute du Mur de Berlin et le démembrement de la Yougoslavie]*. Biblioteka XX vek : Knjižara Krug.
- Connor, W. (1994). *Ethnonationalism: The quest for understanding*. Princeton University Press.
- Couroucli, M., & Marinov, T. (Eds.). (2015). *Balkan heritages: Negotiating history and culture*. Ashgate.
- Cvijić, J. (1918). *La péninsule balkanique ; géographie humaine*. Librairie Armand Colin.
- Cvitanović, M. (2009). (Re)konstrukcija balkanskih identiteta kroz popularnu glazbu [Reconstruction des identités balkaniques à travers la musique populaire]. *Migracijske i Etničke Teme* 25, 4, 317–335.
- Cvoro, U. (2014). *Turbo-folk music and cultural representations of national identity in former Yugoslavia*. Ashgate.
- De la Brosse, R. (2003). *Political Propaganda and the Plan to Create "A State For All Serbs:" Consequences of using media for ultra-nationalist ends" in five*

parts (Report compiled at the request of the Office of the Prosecutor of the International Criminal Tribunal for the Former Yugoslavia). http://hague.bard.edu/reports/de_la_brosse_pt1.pdf.

Dedijer, V. (2014). *Sarajevo 1914*. Aгенicija Obradović.

Denić, B. (1996). *Etnički nacionalizam. Tragična smrt Jugoslavije [Le nationalisme ethnique. La mort tragique de la Yougoslavie]*. Radio B92.

Denich, B. (1993). Unmaking multi-ethnicity in Yugoslavia: metamorphosis observed. *Introduction of "War Among the Yugoslavs" (Special Issue)*.

Dérens, J.-A. (2000). *Balkans : La crise*. Gallimard, DL 2000.

Dérens, J.-A. (2008). *Balkans : La mosaïque brisée*. Éd. du Cygne.

Dérens, J.-A., Geslin, L. (Eds.). (2006). *Batailles de l'histoire dans les Balkans*. Le Courrier des Balkans.

Dérens, J.-A., Geslin, L., Vacarisas, V. (2007). *Comprendre les Balkans : Histoire, sociétés, perspectives*. Non-lieu.

Dérens, J.-A., Nowicki, M. A. (2008). *Le piège du Kosovo : Kosovo, année zéro*. Non-lieu.

Dérens, J.-A., Samary, C. (2000). *Les conflits yougoslaves de A à Z*. Les Ed. de l'Atelier.

Deschamps, J.-C. (Ed.). (1999). *L'identité sociale : La construction de l'individu dans les relations entre groupes*. Presses universitaires de Grenoble.

Dimitrijević, B. (2015). Pop Art and the Socialist 'Thing': Dušan Otašević in the 1960. *Tate Papers*, 24. <https://www.tate.org.uk/research/publications/tate-papers/24/pop-art-and-the-socialist-thing-dusan-otasevic-in-the-1960s>

Dimitrijević, B. (2016). *Potrošeni socijalizam: Kultura, konzumerizam i društvena imaginacija u Jugoslaviji (1950-1974) (Le socialisme consumé: la*

culture, le consumérisme et l'imagination sociale en Yougoslavie (1950-1974). Fabrika knjiga ; Peščanik.

Dimitrijević, D. (1996). *Le village de Melnica (Menita) : Une population "roumaine" de Serbie*. Atelier national de Reproduction des Thèses.

Dimitrijević, D. (2004). *Les identités collectives en mouvement : Yougoslavie, guerre et sortie de guerre*.

Dimitrijević, D. (2004). *Fabrication de traditions, invention de modernité*, Paris. Éditions de la MSH.

Djokic, D. (2002). *Yugoslavism: Histories of a failed idea, 1918-1992*. Hurst & Co.

Doder, D., & Branson, L. (1999). *Milosevic : Portrait of a tyrant*. Free Press.

Dortier J.F. (1998). L'individu dispersé et ses identités multiples. *Jean-Claude Ruano-Borbalan (Éd.), L'identité*, 37, 52–53.

Dragičević-Šešić, M. (1994). *Neofolk kultura [La culture du néo-folk]*. Izdavačka knjižarica Zorana Stojanovića.

Dragičević-Šešić, M. (2001). The Street as Political Space: Walking as Protest, Graffiti, and the Student Carnivalization of Belgrade. *New Theatre Quarterly*, 17(1), 74–86. <https://doi.org/10.1017/S0266464X00014342>

Dragičević-Šešić, M. (2012). Politika sećanja i pravno na pobunu u neinstinucionalnoj kulturi Beograda [Les politiques de mémoire et le droit à la culture non-institutionnelle de Belgrade. *Identitet i Sećanja: Transkulturalni Tekstovi Dramskih Umetnosti i Medija*, Br. 178012, 1–20.

Dragičević-Šešić, M. (2018). *Umetnost i kultura otpora [L'art et la culture de la résistance]*. Institut za pozorište, film, radio i televiziju, Fakultet dramskih umetnosti.

- Duda, I. (2005). *U potrazi za blagostanjem: O povijesti dokolice i potrošačkog društva u Hrvatskoj 1950-ih i 1960-ih [Dans la recherche de l'insouciance: De l'histoire du passe-temps et de la société de consumérisme des années 1950 et 1960 en Croatie]*. Srednja Europa.
- Duda, I. (2015). *Danas kada postajem pionir: Djetinjstvo i ideologija jugoslavenskoga socijalizma [Aujourd'hui quand je deviens pionnier: l'enfance et l'idéologie du socialisme yougoslave]*. Srednja Europa.
- Durkheim, É. (2007). *Les règles de la méthode sociologique*. Presses universitaires de France.
- Ekmečić, M. (1989). *Stvaranje Jugoslavije 1790-1918 [La création de la Yougoslavie 1790-1918]*.
- Erdei, I. (2018). *Čekajući Ikeu: Od tačkica do ikeizacije [En attendant IKEA]*.
- Eriksen, T. H. (2004). *Etnicitet i nacionalizam [Ethnicité et nationalisme]*. Biblioteka XX vek.
- Evans, J. (2008). *Great Britain and the Creation of Yugoslavia: Negotiating Balkan Nationality and Identity*. I.B.Tauris.
- Fabian, J. (2002). *Time and the other: How anthropology makes its object*. Columbia University Press.
- Ferréol, G. (Ed.). (2004). *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*. Colin.
- Fiske, J. (2007). *Reading the popular (Reprinted)*. Routledge.
- Frith, S. (1999). *Performing rites: On the value of popular music*, Harvard Univ. Press.
- Fukuyama, F. (2012). *La fin de l'histoire et le dernier homme*. Flammarion.
- Garde, P. (1992). *Vie et mort de la Yougoslavie*. Fayard.

- Garde, P. (2001). *Fin de siècle dans les Balkans : 1992-2000, analyses et chroniques*. Jacob.
- Garde, P. (2004). *Le discours balkanique : Des mots et des hommes*. Fayard.
- Garde, P. (2010). *Les Balkans héritages et évolutions*. Flammarion.
- Geertz, C. (1963). The integrative revolution. In *Old Societies, New States* (pp. 105–157). Free Press.
- Gellner, E. (1989). *Nation et nationalisme*. Payot.
- Gilbert, C., & ur. (2005). *Muzej i publika [Musée et public]*. Clio.
- Glenny, M. (1996). *The fall of Yugoslavia: The third Balkan war* (3. ed). Penguin.
- Godelier, M. (2009). *Communauté, société, culture : Trois clefs pour comprendre les identités en conflits*. CNRS éd., impr. 2009.
- Gordy, E. D. (1999). *The culture of power in Serbia: Nationalism and the destruction of alternatives*. Pennsylvania State University Press.
- Gordy, E. D. (2013). *Guilt, responsibility, and denial: The past at stake in post-Milošević Serbia*. University of Pennsylvania Press.
- Gossiaux, J.-F. (2002). *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*. Presses universitaires de France.
- Gossiaux, J.-F. (2003). La fin des Yougoslaves ou l'ethnicité toujours recommencée. *Anthropologie et Sociétés*, 26(1), 53–68. <https://doi.org/10.7202/000702ar>
- Grmek, M. D., Gjidara, M., Šimac, N. (Eds.). (1993). *Le nettoyage ethnique : Documents historiques sur une idéologie serbe*. Fayard.
- Grujić, M. (2009). *Community and the Popular: Women, Nation and Turbo-folk in post-Yugoslav Serbia*. Central European University.

- Gupta, A. (1999). *Rethinking the temporalities of nationalism in the Era of Liberalization*. Cultural Anthropology.
- Gupta, A., & Ferguson, J. (1997). *Culture, Power, Place: Ethnography at the End of an Era*. Duke University Press, *Culture, power, place : Explorations in critical anthropology*.
- Halbwachs, M. (2010). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Gallica bibliothèque numérique : Bibliothèque nationale de France.
- Halpern, J. (1993). *The Anthropologie of East Europe Review "War Among the Yugoslavs" Special Issue*. 11.
- Halpern, J. M., Kideckel, D. A. (2000). *Neighbors at war: Anthropological perspectives on Yugoslav ethnicity, culture, and history*. Pennsylvania State University Press.
- Hammel, E. A. (1993). *The Yugoslav Labyrinth in Anthropology of East Europe Review 11(1, 2):39-47, 1993. Special Issue: War among the Yugoslavs*. <http://www.demog.berkeley.edu/~gene/labyrinth.eeurrev.html>
- Hartmann, F. (2002). *Milosevic, la diagonale du fou*. Gallimard.
- Hayden, R. M., Vučićević, G. (2003). *Skice za podeljenu kuću: Ustavna logika jugoslovenskih sukoba [Les schémas pour la maison divisée: la logique constitutionnelle des conflits yougoslaves]*. Samizdat B92.
- Hechter, M. (2000). *Containing nationalism*. Oxford University Press.
- Herzfeld, M. (2007). *L'intimité culturelle : Poétique sociale de l'état nation*. Presses de l'Université Laval.
- Hobsbawm, E. (2012). *Nations and nationalism since 1780: Programme, myth, reality* (Second edition). Cambridge University Press.
- Hobsbawm E., Ranger T. (1983). *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Hofman, A. (2016). *Novi život partizanskih pesama [La nouvelle vie des chants partisans]*. Biblioteka XX vek.
- Hroch, M. (2000). *Social preconditions of national revival in Europe : A comparative analysis of the social composition of patriotic groups among the smaller European nations*. Columbia University Press.
- Hudson, R. (2006). Regions and place: Music, identity, and place. *Progress in Human Geography*, 30 issue: 5, (October 1, 2006), 626–634.
- Huntington, S. P., & Fidel, J.-L. (2017). *Le choc des civilisations*, Odile Jacob.
- Hutchinson, J., & Smith, A. D. (1994). *Nationalism*. Oxford University Press.
- Huyssen, A. (1997). *Present pasts: Urban palimpsests and the politics of memory*. Stanford University Press.
- Ilić, M. (2012). *Ratna propaganda : Patriotske pesme i jugoslovenski ratovi [La propagande de guerre : Les chansons patriotiques et les guerres yougoslaves]*. Université de Lille.
- Iordanova, D. (Ed.). (2006). *The cinema of the Balkans*. Wallflower Press.
- Isailović, N. (2011). Ko su (bili) Jugosloveni? [Qui sont (étaient) les Yougoslaves ?]. *Pescanik*. <https://pescanik.net/ko-su-bili-jugosloveni/>
- Izavački centar Komunist. (1985). *Istoija Saveza komunista Jugoslavije [L'histoire de la Ligue des communistes de Yougoslavie]*. Rad.
- Jansen, S. (2009). Cosmopolitan openings and closures in the post-Yougoslav anitnationalism. *Cosmopolitanism in Practice, Farnham, England/Burlington*, 80.
- Jensen, J. (1985). National and Cultural Revivals, the Relationship between them, as exemplified by Romanian and Serbian Experiences 1780th 1870s Culture and Nationalism in Ninetenth Century Eastern Europe. *Ur Roland Sussex and J C Eade, Kolambus, Ohaio*, 85.

- Jestrović, S. (2013). *Performance, space, utopia: Cities of war, cities of exile*. Palgrave Macmillan.
- Jezernik, B. (2018). *Jugoslavija, zemlja snova [Yougoslavie, le pays des rêves]*. Biblioteka XX vek.
- Jezernik, B., Glišić, S. (2007). *Divlja Evropa: Balkan u očima putnika sa Zapada [Europe Sauvage: Les Balkans dans les yeux des voyageurs occidentaux]*. Biblioteka XX vek.
- Joppke, C. (2010). The Inevitable Lightning of Citizenship. *European Journal of Sociology*, 51(1), 9–32. <https://doi.org/10.1017/S0003975610000019>
- Jordania, J. (2011). *Why do People Sing? Music in Human Evolution*. Logos.
- Jovic, D. (2001). The Disintegration of Yugoslavia. A critical Review of Explanatory Approaches. *European Journal of Social Theory* 4, 107.
- Jović, D. (2003). *Jugoslavija—Zemlja koja je odumrla [La Yougoslavie, pays qui disparaissait]*. Prometej.
- Kadijević, V. (2010). *Protiv udar: Moje vidjenje raspada Jugoslavije [Contre coup: Mon point de vue sur la désintégration de la Yougoslavie]*. Filip Visnjic.
- Kaizu, T., Margolius, H. S. (1975). Studies on rat renal cortical cell kallikrein. I. Separation and measurement. *Biochimica Et Biophysica Acta*, 411(2), 305–315.
- Kantorowicz, E. H., & Legendre, P. (1984). *Mourir pour la patrie : Et autres textes* (L. Mayali & A. Schütz, Trans.). Presses universitaires de France.
- Kaplan, R. D. (2005). *Balkan ghosts: A journey through history* (1st Picador ed). Picador : Distributed by Holtzbrinck Publishers.
- Kaufmann, J.-C. (2010). *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*. Pluriel.
- Kempton, R. (2007). *Provo: Amsterdam's anarchist revolt*. Autonomedia.

- Kiossev, A. (2002). The dark intimacy: Maps, Identities, Acts of Identification. In *Balkan as a Metaphor: Between Globalization and Fragmentation* (Dušan Bjelić et Obrad Savić, pp. 165–191). MIT Press, str. 165–191.
- Kong, L. (1995). Popular music in geographical analyses. *Progress in Human Geography*, 19(2), 183–198. <https://doi.org/10.1177/030913259501900202>
- Koselleck, R. (1997). *L'expérience de l'histoire* (M. Werner, Ed.; A. Escudier, Trans.). Gallimard : le Seuil.
- Koselleck, R. (2000). *Le futur passé : Contribution à la sémantique des temps historiques* (J. Hoock & M.-C. Hoock-Demarle, Trans.). Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Kostovicova, D., Bojicic-Dzelilovic, V. (Eds.). (2008). *Transnationalism in the Balkans*. Routledge.
- Kronja, I. (2004). Turbo Folk and Dance Music in 1990s Serbia: Media, Ideology, and the Production of Spectacle. *The Anthropology of East Europe Review*, 22, 103–109.
- Krulic, J. (1993). *Histoire de la Yougoslavie de 1945 à nos jours*. Ed:Complexe.
- Kuljić, T. (1994). *Oblici lične vlasti: Sociološkoistorijska studija o ideologiji i organizaciji uticajnih evropskih oblika lične vlasti od antike do savremenog doba [Les formes du pouvoir personnel: Les études sociologiques de l'idéologie et de l'organisation des formes importantes du pouvoir personnel en Europe depuis l'antiquité jusqu'à aujourd'hui]*. Institut za političke studije.
- Kuljić, T. (2002). *Balkanski rašomom: Istorijsko i literarno viđenje raspada SFRJ [Le rashomon balkanique: la perspective historique et littéraire de la dissolution de RSFY]*. Helsinški odbor za ljudska prava u Srbiji.
- Kuljić, T. (2005). *Tito: Sociološko-istorijska studija [Tito: l'étude socio-historique]*. Gradska narodna biblioteka "Žarko Zrenjanin.

- Kuljić, T. (2006). *Kultura sećanja: Teorijska objašnjenja upotrebe prošlosti [La culture de la mémoire: les explications théoriques pour l'usage du passé]*. Čigoja štampa.
- Kuljić, T. (2009). *Sociologija generacije [La sociologie de la génération]*. Čigoja štampa.
- Kuljić, T. (2011). *Sećanje na titoizam: Između diktata i otpora [Rappel du temps titiste: entre la dictature et la résistance]*. Čigoja štampa.
- Lampe, J. R. (2004). *Jugoslavija kao istorija: Bila dvaput jedna zemlja [La Yougoslavie comme histoire: il était deux fois un pays]*. Dan Graf.
- Lamy, P. (2011). *Des anthropologues à l'OMC : Scènes de la gouvernance mondiale* (Marc Abélès, Ed.). CNRS éditions.
- Lazarević Radak, S. (2016). *Film i politički kontekst: O jugoslovenskom i srpskom filmu [Film and political context: reflections on Yugoslav and Serbian film]*. Mali Nemo.
- Leach, E. R. (1968). *Critique de l'anthropologie* (D. Sperber & S. Thion, Trans.). Presses universitaires de France, 1968.
- Lenclud, G. (2008). Identité et identités. *L'Homme*, 187–188.
- Leposavić, R. (Ed.). (2004). *VlasTito iskustvo past-present [L'expérience de Tito post-présent]*. Samoizdat B92.
- Lešić, Z. (Ed.). (1995). *Children of Atlantis: Voices from the former Yugoslavia*. Central European University Press.
- Lévesque, J. (1997). REZUN, Miron. Europe and War in the Balkans. Towards a New Yugoslav Identity. Westport (Co), Praeger, 1995, 256 p. *Études internationales*, 28(3), 653. <https://doi.org/10.7202/703794ar>
- Levi, P. (2009). *Raspad Jugoslavije na filmu, [La dissolution de la Yougoslavie au cinéma]*. Biblioteka XX vek.

- Lévi-Strauss, C. (1977). Conclusions. *L'Identité, Séminaire Interdisciplinaire Dirigé Par Claude Lévi-Strauss, 1974-1975*, 317–332.
- Lévi-Strauss, C. (1985). *Anthropologie structurale*. Pocket.
- Longinovic, T. Z. (2005). Playing the Western eye: Balkan masculinity and post-Yugoslav war cinema. *Eastern European Cinemas*, 35–47.
- Lutard C., (2005). *La Yougoslavie de Tito écartelée 1945-1991*. L'Harmattan.
- Lutard C., (2005). *La Yougoslavie de Tito écartelée 1945-1991*. L'Harmattan.
- Marković, P. J. (1996). *Beograd između Istoka i Zapada, 1948-1965 [Belgrade entre l'Est et l'Ouest, 198—1965]*. Službeni list SRJ.
- Marković, P. J. (2015). *Knjiga Tito: Kratka biografija [Livre Tito: Brève biographie]*. Muzej Istorije Jugoslavije.
- Marković, P. J., Kastratović Ristić, V., Bajić, J. (2015). *Tito, a short biography*. Museum of Yugoslav History.
- Matić, M. (2005). *Mit i politicka rasprava o osnovama politicke kulture [Le Mythe et la discussion politique des fondations de la culture politique]*. Institut za političke studije.
- McCulloch, M. (2008). Identity beyond Boundaries?, Introduction du livre de Pavle Levi, *Disintegration in Frames: Aesthetics and Ideology in the Yugoslav and Post-Yugoslav Cinema*. In *Identity beyond Boundaries?, Introduction du livre de Pavle Levi, Disintegration in Frames: Aesthetics and Ideology in the Yugoslav and Post-Yugoslav Cinema*. <https://www.h-net.org/reviews/showrev.php?id=148057>
- Mihailović, S, Nešković. R., Goati, V., Vujović, J., Bjelajac, S. (1990). *Deca krize : omladina Jugoslavije krajem osamdesetih [Les enfants de la crise : la jeunesse yougoslave à la fin des années 1980]*

- Mocin, R. (1998). *Alternativni govori i ekstravagantni članci [Les discours alternatifs et les articles extravagants]*. Biblioteka XX vek.
- Mojzes, P. (2018). *Yugoslavian inferno: Ethnoreligious warfare in the Balkans*. https://doi.org/10.5040/9781474288392?locatt=label:secondary_bloomsburyCollections
- Mucchielli, A. (2009). *L'identité*. Presses universitaires de France.
- Mudry, T. (2004). *Guerre de religions dans les Balkans*. Ellipses, impr. 2004.
- Murtić, D. (2018). *Post-Yugoslav cinema: Towards a cosmopolitan imagining*. Palgrave Macmillan.
- Nairn, T. (1997). *Faces of nationalism: Janus revisited*. Verso.
- Naumović, S. (2009). *Upotreba tradicije u političkom i javnom životu Srbije na kraju dvadesetog i početkom dvadeset prvog veka [L'emploi de la tradition dans la vie politique et publique en Serbie à la fin du 20e et début du 21e siècle]*. Institut za filozofiju i društvenu teoriju ; Filip Višnjić.
- Neutelings, W. J. (2008). *Spomenik, The Monuments of Former Yugoslavia*. <http://www.jankempenaers.info/texts/03/>
- Noack, R. (2013). *Sanja Iveković: Triangle*. Afterall Books.
- Nora, P., Le Goff, J. (Eds.). (1974). *Faire de l'histoire*. Gallimard.
- Norberg-Schulz, C., Seyler, O. (1997). *Genius loci: Paysage, ambiance, architecture*. P. Mardaga.
- Norris, D. A. (2016). Haunted Serbia: Representations of History and War in the Literary Imagination. *Slavic Review*, 77(2), 510–512. <https://doi.org/10.1017/slr.2018.156>
- Ogien, A. (2018). *Sociologie de la déviance*, PUF.
- Onfray, M., Velickvic, V. (2007). *Splendeur de la catastrophe : La peinture de Vladimir Vélićkovic*. Galilée.

- Pančić, T. (2001). *Život i smrt u srpskom postkomunizmu (La vie et la mort dans le post-communisme serbe)*. Biblioteka XX vek.
- Pančić, T. (2010). *La réparation de machine à remonter le temps (Vremeplov na remontu)*. Biblioteka XX vek.
- Perić, S. (2012). *Tito, tajna veka [Tito, le secret du siècle]*. Službeni glasnik.
- Perica, V. (2006). *Balkanski idoli: Religija i nacionalizam u jugoslovenskim državama [Les idéaux balkaniques]* (S. Glišić & S. Miletić, Trans.; Vol. 1–2). Biblioteka XX vek : Knjižara Krug.
- Perica, V. (2018). Računajte na nas, kroz vene nam teče krv partizana [Comptez sur nous, le sang des partisans coule dans nos veines]. *XXZ Magazin*. <https://www.xxzmagazin.com/racunajte-na-nas-kroz-vene-nam-tece-krv-partizana>
- Perica, V., & Velikonja, M. (2012b). *Nebeska Jugoslavija : Interakcije političkih mitologija i pop-kulture [Yougoslavie céleste : Les interactions des mythologies politiques et de la pop-culture]*. Biblioteka XX vek.
- Perković, A. (2011). *Sedma republika. Pop kultura u YU raspadu [La septième république. La pop-culture dans la désintégration yougoslave]*. Sluzbeni glasnik.
- Perović, L. (2013). Istorija Jugoslavije kao otvoreni proces [L’histoire de la Yougoslavie comme un processus ouvert]. *Helsinki Povelja*, 37–50.
- Perović, L., Roksandić, D., Velikonja, M., Höpken, W., Bieber, F., Stojanović, D., Katz, V., & Klasić, H. (2017). *Jugoslavija u istorijskoj perspektivi [La Yougoslavie dans la perspective historique]*. Helsinški odbor za ljudska prava u Srbiji.
- Pesikan Ljustranovic, L. (2011). *Nikola Džafo- monografija [Nikola Dzafo-monographie]*. Muzej savremene umetnosti Vojvodine.

Petranovic, B. (1988). *Istorija Jugoslavije 1918-1988 [L'histoire de la Yougoslavie 1918-1988]*. Noliit.

Petric, B., (2002). *Pouvoir, don et réseaux dans l'Ouzbékistan post-soviétique*, Paris, PUF.

Petric, B., (2001). « Un musée Tamerlan en Ouzbékistan : quête d'une origine ou d'une légitimité nationale ? », *Socio-Anthropologie*, n° 9, pp. 87-99.

Petric, B., (2001). « L'ethnologie ouzbèke : une continuité paradoxale », *Journal des anthropologues*, n° 87, pp. 15-39.

Petritsch, W., Svilanovic, G., Solioz, C. (2009). *Srbija je vazna: Unutrasnje reforme i eropske intergracije. [La Serbie est importante : Les reformes intérieures et l'Union Européenne]*. Samizdat B92.

Petrović, T. (2012). *Yuropa: Jugoslovensko nasleđe i politike budućnosti u postjugoslovenskim društvima [Yurope : L'héritage yougoslave et les politiques du futur dans les sociétés post-yougoslaves]*. Fabrika knjiga.

Pirjevec, J. (2017). *Tito : Une vie*, CNRS Eds.

Poly, J.-P. (2018). Les fantômes des Balkans. Étrangers de l'intérieur et identité européenne. *Droit et Cultures* 76, 117–164.

Pontalis, J.-B. (1997). *Ce temps qui ne passe pas : suivi de Le compartiment de chemin de fer*. Gallimard.

Popov, N. (1998). *Radiographie d'un nationalisme : Les racines serbes du conflit yougoslave*. Ed. de l'Atelier-les Ed- Ouvrières.

Popov, N. (2002). *Srpska strana rata: Trauma i katarza u istorijskom pamćenju [La guerre vue du côté serbe: le traumatisme et la catharsis de la mémoire nationale]*. Samizdat B92.

Popović, M., Timotijević, M., & Ristović, M. (2011). *Istorija privatnog života u Srba: Od srednjeg veka do modernog doba [Histoire de la vie privée en Serbie: du Moyen âge aux temps modernes]*. Clio.

- Poutignat, P., Streiff-Fenart, J., Barth, F., Bardolph, J. (2008). *Théories de l'ethnicité*. Presses universitaires de France.
- Prpa, B. (2018). *Srpski intelektualci i Jugoslavija 1918-1929 [Les intellectuels serbes et la Yougoslavie 1918-1929]*. Clio.
- Ramet, S. P. (1994). *Rock: The Music of Revolution (and Political Conformity). Rocking the State. Rock Music and Politics in Eastern Europe and Russia, Boulder, Colorado*, 8.
- Ramet, S. P. (2002). *Balkan babel: The disintegration of Yugoslavia from the death of Tito to the fall of Milošević* (4th ed). Westview Press.
- Ramet, S. P., Adamović, L. S. (Eds.). (1995). *Beyond Yugoslavia: Politics, economics, and culture in a shattered community*. Westview Press.
- Reed, J., Robinson, B., Maspero, F. (1996). *La Guerre dans les Balkans*. Seuil.
- Reljic, D. (1998). *Killing Screens : Media in Times of Conflict Digital*. Droste.
- Ribić, V. (2005). *Podeljena nacija: Srpski nacionalizam i politički sukobi u Srbiji 1990-2000 [La nation divisée: le nationalisme serbe et les conflits politiques en Serbie 1990-2000]*. Srpski genealoški centar.
- Ribić, V. (2007). *Antropologija postsocijalizma: Zbornik radova [Anthropologie du post-socialisme: recueil d'études]*. Srpski genealoški centar.
- Rogers, B. (1998). Myths and Misconceptions in the Study of Nationalism. In *The State of Nations* (pp. 272–306). Cambridge University Press.
- Roudometof, V., & Robertson, R. (2001). *Nationalism, globalization, and orthodoxy: The social origins of ethnic conflict in the Balkans*. Greenwood Press.
- Ruano-Borbalan, J.-C. (Ed.). (1998). *L'identité : L'individu, le groupe, la société*. Editions Sciences humaines.
- Saïd, E. (1978). *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*. Pantheon Books.

- Schwartz, R. (2007). *Drugi pored mene [D'autres à côté de moi]*, Samizdat B92.
- Seierstad, A. (2006). *Portreti iz Srbije [Portraits de Serbie]*, Laguna.
- Shirokogoroff, S. L. (1936). La théorie de l'Ethnos et sa place dans le système des Sciences anthropologiques. *L'ethnographie*, 85–115.
- Show, J., Stiks, I. (Eds.). (2013). *Citizenship after Yugoslavia*, Routledge.
- Slavković, M. (2010). *Mediation of memory of socialist past – Dealing with nostalgia and politics of oblivion: Case study the Museum of Yugoslav History* [Master thesis]. University of Arts in Belgrade.
- Smith, A. D. (1991). *National identity*. Penguin Books.
- Specijalno izdanje: Istorijska debata – 100 godina Jugoslavije [Issue spéciale: La discussion historique- 100 ans de la Yougoslavie]. (2018, mai). *Nedeljnik*.
- Sretenović, D. S. (2012). *Od redimejda do digitalne kopije. Aproprijacija kao stvaralačka procedura u umetnosti 20. Veka [Du readymade à la copie digitale. L'appropriation comme un procédé créatif dans l'art du XX^{ème} siècle]*. Faculté de philosophie, Université de Belgrade.
- Stan, S. (2005). De la nostalgie à l'abjection : La mémoire du socialisme à l'épreuve de la transformation postsocialiste. *Ethnologies*, 27(2), 79. <https://doi.org/10.7202/014042ar>
- Stewart, M. (1997). *The Time of the Gypsies*. Westview Press.
- Stojanovic, D. (2011). *Noga u vrata [Coup de pied dans la porte]*. Biblioteka XX vek.
- Stojanovic, D. (2017). *Populism the serbian way*. Pescanik.
- Stojanović, D., Perović, L. (2010). *Ulje na vodi: Ogledi iz istorije sadašnjosti Srbije [De l'huile sur l'eau: les expériences de l'histoire du quotidien serbe]*. Pešćanik.

Stojanovic, D., Vučetić, R., Petrović Todosijević, S., Manojlović Pintar, O., Radic, R., & Dimitrijevic, V. (2010). *Novosti iz prošlosti Znanje, neznanje, upotreba i zloupotreba istorije [Les nouvelles du passé; le savoir, l'ignorance, l'emploi et l'abus de l'histoire]*. Beogradski centar za ljudska prava.

Tally, R. T. (Ed.). (2017). *The Routledge handbook of literature and space*. Routledge.

Terray, E. (2008). Marc Augé, défenseur de l'anthropologie. *L'Homme*, 1, 65–82.

Terzić, S. (1998). *Susret ili sukob civilizacija na Balkanu [La rencontre ou la confrontation dans les Balkans]*. Istorijski institut SANU.

The impossible country : A journey through the last days of Yugoslavia. (1994). Association, Pleasant Hills Community Church.

Todorov, T. (1989). *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Le Seuil.

Todorova, M. (2006). *Imaginarni Balkan [Les Balkans imaginaires]*. Biblioteka XX vek.

Todorova, M. (2010). *Dizanje prošlosti u vazduh [L'explosion du passé]*. Biblioteka XX vek.

http://www.superknjizara.hr/?page=knjiga&id_knjiga=39845

Todorova, M. N., & Gille, Z. (Eds.). (2010). *Post-communist nostalgia*. Berghahn Books.

Turković, D. (2006). *History and Popular Culture in Yugoslavia 1945 – 1990* [Department of History, McGill University]. http://www.academia.edu/8375880/History_and_Popular_Culture_in_Yugoslavia_1945_1990

- Ugrešić, D. (2002). *Kultura laži: Antipolitički eseji [Culture des mensonges: les essais antipolitiques]*. Konzor [u.a.].
- Universalis, E. (2015). *Dictionnaire de la philosophie : (Les dictionnaires d'Universalis)*. Primento Digital Publishi. <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&scope=site&db=nlebk&db=nlabk&AN=1252841>
- Velikonja, M., Dimitrijević, B. (2010). *Titostalgija [Titostalgie]*. Biblioteka XX vek : Knjižara krug.
- Volk, P. (1983). *Savremeni jugoslovenski film, [Le film contemporain yougoslave]*. Institut za film.
- Vučetić, R. (2012). *Koka-kola socijalizam: Amerikanizacija jugoslovenske popularne kulture šezdesetih godina XX veka [Socialisme Coca-Cola, l'américanisation de la pop-culture yougoslave dans les années 1960 du XX^{ème} siècle]*. Službeni glasnik.
- Vučković, C. (1977). *Tito i nesvrstanost [Tito et le Non-alignement]*. Politicka misao.
- Vukotić, B. (1992). Srpski fašizam i umetnost [Le fascisme serbe et l'art]. *Sociološki Pregled*, , 26(1-4), 69–78.
- Vygotski, L. S., & Cole, M. (1978). *Mind in society: The development of higher psychological processes*. Harvard University Press.
- Williams, R. (2000). *Keywords: A vocabulary of culture and society* (Nachdr.). Fontana Press.
- Wood, N., Duffy, M., & Smith, S. J. (2007). The Art of Doing (Geographies of) Music. *Environment and Planning D: Society and Space*, 25(5), 867–889. <https://doi.org/10.1068/d416t>
- Woodward, S. L. (1995). *Balkan Tragedy: Chaos and Dissolution after the Cold War*. Brookings Institution.

Žanić, I. (1993). *Smrt crvnog Fice: Clanci i ogleđi 1989-1993 [La mort de la Fica rouge: Les articles et les études]*. Studio grafičkih ideja.

Živković, M. (2012). *Srpski sanovnik [Le dictionnaire des rêves serbes]*. Biblioteka XX vek.

Žižek, S. (1989). *The sublime object of ideology*. Verso.

Žižek, S., Butler, R., Stephens, S., & Brdar, M. (2008). *Ispitivanje realnog [Explorer le réel]*. Akademska knjiga.